


600038435T

FRANCIS GARNIER

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE

EFFECTUÉ PAR UNE COMMISSION FRANÇAISE

PRÉSIDÉE PAR LE CAPITAINE DE FRÉGATE

DOUDART DE LAGRÉE

RELATION

EMPRUNTÉE AU JOURNAL « LE TOUR DU MONDE »

REVUE ET ANNOTÉE

PAR LÉON GARNIER

CONTENANT 211 GRAVURES SUR BOIS

D'APRÈS LES CROQUIS DE M. DELAPORTE

ET ACCOMPAGNÉE DE 2 CARTES

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1885

FRANCIS GARNIER

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE

EFFECTUÉ PAR UNE COMMISSION FRANÇAISE

PRÉSIDÉE PAR LE CAPITAINE DE FRÉGATE

DOUDART DE LAGRÉE

RELATION

EMPRUNTÉE AU JOURNAL « LE TOUR DU MONDE »

REVUE ET ANNOTÉE

PAR LÉON GARNIER

CONTENANT 211 GRAVURES SUR BOIS

D'APRÈS LES CROQUIS DE M. DELAPORTE

ET ACCOMPAGNÉE DE 2 CARTES

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1885



VOYAGE D'EXPLORATION

EN INDO-CHINE

Corbeil. — Typ. et stér. Crété.

FRANCIS GARNIER

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE

EFFECTUÉ PAR UNE COMMISSION FRANÇAISE

PRÉSIDÉE PAR LE CAPITAINE DE FRÉGATE

DOUDART DE LAGRÉE

RELATION

EMPRUNTÉE AU JOURNAL « LE TOUR DU MONDE »

REVUE ET ANNOTÉE

PAR LÉON GARNIER

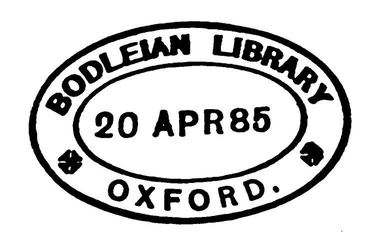
CONTENANT 211 GRAVURES SUR BOIS

D'APRÈS LES CROQUIS DE M. DELAPORTE

ET ACCOMPAGNÉE DE 2 CARTES

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1885


BODLEIAN LIBRARY
20 APR 85
OXFORD.

INTRODUCTION

En publiant cette édition du *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, on se propose de mettre enfin à la portée du grand public la relation d'un voyage considéré par les écrivains spéciaux comme l'un des plus importants du siècle[1], et qui, pourtant, n'est encore connu dans ses détails et dans ses résultats que des savants et des géographes de profession.

Pour expliquer cette apparente anomalie, il ne suffit pas de rappeler les habitudes du lecteur français, trop disposé à admirer les travaux scientifiques des étrangers et trop oublieux de nos propres travaux, il faut surtout se souvenir qu'en 1870, au moment où *le Tour du Monde* publiait cette relation, de graves événements s'accomplissaient en France, et qu'en 1873, quelques mois après l'apparition de la magnifique « Publication officielle » [2] qu'un savant français a pu sans exagération appeler « une œuvre monumentale » [3], Francis Garnier, le promoteur et le second chef de cette entreprise géographique, mourait à Hanoï dans les circonstances douloureuses que l'on sait. Ainsi la conquête du Tong King faisait oublier l'exploration du Mékong, qui cependant avait été la cause originelle et presque déterminante de notre intervention dans cette partie de l'Indo-Chine.

Après dix années de tergiversations politiques aussi nuisibles aux intérêts de notre commerce qu'à notre influence en Asie, l'œuvre de Francis Garnier vient d'être reprise, et le pavillon français semble enfin près de dominer sur tout le versant oriental de la péninsule indo-chinoise. Le moment est donc venu de remettre en lumière et de vulgariser, s'il est possible, une des explorations les plus fécondes et les plus glorieuses de notre temps.

Le texte que nous avons adopté pour cette édition est celui que Francis Garnier a donné dans *le Tour du Monde*.

Il nous a semblé que cette relation — dont le style est élégant et simple, dont les descriptions, si caractéristiques, aident à comprendre la configuration des pays parcourus, et servent, pour ainsi dire, de commentaire et de légende au travail aride et positif de la carte — serait pour plaire au grand public qu'intéressent tant aujourd'hui les entreprises scientifiques. Les faits quotidiens de la vie

1. M. Levasseur (le *Temps*, du 11 janvier 1874).
2. Hachette et Cie, 2 forts volumes in-4°, 1 atlas et 1 album in-folio, 1873.
3. M. Vivien de Saint-Martin (*Bulletin de la Société de géographie*, 1873, livraison de mars, p. 295 et 309).

des explorateurs sont notés d'une main légère et sûre; la précision naturelle du narrateur n'est jamais resserrée jusqu'à la sécheresse et ne tourne pas à la monotonie. Elle est juste assez savante pour faire apprécier les importants résultats d'une pénible exploration, sans trop insister sur les efforts qui les ont assurés, et assez littéraire pour faire oublier qu'il s'agit presque exclusivement ici de science. Çà et là quelques pages charmantes, où le géographe s'efface devant l'écrivain et le penseur, sont une détente pour l'attention. On s'arrête un instant avec l'auteur dans le monde des idées ou dans celui des rêves, et l'on perd de vue les difficultés et les souffrances qu'il fallait vaincre ou supporter.

Cependant nous ne nous sommes pas contenté, en préparant cette édition, de reproduire la version du *Tour du Monde :* nous l'avons complétée par quelques références à la « Publication officielle » et par des notes personnelles, lorsqu'il nous a paru utile de préciser des faits historiques, d'analyser de plus près des doctrines religieuses, de mieux faire goûter un art original ou, enfin, de remplir certaines lacunes du récit d'un voyage pendant lequel Francis Garnier s'est plusieurs fois séparé de ses compagnons pour entreprendre des explorations particulières.

Les remarquables études qu'il avait intercalées dans la « Publication officielle », et qui y sont restées enfouies depuis douze ans, ont été soigneusement signalées dans nos notes. Nous aurions voulu pouvoir en donner des extraits : le cadre du présent volume ne nous l'a pas permis, et il faut y renvoyer les gens de goût, amateurs de cette érudition discrète, qui ne sépare pas la véritable science de la méthode, de la correction et de la clarté. Si nous n'avons pu faire ces emprunts « à la Publication officielle », nous avons du moins détaché de son atlas les deux grandes cartes de la Chine centrale et de l'Indo-Chine. Leur échelle et leurs dimensions permettront au lecteur de suivre facilement les étapes de la Commission du Mékong et d'y rattacher les épisodes du récit. A cet intérêt essentiel s'ajoute celui que les événements contemporains donnent à des planches qui renferment la côte de l'Annam, le Tong King, Haïnan, Formose et le littoral chinois jusqu'à Shang-haï.

Avant de donner sur l'auteur de ce livre, sur sa vie, ses idées et ses travaux les renseignements sommaires que nous devons aux lecteurs du *Voyage en Indo-Chine*, il nous semble indispensable de reproduire le début de la Préface dont Francis Garnier a fait précéder la « Publication officielle ». On y verra qu'il était difficile, en une circonstance plus décisive, de s'effacer davantage et de témoigner un plus respectueux attachement à la mémoire d'un chef qui méritait d'ailleurs, par l'élévation de son esprit et la dignité de son caractère, tout cet éloge et tout ce désintéressement.

« Le voyage scientifique dont cet ouvrage contient le récit a été résolu, en 1865, « par M. le marquis de Chasseloup-Laubat, ministre de la marine, et alors comme « aujourd'hui président de la Société de géographie de Paris; la publication en a « été ordonnée, en 1869, par son successeur, M. l'amiral Rigault de Genouilly. « Après la longue interruption causée par les événements de 1870-71, cette publi- « cation a été reprise et vient d'être achevée sous le ministère de M. le vice- « amiral Pothuau.

« C'est à la sagesse et à l'énergie de son chef, M. le capitaine de frégate Doudart

« de Lagrée, que la Commission française d'exploration a dû de réussir dans la « tâche difficile qu'on lui avait confiée. Il a payé de sa vie la gloire de cette entre- « prise : elle lui appartient tout entière.

« Doudart de Lagrée (Ernest-Marc-Louis-de-Gonzague) était né, le 31 mars 1823, « à Saint-Vincent-de-Mercuze, canton du Touvet (Isère). Sa famille, originaire « de Bretagne, mais fixée depuis longtemps dans le Dauphiné, occupait un rang « distingué dans la province et avait fourni depuis plus de deux siècles à l'armée « et à la magistrature un grand nombre de sujets d'élite.

« Ernest de Lagrée fit son éducation au collège des Jésuites, à Chambéry, mais « témoigna de bonne heure la ferme volonté de servir la France; malgré les offres « séduisantes qui lui étaient faites pour le retenir en Savoie, il entra à l'École poly- « technique, dont il sortit élève de première classe de la marine le 1er octobre 1845. « Enseigne en 1847, nommé lieutenant de vaisseau au choix le 8 mars 1854, il « commanda en cette qualité la batterie basse du vaisseau *le Friedland* pendant le « combat du 17 octobre, sous les murs de Sébastopol, et reçut pour ses brillants « services pendant la campagne de Crimée la croix de chevalier de la Légion d'hon- « neur. Il exerça ensuite avec distinction le commandement de l'aviso *le Rôdeur*, « sur les côtes de la Méditerranée. Une affection du larynx, dont l'origine remon- « tait à son enfance, l'obligea, à la suite de cette campagne, à quitter le service « actif pour suivre un traitement spécial. A peine convalescent, il partit pour la « Cochinchine, où il joua bientôt le rôle le plus intelligent et le plus utile. Nommé « capitaine de frégate le 2 décembre 1864, en récompense des services qu'il avait « rendus dans les négociations relatives à l'établissement du protectorat du « Cambodge, il voulut compléter la tâche à laquelle il s'était voué, et il accepta, « au commencement de 1866, la direction du voyage d'exploration qui devait lui « coûter la vie.

« Ce voyage mit dans tout leur relief les éminentes qualités de M. de Lagrée : « la sûreté d'intelligence, l'élévation de caractère qu'il déploya au milieu des cir- « constances les plus difficiles, excitèrent souvent notre admiration. L'extrême « distinction de son esprit, la délicatesse de son cœur lui conquirent dès les pre- « miers jours notre affection et notre respect. Il fut pour nous moins un chef qu'un « père de famille : il se réserva la plus grande part des fatigues et garda tout entiers « les soucis et la responsabilité du commandement. Continuateur insuffisant de « son œuvre, j'ai hâte de placer sous l'égide de son souvenir un ouvrage auquel il « aurait seul pu donner l'autorité et le développement nécessaires. »

Cette page est datée du 3 octobre 1872. Elle a été écrite à bord de l'*Hoogly*, au moment où Francis Garnier partait pour ce voyage dans la Chine centrale dont son livre posthume *De Paris au Tibet*[1] nous a conservé la relation.

C'est à la notice publiée il y a deux ans, en tête de ce dernier ouvrage, que nous empruntons les principaux éléments de la biographie qui va suivre.

Francis Garnier naquit à Saint-Étienne (Loire) le 25 juillet 1839. Dès l'âge de sept ans, ramené par les pérégrinations de sa famille à Montpellier où son

1. Hachette et Cie, 1 vol. in-16.

aïeul maternel avait laissé des souvenirs, il entra au lycée de cette ville et y fit de rapides et brillantes études. A l'âge de quinze ans et demi, il était reçu à l'École navale dans les premiers rangs. Aspirant de deuxième classe en 1857, il navigua sur les côtes du Brésil et de la Plata et dans les mers du Sud. Enseigne de vaisseau au choix, après une action d'éclat en 1860, et attaché, cette même année, à l'état-major de l'amiral Charner [1], il fit en cette qualité la campagne de Chine et de Cochinchine. Inspecteur des affaires indigènes en 1863, il fut bientôt après, âgé de vingt-quatre ans à peine, chargé de l'administration de la ville de Cholen et de son arrondissement, poste administratif alors le plus important de la Cochinchine française.

Il publia à cette époque, sous le pseudonyme de G. Francis, une brochure : *la Cochinchine française en* 1864, dont nous résumerons le contenu [2] et qui eut un retentissement considérable dans le monde de la marine. L'auteur y donnait le plan d'un grand voyage d'exploration dans l'intérieur de l'Indo-Chine, en vue d'ouvrir des communications commerciales entre la Chine méridionale et la Cochinchine. Déjà, dès le mois de juin de l'année précédente (1863), et avant même son entrée dans l'inspection des affaires indigènes, Francis Garnier avait soutenu l'opportunité de ce voyage d'exploration. « Sa correspondance, ses démarches et celles de ses amis auprès de M. de Chasseloup-Laubat, alors ministre de la marine, en font foi, et obtinrent enfin gain de cause [3]. »

Nous citons plus loin [4] les différents témoignages rendus par des officiers autorisés et constatant que Francis Garnier avait été l'initiateur de l'entreprise. Lieutenant de vaisseau depuis 1865, il n'était pas assez ancien de grade pour obtenir un pareil commandement. Cet honneur fut confié au capitaine de frégate Doudart de Lagrée, que de brillants services rendus au cours d'une mission diplomatique au Cambodge avaient récemment fait distinguer par le vice-amiral gouverneur.

Francis Garnier fut le second de M. de Lagrée, et à ce titre c'est à lui qu'incombèrent les travaux d'hydrographie, de météorologie, d'astronomie, la carte du voyage, l'étude des voies commerciales, etc. Un enseigne de vaisseau, M. Delaporte, chargé principalement des dessins et de l'administration, et qui devait suppléer au besoin le premier officier dans ses travaux, deux médecins de la marine, MM. Joubert et Thorel, spécialement affectés aux études géologiques, anthropologiques et botaniques, et un attaché du ministère des affaires étrangères, M. de Carné [5], composaient le personnel de la mission, complété par des interprètes indigènes, dont l'un était le collaborateur ordinaire de M. de Lagrée, et par une petite escorte d'hommes d'élite.

L'expédition quitta Saïgon le 5 juin 1866, sans pouvoir emporter les passeports chinois indispensables pour pénétrer dans le Céleste-Empire et que le gouverneur de la Cochinchine devait faire parvenir ultérieurement à M. de Lagrée. Elle remonta le Mékong jusqu'au Grand Lac, visita longuement les immenses ruines d'Angcor, que M. de Lagrée avait déjà étudiées en partie pendant son séjour dans le pays,

1. Voy. p. 425 en note.

2. Voy. p. 3 et 7.

3. *Notice sur Francis Garnier*, par M. Trève, capitaine de vaisseau, extrait de la *Revue maritime et coloniale*, 1874.

4. Il faut signaler notamment le projet et la demande dont l'existence est constatée par M. le capitaine de frégate Henri de Bizemont. Voy. p. 8, en note.

5. Ce dernier a publié à part, dans la *Revue des Deux Mondes*, une relation du Voyage, parue ensuite en volume sous ce titre : *Voyage en Indo-Chine et dans l'Empire Chinois* (Dentu).



FRANCIS GARNIER

et continua l'ascension du fleuve. Malheureusement une insurrection éclata bientôt dans le Cambodge et intercepta les communications entre la petite troupe d'explorateurs et la colonie. Francis Garnier, à la suite de deux tentatives infructueuses, réussit à franchir au péril de sa vie le territoire occupé par les insurgés et put rapporter, après une dangereuse excursion de trois mois, les passeports nécessaires au succès du voyage.

La Commission parvint cependant à Bassac, retrouva les traces de Mouhot, puis à travers les forêts empestées du Laos, en touchant à la Birmanie et en explorant les royaumes encore inconnus de l'Indo-Chine septentrionale, après seize mois de fatigues et de souffrances inouïes, atteignit la Chine méridionale et pénétra dans la province du Yun-nan.

C'est à ce moment que les renseignements déjà recueillis, complétés par une excursion de Francis Garnier sur le Ho-ti kiang, affluent septentrional du Song Coï (fleuve du Tong King), révélèrent aux explorateurs français la véritable voie commerciale entre la Cochinchine et la Chine. Le problème était résolu en principe. La preuve directe, celle qui résulte du fait matériel du passage par le fleuve, restait à faire, et c'est aussi un Français, M. J. Dupuis, qui devait en avoir l'honneur [1].

Cependant la santé de M. de Lagrée, déjà atteinte au départ de Saïgon, s'affaiblissait de plus en plus. Tandis que Francis Garnier, préoccupé des origines tibétaines du Mékong, faisait à la tête d'une partie de la mission une excursion extrêmement périlleuse dans le royaume musulman de Ta-ly, où, malgré les efforts du gouvernement des Indes, aucun voyageur européen n'avait encore pénétré, M. de Lagrée mourait à Tong-tchouen. Francis Garnier prit à son retour le commandement de l'expédition, et, en rapportant le corps de son chef, au travers d'une région montagneuse des plus pénibles à traverser, il atteignit enfin le Yang-tsé kiang navigable, puis Han-kéou [2], et Shang-haï. C'est dans ce port que

1. Il nous paraît intéressant de reproduire ici les paroles mêmes de Francis Garnier à la Société de géographie, après le succès de la tentative de M. Dupuis.

..... « Déjà, au retour du voyage d'exploration qui a coûté la vie au regretté commandant de « Lagrée, j'avais essayé d'attirer l'attention du gouvernement sur l'importance commerciale et « politique qu'aurait pour la France l'exploration du fleuve du Tong King. Je vais essayer de « démontrer aujourd'hui que ce fleuve est l'une des routes les plus courtes et les plus avanta- « geuses qui s'offrent à nous pour pénétrer dans l'intérieur de la Chine..... Le fleuve du Tong « King qui prend naissance au cœur du Yun-nan, entre les vallées du fleuve Bleu et du Cam- « bodge, est, suivant toute probabilité, beaucoup plus navigable que ce dernier, d'un cours « beaucoup plus direct, et il présente en outre un immense avantage: l'unité de domination « sur ses rives..... Telles sont, Messieurs, les raisons qui m'ont fait préconiser, à mon retour en « France, une exploration du Tong King. Autant le voyage du Mékong avait présenté de dif- « ficultés, autant l'ascension du Song Coï me semblait devoir être courte et facile. Si le voyage « scientifique n'a pas été fait, j'ai eu l'immense satisfaction d'apprendre qu'un voyage commer- « cial venait de confirmer entièrement mes prévisions. Un négociant français, M. Dupuis, qui « s'était rendu dans le Yun-nan par le fleuve Bleu, a pu descendre en barque le fleuve du Tong « King jusqu'aux environs de Kécho (Hanoï), la capitale du pays. Après un court et facile voyage, « il est revenu à Lin-ngan, ville importante du sud du Yun-nan, qui avait été déjà visitée par « l'expédition française.... Ainsi, Messieurs, à la démonstration théorique vient se joindre une « éclatante sanction pratique..... Ce fleuve, M. Dupuis le trouve parfaitement navigable jusqu'à « très peu de distance des frontières de la Chine..... » (*Des Nouvelles routes de commerce avec la « Chine*, par Francis Garnier, p. 158 et 159 du *Bulletin de la Société de géographie*, février 1872.)

2. C'est là que la Commission rencontra M. Dupuis au mois de juin 1868 et que M. Joubert l'encouragea à tenter de passer du Yun-nan à la mer par la voie du Song Coï (voy. p. 498). M. Dupuis fit en effet un voyage dans le Yun-nan en 1868-69, puis explora le fleuve Rouge en 1870-71 et en 1872-73.

la mission s'embarqua pour Saïgon, où elle revenait après plus de deux ans d'absence. Accompli au prix de souffrances et de dangers inouïs, ce voyage, l'un des plus importants du siècle par l'étendue des pays traversés et par les résultats obtenus, était enfin terminé (1868).

La Commission française avait parcouru 9960 kilomètres entre Cratieh, dernier point reconnu sur le Cambodge par les ingénieurs hydrographes de la marine, et Shang-haï, point d'arrivée des explorateurs sur la côte chinoise.

Avant cette exploration, toute la partie intérieure de l'Indo-Chine orientale était absolument inconnue. Du Cambodge lui-même on ne connaissait, outre les embouchures, que deux seuls points : l'un, Xieng-Hong, situé par le 22e degré de latitude nord, auquel était parvenu en 1837 le lieutenant anglais Mac Leod; l'autre, Luang-Prabang, par le 20e degré, déterminé par Mouhot, qui y mourut en 1861. Encore sa détermination était-elle entachée d'une erreur d'un degré.

Francis Garnier avait été décoré en 1867, pendant son absence, en récompense de son administration à Cholen. Son voyage en Indo-Chine et la relation qu'il en fit lui valurent les plus hautes distinctions scientifiques : la grande médaille d'or de la Société de géographie de Paris, qu'il obtint de faire partager entre M. de Lagrée et lui, bien qu'il fût dans les usages de la Société de ne récompenser que les vivants; la grande médaille d'or de la reine Victoria (*patron's medal*), spécialement accordée par la Société de géographie de Londres, au mois de mai 1870, au jeune explorateur de Ta-ly. Francis Garnier avait aussi demandé le partage de cette récompense : la Société de Londres refusa de donner suite à cette requête trop désintéressée en alléguant l'intérêt particulier qu'elle attachait à une entreprise dont le succès était dû à l'intelligence et à l'énergie du second de M. de Lagrée. Le premier congrès géographique international, réuni à Anvers au mois d'août 1871, en sus des récompenses décernées par le jury spécial, crut devoir voter deux médailles d'honneur hors concours, décernées l'une au docteur Livingstone, l'autre à Francis Garnier. Enfin, en 1872, le gouvernement français, qui n'avait encore donné aucune récompense à l'éminent voyageur, le promut officier de la Légion d'honneur.

Dans l'intervalle, et au moment où éclatait la guerre avec la Prusse, il avait été nommé d'abord au commandement d'une canonnière sur le Rhin, puis d'une chaloupe-vedette sur la Seine; enfin, malgré sa jeunesse et l'infériorité relative de son grade, il fut le premier aide de camp et, bientôt après, le chef d'état-major de M. le contre-amiral Méquet[1], commandant le huitième secteur de l'enceinte de Paris (Montrouge), l'un des plus exposés au bombardement. Il s'y distingua par son énergie, son esprit d'organisation, son patriotisme, et, à la suite d'une action d'éclat, lors du bombardement du fort de Vanves, fut proposé par l'amiral pour le grade de capitaine de frégate. Mais une lettre, aussi généreuse qu'imprudente, dans laquelle il protestait contre une capitulation qui livrait « intacts » à l'ennemi nos forts et notre matériel de guerre, fit rayer son nom de la liste des officiers proposés. Les gardes nationaux de son secteur le portèrent candidat à l'Assemblée nationale, et, aux élections du 8 février 1871, il réunit, sans être élu, 27 362 voix. Rentré au Dépôt des cartes et plans, établissement scientifique auquel il avait été attaché lors de son retour en France, et d'où les nécessités de la défense l'avaient fait sortir, Francis Garnier se remit avec acharnement à ses travaux géographiques. Ce fut à cette époque qu'il plaida la cause de l'exploration

1. Aujourd'hui vice-amiral.

du Tong King : « C'est surtout à l'heure où il importe à la France de se créer des « ressources nouvelles, disait-il, qu'il est opportun d'utiliser celles que la voie du « Song Coï offre à notre commerce extérieur. » Il traita alors, dans le *Bulletin de la Société de géographie*, la question des *Nouvelles routes de commerce avec la Chine* (février 1872), démontrant que la route commerciale courte et facile entre la mer et les provinces de la Chine méridionale, celle qui supprime la voie longue, difficile et coûteuse du fleuve Bleu, la route française par excellence, en un mot, était le fleuve du Tong King. Pendant que M. Dupuis tentait le passage, Francis Garnier proposa et fit décider qu'une exploration scientifique aurait lieu sous la direction d'un membre de la mission du Mékong, M. Delaporte [1].

A ce moment il travaillait surtout à la grande Publication officielle dont le ministère lui avait confié la direction et dont il était le principal rédacteur.

Cet ouvrage, édité avec un grand luxe par la maison Hachette, comprend l'histoire, l'ethnographie, la philologie, la politique, les mœurs, la météorologie, la géologie, la métallurgie, les exploitations industrielles, l'anthropologie, la botanique et la détermination géographique des contrées parcourues, en deux volumes in-4° d'ensemble 1100 pages, auxquels viennent s'ajouter deux atlas in-folio, renfermant, l'un les cartes et les plans, l'autre l'album [2] des monuments, les costumes, les paysages, les scènes de mœurs, les cérémonies religieuses, etc., reproduits par la gravure, la lithographie et la chromolithographie. Il a valu à son principal auteur une grande médaille de progrès à l'Exposition universelle de Vienne en 1873 [3].

La part de Francis Garnier dans cette œuvre est considérable. Le premier volume, c'est-à-dire la partie descriptive, historique et politique du voyage, accompagné de sept cartes spéciales, et qui renferme sur le Cambodge, le Laos et les royaumes du nord de l'Indo-Chine des études qui sont des livres, et l'Atlas proprement dit, lui appartiennent presque en entier. Il peut revendiquer aussi environ le quart du second volume, où il a rédigé les déterminations géographiques et les observations météorologiques, mis en français la traduction latine faite par Thomas Kô d'un ouvrage chinois, complété les vocabulaires de M. de Lagrée, et enfin, revu les travaux de MM. Joubert et Thorel [4].

1. « M. Francis Garnier nous a quittés pour entreprendre un voyage en Chine et tenter même de compléter l'œuvre de la Commission du Cambodge. Avant de partir il a plaidé devant vous, avec autant de chaleur que d'autorité, la cause d'une exploration du Tong King. » (Rapport de M. Maunoir, secrétaire général de la Société de géographie, 1872, p. 53.)

2. L'album a été gravé d'après les dessins de M. Delaporte.

3. Voici en quels termes M. Vivien de Saint-Martin a parlé de cet ouvrage dans le *Bulletin de la Société de géographie* du mois de mars 1873, p. 295 : « L'œuvre monumentale dont je viens de transcrire le titre est la grande publication de l'année et *l'une des plus importantes de notre temps*. Elle jette un jour tout nouveau sur la géographie, l'histoire, les antiquités et l'ethnographie de l'Indo-Chine orientale, c'est-à-dire sur de vastes contrées qui étaient jusqu'alors au nombre des moins connues de l'Asie. »

4. Après avoir énuméré les travaux de Francis Garnier, il convient d'indiquer aussi en détail la part des autres membres de la Commission dans la rédaction de la Publication officielle. Dans le tome I, le mémoire sur les ruines d'Angcor appartient à M. de Lagrée ; dans le tome II, il faut lui attribuer une partie des vocabulaires et, dans l'atlas, différents plans de monuments khmers levés par lui et dessinés par M. Lœderich ; en outre ses notes et ses rapports ont été mis à la disposition de Francis Garnier, mais le travail spécial qu'il avait commencé a été compris dans les papiers dont au moment de sa mort, il a exigé l'anéantissement.

M. Delaporte a fourni au tome I la carte détaillée du cours du Cambodge entre Pak Moun et Ban Naveng. Il est surtout l'auteur de l'*Album* du voyage, comprenant environ 50 planches. On

C'est en parcourant cette publication que l'on peut se faire une idée de l'étendue de son esprit, de la variété de ses connaissances et de sa puissance de travail[1].

Il n'est d'ailleurs pas inutile de donner ici le résumé du travail géographique qui a consisté à lever avec le plus grand soin tous les itinéraires suivis (en pays non connus), en rectifiant successivement ce levé par la détermination astronomique directe des points principaux du parcours. Le chemin total ainsi relevé pour la première fois a été de 6720 kilomètres, dont 1180 par Doudart de Lagrée, 5060 par Francis Garnier, 450 par M. Delaporte, 30 par M. Joubert[2].

Le fleuve du Mékong a été sondé sur un développement de 700 kilomètres, dont 580 par Francis Garnier; 58 positions astronomiques (nouvelles) ont été déterminées, dont 55 par Francis Garnier, etc.[3].

Il faut ajouter que, malgré la part considérable et manifestement prépondérante prise par Francis Garnier, soit à l'initiative de l'exploration, soit aux travaux de l'exploration elle-même, soit à la relation critique des faits observés, soit à la constatation des résultats scientifiques obtenus, il n'en a pas moins voulu, en toute circonstance, reporter l'honneur du succès de l'entreprise à

lui doit aussi les nombreux dessins et croquis qui ont servi à l'illustration du texte. Dans les *Cartes et plans* de l'atlas il faut lui attribuer la carte itinéraire n° 4 de Pak Moun à Houtèn, le plan d'une pirogue et le plan à vol d'oiseau des cataractes de Khon. Il a déterminé cinq positions géographiques et sondé le fleuve sur 120 kilomètres. M. le Dr Joubert a traité, dans le tome II, la géologie, la minéralogie et la métallurgie de l'Indo-Chine et du Yun-nan, auxquelles il a joint un *Essai de carte géologique* de la partie de l'Indo-Chine située sur l'itinéraire de la Commission. M. le Dr Thorel a traité l'anthropologie, l'agriculture et l'horticulture des contrées parcourues, en complétant aussi ses travaux spéciaux par une carte botanique de l'Indo-Chine.

1. Francis Garnier a publié : *La Cochinchine française en* 1864 (1864, brochure in-8°); *De la Colonisation de la Cochinchine* (1865, brochure in-8°); *Voyage en Indo-Chine* (1868, brochure in-8° avec carte); *Ta-ly, épisode du voyage d'exploration en Indo-Chine* (1869, brochure in-8°); *Voyage de Gérard van Wusthof au Laos*, traduit du hollandais par M. Vœlkel (1871, brochure in-8° avec carte); *Le Siège de Paris, Journal d'un officier de marine, attaché au *** secteur* (1872, in-12); *Les Routes commerciales avec la Chine* (1872, brochure in-8° avec carte); *La Chronique royale du Cambodge*, traduite du cambodgien par M. de Lagrée et ses interprètes (1873, Imprimerie nationale, in-8°, avec avant-propos, notes et carte ethnographique); *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, 22 livraisons du *Tour du Monde* (pendant les années 1870 et 1871); *Voyage d'exploration en Indo-Chine* (Publication officielle, 1873, 2 forts volumes in-4°, 1 atlas et 1 album in-folio avec un Errata posthume (1875) : cet important ouvrage a été publié avec la collaboration de MM. Delaporte, Joubert, Thorel et Thomas Kô; *Voyage dans la Chine centrale* (1874, brochure in-8°, posthume, avec carte itinéraire); *De Paris au Tibet* (1882, in-16, posthume, avec carte itinéraire); *Voyage d'exploration en Indo-Chine* (1885, 1 vol. in-8°, édition extraite du *Tour du monde*, posthume, avec deux cartes in-folio). Il a donné en outre à la presse périodique un grand nombre d'articles sur l'économie politique, la géographie et l'histoire de l'Asie. Il faut citer notamment sa collaboration au *Journal Asiatique*, au *Bulletin de la Société de géographie*, à la *Revue maritime*, au *Spectateur militaire*, à la *Revue scientifique* et au journal *le Temps*.

On doit ajouter encore à cette énumération les rapports publiés dans le *Bulletin agricole et commercial* de la Cochinchine française pendant les années 1865 et 1866, et ceux relatifs à la voie commerciale du fleuve Rouge, et à l'expédition du Tong King, qui sont encore inédits. Des travaux manuscrits que nous avons récemment retrouvés et une volumineuse correspondance, qui s'accroît tous les jours des lettres que ses amis veulent bien nous communiquer, nous permettront d'entreprendre prochainement une édition complète de ses œuvres.

2. Voy. le *Bulletin de la Société de géographie* du mois de février 1869, p. 109 et suivantes, et la note présentée à l'Académie des sciences, citée p. 350.

3. M. Vivien de Saint-Martin (*Bulletin de la Société de géographie*, mars 1873, p. 309) signale aussi 26 positions dans l'intérieur du Yun-nan modifiées sur la carte des Jésuites, d'après les relevés de l'itinéraire.

M. de Lagrée, qui l'avait du reste dirigée avec tant de sagesse, de compétence et d'autorité. Il l'a fait devant la Société de géographie de Paris, devant celle de Londres, devant le Congrès international d'Anvers. Enfin il a écrit dans la Publication officielle la préface, dont nous avons reproduit le début.

A peine ce grand ouvrage était-il terminé que Francis Garnier, qui venait de poser sa candidature à l'Institut[1], repartait pour la Chine. Il avait annoncé cette nouvelle entreprise géographique dans la préface du *Voyage d'exploration en Indo-Chine :* il se proposait de pénétrer au Tibet pour tenter de résoudre le problème de l'origine des grands fleuves indo-chinois[2].

On sait quel est encore l'état de la question.

Le plateau du Tibet, auquel l'énorme massif de l'Himalaya sert de contrefort méridional, forme, au centre de l'Asie, comme une immense terrasse dont les bords sont dessinés sans interruption, au nord, à l'ouest et au sud, par de hautes chaînes de montagnes, mais qui va en s'abaissant vers l'est et déverse de ce côté la plus grande partie de ses eaux. C'est surtout par l'angle sud-est que s'échappent la plupart des fleuves qu'il alimente. Là, dans un espace de moins de soixante lieues, le Brahmapoutre, l'Iraouady, la Salouen, le Cambodge, le Yang-tsé kiang, etc., réussissent à se frayer un passage et tracent de profonds sillons dans le soulèvement colossal qui les avait jusque-là contenus.

L'un de ces fleuves, le Yaro tsang-bo, né non loin des sources de l'Indus, est à peu près connu jusqu'à 300 kilomètres à l'est de la ville sainte de Lassa, capitale du Tibet, c'est-à-dire sur un cours d'environ 12 à 1300 kilomètres. Il a été relevé jusque-là par un pandit indien que le capitaine Montgomerie a exercé à l'usage des instruments d'observation. Mais au delà de ce point, situé à environ 200 kilomètres au nord du Brahmapoutre, les géographes en sont réduits aux conjectures.

Ce puissant fleuve se dirige-t-il avec persistance au sud pour devenir le Brahmapoutre et se jeter au fond du golfe du Bengale? Reprend-t-il, au contraire, sa course vers l'est, et, contournant les montagnes de Khamti, au nord de Barmah, revient-il confondre ses eaux avec celles de l'Iraouady? La critique géographique hésite encore et n'ose répondre avec précision.

Les documents chinois utilisés par les Jésuites, à l'opinion desquels s'est rangé d'Anville, font du Yaro tsang-bo la tête de l'Iraouady. A cette opinion se sont aussi ralliés Dalrymple, Klaproth, qui, pour la soutenir, reporta le coude du fleuve d'un degré et demi plus à l'est que ne l'avait fait d'Anville, et l'abbé Desgodins, un des trop rares missionnaires qui s'occupent de recherches scientifiques, et avec lequel Francis Garnier a été longtemps en correspondance.

L'hypothèse contraire, celle qui veut que le Yaro tsang-bo aboutisse au Brahmapoutre, a été soutenue par deux savants géographes : M. le colonel Yule, du corps des ingénieurs anglais, et M. Vivien de Saint-Martin. D'après eux, le Yaro tsang-bo, le Djaïhong, dans l'Assam, et le Brahmapoutre ne sont qu'un seul et même fleuve.

C'était, avons-nous dit, à la solution de ce problème, qui est en définitive

1. Voy. *De Paris au Tibet*, p. 67, en note.

2. Il était résolu à séjourner le temps nécessaire à Han-kéou et, après la saison des hautes eaux, à entreprendre d'abord l'hydrographie des rapides du fleuve Bleu, entre I-tchang fou et Tchong-king fou, puis à rayonner de cette dernière ville sur les hautes vallées qui lui cachaient les sources des fleuves indo-chinois. Les événements du Tong King ne lui permirent d'exécuter que la première partie de son plan.

celui de l'origine des grands fleuves asiatiques, que voulait se vouer Francis Garnier[1].

Un voyage de trois mois dans la Chine centrale (mai-août 1873), celui-là même dont il raconte dans *De Paris au Tibet* les principaux épisodes, lui avait déjà permis de compléter une partie des renseignements recueillis par lui sur cette question pendant son voyage à Ta-ly, lorsqu'une lettre de M. le contre-amiral Dupré, gouverneur de la Cochinchine, reçue à Shang-haï le 9 août 1873, l'invita à revenir promptement à Saïgon. L'amiral voulait lui confier une mission dont le but était d'établir la liberté de la navigation sur le Song Coï, principale artère fluviale du Tong King. Cette route commerciale, la plus courte de toutes entre la Cochinchine française et l'immense marché de la Chine méridionale, pressentie, démontrée théoriquement, comme nous l'avons déjà dit, lors du voyage en Indo-Chine[2], avait été signalée pour la première fois[3] et recommandée à plusieurs reprises par Francis Garnier dans la presse scientifique[4]. Il accepta donc avec joie les propositions de M. Dupré, rédigea lui-même ses instructions, qui furent approuvées par l'amiral, reçut de celui-ci de pleins pouvoirs, et partit pour Hanoï, le 10 octobre 1873, avec deux canonnières et une escorte peu nombreuse.

On connaît les détails de cette entreprise, dont le plan pacifique fut soudainement renversé par la mauvaise foi, puis par l'attitude hostile du vice-roi Nguyen Tri Phuong, et qui se transforma en une expédition militaire vraiment fabuleuse. On sait comment, après avoir pris Hanoï et quatre autres grandes citadelles, capitales de provinces, après avoir proclamé, à la date du 13 novembre, l'ouverture du fleuve Rouge au commerce et à la navigation, après s'être emparé en moins d'un mois de tout le bas Tong King et y avoir organisé une adminis-

1. C'est un but probablement analogue que poursuit en ce moment l'éminent voyageur Prjevalski ; mais il attaque le Tibet par le nord, se dirigeant pour la quatrième fois de Kiachta au Koukou-nor, à travers le désert de Gobi.

2. « Le fleuve du Tong King, Song Coï ou Ho-ti-kiang, a été rejoint par la Commission française à Yuen kiang. Il ne se trouve là qu'à 400 mètres au-dessus du niveau de la mer, et les renseignements recueillis portent à croire qu'il est facilement navigable pour des barques, depuis la mer jusqu'aux frontières du Yun-nan. » (*Bulletin de la Société de géographie*, février 1869. — *Note sur l'exploration du cours du Cambodge*, par Francis Garnier, p. 106.)

« L'état de révolte des populations contre le gouvernement chinois ayant obligé de se porter vers l'est avant d'atteindre le Yun-nan, M. de Lagrée mit à profit cette partie du trajet pour faire reconnaître la partie supérieure du fleuve du Tong King. M. Francis Garnier, détaché de la Commission, fut chargé de cette reconnaissance, et il put constater la navigabilité probable du fleuve depuis les frontières de la Chine jusqu'à la mer. Il peut y avoir là une ligne commerciale d'une grande importance, qui mérite une étude spéciale. » (*Bulletin de la Société de géographie*, mars 1873. Compte rendu du *Voyage en Indo-Chine*, par M. Vivien de Saint-Martin, p. 307.)

3. Francis Garnier écrivait en effet, dans le paragraphe IV du *Voyage dans la Chine centrale*, paru dans le *Bulletin de la Société de géographie*, janvier 1874 (voy. à la fin de ce volume, p. 340) : « En résumé l'entreprise hardie de M. Dupuis et mon dernier voyage à Tchong-kin me paraissent vérifier, au delà de toute espérance, les prévisions que j'émettais *le premier*, il y a cinq ans, sur les résultats de l'ouverture du Song Coï au commerce de la Chine méridionale. » (Voy. la première partie de la note précédente.)

4. Il écrivait dans le *Bulletin de la Société de géographie* du mois de février 1872, p. 155 :
« La reconnaissance de la vallée du Cambodge a prouvé qu'il est impossible d'espérer que ce grand fleuve puisse jamais servir de route à un commerce important..... Au contraire, le fleuve du Tong King, qui prend naissance au cœur du Yun-nan entre les vallées du fleuve Bleu et du Cambodge, est, suivant toute probabilité, beaucoup plus navigable que ce dernier, d'un cours beaucoup plus direct, et il présente en outre un immense avantage : l'unité de domination sur ses rives. »

tration et un gouvernement provisoire, Francis Garnier fut tout à coup enlevé à son œuvre et inopinément massacré le 21 décembre 1873, à la suite d'une sortie faite contre les pirates du Pavillon Noir, et poussée à une lieue des murs d'Hanoï[1].

Après la mort du vaillant officier, le Tong King fut provisoirement évacué. Un traité fut alors signé (mars 1874) entre le gouvernement français et celui de Hué. Ce traité, approuvé par l'Assemblée nationale au mois d'août suivant, consacrait — au moins pour la forme — le principe de la libre navigation du fleuve du Tong King et devint plus tard le point de départ de nouvelles revendications consacrées dix ans après par de nouveaux traités. Le 4 novembre 1875, les corps de Francis Garnier et de son lieutenant, M. Balny, d'abord enterrés dans la citadelle de Hanoï, furent exhumés et transportés par les soins de notre consul, M. de Kergaradec, dans le cimetière français de cette ville. Quelques mois plus tard, un navire de guerre rapportait à Saïgon les restes du malheureux conquérant du Tong King.

L'impression produite en Europe par la nouvelle de cette catastrophe fut considérable. M. Charles Maunoir, secrétaire général de la Société de géographie, en rendant compte à l'assemblée générale des événements de l'année, disait :

« Vous avez accueilli sans étonnement, mais avec une profonde reconnaissance, les nombreux et hauts témoignages de l'impression que la nouvelle de la mort de Francis Garnier a provoquée en dehors même de la France. Les événements qui ont mis fin si prématurément à une aussi belle carrière pourront être l'objet d'appréciations diverses, Francis Garnier n'en restera pas moins une brillante et sympathique figure dont la place est à côté de celles qui honorent le plus notre pays[2]. »

L'amiral de La Roncière, président de la Société de géographie, à l'ouverture de l'assemblée générale du 25 avril 1874, s'exprimait ainsi :

« La géographie a subi deux grandes pertes et l'année 1873 a vu disparaître à la fois David Livingstone et Francis Garnier. Chacun d'eux, selon son tempérament, selon le but qu'il poursuivait, selon les moyens dont il disposait, avait fait converger vers la géographie toutes les forces de son intelligence, avait apporté à cette vaste science un tribut de travaux qui resteront comme un monument.

« Ces travaux perpétueront la mémoire de ces deux vaillants pionniers, de ces deux natures qui avaient de nombreux points de ressemblance, toutes deux également éprises de renommée, amoureuses de l'inconnu, ardentes aux recherches arides, vouées par une vocation irrésistible à l'étude des problèmes de l'intelligence, se consacrant enfin jusqu'à la mort à la patrie et à l'humanité. Dignes émules l'un de l'autre, ils étaient de la race intrépide de ceux, trop peu nombreux chez nous, qui se dévouent à une idée et savent donner sans marchander leur vie pour la faire triompher. »

L'Administration, malgré la réserve à laquelle la condamnait la situation politique, publiait dans le *Journal officiel* du 27 février 1874 l'entrefilet suivant :

« La France perd en M. Francis Garnier un serviteur intelligent, dévoué, « animé du patriotisme le plus ardent, des sentiments les plus nobles et d'un « complet désintéressement. »

Le ministre de la marine (vice-amiral de Dompierre d'Hornoy) écrivait à la

1. Nous ne pouvons mieux faire que renvoyer nos lecteurs, pour l'histoire de l'expédition du Tong King, à l'ouvrage si riche en documents originaux, si consciencieusement composé et si clairement écrit, de M. Hippolyte Gautier : *Les Français au Tonkin*.

2. Voy. le *Rapport sur les progrès des sciences géographiques*, année 1874.

même époque au père de l'illustre voyageur : « Sa mort sera vivement ressentie « par le corps de la marine et par *la France entière, de laquelle le nom de Francis « Garnier est connu pour les grands services qu'il a rendus à la science.* »

M. le capitaine de vaisseau Trève, dans la *Revue maritime* du mois d'avril 1874, s'écriait : « Francis Garnier n'est plus! mais du moins a-t-il emporté la plus « affectueuse et la plus haute estime de ses chefs..... M. le capitaine de vaisseau « de Jonquières (aujourd'hui vice-amiral) le juge « homme supérieur », M. le « vice-amiral de La Grandière..... le signale comme un officier « du plus grand « avenir ». Enfin M. le contre-amiral Dupré... vient de rendre un hommage tout « particulier à son éclatant patriotisme et à ses éminentes facultés. Francis « Garnier n'est plus! mais il lègue de grands et salutaires exemples aux officiers « de son arme, dont il s'était attaché un grand nombre..... par la noblesse de « son âme *qui ne connut jamais l'envie.* »

La presse entière apportait son tribut de condoléances et de regrets douloureux. L'article du *Temps* (11 janvier 1874) dû à la plume de son directeur, M. Adrien Hébrard, et suivi d'une lettre de M. Levasseur, de l'Institut, fut alors très remarqué.

« Nous avons la douleur, écrivait M. Hébrard, d'apprendre la fin tragique d'un jeune homme éminent, M. Francis Garnier, lieutenant de vaisseau, qui vient de périr assassiné par les rebelles du Tong King au cours d'une expédition dont il notait pour nous les incidents dans des lettres charmantes, dont il ne nous reste plus, hélas ! qu'à publier les derniers feuillets.

« Depuis le siège, où il avait fait admirablement son devoir et dont il avait raconté ici même les péripéties avec un talent si savoureux, une si ferme clairvoyance, une si patriotique chaleur, M. Francis Garnier nous avait honorés de la sympathie la plus délicate et de la collaboration la plus précieuse. Les rédacteurs du *Temps* tiennent à s'associer respectueusement, tous ensemble, au deuil d'une famille qu'un tel coup plonge dans le désespoir et dont la consolation ne pourra se trouver que dans le souvenir des services éclatants que M. Francis Garnier avait déjà rendus à sa patrie. »

M. Levasseur, après avoir résumé la vie et les travaux du jeune explorateur, ajoutait :

« Par une coïncidence singulière, la nouvelle inopinée de la mort de Francis Garnier nous est parvenue à la séance dont l'ordre du jour portait la lecture d'un mémoire scientifique récemment envoyé par lui sur son dernier voyage dans la région du Yang-tsé kiang supérieur..... »

L'Assemblée nationale elle-même se montra très sensible à la perte que venait de faire le pays.

M. Georges Perin disait à la tribune, dans la séance du 4 août 1874 :

« La malheureuse expédition du Tong King a coûté la vie à l'un de nos plus vaillants marins. Vous avez compris que je fais allusion à celui qui, comme l'a si bien dit l'amiral de La Roncière le Noury, dans son rapport sur le ministère de la marine, était l'émule et aurait été le rival de Livingstone, M. le lieutenant de vaisseau Francis Garnier..... Je trouve qu'il est bon, quoi qu'il en soit, que dans une Assemblée française on ne refuse pas un hommage mérité à un homme qui, dans sa trop courte existence, *a rendu d'aussi grands services à la science et à la civilisation et qui a été l'honneur de la marine et de son pays.* (Très bien ! très bien ! [1]) »

1. Assemblée nationale, séance du 4 août 1874. Discours de M. Georges Perin, *Journal officiel* du 5 août 1874.

L'amiral Jaurès ajoutait, quelques jours plus tard :

« On envoya au Tong King quelques hommes et un officier dont *le nom honore la marine et dont la mort est à jamais regrettable*, le lieutenant de vaisseau Francis Garnier[1]. »

Le contre-amiral Dupré, gouverneur de la Cochinchine, rendant compte de l'expédition du Tong King, écrivait au ministre de la marine :

« Dès l'arrivée au Tong King de la petite expédition, M. Garnier s'est trouvé en présence de marques de défiance d'abord et d'une hostilité sourde ensuite, enfin de mesures apparentes contre lesquelles il a protesté sans succès à plusieurs reprises, et qui ont fini par le mettre dans une situation telle que, pour ne pas être rejeté à l'eau quelques jours plus tard, il s'est vu dans la nécessité de se tirer de danger par un coup d'audace *admirablement conçu et héroïquement exécuté.* Le 21 novembre, il s'est emparé, à la tête d'une centaine d'hommes, de la vaste citadelle de Hanoï, gardée par plusieurs milliers de soldats, de la personne de notre plus mortel ennemi, le vice-roi, grand maréchal, Nguyen Tri Phuong, et de deux de ses partisans, les fils de Phan Tan Gian, qui depuis six ans ont été l'âme de tous les soulèvements de la basse Cochinchine..... Il est juste de faire ressortir l'éminent service qu'il a rendu par la prise de Nguyen Tri Phuong, mort le 20 décembre des suites de ses blessures. La déportation ou la mort de cet homme pouvait seule rendre confiance aux partisans de l'alliance française. En s'emparant de sa personne, M. Francis Garnier et ses vaillants compagnons d'armes ont assuré, croyons-nous, le succès de la politique française dans ce pays. On trouvera juste de les en récompenser. Je demande donc instamment que M. le lieutenant de vaisseau Francis Garnier soit nommé capitaine de frégate à la date du 21 novembre, jour de la prise de la citadelle de Hanoï. Cette récompense posthume fera voir que la France sait dignement reconnaître le dévouement de ses fils[2]. . . . .

« A ces rares qualités de caractère et d'intelligence, qui l'eussent inévitablement conduit à la célébrité, M. Francis Garnier joignait le désintéressement le plus complet[3]. »

Enfin, la lettre suivante était adressée par le même amiral à la veuve de l'héroïque officier :

« Saïgon, le 10 janvier 1874.

« Madame,

« Je viens, avec un bien vif chagrin et la plus profonde sympathie, vous confirmer la douloureuse nouvelle qu'a dû vous apporter le télégraphe. M. Garnier a été tué le 21 décembre, dans une sortie qu'il a faite pour repousser une attaque commencée la veille contre la citadelle de Hanoï. Il est tombé victime de son *indomptable courage, de l'ardent patriotisme qui lui avait fait solliciter la périlleuse mission d'ouvrir le Tong King au commerce et à la civilisation.* La France perd en lui un de ses fils les plus dévoués, qui lui eût fait honneur si le sort l'avait épar-

1. Rapport du vice-amiral Jaurès à l'Assemblée nationale, *Journal officiel* du 20 août 1874.

2. Francis Garnier avait déjà été proposé pour le grade de capitaine de frégate à l'époque du siège de Paris. Nous avons dit pourquoi il ne fut pas promu. Après la mort de l'explorateur, le ministre de la marine, arrêté par les règlements, ne crut pas devoir admettre la proposition de récompense posthume présentée par l'amiral Dupré.

3. Voy. le *Rapport adressé au ministre de la marine par M. le contre-amiral Dupré, gouverneur de la Cochinchine*, janvier 1874.

gné. Ses rares qualités de caractère et d'intelligence l'auraient infailliblement conduit, de la notoriété qui lui était acquise, à une célébrité méritée. En annonçant cette fatale nouvelle au ministre, je lui ai instamment demandé de récompenser dignement les éclatants services rendus par M. Garnier. J'espère que ma juste demande sera favorablement accueillie. A défaut de consolation je vous offre, Madame, l'hommage de mon respect et de mon dévouement avec l'expression de ma sympathie la plus sincère.

« Contre-amiral J. DUPRÉ. »

Mais la sympathie qu'inspirait le nom de Francis Garnier provoqua des manifestations encore plus éclatantes de la reconnaissance publique.

Le Conseil municipal de Paris, dans sa séance du 14 mai 1875, émit le vœu que le nom de l'éminent explorateur fût donné à l'une des voies du XIVe arrondissement comprises dans le huitième secteur, où il avait commandé pendant le siège en qualité de chef d'état-major.

Un décret du Président de la République en date du 10 novembre 1877, rendu conformément aux dispositions de l'ordonnance de 1816 relative aux dénominations des voies urbaines qui ont le caractère d'un « hommage public », donna le nom de Francis Garnier à l'avenue qui conduit à la mairie du XIVe arrondissement.

Un autre décret, en date du 3 mai 1880, promulgué à la suite d'une procédure analogue, donna ce nom à l'une des avenues de la commune de Saint-Maur-lès-Fossés (Seine), où est située la maison dans laquelle il écrivit la relation de son grand voyage en Indo-Chine.

Le Conseil municipal de Saint-Étienne (Loire) proposa, dans sa séance du 15 avril 1874, d'ouvrir une souscription publique en vue d'élever un monument au savant explorateur, au conquérant du Tong King. « Saint-Étienne s'honore, « écrivait alors le maire à l'auteur de cette notice, d'être la ville natale de Francis « Garnier, et je suis heureux de vous informer des dispositions qui ont été déjà « prises par l'administration pour élever un monument à sa mémoire. »

Le ministre de la marine, consulté par son collègue de l'intérieur sur le point de savoir s'il était opportun d'autoriser cette souscription, ne crut pas devoir émettre un avis favorable, en présence des difficultés qu'offrait, à cette époque, la politique coloniale. Mais Saint-Étienne, qui a vu naître Jules Janin, Dorian et Francis Garnier, a trop le culte des grandes intelligences dont il a été le berceau, pour ne pas réaliser, tôt ou tard, ce généreux projet.

Une décision ministérielle de 1884 a donné le nom de Francis Garnier à une canonnière.

Enfin, cette même année, une souscription publique; provoquée par un comité spécial organisé en Cochinchine, a permis de commander à M. Tony Noël une statue que nous avons décrite et dont nous avons loué l'inspiration à la fin de ce volume [1]. Ce bronze, aujourd'hui complètement terminé, sera prochainement érigé sur une place de Saïgon.

Mais, après ces témoignages de la reconnaissance publique, ce qui vaut mieux encore pour la mémoire de l'illustre explorateur, c'est que son œuvre ne périsse pas avec lui. La mort du commandant Henri Rivière, dans des circonstances presque identiques à celles où succomba Francis Garnier, a enfin réveillé le senti-

1. Voy. p. 649.

ment de la dignité nationale et des véritables intérêts du pays. Le Parlement paraît aujourd'hui croire à la nécessité de revenir à une politique coloniale qui seule peut donner à la France, dans le monde, une place digne de ses moyens d'action et de son génie. Il faut se souvenir[1] que, sans les défaillances de la monarchie absolue, notre empire colonial serait aujourd'hui plus étendu que celui de l'Angleterre, et qu'il formerait aux deux extrémités du monde une immense domination pacifique basée sur les besoins de l'industrie, sur les nécessités du commerce, sur la solidarité des intérêts, et dès lors éminemment durable. Nous aurions en effet ouvert ainsi à notre activité productrice de grands marchés, parmi lesquels il en est un que Francis Garnier mettait au premier rang, c'est l'immense marché de la Chine. On comprend alors pourquoi il considérait la Cochinchine comme l'entrepôt naturel des marchandises occidentales dans l'extrême Orient, la voie commerciale du fleuve du Tong King comme la plus avantageuse à nos intérêts et à notre influence, et comment il a sacrifié sa vie à la réalisation de cette grande idée.

On pardonnera sans doute à la tendresse passionnée que nous avons éprouvée pour l'auteur de ce livre, au culte que nous avons voué à sa mémoire, le sentiment d'admiration que ses travaux nous ont inspiré, et pour résumer une telle existence on nous permettra de reproduire, en terminant cette notice, le jugement que des maîtres ont porté sur lui[2] :

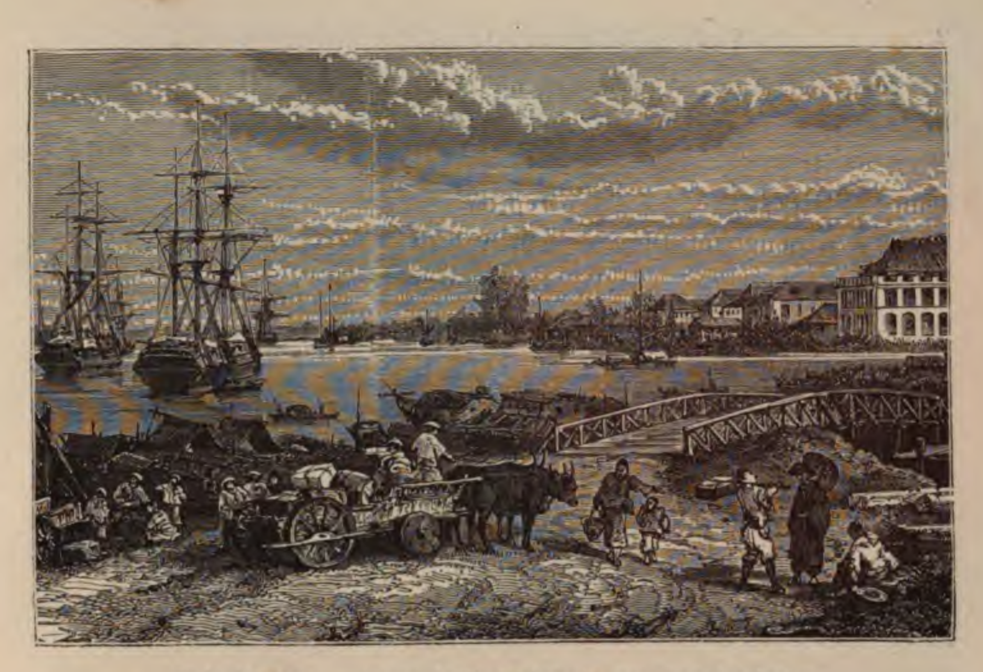
« Francis Garnier était de la race des grands voyageurs. Il avait la science de « l'observateur astronome et le coup d'œil de l'ingénieur ; il avait acquis déjà à « un haut degré le savoir de l'ethnologue et du linguiste ; il était dès lors admi- « rablement préparé aux glorieuses entreprises scientifiques qu'il rêvait.

« On trouve bien rarement l'intrépidité, la science, le patriotisme et l'amour des grandes découvertes réunis à un tel degré dans un même homme et dans « un homme aussi jeune. Il est mort trop tôt pour sa renommée grandissante qui allait devenir l'honneur de son pays. »

1. Voy. *De Paris au Tibet*, p. 413 et suiv.
2. MM. Vivien de Saint-Martin, Levasseur, André Daniel, etc.

Léon GARNIER.

1er décembre 1884.



Rade de Saïgon. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

VOYAGE

D'EXPLORATION EN INDO-CHINE

PENDANT LES ANNÉES 1866-1867-1868

CHAPITRE PREMIER

Départ de Saïgon. — Arrivée à Compong Luong. — Excursion aux ruines d'Angcor.

Le 5 juin 1866, vers midi, la rade de Saïgon offrait le spectacle assez habituel de deux petites canonnières sous vapeur, faisant leurs derniers préparatifs de départ. Mais, à l'animation, à l'émotion des adieux échangés, il était facile de deviner qu'il ne s'agissait pas, pour ceux qui y prenaient passage, d'une de ces séparations, d'un de ces déplacements, si ordinaires en Cochinchine qu'ils semblent y être l'existence elle-même. Les voyageurs allaient plus loin que de coutume : ils étaient chargés de remon-

ter ce grand fleuve dont eux-mêmes, et tous ceux qui les entouraient, avaient si souvent parcouru le fertile delta en rêvant parfois à son origine ignorée : ils partaient pour l'inconnu, et nulle limite de distance ou de temps n'était assignée à leur entreprise [1].

Il y avait longtemps déjà que les regards de la colonie étaient tournés avec curiosité et impatience vers cet intérieur de l'Indo-Chine sur lequel régnaient de si grandes incertitudes. La période de la conquête était passée. Les faits d'armes et les actions hardies des premiers jours n'avaient plus de théâtre ni d'objet. Il semblait même, dans l'intérêt de notre établissement naissant, que tout bruit guerrier dût y être étouffé avec soin. Deux années auparavant, la colonie avait failli succomber aux attaques dirigées en France contre les expéditions lointaines, et le projet d'évacuation, mis en avant à cette époque, n'avait été abandonné que sur l'assurance qu'elle pouvait désormais subsister avec ses seules ressources [2]. A peine remise de cette alerte, elle sentait qu'en fille sage elle devait faire parler d'elle le moins possible et éviter ce fracas des armes qui, s'il parvient presque toujours à la métropole accompagné d'un bulletin de victoire, lui annonce toujours aussi une carte à payer. C'était donc, maintenant, sur l'organisation et l'exploration de la contrée que devait se porter toute l'attention du gouvernement local. Là était encore un vaste champ ouvert aux activités et aux ambitions du corps expéditionnaire et lui promettant des résultats plus féconds et des découvertes plus glorieuses que la stérile poursuite de pirates insaisissables ou des luttes trop inégales contre un ennemi toujours vaincu.

Telle était la voie nouvelle où, depuis deux ans, étaient entrés tous les esprits en Cochinchine avec cet élan et cette spontanéité qui sont le propre de notre caractère national. Un comité agricole et industriel, fondé depuis peu [3], essayait de coordonner tous les efforts en leur imprimant l'unité de

1. Ce voyage, entrepris par ordre du gouvernement français et dirigé successivement par le capitaine de frégate Doudart de Lagrée et par Francis Garnier, fut couronné par les Sociétés de géographie de Paris et de Londres. La première, dans sa séance du 30 avril 1869, — sur la demande de Francis Garnier, et contrairement aux usages de la Société, qui n'avait jamais récompensé que des explorateurs encore vivants, — partagea sa grande médaille d'or entre les deux chefs de l'expédition ; la seconde, dans sa séance du 23 mai 1870, attribua à Francis Garnier sa *Patron's medal*, ou médaille de la reine Victoria. Le premier Congrès international de géographie, tenu à Anvers en 1871, décerna deux médailles d'honneur hors concours, l'une à Livingstone et l'autre à Francis Garnier, qui venait de présenter au Congrès sa nouvelle carte de l'Indo-Chine. Enfin le jury de l'Exposition universelle de Vienne, auquel avait été envoyée, en 1873, la relation officielle du voyage, décerna une « grande médaille de progrès » à Francis Garnier.

2. Voy. *la Cochinchine française en* 1864, brochure publiée sous le pseudonyme de G. Francis et que nous résumons dans la note 3 de la page 7.

3. Voy. les rapports de Francis Garnier dans le *Bulletin du comité agricole et industriel de la Cochinchine*, années 1865-1866.

direction et l'ensemble dont ils manquaient encore, en même temps qu'il travaillait à compléter et à réunir en un corps de doctrine les renseignements, vagues, souvent contradictoires, et jusqu'alors insuffisants pour éclairer les colons à leur arrivée dans le pays. Une vive impulsion avait été ainsi donnée au développement commercial et agricole de notre établissement, et une exposition locale, rassemblant pour la première fois à Saïgon des échantillons de tous les produits de la contrée, avait permis de se faire une idée plus juste de ses richesses et de l'industrie de ses habitants [1].

L'étude des ressources de tout genre que la vallée supérieure du fleuve pouvait fournir à la colonie nouvellement fondée à son embouchure n'avait point été négligée; quelques indices épars, quelques on-dit des indigènes, prêtaient à ces ressources, grâce au prestige que revêt toujours pour l'imagination une région inconnue et lointaine, une importance considérable. Plusieurs des officiers du corps expéditionnaire qui, à la fin de la guerre de Chine, avaient assisté, à Shang-haï, au départ d'une petite expédition anglaise (celle du capitaine Blakiston), destinée à remonter le fleuve Bleu le plus loin possible, en avaient rapporté l'idée d'un projet analogue pour le Cambodge et l'avaient mise plusieurs fois en avant [2]. Ce fut donc avec la plus vive satisfaction que la colonie tout entière apprit, vers la fin de 1865, que M. de Chas-

1. Un grand nombre des objets exposés avaient été fabriqués aux frais des membres du Comité, qui rivalisaient de zèle et de désintéressement pour développer les ressources industrielles de la colonie.

2. Francis Garnier était l'un de ces officiers, et sa modestie l'empêche de dire tout ce qu'il avait fait pour le succès de l'entreprise. Déjà, dès le mois de juin 1863 et avant même son entrée dans l'inspection des affaires indigènes, il avait soutenu l'opportunité de ce voyage d'exploration. On trouve en effet, à la page 12 de la Publication officielle, une note ainsi conçue : « Me sera-t-il « permis de rappeler ici que j'étais du nombre des impatients et que, dès 1863, j'avais adressé « au gouvernement de la colonie une demande conçue en ce sens. En juillet 1864, dans une bro- « chure publiée sous un pseudonyme (*la Cochinchine française en* 1864, par G. Francis; Dentu, « in-8°), je plaidai de nouveau la cause de ce voyage, et, à la fin de la même année, je renou- « velai ma demande au gouvernement de la colonie, en l'accompagnant d'un plan général d'exé- « cution et d'un devis détaillé des dépenses. »

M. Trève, capitaine de vaisseau, écrivait à ce sujet dans la *Revue maritime et coloniale* de 1874 : « Sa correspondance, ses démarches et celles de ses amis auprès de M. de Chasseloup-Laubat, « alors ministre de la marine, en font foi et obtinrent enfin gain de cause. »

M. l'amiral de La Roncière Le Noury disait à la Société de géographie, le 25 avril 1874 : « La « perspicacité du ministre accueille les suggestions du jeune officier : une expédition se décide. « Il n'est pas assez ancien de grade pour en être le chef, *quoi qu'il en ait été l'initiateur;* l'expé- « dition est mise sous les ordres du capitaine de frégate Doudart de Lagrée et il en est le « second. » (*Journal officiel* du 4 mai 1874, p. 3091.)

M. Vivien de Saint-Martin écrivait, dans le *Bulletin de la Société de géographie* du mois de mars 1873, p. 296 : « Dès 1862, on avait remonté le fleuve... Dès cette époque la pensée des plus « vastes explorations assiégea l'esprit de nos officiers; M. Francis Garnier, celui-là même à qui « devait être confiée plus tard la tâche honorable de diriger la belle publication que nous avons « sous les yeux, appelait dès lors sur ce sujet la sérieuse attention du gouvernement. Le minis- « tère de la marine était alors occupé par M. le marquis de Chasseloup-Laubat...,. Le ministre « accepta d'autant plus volontiers les vues qui lui étaient soumises que, dans sa pensée, la « France avait un grand rôle à prendre dans ces parties extrêmes de l'Asie. »

seloup-Laubat, ministre de la marine et président de la Société de géographie, avait décidé l'exploration de la vallée du Mékong, et les vœux les plus sympathiques allaient accompagner les voyageurs chargés de cette aventureuse mission.

La plupart d'entre eux comptaient déjà plusieurs années de séjour en Cochinchine et s'étaient intimement associés aux destinées de la jeune colonie. Le chef de l'expédition, M. le capitaine de frégate Doudart de Lagrée, arrivé à Saïgon au commencement de 1863, avait eu presque immédiatement à exercer un commandement dans le haut du fleuve, et, le premier, il avait su conquérir une influence et une situation politiques à la cour du roi du Cambodge, dont le petit État sépare la Cochinchine des possessions siamoises. Il avait réussi à faire accepter à ce prince le protectorat français et à l'affranchir ainsi de la lourde vassalité de Siam. Depuis cette époque, il était resté au Cambodge, sorte de sentinelle avancée chargée de fortifier et d'agrandir l'influence française et de lui préparer les moyens de pénétrer au delà. Le voyage d'exploration qu'il allait diriger semblait n'être que la suite naturelle et la conséquence de ce rôle, et nul ne pouvait être mieux préparé que lui à l'entreprendre [1]. Agé de quarante-quatre ans, d'un tempérament vigoureux et énergique, d'une intelligence nette, vive, élevée, il possédait toutes les qualités physiques et morales qui devaient assurer le succès.

M. Thorel, chirurgien de la marine [2], chargé de la partie botanique du voyage, était depuis 1862 dans la colonie. Infatigable coureur de forêts et d'arroyos, il avait, dès cette époque, travaillé avec la plus louable persévérance à constituer la flore d'un pays où presque tout était à découvrir, et, passionné pour son œuvre comme le sont tous les spécialistes, il était impatient d'élargir le cercle de ses recherches. Agé de trente et un ans, sa santé robuste paraissait n'avoir que peu souffert de l'énervant climat sous l'influence duquel il vivait depuis plus de quatre ans.

Arrivé depuis une année seulement en Cochinchine, M. Delaporte, le plus jeune officier de vaisseau de la Commission, avait été au contraire déjà vivement éprouvé par la fièvre, et c'était au sortir d'une indisposition assez grave qu'il se mettait en route pour ce lointain voyage, auquel il sacrifiait la lieutenance d'une grande canonnière. Dessinateur et musicien, il représentait surtout dans la Commission le côté artistique.

1. Cette préoccupation de louer M. de Lagrée après sa mort, et de faire valoir ses éminentes qualités, se manifeste souvent au cours du récit de Francis Garnier.

2. M. Thorel soutint en 1869, après sa rentrée en France, une thèse où il traitait sommairement l'anthropologie du voyage, sujet qu'il développa plus tard dans la Publication officielle. Cette thèse avait pour titre : *Notes médicales du voyage d'exploration du Mékong et de Cochinchine.* Nous citons plus loin une des intéressantes observations qui y sont consignées.



Le commandant de Lagrée. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

Deux des voyageurs étaient absolument nouveaux venus dans le pays. L'un d'eux était le docteur Joubert, médecin de l'expédition, dont il devait être en même temps le géologue. Un long séjour au Sénégal l'avait accoutumé aux climats chauds, et son habileté de chasseur, son humeur vive et joyeuse devaient en faire un des plus utiles et des plus aimables compagnons de la route. Le second était M. de Carné, jeune attaché au ministère des affaires étrangères, qui devait à sa parenté avec le gouverneur de la colonie de commencer par ce voyage d'exploration sa carrière de diplomate. M. Joubert était, après le commandant de Lagrée, le membre le plus âgé de la Commission; M. de Carné en était le plus jeune.

C'était la seconde fois que les chances de ma carrière militaire m'amenaient en Cochinchine. Après avoir assisté à la conquête même du pays[1], j'y étais revenu en 1863 et j'étais entré presque aussitôt dans l'administration indigène. Aidé du concours de quelques amis[2], j'avais à plusieurs reprises essayé de plaider en France la cause du voyage d'exploration qu'il m'était enfin donné d'entreprendre[3]. Ce n'était pas cependant sans quelque regret que j'abandonnais le poste qui m'avait été confié dans la colonie. Je m'étais attaché à ces populations intelligentes avec lesquelles les progrès sont si faciles et si rapides, et l'œuvre commencée au milieu d'elles avait encore pour moi une séduction bien grande. Si beaucoup avait été fait, il

1. En 1860.

2. Qu'il me soit permis de rappeler ici leurs noms et d'adresser à MM. Nogues, de Bizemont, Rochoux, mes remercîments les plus vifs et les plus sincères. Je prie aussi M. le capitaine de vaisseau de Jonquières [aujourd'hui vice-amiral] d'agréer l'expression de ma respectueuse reconnaissance pour l'accueil toujours sympathique qu'il a daigné faire à mes demandes, dont il avait bien voulu se constituer l'avocat auprès du gouverneur de la colonie, M. le vice-amiral de la Grandière. (*Note de l'auteur.*)

3. Notamment dans deux brochures publiées sous un pseudonyme : *la Cochinchine française en* 1864, par G. Francis; Dentu, 1864; et *De la colonisation de la Cochinchine*, par G. Francis; Challamel, 1865. (*Note de l'auteur.*)

La première de ces brochures eut un retentissement considérable dans le monde de la marine. C'était une réponse aux bruits de rétrocession qui prenaient déjà une sérieuse consistance. L'auteur qui se couvrait, pour la forme et par respect pour les règlements, d'un transparent pseudonyme, exposait les progrès faits par la colonie depuis sa création, plaidait la cause de son agrandissement et donnait l'idée et le plan d'un grand voyage d'exploration dans l'intérieur de l'Indo-Chine, en vue d'ouvrir des communications commerciales entre la Chine méridionale et la Cochinchine. Déjà, dès le mois de juin de l'année précédente (juin 1863), et, comme nous l'avons dit, avant même son entrée dans l'inspection des affaires indigènes, Francis Garnier avait soutenu l'opportunité de ce voyage d'exploration. M. de Chasseloup-Laubat, qui avait accueilli avec une extrême bienveillance la brochure anonyme et qui, ce document à la main, avait défendu en conseil des ministres la cause de la conservation de la Cochinchine française, voulut, après avoir sauvé la colonie, contribuer activement à son développement. Sur l'initiative du ministre, et malgré l'indifférence témoignée par l'administration coloniale locale pour le projet de voyage d'exploration, une mission scientifique fut organisée à Saïgon. Francis Garnier, lieutenant de vaisseau depuis 1865, était trop jeune, excitait déjà trop de jalousie pour obtenir un pareil commandement (voy. p. 3, en note). Cet honneur fut confié, comme on l'a vu plus haut, au capitaine de frégate Doudart de Lagrée, qu'une mission diplomatique au Cambodge avait récemment fait distinguer par l'amiral gouverneur.

restait bien plus à faire, et il est pénible pour celui qui a semé de ne pouvoir assurer la moisson. A cette condition seulement on se console de la voir récolter par d'autres. Aussi ce ne fut pas sans une vive émotion que je me séparai des amis dévoués avec qui, jusque-là, travaux, projets, espérances, tout m'avait été commun en Cochinchine ; dont les conseils m'avaient soutenu, dirigé, fortifié dans ma voie ; dont quelques-uns avaient désiré et espéré même un instant être mes compagnons de voyage [1]. Je sentais que la période de mon existence la plus remplie par l'esprit et par le cœur prenait brusquement fin, et je pleurais involontairement ce passé qui s'évanouissait et dont ma mémoire me retraçait rapidement les plus heureuses journées et les plus charmants souvenirs. Puissent, comme moi, mes amis ne point les avoir oubliés aujourd'hui !

Vers midi et demi, les deux canonnières, sur lesquelles étaient répartis le personnel et le matériel de l'expédition, se mirent successivement en

1. Nous croyons devoir reproduire ici, à titre de document, et pour confirmer cette partie du récit, un passage de la préface dont M. le capitaine de frégate Henri de Bizemont a fait précéder, en 1878, le livre remarquable d'Eliacin Luro : *le Pays d'Annam*.

Nous n'insisterons pas sur la valeur que présente ce témoignage désintéressé. Il suffira de le lire pour comprendre l'importance que nous y attachons.

En racontant à quelle occasion Luro partit pour Saïgon et entra dans l'administration des affaires indigènes, M. de Bizemont ajoute :

« Francis Garnier, qui précéda Luro dans la tombe, après une carrière bien courte, mais aussi « active que glorieuse, venait de concevoir un projet gigantesque. Dans cette tête merveilleuse- « ment organisée s'était développée l'ambition grandiose de doter la France, dans l'extrême « Orient, d'un empire colonial aussi vaste et aussi florissant que les possessions anglaises des « Indes. Le vaste fleuve le Mékong, dont nous venions d'occuper définitivement le riche delta, « devait en être la grande artère ; il fallait donc commencer par en explorer le cours en le « remontant aussi loin que possible, mais tout au moins jusqu'à la frontière chinoise. Aussitôt « un projet d'exploration fut conçu par Francis Garnier et adopté avec enthousiasme par Luro et « *par celui qui écrit ces lignes, seul survivant de cet ardent triumvirat* de jeunes gens qui ne « rêvaient rien moins que la gloire de fonder une nouvelle France dans la péninsule indo- « chinoise.

« Les dates relatives à ce projet d'exploration ayant été vivement discutées et contestées dans « ces derniers temps, il n'est pas inutile de les établir, non pas seulement d'après les souvenirs « d'un collaborateur, mais d'après des lettres et des pièces authentiques que nous avons entre « les mains. Le premier plan de Francis Garnier date du mois de juin 1863, et c'est dans les pre- « miers jours de 1864 que nous l'avons rédigé d'après les notes et, en partie, sous la dictée de « son inventeur. Un jeune officier de marine qui devait s'adjoindre à nous fut obligé de rentrer « en France, sérieusement malade ; il fut remplacé alors par Luro, qui venait d'arriver dans la « colonie. Son remarquable talent comme dessinateur rendait son concours extrêmement pré- « cieux dans une telle entreprise. Une demande officielle fut ensuite formulée par Garnier, signée « par ses deux compagnons, puis présentée au ministère de la marine avec l'appui de hautes per- « sonnalités. Il convient de rendre hommage à l'intelligente bienveillance avec laquelle M. le « marquis de Chasseloup-Laubat, l'un des meilleurs ministres qu'ait eus la marine, accueillit le « projet d'exploration du Mékong. Mais ces démarches et la distance qui sépare la Cochinchine « de la métropole firent que l'ordre d'organiser l'expédition projetée n'arriva à Saïgon qu'au « commencement de 1866 ; encore, sur les trois signataires du projet de 1864, Francis Garnier « était-il le seul qui fût désigné comme devant concourir à sa réalisation. Il ne nous appartient « pas d'apprécier, ni même d'indiquer les motifs qui firent écarter les deux autres adhérents. Quoi « qu'il en soit, nous devons à la mémoire de Luro de constater et de proclamer hautement que, « s'il se soumit à cette décision souveraine, ce ne fut qu'avec les plus vifs regrets et la plus « grande amertume. » Préface du *Pays d'Annam*, p. 2 et 3, Leroux, 1878.

marche. L'une, la canonnière 32, sur laquelle le chef de l'expédition avait pris passage, était commandée par M. le lieutenant de vaisseau Pottier, qui allait remplacer M. de Lagrée dans le commandement de la station du Cambodge; l'autre, la canonnière 27, sur laquelle je me trouvais, était sous les ordres d'un de mes camarades, M. Espagnat, qui devait quelques mois plus tard être victime de son dévouement et périr dans l'explosion de son navire.

Les deux petits bâtiments jetèrent l'ancre à sept heures du soir devant le poste de Tan An, à l'entrée de l'arroyo de la Poste, pour attendre le jour



Tan An. — Dessin de A. de Bar, d'après un croquis.

et la marée favorable. Le lendemain, ils s'engageaient dans cet étroit passage, et, après un court arrêt à Mytho pour renouveler leur approvisionnement de charbon, ils commencèrent l'ascension du grand fleuve.

Le 8 juin, dans l'après-midi, nous arrivâmes à Compong Luong (en cambodgien : port du roi), grand marché situé un peu au-dessus de Pnom Penh, sur le bras qui conduit au Grand Lac, à quatre ou cinq kilomètres d'Oudong, capitale du Cambodge. Nous nous installâmes tous dans l'hospitalière demeure qui était la résidence habituelle de M. de Lagrée, et, pendant que celui-ci retournait à Pnom Penh présenter son successeur au roi du Cambodge, je dus m'occuper d'exercer le personnel subalterne de l'expédition à ses nouveaux devoirs, et d'achever l'installation de notre

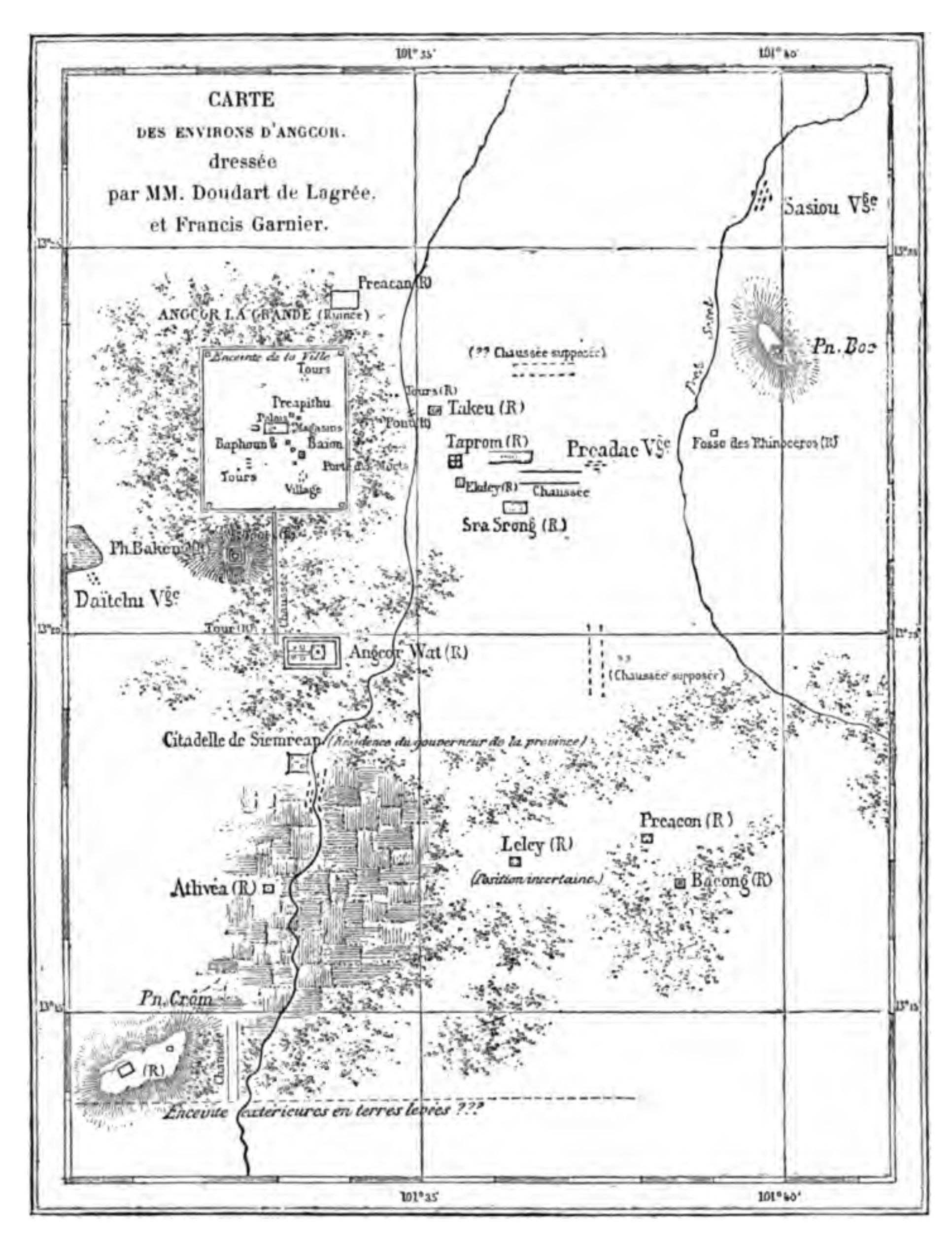
matériel. Un sergent d'infanterie de marine nommé Charbonnier, un interprète pour les langues siamoise et annamite nommé Séguin, un soldat d'infanterie de marine et deux matelots composaient la partie française de notre escorte. Un Cambodgien chrétien nommé Alexis Om, un Laotien qui se faisait appeler Alévy, du nom de la province du Laos d'où il venait, deux Tagals et sept Annamites devaient en former la partie indigène, les deux premiers comme interprètes, les autres comme soldats ou comme domestiques. Ces éléments assez hétérogènes avaient besoin de vivre quelque temps ensemble, pour s'amalgamer et pour se fondre, avant qu'on pût en attendre un service actif et intelligent. La Commission était loin d'ailleurs d'être pourvue de tout ce qui lui était indispensable pour se mettre en route. La corvette *le Cosmao* devait partir de Saïgon pour aller chercher à Ban Kok la monnaie et les passeports siamois dont nous avions à faire usage dès le début, puisque au sortir du Cambodge nous passions sur le territoire de Siam : il fallait attendre son retour. D'autres passeports non moins importants et des instruments d'astronomie et de physique nous manquaient aussi ; mais le gouverneur de la colonie comptait nous les faire parvenir, au commencement de la saison sèche, dans la partie inférieure du Laos où nous devions séjourner jusque-là [1].

Nous avions le temps, avant l'arrivée du *Cosmao*, d'aller visiter ces fameuses ruines d'Angcor situées à l'extrémité nord-ouest du Grand Lac et dont tant de merveilles nous avaient déjà été racontées par des témoins oculaires. M. de Lagrée, qui travaillait depuis longtemps à en lever les plans, désirait compléter ses travaux avant son départ, et il avait amené avec lui un photographe de Saïgon, M. Gsell, pour lui faire reproduire les parties accessibles des monuments en ruine. Nous ne pouvions faire cette excursion sous un meilleur guide, et l'arrivée à Compong Luong de deux Français, MM. Durand et Rondet, qui venaient d'Angcor et nous en montrèrent quelques admirables dessins, augmenta notre impatience.

Le 21 juin, à huit heures du soir, tous réunis cette fois sur la canonnière 27, nous nous mîmes donc en route pour la capitale de l'ancien royaume des Khmers. Je ne m'arrêterai pas ici à décrire le Grand Lac que nous traversâmes dans toute sa longueur. Comme nous, le lecteur doit être impatient d'arriver à ces ruines que le récit et les dessins de Mouhot, publiés dans le *Tour du Monde* [2], lui ont déjà fait connaître en partie. Le lendemain, à l'entrée de la nuit, nous jetâmes l'ancre devant l'embouchure de la petite

1. On verra plus tard avec quelle négligence l'administration coloniale pourvut aux besoins matériels ou scientifiques de l'expédition.
2. Voir les livraisons 196 et 205 du *Tour du Monde*.

rivière d'Angcor. Le 23, de très bonne heure, nous montâmes tous dans une grande barque annamite pour nous rendre à terre. L'obscurité, encore très épaisse, permettait à peine de distinguer, des deux côtés de l'embou-



Carte des environs d'Angcor, dressée par MM. Doudart de Lagrée et Francis Garnier.

chure de la rivière, les rangées multipliées de pieux qui indiquaient l'emplacement d'une grande pêcherie. Une forte brise d'ouest soulevait en petites vagues les eaux du lac, et un long mouvement de houle se propa-

geait le long de la rive et couvrait et découvrait tour à tour la tête de quelques-uns de ces pieux contre lesquels notre barque venait de se heurter. De rares lumières brillaient encore dans les petites cabanes, élevées sur pilotis à une certaine hauteur au-dessus de l'eau et qui servaient d'abri aux pêcheurs. Au delà, on distinguait confusément la ligne basse des arbres rabougris qui forment la rive, forêt noyée et inhabitable, sous les arceaux de laquelle l'eau se perd avec un clapotis sourd : le bris de la vague entourait parfois d'un cercle d'écume les troncs rugueux et marquait d'une ligne blanchâtre la limite de cette singulière forêt. L'obscurité, la houle, la pesanteur de notre barque nous y jetèrent bientôt. Il fallut que tout le monde mit la main à l'ouvrage pour dégager notre embarcation, que la lame lançait lourdement contre chaque arbre, et pour la remettre un peu au large. Il n'y avait là environ qu'un mètre de profondeur : nos Annamites se mirent à l'eau, nous doublâmes les avirons et nous réussîmes, non sans efforts, à nous éloigner. Le jour vint : nous distinguions tout près de nous l'embouchure de la petite rivière et nous nous y engageâmes. La houle se calma aussitôt et nous pûmes arriver sans autre encombre à l'un des établissements provisoires, construits sur les bords de la rivière pour le séchage du poisson, et que l'on commençait déjà à démolir, la crue des eaux mettant fin à la saison de la pêche. Ce fut là que nous mîmes pied à terre.

Sur la rive droite et à deux ou trois kilomètres de notre point de débarquement s'élève une petite colline à deux sommets [1] qui domine toute la plaine environnante et qui, à l'époque des grandes eaux, est baignée de tous côtés par les eaux du lac. C'est le mont Cròm, seul point saillant qu'offre l'horizon à une grande distance à la ronde, et qui sert de repère au navigateur le long de ces rives basses, noyées, d'aspect uniforme. Sur la cime la plus élevée de cette colline, un bouquet d'arbres isolés dissimule au regard un sanctuaire effondré. Ce fut notre première étape sur le terrain de cette antique civilisation khmer dont tout a disparu, édifices, organisation sociale et politique, littérature, puissance, commerce, sans nous laisser, parmi tous les débris de ce passé écroulé, autre chose à admirer que des ruines.

Un long séjour dans les pays chauds, loin des merveilles de l'art européen, au milieu de populations à demi civilisées, prédispose singulièrement à l'enthousiasme pour tout produit, même imparfait, du goût et de l'intelligence. On est habitué à ne plus admirer que les splendeurs de la nature tropicale et à détourner ses regards avec dédain de tout ce qui est de

1. Consulter, pour tout ce récit, la carte des environs d'Angcor, p. 11.

fabrique humaine. Aussi l'émotion que fait naître une œuvre d'un niveau réellement élevé est-elle si vive qu'elle se mélange d'un profond sentiment d'étonnement qui contribue encore à saisir l'imagination. Les points de comparaison sont trop éloignés et trop oubliés pour contre-balancer cette première impression et permettre une juste appréciation de l'objet qui nous a frappé.

C'est ce que j'éprouvais à l'aspect du sanctuaire du mont Crôm. Cette archi-



Sanctuaire du mont Crôm. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. Delaporte.

tecture, savante et originale dans ses conceptions, sévère dans ses formes générales, élégante dans ses détails, me transporta d'admiration. Pendant que M. de Lagrée, avec la sagacité d'un archéologue, cherchait à nous expliquer la disposition et les usages des différentes parties de l'édifice, ma pensée se reportait à la grande époque qui avait enfanté un art relativement aussi parfait, et à ce moment j'eusse à peine hésité à ajouter un quatrième âge, l'âge khmer, aux trois siècles classiques de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV.

La vue d'un groupe de statues mutilées gisant non loin du monument principal vint calmer chez moi ce premier enthousiasme. Si intéressantes que fussent quelques-unes des têtes qui se trouvaient là, elles étaient loin cependant des chefs-d'œuvre du ciseau grec. Un type humain d'un modèle moins parfait, la symbolique même du mythe religieux reproduit, suffisaient peut-être à expliquer cette infériorité, sans que l'on dût faire déchoir l'art khmer du haut rang que je lui avais assigné tout d'abord. Je n'en devins que plus impatient d'arriver à ce groupe imposant de ruines que forment la pagode et l'ancienne ville d'Angcor et qui fournit au problème artistique et historique de cette civilisation disparue ses plus nombreux et ses plus importants éléments de solution.

Le lendemain de notre visite au mont Crôm, nous continuâmes notre route par terre jusqu'à Siemréap, l'Angcor-moderne, gros bourg à cheval sur les bords de la rivière, à quelques kilomètres des ruines de l'Angcor ancienne. Sur la rive droite est une citadelle construite par les Siamois, il y a une quarantaine d'années, pour assurer leur domination sur cette province enlevée avec plusieurs autres au royaume actuel du Cambodge, qui ne possède même plus l'emplacement de son antique capitale. Cette citadelle renferme la résidence du gouverneur de la province, chez lequel nous reçûmes la plus gracieuse hospitalité. Ce haut fonctionnaire était accoutumé à des visites de ce genre ; il avait accueilli plusieurs fois des voyageurs de haut rang, dont il aimait à citer les noms. M. de Montigny, l'amiral Bonard, l'amiral de la Grandière étaient du nombre. Il se trouvait depuis longtemps en relations avec le commandant de Lagrée, qui était, à ses yeux, quelque chose de plus que le roi du Cambodge, et, après le roi de Siam, l'homme qu'il estimait et redoutait par-dessus tout. Cambodgien de naissance, il sentait instinctivement que la France, après avoir pris le Cambodge sous son protectorat, en viendrait tôt ou tard à réclamer à Siam les territoires injustement soustraits à l'autorité de leur souverain légitime [1]. Il lui importait donc de se ménager un appui solide pour le cas d'un changement de domination. Dans toutes les éventualités, sa situation de gouverneur d'une province frontière lui commandait les plus grands ménagements. Les rôles étaient maintenant singulièrement changés : alors qu'avant le protectorat tout empiétement de la part de Siam restait impuni, au contraire depuis, la balance semblait devoir pencher du côté du Cambodge, et il ne fallait donner aucun prétexte de retour offensif à un royaume jusque-

1. On oublie peut-être trop aujourd'hui, en partageant théoriquement l'Indo-Chine entre la France et l'Angleterre, que le royaume de Siam est, au moins en partie, une annexe naturelle de la vallée du Mékong.

là si humilié et si misérable, aujourd'hui si puissamment soutenu. Tel était du moins ce que pouvait faire pressentir l'attitude hardie qu'avait constamment prise M. de Lagrée dans ses relations avec les agents de Siam. Malheureusement la diplomatie défaisait à Ban Kok l'œuvre de réhabilitation et de restauration de l'autonomie cambodgienne tentée sur les lieux mêmes [1].



Bouddha à quatre faces du mont Crôm. — Dessin de E. Tournois, d'après un dessin de M. Delaporte.

Le 24 juin au matin, nous prenions congé de l'hospitalier gouverneur pour aller camper plus près des ruines. Chacun de nous était juché sur un éléphant, et, peu habitués pour la plupart à ce moyen de locomotion, nous

1. On retrouvera souvent au cours de ce récit, comme du reste dans tous les ouvrages de Francis Garnier, ces allusions aux tergiversations de notre diplomatie dans l'extrême Orient. Voy. *De Paris au Tibet*, p. 113 à 155, *passim*.

étions plus occupés à nous garer des durs cahots de notre monture qu'à jouir du coup d'œil de la forêt où nous entrions et de la fraîcheur relative due à l'heure matinale où nous nous mettions en route. Je montais pour ma part une jeune femelle qui, craintive et sensible comme le comportaient son âge et son sexe, prit soudainement peur à la vue de je ne sais quel tronc d'arbre de forme bizarre et se lança au galop au travers de la forêt, au risque de mettre en pièces sur la route sa cage et ceux qu'elle portait. Son cornac ne réussit à l'arrêter qu'en lui enfonçant dans le crâne deux ou trois pouces du fer recourbé qui sert d'aiguillon aux conducteurs d'éléphants, et je fus quelque temps à me remettre des rudes secousses que m'avait données l'allure un peu trop vive de ma bête.

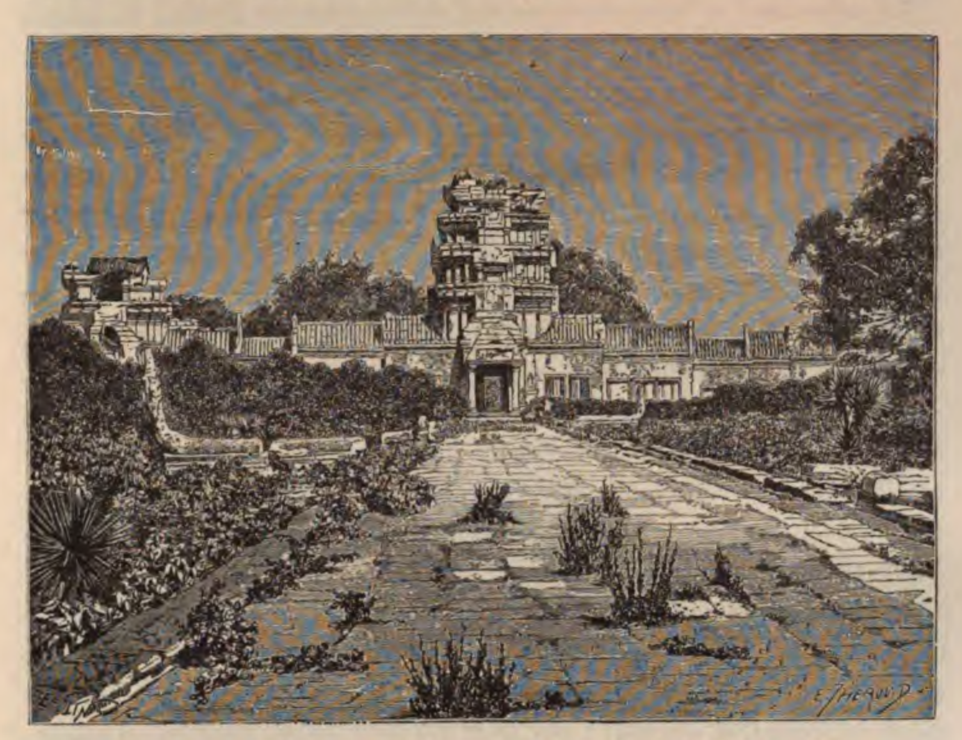
Au bout d'une heure de marche, nous nous arrêtions au pied de la terrasse en forme de croix qui précède Angcor Wat. A 250 mètres de nous environ, s'élevaient les trois tours qui couronnent la triple entrée du temple ; une longue galerie à colonnade extérieure se prolonge à droite et à gauche de cette sorte d'arche triomphale : c'est la première enceinte du monument. De la terrasse, ornée jadis de lions en pierre, qui gisent aujourd'hui sur le sol au milieu des herbes, part une chaussée, construite en larges blocs de grès, qui traverse le fossé, large de plus de 200 mètres, creusé en avant de cette enceinte. Nous suivîmes cette chaussée qui aboutit à l'entrée du milieu. Dès que nous l'eûmes franchie, l'édifice lui-même apparut à nos regards, à un demi-kilomètre de là, masse sombre et imposante dessinant ses neuf tours sur le bleu du ciel. Nous parcourûmes encore plus de 400 mètres sur la chaussée, qui se continue en dedans de l'enceinte, avant d'arriver au premier péristyle de la pagode. Une seconde terrasse, plus grande et plus décorée que la première, et supportée par des colonnes rondes élégamment sculptées, termine la chaussée, au-dessus du niveau de laquelle elle s'élève d'environ 3 mètres. A sa gauche, sous les murs mêmes de l'édifice, sont les logements des bonzes qui desservent l'antique sanctuaire. Auprès de ces logements, sur la même esplanade, est une autre case, construite en bambous comme les précédentes, où viennent s'abriter les pèlerins qu'attire le saint lieu.

Ce fut dans cette dernière demeure que nous nous établîmes. Après les premiers soins donnés à notre installation, nous voulûmes visiter rapidement les principales parties de l'édifice qui allait pendant quelques jours nous avoir pour hôtes. Cette entrée monumentale, cette longue chaussée, ornée de dragons fantastiques, et lentement parcourue au pas solennel de nos éléphants ; les deux immenses pièces d'eau, vrais petits lacs qui s'étendaient des deux côtés ; l'aspect colossal du temple lui-même, tout nous



Façade principale d'Angcor Wat. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

indiquait que nous nous trouvions en présence d'une œuvre capitale, conçue en dehors des proportions ordinaires. C'était bien là, comme le dit Mouhot, non un temple rival de celui de Salomon, qui ne méritait pas sans doute une comparaison pareille, mais le chef-d'œuvre d'un Michel-Ange inconnu. Il fallait quelque temps pour se rendre compte de la disposition exacte d'un édifice qui mesure, hors fossés, 5 kilomètres et demi de tour. Cette première visite ne m'en donna qu'une idée confuse. Ces escaliers et ces galeries sans fin, ces cours intérieures à colonnades d'aspect uniforme me semblaient, mal-



Entrée principale d'Angcor Wat, vue en dedans. Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

gré leur symétrie, ou plutôt à cause même de leur symétrie, former un dédale inextricable. Les énormes proportions de chacune des parties de ce grand tout empêchent d'ailleurs le regard d'en embrasser facilement l'ensemble.

Après plusieurs excursions, — car on peut appeler ainsi les visites à un monument dont les dimensions se chiffrent par kilomètres, — les principales dispositions de l'édifice m'apparurent plus nettement : son enceinte est de forme rectangulaire et ses quatre faces réunies mesurent 3550 mètres ; elle est allongée dans le sens est et ouest. C'est du côté ouest qu'elle a sa principale entrée que nous avions franchie à notre arrivée.

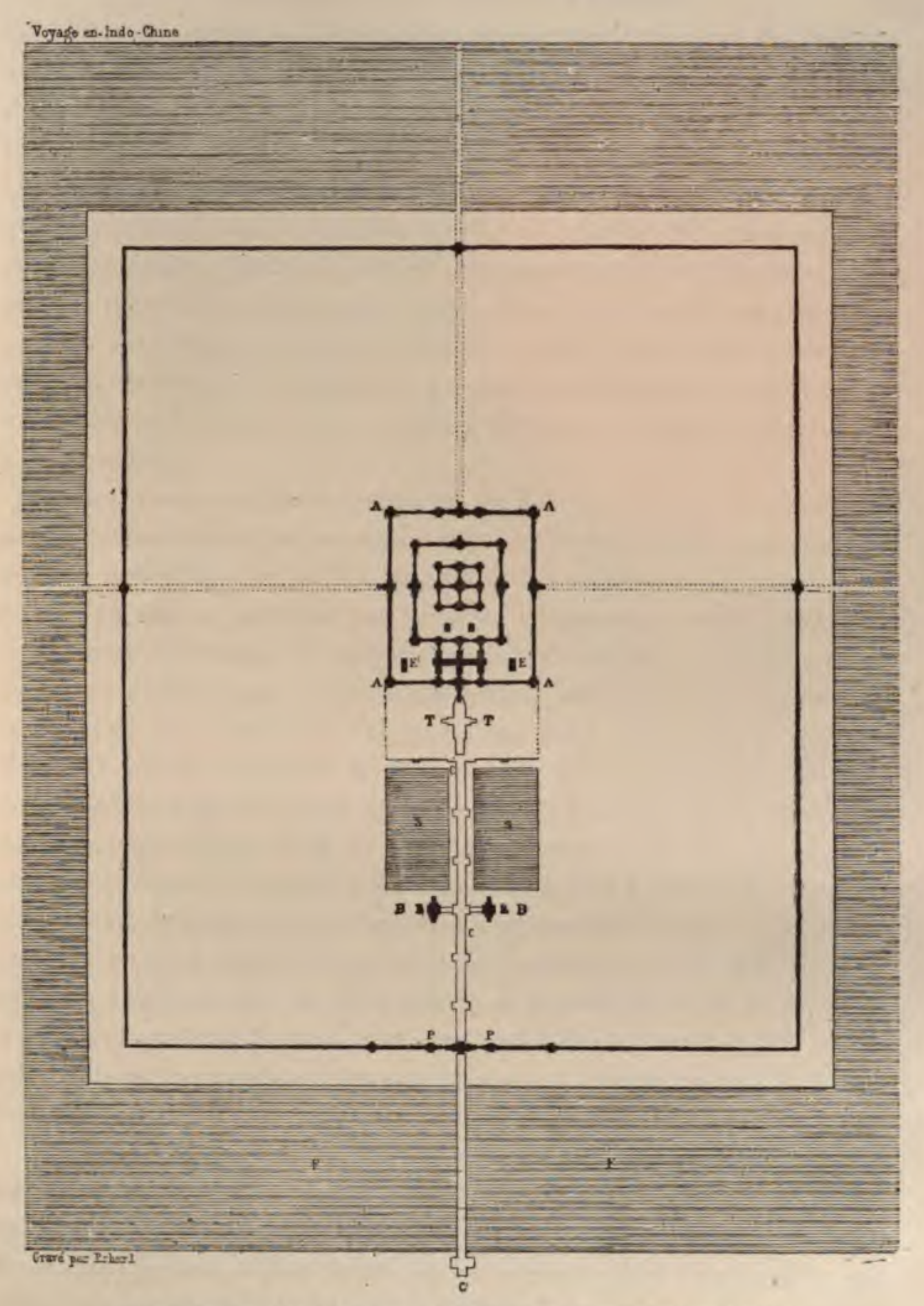
Celle-ci se compose essentiellement d'une galerie, longue de 235 mètres,

reposant sur un soubassement de 7 mètres de large. Cette galerie est formée extérieurement par une double rangée de colonnes, intérieurement par un mur plein, dans lequel sont pratiquées de fausses fenêtres à barreaux de pierre sculptés qui font face à la pagode. Au centre de la galerie s'élève l'arche triomphale à triple ouverture dont j'ai déjà parlé; aux extrémités sont deux autres ouvertures de niveau avec le sol et qui servaient au passage des chars. Sur les trois autres faces de l'enceinte s'ouvrent trois portes d'importance beaucoup moindre.

Le monument se compose lui-même essentiellement de trois rectangles concentriques formés par des galeries et étagés les uns au-dessus des autres. Le rectangle extérieur a 750 mètres de développement, et tout autour de sa paroi intérieure règne un bas-relief ininterrompu, représentant des combats mythologiques et des scènes religieuses. Cet étage de la pagode reçut de nous, pour ce motif, le nom de galerie des bas-reliefs. Le second et le troisième rectangles sont sommés de tours aux quatre angles : le premier est à mur plein intérieur et à double colonnade extérieure; le second au contraire est à mur plein extérieur et à mur intérieur coupé de fenêtres, disposition que reproduit la paroi extérieure du troisième. Ce dernier présente intérieurement une double colonnade. Une tour centrale s'élève au milieu, à l'intersection de galeries médianes qui divisent l'étage en quatre parties. Quoique cette tour soit découronnée déjà par la main du temps, sa hauteur actuelle, au-dessus du niveau de la chaussée par laquelle nous étions entrés, est de 56 mètres.

Je mentionnerai en outre les deux petits sanctuaires situés le long de cette chaussée à mi-distance de la principale entrée; les deux grands édicules construits dans les angles ouest de la cour qui sépare le premier étage du second, et qui sont à eux seuls des monuments complets et remarquables; deux autres pavillons situés dans la cour suivante au pied du grand escalier conduisant au troisième étage; enfin les trois galeries longitudinales qui réunissent le premier étage au second. Telles sont les lignes générales du temple d'Angcor.

On remarquera sans doute que rien dans ce vaste édifice ne paraît disposé pour l'habitation des hommes. Les seules galeries fermées sont celles du second étage, et leur largeur ne dépasse pas 2^{m},50. Toutes les autres galeries de l'édifice sont à jour, et n'étaient évidemment pas destinées à servir de demeure. Il semble que tout dans le monument n'ait de disposition et de but qu'en vue du quadruple sanctuaire qui est établi à la base de la tour centrale : tout y monte, tout y conduit. Quel que soit le point par où l'on aborde l'édifice, on se trouve involontairement porté et guidé



Plan d'Angcor Wat, levé sous la direction du commandant de Lagrée.

FF, fossés remplis d'eau.
CCC, chaussée en pierre.
PP, entrée principale de la première enceinte.
BB, petits sanctuaires.
SS, pièces d'eau.
TT, terrasse.
AAAA, temple.
EE, édicules intérieurs.

vers l'une des quatre énormes statues qui occupent chacune des faces de cette tour et regardent les quatre points cardinaux. La base des tours d'angle est vide et n'est que le point de croisement très légèrement élargi des galeries voisines. Rien n'arrête sur la route. Les édicules compris entre le premier et le second étage passent même inaperçus, car toutes les galeries qui les entourent sont à mur plein du côté qui leur fait face. Seuls les deux petits sanctuaires situés au pied du principal escalier du troisième étage peuvent détourner un instant le regard. Mais ils ne sont là que pour faire ressortir davantage la hauteur de l'édifice central, que le visiteur découvre subitement devant lui au sortir des galeries couvertes. L'attraction est alors irrésistible et l'on gravit, sans se laisser distraire, les hautes marches du grand escalier.

Est-ce à une préoccupation religieuse qu'il faut attribuer cette absence de parties habitables dans cet immense édifice? ou bien la science des architectes ne leur permettait-elle pas de construire des voûtes plus larges? Aucune galerie en effet ne présente une ouverture supérieure à $3^{m},50$. Les voûtes sont toutes construites en encorbellement, c'est-à-dire se composent de pierres superposées par assises horizontales, surplombant graduellement et se rejoignant d'ordinaire à la cinquième assise. Même avec ce procédé, il eût été possible d'obtenir de plus grandes portées. La question ne peut donc pas être tranchée d'une façon absolue. Peut-être existait-il autrefois des logements en bois dans les cours intérieures ou sur les terrasses qui entourent l'édifice. Peut-être aussi fermait-on avec des nattes les intervalles des colonnes dans les galeries et celles-ci servaient-elles à loger les prêtres ou les pèlerins. Il est infiniment probable du moins que les choses devaient se passer à peu près ainsi dans la galerie de l'entrée ouest de la première enceinte et que celle-ci avait, outre son but décoratif, une utilité réelle, celle de loger des gardes et des gens préposés à l'ouverture et à la fermeture des portes.

Les portes devaient être en bois, ainsi que les plafonds; nulle part en effet on ne trouve de plafond en pierre et l'on distingue cependant les voûtes qui étaient autrefois masquées, de celles qui étaient destinées à rester en vue. Dans les premières, la face intérieure des pierres reste à l'état brut, et une corniche est sculptée à la naissance de la voûte pour supporter les solives du plafond; dans les secondes, les extrémités inférieures des assises de la voûte sont rabattues de manière à obtenir une courbe ogivale composée d'autant de segments qu'il y a d'assises. La tradition veut que tous ces plafonds ou toutes ces voûtes aient été dorés.

La construction des tours est analogue à celle des voûtes; les assises,

carrées à la base, vont en s'arrondissant vers le sommet, et sont placées successivement en retrait de manière à se rapprocher peu à peu et à recevoir une assise unique qui couronne et ferme la tour. Au-dessus, disent les habitants, étaient jadis une boule et une flèche en métal. Sur les saillies extérieures des assises sont placées de petites pyramides à forme triangulaire élancée, dont la dimension va en décroissant rapidement à mesure que l'on s'élève, de manière à augmenter l'effet de la perspective et la sensation de la hauteur. Le même procédé est employé pour tous les escaliers, dont les marches sont étroites et hautes, et des deux côtés desquels sont disposés, sur des socles de plus en plus rapprochés, des lions en pierre de grandeur décroissante.

A la partie centrale de chaque face des tours, sont des tympans sculptés, se succédant également en décroissant d'assise en assise, qui représentent des scènes mythologiques; le même genre d'ornementation se reproduit à tous les péristyles et à la partie médiane de tous les toits étagés qui s'élèvent au-dessus des portiques ou des croisements de galeries. Les toits eux-mêmes sont formés par la surface extérieure des assises en encorbellement qui composent les voûtes: cette surface est soigneusement sculptée de manière à présenter l'apparence de tuiles.

Toutes les colonnes d'Angcor Wat sont carrées, à l'exception de celles qui supportent la terrasse de la façade ouest et de celles qui forment péristyle dans les galeries médianes de l'étage central. Le chapiteau et la base ont en général une ornementation uniforme, et sont d'une exécution admirable. Le fût est le plus souvent uni; quelquefois aussi il est sculpté sur une très faible épaisseur. Les pilastres, engagés dans les côtés des portes, étalent une ornementation encore plus riche et sont couverts, du haut en bas, de rosaces, de figures d'animaux, de personnages légendaires agencés avec un art infini. Quoique le temps ait émoussé toutes les arêtes vives de ces sculptures, elles conservent un admirable aspect et peuvent être comparées à ce que le ciseau grec nous a laissé de plus parfait. Il y a à Angcor Wat près de 1800 colonnes ou pilastres. La plupart des fûts sont monolithes. Les colonnes les plus hautes atteignent 4^{m},20 et ont 0^{m},49 de large.

Les seuls matériaux employés dans la construction de cet édifice sont le bois et un grès d'un grain très fin, qui provient de carrières situées au pied de Pnom Coulen, à une quarantaine de kilomètres dans l'est-nord-est d'Angcor Wat. Tout ce qui dans le temple était bois, plafonds ou lambris, a disparu. Quelques-uns des blocs de grès parallélépipédiques dont se composent les colonnes, les voûtes ou les murs, atteignent 3^{m},60 de longueur sur 0^{m},80 et 0^{m},50 dans les deux autres dimensions.



Angcor Wat: Tour d'angle du second étage. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

Ici se pose, comme pour les monuments égyptiens, le problème mécanique du transport et de l'élévation, souvent à des hauteurs très considérables, de masses dont le poids dépasse parfois 4000 kilogrammes. Presque toutes les pierres présentent des trous ronds ou carrés disposés assez irrégulièrement à leur surface et dont la profondeur est de $0^m,03$ environ. Est-ce là qu'il faut chercher la solution du problème? Peut-être bien. Les habitants, qui attribuent aux génies la construction de cet édifice et qui ne sauraient concevoir une force humaine capable de soulever de tels fardeaux, racontent que, suivant une tradition déjà rapportée par Mouhot, Prea Én, le dieu Indra (?), pétrit jadis toutes les parties du monument dans l'argile et les cisela à son aise (les trous que l'on voit à la surface des pierres ne sont que les empreintes de ses doigts); puis il versa sur chaque pierre un certain liquide qui la solidifia et lui donna sa dureté actuelle. C'est pour cela que le grès est appelé aujourd'hui au Cambodge *thma poc* ou pierre de boue. Tous les Cambodgiens ne se contentent pas cependant d'explications de ce genre, et les bonzes rapportent sur la construction d'Angcor des versions moins fabuleuses et plus vraisemblables. D'après eux, les sculptures n'ont été faites qu'une fois les pierres en place, et ils expliquent les trous que celles-ci présentent par l'usage de crampons en fer destinés à les réunir ou à retenir des placages en plomb ou des lambris en bois. Les traces des crampons en fer sont visibles partout où ils ont existé, mais la plus grande partie des trous n'en porte aucune marque. Cette version, plus raisonnable que la précédente, n'est donc pas encore complètement satisfaisante et reste muette sur le moyen de transport. Une étude plus approfondie de la disposition de ces trous donnera peut-être un jour la solution cherchée.

Aucun ciment n'est employé dans l'assemblage des pierres : elles sont jointes par simple juxtaposition, et on a poli les deux surfaces en contact en les frottant l'une contre l'autre ; l'adhérence est si parfaite qu'en appliquant une feuille de papier contre la ligne de séparation, on obtient un trait aussi net que s'il avait été tracé avec une règle.

Le monument renferme un assez grand nombre d'inscriptions ; beaucoup sont placées, en guise de légendes explicatives, le long et au-dessus des bas-reliefs de la galerie inférieure ; d'autres, plus anciennes et qui contiennent peut-être des documents réellement historiques, sont sculptées dans les galeries de la partie est du temple. Les caractères dont les premières sont composées se rapprochent de l'écriture cambodgienne actuelle, et les bonzes peuvent encore lire beaucoup de ces inscriptions; mais les plus anciennes, celles qui par suite offriraient le plus grand intérêt, restent lettre

morte pour eux. Toutes les inscriptions qu'ils traduisent ne contiennent que des prières ou des formules religieuses, sans importance historique [1].

Comme je l'ai dit plus haut, quelques bonzes sont attachés à l'antique sanctuaire et ont ramassé avec soin, dans l'une des trois galeries parallèles qui relient le premier étage au second, celle du sud, toutes les statues ou fragments de statues en pierre, en bronze ou en bois qui se trouvaient disséminés dans le temple ou dans les environs. La plupart proviennent d'ex-voto et portent des traces de dorure. Il y en a de toutes dimensions et il est bien facile de distinguer celles qui sont d'une époque ancienne des statues de fabrication moderne.

Les prêtres sont trop peu nombreux pour suffire à l'entretien de l'immense temple ; aussi doivent-ils se contenter de balayer chaque matin les galeries centrales les plus fréquentées et d'arracher une partie des herbes qui croissent entre les pierres. Le reste de l'édifice est à peu près complètement abandonné à la végétation et aux oiseaux de nuit qui ont pris leur gîte sous les voûtes. L'odeur qu'ils répandent et la fiente dont ils recouvrent le sol de la galerie du premier étage rendent complètement inabordables certains portiques de la partie nord.

La plupart des lions qui décoraient les escaliers du temple ont été précipités du haut de leurs socles lors des invasions successives qui ont amené la décadence et la chute de l'empire khmer. C'étaient les parties du monument les plus faciles à détruire. Ceux qui restent encore debout sont dans un état de conservation plus que médiocre, soit parce qu'ils ont été mutilés sur place, soit parce qu'ils ont supporté sans aucun abri toutes les intempéries des saisons. Les tours du second étage sont également écroulées à moitié. L'édifice central est encore, à tous les points de vue, celui qui a le moins souffert, quoiqu'il fût le plus élevé et le plus destructible. Le sanctuaire redouté qu'il contient a été sans doute et un préservatif contre les envahisseurs et un stimulant à la piété réparatrice des habitants.

J'ai essayé de faire en ces quelques pages la description d'un monument qui est à lui seul tout un poème, et de donner des notions générales indispensables pour avoir une idée de l'architecture et du genre de construction adoptés par les Khmers. Le lecteur trouvera peut-être que je me suis trop appesanti sur d'arides et minutieux détails, mais ces détails mêmes rendront plus facile à comprendre tout ce qu'il me reste à dire de cette civilisation disparue, et ils m'éviteront de nombreuses répétitions. Le temple d'Angcor est le résumé le plus complet de tout un art, de toute une époque : il me servira

1. Voy. la note p. 30.

de comparaison pour tous les monuments de cette période. Là est mon excuse, et les dessins qui accompagnent cette trop longue description achèveront sans doute de me faire pardonner l'enthousiasme que j'ai témoigné et que je témoignerai encore pour cet édifice où j'ai passé de si rapides et si agréables heures en compagnie du savant et infatigable cicerone qui m'a appris à le connaître et à le comprendre [1].

Après nous avoir donné les indications nécessaires pour mettre le temps à profit pendant notre séjour à Angcor Wat, M. de Lagrée nous quitta pour aller s'installer au centre même de la ville en ruine d'Angcor Thom ou Angcor la Grande, située à peu de distance. Une semaine devait se passer ainsi en diverses occupations ou en excursions, suivant la nature des travaux ou les goûts de chacun. Je restai pour ma part l'un des hôtes les plus assidus du vieux temple, dont j'étais chargé par le commandant de Lagrée de relever certaines cotes et de fixer exactement la position géographique. Le dernier étage de la pagode, celui que j'ai appelé l'édifice central, est très élevé au-dessus des autres, et du sommet des douze escaliers, de quarante-deux marches chacun, qui le mettent en communication avec l'étage inférieur, on découvre un vaste horizon. De ce point, les sommets du mont Crôm et du mont Bakheng, l'un et l'autre couronnés de ruines, la croupe dénudée de la petite colline appelée le mont Bok, l'extrémité lointaine de la chaîne de Pnom Coulen, se détachent nettement au-dessus de l'immense plaine dont ils rompent la monotonie. La plus élevée de toutes ces collines n'atteint pas 200 mètres, et la plupart égalent à peine en hauteur la tour centrale d'Angcor Wat; mais elles fournissent de précieux points de repère pour s'orienter au milieu de ces forêts uniformes, parsemées de clairières, qui dissimulent aux recherches du touriste les ruines de la ville d'Angcor et des nombreux monuments épars en dehors de ses murs.

Ce fut donc sous l'un des péristyles de l'édifice central d'Angcor Wat que j'établis ma station d'observation. A l'heure où la chaleur du jour retenait immobiles tous les habitants du temple, j'aimais à parcourir ces longues et silencieuses galeries que troublaient seuls les battements d'ailes des innom-

1. Les lecteurs curieux de détails techniques ou artistiques pourront se reporter à la Publication officielle du *Voyage en Indo-Chine*, p. 23 à 96, et lire l'étude sur les monuments khmers. A l'exception de la description d'Angcor Wat, que Francis Garnier avait dû refaire d'après ses propres notes, cette étude n'est « que la reproduction presque textuelle d'un travail du commandant de Lagrée », auquel F. Garnier avait fait « les additions nécessaires pour établir la suite « des idées et des faits et introduit les corrections suggérées par la visite des monuments découverts après sa rédaction, toutes modifications que le commandant de Lagrée eût certainement « faites lui-même ». (Voy. Publication officielle, p. 23 et 41, en note.)

C'est là toute la part empruntée par F. Garnier aux notes de M. de Lagrée. On voit combien elle est minime. Elle embrasse à peine 40 pages, sur les 550 du premier volume de la Publication officielle, et pourtant, avec quelle modestie ne la signale-t-il pas!

brables chauves-souris qui y ont élu domicile. La vie active et bruyante que je venais de quitter me faisait trouver un charme infini à cet isolement. La contemplation de ces bas-reliefs, de ces sculptures, l'étude de cette décoration savante, qui s'étend jusqu'aux toits et à la surface extérieure des tours, et dont je découvrais à chaque instant un nouveau détail, suffisait à faire couler rapidement les heures. Je ne suis ni assez savant, ni assez artiste pour reprendre ici, au point de vue descriptif, les différentes particularités de cette architecture si complète dans toutes ses parties, et dont tous les effets sont si soigneusement étudiés. A d'autres que moi d'interpréter au point de vue historique et mythologique ces longues pages de pierre [1] qui retracent dans la galerie des bas-reliefs les combats du roi des singes contre le roi des anges, les délices du paradis et les supplices de l'enfer bouddhique ; à d'autres encore d'essayer de formuler les lois d'une architecture arrivée là à son apogée. Je me contente de rendre l'impression profonde que produisait sur moi l'examen de cet immense édifice. Jamais nulle part peut-être une masse plus imposante de pierres n'a été disposée avec plus d'art et de science. Si l'on admire les pyramides comme une œuvre gigantesque de la force et de la patience humaines, à une force et à une patience égales il faut ajouter ici le génie. Quelle grandeur et en même temps quelle unité ! La conception première se poursuit et s'achève jusque dans les détails les plus infimes. Cette symétrie, qui semble devoir n'engendrer à la longue que monotonie et fatigue, n'est qu'apparente ; il n'en existe que ce qui est nécessaire pour arrêter et satisfaire le regard [2]. Par une singularité étonnante, les axes du monument n'en partagent pas les côtés en portions égales; les espaces vides compris entre les rectangles s'allongent vers l'ouest, et c'est dans cette partie ainsi agrandie que viennent se placer les sanctuaires et les édicules dont j'ai parlé dans la description du temple et qui servaient sans doute à la garde des objets destinés au culte. L'entrée même des étages successifs n'est pas au milieu, et, comme la partie ouest, la partie sud de l'édifice est agrandie au détriment de la partie nord.

Les différences s'accentuent davantage encore entre les trois étages du monument, et les deux premiers ne sont là que pour faire valoir l'étage central, qui forme à lui seul un tout merveilleux. Son énorme soubassement, sorte de piédestal qui le détache aux regards, se couvre de moulures horizontales d'un énorme relief et du plus remarquable effet. En appro-

1. M. Aymonnier a récemment soumis à l'Académie des inscriptions et belles-lettres la traduction de plusieurs de ces inscriptions, soigneusement estampées sur place par les soins de MM. de Lagrée et Francis Garnier, et plus tard reproduites dans la Publication officielle. Voy. la note p. 56.

2. Tout ce passage sur la symétrie, plus apparente que réelle, des monuments khmers est, comme l'on voit, également applicable aux merveilleux produits de l'art gothique.

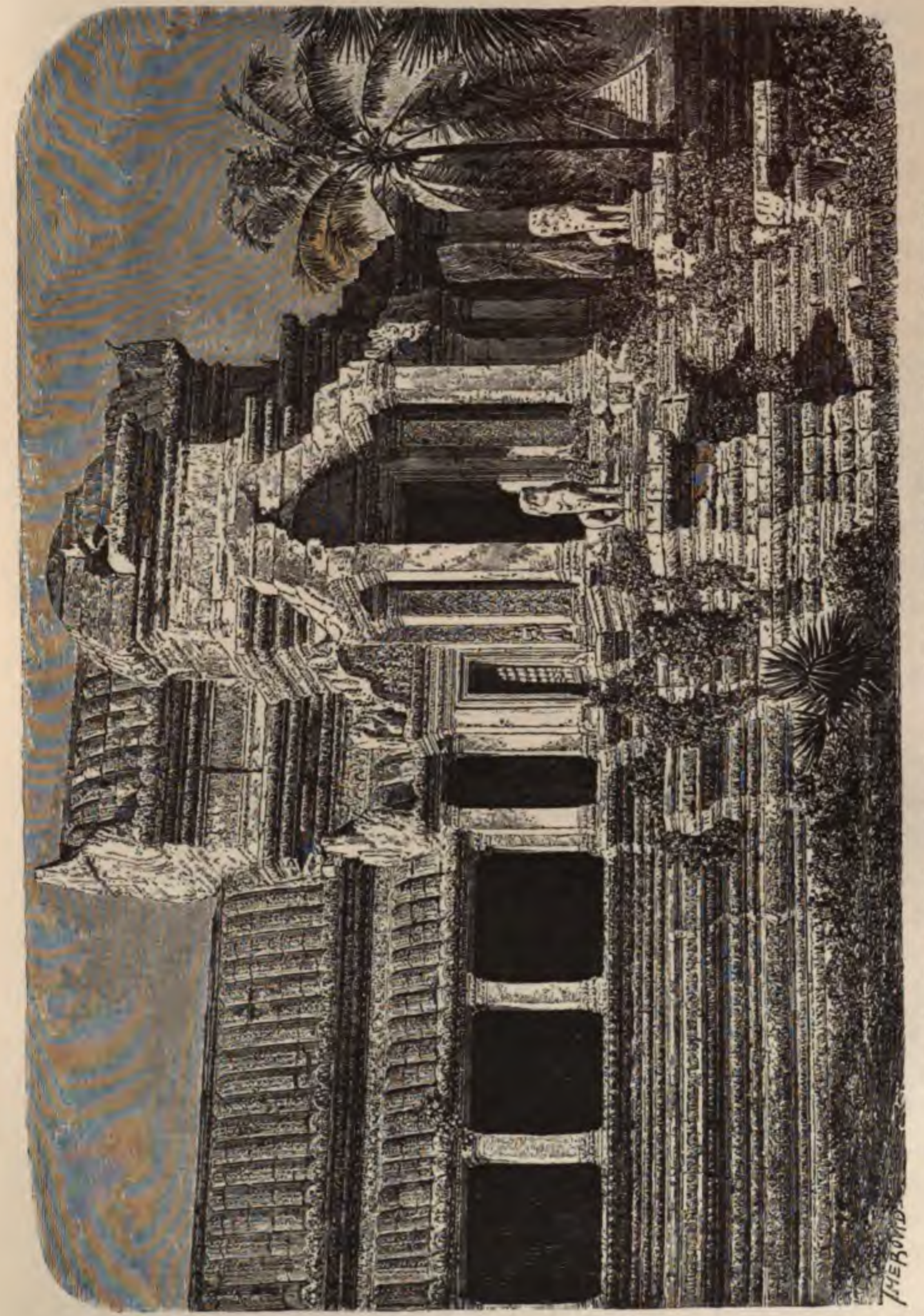
chant du sanctuaire, la décoration redouble de richesse : le ciseau fouille plus profondément la pierre, les colonnades se multiplient, des merveilles de sculpture éclatent partout. Quelles admirables arabesques se dessinent sur ces pilastres qui encadrent les portes mêmes du sanctuaire! Des deux côtés, le dessin général paraît symétrique; mais l'on s'approche et l'on aperçoit les différences les plus inattendues, la variété la plus agréable dans les détails : la curiosité et l'intérêt en redoublent d'autant. Chacun de ces gracieux entrelacements, de ces capricieux dessins paraît être l'ouvrage d'un artiste unique qui, en composant son œuvre, n'a voulu rien imiter, rien emprunter à l'œuvre voisine : chacune de ces pages de pierre est le fruit d'une inspiration originale et spontanée et non l'habile reproduction d'un modèle uniforme. Parfois la page commencée reste interrompue et la pierre fruste attend encore le ciseau. L'artiste est-il mort au milieu de son travail, et ne s'est-il trouvé personne pour lui succéder? Il semble que ce soit là le sort de tous les grands monuments : Angcor Wat est tombé en ruine avant d'avoir été achevé!

Il se mêle à l'admiration que l'on éprouve pour ces richesses artistiques, répandues avec tant de profusion, un profond sentiment de tristesse. Est-ce la vue de ces tours découronnées et croulantes, qui semblent n'attendre qu'un dernier effort du temps pour ensevelir le monument sous leurs ruines? Est-ce le regret de ne pouvoir pénétrer cette énigme grandiose qui se dresse subitement devant vous en évoquant toute une civilisation, tout un peuple, tout un passé disparus? Est-ce la crainte que ce merveilleux chef-d'œuvre du génie humain ne puisse livrer le secret qu'il renferme avant sa destruction complète? Presque partout en effet les voûtes s'entr'ouvrent, les péristyles chancellent, les colonnes s'inclinent et plusieurs gisent brisées sur le sol; d'interminables traînées de mousse indiquent, le long des murailles intérieures, le travail destructeur de la pluie : bas-reliefs, sculptures, inscriptions, s'effacent et disparaissent sous cette rouille qui les ronge. Dans les cours, sur les parois des soubassements, sur les toits et jusqu'à la surface des tours, une végétation vigoureuse se fait jour à travers les fissures de la pierre ; la plante devient peu à peu arbre gigantesque; ses racines puissantes, comme un coin qui pénètre toujours plus avant, disjoignent, ébranlent et renversent d'énormes blocs qui semblaient défier tous les efforts humains. C'est en vain que les quelques bonzes consacrés au sanctuaire essayent de lutter contre cet envahissement de l'œuvre de l'homme par la nature : celle-ci les gagne de vitesse.

En travaillant dans la pagode, j'étais souvent surpris par un de ces grains, journaliers pendant la saison des pluies, et auxquels il ne manque

que la durée pour devenir un ouragan. A peine abrité par un angle de la galerie la plus proche, j'écoutais le vent s'engouffrer avec le bruit du tonnerre dans le monument et tous les échos du vieil édifice, réveillés soudain, sourdement gronder et gémir. Les éclairs illuminaient d'une immense et sinistre lueur le temple tout entier et montraient ses tours bravant fièrement encore la rage des éléments. Mais chaque jour cet assaut, que pendant des siècles il avait supporté sans sourciller, semblait lui devenir plus pénible : son épais manteau de pierre, déchiré par les ans, livrait passage à la tempête, et d'impétueuses ondées de pluie pénétraient jusque dans les coins les plus reculés des galeries. Peu à peu le vent tombait, la pluie continuait seule son œuvre lente de destruction et, à travers les ouvertures des voûtes, coulait en ruisseaux pressés le long des colonnes moussues. Tous les bruits du dehors étaient alors absorbés par l'immense murmure que formaient les chutes d'eau, qui, de voûte en voûte, de galerie en galerie, de terrasse en terrasse, se précipitaient en cascades dans les cours inférieures.

La pluie a cessé, le bruissement des eaux diminue, s'apaise et meurt. On n'entend plus par intervalles que la chute argentine de larges gouttes d'eau qui fait résonner la galerie sonore. Quelques chauves-souris se heurtent effarées sous les voûtes. Le silence se rétablit enfin complètement. Le soleil reparaît, les chants des oiseaux un instant interrompus reprennent, les ramiers s'appellent en roucoulant du haut des tours; mais le touriste attristé constate, en quittant son abri, quelque dégradation nouvelle, quelque injure plus profonde que le climat vient d'infliger à la pagode. Combien de temps résistera-t-elle encore à l'influence destructrice vraiment effrayante que la végétation et les pluies exercent sous cette latitude ? De toutes les ruines voisines seul monument encore complet aujourd'hui, ne mériterait-elle pas d'éveiller un peu la sollicitude des amis de l'art et de l'histoire? La France, à qui Angcor Wat devrait appartenir, puisqu'il est sur un territoire cambodgien, ne pourrait-elle, sinon en revendiquer la possession, du moins s'entendre avec le gouvernement siamois pour en assurer la conservation? Dans un pays où la réquisition et la corvée font partie des habitudes des populations, ne serait-il pas facile d'adjoindre aux prêtres trop peu nombreux qui desservent le temple, des travailleurs en nombre suffisant pour combattre et annuler peut-être les effets meurtriers de la végétation ? Le résident français au Cambodge ne pourrait-il, une fois par an au moins, venir s'assurer de l'état du monument et donner aux travaux une direction intelligente? Le but religieux de ces travaux, la vénération des habitants pour l'antique sanctuaire rendraient sa tâche



Angcor Wat : Entrée de l'une des galeries. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

aisée. Quelques réparations faites aux toits pour empêcher l'eau de pénétrer à l'intérieur sauveraient de la destruction d'admirables sculptures, notamment les bas-reliefs de la galerie sud du premier étage, dont certaines parties sont aujourd'hui complètement dégradées par l'infiltration des eaux le long de la paroi interne. Le gouvernement de Siam a fait quelques dépenses de restauration : la France ne pourrait-elle à son tour y consacrer une obole, et assurer, alors qu'il en est temps encore, la conservation de ce temple, le Saint-Pierre ou la Notre-Dame du bouddhisme? Puissent ces pages et surtout ces dessins intéresser assez les artistes, les archéologues et les historiens du monde occidental pour que l'idée que j'émets ici soit adoptée et défendue par eux [1] !

Par quelle singulière mauvaise fortune ces ruines, découvertes depuis trois siècles, ont-elles éveillé si peu jusqu'à ces derniers temps l'attention des savants ? En 1601 déjà, Ribadeneyra, dans son *Histoire des îles de l'Archipel*, écrivait : « Il y a au Cambodge les ruines d'une antique cité que quelques-uns disent avoir été construite par les Romains ou Alexandre le Grand. C'est une chose merveilleuse qu'aucun des indigènes ne puisse vivre dans ces ruines qui sont le repaire des bêtes sauvages. Ces gentils tiennent par tradition que cette ville doit être reconstruite par une nation étrangère. » En 1606, Christoval de Jaque [2], écrivant la relation des voyages qu'il avait accomplis en Indo-Chine de 1592 à 1598, raconte à son tour qu'en 1570 on découvrit au Cambodge « une ville remplie de nombreux édifices : elle est entourée d'une forte muraille qui a quatre lieues de tour et dont les créneaux sont sculptés avec beaucoup de soin : ils représentent des licornes, des éléphants, des onces, des tigres, des lions, des chevaux, des chiens, des aigles, des cerfs et toute espèce d'animaux sculptés dans une pierre très fine. Dans l'intérieur de cette muraille, on voit de superbes maisons et de magnifiques fontaines : elles sont ornées d'écussons armoriés et d'inscriptions, que les Cambodgiens ne savent pas expliquer. On y voit un très beau pont dont les piliers sont sculptés de façon à représenter des géants : ils sont soixante et supportent le pont sur leurs mains, leur tête et leurs épaules. Cette ville se nomme Angoz (*sic*) ; on la nomme aussi la ville des Cinq Pointes, parce qu'on y voit cinq pyramides très élevées, au haut desquelles on a placé des boules de cuivre doré comme celle de Churdumuco. »

Malgré ces attrayantes descriptions, les préoccupations purement mer-

1. L'enthousiasme de Francis Garnier pour les ruines d'Angcor dura autant que sa vie. Dans ses heures de découragement, il ne souhaitait rien autre chose que d'être nommé « conservateur des ruines d'Angcor ».

2. Traduction de Ternaux-Compans. (*Note de l'auteur.*)

cantiles ou religieuses des voyageurs de cette époque les détournèrent de porter la moindre attention à des ruines aussi considérables, et ce ne fut que plus d'un siècle après leur découverte, vers 1672, qu'un missionnaire français, le P. Chevreul, en parla de nouveau. Cette fois, il ne s'agit plus que d'Angcor Wat : « Il y a, dit-il, un très ancien et très célèbre temple éloigné environ de huit journées de la peuplade où je demeure. Ce temple s'appelle Onco (*sic*) et est aussi fameux parmi les gentils que Saint-Pierre de Rome. C'est là qu'ils ont leurs principaux docteurs qu'ils viennent consulter : Siam, Pégu, Laos, Ternacerim (*sic*) y viennent faire des pèlerinages, quoiqu'ils soient en guerre, et le roi de Siam, quoiqu'il soit ennemi déclaré de ce royaume (le Cambodge) depuis sa révolte, ne laisse pas de demander tous les ans à ce temple le nom de ses ambassadeurs par une religieuse observance. »

Ainsi, alors qu'au seizième siècle les ruines voisines d'Angcor la Grande étaient déjà complètement abandonnées, au dix-septième siècle Angcor Wat était toujours l'objet d'un culte assidu, et c'est probablement de cette époque que datent les restaurations inintelligentes dont on retrouve aujourd'hui les traces, surtout dans les galeries à quadruple rangée de colonnes qui conduisent au sanctuaire central. Quelques-unes des colonnes tombées ont été remplacées par d'autres empruntées à diverses parties du monument; on a tenté vainement de consolider les péristyles et de replacer les architraves; car, si la piété était restée, les architectes et les artistes avaient disparu; on ne savait plus manœuvrer ces lourdes masses, et à peine a-t-on réussi à remettre gauchement une colonne ronde, le chapiteau en bas, au milieu de colonnes carrées, ou bien à retourner sens dessus dessous une architrave mal assise sur deux colonnes inégales. A cette époque, les plafonds en bois sculpté et doré, qui masquaient autrefois les voûtes, étaient probablement entretenus, et l'on remarque encore aujourd'hui des traces de dorure dans les creux des sculptures des pilastres qui encadrent les portes du sanctuaire. Notons aussi que, dès 1570, d'après l'une des citations ci-dessus, les inscriptions de ces ruines étaient déjà lettre close pour les Cambodgiens, ce qui ne doit être entendu sans doute que des plus anciennes.

Après le P. Chevreul, le silence se fit de nouveau sur Angcor la Grande et sur Angcor Wat. En 1817, Abel Rémusat traduisit une description du royaume de Cambodge, écrite par un voyageur chinois qui avait visité cette contrée à la fin du treizième siècle, sans se douter que la cité merveilleuse dont il énumérait les richesses avait déjà été découverte dans l'intérieur de l'Indo-Chine et décrite quelque part. Il n'eût pas manqué sans cela, comme il l'a fait pour d'autres parties de son récit, de signaler dans une note la coïn-

cidence du texte de son auteur, dont il avait à cœur de prouver la véracité, avec les descriptions que j'ai citées plus haut. Ce document chinois, qui est peut-être ce que nous possédons de plus important et de plus précieux sur cette antique civilisation khmer, nous montre la ville d'Angcor en pleine prospérité vers 1295, tandis que vers la fin du seizième siècle, selon Ribadeneyra, elle était déjà devenue le repaire des bêtes sauvages. Que s'était-il donc passé dans l'intervalle? Comment cet empire qui, selon la tradition rapportée par Mouhot, comptait vingt rois parmi ses tributaires, et plusieurs millions de soldats, s'est-il écroulé si subitement que, deux siècles et demi après, il ne reste plus de son histoire que des légendes? Il a fallu sans doute pour expliquer cet anéantissement plus qu'une décadence politique, et la nature elle-même n'est peut-être pas étrangère à ce grand bouleversement. Les indications topographiques données par l'écrivain chinois semblent justifier cette dernière opinion.

Angcor Wat ne paraît pas mentionné dans la description chinoise traduite par Abel Rémusat; les ruines voisines du mont Bakheng y sont au contraire assez clairement indiquées. Quoiqu'il puisse paraître extraordinaire d'attribuer à la pagode d'Angcor une date aussi récente, l'omission de ce monument par un écrivain qui a mis tant d'exactitude et de minutie à décrire la ville elle-même et les édifices qui l'entourent, semble presque impossible à admettre. Dans tous les cas, les témoignages cités plus haut, le caractère même de l'architecture d'Angcor Wat, l'inachèvement et l'imperfection relative de certains détails, tout s'accorde à faire de ce temple la plus récente comme la plus grandiose des œuvres de l'architecture khmer.

Ce fut le malheureux et regretté Mouhot qui découvrit pour ainsi dire une seconde fois ces ruines. Elles étaient alors si profondément oubliées que la grande compilation de l'*Univers pittoresque*, la plus complète publication de ce genre, qui parut vers 1838, ne fait même pas mention du royaume du Cambodge. Si Mouhot ne fut pas le premier Européen qui visita Angcor au dix-neuvième siècle, il fut le premier qui en donna une description fidèle et des dessins intéressants. Après lui, M. de Lagrée entreprit la première étude approfondie, appuyée de plans exacts et de renseignements de toute nature, qui ait été tentée sur cette matière, et la Publication officielle du voyage que je raconte ici permettra d'apprécier la valeur et l'étendue de son travail[1]. M. Bastian, président de la Société de géographie allemande, a commencé vers 1866 un travail analogue mais beau-

1. Voy. la note p. 29.

coup moins complet; il s'est contenté de signaler, dans l'ouvrage qu'il vient de faire paraître, la ressemblance de l'architecture cambodgienne avec l'architecture des anciens monuments de Java, ressemblance au moins contestable. M. Kennedy, attaché au consulat anglais de Ban Kok, se rendit aussi à Angcor à la même époque, accompagné d'un photographe, M. Thompson, et rapporta quelques photographies d'Angcor Wat. Ces photographies, ainsi qu'un plan assez imparfait d'Angcor Wat, levé par M. Thompson, ont été reproduites dans le bel ouvrage de M. J. Fergusson, qui a paru à Londres en 1867, et qui est intitulé : *Histoire de l'architecture chez tous les peuples*. Enfin, en 1866, MM. Durand et Rondet firent également ce pèlerinage; mais ils n'ont pas jusqu'à présent, à ma connaissance du moins, publié leurs travaux.

En résumé, après être si longtemps restées dans l'oubli, ces ruines intéressantes paraissent devoir attirer aujourd'hui l'attention de l'Europe savante; qu'il me soit permis de constater ici que c'est à deux Français qu'aura été dû ce résultat : à Mouhot, par son initiative, au commandant de Lagrée par ses patientes recherches et par les nombreux documents qu'il a amassés pendant deux années de séjour sur les lieux. Ni l'un ni l'autre n'a pu jouir, hélas! de l'honneur de sa découverte ou du fruit de ses travaux. Que leurs noms du moins restent inscrits par les savants et les archéologues au frontispice de l'histoire de cette civilisation qu'ils leur ont révélée[1]!

On me pardonnera sans doute ces deux courtes excursions dans le domaine de la politique et de l'histoire, faites pour plaider la cause de deux chères mémoires et d'un monument précieux. Je me hâte de reprendre maintenant mon récit de touriste.

En dehors de nos occupations, les localités voisines nous fournissaient d'agréables buts de promenade, et la certitude que l'on foulait un sol où s'étaient jadis passées de grandes choses, et sur lequel surgissaient à chaque pas des débris d'une admirable civilisation, donnait à ces excursions un charme particulier.

La petite rivière d'Angcor coulait à un kilomètre environ de la porte est de l'enceinte d'Angcor Wat; ceux qui redoutaient les eaux dormantes et les plantes aquatiques des deux grands bassins creusés au pied de la façade principale du temple, trouvaient là un lieu de baignade fort agréable. Ce petit cours d'eau creuse son lit sinueux entre des berges à pic, couvertes de végétation, et le long desquelles le passage est mal aisé. Mais l'espoir de

1. Depuis le voyage de la Commission française, ces monuments ont été visités à plusieurs reprises, et de nouvelles découvertes sont venues s'ajouter à celles de M. de Lagrée. Voy. la note p. 56.

découvrir les traces d'une chaussée ou le soubassement d'un édifice détruit, en un mot le moindre vestige khmer, m'entraînait souvent au milieu des lianes et des herbes qui obstruent toujours les forêts de ces climats. On éprouve à ces recherches archéologiques je ne sais quelle vive jouissance que ne connaissent pas les touristes européens. Au lieu de parcourir des endroits cent fois décrits à la suite d'un cicerone bavard, être soi-même son guide, découvrir sous les herbes, ici une pierre, là une statue, plus loin des fondations, chercher à reconstruire par l'imagination l'édifice effondré, à le placer sur la carte, à le relier aux ruines déjà retrouvées, jouir par avance du plaisir d'annoncer sa découverte à ses compagnons, de la faire valoir, d'en exagérer l'importance, tel était le genre d'émotion tout à fait nouveau que nous rapportions de ces promenades, et que je recommande aux voyageurs. Pendant longtemps encore il sera possible de l'éprouver dans le Cambodge, car les épaisses forêts de ce royaume, jadis si peuplé, recèlent sans doute bien des monuments inconnus.

En même temps que des ruines, elles contiennent aussi force endroits giboyeux; c'était là un attrait de plus pour quelques-uns d'entre nous. Malheureusement la chaleur qui devenait extrême et les orages qui annonçaient à grands coups de tonnerre le commencement de la saison des pluies rendaient toutes ces courses très pénibles. M. Thorel, herborisateur infatigable, contracta, dans ces premières explorations, faites avec trop d'entrain, les germes de la dysenterie qui devait quelques jours après éveiller toutes nos sollicitudes.

Le plus intrépide et le plus heureux promeneur était sans contredit M. de Lagrée, qui réussit pendant ce court séjour à découvrir trois monuments importants, situés dans le sud-est d'Angcor Wat, à trois lieues environ. Ces monuments, appelés Leley, Preacon et Bakong, lui paraissaient encore plus récents que la pagode, et témoigner d'une perfection artistique arrivée au dernier degré de raffinement.

Ce n'était pas sans peine que M. de Lagrée obtenait des indigènes les renseignements nécessaires pour arriver à toutes ces ruines. Malgré l'autorité de sa situation, sa connaissance de la langue cambodgienne, la douceur et la simplicité de ses manières, il ne réussissait pas toujours à vaincre les répugnances des habitants et à se faire conduire aux endroits de la forêt qui contenaient un monument de quelque importance. La tradition locale conservait le souvenir de l'existence et du nom de ces monuments; mais personne n'avouait en connaître le chemin, ou, le connaissant, ne consentait à lui servir de guide. Au milieu de ces forêts presque impénétrables, où l'on ne peut prendre aucun point de repère, les indications vagues des

anciens du pays ne sont d'aucune utilité, et l'on peut passer cent fois à quelques mètres de la ruine la plus considérable sans se douter de son existence, grâce à l'épais rideau que la végétation tropicale étend partout devant le regard.

Outre les craintes superstitieuses qu'éprouvaient les indigènes à pénétrer dans les profondeurs de ces forêts, hantées, selon eux, par des esprits facilement irritables, leurs répugnances avaient aussi quelquefois des mobiles intéressés. Ce n'est pas seulement au Cambodge que les ruines passent pour recéler des trésors, et les ruines khmers en ont d'ailleurs réellement contenu. Si bouleversées et si dépouillées qu'elles aient été durant les longues guerres qui ont désolé pendant des siècles cette malheureuse contrée et amené sa sujétion définitive à Siam, on peut espérer encore y trouver quelques-unes des statues en cuivre ou des ornements en métal si prodigués autrefois dans tous les sanctuaires. Le Cambodgien, qui connaît les localités de la forêt où se trouvent des ruines, garde donc souvent son secret pour lui et se défend surtout d'y conduire un Européen, dont l'habileté à découvrir les trésors passe à ses yeux pour incomparable.

Dans l'enceinte même de la ville d'Angcor habitent quelques malheureux, la plupart réfugiés des provinces voisines, auxquels la cupidité ou le besoin font surmonter la terreur qu'inspire ce lieu redouté. Ils cultivent le riz dans les fossés de l'enceinte et lavent les sables aurifères que recèle l'intérieur de l'épaisse forêt, dont la verdure dissimule aux regards les ruines de l'ancienne capitale des Khmers.

C'était chez l'un de ces pauvres gens que M. de Lagrée avait pris gîte, en l'indemnisant largement de son hospitalité, comme bien on pense. Par un singulier contraste, la case de l'indigène s'élevait sur l'emplacement même du palais qui jadis occupait le centre de la ville.

Grâce aux indications de ce vieil hôte de la forêt, dont il avait enfin gagné la confiance, grâce aussi à ses longues investigations personnelles, M. de Lagrée était parvenu à reconstituer à peu près le plan des lieux et à retrouver sans hésitation, au milieu du dédale des étroits sentiers, le chemin des principaux monuments. Avec lui, on pouvait, en un jour, sinon étudier ces monuments, du moins les visiter tous et s'en faire une idée exacte, tandis que, livré à lui-même, le touriste le plus infatigable et le plus judicieux eût employé plusieurs semaines à se borner à les découvrir.

Telle fut la promenade que nous proposa M. de Lagrée au retour de sa visite aux ruines de Leley, Preacon et Bakong. Le capitaine de la canonnière 27, M. Espagnat, était venu, sur ces entrefaites, nous rejoindre à notre



M. Garnier. M. Delaporte. M. Joubert. M. Thorel. M. de Carné. M. de Lagrée.

La Commission d'exploration du Mékong à Angcor Wat. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

campement d'Angcor Wat. Nous passâmes toute une soirée assis sur un escalier d'Angcor, à combiner la grande excursion du lendemain. Il faisait un magnifique clair de lune, et l'on sait que les ruines paraissent cent fois plus belles à cette poétique lueur. Inspiré sans doute par la vue du monument qu'il aimait avec la passion d'un antiquaire, M. de Lagrée discuta avec vivacité et éloquence les origines de cette race cambodgienne dont la civilisation avait atteint un si haut degré de puissance. Il se refusait à croire, pour sa part, à l'abandon précipité, à l'oubli subit dont cet admirable passé aurait été l'objet. Il pensait que l'Angcor décrite au treizième siècle par le voyageur chinois d'Abel Rémusat, et qui était bien la ville en ruine où il allait nous conduire le lendemain, n'était point celle de Christoval de Jaque et de Ribadeneyra. Il croyait que les débris dont parlaient ces deux écrivains étaient ceux de Pnom Bachey, situé sur la rive droite du Mékong, à plusieurs journées en amont de Pnom Penh, monument dont il sera question dans le cours de ce récit. Il déclarait impossible qu'en moins de trois siècles même le souvenir d'Angcor la Grande ait pu disparaître chez les Cambodgiens, alors que ces derniers conservaient encore des annales relatant le séjour de leurs rois dans cette ville. Si en ce dernier point il avait complètement raison, et s'il ne faut voir dans l'assertion de Ribadeneyra qu'une exagération de langage, il me paraît, d'autre part, bien difficile d'admettre l'assimilation des ruines de Pnom Bachey à celles que décrivaient les deux auteurs espagnols. M. de Lagrée eut plus tard comme un pressentiment de l'explication que j'ai donnée plus haut et à côté de laquelle Mouhot avait passé, peut-être, en énumérant les tremblements de terre parmi les causes de l'abandon d'Angcor. Quelques mois après, en effet, quand je quittai le chef de l'expédition, pour gagner Pnom Penh en repassant par Angcor, il me recommanda de chercher sur ma route s'il n'existait point de traces d'un bras du fleuve ayant coulé jadis dans cette direction. Je n'ai point trouvé ces traces; mais tout me porte à croire aujourd'hui que c'est dans ce sens qu'il faut tenter des recherches, si l'on veut concilier tous les récits et tous les faits historiques relatifs à Angcor. J'ai essayé de faire ailleurs cette démonstration[1]; mais, en reprenant ici un à un tous ces souvenirs du passé, je ne puis m'empêcher de regretter amèrement pour la science qu'il n'ait pas été donné de la tenter à celui dont les investigations sur cette matière auraient été aidées de si précis et de si nombreux souvenirs des localités, et dont l'esprit exact et judicieux joignait à de minutieuses études archéolo-

1. Dans la Publication officielle, p. 90 et suiv.

giques la connaissance de la langue et de l'écriture cambodgiennes.

De la terrasse extérieure d'Angcor Wat part une chaussée, aujourd'hui à demi enfouie sous le sol de la forêt, qui conduit à la porte sud de la ville en ruine : elle laisse à gauche une petite colline que nous avions tous aperçue dans nos promenades et que j'ai déjà nommée plus haut : le mont Bakheng. C'est un petit mamelon d'à peine 60 mètres d'élévation, qui ne paraît être d'abord qu'un insignifiant accident de terrain, dissimulé et atténué encore par l'épaisse végétation qui le recouvre. On rencontre les premières déclivités de la croupe orientale du mont à 2 kilomètres environ d'Angcor Wat. C'est un cerf qui passe et qui nous entraîne de deux ou trois pas en dehors du sentier pour le suivre du regard ; nous découvrons alors dans le fourré deux lions en pierre, d'une taille imposante, qui semblent vous inviter à aller plus loin. Au delà, quelques marches d'escaliers sont encore visibles de distance en distance. Sans aucun doute la petite colline recèle des ruines à admirer ; nous allons nous y arrêter un instant, avant de poursuivre notre route vers Angcor la Grande.

L'escalier au pied duquel se trouvent les lions est presque entièrement détruit et remplacé par une sorte de pente unie, recouverte de mousse, sous laquelle on retrouve facilement la pierre. L'ascension en est aisée : au bout de peu de temps on arrive à une sorte d'esplanade pratiquée dans la roche même, et dont la surface paraît avoir été jadis soigneusement nivelée avec du ciment. Une petite construction en briques y attire le regard ; elle abrite une empreinte d'un pied de Bouddha, dont la dorure et les dessins sont, comme cette construction elle-même, de date très moderne ; mais on découvre bientôt, dans le roc, plusieurs trous ayant servi à encastrer des colonnes, et, un peu plus loin, on aperçoit quelques-unes d'entre elles encore debout. Si l'on suit les traces de cette colonnade, on arrive à une enceinte qui s'ouvrait peut-être par une porte monumentale ; mais ce qui reste de vestiges n'est pas suffisant pour reconstituer sûrement cette partie de l'édifice. En dedans de l'enceinte, et symétriquement placées des deux côtés de la colonnade, se trouvent deux constructions ruinées, dans l'intérieur desquelles gisent de nombreuses statues ou fragments de statues pieusement recueillis par les habitants. En continuant toujours à marcher vers l'ouest, on arrive enfin au pied de cinq terrasses taillées dans le sommet de la colline et régulièrement étagées qui constituaient autrefois le monument lui-même. Leur forme est légèrement rectangulaire, et elles sont en retrait, les unes sur les autres, d'un peu moins de 4 mètres ; la hauteur des gradins qu'elles forment est de $3^m,20$: on les franchit à l'aide d'escaliers, construits sur les milieux des quatre faces, et que gardent des

lions de pierre placés sur des socles. Aux angles de chacune des terrasses, et à 9 mètres environ des deux côtés de chaque escalier, sont construites d'admirables petites tourelles de 5 mètres d'élévation. Ces soixante tourelles contenaient chacune une statue.

Au centre de la terrasse supérieure est un soubassement haut de 1 mètre environ, et ayant 30 mètres dans le sens nord et sud, sur 31^{m},50 dans le



Ruines du mont Bakheng. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. Delaporte.

sens est et ouest. C'était sur ce soubassement qu'étaient élevées les tours qui dominaient la contrée avoisinante. Mais on n'y retrouve plus qu'un amas informe de ruines. Leur examen permet de reconnaître que ces tours étaient au nombre de trois, faisant face à l'est, et que celle du milieu devait être la plus considérable. Du sommet des ruines, la vue est ravissante : aux pieds du spectateur s'étend le dôme mobile de la forêt dont les vagues et indéfinissables rumeurs montent jusqu'à lui. Cette forêt s'étend à perte de

vue dans la direction du nord, et le regard cherche en vain, au milieu de son épaisse verdure, le faîte de quelques-uns des hauts monuments de la ville d'Angcor. Dans le sud-est, Angcor Wat, ses tours et ses colonnades se détachent nettement au-dessus de la plaine dénudée, et les quelques bouquets de palmiers et d'arbres à fruits qui l'entourent donnent au paysage un caractère oriental plein de grâce et de poésie. Vers l'ouest, un petit lac réfléchit comme un miroir la forêt environnante. Dans le sud, on entrevoit confusément, à travers les chaudes vapeurs qui voilent l'horizon, l'étendue jaunâtre du Grand Lac.

Quel féerique aspect devaient jadis présenter du haut de ces tours la montagne elle-même avec ses lions, ses tourelles, ses gradins de pierre descendant jusqu'à la plaine, et la ville d'Àngcor Thom, avec ses remparts et ses monuments innombrables, sur la cime desquels l'or étincelait et que la forêt recouvre aujourd'hui d'un uniforme linceul!

Les débris qui sont accumulés au pied de la montagne permettent de supposer qu'autrefois une double rangée de constructions en briques entourait la base du monument : c'était là sans doute le logement d'une garnison ou d'une garde nombreuse. La position du mont Bakheng par rapport à la ville voisine lui assigne en effet le rôle d'acropole ; il a dû être affecté à cette destination dès la fondation d'Angcor Thom ; mais M. de Lagrée se refusait à reconnaître que ce monument, si ancien qu'il puisse être, représentât, comme l'a écrit Mouhot, l'enfance de l'art cambodgien. Le mode d'ornementation et le style de l'architecture y sont à peu près les mêmes que dans les autres ruines khmers. Il semble d'ailleurs que cette architecture soit née tout d'une pièce et n'ait eu ni tâtonnements à ses débuts, ni longue agonie avant sa brusque disparition, comme si elle avait été apportée du dehors par une race conquérante, qui se serait ensuite subitement éteinte.

Continuons maintenant notre route vers la ville elle-même. Après quelques minutes de marche, nous arrivons devant une porte qui appartient à la face sud de l'enceinte. Celle-ci a la forme d'un rectangle offrant un développement total de 14 kilomètres et demi. Un fossé de 120 mètres de large et de 4 à 5 mètres de profondeur l'environne. Les murailles ont 9 mètres de hauteur et sont intérieurement soutenues par un épaulement en terres levées qui a plus de 15 mètres d'épaisseur au sommet. La porte vis-à-vis de laquelle nous nous trouvions est précédée d'un pont de pierre jeté sur le fossé ; mais les guerres, les destructions de toute sorte ont ici tellement bouleversé le terrain qu'à peine peut-on reconnaître, au milieu des débris accumulés, les principales dispositions de la construction

de ce pont. Il existe heureusement quatre autres portes pareilles, une sur chacune des faces nord et ouest, et deux, sur la face est. C'est surtout à la porte de l'ouest et à celle du sud-est, celle que la tradition appelle la porte des Morts, que l'on peut bien juger de ce que devaient être autrefois ces avenues monumentales. Elles sont construites en larges blocs de grès, et reposent sur une série d'arches étroites à peine suffisantes pour la circulation des eaux du fossé. Un gigantesque dragon de pierre forme balustrade des deux côtés et vient redresser à l'entrée du pont ses neuf têtes en éventail: il est supporté de chaque côté par cinquante-quatre géants assis



Angcor Thom : Ce qui reste de la chaussée des Géants. — Dessin de E. Tournois, d'après un dessin de M. Delaporte.

faisant face à l'extérieur. A la porte sud-est, ces statues représentent des personnages à figure grave, couverts de riches vêtements, la tête ornée d'une haute coiffure. Ceux qui sont les plus rapprochés de la porte sont plus élevés que les autres et ont une tête à plusieurs faces ou des têtes multiples.

Les portes elles-mêmes n'ont qu'une seule ouverture pratiquée dans un énorme massif relié à l'enceinte par une galerie. Ce massif sert de base commune à trois tours qui se terminent en pointe et dont la tour centrale est la plus élevée. Sur chacune des quatre faces de ces tours se profile une grande figure humaine, et une cinquième tête les couronne. D'après la relation chinoise que j'ai déjà mentionnée, la coiffure de cette cinquième figure

du Bouddha était dorée, et c'était le cône pointu de cette tiare, commune à toutes les idoles bouddhiques, qui terminait la tour. A la base des tours et dans les angles successifs, qui ménagent des deux côtés la transition du massif central de la porte au mur d'enceinte de la ville, sont des figures en haut relief. Des éléphants de pierre de grandeur naturelle paraissent sortir de la muraille ; leur trompe saisit un arbuste, l'appuie sur le sol et lui fait ainsi partager l'effort que semble faire cette cariatide d'un nouveau genre.

Cette longue chaussée peuplée d'êtres de pierre à apparence étrange, ces tours qui répètent à profusion les traits énormes du Bouddha, les sculptures gigantesques dont elles sont revêtues, font rêver aux prodiges des Mille et une Nuits, et l'aspect devait en être, autrefois, saisissant. On comprend l'admiration qu'excitaient jadis ces merveilles et que notre auteur chinois ne peut s'empêcher, quoi qu'il en ait, de laisser éclater naïvement dans son récit. « Les statues, dit-il, sont très grandes : elles ressemblent à des généraux. » Et plus loin : « Je pense que les éloges donnés, par les marchands qui arrivent de ce pays, à la richesse du Tchen-la, viennent de l'admiration que leur ont inspirée ces monuments. »

Pénétrons par la porte sud dans l'intérieur même d'Angcor la Grande. La forêt, interrompue un instant par la large bande du fossé qui forme autour de la ville en ruine comme un cadre lumineux, redevient ici plus dense et plus sombre. Un étroit sentier serpente sous les grands arbres en se dirigeant vers le nord ; çà et là apparaissent des pierres isolées recouvertes de mousse. A la distance d'un kilomètre et demi environ, on rencontre quelques pauvres cases cambodgiennes. A droite de ce hameau, en s'engageant dans le taillis, on découvre l'un des plus singuliers et des plus beaux monuments de toutes ces ruines. L'enceinte extérieure en est à moitié enfouie sous les détritus végétaux qui, depuis des siècles, ont exhaussé le sol de la forêt, et le fossé est entièrement comblé. On distingue cependant encore les restes des chaussées qui le traversaient et aboutissaient aux quatre entrées principales. Il faut escalader des monceaux de pierres provenant de la chute des parties supérieures de l'édifice et se frayer péniblement un passage au milieu des lianes qui étendent de tous côtés leur réseau trop souvent épineux. Une fois l'enceinte franchie, le monument n'offre, au premier coup d'œil, qu'un amas confus de tours et de galeries, dont il est difficile de comprendre l'agencement. Une galerie rectangulaire à colonnade extérieure, aujourd'hui complètement détruite, paraît avoir entouré autrefois tout l'édifice ; elle mesurait environ 120 mètres sur 130. Le mur intérieur de cette galerie est resté debout ; il est couvert de bas-reliefs enfouis sous les débris du toit et de la colonnade. En continuant d'avancer

dans l'intérieur de l'édifice, on arrive par des couloirs perpendiculaires à une seconde galerie concentrique à la première. Au centre de chacune des faces



Angcor Thom : Un géant à neuf têtes. — Dessin de E. Tournois d'après un dessin de M. Delaporte.

de ce nouveau rectangle s'élèvent trois tours; les angles en sont également munis, de telle sorte que cette seconde galerie supporte seize tours. De riches sculptures en ornent partout les murailles. Dans l'intérieur sont représentés des rois et des reines accompagnés d'une cour nombreuse;

ailleurs, des combats navals, des animaux fantastiques, des personnages dans l'attitude de la prière, de longues processions où l'on retrouve les êtres légendaires et les animaux fantastiques des bas-reliefs d'Angcor Wat. Une troisième galerie rectangulaire, concentrique aux deux premières, supporte également un certain nombre de tours, mais ici les galeries se superposent en deux étages, et l'étage inférieur est tellement obscur, les entre-croisements des couloirs perpendiculaires tellement compliqués, qu'il devient à peu près impossible de se reconnaître dans ce labyrinthe et qu'il est nécessaire de monter sur la terrasse qui s'étend au-dessus, pour mieux juger du reste du monument. De là le coup d'œil est saisissant : de tous côtés s'élèvent de nombreuses tours, de hauteurs et de circonférences inégales, dont les faces représentent de grandes figures humaines tournées vers les quatre points cardinaux. Ce n'est qu'après plusieurs tentatives qu'on arrive à faire exactement le compte de ces tours : il y en a quarante-deux !

La tour centrale, qui les domine toutes, est une merveilleuse construction : c'est peut-être le chef-d'œuvre de toutes ces ruines. Elle a dix-huit mètres de diamètre à la base, une quarantaine de mètres de hauteur, et elle se compose de trois étages distincts. A l'étage inférieur viennent se croiser à angle droit les deux galeries perpendiculaires qui aboutissent aux quatre entrées du monument. De forts massifs partagent en deux secteurs égaux l'espace qui sépare chaque bras de la croix ainsi formée, et les huit compartiments qui en résultent, et qui ne communiquent pas avec les galeries elles-mêmes, s'ouvrent au dehors sur une colonnade circulaire d'une grande beauté. Le second étage de la tour est une galerie également circulaire à laquelle viennent aboutir les galeries supérieures de l'édifice. Enfin, au niveau de la terrasse prennent naissance huit tourelles qui environnent la flèche centrale. Ces deux derniers étages sont presque entièrement ruinés. Dans le vestibule inférieur de la tour sont des inscriptions. Grands furent notre étonnement et l'indignation du commandant de Lagrée, quand il s'aperçut que l'une de ces inscriptions, encore intacte lors de sa précédente visite, avait, depuis, été grattée et détruite. Cet acte de vandalisme inintelligent était-il le fait d'un indigène superstitieux ou d'un touriste anglomane qui aurait voulu, après avoir pris l'empreinte de l'inscription, s'en assurer la connaissance exclusive ? Nous nous perdîmes en conjectures à ce sujet.

Les caractères de ces inscriptions, le style de l'ornementation lui-même, semblent attribuer au Monument des Quarante-deux Tours une antériorité de construction sur Angcor Wat. Notre auteur chinois fait une description assez obscure de ce monument, et il paraît en résulter que la tour centrale

était complètement dorée. L'impression produite jadis par ces tours nombreuses, admirablement disposées pour se démasquer réciproquement et, par leurs différences de taille, exagérer l'effet de la perspective, devait être prodigieuse. Le nom khmer de ce singulier édifice est : Baion; les Cambodgiens l'appellent aussi, en raison du labyrinthe de galeries qu'il présente : Preasat ling poun, « Pagode où l'on joue à cache-cache. » Faut-il reconnaître dans ce monument l'Ile aux Cent Tours, dont parlent les historiens de la dynastie des Ming, où l'on réunissait des singes, des paons, des éléphants blancs, des rhinocéros, auxquels on servait à manger dans des auges et des vases d'or? Peut-être; et cette destination, dans les idées bouddhiques, ne contredirait en rien l'affectation et le caractère essentiellement religieux de ce singulier édifice.

Quand nous quittâmes les sombres et fraîches galeries de Baion, la chaleur se faisait fortement sentir même sous l'ombre épaisse de la forêt. Nous avions hâte d'arriver au centre de la ville en ruine, et de nous rafraîchir dans la petite case où le commandant de Lagrée avait pris gîte les jours précédents. Elle se trouvait d'ailleurs, on se le rappelle, au milieu même des restes du palais, ou de ce que M. de Lagrée appelait les « Enceintes centrales ». Chemin faisant, nous traversâmes les débris d'une pagode en dehors de laquelle se dresse, sur les bords du sentier, une pierre couverte d'une inscription en vieux caractères khmers.

Deux murailles, séparées par un large fossé, circonscrivent rectangulairement la résidence royale, qui mesurait, dans le sens est et ouest, plus de cinq cents mètres, et environ deux cent quatre-vingt-dix dans le sens nord et sud. Six portes donnaient accès à l'intérieur, une au milieu de chacune des faces, les deux autres aux angles de la face est. L'entrée la plus monumentale est celle de cette dernière face, qui est encore assez bien conservée; les autres portes, comme les enceintes elles-mêmes, sont presque entièrement détruites. En avant de la face est, et parallèlement à elle, s'étend sur toute la longueur de la façade une grande terrasse qui offre cinq parties saillantes, analogues à des bastions, trois au centre, deux aux extrémités. Les murs de soutènement de cette terrasse sont couverts d'admirables sculptures d'un très grand relief. Ce sont des combats de géants, des êtres fantastiques à becs et à pattes d'oiseaux et à corps humains; plus loin des scènes de guerre ou de chasse, ornées de longues séries d'éléphants dans les attitudes les plus naturelles et les plus variées. Au delà de l'extrémité nord de cette terrasse, s'élève un belvédère en forme de croix, sur lequel est placée, à l'abri d'un mauvais toit, la fameuse statue que Mouhot a fait connaître sous le nom de « Roi Lépreux », et pour laquelle il est difficile de partager son enthou

siasme. Ici l'on retrouve, en effet, la même infériorité de ciseau que j'ai déjà signalée à propos des statues du mont Crôm. Les murs du belvédère du Roi Lépreux sont, comme ceux de la terrasse, couverts de sculptures en haut relief représentant une série de femmes ou de saintes de la légende bouddhique.

Le bastion central de la terrasse est le plus considérable des cinq et supporte une esplanade, également en forme de croix, et d'une certaine élévation, qui conduit à la porte monumentale de la face est. Si l'on franchit cette dernière porte pour pénétrer dans l'intérieur des Enceintes centrales,



Angcor Thom : Géants supportant une terrasse. — Dessin de E. Tournois, d'après un dessin de M. Delaporte.

on n'aperçoit d'abord que quelques vestiges de murailles et de tours n'offrant aucun intérêt. Plus avant, en appuyant vers le sud, on rencontre, presque enfoui sous les hautes herbes, un petit belvédère isolé, supporté par des colonnes rondes et analogue à celui qui orne la façade d'Angcor Wat, quoique de dimensions beaucoup moindres. Du côté du nord sont plusieurs bassins de forme rectangulaire et à revêtements de pierre, dont le plus grand mesure quatre-vingt-quatre mètres sur quarante-cinq. Les parois en sont ornées de sculptures plus remarquables encore que celles qui recouvrent les murs de la grande terrasse. C'est près de ce bassin que se trouvait la case que nous cherchions.

Après quelques minutes de repos, nous continuâmes nos investigations.

Tout près de nous s'élevait le monument appelé Phi Man Acas, qui paraît occuper exactement le centre des Enceintes centrales. La partie supérieure de l'édifice, qui devait être une tour, s'est écroulée récemment; la base est formée de deux étages. Par sa position et l'importance de ses débris, il semble que ce soit « la Tour d'or », dont parle le voyageur chinois, lieu où se retiraient, la nuit, les rois d'Angcor. Écoutons la légende curieuse



Angcor Thom : Le Roi Lépreux. — Dessin de E. Tournois, d'après un dessin de M. Delaporte.

qu'il rapporte à ce sujet : « Plusieurs personnes d'un rang distingué m'ont raconté qu'anciennement il y avait dans cette tour une fée, sous la forme d'un serpent à neuf têtes[1], laquelle était la protectrice du royaume; or il arriva que, sous le règne d'un des rois du pays, cette fée prenait chaque nuit la figure d'une femme et venait trouver le prince ; et, quoiqu'il fût marié, la reine sa femme n'osait entrer chez lui avant une certaine heure; mais à un signal

1. Voy. p. 47.

de deux coups, la fée se retirait et le prince pouvait recevoir la reine ou ses autres femmes ; si la fée était une nuit sans paraître, c'était un signe de la mort prochaine du roi ; si le roi, de son côté, manquait au rendez-vous, on pouvait être sûr qu'il y aurait un incendie ou une autre calamité. »

En s'avançant toujours vers l'ouest, et à très peu de distance de la tour de Phi Man Acas, on rencontre les ruines d'une enceinte intérieure. Ce serait, d'après la tradition, l'emplacement de l'habitation particulière des rois. Cette enceinte ne contient d'ailleurs aucun vestige important.

Au delà, on ne trouve plus que des murs ruinés, déterminant de nouveaux compartiments dans l'intérieur du palais. Si l'on sort par la porte ouest, on se heurte à une dernière enceinte en terres levées, qui s'étend parallèlement aux faces ouest et sud des Enceintes centrales, à une distance de quatre-vingts mètres environ. Le long de la face sud, cet intervalle est occupé par un bel édifice, nommé Baphoun, auquel conduit une longue chaussée qui vient se terminer, du côté est, par une entrée monumentale et trois hautes tours, placées presque sur l'alignement de la grande terrasse. Nous gravîmes par le côté nord les deux étages inférieurs de cet édifice qui se compose de cinq terrasses superposées. Là, des escaliers en ruine conduisent au troisième étage, sur lequel s'élève une galerie à portes monumentales. Les deux derniers étages paraissent avoir supporté un édifice analogue à l'édifice central d'Angcor Wat. Des restes de tours, des pans de galeries encore debout, semblent reproduire en effet, sur une échelle moindre, les principales dispositions de ce dernier temple. Seulement, les étages sont proportionnellement plus élevés et le développement des galeries plus restreint. La végétation a tellement recouvert toutes les parties de ce monument, que, malgré sa grande hauteur, du sommet, on parvient à peine à découvrir la surface ondoyante de la forêt d'alentour. Les banians, les grands arbres de la famille des diptérocarpées, appelés Yao par les Annamites, se sont multipliés partout et ont servi de points d'attache à de gigantesques lianes, qui s'entre-croisent de tous côtés. Un grain vint nous surprendre pendant que nous cherchions à distinguer la cime du mont Bakheng au travers de ce rideau de verdure. Nous nous réfugiâmes dans une fraction de galerie inclinée tout entière à plus de vingt degrés de la verticale et retenue dans cette position, au-dessus des étages inférieurs, par un solide lacis de ces plantes vigoureuses particulières aux régions tropicales, et qui donnent à leurs forêts un aspect si caractéristique.

Nous avions encore à visiter le groupe de ruines appelé par M. de Lagrée « les Magasins » et qui se trouve à deux cents mètres environ à l'est de la grande terrasse. Là se trouvent, exactement alignées du nord au sud, dix

grosses tours en pierre de Bien Hoa. En arrière de ces tours et à très peu de distance sont deux édifices rectangulaires construits en grès et qui paraissent avoir été jadis soigneusement fermés. Cette circonstance et l'absence d'ornementation semblent indiquer qu'ils étaient destinés à contenir le riz et les autres approvisionnements nécessaires à la capitale d'un grand empire. Près des Magasins sont des restes de pagodes, deux pièces d'eau à revêtements de pierre et quelques autres ruines de moindre intérêt.

Si des Magasins on se dirige vers le nord en obliquant légèrement à l'ouest, on rencontre, après avoir parcouru environ trois cents mètres dans le taillis, des belvédères à colonnes rondes, des tours en grès, des bassins réunis dans un petit espace. Ce nouveau groupe de ruines est appelé par les habitants Prea Pithu.

Tels furent les monuments que le commandant de Lagrée nous fit rapidement visiter. C'étaient les seuls vraiment dignes d'intérêt qu'il connût dans l'intérieur d'Angcor Thom. Si l'on veut bien se rappeler que toutes ces ruines sont au milieu d'une épaisse forêt, et que le temps et les moyens que M. de Lagrée avait pu consacrer à leur recherche avaient été fort limités, on ne s'étonnera pas qu'il y ait lieu d'espérer encore de nouvelles et importantes découvertes[1]. Il suffirait pour cela de suivre exactement la descrip-

1. Depuis l'année 1873, époque où parut la relation du *Voyage en Indo-Chine*, de nombreuses découvertes sont venues, en effet, s'ajouter à celles de M. de Lagrée. Nous allons rapidement résumer l'histoire de ces découvertes en rappelant les circonstances qui les ont favorisées.

On se souvient qu'après avoir signalé au ministre de la marine, dans deux rapports des 1er octobre 1868 et 2 février 1869, et à l'attention des géographes la route commerciale du Tong King (*Bulletin de la Société de Géographie*, février 1872; et *Voyage d'exploration en Indo-Chine* [Publication officielle], octobre 1872, p. 442-448), Francis Garnier avait appuyé la demande, présentée par un de ses anciens compagnons de voyage, M. Delaporte, d'explorer le Fleuve-Rouge. Il fallait démontrer que la découverte théorique, faite par la Commission du Mékong, du plus court chemin de la Chine méridionale à la mer, était aisément réalisable.

Autant l'exploration du Mékong avait été longue et avait présenté de difficultés, autant l'ascension du Song-Coï semblait devoir être rapide. D'ailleurs les temps étaient changés : les ressources en argent, en personnel et en matériel ne furent pas mesurées à la nouvelle entreprise, qui fut, au contraire, généreusement dotée.

Mais, pendant que l'on achevait les apprêts de ce voyage scientifique, un voyage commercial, provoqué, comme on le verra à la fin de ce volume, par la Commission du Mékong elle-même, confirmait entièrement les prévisions de Francis Garnier (voy. p. 629). M. Dupuis réussissait à descendre, en barque, du Yun-nan à Hanoï. Les incidents qui suivirent une tentative renouvelée à trois reprises de 1868 à 1873 amenèrent l'intervention de Francis Garnier au Tong King. Le projet d'exploration du fleuve fut alors abandonné. Les événements, qui se précipitèrent, ne permettaient plus du reste de réaliser cette partie du programme, et, dans l'intervalle, l'exploration du Song-Coï s'était transformée en une entreprise d'une tout autre nature, plus intéressante peut-être, qui avait pour objet une reconnaissance complète des ruines cambodgiennes.

C'était reprendre, au point où la Publication officielle l'avait laissée, l'étude des monuments khmers, reconnus, pour la première fois (de 1821 à 1824) par le botaniste tourangeau Pierre Diard visités en 1850 par l'abbé Bouillevaux, missionnaire, et en 1861 par Henri Mouhot, et enfin, spécialement explorés par le commandant de Lagrée. Celui-ci, avant même le Voyage en Indo-Chine, avait envoyé à Paris, à l'exposition permanente de l'Algérie et des colonies, des inscriptions soigneusement estampées et des moulages reproduisant quelques-uns des plus intéressants spéci-

tion donnée par l'auteur chinois si souvent cité dans les lignes qui précèdent, et de se diriger d'après son récit. Il y aurait surtout grand intérêt à retrouver, en dehors de la ville, les vestiges des deux lacs dont il parle et qui contenaient de remarquables constructions. La non-existence actuelle de ces lacs donne encore plus de vraisemblance à l'hypothèse qui attribue à une cause géologique la brusque disparition de la civilisation khmer.

Quelque temps après notre visite à Angcor Thom, je fis une excursion le long des remparts est de la ville; pendant que M. Delaporte dessinait la porte et la chaussée des Géants, je m'aventurai dans les épais taillis parsemés de clairières qui bordent de ce côté les fossés de l'ancienne capitale des Khmers. Je voulais voir les ruines d'Ekdey, de Ta Prom et de Ta Keu, déjà décrites par Mouhot et visitées par M. de Lagrée; je ne parvins à découvrir qu'une grande pièce d'eau appelée par les indigènes Sra Srong, et dont la margelle est en grès. Au sud de ce bassin est une chaussée en terres levées que j'essayai de suivre. Je n'aboutis qu'à une

ments d'un art original. Le succès de l'entreprise dont M. Delaporte avait été chargé semblait être assuré et par les ressources exceptionnelles dont disposait le chef de la mission et par les excellents auxiliaires qui lui avaient été adjoints : MM. Bouillet, Ratte, Dr Jullien, Dr Harmand, Filoz et Faraut. On reconnut en effet 45 monuments nouveaux; on visita 42 monuments déjà découverts, et l'ensemble des ruines khmers explorées — dont la plupart sont grandes comme des villes — fournit de nombreux bas-reliefs, statues, piliers et autres morceaux de sculpture et d'architecture, qui servirent plus tard à former le Musée khmer de Compiègne (septembre 1874).

Ce fut vers cette époque que M. Aymonier, inspecteur des affaires indigènes, professeur de khmer au collège des administrateurs stagiaires de Saïgon et que ses fonctions avaient momentanément mis en rapport avec les explorateurs, entreprit de sérieuses études épigraphiques sur les monuments khmers. Il avait d'ailleurs été précédé dans cette voie par l'un de ses collègues, le regretté G. Janneau, prématurément enlevé à la science.

Depuis ce moment M. Aymonier n'a plus interrompu ses recherches et, à plusieurs reprises, il a entretenu de ses travaux les académies et les sociétés savantes. Chargé officiellement aujourd'hui de relever les inscriptions anciennes du Cambodge, il en a déjà déchiffré un grand nombre. Le *Journal Officiel* du 18 avril 1884 annonçait qu'il venait de découvrir de nouveaux monuments et de traduire 200 nouvelles inscriptions, dont quelques-unes offraient la particularité d'être taillées dans le roc. Un mois après cette époque, il poursuivait encore ce voyage de découvertes archéologiques en passant de la vallée du Mékong dans le bassin du Ménam.

Quelques années auparavant, M. le docteur Harmand, celui-là même qui a rempli les fonctions de commissaire civil dans l'Annam lors de la dernière expédition du Tong King (1884), avait traversé les provinces siamoises situées à l'ouest du Mékong, et, pénétrant ensuite dans le Laos, y avait retrouvé, à son tour, quelques traces d'architecture khmer et quelques inscriptions intéressantes (voy. note p. 146 et 147).

Le voyage entrepris en 1883 par M. le docteur Neis, dont on annonçait, au mois de juillet 1884, le retour en France, a amené, entre autres résultats, la reconnaissance du pays encore inexploré du Muong Pouen, et a été l'occasion d'une nouvelle visite aux ruines d'Angcor, qui fournira sans doute, elle aussi, des documents sur l'art de l'ancien Cambodge.

Enfin, pour compléter cette rapide énumération des recherches provoquées et des études inspirées par les découvertes successives des immenses ruines de l'empire khmer, nous devons signaler les deux forts volumes publiés par M. Moura (Leroux, 1883) sous le titre de : *Le Royaume du Cambodge*. M. Moura a été, pendant plusieurs années, résident français auprès du roi Norodom et par conséquent l'un des successeurs de M. de Lagrée. Il est en outre l'auteur d'un vocabulaire français-cambodgien. Il semblait donc bien préparé à traiter le sujet qu'il avait choisi. Les renseignements abondent en effet dans cet ouvrage, où l'auteur a réussi à faire entrer tout ce qu'il a recueilli sur l'histoire, la géographie, la langue et les productions du pays.

partie inextricable de la forêt, et, après une marche pénible au milieu des herbes et des lianes, je revins sur les bords de la petite rivière d'Angcor, que j'avais déjà traversée une fois et que je suivis jusqu'à la hauteur d'Angcor Wat, sans pouvoir rencontrer le pont dont Mouhot a signalé l'existence et dont le commandant de Lagrée avait levé le plan.



Angcor Thom : La chaussée des Géants restaurée. — Dessin de E. Thérond, d'après un dessin de M. Delaporte.

Ce fut ma dernière excursion dans les environs d'Angcor. Le temps s'était rapidement écoulé au milieu de ces occupations si nouvelles et si intéressantes. L'heure du retour avait sonné : le 1er juillet, à dix heures du matin, nos éléphants nous attendaient, tout sellés, sur la plate-forme qui précède Angcor Wat, et nous nous remettions en route pour Siemréap, où un bon repas nous était offert par les

soins du gouverneur. A midi, après lui avoir dit un cordial adieu, nous montions dans des barques légères vis-à-vis de la porte même de la citadelle. La crue des eaux rendait possible la descente de la rivière d'Angcor de ce point jusqu'au Grand-Lac. La chaleur était étouffante et prédisposait plus à la sieste qu'à la contemplation du paysage monotone qu'offraient les prairies noyées au travers desquelles la rivière promenait ses capricieux méandres. D'innombrables bandes d'oiseaux de marais volaient lourdement au-dessus de nos têtes, ou, rangés impassibles le long des rives, nous regardaient passer sans interrompre leur pêche. Le soir, nous étions rendus à bord de la canonnière 27, qui appareillait immédiatement, et, le 2 juillet, à la tombée de la nuit, nous jetions de nouveau l'ancre devant Compong Luong.



Angcor Thom : Fragment de bas-reliefs de Baion. — Dessin de E. Thérond, d'après un dessin de M. Delaporte.



Pnom Penh. — Dessin de E. Tournois, d'après un croquis de M. Delaporte.

CHAPITRE II

Pnom Penh. — La Commission quitte le Cambodge. — Pnom Bachey. — Rapides de Sombor. — Stung Treng.

Comme tous les villages annamites et cambodgiens, Compong Luong se compose d'une longue rangée de maisons parallèles au fleuve et bâties sur l'espèce de chaussée que forme la rive elle-même, et qui domine les terrains environnants. Seulement, tandis que les cases annamites reposent directement sur le sol, les cases cambodgiennes sont élevées sur pilotis à un, deux, quelquefois trois mètres au-dessus. On pourrait croire, de prime abord, que cet usage doit son origine à la nécessité d'échapper aux inondations du fleuve, dont les crues atteignent en cet endroit dix à douze mètres. Mais, comme on retrouve le même usage dans l'intérieur des terres, en des lieux où les habitants n'ont pas à craindre d'être envahis par l'eau, il faut plutôt l'attribuer à un instinct de race, particulier à quelques peuples de l'Inde et de l'Indo-Chine, et son utilité réelle est de préserver le logement de l'humidité, des scorpions, des sangsues, voire même des serpents et autres visiteurs désagréables.

Il n'était déjà plus possible de parcourir les environs de Compong Luong, en raison de la crue des eaux qui avait pris depuis notre départ des pro-

portions considérables. Il n'y avait plus d'autre route praticable que la haute et large chaussée qui conduit à Oudong. Cette promenade même n'offrait plus grand intérêt, le roi du Cambodge et toute sa cour s'étant transportés depuis peu à Pnom Penh. En suivant cette chaussée, on laisse à gauche une colline au sommet de laquelle se trouve une vieille pagode en grand renom de sainteté et qui possède une statue colossale de Bouddha. A



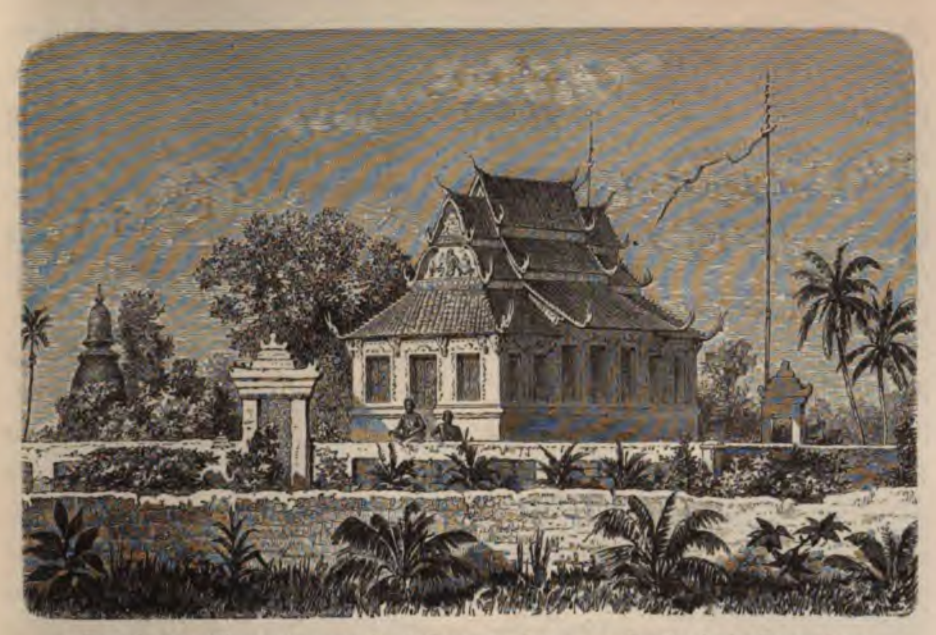
Une rue à Compong Luong. — Dessin de E. Bocourt, d'après un croquis de M. Delaporte.

droite, et dans le village même de Compong Luong, est une pagode neuve où l'art cambodgien moderne a déployé toutes ses magnificences, pâle reflet de celles qu'étalent à Ban Kok les temples siamois.

La canonnière 32 nous attendait à Compong Luong : M. de Lagrée régla définitivement avec son successeur tout ce qui était relatif aux Magasins et au petit établissement français de ce village, et les deux canonnières appareillèrent ensemble le 5 juillet pour Pnom Penh, où nous allions

prendre définitivement congé de Sa Majesté cambodgienne Norodom.

De Compong Luong à Pnom Penh, la rive droite du bras du lac ne présente qu'une suite ininterrompue de maisons et de villages. L'un des plus importants est celui de Pignalu, siège de la mission catholique qui fut fondée au Cambodge, en 1553, par les prêtres portugais Luis Cardoso et Jean Madera. Plusieurs évêques y ont été enterrés et, au dix-septième siècle, cette chrétienté servit de refuge à Paul d'Acosta, vicaire général de l'évêché de Malaca, après la prise de cette dernière ville par les Hollandais. Pignalu avait été en dernier lieu la résidence de Mgr Miche, évêque de Dansara,



Pagode nouvellement construite à Compong Luong. — Dessin de E. Tournois, d'après un dessin de M. Delaporte.

qui ne l'avait quittée que lors de sa promotion au siège épiscopal de Saïgon.

Vers midi, nous jetions l'ancre aux Quatre-Bras, un peu en amont de la pointe sur laquelle le roi Norodom se faisait construire une habitation à l'européenne[1]. Rien de plus vivant que l'aspect que présente cette partie du fleuve. Par sa position au confluent du grand fleuve et du bras du Grand Lac, Pnom Penh est appelé sans aucun doute à un immense avenir commercial, si la domination française s'implante d'une façon durable et intelligente dans ces parages[2]. Cette ville comptait, dit-on, cinquante mille

1. M. Thompson, gouverneur de la Cochinchine, vient de conclure avec ce même roi Norodom (mars 1884) un traité complétant les dispositions du traité de 1883, notamment en ce qui concerne l'organisation des tribunaux mixtes et les privilèges du protectorat français.

2. Voy. la note p. 71.

habitants avant son incendie par les Siamois, en 1834, et elle avait été autrefois la capitale du pays : les rois du Cambodge y ont résidé au quinzième siècle. Elle s'appelait à cette époque Cho-do-mouc, dont les Portugais ont fait Churdumuco. Son nom actuel, qui veut dire « montagne pleine », lui vient, suivant les uns, d'un monticule que surmonte un monument de forme pyramidale dont l'ancienneté est fort grande. La base de ce monument est carrée, et le cône légèrement évidé qu'elle supporte est orné de moulures horizontales d'un fort relief. Le commandant de Lagrée pensait que le monticule, qui a vingt-sept mètres de hauteur, était artificiel. Quant au monument lui-même, qui a trente-deux mètres de la base au sommet, c'est un de ces *stoupas* ou *dagobas* si communs dans les pays bouddhiques et qui sont censés contenir une relique de Çakyamouni. Suivant une autre tradition, cette pyramide aurait été érigée par une femme d'un haut rang et d'une grande piété, nommée Penh, d'où le nom de Pnom Penh. Jadis, disent les habitants, il y avait au sommet de cette pyramide un gros diamant, mais il fut volé par les Portugais. Il est plus vraisemblable, d'après un récit de voyage déjà cité, que le monument se terminait par une boule et une flèche dorées.

La population de Pnom Penh est une des plus mélangées de tout le delta du Cambodge. On y coudoie tour à tour des Annamites, des Cambodgiens, des Siamois, des Malais, des Indiens, des Chinois de toutes les provinces du Céleste-Empire. Ceux-ci constituent, là comme partout, l'élément le plus actif et le plus commerçant, sinon le plus nombreux ; par rang d'importance viennent ensuite : les Annamites, qui fournissent tous les bateliers qu'emploient le trafic avec les provinces de la basse Cochinchine et la pêche du Grand Lac, et qu'engagent en outre un grand nombre de petits boutiquiers; les Malais, constitués en corporation puissante, et qui sont les principaux détenteurs des rares marchandises européennes qui viennent faire concurrence aux importations de la Chine; enfin les indigènes. Sur le marché, les porcelaines, les faïences, la mercerie et la quincaillerie du Céleste-Empire s'étalent à côté de quelques indiennes, de quelques cotonnades anglaises et de la bouteille de vermout ou de parfait-amour qui caractérise plus spécialement la part de l'importation française.

Nous complétâmes sur le marché de Pnom Penh notre provision d'objets d'échange ; nous fîmes surtout une emplette considérable de fil de laiton de toutes dimensions, les Chinois en relations commerciales avec le Laos ayant indiqué cet article au commandant de Lagrée comme l'un des plus estimés dans la partie de la vallée du fleuve que nous allions rencontrer immédiatement.

Le 6, nous fûmes présentés par M. de Lagrée à Sa Majesté cambodgienne, qui nous fit le plus brillant accueil et voulut bien, à l'instar des divertissements usités jadis à la cour du grand roi, nous faire assister à un ballet donné par le corps entier de ses danseuses. J'admirai plus, pour ma part, l'originalité et l'élégance de leurs costumes et la richesse des tissus de soie brodés dont ils se composaient, que la grâce des entrechats ou l'expression de la pantomime des acteurs. Au point de vue de la couleur locale, il y avait là cependant quelque chose de caractéristique. J'avais déjà souvent



Le marché à Pnom Penh. — Dessin de E. Bocourt, d'après une aquarelle de M. Delaporte.

assisté aux représentations théâtrales en Chine et en Cochinchine ; le spectacle de Pnom Penh était fort différent et me parut procéder d'une tradition opposée. On se rapprochait évidemment ici de l'Inde. La danse, on le sait, est complètement étrangère à la race mongole [1], et les Chinois ne s'intéressent guère qu'à des représentations historiques où les héros et les guerriers de l'antiquité chinoise viennent déclamer sur la scène le récit de leurs exploits.

Toute la cour parut prendre le plus vif plaisir à la récréation du ballet, qui fut suivie d'une collation, à laquelle seuls nous eûmes part avec le roi.

1. Elle ne s'accommoderait guère avec le préjugé des petits pieds.

Ce n'était pas sans les plus vifs regrets que celui-ci se séparait de son conseiller intime et de son tuteur politique, M. de Lagrée[1]. L'horizon était gros d'orages : un cousin de Norodom, connu sous le nom de Pou Combo, était parvenu à s'échapper de Saïgon, où on l'avait interné, et avait levé l'étendard de la révolte contre son parent. Les compétitions au trône entre les membres de la famille royale sont pour ainsi dire éternelles au Cambodge et ont été l'une des causes les plus puissantes de l'amoindrissement et de la décadence de ce royaume. Le père de Norodom, Ang Duong, avait eu les fortunes les plus diverses, et son fils était né alors qu'il n'était point encore parvenu à s'asseoir sur le trône et que l'existence de Ang Em et de ses fils semblait devoir l'en écarter à jamais. Cette naissance en dehors de la condition royale était un des griefs les plus graves invoqués par les révoltés contre le roi actuel. De plus, Norodom, dont les besoins et les convoitises grandissaient depuis qu'il était en contact avec la civilisation européenne, avait, dans le but d'augemnter ses revenus, affermé la plupart des branches de l'impôt à des Chinois dont les exactions irritaient profondément les populations. Enfin Pou Combo avait su exploiter habilement les rancunes des Cambodgiens du district français de Tayninh, un des plus étendus et des moins peuplés de la Basse-Cochinchine, contre l'autorité locale, et il avait réussi à attirer dans un guet-apens l'infortuné capitaine Savin de Larclauze qui en était l'administrateur. Des troupes immédiatement envoyées contre le rebelle avaient essuyé un échec qui avait coûté la vie au lieutenant-colonel Marchaisse ; grâce au prestige que lui donnait ce succès remporté sur les Français, on pouvait craindre que le mouvement ne se propageât dans le Cambodge proprement dit, et que Pou Combo ne tentât le passage du grand fleuve et l'attaque directe de la capitale du royaume.

Dans de telles circonstances, la connaissance que M. de Lagrée avait du caractère cambodgien, l'influence personnelle qu'il avait acquise sur les gouverneurs de province et les principaux personnages de la cour, pouvaient être de l'utilité la plus grande, non seulement au roi Norodom, mais encore au gouverneur de la colonie, qui avait toujours agi jusqu'à ce moment d'après les indications d'un officier dans le jugement duquel il avait la confiance la plus entière et la mieux justifiée. Mais il était trop tard pour

1. M. de Lagrée avait joué auprès de Norodom, pendant plusieurs années, un rôle analogue à celui qui est attribué en Europe au ministre dirigeant. Nous pouvons donner sur ce rôle un détail assez peu connu que nous tenons de Francis Garnier lui-même. C'est M. de Lagrée qui fut le créateur de l'ordre royal du Cambodge, aujourd'hui si recherché par les amateurs de décorations étrangères, à cause de la couleur de son ruban ; il en dessina les insignes et en fit exécuter les modèles à Paris.

remettre un voyage solennellement annoncé en France. Rien d'ailleurs ne faisait sûrement prévoir que ce mouvement insurrectionnel pût atteindre des proportions sérieuses. Quelques mesures promptes et énergiques devaient probablement suffire à l'étouffer. La présence de canonnières françaises à Pnom Penh assurait actuellement Norodom contre un coup de main, et ce n'avait pas été sans doute l'un des moindres motifs qui l'avaient porté à abandonner sa résidence d'Oudong.

Le *Cosmao*, de retour de Ban Kok, venait de mouiller à Compong, et l'or et les passeports siamois qu'il rapportait avaient été immédiatement expédiés à Pnom Penh. L'heure du départ allait sonner. Le roi fit tous ses



Départ de Pnom Penh en canonnière. — Dessin de A. Herst, d'après un dessin de M. Delaporte.

efforts pour faire accepter à M. de Lagrée le cadeau d'une barre d'or, dernier témoignage de sa royale munificence. Il n'y réussit pas. Ce n'était pas le premier sujet d'étonnement que lui donnaient les mœurs françaises, si différentes à cet égard des mœurs cambodgiennes[1].

Le 7 juillet, à midi, tous nos préparatifs étaient entièrement terminés ; la canonnière 27, sur laquelle se trouvaient tout le personnel et tout le matériel de l'expédition, et la canonnière 32, commandée par M. Pottier, appareillèrent en même temps de la rade de Pnom Penh. M. Pottier fit route avec nous pendant quelque temps pour témoigner jusqu'au dernier moment ses sympathies et sa déférence à son prédécesseur au Cambodge. A une certaine distance de la pointe de la Douane, les deux bâtiments se séparèrent après un salut de quatre coups de canon fait par la canon-

1. Ce cadeau eût été cependant fort utile plus tard aux explorateurs, que la parcimonie du gouvernement colonial exposa à la dernière détresse.

nière 32. Les pavillons s'abaissèrent en signe d'adieu ; les deux équipages poussèrent en même temps les cris de « Vive l'empereur ! Vive le commandant de Lagrée [1] ! » Quelques instants après, nous voguions seuls sur l'immense fleuve.

Le lendemain matin, de très bonne heure, nous laissâmes sur notre gauche le groupe d'îles de Sutin, au delà duquel se dessine la croupe de Pnom Bachey. C'est là que se trouvent les ruines d'une importante pagode et de quelques autres constructions khmers que M. de Lagrée avait longuement étudiées, et dont M. le lieutenant de vaisseau Lefèvre, qui l'avait accompagné, a dessiné les vues. Je dois adresser à cet excellent ami tous mes remerciements pour l'empressement avec lequel il a bien voulu m'autoriser à les reproduire.

La pagode de Pnom Bachey se compose de quatre enceintes rectangulaires qui comprennent un sanctuaire central : l'enceinte extérieure n'est qu'un simple mur de 3 mètres de hauteur qui mesure 400 mètres dans le sens est et ouest, et 200 dans le sens nord et sud ; la seconde enceinte, construite, comme la première, en pierre de Bien Hoa, présente deux portes monumentales en grès sur chacune des faces est et ouest. La troisième enceinte est formée par une sorte de couloir à compartiments et n'est séparée que par un très faible espace de la quatrième et dernière enceinte. Celle-ci est formée par une galerie voûtée à fenêtres intérieures. Dans l'axe des quatre faces s'élèvent quatre portes monumentales en grès, toutes semblables, portant une tour au-dessus de chacune d'elles. Au milieu de cette dernière enceinte est le sanctuaire central, sorte de tour à base carrée, dont chaque face, précédée d'un avant-corps, offrait jadis une statue de Bouddha à l'adoration des fidèles. Des pilastres très ornementés, analogues à ceux d'Angcor Wat, mais moins beaux peut-être, encadrent les portes de ce sanctuaire et supportent un tympan richement sculpté qui masque la voûte de l'avant-corps. Ce tympan reproduit sur chaque face des scènes religieuses qui semblent être les diverses phases de l'existence de Çakyamouni. Comme il est d'usage dans les monuments khmers, les intervalles qui séparent les différentes enceintes sont remplis de constructions accessoires : bassins, autels, petites pagodes, accusant des époques différentes ou des restaurations successives.

D'après une inscription retrouvée dans ces ruines et traduite, à la prière de M. de Lagrée, par le chef des bonzes du Cambodge, cette pagode da-

1. On sait que dans la marine les saluts sont réglementés avec la précision la plus rigoureuse et que c'est au son du sifflet des maitres que les équipages poussent les vivats officiels correspondant à la forme gouvernementale du moment.

terait du dixième siècle. Comme je l'ai déjà dit, M. de Lagrée pensait que c'était là le groupe de ruines découvert par les Portugais en 1570. Ce n'est



L'une des faces du sanctuaire de Pnom Bachey. — Dessin de E. Thérond, d'après un dessin de M. Lefèvre, lieutenant de vaisseau.

pas le lieu de discuter cette opinion que je ne partage pas. Je renvoie les lecteurs qu'intéressent les détails archéologiques à la Publication officielle du voyage. Ils y trouveront une description plus complète et plus technique

de Pnom Bachey, due au commandant de Lagrée, et dont les lignes qui précèdent ne sont qu'un résumé rapide [1].

Un peu au-dessous de Compong Thma (Port ou Rivage des Pierres), qui est le point où l'on aborde quand on veut visiter Pnom Bachey, j'ai dit que se trouvaient plusieurs îles, dont la principale est Co Sutin ; ces îles sont le centre d'une importante culture cotonnière et la source d'un revenu considérable pour le roi du Cambodge, qui prélève un fort impôt sur cette exploitation. Après un court arrêt à Peam Chelang, la canonnière 27 arriva le 9 juillet devant Cratieh, village cambodgien situé sur la rive gauche du fleuve. A son extrémité sud se trouve une résidence royale dans laquelle nous nous installâmes, en attendant que les barques demandées au gouverneur de la province de Samboc-Sombor fussent prêtes pour la continuation de notre voyage. Nous arrivions près des rapides de Sombor et à l'extrême limite des reconnaissances hydrographiques en bateau à vapeur tentées jusqu'alors sur le fleuve. Le commandant de Lagrée eût désiré que M. Espagnat pût remonter un peu plus haut avec sa canonnière, afin qu'il me fût permis de me rendre compte de l'aspect que présentait le Cambodge en cet endroit et des chances de passage qu'il offrirait à cette époque de l'année à un navire à vapeur de faibles dimensions. Mais l'état des chaudières et de la coque de la canonnière 27, qui avait été montée à Tché fou, en 1860, au début même de la guerre de Chine, rendait cette expérience assez dangereuse, et le commandant de Lagrée céda aux observations de M. Espagnat. Nous nous empressâmes de clore notre dernier courrier pour Saïgon et pour la France, et, le 11 juillet, la canonnière 27, nous laissant livrés à nos propres ressources, nous quitta définitivement.

Le commandant de Lagrée s'était informé avec soin des mouvements de Pou Combo, et il avait appris que ce rebelle avait fait, à la tête de 400 hommes, une tentative pour s'établir dans une forteresse ruinée, ancienne résidence des rois du Cambodge, située à peu de distance de la rive gauche du fleuve, mais qu'il avait été battu et refoulé du côté de Tayninh par le mandarin de Thbong Khmom. De ce côté, il ne semblait donc pas que nous pussions avoir des inquiétudes sur nos communications à venir. Il ne restait qu'à nous préoccuper de l'organisation de notre navigation future, et nous dûmes y employer quatre ou cinq journées. Les huit barques mises à notre disposition nécessitaient une installation toute particulière pour être mises en état de remonter les forts courants du fleuve. C'étaient de simples troncs d'arbres creusés,

1. Voy. Publication officielle, p. 90.

d'une longueur variant entre 15 et 25 mètres. Pour les rendre manœuvrables, il fallut appliquer autour de chacun d'eux un soufflage en



Détails de la porte du sanctuaire. — Dessin de E. Théroud, d'après un dessin de M. Lefèvre, lieutenant de vaisseau.

bambou, assez large pour qu'un homme y pût circuler facilement. Ce soufflage forme à l'avant et à l'arrière deux plates-formes qui prolongent et élargissent les extrémités de la pirogue, et dont l'une sert à l'installation de la barre. La partie creusée de la barque est recouverte d'un toit semi-circu-

laire, dont la carcasse est faite en bambou et dont les intervalles sont remplis par des nattes ou par des feuilles. Pendant que nos bateliers cambodgiens travaillaient activement à revêtir chaque barque de cette sorte d'armature, nous achevions de disposer le matériel de l'expédition et de prendre les précautions nécessaires pour le garantir autant que possible de toute avarie. Le travail devenait d'ailleurs notre seule distraction au milieu de l'isolement complet où nous nous trouvions.

Cratieh est un petit village de 400 à 500 âmes, où n'apparaît aucune espèce de mouvement commercial. Les cases, proprement construites, sont disséminées sur une grande longueur le long de la rive, entourées de quelques arbres fruitiers et de quelques petits jardins. Derrière l'étroite bande qu'elles occupent au sommet de la berge du fleuve, le terrain s'abaisse rapidement, et l'on ne rencontre plus que quelques pauvres cultures de riz éparpillées dans la plaine. Rien ne donne une idée plus triste de l'incurie et de l'indolence du Cambodgien, que la vue de ces petits carrés de riz, perdus au milieu de fertiles terrains restés en friche, alors que ni les bras ni les bestiaux ne manquent pour les cultiver. Ce qui est nécessaire à sa consommation, et rien de plus, telle est la limite que le Cambodgien paraît presque partout assigner à son travail. Aussi, au milieu d'éléments de richesse qui n'attendent qu'une main pour les féconder, au milieu d'un pays admirablement favorisé de la nature, reste-t-il pauvre et misérable, sa paresse ne daignant pas se procurer le bien-être et la fortune qu'il a sous la main : triste résultat du système de gouvernement qui atrophie ce riche et malheureux pays. L'intermédiaire du mandarin en tout et pour tout lui assure la part du lion dans les bénéfices, et tue l'initiative individuelle. Le roi et quelques autres grands personnages paraissent être les seuls propriétaires et les seuls commerçants du royaume. Les goûts dispendieux du roi, beaucoup accrus depuis son contact avec les Européens, laissent sa caisse toujours vide et l'ont obligé à affermer une à une toutes les branches de l'impôt ou du revenu public. Les Chinois, auxquels est en général concédée l'exploitation de ces monopoles, en tirent parti avec l'âpreté qui caractérise leur race, et le malheureux contribuable est souvent pressuré au point de n'avoir d'autre ressource que de se réfugier dans les forêts pour y devenir voleur ou rebelle.

Sans doute le protectorat français ne doit s'immiscer dans les affaires intérieures du Cambodge qu'avec précautions et ménagements; mais si l'on veut que ce protectorat ait pour notre commerce et notre influence les résultats qu'on est en droit d'en attendre, si l'on tient à ramener l'activité dans cette belle et fertile zone du Cambodge supérieur, il sera indispensable

d'indiquer nettement, d'imposer même, au gouvernement cambodgien des réformes administratives [1]. En effet, l'appui des Français, en augmentant les forces de ce gouvernement, devient pour lui un moyen d'exaction de plus, un encouragement à augmenter ses exigences à l'égard des populations : au lieu d'être pour le pays une cause de développement et de progrès, notre protectorat en amène peu à peu l'épuisement et la ruine.

Le 13 juillet, nos barques étant enfin prêtes, nous procédâmes à l'embarquement et à l'arrimage à bord de tout notre matériel ; le personnel fut à son tour réparti entre elles aussi également que possible, et le pavillon français fut arboré sur celle qui portait le chef de l'expédition. A midi, les pirogues débordèrent successivement et commencèrent leur long et pénible halage le long de la rive gauche du fleuve. L'équipage de ce genre de barques se compose, suivant leur dimension, de six à dix hommes appelés piqueurs. Chacun d'eux est armé d'un long bambou aux extrémités duquel se trouvent, d'un côté un croc en fer, de l'autre une petite fourche, selon que l'on veut tirer à soi ou pousser. Les piqueurs partent de la plate-forme avant, fixent leur bambou à un point quelconque de la rive, pierre ou branche d'arbre, et marchent vers l'arrière pour revenir ensuite par le bord opposé prendre un nouveau point d'appui ou de halage. Cette espèce de manège circulaire peut imprimer à la pirogue la vitesse d'un homme marchant au pas de course quand les piqueurs sont habiles et que la rive que l'on suit est droite et nette. Le patron doit porter toute son attention à maintenir la barque dans le sens du courant ou plutôt son avant légèrement incliné vers la rive ; s'il laissait le courant frapper l'avant du côté opposé, la barque viendrait en travers, et il faudrait lui laisser faire le tour entier avant de songer à la ramener le long de la berge.

Nous ne fîmes que peu de chemin le 13 : après un court arrêt à Sombor, nous vînmes nous remiser pour la nuit à l'entrée du Peam Champi, petit affluent de la rive gauche du Mékong. Nous touchions aux premiers rapides de Samboc-Sombor. La lisière d'un champ de maïs nous servit de dortoir : la nouveauté de la situation, les conversations prolongées jusqu'à une heure très avancée, les moustiques, quelques grains de pluie, firent passer une nuit blanche à la plupart d'entre nous. Le lendemain, à six heures du matin, après un déjeuner sommaire composé, comme à bord,

1. C'est ce que Francis Garnier avait entendu réaliser au Tongking. Il prétendait y établir des lois douanières et un protectorat tels que ni les aventuriers, qui abondent dans les colonies naissantes, ni les commerçants réguliers eux-mêmes ne fussent tentés de substituer leur exploitation à celle des mandarins locaux. Le traité signé au mois de mars 1884 par M. Thompson, gouverneur de la Cochinchine, avec le roi Norodom, réalise en partie ces désidérata. Le traité de Tien tsin (mai 1884) les a fait passer dans le domaine des faits. Voy. la note p. 64.

de biscuit et de café, nos barques continuèrent l'ascension du fleuve.

Le courant était rapide; les eaux avaient crû de cinq mètres environ et charriaient déjà des arbres, des branches, des amas de feuilles enlevés aux rives. Au lieu des têtes de roches qui parsèment cette partie du Cambodge à l'époque des basses eaux, on n'apercevait sur l'immense fleuve que quelques lointains et rares bouquets d'arbres qui indiquaient la place des rochers submergés; à plus d'un mille de distance apparaissait la rive droite. Le long de la rive que nous suivions, un large espace semblait libre de tout obstacle et offrait un passage facile à un navire à vapeur doué d'une force suffisante pour refouler le courant. En somme, ces rapides tant redoutés disparaissaient au moment de la crue des eaux[1], et la navigabilité du fleuve, qui, au début du voyage, était le point le plus important à constater, pouvait jusque-là être considérée comme certaine. A cinq heures du soir, nous étions arrivés à Sombor.

C'était le dernier point de quelque importance appartenant au Cambodge que nous devions rencontrer. Le gouverneur de la province de Samboc-Sombor y réside : il accueillit le commandant de Lagrée avec tout le respect dû à son rang. Confortablement installés dans l'une des nombreuses cases qui composent l'habitation de ce fonctionnaire, et bien à l'abri sous nos moustiquaires, nous passâmes une nuit meilleure que la précédente. L'excellent mandarin reçut de M. de Lagrée, en retour de quelques cadeaux de volaille et de fruits, un revolver choisi dans notre stock d'objets d'échange. A ce prix, il eût volontiers prolongé une hospitalité, dont ses contribuables faisaient tous les frais. Mais le temps pressait, et nous ne pûmes accorder à ses instances que la matinée du jour suivant. Vers onze heures, nous nous remettions en route.

A partir de Sombor, le lit du fleuve s'encombre d'une multitude d'îles qui l'élargissent démesurément et qui, tout en variant à plaisir ses aspects successifs, ne permettent pas d'embrasser toute son étendue et de juger de sa configuration. La zone que nous traversions était à peu près complètement inhabitée et couverte de forêts magnifiques. Les essences les plus communes parmi celles que nous rencontrions étaient le yao, dont j'ai déjà parlé, le ban-lang qui fournit au batelage d'excellents avirons, le cam-xe qui donne un beau bois d'ébénisterie[2]. Le premier de ces trois arbres,

1. Francis Garnier a constaté le même phénomène sur les rapides du Fleuve Bleu, entre Tchong-kin fou et Han kéou, au cours de son voyage dans la Chine centrale (mai-août 1873). Voy. son ouvrage posthume : *De Paris au Tibet*, p. 343 et suiv.

2. Toutes ces essences, inconnues en Europe, n'ont pas d'appellations équivalentes en langue vulgaire, et je leur donne le nom annamite sous lequel elles commencent à être connues dans notre colonie de Cochinchine. C'est sous cette forme seulement que ce renseignement peut avoir chance d'être utile à quelques lecteurs. (*Note de l'auteur.*)

le plus remarquable par sa grosseur et son élévation, était le seul exploité. Des excavations en forme de niche, creusées par le feu, étaient pratiquées dans la plupart des troncs d'arbres et servaient de réservoir à l'huile de bois que cette espèce produit en quantité considérable. Quelques-unes de ces excavations étaient recouvertes avec soin de larges feuilles pour empêcher l'introduction de l'eau de pluie.

Le 16 juillet, nous atteignîmes de véritables rapides : les rives nettes et bien dessinées des îles qui avaient encadré jusque-là le bras du fleuve que nous remontions s'effacèrent tout à coup. Le Cambodge se cou-



Arrivée aux rapides de Sombor. — Dessin de A. Herst, d'après un dessin de M. Delaporte.

vrit d'innombrables bouquets d'arbres à demi submergés; ses eaux limoneuses roulaient avec impétuosité dans mille canaux dont il était impossible d'embrasser l'inextricable réseau. D'énormes blocs de grès se dressaient le long de la rive gauche et indiquaient que des bancs de la même roche traversaient la rivière et la barraient dans toute sa largeur. A une assez grande distance de la rive, les bambous des piqueurs touchaient le fond à moins de trois mètres, et nos barques n'avançaient qu'avec le plus grand effort contre un courant qui, en certains endroits resserrés, atteignait une vitesse de cinq milles à l'heure. L'avenir de ces relations commerciales rapides que la veille encore je me plaisais à rêver sur cet immense fleuve, route naturelle de la Chine à Saïgon, me sembla dès ce moment gravement compromis.

Les pluies et les orages contribuèrent encore à rendre notre marche plus lente et notre voyage plus pénible. Nous avions les plus grandes peines à trouver le soir un gîte sûr pour nos barques, et les crues subites des petites rivières, à l'embouchure desquelles nous cherchions un abri, nous mirent plusieurs fois en danger d'être emportés pendant notre sommeil et jetés à l'improviste au milieu du courant du grand fleuve. Nous couchions maintenant dans nos pirogues, dont le toit nous garantissait un peu de la pluie; mais il ne fallait pas que l'orage durât bien longtemps pour percer de part en part les nattes et les feuilles qui le composaient. La température ne rendait point ces douches bien pénibles à supporter, et l'on se résignait assez facilement à ne pas dormir, en contemplant l'illumination fantastique et véritablement grandiose que des éclairs incessants entretenaient sous les sombres arceaux de la forêt, et en écoutant le bruit éclatant du tonnerre, répercuté par tous les échos, se mêler au grondement sourd et continu des eaux du fleuve.

Le 19 juillet, nous sortions de cette zone de rapides. Nous arrivions à la limite du Cambodge et du Laos, sur la rive gauche du fleuve que nous suivions toujours. Sur la rive droite, un peu en aval de ce point, on signalait un rapide terrible, celui de Preatapang, que nos bateliers donnaient comme le passage le plus dangereux de toute cette partie du fleuve. M. de Lagrée m'engagea à le reconnaître, et je partis à cet effet dans une petite pirogue. Arrivé au milieu du fleuve, le long d'une île d'où l'on découvre une assez longue perspective en aval, mes rameurs me montrèrent du doigt la direction de Preatapang. Ce fut tout ce que j'en obtins : malgré toutes mes instances, ils me ramenèrent à la rive d'où nous étions partis et qu'avait continué de longer le reste de l'expédition. Nous convînmes, M. de Lagrée et moi, que ce ne serait que partie remise, et que, dès notre arrivée à la prochaine étape, je tenterais une reconnaissance de la rive droite du fleuve jusqu'à Sombor, point où nous avions cessé d'apercevoir cette rive.

Le 20 juillet, le cours du fleuve, qui s'était infléchi à l'ouest dans le passage des rapides, était revenu exactement au nord, et pour la première fois l'horizon nous montrait dans cette direction quelques ondulations de terrain. Le fleuve était redevenu calme et d'un aspect magnifique; sur la rive gauche apparaissaient les premières habitations laotiennes. Le 21 au matin, nous apercevions le large confluent du Se Cong ou rivière d'Attopeu, et nous doublions la pointe de Stung Treng, chef-lieu de province situé sur la rive gauche de cette rivière, à peu de distance de son embouchure. Nous allions rencontrer là le premier fonctionnaire dépendant de Siam avec qui nous eussions encore eu affaire.

Dès les premiers pourparlers, ce gouverneur, qui était laotien, se montra d'une froideur et d'une défiance qui nous firent mal augurer de nos relations futures avec les autorités siamoises. Nous devions congédier à Stung Treng nos barques et nos équipages cambodgiens, qui ne pouvaient s'éloigner davantage de leur point de départ, réunir d'autres moyens de



Vue du Se Cong ou rivière d'Attopeu près de son confluent. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

transport, compléter la reconnaissance hydrographique de la partie du fleuve parcourue jusque-là. Tout cela demandait du temps et le concours des habitants du pays. Il importait donc de rompre la réserve qui, dès le début du voyage, menaçait de s'opposer à l'établissement d'une bonne entente si nécessaire à la réussite, sans cependant se départir de la dignité commandée par le prestige du pavillon et les intérêts que nous voulions servir. Après avoir fait une première visite au gouverneur, en vue d'obtenir

un abri et des vivres pour l'expédition, M. de Lagrée, ne voyant pas se réaliser les promesses faites, me renvoya au *Muong* (c'est, au Laos, le nom de la résidence des gouverneurs de province et le titre des gouverneurs eux-mêmes), pour renouveler nos demandes et manifester tout son mécontentement. Il y avait plus de timidité et de crainte que de mauvais vouloir dans la conduite du pauvre fonctionnaire. Après quelques pourparlers, il finit par avouer franchement que le pays était très indisposé contre les Français, parce que la récente visite d'un négociant de cette nation, le sieur Lef, avait donné la plus mauvaise opinion de leur manière de faire; que, par cette raison, il serait difficile de se procurer des vivres et des moyens de transport, tant cet étranger avait usé de violence et de mauvaise foi dans les relations qu'il avait tenté de nouer avec les indigènes; enfin, que nos armes et notre nombre, relativement considérable, n'étaient point faits pour rassurer des populations naturellement douces et craintives. Le commandant de Lagrée promit d'examiner ces plaintes, assura que la conduite des hommes de l'expédition serait de nature à dissiper toutes les préventions des Laotiens, obtint à son tour l'assurance du gouverneur que celui-ci ne se croyait en aucune façon le droit d'entraver la marche de la mission française, et, cette assurance reçue, exhiba les passeports de Siam. Il fit sentir en même temps que, si l'on continuait à opposer à ses justes demandes la même inertie, le même manque d'empressement, il s'établirait lui-même à Stung Treng sans le consentement de qui que ce fût et en référerait au gouverneur de la Cochinchine française.

Ce mélange de douceur et de fermeté, qui était le fond du caractère de M. de Lagrée, et à l'aide duquel il est parvenu dans la suite à vaincre tant de difficultés, réussit parfaitement. Le gouverneur vint peu après lui rendre sa visite en personne et s'excuser de sa conduite en alléguant son ignorance des usages. Ses cadeaux, qui avaient été d'abord refusés par le commandant de Lagrée, furent acceptés, et il reçut à son tour en échange quelques objets français. On se mit immédiatement à nous construire une case, et nous nous installâmes, en attendant, dans le *sala*, sorte de maison commune que l'on trouve dans tous les villages laotiens, où, le jour, on délibère sur les affaires publiques, et où, la nuit, se tiennent quelques gardiens qui annoncent les veilles et protègent les habitants contre les déprédations des tigres et des autres rôdeurs nocturnes.

Nous pouvions dès ce moment renvoyer nos barques et nos rameurs cambodgiens, ces derniers au nombre de cinquante, tous fort impatients de retourner chez eux, l'époque du repiquage des riz étant arrivée et réclamant tous leurs soins. Quoique le roi du Cambodge eût donné l'ordre de

nous conduire à Stung Treng sans aucune rémunération, en prélevant ce voyage sur les corvées qui lui étaient dues à titre d'impôt par les villages frontières, M. de Lagrée ne voulut pas avoir déplacé pour rien ces pauvres gens et fit remettre à chacun d'eux quatre ligatures (environ quatre francs de notre monnaie) et le riz nécessaire pour rejoindre leurs villages. Cette générosité avait également pour but de rassurer les Laotiens, en présence de qui elle était faite, sur le payement de leurs services à venir. En même temps, M. de Lagrée retint une petite pirogue et les deux bateliers cambodgiens les plus hardis et réputés connaître le mieux le fleuve, et les décida à prix d'argent à me reconduire à Sombor, en suivant la rive droite ou telle autre route que je leur indiquerais. Comme je l'ai déjà dit plus haut, la nature même de notre navigation jusqu'à Stung Treng avait rendu impossible toute reconnaissance hydrographique sérieuse, et l'objet de cette seconde excursion faite avec le courant en pleine eau était surtout d'essayer de constater l'existence d'un chenal navigable au milieu de ce dédale d'îles, de roches et de rapides.

Je m'embarquai donc, moi quatrième, dans la frêle pirogue ; outre les deux Cambodgiens, j'emmenais un matelot français nommé Renaud, à qui un long séjour au Cambodge avait donné une certaine connaissance de la langue, et qui devait me servir à la fois de sondeur et d'interprète. Nous partîmes de Stung Treng le 24 juillet, à midi et demi. La légère barque, emportée par le courant, était gouvernée avec une merveilleuse adresse par les deux rameurs, armés chacun d'une courte pagaye et accroupis aux extrémités. Renaud et moi étions assis au centre, lui sondant de temps à autre, moi relevant rapidement avec ma boussole la route suivie, et notant au crayon les différentes particularités qu'offrait le fleuve. Nous eûmes bientôt gagné la rive droite, et nous entrâmes dans le bras étroit et sinueux que le groupe d'îles de Salanh dessine le long de cette rive. A la tombée de la nuit, nous étions déjà arrivés, grâce à la vitesse de l'eau, à la tête de la zone des rapides ; je fis faire halte et nous cherchâmes sur la berge le gîte pour la nuit que ne pouvait nous offrir l'étroite embarcation. Nous nous trouvions sur un territoire cambodgien dépendant de la grande province de Compong Soai, et au centre d'une exploitation forestière. Tout autour de nous gisaient d'énormes arbres abattus, dans le flanc desquels on avait commencé à creuser des pirogues ; de forts coins en bois, enfoncés de distance en distance, maintenaient entr'ouverte la plaie béante pratiquée à coups de hache dans le cœur de l'arbre, et allaient servir à l'élargir démesurément. Les bûcherons avaient déjà abandonné leur travail ; mais nous découvrîmes les restes d'un feu allumé autour duquel nous amoncelâmes de

nouveaux combustibles pour la nuit. Non loin de là s'élevait une petite case perchée sur quatre hauts piquets à plus de 3 mètres au-dessus du sol, et à laquelle conduisait une grossière échelle. Cette espèce d'observatoire ou de *mirador*, que l'on rencontre dans toutes les parties de forêts exploitées, et qui sert d'abri et de lieu de veille contre les bêtes féroces, fut transformé en dortoir. Bercé par les oscillations que le vent imprimait à notre domicile, et par le concert des mille bruits dont résonnait l'atmosphère, je m'endormis bien vite, en compagnie de Renaud et de l'un de mes bateliers; l'autre s'était allongé dans la petite pirogue, qu'il remplissait tout entière, pour veiller pendant la nuit à la sécurité de notre unique véhicule.

A six heures du matin, nous nous remîmes en route. Le bras étroit que nous avions suivi la veille s'élargissait brusquement jusqu'à atteindre 1 kilomètre et demi de large; le courant s'accélérait en même temps. La profondeur du fleuve, que j'avais trouvée supérieure à 30 mètres au départ de Stung Treng, n'était ici que de 15 mètres. Sur notre gauche était la grande île de Prea, qui masquait l'autre rive. Nous n'aperçûmes celle-ci qu'après avoir dépassé la pointe sud de l'île, et j'estime qu'en ce point la largeur du bras unique que forme le Cambodge atteint 5 kilomètres [1], puis le fleuve se couvrit de nouveau d'îles de toutes dimensions, et le bruit lointain du rapide de Preatapang arriva à nos oreilles. La rive droite s'infléchissait légèrement vers l'ouest, et, dans ce léger renflement, venaient se placer une série d'îles longues, effilées comme des navires, et dont les formes aiguës divisaient sans effort le courant devenu de plus en plus rapide. Mes bateliers voulurent à ce moment prendre le large et essayer de traverser le fleuve pour rejoindre la rive gauche; mais je m'opposai à leur dessein et je leur manifestai mon intention de suivre de très près la rive droite, qui me paraissait, d'après la configuration générale du fleuve, devoir offrir en cet endroit la profondeur maximum. Ce projet fut accueilli par les dénégations les plus énergiques. « Il y avait, dirent-ils, folie à tenter ce passage ; l'eau bouillonnait, le courant était de foudre, la barque y serait infailliblement submergée. » Je leur objectai qu'ils s'étaient engagés à me conduire au passage même de Preatapang, que c'était dans ce but précis qu'ils avaient reçu une rémunération exceptionnelle, qu'à ce moment ils n'avaient point considéré la chose comme impossible et que je pouvais juger moi-même qu'elle ne l'était pas avec une barque aussi légère et aussi facilement manœuvrable. Enfin je leur promis de doubler le prix convenu. Après s'être consultés un instant, ils m'assurèrent qu'ils me feraient voir Preatapang, mais ils conti-

1. Largeur égale sinon supérieure à celle des grands fleuves d'Amérique.

nuèrent à s'éloigner de la côte. Je m'aperçus bientôt que leur intention était de laisser le rapide et l'île même de ce nom sur notre droite. Résolu à ne pas échouer cette fois dans la reconnaissance de ce fameux passage, j'ordonnai à Renaud de faire mine de s'emparer de la pagaye de l'arrière, en même temps que je signifiai de nouveau aux bate-



Une vue sur les rapides. — Dessin de A. Herst, d'après un croquis de M. Delaporte.

liers, la main sur mon revolver, de suivre la route que j'indiquai. Ils obéirent. Un instant après nous nous engagions entre la rive droite, et la série des îles longues et étroites dont j'ai parlé. Là, le courant atteignait une vitesse irrésistible de six à sept milles à l'heure, et il était trop tard pour retourner en arrière. Si je n'avais été préoccupé de l'examen de la partie du fleuve que j'avais sous les yeux, l'air de comique angoisse de mes deux rameurs m'eût fait rire. Je voyais du reste, à leur contenance, que s'il y avait danger à franchir ce terrible passage, il n'y avait pas mort certaine,

et je m'aperçus avec plaisir qu'ils prenaient toutes leurs dispositions pour manœuvrer la pirogue avec énergie et promptitude. La menace de nous emparer des pagayes avait fait son effet; ils préféraient se confier à leur habileté et à leur connaissance des lieux pour se sauver eux-mêmes que de remettre leurs destinées à l'audace ignorante d'un Européen.

Je vis alors ce qui formait le rapide. Après avoir longtemps couru presque exactement nord et sud, la rive droite du fleuve s'infléchit brusquement à l'est et vient présenter à l'eau une barrière perpendiculaire. En amont, sur l'autre rive, une pointe avancée renvoie dans ce coude toutes les eaux du fleuve qui la frappent et s'y réfléchissent, de sorte que la masse entière des eaux du Cambodge vient s'engouffrer avec la rapidité et le bruit du tonnerre dans les quatre ou cinq canaux que forment les îles à base de grès qui se profilent le long de la rive droite. Irritées de la barrière soudaine qu'elles rencontrent, les ondes boueuses attaquent la berge avec furie, l'escaladent, bondissent dans la forêt, écument autour de chaque arbre, de chaque roche et ne laissent debout dans leur course furieuse que les plus grands arbres et les plus lourdes masses de pierre. Les débris s'amoncellent sur leur passage, la berge est nivelée, et, s'élevant au milieu d'une vaste mer d'une éclatante blancheur, pleine de tourbillons et d'épaves, quelques géants des bois, quelques roches noirâtres résistent encore, pendant que de hautes colonnes d'écumes rejaillissent et retombent incessamment sur leurs cimes.

C'était là que nous arrivions avec la rapidité de la flèche. Il était de la plus haute importance de ne pas être entraînés par les eaux dans la forêt, où nous aurions été brisés en mille pièces, et de contourner la pointe en suivant la partie la plus profonde du chenal. Nous y réussîmes en partie. Ce ne fut d'ailleurs pour moi qu'une vision, qu'un éclair. Le bruit était étourdissant, le spectacle fascinait le regard. Ces masses d'eau, tordues dans tous les sens, courant avec une vitesse que je ne puis estimer à moins de 10 ou 11 milles à l'heure, et entraînant au milieu des roches et des arbres notre légère barque perdue et tournoyante sur leur écume, auraient donné le vertige à l'œil le moins impressionnable. Renaud eut le sang-froid et l'adresse de jeter, à mon signal, un coup de sonde qui accusa 10 mètres; ce fut tout. Un instant après, nous frôlions un tronc d'arbre le long duquel l'eau s'élevait à plusieurs mètres de hauteur. Mes bateliers, courbés sur leurs pagayes, pâles de frayeur, mais conservant un coup d'œil prompt et juste, réussirent à ne point s'y briser. Peu à peu la vitesse vertigineuse du courant diminua : nous entrâmes en eau plus calme; la rive se dessina de nouveau; mes bateliers essuyèrent la sueur qui ruisselait de leurs fronts. Nous accostâmes pour

les laisser se remettre de leur émotion et des violents efforts qu'ils avaient dû faire. Je remontai à pied le long de la berge pour essayer de prendre quelques relèvements et compléter la trop sommaire notion que je venais d'avoir de cette partie du fleuve : si la profondeur de l'eau paraissait suffisante pour laisser passer un navire, la force du courant enlevait tout espoir que ce passage pût être jamais tenté, et le chenal, s'il existait, ne devait plus être cherché de ce côté du fleuve, mais plus probablement au milieu des îles qui occupent la partie centrale de son lit.

En continuant la descente du Mékong le long de la rive droite, je trouvai encore quelques passages assez rapides, mais aucun qui présentât le moindre danger. Le même jour, à deux heures et demie, j'arrivais à Sombor, ayant parcouru en douze heures, grâce à la rapidité du courant, la distance que nous venions de mettre six jours à franchir en remontant le fleuve! Je trouvai à Sombor une barque cambodgienne, chargée des caisses que nous avions dû laisser à Cratieh, faute de moyens de transport suffisants, et qui allait rejoindre l'expédition à Stung Treng; j'abandonnai ma petite pirogue, trop incommode pour un long trajet; je récompensai généreusement mes deux pilotes, et, après avoir pris définitivement congé d'eux et du gouverneur de Sombor, chez qui je passai une nuit, je me remis en route avec cette barque retardataire. Ce fut avec la plus vive satisfaction que je m'aperçus, pendant le trajet, qu'elle contenait des caisses de biscuits : j'étais parti sans provisions, et je n'avais pu acheter à Sombor des vivres en quantité suffisante. Ce biscuit et un peu d'eau-de-vie me permirent de ne point recourir absolument aux boulettes de riz des bateliers. Le 30 juillet, j'étais de retour, sans autre accident, à Stung Treng [1].

Tout s'y passait le plus tranquillement du monde. Le commandant de Lagrée en était parti la veille, pour faire une excursion dans le Se Cong. Le logement de l'expédition était complètement achevé; plaisamment situé à l'embouchure d'un petit arroyo, sur la berge même de la rivière, il n'était séparé des maisons du village que par le sentier qui en forme la rue principale. La population s'était bien vite accoutumée à la petite expédition; les approvisionnements et les achats de toute nature se faisaient avec la plus grande facilité. Les environs offraient de charmantes promenades et promettaient de fructueuses parties de chasse; on y rencontrait même comme une réminiscence des ruines d'Angcor, car à la pointe de la rivière et du grand fleuve, au milieu de la solitude d'un petit bois, étaient des restes fort remarquables de tours en briques de l'époque khmer. Les bases de ces tours sont

1. Il est difficile de ne pas admirer cet épisode et de ne pas être aussi touché de l'héroïsme de l'auteur que de la simplicité et de la modestie de son récit.

divisées en deux compartiments, dont chacun forme un petit sanctuaire rectangulaire. En dedans de l'enceinte qui enclôt ces tours, on voit des débris d'édicules, comme dans les monuments du Cambodge. Les encadrements des portes sont en grès; mais si les briques employées paraissent d'une grande beauté et d'une grande perfection de cuisson et de forme, la pierre est plus grossière, plus mal jointe ; l'ornementation est d'un goût plus lourd.

Il semble résulter de la relation du voyage d'une mission hollandaise, celle de Gérard van Wusthof, qui en 1641 remonta le fleuve du Cambodge jusqu'à Vien Chang[1], que ces ruines étaient autrefois le lieu d'une résidence royale, et que la domination cambodgienne, à Stung Treng, ne remonte pas à une époque bien éloignée. « Le 17 août, dit cette relation, nous passâmes la nuit à Bætrong (ce qui précède permet d'identifier cette localité avec Stung Treng), près d'une église en pierre, ruinée de vétusté, où les Louwen (Laotiens) faisaient des cérémonies et des sacrifices. Des cierges brûlaient dans cette église sur les autels de deux idoles. Il y a cinquante ans environ, les rois du Cambodge résidaient en cet endroit ; mais, obligés de reculer devant les attaques incessantes des Louwen, ils abandonnèrent cette église à elle-même dans la solitude d'un bocage, et descendirent au lieu où ils résident actuellement. » D'après la même relation, il y avait encore, à l'époque du passage des Hollandais, des Cambodgiens établis jusque dans le haut de la vallée du Se Cong. Aujourd'hui il n'y en a plus un seul.

Le village même de Stung Treng peut contenir environ huit cents habitants, tous laotiens. La province dont il est le chef-lieu s'étend tout entière sur la rive gauche du Cambodge. Stung Treng est l'intermédiaire commercial entre Pnom Penh et Attopeu, centre assez considérable, situé dans le haut de la rivière, et le dernier point qui, à l'est, relève de Ban Kok. Attopeu est le centre d'une exploitation de poudre d'or autrefois importante, aujourd'hui presque nulle. De nombreuses tribus sauvages, dont quelques-unes, les Proons, sont réputées très cruelles, habitent les régions montagneuses qui circonscrivent la vallée du Se Cong, et surtout la zone comprise entre cet affluent du grand fleuve et la grande chaîne de Cochinchine.

Le commerce est entre les mains de quelques Chinois, la plupart origi-

1. *Voyage lointain aux royaumes de Cambodge et Laouven par les Néerlandais et ce qui s'y est passé jusqu'en* 1644 (Harlem, 1669), petite brochure en langue flamande qui a été traduite pour la première fois en français *in extenso*, sur ma demande, par M. Paul Vœlkel, directeur de l'Institut allemand de Paris. Les extraits que j'en donne ici, de même que les citations françaises de l'Espagnol Ribadeneyra contenues dans des pages précédentes, sont absolument inédits.

(*Note de l'auteur.*)

naires du Fo-kien, arrivés là par la Cochinchine. Les produits qu'ils apportent sont : de la noix d'arec, des étoffes de soie, des cotonnades, du sucre, du sel, divers articles de mercerie et de quincaillerie. Ils remportent à Pnom Penh de la cardamome, de l'ortie de Chine, de la cire, de la laque, de l'ivoire, des peaux et des cornes de cerf et de rhinocéros, des plumes de paon et quelques objets de vannerie et de boissellerie artistement fabriqués par les sauvages. Tous ces échanges se font en nature, et il faut une saison entière pour transformer de la sorte le chargement d'une barque. Ce n'est pas que la monnaie soit inconnue dans le pays : le tical siamois, qui est la


Ruines à la pointe de Stung Treng. — Dessin de E. Tournois, d'après un dessin de M. Delaporte.

monnaie officielle, et la piastre mexicaine, y ont cours ; mais ils ne s'y trouvent qu'en quantité extrêmement faible. Comme monnaie divisionnaire, on se sert à Stung Treng de petites barres de fer aplaties, de forme losangique, de 3 centimètres de largeur au milieu, sur moins de 1 centimètre d'épaisseur et sur 14 ou 15 centimètres de long. Elles pèsent environ 200 grammes, et l'on en donne 10 pour un tical : cette monnaie singulière et incommode, qui attribue au fer une valeur huit ou neuf fois supérieure à celle qu'il a dans les pays civilisés, vient de la province cambodgienne de Tonly Repou. Pour une de ces barres de fer, les habitants donnent ordinairement deux poules. Un peu plus haut dans la vallée du Cambodge, à Bassac et à Oubon, on se sert comme monnaie di-

visionnaire de petits saumons de cuivre de la grosseur du petit doigt et d'une longueur de 6 à 7 centimètres, appelés *lats*. On en donne 24 pour un tical.

Comme on peut le pressentir aisément, le commerce dont je viens de parler se fait dans des proportions extrêmement restreintes. Les Laotiens de cette zone ne sont guère plus producteurs que les Cambodgiens, et ce que j'ai dit plus haut de ces derniers peut s'appliquer également à leurs voisins de Stung Treng. Sans l'intervention de l'élément chinois, ces contrées éloignées mourraient bientôt à toute relation extérieure. Malheureusement, le déplorable régime douanier auquel est soumis le Cambodge est un puissant obstacle aux efforts des laborieux émigrants que le Céleste-Empire fournit à toutes ces régions. Dès notre arrivée à Stung Treng, quelques-uns des Chinois qui y résidaient adressèrent à ce sujet de vives plaintes à M. de Lagrée : l'augmentation des droits de douane à Pnom Penh, pour



1. Monnaie de fer de forme losangique, en usage à Stung Treng. — 2. Tical d'argent siamois et ses subdivisions. — 3. *Lats* de cuivre, usités à Bassac et à Oubon. — 4. Chapelet de coquilles de Luang Prabang. — 5. Lingots d'argent, usités dans le Laos birman.

toutes les marchandises venant du Laos, était devenue telle, dirent-ils, que cette route commerciale cependant si directe, et relativement si facile, se trouvait trop onéreuse et qu'il allait falloir y renoncer pour prendre celle de Ban Kok. Outre la dîme prélevée sur tous les produits, le fermier récemment installé par le roi exigeait encore des cadeaux en nature qui élevaient le total des droits perçus à vingt pour cent environ de la valeur des marchandises !

Si l'on se rappelle que le Cambodge couvre complètement au nord-ouest la frontière de nos possessions de Cochinchine et qu'il est le lieu de transit obligatoire de toutes les marchandises ou produits qui, de la vallée du fleuve, se dirigent vers Saïgon, on comprendra quelle importance il y aurait pour cette dernière ville à faire disparaître de pareilles entraves commerciales. On a cru beaucoup faire en supprimant toute douane entre le Cambodge lui-même et notre colonie. C'est surtout entre le Cambodge et

la zone extérieure qu'il conviendrait de prendre une mesure analogue.

A côté de ce commerce, trop peu florissant, on fait sur le Se Cong un autre genre d'échanges, moins avouable, mais plus actif et plus avantageux, qu'il appartiendrait à l'influence française de faire disparaître. Je veux parler de la vente des esclaves. Pour un peu de laiton ou de poudre, pour quelques verroteries, les chefs des tribus sauvages de cette zone consentent à livrer des adolescents, souvent même des familles entières, que les Chinois vont vendre ensuite sur le marché, aujourd'hui français, de Pnom Penh. Quoique la condition de ces esclaves au milieu des Laotiens ou des Cambodgiens ne soit point comparable à ce qu'était jadis celle des nègres



Têtes de sauvages à Stung Treng. — Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. Delaporte

dans les colonies européennes, qu'ils jouissent même souvent d'un bien-être plus grand qu'à l'état de liberté, ce commerce n'en a pas moins les plus déplorables conséquences pour la race au détriment de laquelle il s'exerce : la guerre entre toutes les tribus presque à l'état de permanence ; des enlèvements à main armée et d'indignes violences de la part des marchands qu'attire chaque année ce trafic lucratif. Je fus témoin, quelques mois plus tard, de l'arrivée à Stung Treng d'un convoi d'esclaves, et je ne pus m'empêcher d'être profondément ému de ce spectacle. Si les hommes paraissaient en général assez indifférents à leur sort, les femmes serraient convulsivement autour d'elles leurs enfants en bas âge, les cachaient dans leurs bras, et leurs regards trahissaient une angoisse poignante chaque fois qu'un curieux s'approchait pour les examiner.

Un esclave qui a coûté à Attopeu 100 ou 150 francs en marchandises, se revend à Pnom Penh cinq cents francs environ.

Le 5 août, M. de Lagrée était de retour de son excursion. Il avait remonté la branche la plus occidentale du Se Cong qui, à très peu de distance de Stung Treng, se divise en trois bras principaux. L'un de ces bras vient du sud et traverse le pays habité par les sauvages Radé ; les deux autres sont parallèles et descendent du nord-est. M. de Lagrée s'était arrêté à Sieng Pang, chef-lieu d'une petite province laotienne, intermédiaire entre Stung Treng et Attopeu, et située à vingt lieues environ du premier de ces deux points. Il pensait que cette partie de la rivière pourrait être très facilement rendue navigable au moyen de quelques travaux. A la première bifurcation du Se Cong, il avait rencontré des ruines analogues à celles qui se trouvent à la pointe de Stung Treng.

Dès son retour, il demanda au gouverneur les barques et les hommes que les lettres de Ban Kok ordonnaient de nous fournir en échange d'une rémunération suffisante. Ces barques devaient nous conduire jusqu'aux cataractes de Khon ; là, un transbordement s'effectuerait, et des barques de la province suivante viendraient nous chercher. Ces cataractes de Khon étaient signalées comme le plus grand obstacle à la navigabilité du fleuve, et nous étions impatients d'en juger par nos propres yeux.

Pendant que le gouverneur expédiait des ordres aux différents villages pour réunir les moyens de transport qui nous étaient nécessaires, M. de Lagrée essayait d'attirer à lui les anciens du pays, pour obtenir d'eux des renseignements de tout genre sur la partie de la vallée du fleuve vers laquelle nous nous dirigions. Il dressait aussi une espèce de carte qu'il appelait en riant la carte de l'avenir, et à l'aide de laquelle il réglait nos étapes, calculait la quantité de vivres qu'il était indispensable d'emporter avec soi, tâchait en un mot de pourvoir à toutes les éventualités, à tous les besoins, avec une sollicitude minutieuse et un sens pratique que l'on rencontre bien rarement à un degré aussi développé chez un chef d'expédition. Il s'informait également avec soin de tout ce qui se rapportait à l'histoire, à l'administration, à la politique du pays. La curiosité, les petits cadeaux qu'il faisait à ses visiteurs attiraient au campement une affluence assez grande. A l'exemple du gouverneur, toutes les autorités subalternes du Muong s'y rendirent. Le chef des bonzes de l'endroit ne crut pas déroger à son caractère sacré et à la vénération attachée à sa robe jaune, en allant saluer à son tour le commandant français. Les indications vagues, les renseignements souvent contradictoires que celui-ci recueillait dans ses conversations avec les indigènes témoignaient d'une grande ignorance

et quelquefois d'une défiance extrême ; mais, en pays inconnu, les moindres données ont de l'importance. Leur discussion fournissait un élément à nos causeries du soir[1] et un stimulant à nos imaginations. Malgré les pluies torrentielles qui produisaient parfois en une nuit des crues de plus d'un mètre, tout le monde avait hâte de sortir du repos dont le plus grand nombre d'entre nous jouissait depuis plus de deux semaines. La santé générale de l'expédition paraissait assez bonne ; M. Thorel, qui avait été atteint, à la suite de l'excursion d'Angcor, d'une dysenterie assez grave, s'était remis presque complètement, après nous avoir donné à



Le commandant de Lagrée recevant le chef des bonzes a Stung Treng. — Dessin de E. Bocourt, d'après un croquis de M. Delaporte.

Cratieh les plus vives inquiétudes. Seul, depuis mon retour de Sombor, je me sentais assez sérieusement indisposé, et M. Delaporte avait dû me remplacer dans mes diverses fonctions. Au milieu des préparatifs de départ, cette indisposition se transforma tout à coup en maladie grave, et à partir de ce moment je perds tout souvenir de ce qui s'est passé pendant une douzaine de jours[2].

1. Voy. les notes p. 87 et 174.

2. Le typhus dont Francis Garnier et M. Joubert furent atteints à ce moment du voyage est appelé par les indigènes : *fièvre des bois*. Ceux-ci n'en parlent qu'avec terreur, parce qu'elle est presque toujours mortelle. M. Thorel, dans la thèse qu'il soutint en 1870, à Paris, au retour de la Commission, pour obtenir le grade de docteur en médecine, analyse avec beaucoup de soin cette terrible maladie, qui n'a que des analogies lointaines avec la fièvre typhoïde. Il rapporte aussi les deux observations dont ses compagnons de voyage ont été l'objet. Celle qui est

relative à M. Joubert n'est pas très intéressante, l'attaque de typhus ayant été relativement bénigne et la convalescence ayant commencé dès le neuvième jour; mais Francis Garnier fut très gravement atteint et n'entra en convalescence que le vingt-cinquième jour de la maladie. Le quatorzième jour on croyait le jeune officier perdu. Le quinzième jour, dans un accès de délire, il sauta hors de la barque dans laquelle il était couché et se jeta dans le fleuve. On réussit à l'en retirer rapidement, et l'effet de ce bain fut très salutaire; c'est à partir de ce moment que l'intelligence reparut et qu'une première amélioration fut constatée. La surdité persista encore pendant quelque temps, ainsi qu'une paralysie partielle de la jambe gauche dans laquelle une grande faiblesse musculaire se fit sentir pendant plus de six mois. A la suite de la maladie, l'épiderme se desquama et les cheveux tombèrent tous. Francis Garnier ne reprit son service que trente-trois jours après la première atteinte du mal terrible dont il avait éprouvé les symptômes à Stung Streng, le 31 juillet 1866. Il venait d'accomplir sa vingt-septième année.

M. Thorel attribue cette attaque de typhus aux pluies abondantes et à la crue des eaux : « Ce « n'est pas sans de grands dangers, dit-il, que notre compagnon, qui n'avait jamais été malade « pendant un séjour de quatre ans en Cochinchine, put descendre le fleuve dans une étroite pirogue, où il n'y avait de place que pour deux personnes. Pendant les huit jours que dura cette « exploration, il ne vécut que de biscuit, de poulet (?) et d'un peu d'eau-de-vie. La nuit, il couchait « dans sa pirogue que l'on amarrait aux arbres des rivages, ou dans les rares cases que l'on « trouve dans cette partie presque déserte du bord du fleuve. »

Francis Garnier parle dans son récit, non de « poulet », comme l'écrit ici M. Thorel par suite, sans doute, d'une erreur typographique, mais de « boulettes ». (Voy. p. 81.) Ces boulettes sont faites avec du riz cuit d'avance et auquel les bateliers cambodgiens donnent cette forme afin de pouvoir plus facilement transporter ce qui constitue presque leur unique aliment.



Navigation dans la forêt. — Dessin de A. Herst, d'après un dessin de M. Delaporte.



Cataractes de Khon : Vue de la chute de Papheng. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

CHAPITRE III

Les cataractes et l'île de Khon. — Muong et île de Khong. — Province cambodgienne de Tonly Repou, devenue siamoise. — Importance commerciale qu'aurait la revendication de ce territoire. — Arrivée à Bassac. — Intérêt que présente cette localité comme station de convalescence. — Séjour à Bassac. — Les origines du Laos. — Les mœurs. — Le gouvernement. — La religion. — Excursions aux environs de Bassac. — Vaine tentative pour retrouver le courrier de Saïgon, depuis longtemps attendu. — Voyage de M. de Lagrée à Attopeu. — Tribus sauvages de la vallée du Se Cong. — Commerce de la vallée du Cambodge, de Bassac à Pnom Penh. — Navigabilité, débit et marnage du fleuve.

Le premier souvenir un peu net que je retrouve dans ma mémoire, après cette obscure période de cauchemars et de fantastiques évocations du passé dont se compose le délire, est un calme et riant paysage des tropiques. Sur les bords d'une rivière étroite et torrentueuse, non loin d'une cascade brillante que les rayons du soleil enveloppent d'une poussière diamantée, se trouvent disséminées quelques cases. Au delà, derrière un rideau de cocotiers, s'étendent de larges rizières, verte étendue que des talus étroits et réguliers encadrent de filets blancs, mais dont la surface ondoyante jaunit déjà. Quelques barques stationnent devant les maisons, et une trentaine d'indigènes vont et viennent, transportant des caisses et des ballots. Au milieu d'eux, les surveillant et les dirigeant, je reconnais la plupart de mes compagnons de voyage qui m'adressent un

sourire ou une parole d'encouragement. On me porte dans un hamac et. balancé entre les bras de robustes porteurs, j'éprouve une singulière sensation de plaisir à me sentir vivre. J'ouvre de toutes mes forces mes poumons à l'air chaud et vivifiant qui se joue à travers la cime des palmiers et allonge leurs ombres insaisissables devant moi; mais la force me manque pour tout autre mouvement. Je ne vis encore que par la pensée et par le regard.

C'était le 17 août, jour de notre arrivée dans l'île de Khon, au pied même des cataractes. Nous étions partis de Stung Treng depuis quatre jours, à un moment où l'on désespérait de me sauver[1]. M. Joubert et M. Thorel, qui m'avaient soigné pendant toute ma maladie avec le plus grand dévouement, avaient pensé qu'un changement d'air ne pouvait que m'être favorable. Le jour même du départ, je m'étais jeté à l'eau malgré le soldat qui était chargé de me garder à vue, et ce bain, pris dans un accès de délire, avait produit une réaction salutaire à laquelle le typhus dont j'étais atteint avait cédé. Je n'avais plus maintenant qu'à me résigner à la longue convalescence qui suit toujours une maladie de ce genre.

Que MM. Joubert et Thorel reçoivent ici tous mes remercîments pour leurs soins empressés.

C'est à Khon, si le lecteur s'en souvient, que de nouvelles barques,

1. Voici, d'après la Publication officielle, ce qui s'était passé pendant ces quatre jours :

« Le 14 août, à midi, l'expédition se remit en marche. Les six barques qui la portaient descen-
« dirent le Se Cong et, portées par un courant de près de trois milles à l'heure, ne tardèrent
« pas à atteindre la pointe où les eaux de la rivière se mélangent à celles du Cambodge. En rai-
« son de sa forme, cette langue de terre est appelée par les Cambodgiens et les Laotiens « la
« Queue de Bœuf ».

« A partir de ce point recommença, le long de la rive gauche, ce fatigant exercice de halage dont
« notre voyage de Cratieh à Stung Treng nous avait déjà donné l'habitude. Les eaux continuaient
« à monter et atteignaient presque le niveau des berges. Les branches les plus basses des arbres
« de la rive se projetaient au-dessus de nos têtes et nous barraient parfois le passage : il était
« souvent impossible, à cause du courant, d'en contourner l'extrémité qui baignait dans l'eau, et
« il fallait passer une heure ou deux à élaguer l'obstacle à coups de hache. Le lendemain du dé-
« part, les rives mêmes du fleuve semblèrent disparaître sous l'inondation, et les barques navi-
« guèrent dans la forêt. Dans de pareilles conditions, il était bien difficile de se rendre compte
« de l'aspect et de la navigabilité du fleuve, et un examen de cette partie de son cours, à une autre
« époque de l'année, devenait une impérieuse nécessité. Le 15 août, la Commission campa à peu
« de distance d'un petit mamelon isolé, haut de cent cinquante mètres environ, appelé par les
« Laotiens Phou Kaomin, et par les Cambodgiens Pnom Remiet. Dans la journée on avait aperçu
« un instant sur l'autre rive du fleuve, distante de mille cinq cents mètres environ, les croupes de
« quelques collines. Ce fut le lendemain que les sommets des petites montagnes de Khon surgirent
« à l'horizon et nous annoncèrent l'approche des cataractes.

« Toute cette partie de la vallée du fleuve est absolument déserte. Le commandant de Lagrée
« désignait chaque soir au petit officier laotien chargé de nous escorter l'endroit de la rive qu'il
« choisissait pour y passer la nuit, et, fatigués d'une longue réclusion, nous nous élancions à terre.
« Les barques s'amarraient solidement, et la forêt retentissait aussitôt des clameurs joyeuses
« de notre escorte, qui se répandait au loin pour chercher les éléments de nos feux de cuisine
« et de bivouac. »

envoyées de Khong, chef-lieu de province situé à quatre ou cinq lieues plus haut dans l'île de ce nom, devaient venir nous prendre [1]. Les communications étant assez lentes à cette époque de l'année, et la préparation des barques toujours longue, il nous fallut séjourner environ une semaine dans le sala du village sis à l'extrémité nord de l'île de Khon. Ces loisirs furent employés par M. de Lagrée et M. Delaporte à diverses reconnaissances. J'explorai moi-même avec soin cette région quelque temps après, et je vais essayer d'en donner une idée. Cette partie du cours du Cambodge présente une physionomie unique, et dont il serait impossible, je crois, de trouver l'analogue dans les vallées d'aucun des autres grands fleuves du globe.

Après avoir cheminé depuis Stung Treng entre une multitude d'îles qui empêchent presque toujours d'apercevoir en même temps les deux rives, on parvient, en remontant le fleuve, à un immense et magnifique bassin qui a environ une lieue et demie dans sa plus grande dimension et une quarantaine de mètres de profondeur. Il est limité au nord par un groupe compact d'îles, au milieu desquelles surgissent pour la première fois quelques collines. C'est au travers de ces îles et par vingt canaux différents que les eaux du fleuve, quelque temps retenues par les sinuosités de leurs bords, se précipitent dans le tranquille bassin où elles viennent se confondre et s'apaiser. A l'extrémité ouest de ce bassin et sur la rive droite, s'élève un groupe de montagnes. On sent que là est le point de départ de l'arête rocheuse qui est venue si malencontreusement barrer le cours du fleuve [2]. En traversant le bassin, on aperçoit successivement, à l'entrée de chacun des bras qui s'y déversent, des chutes d'eau, différentes d'aspect et de hauteur, qui ferment l'horizon de leur mobile rideau d'écume. Les eaux ne tombent point cependant partout en cascade. Dans quelques bras longs et sinueux, elles ont aplani l'obstacle et coulent en torrent. Ce sont là des chenaux dont profitent les indigènes pour faire descendre leurs barques après les avoir allégées. Ces passes changent avec les saisons et quelques-unes restent complètement à sec pendant plusieurs mois de l'année. Les deux canaux les plus importants et les cataractes les plus belles se trouvent dans les deux bras extrêmes du fleuve, le bras de Salaphe et celui de Papheng. Là on voit des chutes d'eau de plus de quinze mètres de hauteur verticale et d'une largeur qui atteint parfois un kilomètre. La ligne fragmentée des

1. L'île des Cataractes s'appelle l'île de *Khon ;* tandis que l'île où se trouve Khong, le chef-lieu de la province, s'appelle naturellement l'île de *Khong*. Nous appelons l'attention du lecteur sur ces deux noms d'orthographe différente et qui s'appliquent à des lieux différents.

2. Voy. dans l'atlas de la Publication officielle, 1re partie, pl. III, la carte des rapides de Khon, le plan à vol d'oiseau, pl. IV ; et, dans l'album, pl. XIII, le panorama pris du sommet de Phou Hin Khong, petite colline située près de Muong Khong.

cataractes présente un développement total de 12 à 13 kilomètres. En amont, le fleuve se rétrécit un instant jusqu'à ne plus occuper que la moitié de cette étendue; puis il s'épanouit de nouveau sur l'immense plateau de roches qui précède les chutes, en se perdant au milieu d'îles sans nombre, et en embrassant entre ses deux rives un espace de près



Chute de Salaphe. — Dessin de Th. Weber, d'après une aquarelle de M. Delaporte.

de cinq lieues[1] ! Tout, dans ce gigantesque paysage, respire une force inouïe et revêt des proportions écrasantes. Cette grandeur n'exclut pas la grâce : la végétation, qui recouvre partout le rocher et se suspend jusqu'au-dessus des chutes, adoucit l'effrayant aspect de certaines parties du tableau par d'heureux et saisissants contrastes. Au pied des cataractes viennent s'abattre d'énormes poissons, analogues aux souffleurs, et, dans

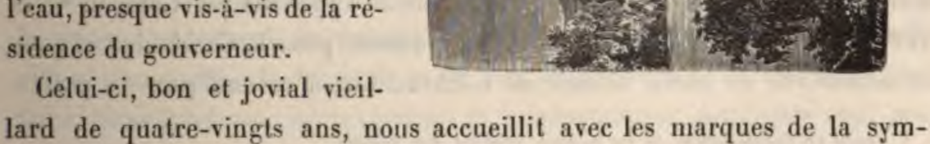
1. Voy. la note p. 78.

les parties plus tranquilles, des pélicans et d'autres oiseaux aquatiques se laissent nonchalamment emporter par le courant.



Vue du fleuve au-dessus de la chute de Salaphe. — Dessin de E. Tournois, d'après une aquarelle de M. Delaporte.

Parmi les îles des cataractes, deux seulement sont habitées, l'île de Khon et celle de Sdam. Toutes les autres sont désertes et revêtues d'une épaisse forêt. En amont, au contraire, les bords du fleuve sont très peuplés et très cultivés. L'île de Sitandong ou de Khong, qu'il ne faut pas confondre avec l'île de la cataracte, dont nous venons de parler, est la plus considérable de toutes ; elle a donné son nom à la province. La ligne continue de palmiers, de maisons, de jardins, que présentent ses rives, est du plus riant aspect. De petites chaînes de collines la traversent dans toute sa largeur et forment autant de réservoirs naturels d'où l'eau de pluie se répand partout, en petits ruisseaux distribués avec intelligence, dans toutes les plantations. Le Muong se trouve sur la côte est de l'île. Nous y arrivâmes le 26 août, après avoir quitté, la veille, l'île de Khon des cataractes. Un logement nous était déjà préparé sur le bord de l'eau, presque vis-à-vis de la résidence du gouverneur.



Celui-ci, bon et jovial vieillard de quatre-vingts ans, nous accueillit avec les marques de la sympathie et de la curiosité les plus vives : il était complètement sourd, et

pour le tenir au courant de la conversation, un serviteur devait écrire sans relâche sur un tableau qu'on lui mettait sous les yeux. Sa bienveillance et son empressement à satisfaire toutes nos demandes ne se démentirent pas un instant. A Khong, nous n'étions annoncés par aucun antécédent fâcheux pour la considération des Européens : la tranquillité et la richesse de cette province, assez éloignée des frontières pour ne ressentir jamais le contre-coup des guerres voisines, rendaient la population plus confiante qu'à Stung Treng, où l'on était souvent exposé aux incursions des sauvages et des rebelles annamites ou cambodgiens. Notre générosité, la douceur de nos allures, la régularité de la conduite des hommes de l'escorte justifièrent et augmentèrent cette confiance. Les habitants se montrèrent plus qu'empressés et nous importunèrent par leur curiosité incessante. Les moindres objets européens, offerts comme cadeaux ou présentés comme objets d'échange, excitaient la plus vive admiration et les plus grandes convoitises. Le gouverneur, devenu l'heureux possesseur de quelques-uns d'entre eux, disait que bien certainement Bouddha avait dû naître en France et non dans un pays aussi pauvre et aussi barbare que le sien. Il nous envoya un bœuf en retour, ce qui nous causa un plaisir infini, pareille aubaine ne nous étant point arrivée depuis notre départ de Pnom Penh.

La position de Khong en fait un centre commercial assez important, et les échanges y paraissent plus actifs qu'à Stung Treng. Les principaux négociants sont des Chinois fixés dans le pays depuis longtemps et mariés à des indigènes. Aux produits déjà signalés à Stung Treng, il faut ajouter la soie, que l'île de Sitandong produit en quantités relativement considérables. Khong est en relation avec les tribus de sauvages de l'est par une route qui part de la rive gauche du fleuve et qui paraît assez fréquentée. A la hauteur de Khong, et sur la rive droite, s'étend la province cambodgienne de Tonly Repou, tombée aujourd'hui au pouvoir des Siamois. Elle doit son nom à une jolie petite rivière, dont la vallée était autrefois riche et peuplée ; depuis son annexion à Siam, elle est presque déserte, et les montagnes qui la limitent servent de refuge à des bandes de voleurs. Le commandant de Lagrée alla visiter, pendant notre séjour à Khong, un ou deux villages qui dépendent de cette province, et remonta pendant quelques milles la rivière Repou, que les Laotiens appellent Se Lompou [1]. Il revint convaincu de l'importance qu'il y aurait, pour le Cambodge et pour le commerce de notre colonie de Cochinchine, à revendiquer la posses-

1. *Tonly* en cambodgien, *Se* en laotien, veulent dire rivière.

(*Note de l'auteur.*)

sion d'un territoire dont Siam s'est emparé par une véritable trahison. Sous le roi Ang Cham, prédécesseur d'Ang Duong, père du roi actuel du Cambodge, le Déchu Ming, grand mandarin de Compong Soai, se révolta contre son souverain légitime; poursuivi par les troupes royales, auxquelles s'étaient joints les Annamites, il se réfugia dans la province de Tonly Repou, qui relevait de son gouvernement. N'espérant pas pouvoir y tenir longtemps, il implora le secours du roi de Siam et lui offrit de lui livrer, non seulement cette province, mais encore celle de Muluprey, située plus à l'ouest. Siam accepta l'offre, lui donna le gouvernement de



Khong. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

ces deux provinces, que les Cambodgiens n'osèrent plus revendiquer, et la scission fut consommée en fait, sans avoir jamais été proclamée ou reconnue de part et d'autre d'une façon officielle.

Si l'on veut que le commerce par la vallée du Mékong prenne l'extension qu'il doit logiquement avoir, il faut que le pavillon français flotte sur la rive droite du fleuve, en amont des cataractes, pour protéger le transbordement des marchandises qui remontent ou qui descendent; il faut aussi favoriser les travaux de nature à faciliter le passage, et enfin agrandir autant que possible le cercle de notre influence civilisatrice, qui seule peut faire atteindre à ces riches contrées le développement dont elles sont susceptibles.

Dès que le pays se trouvera en possession de communications commerciales plus faciles et moins onéreuses, la position du groupe d'îles que commande Khong lui assurera une prospérité analogue à celle que les districts les plus favorisés du delta du Cambodge ont acquise sous la domination française. Malheureusement, à Khong, nous avons recueilli de la bouche des commerçants chinois les mêmes plaintes qu'à Stung Treng relativement aux exigences et aux rigueurs de la douane cambodgienne de Pnom Penh.

Dans le sud de l'île de Khong, M. de Lagrée a trouvé quelques vestiges peu importants, mais encore reconnaissables, de constructions khmers. Le pays, plus accidenté, plus pittoresque que la monotone et plate étendue que nous avions traversée jusque-là, invitait, malgré les pluies, aux excursions et aux promenades. Vis-à-vis de notre campement, sur la rive gauche du fleuve, s'élevaient des hauteurs boisées : habitués aux plaines sans limites de la Cochinchine et du Cambodge, nous nous imaginions avoir devant nous de véritables montagnes. La complaisance des habitants, dont nous commencions à balbutier un peu la langue, rendait nos déplacements plus faciles : nous nous sentions plus libres dans nos mouvements, plus indépendants qu'au début du voyage, et chacun mettait plus d'activité et plus de plaisir à ses recherches.

On se rappelle sans doute qu'avant de nous engager définitivement dans la partie supérieure de la vallée du fleuve, nous devions recevoir du gouverneur de la colonie les passeports et les instruments qui nous manquaient encore. Il fallait choisir un point de stationnement commode et agréable pour attendre la saison sèche au retour de laquelle on devait expédier de Pnom Penh les objets attendus. M. de Lagrée avait hésité un instant entre Khong et Bassac, chef-lieu de la province qui confine immédiatement, au nord, la province de Khong, et qui se trouve sur le fleuve à un peu plus de vingt lieues de ce dernier point. Après quelques jours passés à Khong, le chef de l'expédition fixa son choix sur Bassac, dont l'importance politique lui parut plus grande et où il pensa qu'il serait plus facile d'obtenir des renseignements sur le haut du pays.

Le 6 septembre, nous nous remîmes en route pour cette nouvelle destination. Au-dessus de l'île de Khong, le fleuve réunit toutes ses eaux en un seul bras; pour la première fois depuis Sombor, il n'occupe plus qu'une largeur de douze à quinze cents mètres, et son lit se trouve débarrassé des rochers et des bouquets d'arbres qui l'obstruaient. Ses rives, très peuplées et très cultivées, offrent partout des lieux de halte commodes et bien approvisionnés. Il fallut au début réprimer vigoureusement les tentatives de vol

et de pillage de nos bateliers laotiens; l'honneur de nous conduire leur assurait, disaient-ils, le privilège de l'impunité. Nous eûmes toutes les peines du monde à leur faire comprendre que nos usages répugnaient à de telles libertés; mais nous apprîmes que chaque fois qu'un mandarin siamois traversait le pays, les hommes de son escorte et les bateliers qui l'accompa-



Les montagnes de Bassac, vues de l'île Deng. — Dessin de A. Herst, d'après un croquis de M. Delaporte.

gnaient s'arrogeaient le droit de prendre dans les villages tout ce qui se trouvait à leur convenance. Il fallut user de menaces pour convaincre nos indigènes que nous n'acceptions pas l'assimilation dont ils prétendaient nous honorer, à leur profit.

De Khong à Bassac, la direction du Cambodge est exactement le nord. Des deux côtés de ses rives, les collines, que nous avions commencé à rencontrer à Khong, s'élèvent graduellement en chaînes régulières et varient

l'aspect des paysages. Au fond de la longue perspective que nous offrait le cours du fleuve, se dessinait un groupe lointain de montagnes qui, chaque jour, prenait au-dessus de l'horizon des proportions plus considérables. Au bout de cinq jours de marche, nous commencions à parcourir l'immense arc de cercle que décrit le fleuve au pied de ces montagnes, et le lendemain, 11 septembre, à neuf heures du matin, nous prenions encore une fois terre à Bassac.

Bassac est situé sur la rive droite du Mékong, au pied d'un imposant massif montagneux qui est le trait géographique le plus saillant de tout le Laos inférieur. Ce massif, à cheval sur le fleuve, occupe sur la rive gauche un immense espace à peu près circulaire et se prolonge sur la rive droite par deux ou trois sommets remarquables. L'un d'eux, appelé Phou Bassac par les indigènes, d'une forme conique très élancée, s'élève à une faible distance à l'ouest du village et jette de tous côtés des contreforts puissants. Au nord de Bassac et sur les bords mêmes du fleuve, un plateau à arêtes vives et coupé à pic sur sa face sud, — ce que nous devions plus tard apprendre à nos dépens, — est le point de départ d'une chaîne d'un fort relief qui longe la rive droite. Elle se termine par un pic, Phou Molong (*phou* signifie montagne en laotien), qui est le plus important de tout ce groupe et dont on peut voir la cime, par un temps clair, de la pointe nord de l'île de Khong, c'est-à-dire d'une distance de vingt-cinq lieues.

Vis-à-vis de Bassac, le Cambodge est divisé par une grande île en deux bras très inégaux. Cette île, nommée Don Deng, ne ménage, le long de la rive gauche, qu'un canal de quatre cents mètres et laisse les eaux du fleuve se déployer devant Bassac sur une largeur de plus de deux kilomètres. Dans l'est-nord-est, les sommets volcaniques de la partie du massif montagneux située sur la rive gauche dentellent l'horizon, et à l'angle le plus sud de ce massif s'avance une haute montagne ronde, que nous avions surnommée le Teton en raison de sa forme, et à laquelle j'ai donné depuis le nom de pic de Lagrée [1].

La beauté du fleuve, le cadre puissant de montagnes au milieu duquel il déroule ses paysages grandioses, font de Bassac l'une des stations les plus remarquables et les plus pittoresques de la vallée du Cambodge. Elle est aussi l'une des plus heureusement choisies au point de vue politique et commercial. Le voisinage de Phou Bassac tempère singulièrement les ardeurs du climat. Quoique l'on soit à peine sous le quinzième degré de latitude nord, on retrouve ici, pendant quelques matinées de janvier, les

1. Voy. la note p. 4.

températures de douze à quatorze degrés, si vivifiantes pour des Européens anémiés par un long séjour sous les tropiques; au fort de l'été, la chaleur n'est jamais aussi insupportable qu'elle l'est en Cochinchine ou même dans quelques endroits de la vallée du fleuve situés plus au nord. L'immense nappe d'eau qui s'étend devant le village rafraîchit l'atmosphère et produit des jeux de brise qui la renouvellent constamment. Cette position excep-



Vue de Bassac. — Dessin de E. Burnand, d'après un croquis de M. le docteur Harmand.

tionnelle désigne Bassac comme l'un des points du Laos inférieur où l'influence française doit désirer s'implanter le plus solidement. On pourrait y fonder dès à présent une station de convalescence pour nos malades de Cochinchine.

Les pluies diluviennes qui nous accueillirent à notre arrivée nous empêchèrent de goûter tout d'abord les charmes et les avantages de notre nouveau séjour. Le gouverneur de Bassac nous avait donné pour résidence le

vaste sala construit sur la berge vis-à-vis de sa demeure. Nous y fûmes claquemurés par le mauvais temps pendant plus d'une semaine. Notre seule distraction était de contempler les eaux jaunâtres du fleuve, chaque jour plus rapides et plus hautes, charrier des arbres énormes, parfois même des îlots arrachés à ses rives. Tout autour de notre habitation, des Laotiens à figure stupéfaite restaient des heures entières à nous regarder à travers le treillage en bambous qui formait les murs, et nous fournissaient un genre de spectacle aussi monotone, mais moins imposant que le premier.

Enfin, vers le 20 septembre, les pluies cessèrent. J'avais hâte, en ma qualité de géographe, de fixer la position du point où nous étions arrivés, et je profitai pour cela du premier rayon de soleil. Je laisse à penser si la curiosité des badauds en redoubla. Mes calculs achevés et débarrassé de ce souci scientifique, je pus faire plus ample connaissance avec le pays et me joindre aux excursions qu'organisaient avec entrain mes compagnons de voyage.

Nous n'avions d'autres prédécesseurs européens à Bassac que les voyageurs hollandais du dix-septième siècle. Leur relation, peu connue et fort incomplète, ne contient aucune observation sérieuse sur les mœurs des habitants et l'histoire de la contrée. Depuis cette époque jusqu'à Mouhot, les rares descriptions relatives aux régions indo-chinoises sont remplies de tant de faits erronés et d'assertions contradictoires qu'il ne sera pas inutile, avant de continuer ce récit, d'esquisser rapidement la physionomie de la population nouvelle au milieu de laquelle nous devions vivre pendant de longs mois. Le lecteur, brusquement arraché du milieu des ruines d'une antique civilisation, et entraîné, d'île en île, de cataracte en cataracte, jusqu'au cœur d'un pays inconnu et presque sauvage, doit être un peu hors d'haleine et ne sera pas fâché de se reposer ici. Ces données sur la nation laotienne lui permettront de comprendre plus facilement et de partager les impressions du voyageur.

La race laotienne est d'origine mongole et ne s'est avancée que graduellement du nord au sud le long de la vallée du Cambodge. Les vagues souvenirs que l'on peut recueillir encore s'accordent à la faire descendre de la partie orientale du plateau du Tibet. Elle se serait établie tout d'abord dans l'État de Xieng Mai, un des royaumes laotiens qui apparaissent les premiers dans l'histoire, vers le septième ou le huitième siècle avant notre ère. Concentrée pendant longtemps dans cette région, elle aurait réussi à former, sur les frontières mêmes de la Chine, un puissant royaume, dont on retrouve quelques mentions dans les annales chinoises. Peu de temps avant notre ère, un rameau considérable se détacha de cette souche d'émigrants

pour s'avancer dans le sud par la vallée du Ménam. C'est la nation siamoise actuelle. La langue laotienne et la langue siamoise diffèrent tellement peu entre elles, même aujourd'hui, que les deux peuples s'entendent sans difficulté. Les traditions siamoises considèrent l'intérieur du Laos comme le centre de toutes leurs origines; c'est la terre sainte où se sont accomplis les



Francis Garnier observant la hauteur du soleil. — Dessin de A. Marie, d'après une aquarelle de M. Delaporte.

prodiges primitifs et d'où est venu l'enseignement religieux. Les Siamois eux-mêmes ne s'appellent que les Petits Thays (*thay* signifie homme libre), alors qu'ils donnent le nom de Grands Thays à tous les Laotiens du Xieng Mai et de la partie plus septentrionale du Laos qui dépend aujourd'hui de la Birmanie. Sur l'étymologie du mot Laos lui-même on ne peut hasarder que des conjectures, et j'ignore si c'est une appellation indigène ou étrangère. Dans le Laos inférieur, les habitants se nomment eux-mêmes Léo; c'est éga-

lement ainsi qu'ils sont désignés par les Annamites. José de Barros, qui est le premier auteur où l'on rencontre le mot Laos, semble tenir ce nom des Siamois. Dans la relation de Gérard van Wusthof, le Cambodge est appelé le fleuve Laouse, et le royaume de Vien Chang, le pays de Laouven ou de Louwen. Dans tous les cas, le nom de Laotien semble s'appliquer plus spécialement à la branche de cette race qui occupe la vallée du Cambodge, et le nom de Thay est réservé aux Laotiens du nord. Cette division des Laotiens en deux grandes tribus est adoptée à la fois par les Siamois et par les Birmans; c'est surtout à la première de ces deux tribus que s'appliqueront les notions que l'on trouvera plus loin sur les institutions du Laos.

Pendant que les Siamois réussissaient à fonder aux embouchures du Ménam un empire qui est aujourd'hui le plus florissant de toute l'Indo-Chine, le rameau laotien qui nous occupe rencontrait les difficultés les plus grandes à s'implanter sur les rives du Cambodge; il lui fallut longtemps combattre contre les populations autochtones. Les luttes intestines de ses nombreuses tribus contribuèrent aussi à arrêter leur développement et à les assujettir pendant de longues années à la domination des royaumes voisins. C'est probablement une principauté laotienne qu'on doit reconnaître dans ce royaume de Lam-ap dont les annales tongkinoises retracent les longues guerres avec les Annamites, vers les quatrième et cinquième siècles de notre ère. A plusieurs reprises, la domination chinoise s'étendit sur ces contrées, et ce fut autant pour la fuir que pour chercher, en se rapprochant de la mer, les débouchés et les relations extérieures qui leur manquaient, que les Laotiens continuèrent à s'avancer vers le sud. La décadence de l'empire khmer leur permit de fonder, vers le treizième siècle, un puissant royaume, celui de Lansang ou de Vien Chang, qui s'étendit bientôt des cataractes de Khon au vingtième degré de latitude nord et toucha un instant aux portes d'Ajuthia, capitale du royaume de Siam. Une révolution chassa du trône, vers 1528, le roi conquérant et habile qui avait su réunir en un seul faisceau l'ensemble des tribus laotiennes; ses successeurs ne purent le maintenir à ce degré d'union et de puissance. A cette date se placent des luttes acharnées contre les Gueos, cruels anthropophages, qui habitaient les montagnes et que les Laotiens ne purent soumettre qu'avec le concours des Siamois. Au dix-septième siècle, le royaume de Vien Chang brilla d'un nouvel éclat et fut souvent heureux dans ses guerres contre le Cambodge; ce fut à cette époque que sa capitale fut visitée par Gérard van Wusthof et qu'un jésuite, le P. Jean-Marie Léria, parvint à s'établir pendant quelque temps dans le pays pour y prêcher la religion chrétienne. Les impressions de ce missionnaire se trouvent consignées dans Martini. Peu après, la puissance du royaume

laotien déclina ; il se divisa de nouveau. Bassac, qui n'était, lors du passage de Wusthof, en 1641, qu'un simple poste frontière, devint en 1712 la capitale d'une petite principauté, en même temps qu'au nord de Vien Chang s'en élevait une autre, celle de Luang Prabang. Les Siamois et les Annamites se hâtèrent de profiter de cette scission et commencèrent à se disputer la suprématie de la vallée du fleuve. Vers la seconde moitié du dix-huitième siècle, Siam avait réussi à faire reconnaître sa suzeraineté à tout le Laos, à l'exception du royaume de Bassac, qui réussit à rester complètement indépendant. La prise d'Ajuthia par les Birmans, en 1767, fit croire aux populations soumises que le moment était favorable pour secouer le joug; mais la révolte, un instant victorieuse, ne tarda pas à être comprimée, et Bassac fut entraîné dans le désastre commun. En 1826, les princes de Vien Chang essayèrent de nouveau de proclamer l'indépendance du Laos; la répression fut prompte et terrible : le roi de Vien Chang fut vaincu, livré par les Annamites chez lesquels il s'était réfugié, et il mourut en prison à Ban Kok.

Depuis cette époque, toute velléité d'indépendance semble avoir disparu chez les Laotiens. Répartis en un grand nombre de provinces dont tous les gouverneurs relèvent directement de Ban Kok, ils paraissent résignés à une domination dont la moindre impatience leur a coûté de si sanglantes et de si cruelles représailles. Cette soumission n'est sans doute que momentanée, et le gouvernement de Siam se sent obligé à certains ménagements à l'égard des vaincus. C'est ainsi qu'il a conservé à la tête des provinces laotiennes des chefs issus des grandes familles du pays et qu'il a laissé le titre de roi aux descendants de race royale. A Bassac même, nous avions affaire à un roi.

Il est difficile de croire que cette domination de Siam, si lourde à porter malgré la prudence de ceux qui l'exercent, puisse être la destinée définitive d'une race intelligente et douce à laquelle il n'a manqué, pour arriver à une civilisation plus complète, que des circonstances géographiques favorables à son expansion extérieure et des communications plus fréquentes avec les nations voisines. Tandis que, chez les Cambodgiens, tout ressort a disparu, toute vitalité semble éteinte, il existe chez les Laotiens des germes de progrès qui n'attendent qu'une occasion pour se développer. Leur esprit est curieux, leur religion est tolérante. Chez leurs voisins du sud, au contraire, une apathie profonde, un stupide dédain pour toute chose nouvelle, un fanatisme religieux presque incompatible avec les dogmes bouddhiques, sont des signes non équivoques d'irrémédiable décadence. Les premiers peuvent renaître à l'activité et à la richesse, au milieu

des contrées admirables qu'ils habitent, sous l'influence civilisatrice de la France; les seconds semblent, jusqu'aujourd'hui, n'être qu'une barrière aux progrès de cette influence dans l'intérieur de l'Indo-Chine.

Le Laotien est en général bien fait et vigoureux. Sa physionomie offre un singulier mélange de finesse et d'apathie, de bienveillance et de timidité. Il a les yeux moins bridés, les pommettes moins saillantes, le nez plus droit que les autres peuples d'origine mongole; et, n'était son teint dont la couleur pâle le rapproche beaucoup du Chinois, on serait tenté de lui attribuer



Laotiens. — Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. Delaporte.

une assez forte part de sang hindou. Il a la tête rasée et ne conserve, comme les Siamois, qu'une touffe de cheveux longs de 3 ou 4 centimètres sur le sommet de la tête. Il sait se draper avec goût et porter les plus belles étoffes avec aisance et dignité. Il choisit toujours les couleurs les plus voyantes, et l'aspect d'une assemblée nombreuse où ces vives nuances du costume tranchent sur le teint cuivré des acteurs est parfois d'un effet saisissant. Pour les gens du commun, le costume se compose d'une simple pièce de cotonnade appelée *langouti*, passée entre les jambes et roulée autour de la ceinture; pour les gens d'un certain rang, le langouti est en soie; on y ajoute souvent une petite veste boutonnée droit sur la poitrine, à manches très étroites, et une autre pièce d'étoffe également en soie, que l'on porte soit en guise

de ceinture, soit en écharpe autour du cou. La coiffure et la chaussure sont choses d'un usage presque inconnu au Laos; seuls les hommes de peine et les bateliers, quand ils travaillent ou quand ils rament sous un soleil ardent, se couvrent la tête d'un immense chapeau de paille presque plat qui ressemble à un parasol. En grande toilette, les personnages d'un rang élevé portent des espèces de pantoufles ou de mules, qui paraissent les gêner beaucoup et qu'ils quittent à la première occasion.

La plupart des Laotiens sont tatoués sur le ventre ou sur les jambes ; cette



Femmes d'un mandarin laotien. — Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. Delaporte.

habitude tend à disparaître dans le sud du Laos, c'est pour cela que ses habitants sont désignés dans certaines relations sous le nom de Laotiens à ventre blanc, par opposition aux Laotiens du nord, qui sont complètement tatoués entre la ceinture et la cheville et que l'on appelle Laotiens à ventre noir. Je ne crois pas que cet usage ait été spontané chez la nation laotienne. L'auteur portugais que j'ai déjà cité, José de Barros, parle des horribles peintures qui couvraient presque complètement le corps des sauvages Gueos, contre lesquels les Laotiens ont été en lutte au quinzième siècle. Ne serait-ce pas là l'origine de la coutume adoptée par les vainqueurs ? Les Gueos me paraissent être les ancêtres des sauvages à type océanien que l'on rencontre dans les régions montagneuses de l'Indo-Chine, et j'ai été frappé de l'ana-

logie d'aspect et de dessin que présentent les tatouages du Laos, avec ceux des habitants des Marquises et d'autres îles de la Polynésie. Je livre en passant ce renseignement et cette hypothèse aux ethnographes [1].

Les femmes laotiennes ne sont guère plus vêtues que leurs maris. Le langouti, au lieu d'être relevé entre les deux jambes, est simplement serré à la ceinture et tombe un peu au-dessus des genoux de manière à former une sorte de jupon court et collant. En général elles drapent une seconde pièce d'étoffe sur la poitrine et la rejettent sur l'une ou l'autre épaule sans grand souci de cacher les seins. Les cheveux, d'un noir magnifique, sont portés dans toute leur intégrité et relevés en chignon sur le sommet de la tête. Une bandelette en étoffe ou en paille tressée, large de deux doigts, les retient et les entoure; ce petit diadème est souvent orné de quelques fleurs. Toutes les femmes portent au cou, aux bras et aux jambes des cercles d'or, d'argent ou de cuivre, passés en assez grand nombre les uns au-dessus des autres. Les plus pauvres se contentent de cordons de coton ou de soie auxquels, surtout chez les enfants, sont suspendues de petites amulettes données par les prêtres comme talismans contre les sortilèges ou comme remèdes contre les maladies. Les hommes faits dédaignent ces ornements et n'estiment que les bagues à pierres brillantes que l'on achète fort cher aux colporteurs qui viennent de Ban Kok. Les gens riches en ont les doigts chargés. Les boucles d'oreilles sont aussi d'un usage assez répandu. Mentionnons encore, parmi les accessoires du costume, l'énorme cigarette, roulée en forme de tronc de cône dans un fragment séché de feuille de bananier, et posée sur l'oreille comme la plume d'un scribe. Il faut plusieurs séances pour la fumer entièrement.

N'en déplaise à mes lectrices, beaucoup de femmes laotiennes m'ont paru gracieuses et même jolies. Était-ce l'effet d'une longue absence de France et d'un séjour prolongé en Cochinchine, où les femmes s'éloignent, plus que celles du Laos, du type de beauté convenu chez les Européens? Sans aucun doute, et mon goût avait dû se dépraver.

La polygamie est tolérée mais n'existe pas, à proprement parler, dans les mœurs. Les gens riches ont seuls plusieurs femmes, et encore en est-il toujours une parmi elles qui est qualifiée de légitime. La pureté des alliances est une condition indispensable pour l'exercice du droit de succession aux diverses charges. Au Laos, une femme qui ne serait pas noble et princesse ne saurait donner à un roi un fils apte à lui succéder.

Quant au régime civil de la famille, il semble, à peu de nuances près,

1. Au commencement de sa carrière maritime, Francis Garnier avait fait une campagne dans les mers du Sud et visité les archipels de l'océan Pacifique.

être réglé par la loi chinoise, qui domine dans toute la péninsule, à Siam comme au Tongking[1]. Les mœurs sont assez libres et la fidélité conjugale tient souvent à très peu de chose. L'adultère est puni d'une simple amende, et l'opinion est pleine d'indulgence pour ce genre de faiblesse. Le célibat des prêtres, dont au Cambodge la violation entraîne la mort, s'observe beaucoup moins rigoureusement au Laos. Quand un coupable est signalé dans les rangs sacerdotaux, ce qui arrive quelquefois, on se contente de lui administrer un certain nombre de coups de rotin et de le défroquer.

Comme à Siam et au Cambodge, l'esclavage existe au Laos : on devient esclave pour dette, par confiscation judiciaire, pour éviter la mendicité; mais cette catégorie d'esclaves est extrêmement restreinte. L'immense majorité de ces malheureux se recrute, comme je l'ai déjà dit, chez les tribus sauvages de l'est. Ils sont employés à la culture et aux travaux domestiques, et traités avec la plus grande douceur. Ils vivent même souvent si intimement et si familièrement avec leurs maîtres que, sans leurs cheveux longs et leur physionomie particulière, on ne les remarquerait pas au milieu d'un intérieur laotien.

Les Laotiens sont très paresseux ; quand ils ne sont pas assez riches pour avoir des esclaves, ils laissent volontiers aux femmes la plus grande partie de la besogne journalière ; outre les travaux intérieurs de la maison, celles-ci pilent le riz, travaillent aux champs, pagayent dans les pirogues. La chasse et la pêche sont à peu près les seules occupations exclusivement réservées au sexe fort.

Il serait oiseux de décrire ici tous les engins dont on se sert pour prendre le poisson, principal aliment, après le riz, de toutes les populations riveraines du Mékong et que le fleuve fournit en quantité inépuisable. Ce sont, en général, de vastes tubes en bambou et en rotin, ayant un ou plusieurs cols en entonnoir, dont les pointes repoussent le poisson une fois qu'il est entré. On fixe solidement ces appareils à un arbre de la rive, en présentant leur ouverture au courant, ou bien on les immerge complètement à l'aide de grosses pierres. Ils sont relevés tous les deux ou trois jours. On emploie aussi un ingénieux petit système de flotteurs qui supportent une rangée d'hameçons et réalisent la pêche à la ligne en supprimant le pêcheur : c'est la ligne de fond perfectionnée des pêcheurs européens. Il existe des systèmes de pêche plus productifs que ceux-là : la pêche au tramail, au filet, au harpon, à l'épervier, tous exercices dans lesquels les indigènes acquièrent dès l'enfance une adresse remarquable.

1. On peut consulter, pour tout ce qui concerne la législation et l'organisation politique de l'Indo-Chine orientale, *le Pays d'Annam*, par E. Luro (Leroux, 1877).

La chasse est plutôt l'affaire des sauvages que des Laotiens, qui sont loin de tirer parti des ressources giboyeuses de la contrée. Quelquefois cependant on se réunit en troupe nombreuse pour une battue dans la forêt et l'on réussit à abattre un cerf ou deux; mais ces sortes d'entreprises sont plus bruyantes que fructueuses. Les fosses et les divers autres pièges que les Laotiens savent construire ont assurément une efficacité plus grande que les fusils à pierre dont ils se servent dans leurs chasses à courre.

Les ustensiles domestiques sont nombreux : il en est d'un usage si général qu'on les trouve dans la maison du plus pauvre comme dans celle du plus riche. Tel est le plateau à bétel, contenant les feuilles fraîches de cette plante, les noix d'arec, l'étui à chaux et le tabac, ensemble des éléments indispensables à la formation de la chique en usage chez tous les peuples de l'Indo-Chine, et qui leur fait ces dents noires et ces lèvres sanguinolentes, dont le premier aspect est si repoussant. Un petit bâton aide à étendre la chaux sur la feuille de bétel; des ciseaux à ressort, toujours bien aiguisés, servent à découper l'arec en rondelles minces. Parfois une fille respectueuse met dans un tube en bronze ces divers ingrédients et les broie avec un pilon en fer, avant de les présenter au vieillard chef de la famille, dont les dents branlantes se refusent à les mâcher. Sur un second plateau en métal s'étalent les cigarettes, qui jouent le premier rôle dans l'hospitalité laotienne. Un crachoir est toujours à la portée des chiqueurs et des fumeurs. Les gens aisés offrent après la cigarette une tasse de thé, et chez les grands personnages, les théières, les crachoirs, les boîtes à bétel ou à chaux sont en argent, ou même en or.

Les ustensiles de table, à peu près tous empruntés aux Chinois, sont moins nombreux et plus simples. On range sur un large plateau en cuivre ou en bois tous les bols en faïence ou en porcelaine qui contiennent le poisson, les viandes et les condiments. Des bols un peu plus grands ou de petits paniers en bambou, de formes souvent élégantes, sont placés, remplis de riz, à côté de chacun des convives. Ceux-ci puisent tour à tour à l'aide de leurs baguettes dans les différents bols du plateau et composent avec toutes les sauces un savant mélange auquel une boulette de riz vient servir de lien. On ne boit guère en mangeant. Ce n'est qu'après le repas que chacun va puiser un bol d'eau dans la jarre voisine et que se succèdent, si la réunion est nombreuse et l'hôte généreux, les libations d'eau-de-vie de riz et de thé. Les femmes mangent à part. Le chef de la famille mange ordinairement seul.

Le système de gouvernement et d'administration des provinces laotiennes est à peu près le même que celui qui est en vigueur à Ban Kok et dans le

Cambodge. Le gouverneur de la province, quand il a le titre de roi, comme à Bassac, prend le nom de *Kiao-Muong* (maître du Muong) : il a sous lui trois grands dignitaires, l'Opalat, qui est quelque chose d'analogue au second roi à Siam, le Latsvong et le Latsbout. Ces fonctions sont purement honorifiques, et aujourd'hui, comme à l'époque de l'indépendance du Laos, elles sont remplies par des princes de sang royal. C'est toujours Ban Kok qui désigne les titulaires de ces dignités.

Le gouverneur nomme directement aux premières charges administratives de la province, qui sont au nombre de trois : le Muong Sen, le Muong


Chasse au cerf. — Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. Delaporte.

Kiao, le Muong Khang. Ces trois mandarins sont appelés aussi mandarin de droite, mandarin de gauche et mandarin du milieu, et c'est devant leur tribunal que sont portées toutes les affaires. On peut toujours appeler de leur décision au gouverneur, et même appeler à Ban Kok du jugement de ce dernier, ce qui constitue en réalité trois degrés de juridiction ; mais il est rare que le peuple use de ce moyen onéreux, auquel les grands seigneurs du pays peuvent seuls recourir.

Comme en Chine et en Cochinchine, les pénalités corporelles, ingénieusement échelonnées en une série croissante, forment un code où le bâton se retrouve à chaque ligne. On n'a pas au Laos des idées trop exagérées sur la dignité humaine, et quelques coups de bambou ou de rotin ne font rien perdre dans la considération publique. Les plus hauts mandarins comme

les plus humbles travailleurs sont journellement exposés à en recevoir, car ce supplice est presque l'accompagnement obligé de l'interrogatoire des prévenus.

L'endroit frappé est le haut des reins; en Cochinchine et au Cambodge, on frappe au contraire sur la partie charnue qui les termine. Le sang jaillit dès les premiers coups, et il arrive quelquefois que le coupable succombe à ce supplice, si la colère du juge le prolonge trop longtemps. La cangue, les fers, la prison, l'exposition publique, les amendes, l'exil, l'esclavage, complètent la série des peines en usage. Le supplice capital est fort rare, et la plupart des gouverneurs ne peuvent condamner à mort sans en référer à Ban Kok.

Bien qu'elle affecte des formes cérémonieuses aussi excessives que celles usitées à Siam et en Chine, l'étiquette laotienne est, au fond, très familière, presque paternelle. En présence du gouverneur, qu'il ait ou non le titre de roi, les assistants accroupis sur le sol se prosternent très bas chaque fois qu'ils prennent la parole, mais ne se gênent nullement pour rire, fumer, causer bruyamment et troubler l'audience. Le dernier venu parle avec autant de hardiesse que le premier mandarin, et chacun est sûr d'être écouté du grand chef, accessible toujours et à tous. C'est là sans doute l'un des vestiges de l'ancienne organisation du peuple laotien en tribus ou en clans élisant leurs chefs, et le plus ou moins de popularité des candidats est un indice dont Ban Kok tient le plus grand compte lorsqu'il y a lieu de pourvoir à une place vacante de gouverneur. Malgré cette familiarité d'allures, les distinctions de rang et de naissance sont scrupuleusement observées au Laos. Il existe des lois somptuaires qui interdisent le port de certaines étoffes ou de certains bijoux aux gens du commun. La maison des princes se compose d'un nombre d'officiers déterminé; quand ils sortent, tous les détails du cérémonial : les personnes de leur suite, les ustensiles d'or ou d'argent que l'on porte derrière eux, la forme même du parasol qui les abrite, sont fixés avec soin et indiquent au public les titres ou les fonctions dont ils sont revêtus.

Les prêtres ou bonzes forment au Laos la classe la plus instruite : ils sont les dépositaires de toutes les traditions religieuses, historiques ou littéraires. Malheureusement la destruction des livres, se reproduisant à chaque révolution ou à chaque guerre, a singulièrement diminué cet héritage entre leurs mains, et les renseignements que l'on peut tirer des plus éclairés d'entre eux se réduisent à peu de chose. Le sens historique manque absolument à la race laotienne; son imagination se complaît à des fables grossières, à des légendes merveilleuses, sans date précise et



Le supplice du rotin au Laos. — Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. Delaporte.

sans portée, dont il est impossible d'apprécier la valeur historique. Tous les faits se rapportant à l'établissement des Laotiens dans le pays sont oubliés depuis longtemps, et leur étonnement est grand que l'on songe à s'informer de choses que leurs vieillards n'ont point vues. Il leur semble que l'étude du passé ne saurait réveiller que des souvenirs importuns, et qu'ils n'en peuvent retirer aucun enseignement. Comme au Cambodge, la religion est le bouddhisme, réglementé par Ceylan, île vénérée dans toute l'Indo-Chine sous le nom de Lanka. Les livres saints sont écrits en pali avec



Coffre servant à renfermer les livres sacrés dans les pagodes. — Dessin de E. Thérond, d'après un dessin de M. Delaporte.

traduction en langue vulgaire; les caractères en sont gravés au poinçon sur des feuilles de palmier découpées en étroites lanières et réunies en cahier. Ces cahiers sont le plus souvent dorés sur tranche. Aux doctrines bouddhiques, le Laotien mêle d'anciennes croyances aux démons et aux génies.

Les bonzes sont extrêmement nombreux au Laos, et le plus petit hameau possède au moins deux pagodes. A Bassac, il y en a seize. Chaque matin, vers huit heures, on voit passer dans le sentier du village de longues files de ministres de Bouddha, vêtus de robes jaunes et la tête complètement rasée, tenant sous le bras gauche le panier aux offrandes. Ils ne s'ar-

rêtent, ni ne demandent; mais les habitants, surtout les femmes, les guettant au passage, déposent respectueusement dans ce panier le riz destiné à leur nourriture, et qu'ils n'auront le droit de manger qu'après le coucher du soleil.

Les bonzes sont chargés de l'éducation des enfants; un certain nombre de ces derniers, appelés *néns*, vivent même avec eux. Ils sont vêtus de la robe jaune et formés de bonne heure aux cérémonies du culte. Les vœux des bonzes sont loin d'être perpétuels, et l'on peut quitter la robe jaune aussi facilement qu'on la prend. Il est même de bon ton, pour les gens du monde, de se faire ordonner prêtres à une certaine époque de leur vie et de se consacrer pendant quelque temps au service d'une pagode. Les princes se conforment à cet usage, le plus souvent par politique, quelquefois par piété sincère. En tout cas, il est rare qu'un grand personnage, vers la fin de sa carrière, ne fasse pas, en expiation de ses péchés, élever un temple à Bouddha. Mais ces monuments, résultats d'un vœu personnel, pieux emploi d'une grande fortune acquise par des concussions, sont le plus souvent délaissés par les fils du fondateur; l'activité de la végétation tropicale les recouvre bientôt de mousse, de plantes grimpantes, d'arbustes, qui leur donnent, au bout d'une quarantaine d'années à peine, un aspect de fausse antiquité. Il y a presque autant de pagodes dans cet état d'abandon que de pagodes neuves ou bien entretenues.

L'emplacement d'une pagode est une aire nivelée avec soin, de forme rectangulaire. Au centre se dresse le temple, dont les murailles sont en briques, au moins dans leur partie inférieure. Le toit est supporté par plusieurs rangées de colonnes. Le sanctuaire se compose d'un autel en briques, sur lequel repose la statue, de dimensions souvent très considérables. Elle est ordinairement en bois, quelquefois en briques recouvertes d'une épaisse couche de chaux, quelquefois en bronze, mais toujours dorée. A gauche et en avant de l'autel est placée, dans les grandes pagodes, une sorte de banc ou de chaire : c'est là que le chef des bonzes vient lire les livres saints à l'assemblée des fidèles. A côté du temple s'élèvent les habitations des bonzes. Derrière, on trouve des pyramides en briques ou de simples colonnes en bois indiquant le lieu de la sépulture du fondateur de la pagode, ou de quelque personnage remarquable par son rang ou sa sainteté. En outre, dans l'intérieur de l'enceinte, il existe presque toujours une sorte de clocher en bois, supporté par quatre poteaux et qui contient soit une cloche, soit un tambour, ou tout autre instrument en bois creux destiné à annoncer les cérémonies.

Celles-ci sont des plus simples et parfois des plus touchantes. Les fidèles



Bonzes quêtant dans les villages de Bassac. — Dessin de E. Burnand, d'après un croquis de M. le docteur Harmand.

viennent isolément au temple déposer sur l'autel un peu de riz, des fleurs, et faire brûler des bougies ou quelques fils de coton imbibés d'huile, pour appeler la bénédiction de Bouddha sur leur famille et sur leurs champs; d'autres fois ils apportent une offrande de viandes, de fruits, pour un parent ou un ami en voyage. Le bonze appelé récite une prière à l'intention de l'absent, soit en langue vulgaire, soit en pali; cette dernière prière



Chaire d'une pagode. — Dessin de H. Catenacci, d'après un croquis de M. Delaporte.

passe pour bien meilleure, mais n'est récitée qu'autant que le cadeau est considérable.

Les bonzes eux-mêmes se réunissent régulièrement pour prier, et, trois fois par jour, ils récitent deux à deux, devant l'autel, une sorte de prière qui rappelle la confession : le plus jeune énumère ses fautes ; le plus âgé lui répond : « Je n'ai rien à te reprocher, mon frère, car moi aussi j'ai péché. » « Aux premiers temps du bouddhisme, disent les vieillards, cette prière était d'or, aujourd'hui elle est de plomb. »

Les autres prières récitées dans le courant de la journée sont le plus sou-

vent des extraits de légendes des vies antérieures de Bouddha. Chaque pagode a sa légende préférée. Une prière très fréquente et très longue est celle qui consiste à demander que la paix subsiste entre tous les animaux qui vivent sur la terre. Quelquefois on murmure d'interminables litanies où l'on invoque tous les personnages sacrés; d'autres fois, les oraisons sont dites sur un chapelet partagé en dizaines, que chaque bonze porte à la ceinture. Elles consistent en de courtes prières répétées chacune dix fois. En voici un exemple : « Aujourd'hui j'ai mangé du riz; ce riz n'est pas le mien. Que ceux qui m'en ont fait l'aumône voient leurs vœux accomplis et soient heureux. » — Autre exemple : « J'ai des habits; ils ne m'appartiennent pas, » etc. — On sait que d'après la loi bouddhique les bonzes ne peuvent rien posséder en propre et doivent tenir de l'aumône leurs vêtements et leur nourriture.

Dans l'intérieur de leurs habitations, les bonzes s'exercent à la lecture et à la copie des livres sacrés. Ces lectures, faites à haute voix et psalmodiées sur une espèce de rythme monotone, se prolongent souvent le soir assez tard, alors que tout autre bruit a cessé, et se font entendre d'une extrémité à l'autre du village.

Outre ces pratiques journalières, on célèbre, à certaines époques fixes du mois et de l'année, à la nouvelle et à la pleine lune, au renouvellement des saisons, à la fin de l'inondation, à la fin de la récolte, des fêtes générales auxquelles toute la population prend part. On construit des autels portatifs en feuillages et en bambou, sur lesquels on porte en procession les fruits et autres offrandes destinés à la pagode. Des banderoles, des oriflammes de toutes les couleurs, dont quelques-unes sont de soie artistement brodée, précèdent ou accompagnent le cortège; d'autres se déploient à l'extrémité de mâts de pavillon plantés sur les différents points de son parcours; le temple lui-même en est entièrement décoré. Rien de plus champêtre et de plus riant que l'aspect des villages ces jours-là : partout des fleurs, des arcs de verdure, des habits de fête; le bruit du tam-tam et des pétards témoigne incessamment de l'allégresse publique. Malheureusement, quand vient le soir, grâce à des libations trop fréquentes d'eau-de-vie de riz, la fête se transforme en une orgie bruyante.

L'influence des bonzes est fort grande au Laos. Toutefois le pouvoir religieux et le pouvoir civil vivent côte à côte en bonne intelligence, et aucun des deux ne songe à empiéter sur les droits de l'autre. La neutralité du clergé bouddhique, dans toutes les questions politiques, paraît absolue; peut-être n'est-elle qu'apparente, et sera-ce un jour d'une pagode que partira un nouvel appel à l'indépendance et à la révolte contre Siam.

J'entends quelques-uns de mes lecteurs me demander ce qu'il faut penser du bouddhisme en lui-même, comme religion, et s'il mérite les attaques ou les louanges dont il a été tour à tour l'objet. J'avoue que je n'oserais prendre ouvertement son parti et le défendre contre l'accusation d'athéisme et de matérialisme qui lui a souvent été adressée. L'idée d'un être suprême, souverain créateur et dominateur de l'univers, est difficile à dégager nette-



Tombeau d'un bonze. — Dessin de E. Bocourt, d'après une aquarelle de M. Delaporte.

ment des croyances des populations bouddhiques. A vrai dire, je ne pense pas qu'elle y soit comprise. Elle ne trouverait, du reste, aucune place dans leur cosmogonie religieuse, et cet être suprême n'aurait à jouer qu'un rôle inerte et passif dans la distribution des récompenses et des peines. Pour un bouddhiste, le châtiment consiste à vivre, à voir se renouveler indéfiniment, par la transmigration, les soucis et les douleurs de l'être ; la récompense n'est que la cessation de cet état de choses, l'absorption de

l'âme dans une sorte de milieu indéfinissable, le *Nireupan* ou le *Nirvana*. Cette transformation définitive, but suprême de tous les efforts des bouddhistes, est-elle, comme on l'a dit, l'anéantissement absolu, la destruction sans retour de la personnalité, du *moi ?* Je ne le crois pas davantage. Si l'on veut bien se placer au point de vue des populations elles-mêmes, et non à celui de certains métaphysiciens abstraits, tenus à déduire fatalement de leurs prémisses des conséquences inévitables, on partagera mon opinion. Les masses n'usent point, en effet, d'une logique aussi rigoureuse, et si les doctrines qu'elles professent contiennent en germe une aussi épouvantable conclusion, elles sont loin d'en avoir conscience et se promettent, au contraire, une fin bien différente. Ce qui attire et séduit leur imagination, c'est la facilité donnée à tous d'arriver, par la pratique de la vertu, à l'état surnaturel de Bouddha [1], dernier terme de la série des transfigurations et qui précède immédiatement l'entrée dans le Nirvana, séjour de l'éternel repos. L'homme devenu Bouddha possède le don des miracles; il signale cette suprême période de son séjour sur la terre par des merveilles innombrables. D'ailleurs, chez les bouddhistes comme chez les chrétiens, la mort d'un juste est une délivrance. C'est la fin d'une longue et pénible étape; c'est un pas de plus fait vers la perfection, vers le terme définitif du voyage. On se hâte de brûler le corps, siège périssable de tant d'infirmités et de souffrances. Le bûcher est dressé au milieu de la plaine, surmonté d'un dais de verdure et de fleurs. Les prêtres, les parents, revêtus de leurs plus beaux habits, s'y rendent en procession, et l'on y met solennellement le feu. La piété filiale recueille les cendres de cette mortelle dépouille et les ensevelit dans le jardin de la maison, ou dans le terrain sacré d'une pagode. Seuls les pauvres gens ou les voyageurs qui meurent loin de leurs familles n'ont pas, au Laos, ces funérailles ardentes. Ils sont simplement couchés dans une bière et ensevelis à une faible profondeur dans le terrain en friche le plus voisin.

En résumé, une morale extrêmement pure, empreinte d'une profonde mansuétude et d'une immense charité, qui de l'homme s'étend à tous les êtres vivants, caractérise les préceptes du bouddhisme. C'est à l'élévation, à l'austérité forte et saine de ses enseignements, et non à la prétendue insalubrité du climat, qu'il faut attribuer la résistance que rencontrent les Missions catholiques ou protestantes à Siam et au Laos, où cette doctrine s'est conservée plus pure et plus fervente qu'ailleurs [2].

1. On sait que Bouddha n'est qu'un qualificatif et non pas un nom propre. Ce mot signifie, en pali : *sagesse*, et s'est substitué peu à peu, dans le langage ordinaire, au nom de Cakya mouni (solitaire de Cakya) ou de Sommonacodom, qui sont les appellations indienne et siamoise du fondateur du bouddhisme. (*Note de l'auteur.*)

2. Nous avons renvoyé et nous renverrons encore le lecteur au *Voyage lointain aux royaumes de*

Si l'on oublie l'écrasant régime que Siam fait peser sur le pays, aucune région n'offre des apparences aussi calmes, aussi riantes, aussi heureuses,

Cambodge et de Laouwen, déjà cité à la page 82 du présent ouvrage. Cette relation renferme sur les bonzes et la religion bouddhique quelques renseignements que leur caractère naïf rend intéressants à reproduire, et les appréciations du chef de la mission hollandaise, Gérard van Wusthof, qui, en 1641, remonta le fleuve du Cambodge jusqu'à Vien Chan, forment un piquant contraste avec celles de Francis Garnier. Le sous-marchand hollandais parle en ces termes de la religion et des cérémonies de Louwen (Laotiens).

« Le 11 octobre, nous arrivâmes à Samphana, dont le Nappra nous donna des poulets et des « fruits. Nous passâmes ensuite devant Beenmouc (Ban Mouk), Saymoen, Shapanon (Peu Nom), « résidence du Radia Talempoy ; et nous arrivâmes à Lochan (Lakôn), où habite un vice-roi, « le 18, jour de pleine lune : c'était le jour de l'an des Louwen. Les pâtres donnent alors de « grandes fêtes, avec toutes sortes de feux d'artifice. Le Radia Pourson nous fit inviter par Montip « à venir chez lui, le soir, contempler leurs cérémonies païennes. Nous donnâmes au grand « prêtre un *chiavonys* rouge, et nous vîmes que tous les faux dieux de ce pays étaient les mêmes « que ceux de Siam et du Cambodge ; seulement les prêtres paraissent avoir une autorité plus « grande et sont supérieurs même aux juges laïques.

« Il y a dans cette ville (Lakôn) vingt-cinq pagodes tout étincelantes d'or, et ce spectacle ne « laissait pas de récréer nos regards. Les Louwen regardent Lochan (Lakôn) comme une grande « ville, bien qu'elle ne soit guère plus considérable que Harderwijk. Nous nous promenâmes dans « les rues au clair de la lune ; mais nous ne pouvions circuler que difficilement avec nos gens... « Cette ville est bien la plus épouvantable place païenne qu'il y ait au monde. On y trouve beau- « coup d'or à bon marché. . . . .

« La plus grande partie de cet or est donnée par le roi aux bonzes pour orner leurs pagodes « et leurs nombreuses pyramides qui sont toutes dorées. Il y a à peu près une pagode pour sept « ou huit maisons ; souvent on en rencontre deux ou trois à côté les unes des autres. Il n'y a « guère de famille qui n'ait un de ses membres engagé dans la prêtrise, et ce corps païen est « aussi nombreux que les soldats de l'empereur en Allemagne. Ces idolâtres font croire au peu- « ple que Dieu est descendu du ciel dans le Lowen et que toutes les idoles ont été façonnées à « son image : ce dont ils s'enorgueillissent fort et ce pourquoi ils disent que Dieu les a bénis « au delà de ceux de Siam et du Cambodge, en leur donnant des temples d'une beauté incom- « parable et tant d'hommes saints et savants. Aussi, ajoutent-ils, les prêtres de Siam et du Cam- « bodge viennent toujours passer dix ou douze ans dans le pays de Louwen pour y faire leurs « études et recevoir leurs grades. Ce n'est pas là sans doute la véritable raison de cette dernière « coutume ; elle tient plutôt à ce que les prêtres sont regardés comme des Dieux dans le pays « des Louwen, qu'ils ont comme nourriture tout ce qu'ils désirent, et plus de vêtements qu'il « ne leur en faut ; enfin que, malgré l'hypocrisie de leur conduite, ils mènent une vie licen- « cieuse et violent le célibat qui leur est ordonné. Cela n'est point permis aux prêtres du Cam- « bodge, qui, en pareil cas, sont livrés à la justice. Aussi les prêtres des deux pays se détestent- « ils : ceux du Cambodge reprochent à ceux du Louwen de courir après les femmes, ce qui n'est « pas digne ; et ceux-ci reprochent aux premiers de mendier leur nourriture auprès des passants, « ce qui fait une tache à leur saint état en le rendant méprisable. Il n'y a rien autre à dire sur « leurs croyances, si ce n'est qu'ils apprennent aux gens à adorer leurs images et à sacrifier « avec des cierges allumés, en faisant beaucoup de grimaces et de superstitions diaboliques. Ils « promettent le plus grand bonheur à ceux qui leur donnent le plus, et savent, par ce moyen, « tenir le peuple sous leur autorité. Bref, ils ont l'art de s'acquérir l'aveugle dévouement des « hommes, tout en tapant joyeusement sur leur poche. »

Dans son voyage de retour du royaume de Louwen au royaume du Cambodge, Gérard van Wusthof fait remarquer « qu'ils prirent terre auprès d'un temple où les prêtres idolâtres célé- « braient leur service à l'écart dans les bois et qu'il dut offrir aux prêtres quelques présents en « échange desquels ils devaient prier — ils le promettaient du moins — pour le succès du « voyage. . . . .

« Les Louwen, continue-t-il, tiennent les rugissements [des tigres], ainsi que le bramement des « cerfs et le miaulement des singes, pour un signe de mauvais augure. Ils considèrent également « comme un mauvais présage que quelqu'un éternue, que des serpents nagent au-devant des « barques ou qu'un arbre sec perde ses branches sans qu'il y ait du vent. En pirogue, disent-ils, « il ne faut jamais puiser de l'eau avec un pot, ni poser le pied à l'avant : faute de ces précau-

que celle dont je viens d'esquisser rapidement la situation politique, matérielle et morale. Une riche et luxuriante nature semble inspirer les mœurs les plus douces et les plus paisibles ; nulle passion turbulente ou cruelle ne trouble la rêveuse nonchalance des habitants ; ces charmants paysages, que caresse de ses plus beaux rayons le soleil des tropiques, respirent partout une tranquillité, une innocence singulières. Toutes les rumeurs, tout le fracas du monde civilisé, viennent s'éteindre et mourir aux portes de cette contrée dont rien ne réussit à troubler le profond silence, et le souvenir qu'on en garde, une fois qu'on est rentré dans l'agitation du dehors, paraît si étrange, si lointain, qu'il semble correspondre à une autre planète, appartenir à une autre existence, et qu'il fait involontairement songer à la métempsycose [1].

Je reprends maintenant mon récit un instant interrompu. Les eaux du fleuve avaient atteint le 20 septembre leur hauteur maximum et inondaient toute la campagne par le lit des deux petits ruisseaux, dont le cours circonscrit au nord et au sud le territoire de Bassac. Au pied même du plateau qui s'élève au nord, et tout le long de la petite chaîne qui le relie à Phou Bassac, se trouve une assez forte dépression de terrain, qui à ce moment était transformée en un lac couvert d'îlots de verdure. Pour sortir du village, il fallait prendre une pirogue et voguer au milieu des arbres pendant plus d'un kilomètre. On mettait pied à terre au bas des premières pentes de la montagne, où de nombreux troupeaux de bœufs

« tions, elle se perdrait infailliblement. Telles sont les niaiseries dont les livres de leurs prêtres « sont remplis et auxquelles ils croient fermement. »

« En arrivant à Bœtzong, les mariniers louwen allèrent offrir des sacrifices et allumer des « cierges dans le temple en ruines, pour remercier leurs faux dieux de leur heureuse arrivée « en ce point et pour demander un retour sans accident. Ils prononçaient leurs prières avec « une telle émotion qu'ils avaient l'air de sangloter. Ainsi, du reste, en agissent-ils chaque fois « qu'ils ont à franchir un passage dangereux. »

L'*Essai historique sur le Cambodge* et l'étude sur *le Bouddhisme en Indo-Chine*, insérés par Francis Garnier dans la Publication officielle, renferment des détails de mœurs et des considérations politiques ou économiques qui éclairent et complètent les impressions de Gérard van Wusthof et qui expliquent notamment l'insuccès de la propagande catholique ou protestante en ce pays ; nous signalons à la page 410 cette intéressante conclusion : « En Indo-Chine, le Bouddhisme est le grand régulateur de la vie sociale; le culte met partout son empreinte, la pagode et le prêtre semblent deux rouages inséparables de l'organisation politique. Mais, à peine les populations d'origine et de civilisation chinoise font-elles leur apparition, que l'idée religieuse est reléguée au second plan; les cérémonies prennent un caractère laïque; le respect des ancêtres remplace le culte de Bouddha; le bonze, au lieu de la vénération des fidèles, ne recueille plus que l'indifférence et bientôt le mépris; son auréole de science et de sainteté s'efface ; il devient ignorant et mercenaire : le Bouddhisme végète, se cache et disparaît. »

Pour compléter ces indications on peut consulter la Publication officielle, chapitre xv, p. 329 à 347, et le chapitre xviii, p. 411 à 421, relatifs aux mœurs, au gouvernement et à la religion du Laos.

1. Voy. *De Paris au Tibet*, p. 171, 209, 210, 261, 262 et 265.

et de buffles paissaient librement en attendant la fin de l'inondation.

Dès les premiers jours de beau temps, nous fîmes une excursion au plateau, M. Delaporte, M. Thorel et moi. Nous avions la ferme résolution d'en accomplir l'escalade, et ce devait être là un exploit de début destiné à nous encourager à l'ascension future des montagnes de l'Himalaya et du Tibet. Nous gravîmes assez facilement le premier tiers de la hauteur, en suivant les sentiers tracés par les troupeaux qui abandonnent la prairie pendant la chaleur du jour et viennent se réfugier à l'ombre des grands arbres. Peu à peu les sentiers disparurent, la forêt se hérissa de bambous et de lianes au milieu desquels la hache de M. Thorel ne réussissait que difficilement à nous frayer un passage. Nous arrivâmes ainsi devant une haute muraille rougeâtre, formée par une roche à pic de 30 à 40 mètres de hauteur, le long de laquelle trois ou quatre petites cascades retombaient en pluie fine.

Au pied de cette muraille, dans les cavités de la roche, se trouvaient plusieurs petits bassins d'une eau fraîche et pure. Nous étions altérés et affamés : les provisions furent retirées des gibecières, étendues devant nous, et, après nous être convenablement restaurés, nous nous mîmes en devoir de gravir l'obstacle qui nous barrait le chemin. Sur la droite, la muraille s'était affaissée sur elle-même et brisée en blocs énormes qui en facilitaient l'escalade. En moins d'un quart d'heure nous arrivions au sommet de ce premier gradin. Nous nous trouvions au milieu d'une clairière, sur les bords d'un ruisseau qui, un peu plus loin, se répand le long de l'arête vive du rocher et alimente les chutes d'eau que nous avions rencontrées. Un gazon épais formait tout autour de nous un tapis moelleux, mais extraordinairement foulé et qui avait été récemment le lit de repos de quelque bête sauvage. De là rien ne limitait le regard du côté du sud et nous jouissions d'un coup d'œil magnifique : nous dominions complètement la forêt que nous avions eu tant de peine à traverser, et Bassac, et le fleuve dans son lointain parcours, et les grandes îles qui l'émaillent, se déroulaient au delà du sombre rideau de verdure étendu à nos pieds. A cette distance les maisons et les rizières se dessinaient avec une netteté d'autant plus surprenante que la nuance plus claire de la plaine contribuait à nous les montrer dans un éloignement plus grand. A notre droite, au contraire, le pic de Bassac et ses hauts contreforts nous apparaissaient avec un si puissant relief, qu'il semblait que nous n'eussions qu'à étendre le bras pour les toucher. Tout ce paysage était baigné de l'éclatante lumière spéciale aux pays chauds et qui moirait de reflets d'argent doré le long ruban du fleuve. La vue de cette admirable perspective, dont quelques parties nous étaient encore masquées

par les ondulations inférieures de la montagne, nous encouragea à continuer notre ascension. Nous quittâmes l'étroite clairière pour remonter le lit du ruisseau qui était incliné à 45°. Après une marche longue et pénible, nous aboutîmes à une seconde muraille, plus haute que la première et complètement à pic. L'eau suintait en filets imperceptibles sur chaque point de la surface rocheuse. Au-dessus de nos têtes, nous apercevions, suspendus à une grande hauteur, quelques arbres gigantesques surplombant légèrement du plateau supérieur. Il nous sembla que là devait être l'arête culminante de la montagne. Nous examinâmes le rocher de tous les côtés : nulle part il ne s'inclinait de façon à en rendre l'accès possible. Mais, sur la gauche, une étroite crevasse, presque verticale, partageait en deux cette énorme masse de pierre. De nombreuses plantes, quelques arbustes croissaient le long des parois de cette haute fente et pouvaient fournir des points d'appui suffisants. Une de ces plantes attira l'attention de M. Thorel. Il s'élance, l'atteint, nous entraîne à sa suite, et après une gymnastique assez rude, nous conduit au sommet du rocher, non sans quelques égratignures aux mains et aux genoux. Quel ne fut pas notre désappointement en voyant se dresser devant nous, à une centaine de mètres en arrière, une nouvelle et plus formidable muraille! C'était le dernier de ces gradins de pierre, taillés pour des géants dans les flancs de la montagne; nous n'avions plus le courage et le temps de continuer cet exercice. Après nous être reposés sur le bord du plateau étroit où nous étions parvenus et avoir longuement contemplé le panorama de la vallée du fleuve immensément élargi, mais plus confus et se perdant de tous côtés dans les vapeurs d'un lointain horizon, nous dûmes songer à revenir sur nos pas. La descente fut plus difficile que ne l'avait été l'ascension. Le regard embrassait maintenant la distance qu'il fallait franchir, et cet abîme dont on n'avait pas, en montant, mesuré la hauteur, donnait le vertige et faisait trembler le pied et la main. Ce fut encore M. Thorel qui le premier se suspendit au-dessus de l'abîme et s'assura des échelons où nous allions poser le pied. Nous nous tendîmes successivement la main et nous arrivâmes en bas sans encombre. Il était fort tard quand nous rejoignîmes le campement. Nous n'avions réussi à gravir que les trois quarts de la hauteur totale de la montagne; nous serions parvenus au sommet avec dix fois moins de peine et de fatigue, si, au lieu de nous en prendre au flanc le plus inaccessible, nous eussions attaqué le versant est, qui offre une pente douce et continue. Ces sortes de méprises, inévitables quand on parcourt sans guide un pays inconnu et couvert d'une épaisse végétation, ne sont pas à regretter : elles font acquérir, mieux que tous les renseignements et toutes les descriptions, une idée juste de la topographie de la con-

trée et sont absolument nécessaires pour en bien comprendre la carte, ou, en d'autres termes, pour en trouver la formule géographique [1].

Quelques jours après, je fus chargé par M. de Lagrée d'aller reconnaître le cours inférieur du Sé Don, grand affluent de la rive gauche du fleuve qu'il vient rejoindre un peu au-dessus de Bassac. Cette rivière contourne et limite au nord le massif volcanique dont j'ai parlé et qui lui donne naissance. M. Thorel se joignit à moi pour cette excursion, et j'emmenai, comme dans ma première reconnaissance des rapides, le matelot Renaud, dont les connaissances en cambodgien devaient faciliter nos relations avec un fonctionnaire de Bassac, auquel cette langue était familière et qui avait l'ordre du roi de nous accompagner.

Nous partîmes le 3 octobre, à sept heures du matin, dans une barque légère. Le fleuve avait déjà sensiblement baissé et son courant était moins rapide. Au-dessus de la grande île de Deng, ses eaux se réunissent en un seul bras, mais son lit se sème de brousses et de rochers, et s'élargit jusqu'à atteindre 3 à 4 kilomètres. Nous approchions du Phou Molong, le grand pic que j'ai dit terminer au nord la chaîne de montagnes de la rive droite, et sa base arrondie semblait barrer le passage devant nous. Le fleuve vient, en effet, la contourner sur la moitié de sa circonférence, et, maintenu de ce côté par cette puissante barrière, de l'autre par une chaîne de collines, dernière ramification du massif de la rive gauche, il se réduit subitement à une largeur de 500 à 600 mètres. En cet endroit sa profondeur doit être énorme et je ne trouvai pas le fond à 30 mètres. Le caractère du paysage change en même temps d'une façon brusque : au lieu de ces plaines riantes et uniformes que les eaux brillantes parcouraient lentement en y formant des centaines d'îles; au lieu de ces rives presque noyées, que dissimulaient de longues lignes de palmiers et de maisons; des berges à pic, où la roche fait irruption partout, de hautes ondulations couvertes de forêts, encadrent de tous côtés l'onde noire et rapide. Chaque perspective du fleuve, au lieu de se perdre dans un horizon sans limites, s'arrête à courte distance et le coup d'œil se renouvelle sans cesse. Si nous fûmes tous charmés, au point de vue pittoresque, de ce changement de décor, je fus surtout heureux, pour ma part, de l'allégement qu'en éprouvait mon travail de géographe. D'un seul regard je pouvais embrasser le fleuve et en arrêter le contour.

1. La plupart des membres de la Commission allèrent ensuite visiter Wat Phou, sanctuaires khmers analogues à ceux d'Angcor, et dont la description complète se trouve dans la Publication officielle (t. I, p. 187-191). Cet ensemble de constructions date du dixième siècle, époque à laquelle la puissance d'Angcor commençait à décliner. D'habiles architectes en avaient conçu le plan. Les événements interrompirent leur œuvre, reprise ensuite par des générations moins expérimentées et qui leur imprimèrent le cachet de décadence que l'on y retrouve encore aujourd'hui. On lira plus loin (p. 144 et suiv.) une description succincte des monuments de Wat Phou.

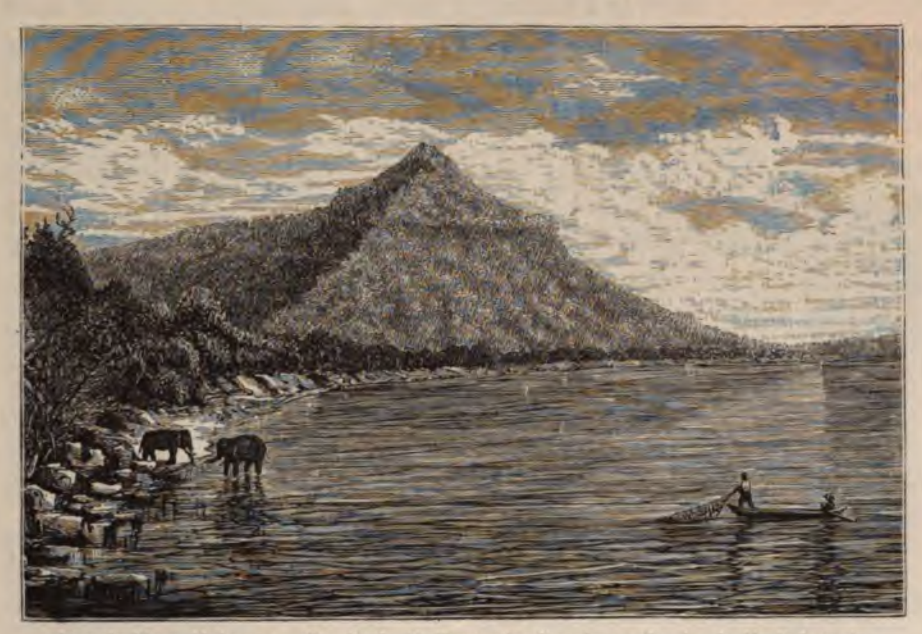
Les sommets des montagnes avoisinantes fournissaient de nombreux et excellents points de repère, et il ne fallait plus, comme auparavant, revenir sans cesse sur ses pas, pour se rendre compte de la configuration des rives.

L'étranglement produit par le Phou Molong est de courte étendue, et le Cambodge reprend bientôt une largeur de 1 kilomètre. Après avoir passé au pied du Phou Salao, colline de 200 mètres de hauteur environ, qui infléchit le cours du fleuve à l'est, nous découvrîmes, sur la rive gauche, l'étroite embouchure du Sé Don, en aval de laquelle s'élèvent, le long de la berge, des colonnes basaltiques d'un aspect original. A cinq heures du soir nous entrions dans la rivière. Elle est d'une largeur uniforme de près de 200 mètres, et son cours n'est pas moins sinueux que celui de la Seine aux environs de Paris. Notre marche devint plus rapide au milieu de ses eaux tranquilles. Il faisait presque entièrement nuit quand nous nous arrêtâmes à un petit village situé sur la rive gauche. Notre mandarin d'escorte se hâta d'annoncer aux autorités locales la visite des étrangers, et s'employa à nous procurer ce qui chaque jour était pour nous le problème à résoudre, le bon gîte et le bon souper du fabuliste. La pagode du hameau nous fournit le premier; nos provisions et quelques achats faits aussitôt, les éléments du second. Pendant que Renaud se livrait à de savantes préparations culinaires, nous liâmes conversation avec les bonzes et le maire de l'endroit, pour nous former à cette gymnastique de langage qui devenait notre exercice quotidien. Gestes variés, dessins ingénieux étaient appelés au secours de notre ignorance des mots, et il était rare que, par ce procédé, on n'obtînt pas, au bout d'une demi-heure d'efforts, sept ou huit réponses entièrement contradictoires. Il fallait ensuite satisfaire la curiosité des indigènes, leur expliquer le maniement de nos armes, l'usage de nos montres et de nos ustensiles de toute sorte. La conversation se terminait par une distribution de petits cadeaux, tels que des couteaux, des aiguilles ou des images, qui comblaient de joie ces naïves gens.

Le lendemain, nous continuâmes notre reconnaissance : la baisse des eaux s'accentuait de plus en plus, et, au pied des berges droites et hautes de trois ou quatre mètres qui encaissaient régulièrement le cours de la petite rivière, quelques plages de sable ou de rocher se montraient çà et là à découvert. Le calme des rives, la marche silencieuse de notre pirogue qui s'avançait à la pagaye, encourageaient de nombreux caïmans à venir y bâiller au soleil du matin. J'essayai à plusieurs reprises de troubler par des coups de feu la rêverie paresseuse de ces pesants animaux ; mais ma carabine, arme Lefaucheux fort légère et fort commode, était d'un calibre trop faible pour leur dur épiderme. Les balles ricochaient ou s'aplatissaient sur

les écailles, à la grande stupéfaction des rameurs, devant lesquels je me sentais humilié de l'impuissance de mon arme. Le seul effet que produisaient mes projectiles était de faire sortir de leur torpeur les indolents amphibies; après quelques secondes de réflexion, ils se laissaient glisser dans l'eau avec majesté et disparaissaient aux regards. Des paons picoraient aussi sur la grève, mais il eût fallu du gros plomb et non des balles pour les atteindre, et la vue de ce gibier délicieux ne nous donna que des convoitises inassouvies.

Le soir, après avoir remonté dans la direction du nord pendant une trentaine de kilomètres, nous nous arrêtâmes à Solo Niai, village situé sur la


Vue de Phou Molong. — Dessin de E. Tournois, d'après un dessin de M. Delaporte.

rive gauche et qui paraît être le point d'embarquement des marchandises venues de l'intérieur à dos d'éléphant. Nous étions à peu de distance de chutes considérables, qui interrompent la navigation de la rivière, et que le commandant de Lagrée m'avait recommandé d'examiner avec le plus grand soin. Les rives du Sé Don, jusque-là assez plates, commençaient à s'accidenter; de petites chaînes de collines ondulaient les environs de Solo Niai, et de tous côtés surgissaient à l'horizon les cimes bleuâtres des montagnes de la rive gauche, dont nous nous étions sensiblement rapprochés. Les sauvages qui habitent les versants extérieurs de ce massif faisaient çà et là leur apparition. Nous en vîmes quelques-uns arriver, en même temps que nous, à la pagode-caravansérail de Solo Niai, avec un

chargement de peaux et d'orties de Chine. Sur les contreforts ouest du massif, Mouhot avait signalé l'existence de mines d'argent; tous mes efforts, tous ceux de Renaud, mon interprète en cambodgien, tendirent à obtenir quelques renseignements précis sur le lieu du gisement. Après de longs pourparlers, nous crûmes comprendre que notre mandarin laotien se faisait fort de nous conduire à un village kha (*kha* est l'appellation générique des sauvages en laotien) où l'on exploitait le précieux métal. Nous prîmes acte de sa promesse, et nous remîmes cette excursion à notre retour des cataractes du Sé Don.

A peu de distance de Solo Niai, la rivière se bifurque en deux bras étroits. Nous nous engageâmes, le 5 octobre au matin, dans le bras de l'ouest, mais nous fûmes arrêtés presque aussitôt par une petite chute de 2 mètres de hauteur, formée par deux assises rocheuses aussi horizontales et aussi régulières que deux marches d'escalier. Nous mîmes pied à terre et nous nous dirigeâmes vers la partie nord de l'île. Nous étions arrivés aux chutes à midi. Le coup d'œil est des plus pittoresques. Le Sé Don vient directement du nord se heurter à la pointe aiguë que lui oppose la masse rocheuse de l'île, et ses eaux, divisées par cet obstacle qu'elles ne peuvent franchir, retombent des deux côtés en cascades. Dans le bras de l'est, elles se précipitent, d'une hauteur verticale de 15 mètres, dans un bassin circulaire à parois de lave; dans celui de l'ouest, elles coulent torrentueusement sur une pente inclinée à 45 degrés environ et que coupent çà et là d'énormes blocs de rocher, ou des aiguilles basaltiques contre lesquelles elles s'élèvent en bouillonnant.

Nous nous arrêtâmes longtemps à examiner ces chutes. Elles n'offraient au point de vue géographique et commercial, le seul qui fût de ma compétence, qu'un intérêt négatif; mais au point de vue géologique elles étaient de la plus grande importance en mettant à nu la constitution du sous-sol. M. Joubert, qui les visita un mois plus tard avec le commandant de Lagrée, en rapporta de curieux échantillons et de précieux renseignements.

Le 6 octobre, nous redescendions le Sé Don jusqu'à Ban Song, village situé à environ 3 lieues de l'embouchure. Nous y reçûmes une confortable hospitalité dans la maison du Muong Khang de la province de Bassac. Ce mandarin était absent, mais on nous avait promis ses éléphants pour aller visiter les exploitations d'argent dont l'existence nous avait été signalée et qui se trouvaient au pied des premiers contreforts montagneux de l'est.

Le lendemain, en effet, trois de ces nobles animaux, rappelés des pâturages, stationnaient devant la plate-forme de la maison, et à dix heures et demie nous nous mettions en route. La monture de M. Thorel et la mienne

étaient des femelles, et chacune d'elles était suivie d'un petit en bas âge. Le plus jeune avait un an à peine, le plus âgé en avait trois ; le premier était de la taille d'un buffle, le second était sensiblement plus haut. Ils n'avaient point encore la gravité qui est particulière à ces majestueux animaux, et leurs gambades folâtres nous égayèrent beaucoup pendant toute la route. Ils se poursuivaient jusque dans les jambes de leurs mères, qui, sans ralentir ni changer en rien leur allure, suivaient d'un œil complaisant et attentif les évolutions de leurs nouveau-nés. Quand ils s'éloignaient trop et, par une excursion hardie dans les champs de riz voisins, risquaient de s'attirer la colère et les coups des cornacs, un cri de la mère rappelait bien



M. Joubert aux chutes du Sé Don. — Dessin de A. Marie, d'après une aquarelle de M. Delaporte.

vite l'enfant turbulent, qui accourait aussitôt se ranger auprès d'elle, caressait un instant ses mamelles du bout de sa trompe, puis, apercevant une mare d'eau voisine, courait y remplir le mobile organe et en jetait malicieusement le contenu sur son camarade ou sur ses propres épaules.

En sortant de Ban Song, on traverse une plaine dénudée où la roche apparaît à chaque pas en larges plaques noirâtres. Peu après, le terrain se boise et s'ondule légèrement. Un fort torrent gronde à peu de distance. Il n'avait guère à ce moment que $1^m,50$ de profondeur, mais le courant en était rapide. Le plus âgé des deux petits éléphants se jeta bravement à la nage, tandis que son compagnon, effrayé par le bruit, restait indécis sur la rive. La mère de ce dernier — c'était l'éléphant que je montais

— le fit placer près elle du côté d'amont, de manière à le retenir et à le protéger contre la violence des eaux. Le jeune animal appuya ses jambes sur celles de sa mère. Celle-ci s'inclina légèrement, afin de lui donner un point d'appui, et le fit rouler pour ainsi dire de ses jambes de derrière à celles de devant jusqu'à ce que le torrent fût traversé. Au delà, nous entrâmes en pleine forêt, et j'admirai de plus en plus l'intelligence de ces puissants quadrupèdes. Un mot du cornac, un simple geste étaient à l'instant compris par eux. Tantôt c'était une branche trop basse et nous barrant le passage qu'ils détournaient ou qu'ils arrachaient avec leur trompe, tantôt un détour habilement calculé qu'il fallait faire, à un coude trop brusque du sentier, pour ne pas heurter leur cage contre un tronc noueux. Puis, quand la route était moins obstruée et demandait une attention moins grande, leur trompe s'en allait cueillir à droite et à gauche quelques jeunes pousses de bambou qu'elle secouait longuement pour détacher la terre adhérente aux racines. L'animal n'était satisfait que quand il n'y restait plus un grain de poussière, et si, après les avoir frappées les unes contre les autres, une motte de terre rebelle s'obstinait à y demeurer, il la plaçait sous son pied et l'arrachait avec une étonnante précision. Tous ces mouvements étaient exécutés par lui sans ralentir d'une seconde son allure et sans que le cornac pût lui reprocher de sacrifier à sa gourmandise les intérêts du voyageur [1].

Le terrain s'élevait graduellement et le sentier que nous suivions gravissait parfois de hauts escarpements de roches que j'aurais crus inaccessibles à nos lourdes montures. Là encore elles m'émerveillèrent. Sondant avec leur trompe chaque pierre, pour s'assurer de sa solidité avant d'y poser le pied ou le genou, elles n'hésitaient pas à se suspendre au-dessus des profonds ravins qui bordaient la route. En certains moments, je ne pouvais me défendre d'une vive appréhension en voyant ma cage s'incliner au-dessus de ces pentes rapides et rocailleuses au bas desquelles coulait quelque torrent invisible.

Nous rencontrions parfois sur notre route quelques autres éléphants chargés d'orties de Chine et conduits par des sauvages qui, un arc à la main, utilisaient en chassant leur voyage à travers la forêt. Celle-ci avait été incendiée par places, et transformée en rizières, qu'une forte palissade protégeait contre les incursions des grands quadrupèdes. C'est là le seul mode de défrichement employé par les sauvages, et ces plantations nous annonçaient le voisinage d'un de leurs villages. Au bout de trois heures de montée, nous

1 Tout ce passage a été reproduit par M. Paul Bert dans l'ouvrage qui a pour titre : *Lectures sur l'histoire naturelle des animaux* (Hachette, 1882).



Défrichement chez les sauvages. — Dessin de E. Burnand, d'après un croquis de M. le docteur Harmand.

étions arrivés sur un plateau où la forêt, moins épaisse et de plus en plus dévastée par le feu, s'entrecoupait de clairières herbeuses. Tout autour de notre horizon surgissaient de nombreux sommets de montagnes que nous n'apercevions que par intervalles. A cinq heures et demie du soir nous nous arrêtâmes au milieu d'un hameau composé d'une dizaine de cases et nommé Pétoung en laotien. C'était non loin de là, sur les bords d'un petit ruisseau, que, d'après le fonctionnaire de Bassac qui nous escortait, nous devions trouver les gisements argentifères. Désireux de m'y rendre dès le lendemain matin, je m'informai immédiatement de la distance à parcourir. Mais à ce moment on ne me comprit plus. Des mines d'argent? Il n'en avait jamais été question. Nous en parlions pour la première fois. On avait cru que nous voulions tout simplement voir les sauvages et la montagne, et on nous avait conduits dans la montagne au milieu des sauvages. Quant à voir des mines d'argent, c'était impossible, par une raison très simple : il n'en avait jamais existé dans la province. Notre stupéfaction était grande. M. Thorel, Renaud et moi nous nous regardions sans pouvoir croire à la réalité d'un pareil quiproquo. Nous avions montré ce métal lui-même, et si le mot avait pu être mal prononcé, l'objet n'avait pu être méconnu. J'insistai; Renaud fit appel à tout son savoir en cambodgien pour convaincre le mandarin d'escorte qu'il nous avait bien réellement affirmé la présence de mines d'argent dans cette localité. Nous n'obtînmes que des dénégations, faites avec la sérénité la plus grande et l'étonnement le mieux joué. Sans aucun doute les gens du pays avaient réussi à faire regretter au fonctionnaire laotien sa franchise première, en lui exposant les inconvénients d'une visite de cette nature. N'allait-on pas, en permettant à des Européens d'apprécier l'importance des richesses métallurgiques de la contrée, attirer leur attention et celle de Ban Kok, exciter la cupidité des étrangers et des gouvernants, faire augmenter les impôts? Cette difficulté qui devait se dresser perpétuellement devant nous pendant tout le reste de notre voyage, était insurmontable : les instances, les menaces, les promesses ne faisaient que confirmer la résolution prise. Nous nous résignâmes et nous reprîmes dès le lendemain matin la route de Ban Song. Le 9 octobre, à une heure de l'après-midi, nous étions de retour au campement de Bassac.

La contrée avait complètement changé d'aspect depuis notre départ. Les eaux du Cambodge avaient baissé de plus de 5 mètres; toutes les dépressions de terrain inondées s'étaient asséchées, les sentiers avaient reparu; les berges, fertilisées par le limon du fleuve, se couvraient de cultures de tabac, de coton, de mûriers, de plantes maraîchères. Partout on préparait les engins pour la pêche, on se disposait à arrêter le poisson dans les arroyos

que la baisse des eaux mettait à sec. Dans les campagnes, les riz jaunissants appelaient la faux du moissonneur, et l'on construisait déjà les hangars où, pendant la récolte, on dispose les gerbes en carrés symétriques. Dans les villages, on réparait les chars qui gisaient démontés et sans emploi sous les maisons, et les bœufs coureurs, rappelés des terrains élevés où ils avaient passé la période de l'inondation, venaient reprendre leur service accoutumé. La vie, un instant suspendue, recommençait partout.



Portrait du vieux Chinois de Bassac. — Dessin de Janet-Lange, d'après un dessin de M. Delaporte.

L'expédition était dans les meilleurs termes avec les autorités et les habitants du pays. Près du campement demeurait un vieux Chinois qui s'était lié bien vite avec les hommes de l'escorte et leur servait d'intermédiaire auprès des indigènes. Le roi de Bassac, jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, à la figure douce et timide, avait fait au commandant de Lagrée les avances les plus courtoises et les offres de service les plus bienveillantes. Le sort de son voisin le roi du Cambodge, qui depuis peu s'était soustrait, grâce à la France, à la lourde tutelle de Siam, lui paraissait digne d'envie, et il ne laissait passer aucune occasion de témoigner ses sentiments au chef de l'expédition. Celui-ci n'avait accueilli ces avances qu'avec la réserve la plus grande, ne voulant pas compromettre, avant l'échéance, l'imprudent jeune homme qui semblait oublier que son grand-père était mort en prison à Ban Kok pour avoir partagé les velléités d'indépendance des princes de

Vien Chang. Mais M. de Lagrée ne pouvait s'empêcher de penser que Bassac était une position admirablement choisie pour commander la vallée du fleuve et en détourner le commerce vers la Cochinchine française. Il avait signalé plusieurs fois au gouverneur de la colonie les injustices violentes de Siam à l'égard du Cambodge ; il avait insisté sur l'enlèvement, au mépris de tout droit, des provinces de Battambang, d'Angcor, de Tonly Repou, de Mulu Prey, et il voyait dans les dispositions du roi de Bassac l'occasion d'une revanche naturelle et légitime que la France pouvait prendre un jour sur le gouvernement de Ban Kok. Malheureusement nous manquons de l'esprit de suite nécessaire pour conduire de tels projets à bonne fin ; un renseignement obtenu est pour nous un renseignement oublié, et nous laissons toujours nos rivaux, plus patients et plus habiles, l'emporter sur nous. La politique une et persévérante, qui en un demi-siècle pourrait placer notre commerce et notre pavillon en plein cœur de l'Indo-Chine, n'est pas notre fait. Nous en changerons vingt fois d'ici là : toutes seront plus intelligentes et plus sages les unes que les autres, mais toutes seront abandonnées avant d'avoir porté des fruits [1]. Plaise au ciel que ces lignes ne tombent point sous les yeux du roi de Siam et n'aillent point exciter sa colère contre notre hôte de Bassac !

Une grande fête se préparait dans la vallée du Mékong : c'était celle par laquelle les populations ont l'habitude de célébrer la fin de l'inondation et de préluder à la récolte. Son nom populaire est *Hena Song* ou « Fête des bateaux » : elle a pour but de rendre un hommage de reconnaissance au fleuve, en raison de la fécondité et de la richesse qu'il apporte au pays. Le gouvernement de Ban Kok a su faire tourner habilement au profit de sa politique ces réjouissances populaires, et c'est au milieu de cette fête, en présence du concours de peuple qu'elle attire, que le roi de Bassac et tous les gouverneurs de province doivent solennellement renouveler, dans une pagode, leur serment d'obéissance au roi de Siam. Tout est calculé pour rehausser l'éclat de cette cérémonie et pour qu'elle fournisse un aliment de plus à l'allégresse publique.

Nous avions dû quitter le sala que nous occupions sur les bords du fleuve, et dans lequel le roi et sa cour ont coutume d'assister aux courses nautiques et aux réjouissances publiques. On nous avait construit, non loin de là, un domicile composé de plusieurs cases et aménagé en vue de nos convenances particulières. Le roi était venu y rendre une visite officielle au commandant de Lagrée ; son ambition secrète était d'obtenir la présence de la Commission

1. Voy. note p. 15.

française et de son escorte armée, pour la solennité qui devait avoir lieu à la pagode royale. La population verrait ainsi en quels excellents termes il était avec les Français et quel fondement on pouvait faire sur leur appui, le cas échéant. Le commandant de Lagrée lui promit de satisfaire son désir.

Les fêtes commencèrent le 24 octobre. Les Laotiens et les sauvages des parties les plus éloignées de la province affluèrent dès le matin au chef-lieu; toutes les pagodes regorgèrent d'offrandes; les mandarins, les parents, les amis échangèrent entre eux les présents d'usage. Le soir, des festins et des

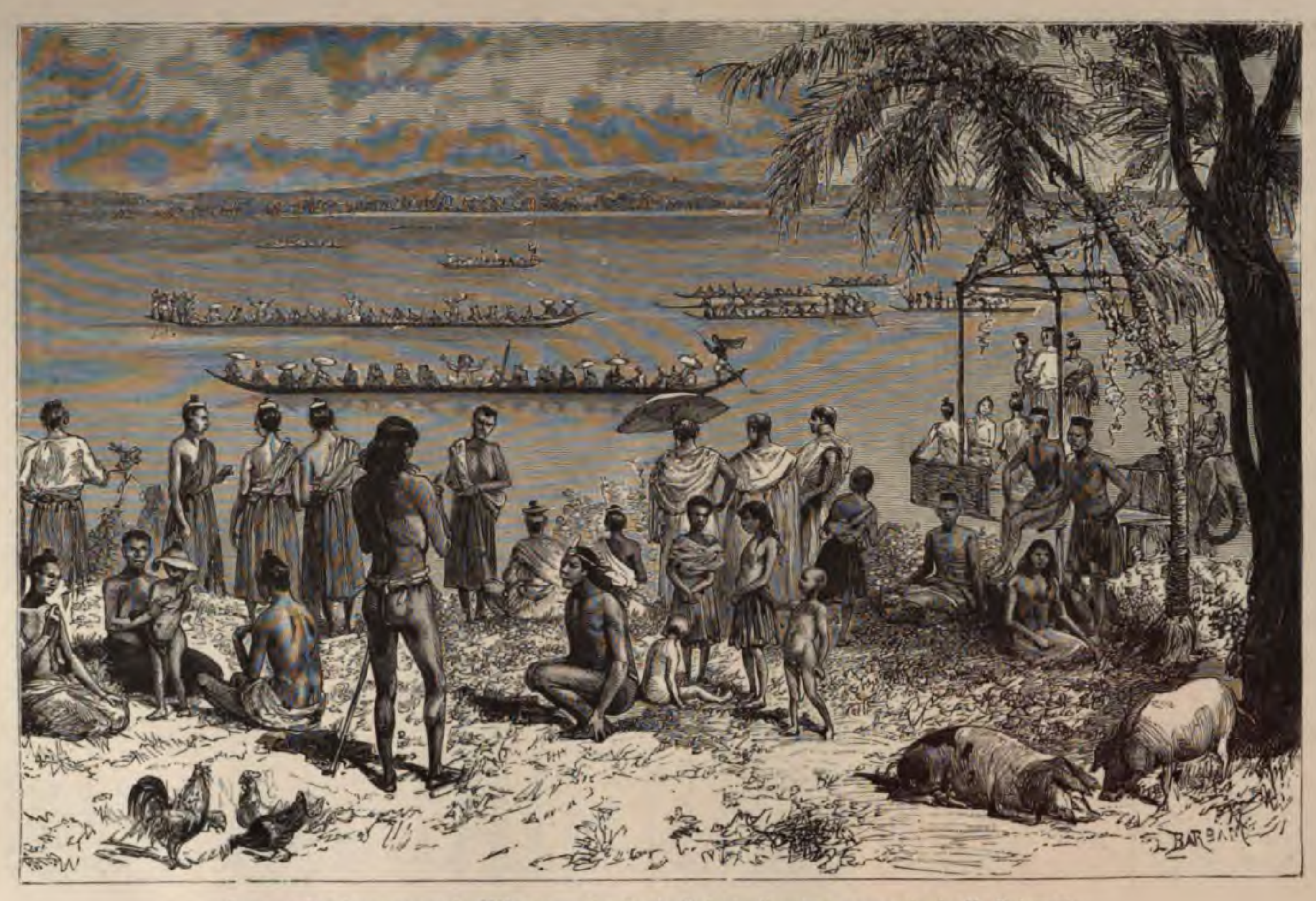


Costumes observés pendant les courses de Bassac. — Dessin de E. Bocourt, d'après un dessin de M. Delaporte.

concerts s'organisèrent dans toutes les cases; un feu d'artifice, composé de quelques fusées, fut tiré sur le fleuve.

Ce fut le lendemain qu'eut lieu la prestation de serment. Un bonze faisait le personnage du souverain de Siam, et le roi de Bassac lui jura obéissance et fidélité. En même temps, les eaux du Mékong furent solennellement consacrées et bénites; c'était là sans doute, à l'époque de l'indépendance, la partie essentielle de la fête. La présence de M. de Lagrée et des quelques baïonnettes françaises qui l'escortaient ne contribua pas peu à sa splendeur. Le cliquetis des armes manœuvrées à l'européenne remplit le roi de fierté et les nombreux spectateurs d'admiration. Pour comble de bonheur, un fils naquit ce jour-là au roi de Bassac. Sa joie, le soir, alla jusqu'à l'ivresse.

Des régates sur le fleuve occupèrent le troisième jour des fêtes et en furent



Courses de pirogues sur le Mékong. — Dessin de Tofani, d'après un croquis de M. Delaporte.

la partie la plus intéressante à cause de l'animation, de la variété des costumes et de la couleur locale. Ces longues pirogues, dont quelques-unes atteignaient jusqu'à 28 mètres de long, manœuvrées à la pagaie par plus de 60 hommes, portaient chacune les couleurs d'un village ou d'une pagode. Des bouffons, le visage abrité derrière un masque grimaçant, se démenaient avec rage au milieu des rameurs dont ils excitaient l'ardeur par leurs chants et leurs propos lascifs. L'équipage leur répondait en poussant des cris en cadence; les nombreuses pagaies frappaient l'eau avec une précision merveilleuse, et la barque semblait disparaître sous l'écume soulevée autour d'elle. Les rameurs khas se faisaient surtout remarquer par un costume d'une étonnante simplicité : une feuille de vigne... en toile, attachée par un fil autour de la ceinture, était le seul et presque invisible ornement de ces bustes bronzés qui paraissaient émerger du fleuve, tant la pirogue qui les portait était rase sur l'eau.

Le lendemain, notre campement ne désemplit pas. Soit curiosité, soit politique du roi, tous les mandarins, tous les chefs de tribus sauvages, accourus pour la solennité, vinrent saluer M. de Lagrée, et furent pour lui une source de renseignements et une nouvelle occasion d'étude. Le 28, cette brillante série de fêtes se termina par une illumination du fleuve et un nouveau feu d'artifice. De grandes carcasses en bambou, représentant des objets divers et chargées de feux de couleur, furent lancées au courant sur des radeaux. Sur tous les points du fleuve on voyait de fantastiques lueurs répercutées dans l'onde. Parfois le feu gagnait la carcasse elle-même, et tout s'abîmait dans un embrasement général. La science de nos artificiers et de nos machinistes saurait produire de plus grands effets avec ce genre d'illumination, mais elle ne disposera jamais d'une nuit et d'un fleuve pareils.

Plus de six semaines s'étaient écoulées depuis notre arrivée à Bassac. La saison sèche était complètement établie et nous invitait à reprendre notre voyage. Chaque jour passé dans l'immobilité était un jour perdu, et ce retard pouvait nous obliger à prolonger notre voyage d'une année entière. Cependant nous n'avions aucune nouvelle du courrier de Saïgon que nous devions recevoir, on se le rappelle, avant de continuer notre route. D'autre part, l'interprète cambodgien, Alexis Om, qui ne s'était engagé à nous suivre que jusqu'à Bassac, désirait vivement retourner au Cambodge, et j'avais, de mon côté, à compléter d'importantes études hydrographiques dans le bas du fleuve. M. de Lagrée se décida donc à m'envoyer avec cet interprète à la rencontre du courrier attendu. Il ne mettait pas en doute que je ne trouvasse ce courrier déjà arrivé ou sur le point d'arriver à Stung Treng, et il

me donna pour instruction de ne dépasser ce dernier point qu'autant que je verrais un grand intérêt géographique à le faire. Après avoir reçu le courrier, je devais en accuser réception par lettre au gouverneur de la colonie, confier cette lettre et le courrier de la Commission à l'interprète Alexis, lui faire continuer sa route sur Pnom Penh, et revenir moi-même le plus promptement possible à Bassac.

Pour utiliser le temps passé à attendre mon retour, M. de Lagrée avait résolu de poursuivre l'exploration du cours du Sé Don que j'avais commencée, de contourner ainsi par le nord le massif volcanique de la rive gauche du fleuve, et de revenir à Bassac par le sud de ce massif, après avoir visité à l'est le Muong d'Attopeu. Il emmenait dans cette excursion MM. Joubert et de Carné. MM. Delaporte et Thorel devaient rester au campement de Bassac.

Je partis le 2 novembre au matin, emmenant avec moi, outre le matelot Renaud, un Annamite de l'escorte qu'un ongle incarné rendait impropre à la marche et qui devait regagner Pnom Penh avec l'interprète Alexis. J'arrivai le surlendemain à Khong, où je fus reçu avec toute sorte d'attentions et d'égards par le jovial vieillard qui en était le gouverneur. Le 5, après avoir suivi une route différente de celle prise la première fois par la Commission, j'étais rendu au sala de l'île de Khong. J'employai toute la journée du 6 à explorer à pied les cataractes voisines. La baisse des eaux, en laissant à sec la plupart des bras torrentueux qui, à l'époque de l'inondation, sillonnent le groupe d'îles dans tous les sens, rendait ces excursions plus faciles[1]. Les *Hena song* se prolongeaient encore à Khong et dans les villages environnants ; tout était en fête ; les pagodes regorgeaient de fleurs et d'offrandes ; les travaux de la récolte commençaient partout. Je n'eus cependant pas trop de peine à obtenir du chef de Khong une nouvelle barque pour continuer ma route au-dessous des rapides.

Le 7, à midi, je quittai Khong, et le 8 novembre, à onze heures du matin, j'arrivais à Stung Treng.

Du courrier attendu, point de nouvelles. L'insurrection de Pou Combo, dont nous avions presque perdu le souvenir, était devenue menaçante et coupait toutes les communications avec le bas de la rivière. Les rebelles s'étaient établis sur les deux rives et avaient fait mine de remonter jusqu'à Stung Treng à la poursuite de la petite expédition française. Ils n'avaient renoncé à leur projet qu'en apprenant son départ. Le gouverneur de Stung Treng parut fort inquiet en me voyant. Il m'engagea à revenir le plus vite

1. M. le Dr Harmand a visité ces cataractes au mois d'avril 1877. Voir la 1009e livraison du *Tour du monde*.

possible sur mes pas, de peur que le bruit de ma présence ne se répandît. Une partie des tribus sauvages voisines de Stung Treng faisaient cause commune avec les insurgés et avaient enlevé, sur son territoire même, des Laotiens étrangers à la querelle. Il ne se sentait pas de force à me défendre, et restait effrayé de la pénible responsabilité qui retomberait sur lui en cas de malheur arrivé à ma personne. Le pauvre homme avait la fièvre depuis un mois, et il était devenu d'une maigreur excessive. Fallait-il attribuer sa maladie à ses frayeurs, ou ses frayeurs à sa maladie ? Je pensai que l'une exagérait au moins les autres, et je commençai par lui administrer de la quinine. Le lendemain, un mieux sensible s'était prononcé dans son état. Je lui déclarai que, pour achever sa guérison, il me fallait plusieurs jours encore. Je désirais surtout gagner du temps en l'intéressant à la prolongation de mon séjour à Stung Treng. Cependant Alexis prenait des renseignements qui ne confirmaient que trop le dire du gouverneur. Si j'étais convaincu qu'une barque pouvait, sans le moindre danger, grâce à la rapidité de sa marche et à la largeur du fleuve, descendre jusqu'à Pnom Penh, j'entrevoyais d'assez grandes difficultés au retour, pendant lequel il faudrait suivre l'une ou l'autre rive et se haler lentement contre le courant; d'autre part, l'importance du courrier attendu me faisait un devoir de tenter l'aventure. Je demandai donc avec insistance au gouverneur de Stung Treng les moyens de continuer ma route sur Pnom Penh. Il refusa avec une énergie dont je ne le croyais pas capable, me représentant le danger certain auquel je courais, les reproches qui lui seraient faits plus tard pour m'avoir laissé accomplir une telle imprudence. Il m'affirma de nouveau que les communications étaient impraticables même pour les simples bateaux de trafiquants, et que, consentirait-il à me laisser partir, je ne pourrais trouver aucun batelier de bonne volonté pour me conduire. Il avait envoyé, quelques jours auparavant, des émissaires à la frontière pour lui rapporter des nouvelles, et ces émissaires venaient de lui apprendre l'assassinat par les rebelles du gouverneur de Sombor, celui-là même auquel M. de Lagrée avait donné un revolver. Enfin il me promit, si je voulais renoncer à mon projet, de faciliter par tous les moyens le départ de l'interprète Alexis, qui, en sa qualité d'indigène, pouvait circuler sans éveiller l'attention, tandis que la présence d'un Européen était absolument impossible à dissimuler. Devant ce refus formel, inébranlable, je dus accepter cette dernière combinaison. Si elle ne garantissait pas l'arrivée du courrier que nous attendions, elle permettait du moins de faire parvenir à Saïgon les indications nécessaires pour qu'on pût y tenter de communiquer avec nous.

Je voulus cependant utiliser mon voyage à Stung Treng, et je me pro-

posai d'aller reconnaître le confluent du Sé San, la branche la plus sud de la rivière d'Attopeu. Je commençais mes préparatifs de départ, quand nous apprîmes que les sauvages insurgés venaient de faire irruption sur ce point et de brûler le village laotien qui s'y trouvait. A cette occasion le gouverneur m'adressa de nouvelles et plus vives instances pour m'engager à reprendre le chemin de Bassac ; mon séjour se prolongeait beaucoup trop au gré de ses inquiétudes. Je dus céder; je laissai à Alexis une lettre pour l'amiral[1], l'informant des raisons qui m'avaient empêché d'aller plus loin à la rencontre du courrier de la colonie. Je recommandai à cet interprète de saisir la première occasion favorable pour effectuer son retour à Pnom Penh, et le 12 novembre au matin, je repris le chemin de Bassac. Ce n'était pas sans douleur, on le croira facilement, que je renonçais ainsi pour longtemps à l'espoir de recevoir des lettres et des nouvelles de France. Ce courrier, dont on causait si souvent au campement de Bassac, dont l'attente trompait notre ennui, était-il donc perdu pour nous[2], et fallait-il continuer à s'éloigner sans un mot, sans un souvenir de la patrie ! Ce ne fut donc point avec la hâte d'un messager dont l'arrivée va combler de joie ses compagnons que je me remis en route. J'allongeai à dessein mon voyage, afin de compléter la carte de la partie de la vallée que je parcourais; pendant plusieurs jours j'errai ainsi, un peu à l'aventure, de plage en plage et d'île en île.

A mi-chemin, entre Stung Treng et Khong, le fleuve coule le long de la rive droite entre d'énormes blocs de marbre que les eaux ont creusés et polis. Je fus vivement frappé de cette particularité qui avait échappé aux investigations de la Commission lors de son premier passage, la crue des eaux recouvrant à ce moment les berges du fleuve. Bien que je fusse sans outils, je parvins à détacher quelques fragments de couleurs variées. La proximité à laquelle notre colonie de Cochinchine se trouvait de ces marbres, les facilités d'exploitation et de transport qu'ils présentent, puisqu'ils gisent sur les bords mêmes du fleuve et au-dessous des cataractes, la pénurie de matériaux de construction qui règne à Saïgon, me firent penser qu'il importait de communiquer le plus tôt possible ce renseignement à l'amiral. Mes échantillons, polis avec soin, furent donc envoyés en Cochinchine deux ou trois mois après, dans des circonstances que je raconterai plus loin. Quand, au bout de deux ans, nous revînmes à Saïgon, quel ne fut pas mon étonnement d'y retrouver ces échantillons encore enveloppés et vierges de tout regard curieux[3] !

1. M. de la Grandière, gouverneur de la Cochinchine.
2. Voy. note p. 10.
3. Voy. notes p. 159 et 189.

Arrivé aux cataractes, et désirant reconnaître entièrement la rive droite du fleuve qui décrit un immense arc de cercle à l'ouest de l'île de Khong, je dus abandonner la route directe de Khong à Bassac. J'avais voyagé jusque-là à l'aide de pirogues fournies par les gouverneurs de province et me conduisant d'un chef-lieu à l'autre ; il fallait me résigner maintenant à changer de barque à chaque village rencontré sur ma route. Ces étapes multipliées et obligatoires, si elles ralentissaient beaucoup le voyage, me permettaient au moins de mieux juger du pays et d'entrer plus avant dans ses mœurs. Que de tableaux variés, que de scènes gracieuses et naïves ces nombreuses stations ont laissés dans ma mémoire, et combien j'ai envié souvent le nonchalant bien-être et le bonheur insouciant de ces tranquilles populations ! J'étais ordinairement accueilli avec cordialité et sympathie, malgré le dérangement que j'occasionnais et l'obligation de requérir des rameurs. D'autres fois j'excitais la crainte, toujours la curiosité. Les localités que je choisissais comme lieu de halte pour mes repas ou comme gîte pour la nuit étaient, à ce dernier point de vue, favorisées entre toutes. On accourait voir manger le *Falang*[1] ; c'est le nom générique que l'on donne aux Européens dans tout le Laos. Dans un village cambodgien de la province de Tonly Repou, je fus l'objet d'attentions toutes particulières. La fille même du chef, gracieuse enfant de dix-huit ans, vint me servir un repas tout préparé sur un plateau, et, pendant que je satisfaisais mon appétit, veilla attentivement à ce que je ne manquasse de rien. Ce n'avait été là sans doute qu'un moyen de donner carrière à sa curiosité et de toucher successivement à tous les objets qui composaient mon mince bagage. Un cercle de nombreux assistants la regardait faire, et paraissait envier la liberté entière dont je la laissais jouir. Ma gourde contenait un peu d'eau-de-vie : elle voulut en goûter ; je versai dans ma timbale une assez forte rasade, m'attendant à voir reculer l'enfant dès la première gorgée ; mais la belle avala le tout sans hésitation, se recueillit un instant, puis me dit d'un ton qui fit venir l'eau à la bouche à toute l'assemblée : « Étranger, le vin de France est doux. » Je crois cependant que le « vin de France » aida puissamment le soir à l'union de Samadèn — c'était son nom — avec un jeune Laotien du village. Mais je serai aussi discret que les tamariniers qui prêtèrent aux deux amants leur ombre silencieuse.

Le 23 novembre, j'étais de retour à Bassac. Le commandant de Lagrée,

1. Chez un peuple à qui la prononciation de l'*r* est impossible, ce mot est évidemment la corruption du mot *Franc* par lequel on désignait au moyen âge, dans toute l'Asie occidentale, les individus d'origine européenne. Comment s'est-il propagé à l'autre extrémité de l'Asie? Je ne puis l'expliquer. Dans tous les cas, la coïncidence est assez curieuse pour mériter d'être signalée. (*Note de l'auteur.*)

qui était parti le même jour que moi pour l'excursion dont j'ai parlé plus



Pièce d'eau du monument de Wat Phou. — Dessin de E. Tournois, d'après une aquarelle de M. Delaporte.

haut, était encore absent. Je ne retrouvai au campement que MM. Delaporte et Thorel, qui savaient déjà par les reporters de la localité l'inutilité de ma tentative, et qui croyaient même que je n'avais pu arriver jusqu'à Stung Treng. Il n'y avait plus qu'à attendre ce que notre chef déciderait à son retour.



Une borne de la chaussée de Wat Phou. — Dessin de E. Thérond, d'après un croquis de M. Delaporte.

Dans l'intervalle, j'allai visiter de nouveau des ruines khmers situées non loin de Bassac et que les habitants appellent Wat Phou ou « Pagode de la montagne ». Elles avaient été l'un des buts les plus fréquents de promenade de la Commission, et M. Delaporte en avait rapporté de nombreux dessins.

Voici la description succincte de Wat Phou[1].

Du pic appelé Phou Bassac se détache dans le sud-est un contrefort composé de trois sommets qui vont en diminuant de hau-

1. Voy. la description complète de ce monument dans la Publication officielle (t. I, p. 187-191).

teur. Au pied du premier de ces sommets, dont l'élévation est d'environ 1000 mètres, est creusée une immense pièce d'eau, à revêtement de grès, identique aux bassins ou *sras* que l'on rencontre au milieu des ruines khmers. Sur ses bords s'étend une épaisse forêt qui recouvre entièrement les flancs de la montagne; à l'ouest est une terrasse d'où part une longue chaussée dallée, limitée de chaque côté par une série de bornes ou de co-



Extérieur du sanctuaire de Wat Phou. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. Delaporte.

lonnes à chapiteau pyramidal. Cette chaussée suit les mouvements du terrain et s'élève le long de la montagne, tantôt par des pentes douces, tantôt par des séries d'escaliers. Elle se termine par un long escalier, à pente très rapide, et composé de plus de cinquante marches, et des deux côtés duquel sont placées des statues. L'une de ces statues, qui est renversée sur le sol, représente, d'après la tradition, le roi qui a bâti Wat Phou. Au bout de l'escalier est un sanctuaire en forme de croix, semblable à ceux que nous

avions déjà visités à Angcor. Les encadrements des portes offrent des sculptures d'une admirable conservation ; quelques-unes sont comparables à ce que l'art khmer a laissé de plus parfait. En arrière du sanctuaire règne une longue terrasse, entaillée dans la roche même ; à peu de distance de là, la montagne est complètement à pic et ne présente plus qu'une énorme muraille d'un grès rougeâtre, d'une quarantaine de mètres de hauteur, au pied de laquelle jaillissent quelques petites sources. Une quantité considérable d'ex-voto est déposée sur la terrasse, dans les fissures du rocher, et jusque dans les petits bassins où se réunit l'eau des sources. Une balustrade règne le long du bord extérieur de la terrasse ; au-dessous, dans la paroi verticale du rocher, on voit des sculptures curieuses, dont l'une est reproduite ci-après. A droite et à gauche de la chaussée inférieure sont deux grands bâtiments carrés ; c'étaient sans doute des habitations. Du reste ces constructions paraissent n'avoir jamais été terminées : commencées au moment où l'art khmer était dans tout son éclat, il semble qu'elles aient été reprises et continuées à différentes époques par des architectes inhabiles et des ouvriers inexpérimentés [1].



Statue du roi qui a bâti Wat Phou. — Dessin de E. Thérond, d'après un croquis de M. Delaporte.

1. Wat Phou a été visité, au mois de février 1877, par M. le Dr Harmand. Ce voyageur en a rapporté une belle inscription, qui semble avoir été signalée par la Commission du Mékong (Publication officielle, p. 187-188). Voici en quels termes M. Harmand raconte cet épisode dans la 965e livraison du *Tour du monde :*

« En attendant, je me mis à la recherche des monuments visités en 1867 par le commandant de « Lagrée, et désignés dans la relation sous le nom de Wât-Phou. Je me proposais seulement « d'estamper les inscriptions que je pourrais y trouver. Je ne m'arrêterai pas à décrire ces belles « ruines, d'autant plus que je n'y ai rien trouvé de nouveau. La description qu'en donne le « *Voyage d'exploration en Indo-Chine* est parfaite, et je ne pouvais songer, n'ayant pas à mon « service un seul homme capable de lire les divisions d'un mètre, à en lever le plan, travail dif- « ficile sur ces pentes abruptes et rocailleuses.

« J'avais retrouvé une belle inscription en caractères très fins et très grêles. Je résolus de l'es- « tamper, et à cet effet je vins m'installer à la montagne, afin de ne pas perdre mon temps en

Le site de Wat Phou est admirablement choisi ; du haut de la terrasse supérieure, la plaine et le fleuve offrent un coup d'œil merveilleux. L'idée première de ce monument était grandiose ; l'exécution l'a ébauchée sans la réaliser. Ces élans du génie des peuples au berceau ressemblent



Figures sculptées sur un rocher à Wat Phou. — Dessin de E. Théroud, d'après un croquis de M. Delaporte.

aux premiers balbutiements de l'intelligence à notre entrée dans la

« allées et venues entre le village et les ruines qui sont séparés par une distance d'une douzaine « de kilomètres.

« Les monuments se trouvent à l'extrémité méridionale des montagnes qui forment une cein- « ture derrière le village de Bassac, sur la rive droite du fleuve.

« ... Je passais là mes soirées, et dès le jour, gravissant les degrés sculptés qui mènent aux « ruines, j'allais à mon inscription, avec mon papier, mes brosses et ma colle.

« ... Ensuite, pendant que mon estampage essayait de sécher sous l'ombre épaisse du sanctuaire « abandonné, je parcourais la montagne à la recherche des plantes et des arbres en fleurs ou « en fruits, qui devaient augmenter les richesses de mon herbier, capturant et tuant sans pitié « les lézards, les serpents, les insectes, les oiseaux, qui commettaient l'imprudence de se montrer « à mes yeux. »

vie. Qui de nous ne se rappelle ces rêves de l'adolescence, visions charmantes pleines de chimères et de sublimes illusions que l'on regrette encore alors même qu'on ne les comprend plus? Après s'être hardiment élancés aux régions de l'idéal, nos rêves retombent dans le vide, trompés par de trop hauts désirs ou portés par de trop faibles ailes. Ainsi en est-il de ces ruines: dans ces constructions inachevées, conçues sur une échelle immense, on sent une exubérance de vie et de force, une puissance créatrice qui cherche sa voie et qui ne la trouve plus. M. Taine a écrit quelque part que l'architecture d'un pays s'inspirait toujours de sa végétation. Les édifices des Khmers ont la solidité et l'ampleur de la végétation tropicale : ils n'en ont ni les élancements, ni la grâce. Cependant l'ingrate et jalouse forêt envahit ces belles ruines, les dissimule et les détruit. La nature, un instant vaincue par l'homme, reprend ses droits et efface en quelques siècles, qui pour elle ne sont qu'un jour, les traces éphémères de tout un peuple!

Le 4 décembre, M. de Lagrée et ses compagnons de voyage rallièrent enfin le campement de Bassac. Je vais faire un récit sommaire de leur voyage.

MM. de Lagrée, Joubert et de Carné, accompagnés de trois hommes de notre escorte et de l'interprète laotien Alévy, étaient partis de Bassac le 2 novembre. Ils avaient remonté le fleuve en barque jusqu'à l'embouchure du Sé Don; puis, ils avaient suivi le cours de cette dernière rivière jusqu'au village de Solo Niaï, refaisant ainsi le trajet que j'avais accompli moi-même dans les premiers jours d'octobre. Les eaux du Sé Don avaient sensiblement baissé depuis cette époque, et quelques-uns des rapides, tels que Keng Kéo et Keng Solo, qui, au moment de mon passage, n'offraient aucune difficulté, arrêtèrent quelque temps les voyageurs; à Keng Solo, rapide situé un peu en aval de Solo Niaï, les bateliers durent se mettre à l'eau et traîner les pirogues au milieu des broussailles et des pierres qui encombraient le lit de la rivière.

A Solo Niaï, M. de Lagrée et ses compagnons quittèrent leurs barques et remontèrent à pied, le long de la rive gauche, jusqu'au-dessus des chutes du Sé Don. M. de Lagrée constata que ces chutes n'interrompent pas absolument la navigation du fleuve : les indigènes font passer les barques, en les traînant sur des rouleaux pendant un espace de 300 à 400 mètres, sur une petite île qui se trouve le long de la rive gauche et qui avait échappé à mon examen : on se rappelle que j'avais vu les chutes de la pointe de la grande île qui sépare le Sé Don en deux bras.

Le 7 novembre, la petite expédition repartit en barque de Ban Keng Pho, grand village situé sur la rive droite du Sé Don, en amont des chutes. On continua l'ascension de la rivière; sa largeur est de 200 mètres environ,

son courant presque insensible et sa profondeur de 8 à 10 mètres jusqu'à Kham Tong Niaï, chef-lieu de province relevant directement de Ban Kok et où M. de Lagrée passa la journée du 8. De Keng Pho à Kham Tong Niaï, les rives du Sé Don sont assez peuplées et cultivées en coton et en tabac. Ban Keng Kouang est le village qui sert de limite à la province de Bassac. Sur la rive droite de la rivière, à peu de distance, s'échelonnent les premiers sommets d'un massif montagneux, appelé par les indigènes Phou Cangnuhong.

A Kham Tong Niaï, les voyageurs trouvèrent un logement tout préparé pour les recevoir. Le gouverneur, vieillard vénérable, prit connaissance des passeports de Siam et s'empressa, après leur lecture, de fournir à M. de Lagrée les moyens de continuer sa route ; celui-ci reçut aussi la visite d'un membre de la famille royale de Vien Chang, à qui le gouvernement siamois interdisait le retour dans son pays, et qui s'était fixé à Kham Tong Niaï.

Au delà de ce dernier point, le Sé Don se rétrécit, sa profondeur augmente, son courant reste insensible. M. de Lagrée s'arrêta quelques instants à Muong Cong, chef-lieu d'une petite province qui dépend de Kham Tong Niaï. Le 10 novembre, la rivière se trouva barrée par Keng Catay, rapide qui nécessita le déchargement des barques et qui est causé par un dénivellement d'un mètre environ dans le lit de la rivière. Ses eaux coulent là sur un fond de grès. A quelques milles au-dessus de ce rapide se trouve le village de Chou Hong, qui, par une anomalie très fréquente au Laos, relève de Bassac, quoique se trouvant sur le territoire de Kham Tong Niaï.

Les voyageurs couchèrent le 10 novembre à Muong Sapat, qui, comme Muong Cong, dépend de Kham Tong Niaï. La largeur de la rivière se réduit en ce point à 80 mètres environ.

Le lendemain, l'expédition arriva de bonne heure à Smia, petite province qui dépend de Kémarat, important chef-lieu, situé sur la rive droite du Cambodge à une assez grande distance dans le nord-ouest. C'est à Smia que prend fin la navigation du Sé Don. Nos voyageurs suivirent à pied la rive gauche de la rivière jusqu'au village de Keng Noï, auprès duquel se trouve une chute de 8 à 10 mètres de hauteur. A partir de ce point, le Sé Don devient extrêmement sinueux, les rapides s'y succèdent sans interruption, et la route, qui se dirige vers le Muong voisin de Saravan, abandonne le voisinage de la rivière pour traverser en ligne droite une immense plaine herbeuse coupée de forêts et de rizières. M. de Lagrée et ses compagnons la franchirent à pied pendant que leurs bagages les suivaient à dos d'éléphant. Le pays devenait plus désert, et les quelques cultures disséminées çà et là

appartenaient aux tribus sauvages qui habitent les pentes des montagnes; de temps à autre on apercevait un indigène accroupi au sommet d'un de ces hauts miradors, d'où, à l'abri des bêtes féroces, les agriculteurs indo-chinois surveillent leurs plantations. La route elle-même n'était qu'un étroit sentier, impraticable pour les chars. Un seul village laotien se montre entre Smia et Saravan : c'est Ban Tikout, qui sert de limite à ces deux provinces.

Saravan, où M. de Lagrée arriva le 13 novembre, est situé sur le bord du Sé Don; c'est un grand bourg agréablement situé et servant d'entrepôt aux produits de l'industrie des tribus sauvages qui l'entourent de toute part. Les habitations ont un air d'aisance remarquable; les pagodes sont nombreuses et richement décorées. Deux maisons étaient prêtes pour recevoir les voyageurs français, et l'on était en train d'en construire d'autres. Les autorités locales s'attendaient sans doute à voir apparaître la suite nombreuse de porteurs et de gens de service qui, dans le royaume de Siam, accompagnent toujours les mandarins en voyage.

M. de Lagrée passa à Saravan la journée du 14. Le gouverneur vint lui rendre visite et fit écrire soigneusement par un secrétaire les noms et les qualités de ses hôtes. Il se montra fort empressé envers eux, et, dès le lendemain, il mit à leur disposition six éléphants et vingt hommes d'escorte. Il s'excusa de ne pouvoir faire davantage; mais il était lui-même obligé de partir pour faire une tournée religieuse dans les diverses pagodes de sa province, et quatorze éléphants lui étaient indispensables.

Au delà de Saravan, la route franchit plusieurs fois, à travers forêt, le Sé Don, qui se réduit ici aux proportions d'une petite rivière et dont les sinuosités accusent les derniers contreforts du massif montagneux où ce cours d'eau prend sa source. Le niveau relativement élevé de sa vallée, et le voisinage des montagnes produisaient un notable abaissement de température : le matin, le thermomètre accusa à plusieurs reprises une température de 12° à 13°, qui parut très froide à des gens habitués aux chaleurs tropicales de la Basse-Cochinchine.

Le 17 novembre, l'expédition quitta définitivement le Sé Don, qui s'enfonçait dans le sud à l'intérieur des montagnes et qui n'avait plus que 10 mètres de large. Les voyageurs dépassèrent peu après la ligne de partage des eaux de la vallée du Sé Don et de celle du Sé Cong. La forêt devenait moins frayée et la marche des éléphants plus lente. La route montait et descendait sans interruption le long de collines rocheuses entre lesquelles coulaient de nombreux ruisseaux, se dirigeant tous vers le Sé Cong. On campa le soir au confluent de l'un d'eux et de cette rivière, qui a déjà en ce point plus de 100 mètres de large.

La vallée du Sé Cong occupe un niveau très inférieur à celui de la partie correspondante de la vallée du Sé Don ; cette différence fut surtout appréciable pour M. de Lagrée par la comparaison de la température. Le thermomètre, qui, après Saravan, était descendu à 12°,5, se releva de 2° sur les bords du Sé Cong.

Au dire des porteurs laotiens, ce premier campement sur les rives désertes de la rivière d'Attopeu offrait quelque danger, les animaux féroces étant fort nombreux dans le voisinage. L'escorte indigène de M. de Lagrée alluma donc de grands feux et dressa à la hâte un petit autel à Bouddha.

Ce ne fut qu'après deux jours de marche le long de la rive droite du Sé Cong, que ses bords se peuplèrent et que les voyageurs purent continuer leur route par eau. Au point d'embarquement, Ban Coumkang, le Sé Cong a 150 mètres de large et un courant de 3 ou 4 milles à l'heure. Le 20 novembre, l'expédition passa devant l'embouchure du Sé Noï, affluent de la rive droite, qui sert de limite aux provinces de Saravan et d'Attopeu.

En ce moment tout le Laos inférieur était sillonné par des envoyés de Ban Kok chargés de réveiller le zèle des gouvernants et de faire, au nom du roi, une sorte de commerce forcé qui, pour les populations, s'ajoute aux charges de l'impôt; c'est ainsi que Sa Majesté Siamoise fixe elle-même les quantités de cire, d'ivoire et d'autres produits indigènes qu'on doit lui remettre en échange des cotonnades et des autres objets d'exportation européenne qui n'ont pu être écoulés à Ban Kok. A Ban Coumkang, M. de Lagrée avait rencontré un de ces mandarins en tournée. Il avoua naïvement au chef de la mission française, qu'il avait reçu l'ordre de s'informer de tous nos actes et de prendre note de tous les cadeaux et de toutes les dépenses que nous ferions. M. de Lagrée put constater par ce témoignage même que la Commission laissait derrière elle une excellente réputation, et que son voyage dissipait la plus grande partie des appréhensions qu'avait excitées jusqu'alors, au Laos, l'annonce de la venue des Européens.

Le 21 novembre au soir, M. de Lagrée arriva à Attopeu. Jusqu'à ce point, le Sé Cong coule au pied des dernières pentes du massif de Phou Luong. Ses berges sont peu élevées et semblent n'indiquer que des crues de 4 ou 5 mètres. Sa largeur dépasse 200 mètres, sa profondeur est de 3 à 4 mètres, son courant de 2 milles à l'heure.

Attopeu est bâti au confluent du Sé Cong et du Sé Khman[1]. Un grand

1. M. le Dr Harmand a reconnu en 1877 une partie du cours de cet affluent du Sé Cong et a traversé, comme on le verra plus loin, le grand plateau contourné par M. de Lagrée. Voyez les 966e et 967e livraisons du *Tour du monde*.

nombre de villages sauvages se groupent dans ses environs; ils appartiennent aux tribus des Lové, des Huey et des Souc. Les Lové me paraissent appartenir à la grande tribu désignée sous les noms différents, mais synonymes, de Proons, de Brau ou de Thpouons [1]. M. de Lagrée visita un de leurs villages situé au sud d'Attopeu, sur les hauteurs qui bordent la rive gauche du Sé Cong. Ce village était entouré d'une palissade, et au-dessus de la porte qui y donnait accès, était suspendu un morceau de bambou couvert d'inscriptions [2]. Les maisons, au nombre de 70 à 80, construites en demi-cercle, sont toutes d'un modèle uniforme; leur plan est rectangulaire, et elles ont une largeur de 2 mètres et demi environ, sur 3 mètres de long et 2 mètres de haut. Comme les habitations laotiennes, elles sont supportées par des poteaux qui ménagent entre le sol et le plancher un espace servant de basse-cour; les deux pignons sont percés de deux portes qui se correspondent.

Les hommes de cette tribu, généralement grands et bien faits, ont le nez plus droit, le front plus développé que les Laotiens. Ils portent les cheveux longs; des bracelets de fil de laiton, des colliers de verroterie, des cylindres de bois passés dans le lobe des oreilles, forment les traits les plus saillants de leur parure. Je crois que la grande tribu des Proons doit être rattachée plutôt au groupe malayo-autochtone des Rade et des Chams qu'au groupe des Huey, des Souc, des Banar, etc. Il y a des Proons indépendants qui habitent le massif montagneux appelé Phou Bang Chioï, dans le nord-nord-est de Sieng Pang. Ce ne sont pas les seules tribus qui habitent cette zone; il faut citer encore les Boloven, les Iahoun, les Hin, qui se trouvent disséminés dans la région comprise entre Kham Tong Niaï, Saravan et Attopeu. Ces populations, auxquelles les Laotiens donnent le nom générique de Khas, les Annamites celui de Moïs, les Cambodgiens celui de Pennongs, sont plus nombreuses qu'on ne l'estime généralement, et l'on s'étonne à bon droit qu'elles aient pu être soumises par les Laotiens.

1. Ce sont les Khas Tampuens de Bastian (*Die Vœlker des œstlichen Asien*, t. IV, p. 294).
(*Note de l'auteur.*)

2. Il est regrettable que les voyageurs n'aient point rapporté un spécimen de ces inscriptions. Peut-être les caractères en sont-ils empruntés à l'écriture cambodgienne ou aux hiéroglyphes chinois; peut-être aussi sont-ils particuliers à ces sauvages, et dans ce cas ils seraient du plus grand secours pour résoudre l'intéressante question d'ethnographie et d'histoire que soulève la présence de ces populations au milieu des habitants d'origine mongole qui les ont asservies. (Voy. dans l'Atlas de la Publication officielle, 2e partie, pl. I, les figures 3, 4 et 5. Elles donnent une idée assez juste du type qui est le plus ordinaire chez les tribus de la vallée du Sé Cong.)
(*Note de l'auteur.*)

M. le Dr Harmand assure que l'on ne trouve pas trace d'écriture régulière dans les villages khas, et que les écriteaux placés à l'entrée de ces villages et signalés par M. de Lagrée sont des affiches laotiennes que les sauvages, qui ne savent pas écrire et qui attribuent à l'écriture des propriétés surnaturelles, se font fabriquer, moyennant finance, par les bonzes du pays.



Types de Moï. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Gsell.

Elles sont agiles, actives, industrieuses; leurs cultures attestent des soins intelligents, et un grand nombre des produits de leur travail offrent un aspect particulier de délicatesse et d'élégance. L'absence de tout lien religieux ou politique entre les diverses tribus peut seule expliquer leur asservissement. Il est probable qu'il faut les rattacher toutes, ou à peu près toutes, à un tronc commun. Le plus grand nombre d'entre elles ne sont sans doute que les débris des anciens régnicoles du Tsiampa. Dans la province d'Attopeu, le nombre des Laotiens inscrits n'est que de 1000 environ, tandis que, par le produit de l'impôt, on peut évaluer à 8000 le nombre des sauvages inscrits. Ces chiffres feraient ressortir une population de 6000 Laotiens environ, contre un total de 36000 sauvages [1]. On a conservé dans le pays le souvenir d'une révolte terrible dont la répression a exigé les plus vigoureux efforts. Vers 1820, un bonze laotien se disant inspiré souleva les sauvages, envahit toute la contrée et saccagea Attopeu, Saravan et Bassac.

Des tribus complètement indépendantes habitent, à l'est d'Attopeu, la région montagneuse qui sépare la vallée du Cambodge de l'Annam [2]. Les Laotiens les désignent sous l'appellation générale de Khas Cat ou de Khas Haï (*Haï* signifie en laotien : mauvais, méchant. *Cat* dérive d'une expression cambodgienne qui a la même valeur). Ces tribus indépendantes ne souffrent l'approche d'aucun étranger et n'ont de relations qu'avec les tribus soumises. Il ne paraît plus y avoir aucun Cambodgien dans la vallée du Sé Cong, où Wusthof, au milieu du dix-septième siècle, signalait encore l'existence de cet élément de population. L'ancienne domination des Khmers n'est plus attestée que par l'empreinte profonde qu'elle a laissée dans le langage des tribus sauvages, et par quelques ruines peu importantes disséminées aux environs de Sieng Pang et d'Attopeu.

La province d'Attopeu paye son impôt à Siam entièrement en poudre d'or. Ce sont les sauvages seuls qui se livrent à l'exploitation des sables aurifères que charrie le Sé Cong. Les Laotiens se procurent par voie d'échange la quotité de leur impôt. Cet impôt est de 3 *anchings* [3] d'or pour les Laotiens et de 6 pour les sauvages, et il équivaut environ à 28 771 francs de notre monnaie. Du temps de Wusthof, Attopeu s'appelait Namnoy et

1. Pour établir cette évaluation, je considère 4,5 comme le nombre moyen des individus composant une famille, ou fournissant un inscrit. J'ajoute à 4500, chiffre de la population laotienne produit par la multiplication de 1000 par 4,5, un surplus de 1500, représentant les mandarins, leurs esclaves, leurs familles, et les bonzes, qui sont exempts d'impôt; et j'obtiens ainsi le chiffre de 6000 Laotiens. Quant aux 36000 sauvages, ils résultent du produit des 8000 inscrits par 4,5. (*Note de l'auteur.*)

2. C'est cette région qui a été partiellement explorée par M. le Dr Harmand en 1877.

3. L'anching vaut 80 ticaux, et le tical vaut environ 3 fr. 50. Son cours subit quelquefois des fluctuations considérables. (*Note de l'auteur.*)

payait au roi du Laos un impôt de 6 kilogrammes d'or, c'est-à-dire d'une vingtaine de mille francs [1]. On voit que depuis cette époque la production a augmenté ou que les exigences des gouvernants sont devenues plus grandes. C'est aux eaux basses, après la moisson, que les villages viennent s'établir, pendant un mois ou deux, sur les îles ou les atterrissements du fleuve pour le lavage des sables aurifères. Ce travail ne rapporte guère que 50 ou 60 centimes par jour et par travailleur; il serait plus rémunérateur si l'on pouvait remonter près des sources des rivières; mais les tribus insoumises interdisent l'accès de leurs montagnes.

Attopeu, comme on l'a déjà vu, est le centre du commerce des esclaves. M. de Lagrée et ses compagnons restèrent frappés de la frayeur qu'éprouvent les sauvages soumis à la seule vue d'un étranger : aucun d'eux n'ose voyager isolément ou s'écarter de son village. Il n'est point étonnant qu'un pareil trafic ait développé les plus mauvais instincts chez les populations laotiennes qui s'en rendent coupables [2]. M. de Lagrée eut vivement à se plaindre des habitudes de mensonge et de fourberie qu'il rencontra chez les autorités laotiennes de la vallée. A Attopeu il dut lutter plusieurs jours contre le mauvais vouloir de l'entourage du gouverneur. On prétendait le forcer à passer par la province de Khong pour s'en retourner à Bassac, ce qui naturellement allongeait beaucoup la route à faire. Ce ne fut qu'au bout de cinq jours, et après avoir été obligé d'employer la menace, qu'il obtint les moyens de transport et la liberté de choisir l'itinéraire qu'il jugeait convenable.

Pendant son séjour à Attopeu, M. de Lagrée fut pris d'un violent accès de fièvre pernicieuse, qui donna un instant de vives inquiétudes à ses compagnons.

Malgré l'importance de la situation commerciale d'Attopeu, aucun Chinois n'y a fixé sa résidence, en raison, dit-on, de l'insalubrité du pays. On y trouve quelques colporteurs birmans qui y vendent des pierres brillantes et de la verroterie venues d'Europe. On y fabrique des étoffes de coton à dessins variés.

M. de Lagrée repartit d'Attopeu le 28 novembre; il descendit le Sé Cong en barque jusqu'à Tapac. En ce point la rivière a 150 mètres de large, ses berges sont très hautes, et, d'après les indigènes, le niveau de l'eau s'élèverait au mois de septembre, pendant les grandes crues, à 12 mètres au-dessus du niveau actuel.

1. Voy. la Publication officielle, p. 143, et le *Bulletin de la Société de Géographie*, sept.-oct. 1871, p. 256.

2. M. le Dr Harmand signale aussi l'esclavage comme un obstacle insurmontable à la prospérité de ces contrées.

Les voyageurs quittèrent à Tapac les eaux du Sé Cong, pour faire route directement à l'ouest sur Bassac. S'ils avaient continué à descendre la rivière, deux autres routes se seraient présentées à eux; l'une, partant du rapide appelé Keng Phao, l'autre de Sieng Pang, et toutes deux aboutissant, après deux jours de marche, aux environs de Khong. La dernière de ces routes est praticable pour les chars, et les indigènes lui attribuent une longueur de 1900 *sens* [1].

La caravane française se composait de sept éléphants, de quinze Laotiens et de quarante-trois sauvages; cette nombreuse escorte était nécessitée par la présence des voleurs qui infestaient, paraît-il, les forêts que l'on allait traverser.

Le 30 novembre, l'expédition traversa une rivière, le Sé Pean, presque aussi considérable que le Sé Cong. Sa largeur est d'une centaine de mètres, sa profondeur d'un mètre, et son courant est difficile à franchir au moment des pluies. Le Sé Pean se jette dans le Sé Cong, un peu au-dessus du rapide appelé Keng Phao.

Le lendemain, les voyageurs traversèrent le Sé Compho, affluent du Sé Pean, à son confluent avec le Huei Keua, ou « ruisseau de sel, » dans le lit desséché duquel des sauvages recueillaient des efflorescences salines. Le Sé Compho a 60 à 80 mètres de large, et ses eaux n'offrent pendant la saison sèche qu'une profondeur moyenne de 50 centimètres. Le Huei Keua a une largeur de 30 à 40 mètres et ne roule qu'une mince nappe d'eau. Le Sé Compho forme la limite des provinces d'Attopeu et de Bassac. Plus loin, le sous-sol de la contrée est formé de roches d'une nature poreuse, et de nombreuses flaques d'eau apparaissent çà et là dans les dépressions du terrain. Un arbre de la famille des myrtacées, le *Careya arborea* [2], domine dans toute cette région et alterne avec les bambous qui croissent sur les bords des rivières.

Le 4 décembre, M. de Lagrée arrivait sur les bords du grand fleuve, vis-à-vis de l'île Deng, et s'embarquait avec ses compagnons de route pour traverser le Cambodge et gagner Bassac.

Il avait mis un mois à faire le tour complet de ce grand massif montagneux, qui se projette perpendiculairement à la grande chaîne de Cochinchine, et dont les dernières ramifications se prolongent sur la rive droite du Cambodge. Il résultait de cette reconnaissance que ce massif occupe, sur la rive gauche, un espace presque circulaire de plus de 60 milles

1. Le sen vaut environ 38 mètres, ce qui donne à la route dont il est question un développement de 72,200 mètres.

2. Le nom cambodgien de cette essence est *rang*; les Annamites l'appellent *vu'ng*.

(*Notes de l'auteur.*)

de diamètre, limité, au nord et à l'ouest, par le cours du Sé Don et du Cambodge, à l'est par celui du Sé Cong. Ses arêtes extérieures sont élevées et paraissent enserrer, au centre du massif, de grandes vallées ou de grandes plaines, qui sont, dit-on, inhabitées. Sur les versants extérieurs et dans toutes les directions, apparaissent des traces irrécusables de puissantes actions volcaniques. Tantôt ce sont de puissantes coulées de lave que les torrents suivent aujourd'hui et mettent à nu, tantôt d'immenses amas de scories ou de terres torréfiées. Ce groupe montagneux, aussi bien que les soulèvements moins importants qui l'avoisinent, tels que celui de Phong Pho, devaient présenter jadis de nombreux centres d'éruption[1].

Le chef de l'expédition fut très vivement contrarié de la non-arrivée du courrier attendu de Saïgon. Les renseignements recueillis auprès des commerçants chinois sur le dire de quelques colporteurs venus du Nord l'avaient de plus en plus convaincu de l'importance des passeports de Chine demandés pour nous à la légation de Pékin et qui ne nous étaient point encore parvenus. L'absence de ces passeports risquait de faire échouer le voyage et rendre tous nos efforts inutiles. Ne pouvant se résigner à penser que la colonie ne ferait aucune tentative pour communiquer avec nous, M. de Lagrée se décida à demander au roi de Bassac de nouvelles barques pour gagner Oubôn. Il avait l'intention, avant de s'engager définitivement dans la vallée du fleuve, d'aller visiter ce chef-lieu de province situé sur les bords du Sé Moun, grand affluent de la rive gauche du Cambodge. Oubôn est directement au nord et à une quarantaine de lieues du Grand-Lac. De là il devait être plus facile de rouvrir nos communications avec Pnom Penh.

Sur ces entrefaites, l'interprète Alexis, que j'avais laissé à Stung Treng, nous rejoignit à Bassac. La route du fleuve, nous dit-il, paraissait indéfiniment fermée et il ne lui avait pas semblé prudent de séjourner plus longtemps aussi près de la frontière cambodgienne. M. de Lagrée songea alors à renvoyer cet interprète à Pnom Penh par terre, en prenant à l'ouest du grand fleuve et en allant faire tête à Angcor même; de la sorte, il n'aurait à traverser que des territoires soumis à Siam. Quant à la navigation d'Angcor à Pnom Penh, M. de Lagrée pensait qu'elle devait être restée libre et à l'abri des incursions des rebelles. Dès son arrivée à ce dernier

1. C'est ce même plateau qui a été exploré par M. le Dr Harmand en 1877. Parti des bords du Sékéman vers le milieu du mois de mars, ce voyageur arrivait à Bassac le 1er avril suivant, après avoir traversé à dos d'éléphant la plus grande largeur du massif. La description du sentier des Éléphants et celle des chutes du Sé Noï sont les parties les plus intéressantes de ce voyage, dont le récit a été publié dans les tomes XXXVIII et XXXIX du *Tour du monde*, sous ce titre : *Le Laos et les populations sauvages de l'Indo-Chine*.

point, Alexis prierait M. Pottier de faire parvenir à l'expédition, par la même route, les paquets qu'il devait avoir reçus pour elle.

M. de Lagrée sentait vivement les difficultés énormes que nous rencontrerions lorsque, la voie du fleuve nous manquant, nous serions obligés d'adopter un autre mode de transport. Notre nombre, nos bagages trop considérables, nos trop faibles ressources l'effrayaient, avec raison. Le temps qu'il fallait pour réunir les moyens de transport, l'obligation d'en changer à chaque chef-lieu de province, prolongeaient et multipliaient nos haltes au delà du nécessaire. La saison des pluies allait décupler toutes ces difficultés, et nous obligerait peut-être à rester immobiles pendant plusieurs mois. En comptant le nombre des Muongs échelonnés sur le fleuve avant Luang Prabang, ce dernier point du Mékong reconnu par Mouhot, M. de Lagrée n'espérait pas atteindre ce centre important avant le retour des pluies, ce qui semblait renvoyer à la saison sèche suivante, c'est-à-dire à un an, toute découverte sérieuse. Il y avait là de nombreux motifs d'inquiétude et de découragement, qu'augmentait encore la mauvaise conduite de quelques-uns des hommes de l'escorte pris trop au hasard et trop à la hâte, au moment de notre départ, dans la garnison de Saïgon. J'insistai auprès de M. de Lagrée pour obtenir une diminution de notre personnel, et je m'offris à reconduire à Angcor, et s'il le fallait à Pnom Penh, la partie de l'escorte ainsi congédiée. En même temps je rapporterais moi-même, plus fidèlement et surtout plus rapidement que des indigènes, le courrier que nous attendions. Je n'avais pour ma part qu'une bien médiocre confiance dans les efforts qui seraient faits par la colonie pour communiquer avec nous [1]. Nous étions partis et oubliés depuis près de six mois. On avait dû nous appliquer le mot favori de la marine : Qu'ils se débrouillent ! sans songer que, pour un voyage de cette nature, il est des ressources politiques que nous ne pouvions pas nous créer seuls. M. de Lagrée avait reçu du gouverneur des promesses trop formelles pour partager mon sentiment à ce sujet ; mais il consentit à me laisser, encore une fois, aller d'Oubôn à la rencontre du courrier, qu'Alexis, parti avant moi de Bassac, aurait soin de faire diriger à l'avance sur Angcor. Je laisserais à ce dernier point les hommes de l'escorte dont le retour avait été décidé, en leur procurant les moyens d'effectuer par barque leur rentrée à Pnom

1. On retrouve dans ce passage l'expression de la défiance de Francis Garnier à l'égard du gouvernement de Saïgon, qui, défavorable en principe à l'idée du voyage, n'avait consenti à le laisser entreprendre que contraint et forcé par les ordres venus de Paris, et n'avait pas assuré à la Commission des ressources suffisantes. L'initiative du gouvernement central avait d'ailleurs été provoquée, comme nous l'avons vu dans les notes placées au début de cet ouvrage, par les publications de Francis Garnier et les démarches de ses amis. Voy. p. 3, 7 et 8.

Penh, et je rejoindrais en toute hâte la Commission, qui pendant ce temps continuerait sa route : un homme isolé pouvant aller beaucoup plus rapidement qu'elle et la rattraper facilement.

Le 25 décembre, nous partions tous de Bassac. Alexis seul y restait et devait, le lendemain même, se diriger sur Pnom Penh par la route d'Angcor, pour commencer l'exécution du plan convenu. Nous laissions d'excellents souvenirs dans la contrée où nous venions de faire un séjour de trois mois et demi. Lors de notre visite d'adieu, le roi avait su nous exprimer simplement et sincèrement les sympathies que nous avions inspirées. Aux deux médecins de l'expédition était due la meilleure part des remercîments qu'il nous adressa. Ils avaient prodigué leurs soins à tous les malades, et ils étaient parvenus à soulager bien des souffrances. Les bonzes, dont ils usurpaient le rôle, avaient dû s'avouer vaincus par la science européenne. La gratuité des secours accordés, la bonté témoignée en toute circonstance aux enfants et aux vieillards avaient touché tout le monde. Aussi, à notre départ, auquel le roi lui-même voulut assister, toute la population accourut sur la rive, témoignant ses regrets et nous adressant ses vœux ; on suivit longtemps du regard les barques qui emportaient les voyageurs vers de plus lointains rivages; mais, avant de reprendre le récit du voyage, il me semble intéressant de résumer les renseignements recueillis sur le commerce de la vallée du fleuve, de Bassac à Pnom Penh, et sur la navigabilité, le débit et le marnage du Cambodge.

Bassac est le point de jonction des deux courants commerciaux qui se partagent le sud du Laos et dont l'un se dirige vers Pnom Penh, et l'autre vers Ban Kok par la route d'Oubôn et de Korat. Les échanges qui suivent la première direction se font entièrement par eau. J'ai déjà décrit l'installation des pirogues servant au transport des voyageurs et des marchandises. Le chargement moyen dont elles sont capables peut être évalué à deux tonneaux et demi ; pour le transport des matières légères et encombrantes, telles que le coton, on augmente quelquefois la capacité des pirogues en ajoutant au-dessus des fargues deux bordages supplémentaires. Outre ces pirogues, les marchands se servent aussi, quand ils descendent le fleuve, de grands radeaux composés de plusieurs planchers de bambous placés les uns au-dessus des autres et qui atteignent quelquefois des dimensions très considérables. Celui dont le dessin termine ce chapitre a 26 mètres de long sur 7 de large, et peut porter environ une vingtaine de tonneaux de chargement.

Les cataractes de Khon ne sont qu'un obstacle relatif à la navigation du fleuve, qui en toute saison est praticable pour les barques entre Bassac et

Pnom Penh. Des travaux peu importants suffiraient d'ailleurs pour améliorer ce passage et faciliter le transbordement qu'il impose.

Les productions des tribus sauvages habitant les montagnes de la rive gauche du fleuve forment environ la moitié de l'apport commercial de Bassac, Attopeu, Stung Treng et Khong. Les régions qu'habitent ces sauvages manquent de coton, de tabac et d'indigo, mais fournissent, en échange de ces denrées, de la poudre d'or, de l'ortie de Chine, de l'ivoire, de la cire, du cardamome bâtard, des cornes de rhinocéros, des plumes de paon, des peaux et des os d'animaux sauvages. Ces objets ont tous une grande valeur sur le marché chinois et pourraient donner lieu à un trafic très important et très lucratif. Le taux auquel se font aujourd'hui les échanges fait ressortir un bénéfice d'environ 75 p. 100. La livre d'arec, par exemple, qui vaut 35 centimes sur le marché de Pnom Penh, s'échange à Stung Treng contre une livre de cire, qui vaut au moins 3 francs sur le même marché.

Il serait du plus haut intérêt pour notre colonie d'attirer à elle les marchandises qui, sollicitées par le marché plus considérable de Ban Kok, abandonnent la route du fleuve, si courte et si économique, pour se diriger vers Oubôn ; mais il faudrait pour cela supprimer, ou du moins abaisser les droits de douane prélevés à Pnom Penh, au profit du roi du Cambodge, sur toutes les marchandises venant du Laos. Il faudrait obtenir aussi du gouvernement siamois qu'il renonçât aux échanges forcés auxquels se livrent les envoyés de Ban Kok, qu'il s'entendît avec le gouvernement de la Cochinchine pour la suppression du commerce des esclaves, et qu'il rendît à toutes ces contrées, en retour de l'impôt régulier que la conquête lui a donné le droit de prélever sur elles, une entière liberté commerciale. Il faudrait enfin améliorer les routes déjà existantes, ou même en construire de nouvelles.

La suppression du commerce des esclaves est de toutes ces mesures la plus urgente et celle qui intéresse avant tout la dignité de la France. Le marché de Pnom Penh ne doit pas demeurer plus longtemps l'un des points d'écoulement de cette denrée humaine. La moralisation des habitants, le développement des ressources et la sécurité de la contrée, l'augmentation du prestige des Européens seraient les conséquences immédiates de l'interdiction de cet odieux trafic [1].

La navigation par barques ou par radeaux suffira longtemps encore à la circulation commerciale de la vallée du fleuve, même en admettant que cette circulation prenne un accroissement considérable. On parviendrait

1. Voy. la note p. 156.

peut-être à créer, à très peu de frais, une voie de communication plus rapide, plus sûre et presque aussi économique que la route du fleuve, en construisant un tramway dans la région plate, sablonneuse et riche en forêts, qui s'étend entre la province de Saïgon et Stung Treng. On transporterait par cette voie les marchandises européennes, dont le faible volume et la valeur relativement considérable ne s'accommoderaient pas des transports en barque, trop lents et trop sujets à avaries quand on remonte le fleuve. A partir de Stung Treng, le Sé Cong fournirait une voie fluviale, très probablement navigable pour des chaloupes à vapeur, et qui donnerait accès à la route de chars reliant Sieng Pang à Khong et à la vallée supérieure du Cambodge, c'est-à-dire au marché d'Attopeu et aux régions forestières, riches en or, et sans doute en argent et en plomb, situées au nord et à l'est de ce dernier point.

Quoi qu'il en soit, le fleuve restera, entre Bassac et Pnom Penh, la voie de retour la plus commode et la plus rapide pour les marchandises indigènes. Les bois de construction, les marbres dont nous avons signalé l'existence sur les bords mêmes du fleuve[1], en un mot toutes les matières lourdes et encombrantes ne prendront jamais une autre route.

Le meilleur moment pour remonter le fleuve est le mois de novembre, alors que les eaux ont déjà baissé de plusieurs mètres. A cette époque on a devant soi une latitude suffisante pour gagner Bassac en barque, faire ses échanges et contracter des marchés livrables à la saison suivante. Outre les objets que j'ai déjà désignés comme servant aux échanges à Stung Treng, des objets de mercerie et de quincaillerie, du savon, des cotonnades seraient bien reçus des Laotiens. Les sauvages recherchent avidement le fil de laiton, les verroteries, et la poudre.

Au début, il sera nécessaire de faire aux mandarins de petits cadeaux et d'employer leur intermédiaire pour tous les marchés. Presque tous les produits d'échange se concentrent entre leurs mains et entre celles des négociants chinois qu'ils commanditent et protègent. Ce n'est que peu à peu que les échanges directs deviendront possibles; l'initiative individuelle et la production locale se développeront en raison de la demande extérieure, des garanties qu'elle offrira, des facilités de trafic qu'elle procurera.

Les mines de fer de la province de Tonly Repou réclament les premiers efforts de l'industrie européenne. Elles sont abondantes et les voies de communication faciles à établir. Les mines de cuivre de Bassac, les gisements aurifères d'Attopeu donneraient également lieu à des exploitations fructueuses. L'extension des cultures provoquerait une exportation réelle-

1. Voy. p. 142.

ment importante en soie, en tabac et en coton. Malheureusement on ne peut guère estimer la population laotienne, répartie entre les provinces de Bassac, Stung Treng, Khong, Sieng Pang, Saravan, Attopeu, etc., à plus de cent mille âmes, et la population totale de cette zone n'atteint pas cent cinquante mille individus. C'est trop peu pour un espace que l'on peut évaluer à 74000 kilomètres carrés, c'est-à-dire au huitième environ de la France.

L'émigration chinoise et annamite faciliterait beaucoup l'exploitation agricole et industrielle de cette riche contrée. Le contact direct des émigrants européens avec les indigènes serait plus à craindre, car la simplicité et la douceur des habitants encouragent à en abuser. Il serait donc nécessaire d'avoir à Bassac un résident français devant lequel les indigènes et les Européens pussent, en cas de contestation commerciale, se présenter comme devant un juge équitable.

On pourrait facilement sans doute attirer et fixer, dans les régions salubres et fertiles des environs de Bassac, les cultivateurs chinois qui émigrent annuellement de la Chine vers Saïgon. Leurs relations avec leurs compatriotes de Cochinchine, leur activité commerciale, la suppression des douanes de Pnom Penh, seraient les plus sûrs moyens de diriger vers notre colonie le courant des échanges qui hésitent encore entre Ban Kok et Pnom Penh [1].

Il existe déjà quelques Chinois mariés avec des indigènes et établis comme agriculteurs dans cette partie du Laos. Depuis une dizaine d'années, un certain nombre de Pégouans s'y introduisent à leur tour et entrent en concurrence avec les négociants chinois, surtout pour le colportage. Quelques-uns paraissent vouloir se fixer définitivement dans le pays, et près de Bassac on en rencontre une vingtaine qui ont construit des maisons et épousé des Laotiennes. Ce sont les Pégouans qui apportent de Moulmein les rares cotonnades anglaises que l'on trouve dans le pays.

Pendant longtemps encore le mouvement commercial de la vallée du fleuve ne pourra justifier une tentative de navigation à vapeur sur le Cambodge. Cette navigation, si elle est rigoureusement praticable jusqu'au pied des cataractes, présente, comme on l'a vu, des difficultés extrêmement nombreuses. Entre Cratieh et l'île de Khon, il est douteux qu'il existe un chenal offrant, aux basses eaux, une profondeur suffisante. A l'époque des hautes eaux, la profondeur ne saurait plus faire question; mais la vitesse du courant atteint son maximum et elle est assez considérable pour annuler la marche d'un navire à vapeur, ou du moins pour entraver ses évolutions. Le changement d'aspect de la forme des îles, la disparition des points de

1. Voy. p. 70, 71 et 161.

repère, rendront aussi la route incertaine, et cette incertitude sera d'autant plus dangereuse qu'un grand nombre d'îlots et de rochers seront nécessairement alors recouverts par les eaux. A quelques jours d'intervalle, certaines parties de la rivière deviennent absolument méconnaissables, et une carte ne constatera jamais autre chose que les limites extrêmes atteintes par le fleuve, soit pendant la sécheresse, soit pendant l'inondation. Les difficultés sont plus graves encore si l'on se place dans l'hypothèse de la descente du fleuve. Un navire à vapeur devra conserver une grande vitesse pour gouverner au milieu d'un courant lui-même extrêmement rapide. Il faudra donc reconnaître, avec la plus grande promptitude et la plus rigoureuse précision, le chenal étroit et sinueux qui se perd au milieu d'un dédale d'îles d'un aspect uniforme : une seconde de retard, le moindre faux coup de barre, occasionneront presque toujours un malheur irréparable, et un échouage dans de pareilles conditions de vitesse et de courant deviendra une catastrophe.

Ces considérations, en admettant l'existence d'un chenal praticable à toute époque de l'année, doivent faire préférer la saison sèche pour la navigation du fleuve : des berges plus nettement délimitées, un courant moins fort, des points de repère plus nombreux et plus élevés, les dangers eux-mêmes devenus autant de signaux indicateurs, rendront la reconnaissance du chenal plus facile et les échouages moins dangereux.

La question de la navigabilité du fleuve entre Cratieh et les cataractes ne sera définitivement résolue qu'après qu'une minutieuse étude hydrographique aura été faite de cette partie de son cours. Il est à désirer que ce travail soit entrepris le plus tôt possible.

Aux cataractes mêmes s'arrête forcément, à moins de travaux gigantesques, toute navigation continue du Mékong. On peut estimer à une vingtaine de mètres environ la différence de niveau que ces chutes établissent entre le bassin sud et le bassin nord du fleuve. De Khong à Bassac et même jusqu'à l'embouchure du Sé Moun, c'est-à-dire pendant un espace de 90 milles environ, le fleuve est facilement navigable. Mais au delà se présentent une série de rapides qui rendent très problématique la possibilité de prolonger la navigation sans une interruption nouvelle.

Le débit du fleuve à Bassac, le 5 décembre, moment où les eaux avaient baissé de 9 mètres et où le courant n'avait plus qu'une vitesse moyenne de 1 mètre par seconde, a été reconnu, après calcul, être de 9000 mètres cubes par seconde [1]. Le 20 septembre, jour du niveau maximum atteint par le

1. La section du fleuve a été prise vis-à-vis du sala de la Commission, pour le grand bras, et un peu au-dessous de la pointe de l'île Deng, pour le petit bras. La vitesse moyenne a été déduite

fleuve, ce débit devait probablement dépasser 50000 mètres cubes. Il serait intéressant de constater ce débit au moment du niveau le plus bas et du courant le plus faible. En admettant que les eaux aient baissé encore de 3 mètres après notre départ de Bassac, le débit minimum du fleuve en ce point peut être évalué à 2 ou 3000 mètres cubes par seconde. Il faut remarquer que Bassac est au-dessus du confluent de la rivière d'Attopeu, et de celle de Tonly Repou, et que la première de ces deux rivières roule une masse d'eau évaluée, au moment de l'inondation, au quart au moins du débit du Cambodge à Stung Treng. De telle sorte que l'on peut estimer à 60 ou à 70 000 mètres cubes la masse d'eau que le Cambodge, à l'époque de l'inondation, déverse par seconde à Pnom Penh. Les mesures prises par M. Delaporte à Lakôn, situé à deux degrés plus au nord que Bassac, font ressortir en ce point, à la fin de la saison sèche, un débit de 1350 mètres cubes par seconde.

Comme points de comparaison, on peut citer, à côté de ces chiffres : le débit minimum de l'Iraouady, évalué par M. T. Login, à la tête du delta, à 2130 mètres cubes; celui du Gange, qui, pendant la saison des pluies, est de 167 000 mètres cubes, et enfin celui de la Seine, qui débite à Paris 150 mètres cubes par seconde.

Il faudra des observations suivies pendant plusieurs années pour arriver à constater les changements moyens de niveau du fleuve d'une saison à l'autre. On reste certainement plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité en l'évaluant à 12 mètres dans la partie de la vallée comprise entre Cratieh et Pnom Penh. Le marnage ne paraît pas différer sensiblement au-dessus ou au-dessous des cataractes de Khon. Les chiffres qui suivent peuvent donner une idée de la marche descendante des eaux du fleuve :

	BASSAC.	KHONG.	KHON[1].	STUNG TRENG.
Époque du niveau maximum en 1866.	20 sept.	»	»	»
Baisse des eaux le 14 octobre	5m,80	»	»	»
— le 3 novembre.....	7 ,20	4m,00	0m,60	6m,15
— le 18 novembre....	8 ,08	5 ,00	0 ,80	7 ,10
— le 1er décembre...	8 ,80	»	»	»

On voit que la baisse des eaux se prononce moins rapidement dans le

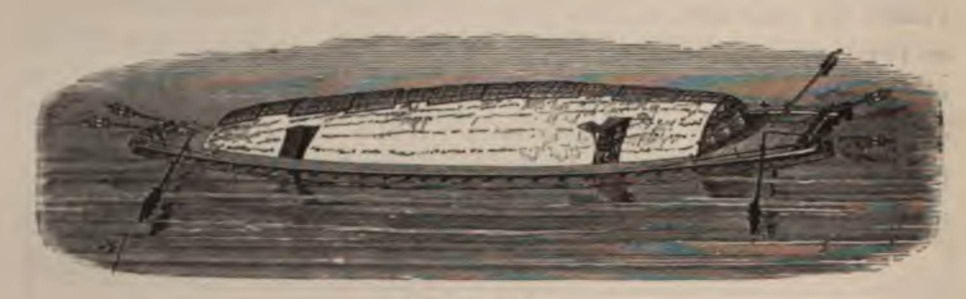
de la vitesse à la surface par la formule de Prony. Peut-être, en raison de la forme de la section, large et peu profonde, aurait-il fallu réduire davantage la vitesse superficielle. (*Note de l'auteur.*)

1. Au sala situé près de la pointe nord de l'île, à 2 milles en amont de la chute de Salaphe. (*Note de l'auteur.*)

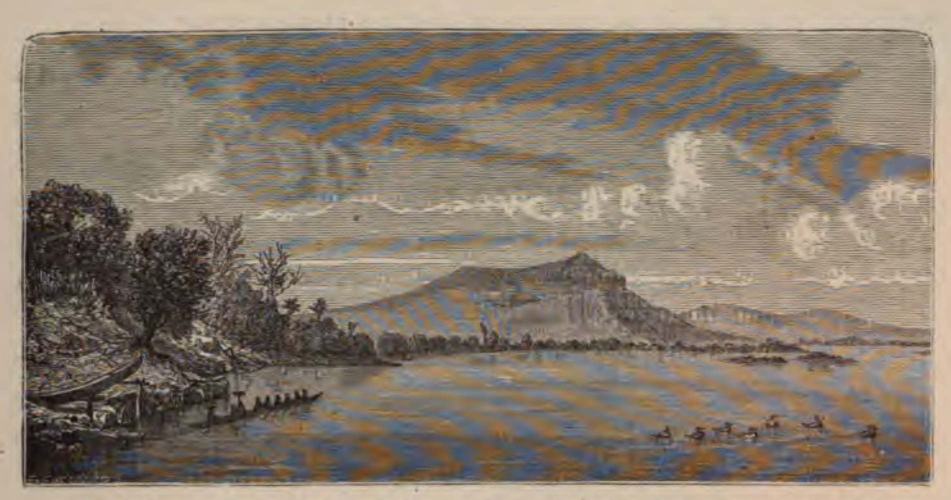
bassin inférieur du fleuve, ce qui s'explique par la plus longue durée de la saison des pluies dans cette région. Comme on devait s'y attendre, plus on s'approche des cataractes, plus le marnage diminue. Aux points de chute, il devient insignifiant. Il y a donc, entre Bassac et les cataractes, 12 mètres de différence de niveau de plus à l'époque des hautes eaux que pendant la saison sèche; c'est là une des causes qui, au moment de l'inondation, viennent augmenter la vitesse du courant[1].

1. Le *Journal officiel* du 7 avril 1884 a reproduit une communication faite au Conseil colonial de la Cochinchine par un de ses membres, M. Garcerie, et qui renferme des renseignements intéressants sur l'utilité que présenterait pour le commerce la création de deux lignes de bateaux à vapeur : l'une entre Pnom Penh, capitale du Cambodge, et Battambang, ville située à l'extrémité du Grand-Lac; l'autre entre Pnom Penh et Samboc, chef-lieu de la province de ce nom, situé sur le Mékong et limitrophe de la province de Tonly Repou. Ces deux lignes assureraient à Saïgon le monopole commercial de la vallée inférieure du Mékong : on voit que c'est la réalisation d'une partie des désidérata de Francis Garnier.

Du reste pour se rendre compte de la prodigieuse fécondité de cette vallée, pour en connaître le sol, les richesses minéralogiques et les cultures, il suffit de se reporter à la Publication officielle du *Voyage en Indo-Chine*, qui renferme, outre les renseignements si précieux pour la navigation que nous venons de reproduire, les indications sur les routes commerciales à créer ou à rétablir, les considérations économiques et politiques de Francis Garnier, les travaux de M. Joubert sur la géologie, la minéralogie et la métallurgie de la Cochinchine, du Laos et du nord de l'Indo-Chine, et ceux de M. Thorel sur les principales cultures et les produits agricoles utilisables.



Radeau laotien.



Vue du fleuve au pied de Phou Fadang. — Dessin de A. Herst, d'après une aquarelle de M. Delaporte.

CHAPITRE IV

La Commission part de Bassac pour Oubén. — Nouvelle tentative pour retrouver le courrier. — Voyage de Francis Garnier à Pnom Penh[1] et son retour dans le Laos, à Oubôn. — Voyage d'Oubôn à Houtén.

Le temps s'était singulièrement rafraîchi depuis quelques semaines, et, tandis que les Laotiens grelottaient le matin sous les couvertures de laine dont ils se couvraient les épaules, nous nous sentions tout ragaillardis par une température française de 10 à 12 degrés. Le 26 décembre, nous franchîmes l'étranglement du fleuve formé par Phou Molong; nous consacrâmes la journée du lendemain à l'ascension de Phou Salao. Au pied de cette petite montagne, du côté du nord, s'étend la plaine de Muong Cao ou de l' « Ancien Muong », lieu où les rois de Bassac ont originairement résidé. Quelques constructions en briques à demi ruinées y attestent leur passage.

Au delà, quelques îles réapparaissent dans le fleuve; mais bientôt de nouvelles montagnes surgissent à l'horizon. Le 29 décembre nous nous trouvions au pied de contreforts chevauchant les uns sur les autres sur la rive gauche. Sur l'autre rive, une montagne isolée, Phou Fadang, contient les eaux du fleuve qui, pour la première fois, quitte complètement la direc-

1. A ce moment Francis Garnier quitta encore une fois l'expédition et marcha de nouveau à la rencontre du courrier de Saïgon en ramenant une partie de l'escorte. Il fit 1660 kilomètres en deux mois. Parti de Bassac le 10 janvier 1867, il rejoignit le commandant de Lagrée le 10 mars suivant à Houtén.

tion du nord pour se diriger à l'ouest; son courant s'effile comme sous les rouleaux d'un laminoir entre deux murailles de roches à peine distantes l'une de l'autre de 200 mètres. Sa profondeur est énorme en ce point, et je ne trouvai pas le fond à 70 mètres. Au sortir de cet étroit passage, on se trouve devant l'embouchure du Sé Moun, qui vient du sud-ouest, alors que le grand fleuve se redresse lentement vers le nord. Le village de Pak Moun (embouchure du Moun) est bâti au confluent.

De nombreux rapides s'échelonnent depuis le confluent du Sé Moun jusqu'aux deux tiers environ de la distance d'Oubôn, et nos bateliers durent se livrer à une rude gymnastique pour faire franchir à nos pirogues ces obstacles successifs. Le premier et l'un des plus considérables est à 2 kilomètres à peine de l'embouchure. Tout auprès, sur la rive gauche, est la



Embouchure du Sé Moun. — Dessin de Th. Weber, d'après M. Delaporte.

borne qui sert de limite aux royaumes d'Oubôn et de Bassac. Le dernier jour de l'année 1866 fut employé à franchir ce rapide. Il fallut décharger entièrement nos barques et les faire passer, à force de bras, par-dessus les rochers. Tout le monde s'y employa avec entrain, et les Laotiens ne laissaient pas que d'être assez étonnés du concours actif et entendu qu'ils recevaient de l'escorte et des officiers mêmes de la Commission française. Nous fîmes un peu moins d'un kilomètre dans tout l'après-midi du 31 décembre, et nous passâmes ainsi d'une année à l'autre au milieu des plus grandes fatigues. Les bords de la rivière étaient déserts et couverts de taillis. Quelques pas faits dans les broussailles permettaient aussitôt de découvrir les traces d'animaux sauvages de toute sorte : cerfs, tigres, buffles, éléphants, sangliers. M. Joubert s'engagea dans le bois et nous en rapporta presque immédiatement un lièvre : ce fut le plat de luxe de notre jour de l'an. Un magnifique bloc de grès se dressait sur la rive; le sergent Charbonnier y



Passage du premier rapide du Sê Moun. — Dessin de Laurens, d'après un dessin de M. Delaporte.

grava au ciseau la date européenne. Nous prîmes ainsi possession scientifique de ces parages que nul pied d'Européen n'avait foulés avant nous. Le 3 janvier, nous arrivâmes à Pi Moun, village récemment fondé sur les bords de la rivière ; il y avait là un dernier rapide, infranchissable pour nos barques à cette époque de l'année, et il fallut attendre que d'autres barques nous fussent envoyées d'Oubôn. Les dernières collines qui prolongent le massif de Bassac venaient mourir sur la rive droite. Au delà, vers l'ouest, s'étendait une plaine sans limites. Nous nous trouvions sur l'immense plateau qu'arrosent le Sé Moun et ses nombreux affluents, et qui s'étend au nord jusqu'à Vien Chan, à l'ouest jusqu'à Korat, à l'est jusqu'au pied de la grande chaîne de Cochinchine. Les rapides successivement franchis depuis l'embouchure de la rivière sont comme des escaliers qui, de ce plateau, conduisent à la vallée inférieure du Mékong.

A partir de Pi Moun, la rivière redevient libre ; un courant très faible, des berges droites, une largeur uniforme, lui donnent en certains endroits l'aspect d'un canal creusé de main d'homme. Le 7 février, l'expédition arriva à Oubôn. Le gouverneur de cette province, récemment nommé, portait, comme celui de Bassac, le titre de roi. Il appartenait à la famille royale de Vien Chan et avait été amené, fort jeune encore, à Ban Kok, où il avait rempli divers emplois dans les grades inférieurs du mandarinat. Homme intrigant et habile, il devait sa position actuelle à sa souplesse d'esprit et à de riches présents. Il nous apprit que le roi de Bassac était appelé à Ban Kok pour répondre à une accusation de concussion. Nous découvrîmes bientôt qu'il cherchait à le faire remplacer par un de ses parents. L'accueil qu'il nous fit se ressentit de son séjour dans la capitale du royaume ; nous avions affaire à un homme frotté de civilisation, qui connaissait l'influence et le pouvoir des Européens. Malgré l'insuffisance de notre costume et la modestie de nos allures, il savait d'autant mieux à qui il avait affaire qu'il avait été, à Ban Kok, le traducteur laotien de nos passeports siamois. Aussi ses attentions et ses empressements n'eurent-ils point de bornes.

Oubôn était l'agglomération la plus vivante que nous eussions encore rencontrée. Quelques rues tracées en amphithéâtre sur la rive gauche du Sé Moun, une ou deux pagodes construites en briques dans le style chinois, de nombreuses boutiques, lui donnent presque un aspect important. C'est plus qu'un village, ce n'est pas encore une ville. Toute relation commerciale a cessé ici avec le bas du fleuve, et les échanges se font par Korat avec Ban Kok. Je n'eus pas le temps de faire ample connaissance avec les environs. Dès notre arrivée, le commandant de Lagrée s'était hâté de demander les renseignements et de prendre les dispositions nécessaires pour mon voyage

à Angcor; il espérait toujours que, grâce aux indications fournies par Alexis, je trouverais en ce point le courrier de l'expédition. Ma confiance était moins absolue, et j'obtins de M. de Lagrée l'autorisation de poursuivre ma route jusqu'à Pnom Penh dans le cas où mes craintes se réaliseraient[1]. Le chef de l'expédition me chargea d'une lettre particulière pour le gouverneur d'Angcor, sur l'esprit duquel, comme je l'ai déjà dit, il exerçait une influence considérable : il espérait ainsi aplanir les difficultés de ma mission. Il me recommanda aussi la hâte la plus grande, afin de ne pas ajouter de nouveaux retards à tous ceux que nous avions déjà dû subir. Pendant mon absence, il comptait aller par terre à Kémarat, chef-lieu de province situé sur le Cambodge en amont de Pak Moun, pendant que M. Delaporte redescendrait seul le Sé Moun, et reprendrait, à partir de son embouchure jusqu'à ce dernier point, la reconnaissance interrompue du Mékong. De Kémarat l'expédition remonterait ensuite lentement le cours du fleuve pour que je pusse la rejoindre en faisant toute la diligence possible.

Le 10 janvier, je dis adieu à mes compagnons de voyage que je quittais pour un temps difficile à déterminer, mais probablement assez long. J'emmenai avec moi le sergent Charbonnier, le soldat d'infanterie de marine Rande et le matelot Renaud, que je devais rapatrier à Pnom Penh. Un Annamite nommé Teï, qui devait, au retour, composer toute mon escorte, me servait d'ordonnance. Je remontai le Sé Moun pendant trois jours. Au-dessus d'Oubôn, il promène son cours sinueux au milieu de plaines où de nombreux troupeaux trouveraient d'excellents pâturages. Çà et là, de beaux bouquets d'arbres s'élèvent au-dessus des hautes herbes; un rideau continu de ban-langs et d'euphorbiacées dessine au loin les contours de la rivière et de ses affluents. Partout des plages de sable d'un éclat éblouissant; mais d'ailleurs peu ou point d'animation : les villages ont abandonné la berge pour se cacher dans l'intérieur du plateau. La voie fluviale n'est plus ici, comme sur les bords du Mékong, le moyen le plus commode de communication et de transport. Les routes par terre sont aussi faciles et plus directes; le feu fait partout à l'homme une large place à travers la plaine. Ce mode primitif de défrichement n'a pas peu contribué à transformer en prairies herbeuses les forêts épaisses qui jadis recouvraient le sol, et le pied se heurte encore çà et là aux troncs noircis des arbres consumés.

Jusqu'à l'embouchure du Sam Lan, affluent de la rive droite, point où je devais quitter la rivière, je ne rencontrai que quelques pêcheries. Raconterai-je ici l'événement qui vint attrister pour moi cette pérégrination solitaire? Ce fut la perte de ma fidèle Dragonne.

1. Voy. p. 10, 142, 159, 189, 232, 264, 268, 271, 320, 324, 338, 360, 379, 385, 389, 454, etc.

Dragonne, chienne intelligente, ne s'était décidée qu'à regret à me suivre dans une expédition dont l'issue était si incertaine et dont je ne pouvais prévoir la durée. Née pendant la guerre de Chine sur la canonnière dont elle portait le nom, elle avait déjà beaucoup couru le monde, et la préfecture de Cholen, que j'avais quittée pour entreprendre le présent voyage, lui paraissait un lieu admirablement choisi pour terminer sa carrière. Mère de nombreux enfants qui faisaient son orgueil et que l'on se disputait dans la colonie, fêtée de tous pour sa gentillesse et son savoir-faire, célèbre depuis longtemps par ses exploits cynégétiques, rien ne manquait à sa gloire; elle n'aspirait plus qu'au repos. Elle avait donc énergiquement condamné l'esprit aventureux de son maître, et elle pleurait toujours l'hospitalière demeure où elle avait vécu pendant trois ans. Son humeur s'était altérée; elle était restée obéissante: elle avait cessé d'être affectueuse. Les tours qu'elle savait exécuter lui avaient fait au Laos une renommée qui nous précédait partout. A la requête des plus hauts personnages, il avait fallu souvent la donner en spectacle, et j'avais là un gagne-pain tout trouvé en cas de malheur; mais un pareil rôle devant des gens qu'elle tenait pour barbares humiliait sa fierté et augmentait son ennui. Elle essaya d'attenter à ses jours. A Bassac, elle se jeta à l'eau à plusieurs reprises: je réussis à la sauver. Mon départ d'Oubôn la séparait de son seul et dernier ami, Fox, le chien du docteur Joubert. C'en était trop. Le surlendemain de cette séparation, elle vint comme d'habitude se coucher auprès de moi dans ma barque et me fit quelques caresses plus tendres qu'à l'ordinaire. Au matin, quand je me réveillai, elle n'était plus là. J'interrogeai le Laotien de garde : il l'avait vue se jeter, au milieu de la nuit, dans la rivière et disparaître dans l'obscurité. Je parcourus la rive, elle était déserte; j'appelai, ce fut en vain. Dragonne s'était noyée ou était devenue la proie des tigres. Il me fallut faire un violent effort sur moi-même pour ordonner aux bateliers de se remettre en route. Que ceux qui ont connu la pauvre bête ne refusent pas un regret à sa mémoire!

Le 14 janvier, j'arrivai à Si Saket, chef-lieu d'une province laotienne située à peu de distance du confluent du Sam Lan et du Sé Moun. Je congédiai les gens d'Oubôn qui m'avaient conduit jusque-là, et je demandai aux autorités du lieu quatre chars à bœufs [1] pour continuer ma route par terre dans la direction d'Angcor. Il me fallut attendre ces chars pendant un jour entier. Quelques colporteurs chinois et pégouans campaient en plein air, au milieu de leurs voitures de voyage, semblables

1. Ces chars sont des voitures fort légères, traînées par une race de bœufs particulière à cette partie de l'Indo-Chine et que l'on appelle *bœufs coureurs*. Il y a eu en 1866 des courses de chars à bœufs à Saïgon, où ces animaux, surtout ceux qui venaient du Cambodge, ont été fort remarqués. (*Note de l'auteur.*)

à ces charlatans qui encombraient autrefois les places des petites villes de France. Les Pégouans vinrent à moi et me montrèrent une sorte de certificat émané du consulat anglais de Ban Kok. Ils mirent l'obligeance la plus grande à répondre aux questions que je leur adressai. Ils avaient parcouru la plus grande partie du Laos, et j'obtins d'eux des renseignements politiques et géographiques qui, un an plus tard, m'étaient encore utiles. Ils m'offrirent quelques présents, que je refusai, et me demandèrent une lettre de recommandation pour le consul de France à Ban Kok. Je fus étonné de l'influence énorme que ces mots « consul falang », qui n'impliquent du reste aucune nationalité distincte, ont dans cette région, où n'ont pas encore pénétré les Européens. Le moindre bout de papier écrit en caractères romains est un excellent passeport, et un fragment de lettre informe et déchiré est aussi bon pour cet usage qu'un diplôme parafé et scellé. C'est à l'aide d'une pièce de cette nature que des marchands birmans, se disant sujets anglais, prétendirent à l'impunité pour certains désordres commis à Oubôn pendant le séjour de l'expédition. Le roi, fort embarrassé de les voir se réclamer ainsi des autorités de Rangoun, recourut au commandant de Lagrée, qui déclina sa compétence, et essaya d'établir la différence de nationalité qui existe entre les « Falangs [1] » de Rangoun et ceux de Saïgon. Ce petit incident, raconté dans la *Revue des Deux Mondes* par M. L. de Carné, de façon à faire croire que ces Birmans possédaient réellement un passeport signé des autorités anglaises, m'a valu une demande d'explications de la part du général Fytche, commandant des possessions anglaises en Birmanie. Cet officier songeait à rechercher les auteurs de cette fraude, aucune pièce de ce genre n'ayant jamais été délivrée par son administration. Je me suis hâté de lui apprendre quelle était la nature du passeport incriminé [2].

A Si Saket, la population est mélangée de Cambodgiens dont la langue est à peu près comprise de tout le monde. Quoique voyageant toujours dans un pays soumis à Siam, je sentais que j'allais me retrouver bientôt sur le territoire de l'ancien empire khmer, si même je n'avais pas déjà franchi ses limites. Cette pensée me faisait trouver de l'intérêt au paysage le plus triste. En partant de Si Saket, on traverse une immense plaine dénudée où des arbustes rabougris entourent les nombreuses mares que recèlent tous les

1. *Farangs*, ou *Falangs* selon la prononciation laotienne qui est très rebelle aux *r*, n'est que la corruption du mot *Francs* par lequel, dès le moyen âge, on désignait les Européens dans toute l'Asie occidentale.

2. M. de Carné notait avec grand soin les incidents du voyage, mais les renseignements précis relatifs à certains détails spéciaux lui manquaient quelquefois. Voy. p. 255, 297, 309, etc.

plis du terrain. C'est toujours auprès d'un de ces petits étangs que se groupent les maisons des villages ; les arbres fruitiers qui les entourent forment comme des îlots de verdure au milieu de cette vaste étendue que le feu a stérilisée. Au bout de 7 ou 8 lieues, la forêt reparaît, le paysage devient moins monotone ; la route serpente en ruisseaux de sable rose sous les arceaux ombreux d'une végétation luxuriante, et, n'étaient les horribles cahots que le trot saccadé des bœufs coureurs imprimait à mon char dépourvu de toute espèce de ressort, mon voyage m'eût paru à ce moment une délicieuse promenade. Les *sao* [1] en fleurs embaumaient l'air d'un parfum suave ; les flamboyants [2] étalaient au milieu de la verdure leurs immenses panaches rouges, auxquels les *ca-sach* [3] mêlaient leurs floraisons blanches et violettes. Çà et là quelques pins se dressaient au milieu des essences tropicales, et leur feuillage connu venait rappeler la patrie absente. Une éclaircie se faisait dans le feuillage : les rizières apparaissaient, et, au fond, les cimes élancées de quelques palmiers annonçaient le prochain village.

Je m'étais dirigé presque exactement à l'ouest en remontant le Sé Moun entre Oubôn et Si Saket ; de ce dernier point à Coucan, chef-lieu de la province suivante, je fis environ 60 kilomètres au sud. A Coucan j'étais en plein empire khmer, et le cambodgien devenait la seule langue comprise des habitants. La conquête par Siam de cette partie du Cambodge remonte déjà à une époque assez éloignée ; elle est de beaucoup antérieure à celle de l'enlèvement des provinces de Battambang et d'Angcor. Je fus à Coucan l'objet de la plus indiscrète curiosité : le gouverneur, oubliant son rang et l'étiquette, accourut me voir avec une suite nombreuse, au moment même où, suffoqué par la chaleur et la poussière du chemin, je commençais mes ablutions. Je m'informai de l'interprète Alexis, qui avait dû passer par ce lieu pour se rendre à Angcor. Il n'avait point paru ; peut-être avait-il pris une autre route. Le gouverneur m'affirma d'ailleurs que le Cambodge était pacifié et que je ne rencontrerais aucun obstacle. J'étais arrivé le soir à 5 heures ; je repartis le lendemain matin pour Sankéa, chef-lieu d'une petite province également cambodgienne, et que l'on m'indiquait comme le point de bifurcation de la route, dont un bras se dirige au sud vers Angcor, et l'autre à l'ouest vers Ban Kok.

Je franchis successivement sur des ponts en bois, praticables pour les

1. Nom annamite d'un arbre de la famille des diptérocarpées. Le bois incorruptible du soa est très recherché pour la construction des ponts et des barques. (*Note de l'auteur.*)

2. Sorte de cotonnier arborescent de la famille des sterculiacées.

3. Arbre dont le bois est d'un bon usage pour l'ébénisterie et la construction. Il appartient à la famille des diptérocarpées.

chars, le Sam Lan et le Rampouc, affluents du Sé Moun. Ces ponts, bien établis, ne laissent pas que de surprendre. Les travaux de ce genre sont rares au Laos. Ceux-ci attestaient, et les nécessités d'une circulation commerciale devenue plus active, et peut-être aussi les bonnes traditions que conservent, en fait de viabilité, les descendants de ces Khmers dont nous avions admiré les routes et les ponts de pierre. La rencontre, faite le soir en pleine forêt, des ruines d'une tour en briques de l'époque khmer, me rappela que le sol que je foulais leur avait appartenu.

Sankéa est dans l'ouest-sud-ouest de Coucan, à une dizaine de lieues. Le gouverneur, qui s'empressa également de venir me rendre visite, me persuada que je devais continuer ma route par Sourèn, qui est à l'ouest, au lieu de m'enfoncer directement au sud, comme j'en avais l'intention. — « De ce côté il n'y avait point de route praticable », disait-il. — Il me parla aussi de montagnes, ce que je compris difficilement au milieu de pays aussi plats que celui où je me trouvais et que celui vers lequel je me dirigeais. Ce gouverneur était un Kouy [1], que je comblai de joie en lui faisant cadeau d'une pièce de cotonnade à carreaux rouges et d'une boîte d'allumettes hygiéniques. Je lui dis que j'avais hâte de repartir : une heure ou deux après mon arrivée, de nouveaux chars étaient prêts et je me remettais en route. Je fus bientôt inquiet et désappointé en voyant que la route que nous suivions inclinait de plus en plus vers le nord. J'essayai d'obtenir de mes guides quelques explications; ils me répondirent évasivement que le gouverneur de Sourèn pouvait seul me faire conduire à Angcor, et je soupçonnai dès lors mon sauvage kouy de s'être déchargé sur un autre de la responsabilité de me faire rentrer dans le Cambodge. Il fallut me résigner à ce détour et à cette perte de temps. Par une sorte de compensation, j'appris que non loin de Sourèn se trouvaient des ruines khmers extrêmement importantes. Je me promis de les visiter si leur éloignement n'était pas trop considérable. Le soir de mon départ de Sankéa, je franchis, sur un nouveau pont en bois, le Sé Coptan, rivière assez considérable qui se jette dans le Sé Moun.

Comme Coucan et Sankéa, Sourèn est le chef-lieu d'une province cambodgienne passée sous la domination siamoise. C'est un gros village, et sa position par rapport à Korat et à Ban Kok lui procure un certain mouvement commercial. Les ruines qu'on m'avait signalées se trouvaient dans le nord-ouest, à une petite journée de marche. Il aurait fallu consacrer deux jours au moins à cette excursion, qui était à l'opposite de la route que je

1. Les Kouys sont des tribus soi-disant sauvages qui habitent entre le grand fleuve et le Grand Lac, et dont une partie reconnaît la domination du Cambodge.

(*Note de l'auteur.*)

devais prendre. Les circonstances n'autorisaient point cette perte de temps, et j'abandonnai, non sans regret, mon projet de visite.

Le gouverneur de Sourèn était absent, et celui qui le remplaçait, tout ahuri d'une aventure aussi surprenante que l'arrivée d'un Français dans son village, ne sut trop quelle attitude il convenait de prendre à mon égard. Il voulut que j'attendisse le retour de son chef; je m'y refusai; mais je dus, pour obtenir de nouveaux moyens de transport, le menacer à plusieurs reprises de la colère du « consul falang ». Les chars qu'il me procura, après une journée entière d'attente, avaient ordre de ne me conduire que jusqu'au prochain village, et, au lieu de faire directement route sur le chef-lieu de la province suivante, celle de Tchoncan, je dus subir le retard régulier d'un relais toutes les deux ou trois heures. Ce que j'usai de patience, ce que je dépensai de colère durant ce long trajet me restera toujours en mémoire; toute ma *furia francese* venait se briser sans résultat contre l'apathique indolence des chefs de village qui me proposaient de remettre mon départ au lendemain : les bœufs étaient au pâturage, les chars en réparation, la chaleur était bien grande, disaient-ils. L'un d'eux parut prendre tant de plaisir à me voir qu'il me proposa d'attendre pour repartir la confection d'un char tout neuf, dont il avait ébauché le timon. — « Vous n'en aurez que pour quatre ou cinq jours, » me répéta-t-il plusieurs fois. — Aucun de ces braves gens ne paraissait comprendre que l'on pût être pressé.

Le 22 janvier au soir, la plaine s'accidenta un peu, la forêt s'épaissit. La nuit était tombée depuis longtemps lorsque j'arrivai au village de Soukrom. Le chef de la localité parut considérer comme une grave affaire mon départ du lendemain ; de nouveau on me parla de montagnes, de précipices, d'impossibilité pour les chars d'arriver à la station suivante. Ne comprenant qu'imparfaitement la langue, et ne croyant pas à l'existence de difficultés sérieuses dans la direction que je suivais, je crus que l'on n'employait à mon égard qu'une de ces nombreuses ruses dilatoires à l'aide desquelles on avait coutume de tromper mon impatience. S'il y avait des difficultés, c'était une raison pour partir de meilleure heure, le lendemain matin. — « Mais le temps manquait d'ici là pour réunir des hommes. » — Je me mis à rire : les trois ou quatre conducteurs de chars qui m'avaient suffi jusque-là me paraissaient faciles à trouver. — « Mais il en faut bien davantage. » — Je haussai les épaules et déclarai que je me contenterais de ce nombre. J'étais habitué à voir toujours les indigènes annoncer des difficultés et à ne jamais rencontrer les obstacles signalés. Je ne pris donc aucune objection au sérieux. Ma résolution paraissait si ferme, mon irritation de

toutes ces fins de non-recevoir se trahissait si grande, que l'on se tut, et que le lendemain au point du jour, comme je l'avais exigé, trois chars à buffles étaient prêts. Je me remis en route. Le sol de la forêt s'élevait graduellement et nous traversions, l'un après l'autre, de petits ruisseaux qui paraissaient très voisins de leur source; au dernier de ces cours d'eau, mes conducteurs demandèrent à s'arrêter; il était encore de très bonne heure, et il valait mieux cheminer pendant que la chaleur était supportable. Je promis un repos vers midi. — « Mais plus loin il n'y a pas d'eau, me dit-on. » — Cette ruse avait été employée si souvent pour me forcer à choisir une halte à la convenance de la paresse des indigènes, je me trouvais si bien du système de n'en faire qu'à ma tête, que, sans en écouter davantage, j'ordonnai de continuer à marcher. Je cheminais à pied et en avant; Renaud conduisait lui-même l'un des chars, et les deux autres Français se mirent à faire comme lui en manière de passe-temps. Les indigènes en profitèrent pour se laisser attarder peu à peu, et disparaître. Je m'aperçus au bout d'un certain temps que nous étions seuls; leur absence ne laissa pas que de m'inquiéter un peu. Du côté du sud, la verdure de la forêt semblait devenir plus transparente. Tout d'un coup une éclatante lumière pénétra sous ses arceaux. Le sol nous manqua sous les pieds. La forêt prenait fin, et un immense horizon s'ouvrait devant nous. Ce fut pour moi comme une révélation : nous étions parvenus à l'arête du plateau que nous avions parcouru jusque-là. La plaine inférieure qui s'étendait à 200 mètres environ au-dessous de nous était au niveau du Grand Lac, et ces 200 mètres représentaient et au delà toute la différence du niveau entre Pnom Penh et Oubôn.

Les bords du plateau étaient presque à pic. La muraille de grès qui les soutenait présentait une série de rampes irrégulièrement tracées en zigzag, à pente très inégale et très raide, où l'on distinguait les traces du passage des hommes et des chars. J'étais en présence de la difficulté que l'on m'avait signalée, et je compris alors la nécessité d'un grand nombre de bras. Il fallait décharger nos chariots, les démonter et les transporter pièce à pièce au bas du plateau. Retourner en arrière ou attendre des secours nous eût fait perdre un temps précieux. Je donnai l'exemple, et tous les cinq nous nous mîmes résolument à l'œuvre. Au-dessous de nous, à mi-hauteur environ, un rocher en saillie formait une plate-forme de 8 à 10 mètres carrés de surface. Nous commençâmes par y conduire nos bêtes de somme, qui, une fois dételées, avaient fait mine de vouloir regagner leur village. Nos légers bagages les suivirent bientôt; le transport des chars fut beaucoup plus long et beaucoup plus fatigant.

Il était midi : le soleil dardait à pic sur nos têtes; aucune ombre ne nous

protégeait; les rochers, que nous gravissions et que nous descendions sans cesse, nous brûlaient les pieds et les mains; une soif ardente nous dévorait tous. Autour de nous, tout était aride. Le dernier ruisseau franchi était à plusieurs lieues de distance, encore n'était-il point facile d'en retrouver la route, au milieu des nombreux sentiers qui se croisaient dans la forêt. Il nous fut bientôt impossible de continuer notre travail; nos gorges saignaient, nos voix devenaient rauques. Je n'eusse jamais cru que la soif pût devenir une souffrance aussi vive. Les hommes se couchèrent découragés. Le plus profond silence régnait autour de nous. Seul j'essayai de chercher encore : les bords du plateau se dentelaient sur notre droite en plusieurs gorges au fond desquelles croissaient quelques arbres; il pouvait y avoir là dans le roc des cavités assez profondes pour conserver un peu d'eau provenant des pluies ou des suintements qui alimentent les ruisseaux de la plaine inférieure. Je trouvai en effet plusieurs lits de petits torrents; ils étaient tous à sec. Je commençais à perdre tout espoir et j'avais comme un nuage devant les yeux. Tout à coup des buissons d'un aspect vigoureux et d'une verdure fraîche attirèrent au-dessous de moi mes regards; je me laissai glisser le long d'un rocher poli par la chute des pluies de la saison dernière : à mes pieds était un bassin rempli d'une eau claire et chaude. J'eus comme un éblouissement de joie. Je me jetai à plat ventre et je me mis à boire : il y avait de quoi désaltérer largement tout le monde. Je reconnus bientôt qu'un sentier moins à pic que la route que j'avais prise conduisait à cet abreuvoir naturel. Je retrouvai des poumons pour signaler ma découverte, et, au bout de quelques minutes, hommes et bêtes furent réconfortés.

Dès que le plus fort de la chaleur du jour fut passé, nous reprîmes notre rude besogne. A dix heures du soir, nous étions au bas du plateau, à l'entrée de la forêt inférieure : nos chars étaient remontés, nos buffles parqués auprès de nous. Mon Annamite Teï nous avait rendu les plus grands services en maniant ces farouches animaux que la vue d'un Européen mettait hors d'eux. Quelques arbres abattus gisaient çà et là; nous mîmes le feu à l'un de ces troncs pour éclairer notre campement et nous protéger contre les bêtes féroces. Dès la tombée de la nuit, les miaulements du tigre s'étaient fait entendre, et nos bêtes paraissaient inquiètes; le feu les rassura et elles vinrent d'elles-mêmes se coucher à l'entour. Nous avions quelques provisions : du riz et des poules. Renaud les assaisonna en habile cuisinier. J'ai rarement fait un meilleur repas. J'étais enchanté d'avoir vaincu la difficulté et de me trouver à la tête de moyens de transport qui me conduiraient jusqu'au prochain Muong. M'approprier jusque-là les

buffles et les chars de Soukrôm me paraissait tout à fait de bonne guerre à l'égard du village dont les hommes m'avaient abandonné.

Ce mince avantage, résultat de tant de fatigues, m'échappa bientôt : vers quatre heures du matin, nous fûmes réveillés par le bruit de voix nombreuses s'appelant au-dessus de nos têtes. Des torches éclairaient du haut en bas la pente rapide au pied de laquelle nous nous trouvions. C'étaient les gens de Soukrôm, conduits par le chef même du village, qui accouraient à notre secours. Ils furent abasourdis de voir que nous n'avions plus besoin d'eux, et ils se confondirent en excuses. Je leur avais prouvé que leurs impossibilités de la veille n'avaient pas existé pour moi, et que cinq Français pouvaient faire le travail de trente Laotiens. Je me gardai bien de leur avouer que, quelques heures auparavant, je ne me serais pas montré si fier, et qu'*in petto* je désirais ardemment leur présence[1].

Dès que le jour fut venu, nous nous remîmes en route. La forêt fit bientôt place à une plaine sablonneuse entièrement dénudée. Le pays, désert aux abords de l'arête du plateau, se peupla de nouveau, et nous dûmes recommencer à changer de véhicules et de conducteurs. Le 25 janvier, j'arrivai enfin à Tchoncan. Un peu en avant de ce point se trouve une grande plaine entièrement nue, de forme elliptique, et qui a toutes les apparences d'un lac desséché. Çà et là quelques crevasses contiennent encore de l'eau. Cette plaine est bordée de trois côtés par une ceinture d'arbres et peut avoir 4 ou 5 lieues dans son plus grand diamètre. De nombreuses routes la sillonnent, mais elles doivent être impraticables pendant la saison des pluies.

Tchoncan, dernier Muong que je dusse traverser avant d'arriver à Angcor, est aussi une province cambodgienne passée en même temps que Coucan, Sourèn et Soukéa sous la domination siamoise. Le gouverneur, Siamois de naissance, était absent; mais son remplaçant fut aussi complaisant et aussi aimable pour moi que la seconde autorité de Sourèn avait été ennuyeuse et tracassière. Il me convia à un grand repas donné en l'honneur d'un riche Cambodgien qui se faisait bonze. J'assistai avec curiosité à une partie de la cérémonie. Les cheveux du néophyte furent complètement rasés; il fut dépouillé successivement de tous ses vêtements et soumis à un examen sévère. Après de nombreuses offrandes faites par ses parents ou ses amis, et de longs discours dont le sens m'échappa, il revêtit la robe jaune qui allait le désigner au respect de la foule.

Je recueillis à Tchoncan de nombreuses indications sur les ruines éche-

1. Cet épisode est caractéristique et peint l'auteur tout entier.



Ordination d'un bonze au Cambodge. — Dessin de E. Bocourt, d'après un croquis de M. Delaporte.

lonnées jusqu'à Siemréap. Non loin du village est un magnifique pont khmer, auprès duquel j'allai camper pendant quelques heures. Les habitants le désignent sous le nom de Spéan Teup (*spean* veut dire pont). Il est jeté sur le Stung Sreng, rivière qui va se jeter dans le Grand Lac et dont je devais, à mon retour, retrouver la source. En ce point, elle est très large et divisée par des îles en trois bras; le pont se compose donc de trois tronçons; le plus important, celui du milieu, a 148 mètres de long, 15 mètres de large, 10 mètres de hauteur au-dessus de l'eau et trente-quatre arches. Les rampes, qui sont en grès, sont supportées par des groupes de singes; elles se terminent, comme à Angcor, par des serpents à neuf têtes[1]; le reste de la construction est en pierre de Bien Hoa [2]. A partir de ce point, les vestiges khmers réapparurent souvent; je sentais que je me rapprochais d'Angcor, et je regrettai bien des fois la célérité qui m'était imposée.

Le 27 janvier, je passai auprès d'un sanctuaire construit non loin des bords du Stoung Plang, rivière qui se jette dans le Grand Lac. Cette construction en grès est d'une bonne époque. Le sanctuaire, en forme de croix, a sa principale façade tournée vers l'est. Il est entouré d'une enceinte, dans l'angle sud-est de laquelle s'élève une tour. En avant de la porte principale s'étend un grand bassin ou *sra*, à revêtements de grès. En ce point les villages deviennent plus nombreux et plus rapprochés, et les immenses espaces en friche qui les séparaient sur le plateau d'Oubôn disparaissent.

Tout ce bassin au nord-ouest du Grand Lac est admirablement cultivé en rizières; la population est douce, les habitations respirent l'aisance. Cette partie du Cambodge, dont on ne soupçonne même pas l'existence, et que l'on croit habitée par des Siamois, m'a paru être plus fidèle aux antiques usages, et conserver plus intactes les traditions du passé qu'aucune autre région de cet ancien royaume. La situation centrale de ces provinces, leur éloignement de toute frontière, de tout théâtre d'action, ont contribué sans doute à ce résultat, en leur évitant les contacts étrangers. J'ai relevé là certaines singularités de mœurs dont l'origine devrait être recherchée avec soin et fournirait sans doute sur les Khmers des indications historiques précieuses; la manière actuelle d'ensevelir les morts semble se rapprocher de ce que raconte, sur ce sujet, l'écrivain chinois du treizième siècle cité dans les chapitres précédents. Dans beaucoup de villages, j'ai rencontré, à l'écart des maisons, des bières à peine closes, abritées d'un léger toit en paille et soutenues par quatre piquets; quelquefois une simple

1. Voy. p. 47.
2. Sorte de pierre ferrugineuse que l'on trouve très abondamment répandue dans toute la Cochinchine, le Cambodge et le Laos. (*Note de l'auteur.*)

natte enveloppait le corps, ainsi laissé à la merci des bêtes sauvages. M. de Lagrée a trouvé le même mode de sépulture en usage à Amnat, au nord d'Oubôn.

La fertilité et la richesse de cette zone, qui est arrosée par de nombreux cours d'eau se déversant tous dans le Grand Lac, justifient le choix de la position d'Angcor pour la capitale d'un puissant empire. Malheureusement la division actuelle du Grand Lac en deux dominations, celle de Siam et celle du Cambodge, interdit à cette magnifique contrée sa route commerciale naturelle, et la laisse isolée sans voies d'échange avantageuses. Ses produits, au lieu de descendre, par le lac et le fleuve, jusqu'à Saïgon, prennent la route de terre, plus difficile et plus longue, qui mène à Ban Kok[1]. Le manque absolu d'initiative d'une race en pleine décadence, l'intérêt qu'ont les mandarins à accroître sans cesse les relations commerciales avec la capitale du royaume dont ils dépendent, les rapports pleins de défiance qui ne peuvent manquer d'exister entre les gouverneurs cambodgiens du protectorat et les gouverneurs siamois des autres provinces, sont les principaux obstacles au rétablissement du commerce sur le Grand Lac. Il n'est pas rare, par exemple, de voir des Cambodgiens de l'une ou de l'autre frontière retenus indûment chez leurs voisins : la communauté de race et de langue, les liaisons de parenté qui existent des deux côtés d'une frontière factice, fournissent mille prétextes à des vexations de ce genre, dont le but inavoué est d'augmenter les inscrits de la province, et par suite l'impôt. Aussi les Annamites sont-ils les seuls aujourd'hui à exploiter la pêche si fructueuse de leur petite mer intérieure.

On voit de quelle importance serait, pour les populations du bassin nord-ouest du Grand Lac, l'unification de pavillon et d'influence sur ces rives. Il est bien fâcheux que nous n'ayons pas su arracher des mains de Siam la possession de ces eaux, qui sont le plus beau fleuron de la couronne du Cambodge et qui lui ont été injustement ravies. Cette restitution légitime, à laquelle notre diplomatie, mieux éclairée sur nos véritables intérêts, aurait dû faire consentir le gouvernement de Ban Kok, eût rendu à notre colonie de Cochinchine l'accès d'une des régions les plus riches de l'Indo-Chine.

A quatre heures du soir, le 29 janvier, au sortir d'un petit bois taillis qui s'étend à l'ouest du mont Bakheng, je débouchais dans la plaine où s'élève la citadelle de Siemréap. C'était le moment de la moisson. Rien de plus riant et de plus animé que le paysage que cette plaine offre alors au

1. Le Conseil colonial de la Cochinchine vient de décider la création de deux lignes de navigation à vapeur qui remédieront à cet état de choses. Voy. la note p. 166.

voyageur. Toute la campagne a revêtu une teinte dorée. De nombreux troupeaux de bœufs et de buffles, au milieu desquels folâtrent les nouveau-nés de la saison, diaprent les rizières de taches rouges et noires d'où s'échappe un sourd murmure de grelots. Colosse isolé qui domine toute la création vivante, l'éléphant secoue lentement avec sa trompe la gerbe de riz qu'il vient de glaner sur le champ récolté. Dans le chemin creux qui serpente sur la plaine, passe parfois avec un bruit étourdissant de clochettes une légère voiture à bœufs qui, pour un instant, voile le paysage d'un épais nuage de poussière. Les lourds et lents chars à buffles se croisent partout,



Tombeaux à Amnat. — Dessin de M. L. Delaporte.

apportant au village le riz qui va être emmagasiné dans les huttes en bambou lutées de terre glaise, d'où on le retirera au fur et à mesure des besoins. Sur les aires nombreuses disséminées dans les champs, des attelages de buffles piétinent les gerbes et, après un long et monotone travail, séparent le grain de l'épi. Bordure ravissante de grâce et de fraîcheur, une longue ligne d'arbres à fruits encadre tout ce tableau et cache les toits de chaume éparpillés sous leur ombre. La végétation des tropiques offre seule une pareille variété de nuances et de formes : les cimes mobiles des bambous se jouent le long des troncs élancés des palmiers ; parmi ces derniers, le borassus élève jusqu'aux nues sa raide collerette de feuillage et semble de sa colonne robuste soutenir tout un édifice de verdure. Le cocotier échevèle ses longs et tremblants rameaux sur le large faîte du tamarinier ; l'aré-

quier svelte se fait jour à travers l'épais feuillage des manguiers, et sa forme aérienne contraste avec le massif échafaudage du banian qui s'étale à côté. Autour des cases, le papayer balance son léger parasol, et un rideau bas et continu de bananiers masque les troncs des pamplemoussiers, des orangers et des jacquiers. La ligne sombre des créneaux de la forteresse de Siemréap vient se profiler sur ce fond riant. Que le regard ne s'arrête pas trop sur les remparts : il pourrait y découvrir quelque tête humaine, desséchée au soleil et tristement balancée à l'extrémité d'un bambou. Le soir arrive ; le soleil s'abaisse derrière le rideau d'arbres qui cache la rivière, et ses rayons décomposés, mêlant la pourpre à l'émeraude, se tamisent au travers du feuillage. Les troupeaux rentrent dans les parcs, et les beuglements sonores des taureaux sont coupés par les cris brefs et plaintifs des buffles. Le silence et le calme se font peu à peu ; on n'entend plus qu'une note monotone et douce, celle que la brise du soir fait rendre aux cerfs-volants captifs planant dans les airs et auxquels les habitants, qui les lancent chaque année dans cette saison, attachent de superstitieux présages. Quelques lumières s'allument dans les cases groupées sur la rive droite de la rivière, à peu de distance de la citadelle, dans l'intérieur de laquelle le bruit du gong et du tam-tam, successivement répété par tous les corps de garde, marque, à de réguliers intervalles, les veilles de la nuit.

Alexis n'avait pas encore paru à Siemréap. On se rappelle pourtant qu'il était parti de Bassac pour cette destination depuis plus d'un mois. Le gouverneur d'Angcor me reçut à merveille et me donna, ainsi qu'à mon escorte, la plus confortable hospitalité. J'avais hâte d'apprendre de lui des nouvelles de la colonie et du Cambodge. Elles différaient beaucoup de celles qui m'avaient été données à Coucan. La révolte de Pou Combo avait pris des proportions de plus en plus grandes. Les provinces de Compong Soaï et de Pursat s'étaient soulevées. Norodom avait été cerné à Pnom Penh, et il avait fallu que les troupes françaises livrassent un grand combat pour le dégager. Les entrées du lac, Compong Leng et Compong Chenang, étaient gardées par les rebelles, et quand je parlai de continuer ma route jusqu'à Pnom Penh, le gouverneur d'Angcor se récria vivement. Mais je n'étais pas venu de si loin pour rebrousser chemin sans rapporter le courrier attendu. Je déclarai donc à mon hôte que ma résolution était inébranlable et que je tenterais de passer à tout prix. Je lui fis même cette déclaration par écrit pour qu'on ne pût le rendre responsable des conséquences de ma décision. Je le priai aussi d'expédier au commandant de Lagrée une lettre l'informant de l'état des choses et du parti auquel je m'arrêtais. Il s'empressa d'envoyer par

estafette cette lettre à Tchoncan, avec prière aux autorités du lieu de la faire parvenir de province en province dans la direction du grand fleuve.

Ces précautions prises, je m'occupai de mes préparatifs de départ. Le gouverneur m'offrit, pour la traversée, une grande et forte barque qui lui appartenait. Il ne fallait pas songer à recruter mes bateliers parmi les Cambodgiens : les sympathies des gens de la province étaient pour Pou



Cabane cambodgienne. — Dessin de E. Tournois, d'après une aquarelle de M. Delaporte.

Combo, et je pouvais rencontrer un traître parmi eux. Je préférai m'adresser aux Annamites qui résident à Siemréap et se livrent à la pêche sur le lac. Je trouvai là, grâce à la promesse d'une forte récompense, un équipage adroit, méprisant fort les Cambodgiens par habitude, et rendu courageux par la présence de Français bien armés. Je dus aller chercher la barque du mandarin de Siemréap à Compong Plouk, village situé près de l'embouchure d'un petit cours d'eau qui vient se jeter dans le Grand Lac, à l'est

de la rivière d'Angcor. Nous passâmes la nuit à la gréer avec soin ; je la munis de haches pour couper les estacades qui pourraient nous barrer le passage, de torches, de combustible, en un mot de tous les ustensiles et de toutes les provisions nécessaires, et, le 2 février, nous nous lançâmes sur le lac, dont nous côtoyâmes la rive orientale. A la tombée de la nuit, nous passions devant Compong Kiam, dont la rivière sert de limite aux provinces d'Angcor et de Compong Soaï. Nous entrions dans les eaux ennemies.

Le lendemain, comme nous nous étions engagés, pour déjeuner et pour laisser reposer nos Annamites, dans la forêt noyée qui couvre les bords du lac, on vint me prévenir que deux barques armées, venant du large, se dirigeaient de notre côté. Examinées à la longue-vue, elles me parurent, en effet, être des barques de guerre : plumes de paon et pavillon rouge à la poupe ; lances, fusils et hallebardes plantés à l'avant de la chambre. Je fis cacher tout mon monde et préparer les armes. On pouvait nous prendre pour une simple pirogue de pêche montée par des Annamites seulement. A grande portée de voix, je fis héler les nouveaux venus par mon patron : leur contenance témoigna la surprise qu'ils éprouvaient de se voir ainsi devancés. — « Nous sommes les rameurs du mandarin de Compong Thom qui chemine par terre avec une escorte de dix soldats armés de fusils. Nous portons ses bagages. Et vous tous, qui êtes-vous? » répondirent-ils. — « Peu vous importe, dit l'Annamite, passez au large, il n'y a ici rien de bon pour vous. » — L'assurance de mon patron leur donna à penser. Le reflet d'un sabre-baïonnette leur fut sans doute renvoyé par le soleil. Notre barque était grande et pouvait cacher bien des soldats. Leur chef n'était point avec eux : à quoi bon se compromettre inutilement? Les deux barques s'éloignèrent sans mot dire. Ce fut la seule alerte de la journée.

Dans la nuit du 4 au 5 février, nous donnâmes dans les passes qui conduisent du lac au bras de Compong Luong, et nous les franchîmes sans encombre. Au petit jour, nous passâmes devant le poste rebelle de Compong Prak. A notre vue le tam-tam fut battu sur la rive et l'on nous héla : « Capitaine français qui se rend à Pnom Penh, » telle fut la fière réponse de mon patron. Un grand silence s'ensuivit sur la rive : quelques hommes coururent à droite et à gauche, cherchant du feu pour faire partir leurs espingoles. Quand ils y réussirent, le courant nous avait mis hors d'atteinte.

Le soir, à cinq heures, j'aperçus le pavillon français flottant sur Compong Luong. La canonnière 28 y était au mouillage ; j'appris de l'officier qui la commandait que M. Pottier était à Pnom Penh et je continuai immédiatement ma route sur ce dernier point. J'y arrivai à 11 heures et demie du soir.

Il faut avoir subi un long isolement au milieu de contrées étrangères, et être resté plusieurs mois privé de toute communication avec des gens civilisés pour bien comprendre la joie que j'éprouvai en me retrouvant tout à coup au milieu de Français et d'amis. Leur surprise n'était pas moins grande que ma joie. M. Pottier, après une tentative infructueuse pour nous faire parvenir notre courrier, s'était résigné à attendre, et il n'était pas sans inquiétude à notre sujet. Comme il arrive toujours en pareil cas, des bruits fâcheux avaient circulé dans le pays sur notre compte; deux membres de la Commission avaient, disait-on, succombé aux fatigues et aux maladies de ce redoutable Laos. Je rassurai tout le monde et, à mon tour, je m'enquis des nouvelles de la patrie. Ce fut à ce moment que j'appris la guerre d'Allemagne[1] et son dénoûment. La nuit se passa à causer de tout et de tous, et mes interlocuteurs allèrent prendre un peu de repos, bien avant que ma curiosité fût entièrement satisfaite.

Le lendemain, je me hâtai de faire le dépouillement du courrier destiné à l'expédition. Il contenait les passeports de Chine, si nécessaires pour continuer notre reconnaissance du fleuve au delà de Luang Prabang; mais les instruments de précision, qui nous manquaient encore, étaient restés à Saïgon, où ils dormaient à l'observatoire depuis leur arrivée de France. Je ne trouvai à emporter, faute de mieux, qu'un baromètre holostérique[2]. Une grande partie de nos lettres particulières étaient également restées au chef-lieu de la colonie, et cette incurie, cet oubli étaient trop dans mes prévisions pour que je m'en affligeasse[3]. M. Pottier m'offrit une canonnière pour me rendre à Saïgon; mais, si attrayante que fût cette offre, j'aurais manqué à mon devoir en l'acceptant. Tout retard pouvait être préjudiciable à l'expédition, et le commandant de Lagrée comptait les heures. Mon voyage s'était déjà prolongé au delà de tous ses calculs, et il avait dû continuer à s'avancer dans le nord. Chaque jour augmentait donc la distance qui nous séparait. Enfin j'avais à retraverser le Grand-Lac, seul avec un Annamite, et je ne voulais pas que le bruit de mon retour pût me précéder. Le 7 février, après avoir clos mon courrier pour l'amiral[4], j'allai avec M. Pottier rendre visite au roi Norodom, qui me remit une lettre pour M. de Lagrée. Pnom Penh offrait à ce moment un singulier aspect : un bataillon d'infanterie de

1. Sadowa.

2. C'est avec cet instrument, dont les variations ont été soigneusement calculées et corrigées à son retour en France, que Francis Garnier a fait toutes les observations du voyage. Voy. note p. 261.

3. Malgré la sobriété du récit, on sent de quel chagrin l'auteur est pénétré en constatant l'indifférence de l'administration coloniale pour une entreprise qui avait déjà coûté tant d'efforts à la Commission et à laquelle celle-ci attachait tant de prix.

4. M. de la Grandière.

marine y campait, et donnait à la ville une animation toute militaire. On était au milieu des fêtes du jour de l'an chinois, et, malgré la guerre, les théâtres à grandes marionnettes mues par des ficelles, analogues à notre Guignol, les jeux de toute sorte, attiraient une foule énorme sur la place du marché, dont presque toutes les boutiques étaient cependant fermées. J'eus quelque peine à faire mes provisions de route. Le lendemain, à huit heures du matin, je repartis pour Angcor, emportant le meilleur souvenir du bienveillant et hospitalier accueil de M. Pottier. Celui-ci ne laissait pas que d'être un peu inquiet, en me voyant repartir dans de telles conditions, et il me recommanda, si je rencontrais sur ma route la canonnière 28, de m'en faire escorter jusqu'aux entrées du lac. Ce secours me fut inutile. Je réussis à passer sans encombre, et le 13 février j'étais de retour à Siemréap.

Alexis n'y était pas encore arrivé. Le courrier de l'expédition qu'il portait me sembla dès lors fort compromis. Le gouverneur d'Angcor était parti depuis deux jours pour Ban Kok, où il était appelé pour les funérailles du second roi de Siam. Je priai son frère qui le remplaçait d'expédier sur Pnom Penh notre interprète dès que celui-ci ferait son apparition à Siemréap, et je me préparai à reprendre le chemin du Laos. Il fallait allonger mes étapes pour rejoindre l'expédition le plus vite possible. Au lieu de suivre la route sinueuse que j'avais prise en venant, je résolus de marcher droit dans la direction du nord, pour rejoindre Oubôn. On m'objecta que je traversais une zone déserte, dont certaines parties étaient impraticables aux chars. Mais nous n'étions plus que deux; malgré ce que je rapportais de Pnom Penh, notre bagage était assez mince; je répondis que nous irions à pied quand cela deviendrait nécessaire.

La nouvelle route que j'allais suivre me faisait passer par Angcor Wat. Je consacrai une heure ou deux à revoir le temple. C'est un de ces monuments qu'on ne se lasse jamais de visiter. Je traversai la rivière d'Angcor et je me dirigeai vers la chaîne de Pnom Coulèn. Après en avoir gravi les premières pentes, je me trouvai au milieu d'une plaine complètement déserte, recouverte de hautes herbes et parsemée de quelques bouquets d'arbres. Sur l'un des points les plus élevés, je rencontrai des ruines khmers : ce sont des tours en briques dont la base est déjà profondément enfouie dans le sol. La décoration dont est revêtue la surface extérieure est d'une grande perfection de dessin et de moulage. Tout auprès est creusé, selon l'usage, un grand bassin à revêtement de pierre. Ces tours présentent cette singularité que, seules parmi les trente ou quarante monuments khmers connus aujourd'hui, elles n'obéissent point à la règle qui veut que les façades soient exactement orientées vers les quatre points cardinaux.

Plus loin, le plateau s'ondule légèrement, de nombreux ruisseaux, coulant tous vers l'est, le sillonnent; nous nous trouvions sur la lisière d'une épaisse forêt. célèbre au Cambodge sous le nom de Prey Saa (en cambodgien, forêt magnifique). La route qui la traverse n'avait pas été suivie depuis longtemps. Il fallut que nos Cambodgiens nous la rouvrissent à coups de hache. L'unique char à buffles qui portait tous nos bagages se trouvait souvent arrêté par des lianes ou par les arbres bordant le sentier et dont les troncs grossis ne laissaient plus entre eux un assez grand intervalle. Nous étions alors obligés de les entailler à hauteur des essieux de la voiture. La nuit nous surprit occupés à ce travail; une bande d'éléphants sauvages vint à passer et s'arrêta pour nous regarder faire. On distinguait vaguement à travers le feuillage les défenses blanches qui brillaient dans l'obscurité. En guise de passe-temps sans doute, le chef de la troupe appuya son large front contre un jeune arbre et se mit en devoir de l'ébranler; ses compagnons vinrent à la rescousse; un grand déchirement se fit dans le feuillage, et l'arbre tomba, à peu de distance de nous, en travers de la route. Il avait environ un pied de diamètre et ce n'était pas un petit travail que de se débarrasser de la barrière que formaient son tronc et ses branches, enchevêtrés dans les rameaux voisins. Mes Cambodgiens se lamentèrent, et dans un premier mouvement de colère, j'ajustai l'éléphant coupable de ce méfait; mais les indigènes me supplièrent de ne pas tirer, me représentant que la bande entière se précipiterait sur nous. Je me rendis; les éléphants s'éloignèrent, en riant sans doute du bon tour qu'ils venaient de nous jouer. A minuit nous achevions à peine de déblayer la route.

Le 18 février, nous sortions de Prey Saa, et nous quittions la province d'Angcor pour entrer dans celle de San Kéa. Quelques petits hameaux se montraient çà et là. Nous venions de faire 50 kilomètres sans rencontrer un être humain.

Le lendemain, j'abandonnai toute espèce de véhicule; j'engageai quelques porteurs, et, après avoir traversé le Stung Sreng très près de sa source, j'allai coucher en pleine forêt, au pied même du plateau d'Oubôn. Là, il est aussi à pic qu'au point où je l'avais descendu, en venant de Sourèn. Mais, à pied, cette escalade n'était qu'un jeu. Au sommet du plateau, j'appris que je me trouvais à deux jours de marche de Coucan. Je n'avais pas assez appuyé dans l'est; il ne me restait plus qu'à reprendre, en arrivant à ce chef-lieu de province, la route que j'avais déjà suivie.

On m'annonça à Coucan qu'Alexis avait enfin traversé le pays quelques jours auparavant, se rendant à Angcor. Ce paresseux interprète avait prolongé outre mesure son séjour à Bassac, et, sans se préoccuper davantage de

la mission qui lui était confiée, s'était laissé séduire par les beaux yeux d'une Laotienne, qu'il avait prise pour femme. Après plus d'un mois consacré aux douceurs de cet hyménée, il s'était enfin mis en route en promettant à sa nouvelle famille de revenir bientôt, mais avec l'intention formelle de ne pas tenir sa parole : Alexis était catholique et légitimement marié à Pnom Penh, où sa femme était venue tout en larmes me demander de ses nouvelles.

Ce fut le gouverneur de Coucan qui me raconta la première partie de cette histoire; je lui en contai le reste. Mes explications firent rire aux larmes ce haut fonctionnaire et toute sa cour, et la plaisanterie d'Alexis leur parut du meilleur goût. J'avais fait changer à Pnom Penh les boutons et les galons d'uniforme de ma redingote de flanelle. L'éclat nouveau de mon costume éblouit les regards de mon interlocuteur, qui, après en avoir admiré et touché toutes les parties, finit par me proposer de le lui vendre. Naturellement, je refusai. Attribuant mon refus à la crainte de n'être pas assez payé, le gouverneur se fit apporter plusieurs *nèns*[1] et les étala sous mes yeux. Rien ne put me toucher. En désespoir de cause, il me supplia de lui permettre de revêtir pendant quelques minutes le vêtement tant convoité. Je finis par y consentir. Mais, hélas! j'étais bien loin de la puissante encolure de l'indigène, et ses épaules nues ne purent que difficilement se loger dans l'étroite redingote. Raide, les bras en l'air, et n'osant faire un mouvement, le gouverneur s'offrit, plein d'orgueil, à l'admiration de l'assistance, dont le respect pour lui redoubla. Il fallut cependant se dévêtir, et ce fut un grand soulagement pour moi de rentrer en possession de mon unique costume de gala, heureusement sorti intact de cette épreuve redoutable.

Le 26 février, j'étais de retour à Oubôn. J'appris que la Commission était partie le 20 janvier pour Kémarat, mais qu'elle avait dû quitter ce point depuis longtemps pour remonter le fleuve. Le chef-lieu de province le plus rapproché de Kémarat, sur les bords du Cambodge, était Ban Mouk; je résolus de me diriger par terre sur ce dernier Muong, et, pour éviter tout retard, de faire la route à pied. Je repartis d'Oubôn le 27 février. Les environs en sont extrêmement peuplés, et il m'arrivait de changer sept ou huit fois de porteurs dans le même jour. Plus de forêts; partout des rizières et des arbres fruitiers. La plaine entière sue le sel, que les habitants extraient par des lavages après la récolte du riz. Après avoir laissé sur ma gauche

1. Sortes de barres ou de prismes rectangulaires en argent, très légèrement recourbés et d'une longueur d'un décimètre environ, qui sont usités comme monnaie au Cambodge et en Cochinchine. Leur valeur varie de 80 à 100 francs. (*Note de l'auteur.*)

le petit Muong d'Amnat, et croisé la route que l'expédition avait suivie pour se rendre de ce point à Kémarat, j'entrai dans une zone plus accidentée et moins habitée. La forêt reparut. Le 1er mars, j'arrivai au dernier village relevant d'Oubôn. Les hommes étaient fort occupés à la récolte; on ne put me trouver, comme porteurs, qu'une douzaine de jeunes filles de dix-huit à vingt ans. Je me remis en route avec cette escorte, dont la gaieté et les éclats de rire donnaient fort à faire aux échos de la forêt. La chaleur était accablante, et bien que la charge de chaque porteuse fût assez légère, mes jeunes Laotiennes s'arrêtaient à chaque ruisseau ou à chaque source. Sans le moindre souci de l'étranger qui était témoin de leurs ébats, elles se débarrassaient aussitôt de leurs langoutis, et, dans le costume du paradis terrestre, se baignaient ou se versaient réciproquement de l'eau sur la tête. Je m'asseyais et contemplais d'un œil tranquille les gracieuses académies qui s'offraient à ma vue, presque humilié cependant du peu de cas qu'on paraissait faire de ma présence. Ma grande barbe rassurait : aux yeux des indigènes, j'étais un vieillard à qui ce spectacle devait rester indifférent. La barbe n'arrive que fort tard au Laos, et reste toujours assez clairsemée. En calculant d'après le pays, je ne devais pas avoir vécu moins d'un siècle. La vertu de ces folles enfants ne courait donc aucun danger, et je n'essayai jamais de les détromper. Il n'en était pas de même de mon ordonnance annamite, Teï, qui se prenait parfois à faire, en mauvais laotien, de beaux discours où il déployait toute l'éloquence et la galanterie imaginables. Mais il n'obtenait pour réponse que les éclats de rire les plus moqueurs et les plus décourageants.

Le surlendemain, j'entrai dans la province de Ban Mouk; les ondulations du sol étaient devenues de véritables collines, entrecoupées de ruisseaux à l'eau claire et vive. La forêt était d'une puissance et d'une beauté au-dessus de toute comparaison. Je n'ai jamais vu ailleurs de pareils géants végétaux, de semblables entrelacements de troncs et de branches. Je n'avais plus des jeunes filles comme porteurs, mais bien de vigoureux Laotiens, et je dus faire une quarantaine de kilomètres sans en changer. A la tombée de la nuit, nous arrivâmes auprès d'un endroit habité : on entendait le bruit sourd des coups de hache résonner dans les profondeurs du bois. C'était un village nouveau qui s'installait au milieu de la forêt. Nous nous dirigeâmes de ce côté pour y chercher un gîte. Tout à coup des cris perçants éclatèrent à nos oreilles, et devant moi, à quelques mètres à peine, déchirant le feuillage d'un immense bond, parut et disparut un tigre qui emportait un enfant. Décharger mon revolver sur l'animal, crier à mes compagnons de jeter bas leur fardeau et de me suivre, nous élancer

tous ensemble en criant à la poursuite de la bête féroce, fut l'affaire d'une seconde. Quelques instants après, nous étions auprès du bébé, que l'animal, effrayé ou blessé, avait laissé tomber dans sa fuite. C'était un enfant de quatre ou cinq ans. Les cris qu'il continuait à pousser prouvaient surabondamment qu'il n'avait point encore rendu le dernier soupir. Je m'empressai de le relever, je le retournai dans tous les sens; il n'avait pas une égratignure! Il ne cessa pourtant de crier que lorsqu'il fut dans les bras de sa mère, qui accourait tout en larmes. Le père coupait des branches sur un arbre, quand son enfant, qui jouait non loin de là, avait été enlevé. Éperdu, il avait couru donner l'alarme dans le village. Les détonations de mon revolver avaient guidé les habitants, qui me prirent pour un dieu sauveur, maniant le tonnerre. La soudaineté de mon apparition, ma physionomie nouvelle, mon costume bizarre, donnaient à ce sauvetage quelque chose d'étrange et de miraculeux. En quelques minutes, j'eus à mes pieds tous les cochons, toutes les poules, tous les fruits dont disposaient ces pauvres gens, et que la mère, pleurant maintenant de bonheur, me suppliait à genoux d'accepter. Les hommes se mirent à me construire une case et je ne reçus jamais une hospitalité plus empressée. On voulait me retenir à toute force et l'on me promit la souveraineté de la forêt. Je refusai, malgré toutes les instances, et repartis le lendemain au point du jour. La mère me suivit pendant plusieurs lieues en me bénissant. J'ai songé souvent depuis que j'avais perdu une occasion unique de vivre heureux et tranquille.

Le 4 mars, j'arrivai à Ban Mouk; l'expédition en était repartie depuis douze jours. Les autorités du lieu me remirent une lettre adressée au commandant de Lagrée. Quel ne fut pas mon étonnement de reconnaître le pli que je lui avais envoyé d'Angcor, avant mon départ pour Pnom Penh! J'avais devancé la poste indigène. A Ban Mouk, je retrouvais le grand fleuve que j'avais cessé d'apercevoir depuis notre entrée dans le Sé Moun, il y avait plus de deux mois. Je n'avais qu'à le remonter le plus rapidement possible, sûr maintenant de rencontrer l'expédition le long de ses rives. Le 5 mars, je repartis dans une petite barque. Je n'étais point fâché, surtout pour Teï, l'Annamite qui m'accompagnait, de changer de mode de transport. Le pauvre garçon, peu habitué à la marche, avait les pieds enflés; il y avait sept jours consécutifs que nous allions à pied, en faisant 30 à 40 kilomètres par jour, sous un soleil de plus en plus ardent[1].

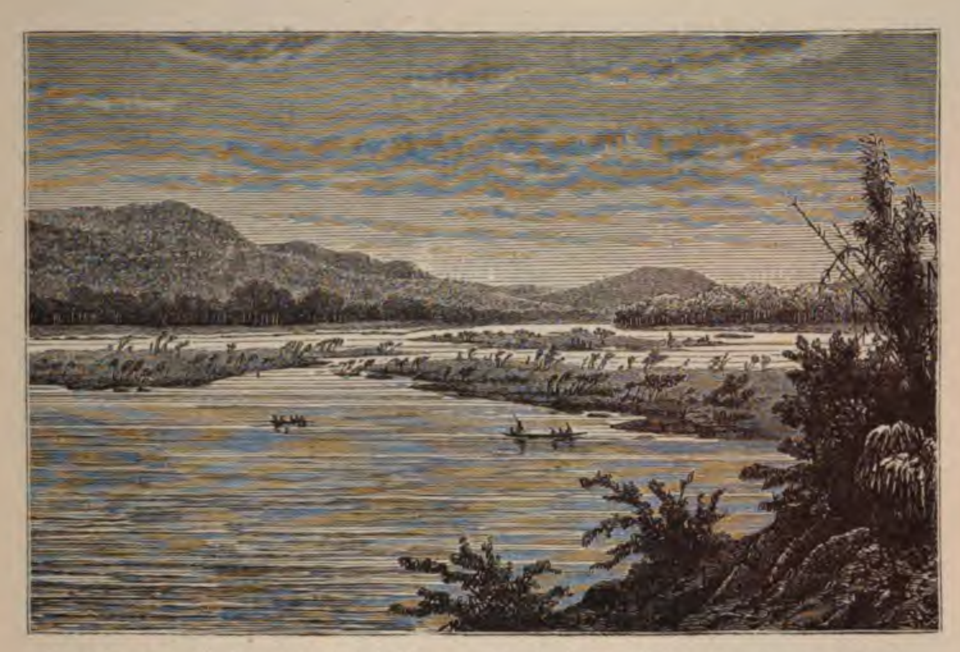
Le 6, je ne faisais que toucher à Peu Nom, grand village de la rive droite,

1. Il paraît inutile d'attirer l'attention du lecteur sur un voyage à pied qui est presque un tour de force et qui dénote un marcheur émérite. En cette occasion Francis Garnier avait montré une fois de plus tout ce que l'on pouvait attendre de la lucidité de son intelligence, de l'énergie de son caractère et de la solidité de son tempérament.

où se trouve une pagode renommée. Une fête s'y préparait, et de tous côtés des familles entières se rendaient au temple, les mains chargées d'offrandes. J'avais trop grande hâte de rejoindre mes compagnons de voyage, pour aller voir un monument qu'ils avaient déjà dû visiter. Le lendemain, je passai à Lakon, chef-lieu de province où se trouve établie une petite colonie annamite. Teï s'aboucha avec ses compatriotes et leur donna des nouvelles de la basse Cochinchine. Enfin, le 10 mars, j'aperçus avec un léger battement de cœur le pavillon français flottant au milieu des palmiers, sur la rive de Houtén. J'avais enfin rejoint l'expédition : c'était mon trentième jour de route depuis Pnom Penh, et j'avais parcouru 1660 kilomètres depuis que je m'étais séparé, à Oubôn, du commandant de Lagrée. Il y avait un mois que je n'avais dit ou entendu un mot de français. Je laisse à penser si j'eus hâte de me dédommager.



Char à bœufs laotien. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.



Le Mékong, vu de la pointe de Pak Moun. — Dessin de Th. Weber, d'après une aquarelle de M. Delaporte.

CHAPITRE V

Séjour de la Commission à Oubôn. — Salines. — Trajet par terre d'Oubôn à Kémarat. — Reconnaissance du fleuve par M. Delaporte entre Pak Moun et Kémarat. — De Kémarat à Houtén. — Ban Mouk. — Le monument de Peu Nom. — Lakon. — Une colonie annamite et une nouvelle route commerciale. — Houtén. — Mines de plomb.

Je vais maintenant raconter l'histoire de l'existence de la Commission à partir du jour où je m'étais séparé d'elle, au mois de janvier 1867, à Oubôn, jusqu'au moment où je l'avais rejointe, à Houtén, au mois de mars de la même année [1].

Au moment de l'arrivée de la Commission française à Oubôn, on faisait les préparatifs de la cérémonie du couronnement du roi de cette ville. Celui-ci ne négligea rien pour donner à cette fête un éclat qu'allait rehausser encore la présence de ses hôtes européens. M. de Lagrée retrouva à Oubôn le prince de la famille royale de Vien Chan qu'il avait déjà rencontré à Kham Tong Niaï. C'était l'oncle du roi.

1. Pendant que Francis Garnier faisait le voyage qu'il vient de raconter, la Commission s'était dirigée par terre d'Oubôn à Kêmarat, et M. Delaporte, après avoir descendu le Sé Moun, avait remonté le Mékong à partir de l'embouchure de son affluent jusqu'à Kêmarat. Nous résumons ici cette partie du voyage d'après le récit que Francis Garnier en a donné lui-même dans les chapitres x et xi de la Publication officielle.

En attendant les fêtes du couronnement, M. de Lagrée alla visiter les salines qui se trouvent aux environs de la ville. Sur une étendue de plus de 60 kilomètres on recueille, pendant la saison sèche, le sel qui se dépose à la surface du sol. Cette récolte occupe de nombreux villages et n'empêche pas, comme je l'ai déjà dit[1], l'établissement de rizières sur le même terrain; les deux productions sont successives et ne semblent pas se nuire. Les premières pluies dissolvent le sel déposé à la surface pendant la saison précédente, et permettent la culture du riz. Après la moisson, les eaux qui se sont infiltrées dans la terre, à l'intérieur de laquelle paraissent exister des couches considérables de sel, et qui s'y sont saturées, remontent sous l'influence de la chaleur solaire et viennent déposer le sel à la surface, sous forme de poussière blanche. Les habitants balayent le sol quand il est suffisamment chargé d'efflorescences salines, lavent la terre ainsi recueillie et font évaporer dans des chaudières les eaux de lavage. La saison favorable à cette industrie dure deux ou trois mois, et un travailleur peut produire environ 15 livres de sel par jour. Le prix de vente, au marché d'Oubôn, varie de 3 fr. 50 à 5 francs le picul. Cette production spéciale, qui alimente toute une vaste contrée, a été l'une des causes du prompt développement de la province d'Oubôn; cette province, de création récente, compte déjà plus de 80 000 habitants.

Le 13 janvier eut lieu le couronnement du roi d'Oubôn. On avait convoqué à la cérémonie toutes les notabilités de la province. Le roi avait choisi ce jour solennel pour prendre possession d'un nouveau palais qu'il faisait construire. Une musique assourdissante précédait le cortège royal. Le roi, vêtu d'une tunique en velours vert, était monté sur un éléphant de haute taille et accompagné des dignitaires du royaume et des dames de sa cour. On portait au-dessus de sa tête un parasol en filigrane d'argent. Derrière les vingt-deux éléphants qui suivaient celui du roi, venait une escorte de cavaliers et de fantassins avec des lances ou des bannières. Des bonzes étaient réunis dans la grande salle du palais. Après s'être reposé quelque temps dans l'un des appartements, le roi, suivi des prêtres qui psalmodiaient des prières, s'avança sur la plate-forme élevée en avant de la façade. Il se dépouilla de ses vêtements, que l'on remplaça par une étoffe blanche, et il alla se placer au-dessous d'un dragon en bois sculpté, rempli d'une eau consacrée, qu'on lui fit couler sur le corps; à ce moment on mit en liberté deux colombes captives. Le roi se rhabilla et vint présider un banquet auquel étaient conviés les membres de la Commission française.

1. Voy. p. 192.

Le soir, les réjouissances ordinaires, feu d'artifice, tours de force, furent servies à la foule, et le calme de la nuit fut longtemps troublé par les chants et les concerts d'instruments.

Les membres de la Commission admirèrent à Oubôn une vieille cage d'éléphant en bois sculpté, conservée dans une pagode ; elle était faite pour le combat, et les hommes armés qui y prenaient place s'y trouvaient



Cérémonie religieuse de l'investiture du roi d'Oubôn. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

abrités par deux grands boucliers en bois dur. La cage était fermée en arrière par un écran en bois orné de fleurs, d'oiseaux et d'arabesques, sculptés avec un art infini et incrustés de pierres brillantes et de lames de verre.

M. Delaporte était parti le 15 janvier pour redescendre le Sé Moun et reconnaître le cours du grand fleuve entre Pâk Moun et Kémarat[1] ; le reste

1. Voy. p. 172 et la note p. 197.

de la Commission se rendit par terre à ce dernier point. Elle quitta Oubôn le 20 janvier avec six éléphants, quinze chars à buffles, et une cinquantaine de Laotiens. Au nord d'Oubôn, le pays est plat et couvert de rizières et de clairières alternées. De larges routes de chars se croisent en tous sens sur un terrain sablonneux où elles n'ont été frayées que par les véhicules eux-mêmes. La longue caravane de la Commission française cheminait fort lentement; elle mit quatre jours pour atteindre le Muong Amnat, situé à une cinquantaine de kilomètres dans le nord-nord-ouest d'Oubôn. Là cessaient les routes de chars.



Dragon creusé, servant de réservoir d'eau consacrée. — Dessin de M. Delaporte.

Il fallut adjoindre neuf éléphants à ceux dont disposait déjà la Commission et, pour remplacer ceux qui l'avaient accompagnée jusque-là, recruter dans le village cent nouveaux porteurs. On fit à ceux que nous quittions une distribution de fil de laiton qui parut leur causer un plaisir d'autant plus vif que ce cadeau était plus inattendu. Les mandarins chargés par le roi d'Oubôn de pourvoir en route aux besoins de la Commission française semblèrent regretter vivement que cette rémunération, si en dehors des habitudes des grands personnages indigènes, fût répartie immédiatement et individuellement. Ils y perdaient la part du lion qu'ils se seraient sans doute réservée, si la distribution de ces largesses eût été commise à leurs soins.

La Commission séjourna deux jours à Amnat. Dans les environs de ce point, la pierre ferrugineuse connue en Cochinchine sous le nom de pierre de Bien Hoa vient affleurer le sol sur de vastes étendues, et a provoqué quelques essais d'exploitation de fer. Ces essais, d'ailleurs peu productifs, sont aujourd'hui à peu près abandonnés. Les habitants se livrent également à l'élevage du ver à soie et de l'insecte qui produit la laque.

A Amnat, M. de Lagrée rencontra une caravane de cinquante-neuf

bœufs porteurs et quelques colporteurs chinois arrivant de Korat. Ils vendaient des ustensiles de cuivre en échange de cornes et de peaux d'animaux sauvages, de plumes de paon et d'autres objets de même nature.

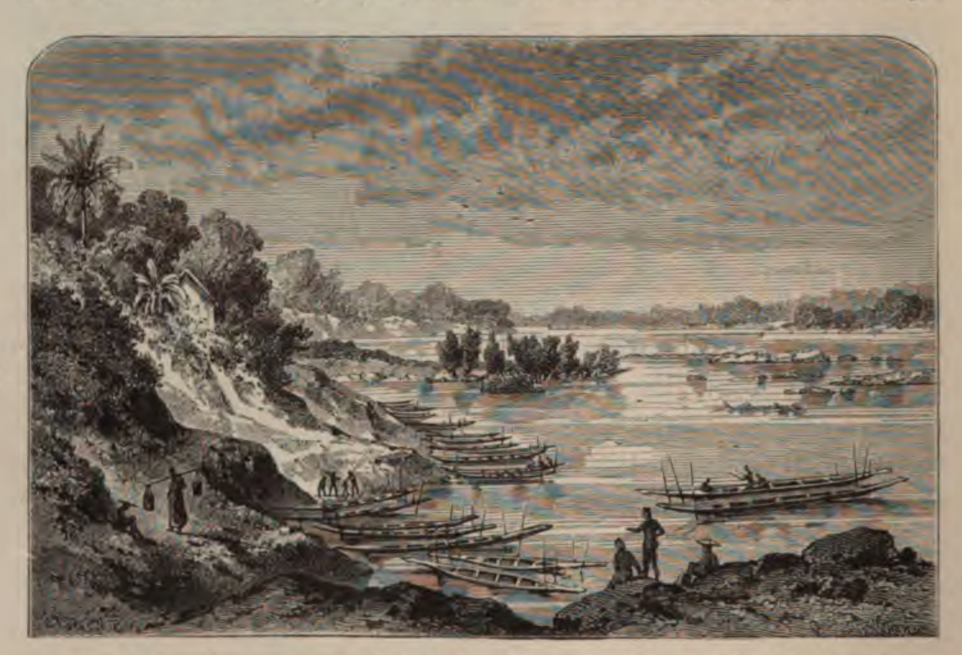
La Commission repartit d'Amnat le 27 janvier et fit route vers l'est-nord-est pour rejoindre le fleuve et la ville de Kémarat. La contrée, qui avait été jusque-là très peuplée et très cultivée, reprit un aspect sauvage. Le terrain était plat et sablonneux; à chaque pas, la pierre de Bien Hoa apparaissait en plaques rougeâtres. Cette roche ne tarda pas à être remplacée par le grès qui forme au-dessous une couche profonde. Une forêt de *Careya arborea* assez claire règne uniformément entre Amnat et le bord du grand fleuve. Quelques mares croupissantes, quelques ruisseaux à lits de grès et aux eaux stagnantes, comme le sont en cette saison presque tous les affluents du Sé Moun, accidentent seuls ce monotone paysage. Le pays est presque désert.

Après trois jours de marche, le sol s'ondula légèrement, les habitations et les rizières reparurent annonçant le voisinage du Cambodge. Le 30 janvier, l'expédition entrait à Kémarat : elle fut reçue par M. Delaporte, arrivé dans cette ville depuis quatre jours, et par le premier fonctionnaire de la province, qui remplaçait le gouverneur, mort depuis quelque temps. Ce fonctionnaire témoigna à la Commission française la plus grande déférence. Il partait le lendemain même pour Ban Kok et se chargea de remettre au consul de France le courrier de M. de Lagrée. Le gouverneur de Siam convoquait pour les funérailles du second roi les principaux mandarins du Laos, et, à partir de ce moment, la Commission allait partout trouver absentes les premières autorités du pays.

Kémarat est situé sur la rive droite du Cambodge, vis-à-vis de l'embouchure du Sé Banghien, affluent de la rive opposée. Le logement du gouverneur, les pagodes, le sala où l'on délibère des affaires politiques, ont plus grand air que les constructions du même genre que nous avions déjà rencontrées; mais ces différents édifices, ayant cessé d'être entretenus depuis la mort du gouverneur, présentaient un aspect fort délabré. Des tamariniers, des manguiers et un grand nombre d'arbres à fruits bordent la rive du fleuve et ombragent les maisons du village. Comme partout ailleurs, ce ne fut qu'au bout d'un certain temps que la population s'apprivoisa et que l'on put acheter directement les vivres et les objets de consommation dont l'expédition avait besoin; mais, dès le début, les autorités locales témoignèrent la meilleure volonté et fournirent sans répugnance tous les renseignements qu'on leur demanda.

La province de Kémarat est une des plus petites du Laos central. La ville paraît ancienne, et son nom, qui est le même que Kémarata, nom pali de Xieng Tong, lui a peut-être été donné en souvenir de la première origine de ses habitants. C'est probablement la localité désignée dans la relation du voyage de Wusthof sous le nom de Samphana.

De Pâk Moun à Kémarat, le fleuve avait offert à M. Delaporte l'aspect d'un immense torrent desséché, laissant à nu de vastes bancs de grès sur tout son parcours. Un chenal irrégulier serpente au milieu du lit rocheux : sa largeur se réduit parfois à moins de 60 mètres, et sa profondeur dépasse 100 mètres dans quelques points où le courant est peu rapide. Chaque



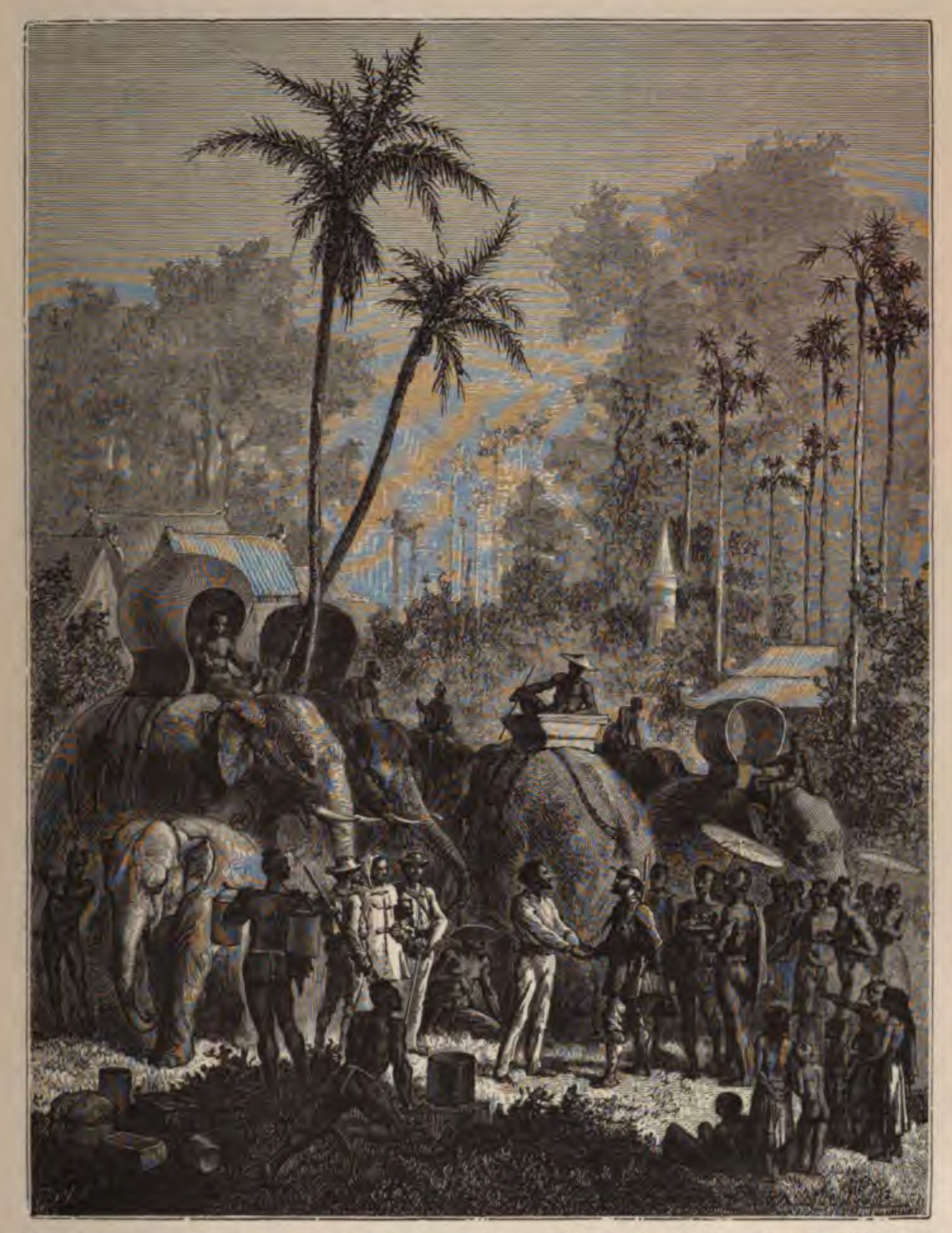
Port de Pâk Moun. — Dessin de Th. Weber, d'après une aquarelle de M. Delaporte.

rétrécissement de ce chenal produit un rapide ou *keng*. Ce sont là les seuls accidents de cette pénible navigation et ils ont reçu chacun un nom spécial des indigènes ; les difficultés qu'ils présentent et la route que suivent les barques varient avec la saison. Le marnage moyen du fleuve dans cette région paraît être de 15 mètres ; les eaux étaient bien près de leur niveau le plus bas au moment du passage de M. Delaporte.

On a vu que M. Delaporte s'était embarqué à Oubôn, le 15 janvier, pour redescendre le Sé Moun jusqu'à son embouchure. Le 19, à midi, il était arrivé à Pâk Moun, d'où il était reparti le lendemain matin pour commencer l'ascension du fleuve.

A 1 mille 1/2 en amont de Pâk Moun, le lit du fleuve, à l'époque des

hautes eaux, se réduit à 200 mètres de large. Les deux rives sont formées de roches presque à pic. La baisse de l'eau, au moment du passage de



M. Delaporte reçoit le commandant de Lagrée et le reste de l'expédition à leur arrivée à Kémarat.
Dessin de Émile Bayard, d'après une aquarelle de M. Delaporte.

M. Delaporte, avait atteint 14 mètres; la vitesse du courant était d'environ un demi-mille à l'heure. Deux sondages faits au milieu du fleuve n'ont pas donné de fond à 100 mètres.

Au-dessus de ce point, le fleuve change brusquement de direction : du nord 56° ouest, il revient au nord. Son lit, au moment des hautes eaux, mesure environ 500 mètres de large. Mais au mois de janvier il n'y a d'eau que dans un chenal situé à une soixantaine de mètres de la rive gauche, et qui, au point le plus étroit, n'a pas plus de 100 mètres de large. Sur la rive droite s'amoncellent de gros blocs de grès. Le fleuve s'incline ensuite graduellement jusqu'à l'est-nord-est; il devient moins profond et moins large.

Au delà du village de Koun, il s'élargit de nouveau : sur chaque rive s'élèvent de petites collines de 250 à 300 mètres de hauteur, dont la crête est taillée à pic; de magnifiques forêts en recouvrent les pentes et s'étagent de leurs sommets jusqu'aux bords du fleuve.

En amont de Ban Koum, une grosse roche, placée au milieu du lit, le divise en deux bras de 60 à 80 mètres de large chacun. Le courant s'accélère et atteint 3 ou 4 milles à l'heure. Au-dessus, les deux bras se rejoignent en un chenal unique d'une largeur de 150 à 250 mètres. Des roches à découvert en forment les rives. Le chenal gagne ensuite la rive gauche, se rétrécit et il devient difficile de le reconnaître au milieu des rochers; le courant est très rapide.

A partir de Ban Talang, la direction du fleuve revient au nord-nord-est. Il présente toujours le même aspect : montagnes de grès de chaque côté, roches encombrant les trois quarts du lit, chenal profond au milieu, courant rapide dans le chenal. Il y a un îlot sur la rive gauche. A peu de distance de Ban Talang, on rencontre encore un rapide.

Le chenal, large jusque-là de 350 à 400 mètres, se resserre tout d'un coup de façon à ne plus mesurer que 55 mètres, et le courant se brise avec violence sur les roches escarpées qui endiguent l'eau profonde. Sa vitesse est d'environ 6 milles à l'heure au milieu du passage. Il fallut haler la barque de M. Delaporte le long de la rive.

Au delà de ce premier obstacle, la direction du fleuve revient au nord. Son lit s'élargit peu à peu jusqu'à atteindre 800 mètres; mais le chenal n'a que 100 à 200 mètres, et le courant conserve une vitesse de 4 à 5 milles à l'heure.

A 2 milles au-dessus est un second rapide. La largeur totale du fleuve est de 700 mètres. Des roches et un îlot de sable divisent le courant en trois bras, qui viennent se réunir dans un chenal de moins de 80 mètres de large et former à leur point de rencontre de grands remous et des tourbillons. En montant et en descendant, on hale les barques le long de la rive droite. Les radeaux seuls se laissent aller au milieu du courant. Sur la rive gauche s'élève le massif montagneux appelé Phou Lan.

En amont, le fleuve se rétrécit beaucoup et coule entre deux murailles de rochers. Les montagnes qui s'étaient éloignées des rives s'en rapprochent de nouveau; puis le fleuve s'élargit et s'encombre d'écueils. Le chenal, qui était d'abord au milieu, vient toucher la rive gauche. Le courant est très fort en arrivant à Ban Tha Kien.

Sur la rive droite du fleuve sont les montagnes appelées Phou Tha Kien et Phou Lang Tan; elles sont terminées par un piton reconnaissable. Ces collines, à pic à leur partie supérieure, descendent vers le fleuve en pente rapide et se prolongent dans la direction du nord; sur la rive gauche, en face du village, s'élève Phou Kieu Nang Mit.

La route d'Oubòn à Kham Tong Niaï passe à Ban Tha Kien; là les voyageurs traversent le fleuve, et reprennent, sur l'autre rive, une route contournant au nord Phou Kieu Nang Mit, et passant derrière Phou Tou-Chang, chaîne de petites montagnes que l'on aperçoit de Ban Tha Kien dans le nord-est.

Après Ban Tha Kien, la direction générale du fleuve est le nord 1/4 nord-est, puis le nord-est. Le chenal a de 100 à 200 mètres de large. Le courant atteint une vitesse de 5 milles dans un premier rapide en sortant de Ban Tha Kien. Il y a un second rapide un peu plus haut, à Kenk Sieng Pang. Il faut haler les barques sur la rive par le travers de ces deux rapides.

Au delà, le fleuve fait un coude au nord, le chenal n'atteint qu'une largeur de 150 à 200 mètres; il est profond. Il y a de grands rochers sur la rive droite et quelques blocs de grès isolés sur la rive gauche.

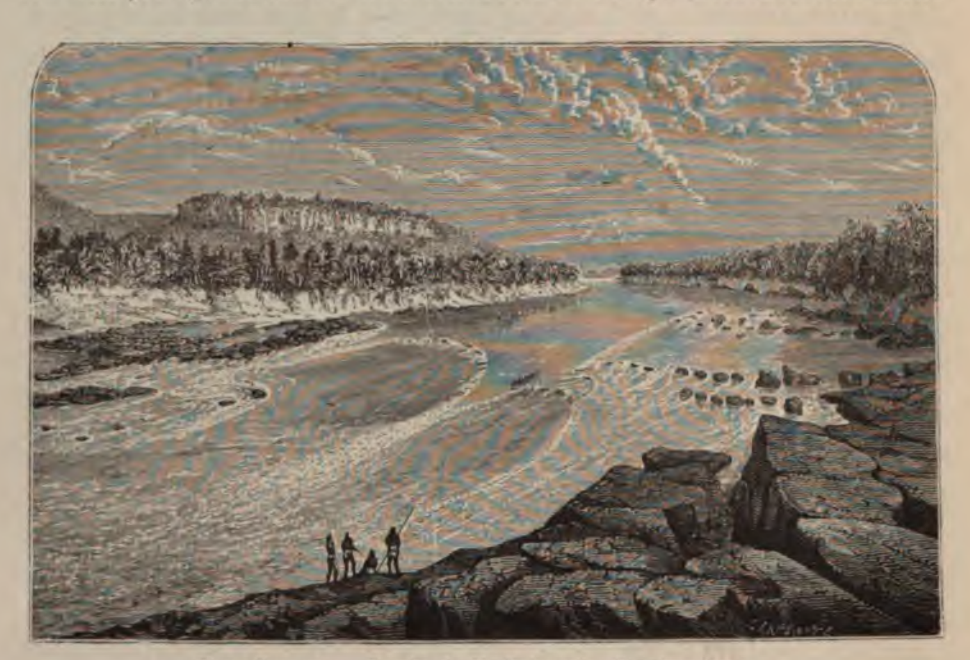
Le rapide suivant, nommé Keng Kog ou Keng San, résulte, comme les précédents, d'un étranglement ou chenal qui succède à une grande largeur du fleuve.

Au delà, le fleuve se resserre encore; il n'a plus que de 300 à 400 mètres de large et coule entre deux murs de roches. Quelques-unes forment de loin en loin des saillies sur les rives. Le courant est faible, le fleuve profond. Les montagnes, qui s'étaient éloignées de la rive gauche, s'en rapprochent. On arrive à Ban Yapeut.

Là le fleuve s'élargit : il a de 800 à 1000 mètres, et sa direction générale est le nord-nord-ouest. Un nouveau rapide se présente : Keng Kep. Le chenal est le long de la rive gauche. Puis on rencontre l'un des obstacles les plus insurmontables de cette partie du fleuve, c'est Keng Yapeut. De chaque rive s'avancent de grandes roches qui resserrent le lit du fleuve; des assises de rochers à fleur d'eau, par-dessus lesquelles l'eau passe en écumant, se prolongent jusqu'au milieu du courant sur la rive gauche, en formant des remous et de violents tourbillons, qui agitent l'eau dans toute

la largeur du fleuve. La ligne du grand fond doit coïncider avec la ligne des remous, dans laquelle ne peut passer une pirogue ordinaire. M. Delaporte a sondé deux fois en s'en rapprochant le plus près possible, et il a trouvé partout plus de 5 mètres de fond. Ce n'est pas sans avoir eu à vaincre les frayeurs de ses bateliers et sans avoir vu sa pirogue à moitié remplie par l'eau en descendant le rapide. Dès qu'on approche de la rive gauche, on rencontre les roches. Le chenal présumé peut avoir 60 mètres de large.

A 2 milles au-dessus est un autre rapide, nommé Keng Kaac, situé le long de la rive gauche; on le franchit difficilement; le courant est très violent. Le plus grand fond se trouve entre les roches qui forment la rive droite



Keng Yapeut. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

et un gros rocher isolé qui en est à 60 mètres. Le fleuve continue à avoir de 800 à 900 mètres de largeur. Il y a un banc de sable sur la rive gauche et de petites collines de chaque côté. Le fleuve forme trois coudes rapides, qui inclinent son cours à l'ouest. Son lit reste très étroit entre des roches à pic d'une hauteur de 10 à 20 mètres; le courant est faible et l'eau profonde. Un dernier coude, mais plus considérable, dévie son cours jusqu'au sud, 56°. Dans cette direction, on rencontre une île, Don Cahumo, sur la rive droite. La largeur du fleuve, mesurée par le travers de cet îlot, est de 800 mètres aux hautes eaux; les eaux n'occupent, au mois de janvier, qu'un chenal de 150 mètres; dans le passage du rapide suivant, Keng Semhon, M. Delaporte a trouvé une profondeur de 10 mètres en suivant les

remous de la rive droite et un passage au milieu entre les rochers.

Une nouvelle excursion, faite en descendant le fleuve de Ban Semhon à Ban Kaac, fit reconnaître à M. Delaporte un chenal ayant partout 6 mètres de fond. Dans cet intervalle s'élèvent, sur les deux rives du fleuve, des collines de grès très escarpées qui sont rongées par les eaux. On les nomme Phou Katay sur la rive droite et Phou Din sur la rive gauche. Il n'y a pas d'élévation notable : les collines s'abaissent peu à peu en remontant vers le nord, et à partir de Semhon le terrain est plat.

Au delà de Keng Semhon, la direction du fleuve est le nord-nord-ouest. Il a 900 mètres de largeur. Le chenal est étroit, et passe d'une rive à l'autre au milieu de grandes roches. Le courant est fort. Près de l'île Don Macheua, la largeur du fleuve est de 1000 mètres environ. Au moment de l'exploration, les eaux n'occupaient qu'un chenal de 57 mètres.

Keng Songcon est formé par un grand ilot de rochers qui divise le chenal en deux bras; celui de l'ouest a 45 mètres de large, et celui de l'est 60 mètres. Le courant est de 5 à 7 milles à l'heure. Il y a des remous et des tourbillons. Une foule de pêcheurs sont établis sur les rochers au milieu des rapides et prennent les poissons qui remontent le fleuve. Immédiatement en amont de Songcon, on franchit Keng Kanco, où le courant est très fort, et Keng Sobao, au delà duquel est un ilot, Don Niou.

A partir de ce point, le fleuve revient au nord, et l'on arrive à Keng Nangoua; sa vitesse peut être évaluée à 6 milles à l'heure au milieu du chenal. On passe devant l'embouchure du Nam Seng, affluent de la rive droite, vis-à-vis duquel la largeur du fleuve est de 600 mètres. On rencontre ensuite Keng Kanassay, puis Keng Cong Noi. Le courant est rapide et le chenal étroit : les eaux sont agitées par de grands remous que forme la rencontre des deux courants qui contournent le banc de sable placé au milieu du fleuve. Quelques roches en saillie sur la rive droite forment le rapide suivant, que l'on appelle Keng Kon Luang. Il existe de grands tourbillons et des remous au milieu du passage, qui est étroit.

En amont de ce rapide, le fleuve fait brusquement un coude à l'est, puis revient au nord et présente un nouveau rapide, Keng Kalacac, formé par les apports d'une rivière qui vient de l'est et qui pendant la saison sèche est presque sans eau. Le lit du Se Bang Nuhong a 100 mètres de large, et à l'époque de l'inondation il doit rouler une masse d'eau considérable. Au delà est un ilot, Don Kouang, puis vient le rapide nommé Keng Kamien, qui n'a qu'un chenal de 48 mètres de large succédant à une largeur d'environ 500 mètres. La rencontre des eaux qui contournent les rives détermine dans le milieu de la passe un courant extrêmement violent et un dénivel-

lement très sensible. A des intervalles réguliers, parmi les flots d'écume et les lames qui s'entre-choquent, un tourbillon se creuse, sorte d'entonnoir liquide, large et profond de plusieurs mètres ; au-dessous on en voit deux ou trois autres dont les dimensions vont en diminuant. Ces tourbillons se forment, disparaissent et se reforment toutes les deux ou trois minutes. Ce phénomène, qui se reproduit sur tous les points où des eaux s'engouffrent dans un passage subitement rétréci, apparaît à Keng Kanien avec des proportions plus considérables qu'ailleurs. Le long de la rive le courant est de 5 à 6 milles à l'heure. La pirogue de M. Delaporte, longue, légère et montée par huit rameurs, essaya de le remonter en s'aidant des contre-courants



Grand tourbillon de Keng Kanien. — Dessin de Th. Weber, d'après M. Delaporte.

qui se produisent sur les bords ; mais elle échoua dans sa tentative, et il fallut la haler par-dessus les rochers. Les radeaux passent au milieu du rapide, mais ils sont exposés à faire des avaries. Les bords du chenal sont formés de gros blocs de grès vert et rose d'un grain très fin.

Au rapide suivant, Keng Taimépac, le courant est de 6 milles à l'heure. Il y a de nombreuses têtes de roches dans le chenal qui est près de la rive droite. La largeur du fleuve est de 700 mètres et sa direction passe à l'ouest. Il est encombré de rochers de toutes dimensions qui produisent de nombreux petits rapides. Le courant est violent sur la rive droite. Les barques doivent gagner la rive gauche et franchir, en se halant sur les roches, Keng Héou Niaï et Keng Melouc.

En redescendant le fleuve de Ban Naveng à Keng Kanien, M. Delaporte put également constater, au milieu des roches, l'existence d'un chenal profond, large de 50 à 60 mètres au moins, et où le courant varie entre 4 et 6 milles à l'heure. Le chenal suit d'abord le milieu du fleuve, puis la rive droite, dont il s'éloigne un peu en arrivant à Keng Taimépac. Il serait



Radeau laotien franchissant un rapide. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

très difficile de le repérer exactement au milieu des rochers qui l'encombrent.

De Ban Naveng à Kémarat, la direction du fleuve est à l'ouest, 1/4 nord-ouest, et l'on rencontre les rapides Keng Kat Ki Khoai et Keng Kon Ki Lec. Le courant est rapide. On longe la rive droite et, sur une moitié environ de la largeur du fleuve, les roches disparaissent et le fond diminue. Le chenal se trouve près de la rive gauche.

En résumé, si, dans l'espace relevé par M. Delaporte il n'y a nulle part

de barrage complet, et si la profondeur paraît partout suffisante, même aux plus basses eaux, pour un vapeur de dimension moyenne, la violence du courant et des remous et le bouleversement du fond sont tels, que la route serait extrêmement difficile à baliser exactement, et par suite fort dangereuse à suivre. Comme on l'a vu, cette partie du fleuve, malgré les difficultés de navigation qu'elle présente, n'en est pas moins praticable en tout temps pour les radeaux et les pirogues des indigènes.

Jusqu'à présent, la Commission n'avait rencontré sur sa route aucune trace du passage ou de l'influence des Annamites. Même dans la vallée du Sé Cong, où vit toujours le souvenir de la domination cambodgienne, les Annamites, malgré leur proximité, paraissent n'avoir jamais joué de rôle politique. Sur la rive gauche du fleuve, au contraire, vis-à-vis Kémarat, on leur payait encore tribut il y a quelques années à peine.

Il importait de reconnaître quelle avait été l'étendue de cette domination annamite, quelles traces elle avait laissées chez les populations, quelles causes avaient amené sa décadence. Tel fut le but que se proposa M. de Lagrée en allant explorer le bassin du Sé Bang hien, affluent de la rive gauche du fleuve, dont l'embouchure, comme nous l'avons vu, se trouve située en face de Kémarat.

M. de Lagrée partit de Kémarat à dos d'éléphant le 3 février, accompagné de l'interprète Séguin et de l'un des tagals de l'escorte. Après avoir traversé le fleuve, il remonta la vallée du Sé Bang hien en suivant à grande distance la rive droite de ce cours d'eau qu'il rejoignit à Lahanam ; il parcourut jusque-là un pays désert, recouvert d'une forêt peu épaisse d'arbres résineux, appelés *Maï Chic* en laotien, et dont on extrait de la résine pour le calfatage des barques. Le bois est aussi employé à la construction des maisons [1]. Quelques mares presque à sec coupent la forêt çà et là, et leurs bords servent de lieu de halte aux voyageurs. A Lahanam, le Sé Bang hien a une largeur de 300 mètres et une profondeur de 1 à 2 mètres. Les berges sont hautes et font supposer un marnage considérable. Le fond de la rivière est de grès. Lahanam est un grand village habité par des Pou Thaï, race d'origine laotienne, qui paraît s'être fixée dans le pays avant les Laotiens actuels.

Le lendemain, M. de Lagrée traversa deux fois le Sé Bang hien pour arriver à Muong Sang Kon, chef-lieu de province situé sur la rive droite de la rivière, un peu au-dessous de son confluent avec le Sé Somphon. M. de Lagrée rencontra là une population nouvelle, les Soué, race en

1. L'écorce du *Careya arborea* sert dans l'Inde à faire des cordes et des mèches. (*Note de l'auteur.*)



Le Sé Bang hien. — Dessin de E. Burnand, d'après un croquis de M. le docteur Harmand.

partie sauvage, ayant un dialecte particulier, empreint de cambodgien, et qui paraît être venue du sud.

Muong Sang Kon était, au moment du passage de M. de Lagrée, en partie abandonné par ses habitants, par suite des exigences du gouverneur laotien. M. de Lagrée en repartit le 5 février pour continuer sa route vers le nord-est.

Il traversa une région marécageuse et suant le sel, comme les plaines des environs d'Oubôn; un immense bas-fond, appelé Thoung Nong Mang, qui pendant les pluies doit devenir un véritable lac, s'étend à peu de distance de Sang Kon sur la rive droite du Sé Bang hien. M. de Lagrée arriva le soir du même jour à Muong Phong, petit chef-lieu de province relevant d'Oubôn, et autour duquel se groupent quelques villages de Khas Deuong. Le Muong lui-même est habité par des Soué et des Pou Thaï. Les Khas Deuong ne paraissent pas différer beaucoup des sauvages de la vallée du Sé Cong; mais ils ont cessé de porter les cheveux longs et ils ont adopté depuis quelque temps le toupet à la siamoise et le langouti. Il en est de même des Soué, qui portaient autrefois les cheveux relevés à la mode annamite.

Ces trois races vivent en accord de bon voisinage, mais sans se mêler; elles semblent, suivant les circonstances, passer tantôt de l'état sauvage à l'état relativement civilisé des Laotiens, tantôt suivre la marche inverse. On a souvent grand'peine, dans les mêmes localités, à deviner l'origine des individus qui les habitent.

De Muong Phong M. de Lagrée se dirigea vers le nord-est. A peu de distance de ce village on traverse le Sé Socsoï, affluent du Sé Somphon. Le lit de cette rivière a 100 mètres de large à l'époque des hautes eaux; au mois de février au contraire, ses eaux sont presque stagnantes et n'occupent que le quart environ de cet espace. Leur profondeur n'est que de $0^{m},60$. Le paysage a le même caractère qu'entre Kémarat et Oubôn. Une forêt semée de clairières, aux routes sablonneuses et au sous-sol de grès, recouvre les légères ondulations qui séparent la vallée du Sé Somphon de celle du Sé Bang hien. M. de Lagrée coucha, le 6 février, à Ban Nadjo, qui dépend de Muong Sang Kon. Il employa la journée du 7 à se rendre à Ban Sakoun, chef-lieu actuel du Muong Lomnou qui, comme Muong Phong, relève d'Oubôn. La contrée traversée est très populeuse; Sakoun est habité par des Soué venus, il y a quelque temps, des environs de Sisaket sur les bords du Sé Moun. Ce village est à cheval sur les deux rives du Sé Somphon, qui a plus de 100 mètres de largeur et qui est guéable en ce point : sa profondeur au lieu du passage n'est que de $0^{m},50$; les berges ont plus de 10 mètres de hauteur.

M. de Lagrée quitta Sakoun en compagnie des deux premiers dignitaires de la province, qui se rendaient à Ban Kok. Il coucha le 8 février à Keng Cok, gros village situé sur la rive droite du Sé Somphon, et ancien chef-lieu de la province.

Le 9, il traversa une région assez peuplée, habitée par les Pou Thaï, et il campa le soir à Lahacoc, village situé au pied d'une belle colline boisée. Le 10 février, il était de retour à Kémarat. Il demanda immédiatement aux autorités de la province les barques qui lui étaient nécessaires pour continuer l'ascension du grand fleuve.

Son excursion dans le bassin du Sé Bang hien lui avait permis de constater que, jusqu'en 1831, la domination annamite s'était étendue sur toute la rive gauche du fleuve depuis le 16e degré de latitude jusqu'au delà du 17e. Les populations de cette zone payaient un tribut annuel à la cour de Hué, et la route de cette capitale au bord du Cambodge était libre et fréquentée [1].

En 1831, les Siamois attaquèrent sans provocation ces provinces, mais ils furent battus par les Annamites, qui les poursuivirent jusqu'au fleuve, vis-à-vis de Ban Mouk. Peu après, les Siamois revinrent à la charge, et, se ruant à l'improviste sur toute cette contrée, en enlevèrent la population, qu'ils transportèrent sur la rive droite. Les Annamites ne voulurent pas renouveler la lutte dans un pays devenu désert. Plus tard, les Siamois le repeuplèrent à l'aide d'habitants tirés des provinces de Palana, de Kham Kun Kéo, d'Oubôn et de Kémarat.

Quelques-uns des Muongs qui s'échelonnaient dans la vallée du Sé Bang hien jusqu'aux abords de la grande chaîne figurent sur la carte de Cochinchine de Mgr Taberd. Si les Siamois ont réussi à faire prédominer leur influence du côté du fleuve, il n'en est pas de même dans la partie supérieure du bassin du Sé Bang hien, où il existe, dans chaque village, un chef annamite à côté du chef laotien.

Je pense que la domination annamite s'est établie dans cette partie de la vallée du Mékong à la suite des guerres acharnées soutenues par le royaume de Lin-y ou de Laman, le Tsiampa moderne, contre les Tongkinois; en d'autres termes, le bassin du Sé Bang hien était une des provinces du royaume de Tsiampa, et les Soué ne sont sans doute que les descendants des populations qui le composaient. A ce point de vue, il est peut-être intéressant de constater que les Soué n'ont guère d'autre culte que celui des ancêtres. Ils leur élèvent, à l'intérieur des maisons, une sorte de petit autel devant

1. On verra plus loin qu'à la hauteur de Lakôn doit exister une route commerciale, encore plus directe, qui peut mettre en communication les côtes de l'Annam avec les rives du grand fleuve et, grâce au cabotage, relier toutes ces riches contrées au port de Saïgon.

lequel ils déposent, sur une tablette, des offrandes consistant en viande de porc ou en volailles.

Le 13 février au matin, la Commission quitta Kémarat dans six barques légères; les difficultés de navigation rencontrées par M. Delaporte au-dessous de ce point se prolongent pendant quelque temps encore, au-dessus. Le lit du fleuve, en partie découvert, est parsemé de larges bancs de grès entre lesquels les eaux, par mille canaux, précipitent leur cours torrentueux. La route que suivent les barques varie avec la saison; elles recherchent en général les passages les moins profonds pour éviter les grands courants et les remous.

L'expédition s'engagea, le 14 au matin, dans le bras que forment les îles de Khien et de Sénot, et elle s'arrêta au pied d'un rapide nommé Keng Kabao, qui nécessitait le déchargement des bagages. Aux eaux tout à fait basses, le fleuve, en cet endroit, a moins de 2 mètres dans sa partie la plus profonde.

Pendant toute la journée, la navigation fut très laborieuse dans le bras étroit qui sépare Don Sénot de la rive droite. Les bateliers devaient à chaque instant se mettre à l'eau pour pousser les barques au travers des rochers. On coucha le soir à Ban Thasakou, où un sala était préparé pour l'expédition. La route d'Oubôn à Muong Lomnou traverse le Cambodge en ce point.

La résidence du gouverneur de la province de Kham Kun Kéo, qui s'étend le long de la rive droite du Cambodge, est située sur la rive opposée un peu au-dessous de Don Khien.

Les difficultés de navigation du fleuve disparurent à partir de Ban Thasakou.

Le Cambodge coule, au delà de ce village, dans une immense plaine, recouverte d'une admirable végétation, et où il retrouve quelquefois une largeur de 2000 mètres; son courant est faible, ses eaux assez profondes.

Le 15 février, les voyageurs entrèrent dans la province de Ban Mouk, au chef-lieu de laquelle ils arrivèrent le lendemain. Ils avaient admiré sur leur route, dans le village de Tong Bao, une pagode dont la façade était incrustée de porcelaine, genre de décoration d'un effet assez original.

Le gouverneur de la province était déjà parti pour Bang Kok, en laissant à ses subordonnés l'ordre de traiter de leur mieux la Commission française.

Ban Mouk s'étend sur la rive droite du fleuve, au nord d'une chaîne de petites collines qui font dévier légèrement vers l'est le cours du Cambodge.

Une triple rangée de maisons, pressées les unes contre les autres, s'é-

tend parallèlement à la rive. Cinq ou six pagodes seulement s'élèvent au milieu des cases. Ban Mouk, comme la plupart des Muongs des provinces voisines, est de création récente et a hérité d'une partie des habitants de la ville détruite de Tien Chan.

La Commission n'y séjourna que deux jours.

A partir de Ban Mouk, le fleuve se dirige droit au nord, pendant une soixantaine de milles, en ne dessinant que des courbes à peine sensibles. Quelques bancs de sable, quelques îlots apparaissent çà et là au milieu de ses eaux calmes et peu profondes.

Peu Nom, où la Commission arriva le 22 février, est un village important, situé sur la rive droite du fleuve, à une trentaine de milles de Ban Mouk, vis-à-vis de l'embouchure du Sé Bangfay. C'est un lieu célèbre dans tout le Laos inférieur par le sanctuaire qu'il possède. On y accède, du bord du fleuve, par une longue avenue plantée de palmiers. Le monument de Peu Nom est un de ces Dagobas si communs dans tous les pays bouddhistes et qui reçoivent au Laos le nom de *Tât;* il consiste en une pyramide massive dont la base carrée mesure environ 10 mètres de côté et dont la flèche dorée atteint une hauteur de 45 mètres. Elle porte cinq *Thés* ou ombrelles de dimension décroissante et garnis de clochettes à leur circonférence. Cette pyramide est construite en briques, et sa surface est couverte de moulures et d'arabesques, qui ne manquent ni d'art ni d'une certaine grâce. Les parties supérieures de la pyramide sont d'une construction récente; la base, plus ancienne, accuse une ornementation et une architecture d'inspiration birmane. Suivant l'usage, la légende rend cet édifice contemporain de Bouddha : tel qu'il est, on ne peut en faire remonter les parties les plus anciennes au delà de la première moitié du seizième siècle. Nous avons vu qu'à cette époque une princesse cambodgienne épousa le roi de Vien Chan : c'est à elle que « la Chronique[1] » attri-

1. La « Chronique royale » du Cambodge, qui commence en 1346 et qui s'arrête en 1737.

La traduction de cette chronique a été publiée par Francis Garnier, dans les cahiers d'octobre, novembre et décembre 1871, et d'août et septembre 1872 du *Journal asiatique*. Voici les principaux passages de l'avant-propos, écrit en 1872, qui précédait ce document.

« Parmi les documents rapportés du voyage d'exploration effectué en Indo-Chine, par ordre « du Gouvernement français en 1866-67-68, et dont j'ai eu à faire usage dans la relation officielle « qui va prochainement paraître chez Hachette, se trouvent en original et en traduction les « *Chroniques royales du Cambodge*. M. le Capitaine de frégate de Lagrée, le chef regretté de la « mission scientifique dont je viens de parler, avait entrepris cette traduction avec le concours « de quelques interprètes indigènes, espérant y trouver quelques renseignements historiques sur « les monuments d'Angcor qu'il avait étudiés pendant deux années consécutives avec toute la « passion d'un archéologue.

. . . .

« J'ai tenté, dans la publication officielle dont j'ai parlé en commençant, de rassembler tous « les documents relatifs à cette période..... Je vais me contenter ici de donner la traduction des « chroniques indigènes qui nous racontent la décadence de cette civilisation. J'ai collationné



Vue du monument de Peu Nom. — Dessin de E. Thérond, d'après un dessin de M. Delaporte.

bue la réédification du Tât; mais, depuis cette époque, ce monument a subi un grand nombre de restaurations, nécessitées par la fragilité des matériaux qui le composent et par les guerres et les révolutions qui ont amené à plusieurs reprises sa destruction ou son abandon.

Le Tât de Peu Nom est entouré de trois enceintes, entre lesquelles se trouvent intercalées une foule de petites pyramides en bois ou en briques qui indiquent, ordinairement, le lieu de sépulture de quelque grand personnage. Une grande et riche pagode, de construction récente, plusieurs oratoires et de nombreuses bonzeries s'élèvent à quelque distance. La pagode est construite dans le style des temples siamois modernes, et les murailles sont couvertes de fresques représentant les sujets les plus variés. De chaque côté de la porte d'entrée est une figure représentant un seigneur européen du seizième siècle; l'original de ce dessin aurait été offert à une ancienne pagode, jadis construite sur l'emplacement de celle-ci, par l'ambassadeur hollandais Wusthof [1].

J'ai déjà dit que le sanctuaire de Peu Nom est en grande vénération dans

« avec soin le texte français du commandant de Lagrée avec la transcription en caractères latins « du texte cambodgien, et j'ai pu quelquefois suppléer à des lacunes ou corriger quelques er« reurs. Mais je ne me dissimule pas que cette traduction restera imparfaite, tant qu'elle n'aura « pas été contrôlée sur le texte original même, qui seul peut être exempt des erreurs de trans« cription ou de copie. Le commandant de Lagrée avait commencé à annoter sa traduction. J'ai « conservé la plupart de ses notes en les indiquant par la lettre (L), et je les ai complétées avec « soin, de façon à relier autant que possible les faits rapportés dans les chroniques avec l'his« toire des pays voisins, et à rendre intelligible la narration, obscure à force de concision, de « l'historien cambodgien. Enfin, j'ai placé entre guillemets dans le texte de la Chronique tous les « mots que j'ai cru devoir y ajouter pour en faciliter la lecture ou en éclaircir le sens. »

Francis Garnier fit mieux encore : il y joignit une carte, pour servir à l'intelligence de l'histoire du Cambodge de 1346 jusqu'à nos jours, qui concordait avec les cartes ethnographiques de la Publication officielle. Les annotations de M. de Lagrée comprenaient environ 128 lignes ; celles de Francis Garnier en embrassaient près de 1500. Du reste il avait été encouragé à poursuivre ce commentaire par l'illustre M. Mohl, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, secrétaire de la Société asiatique. Voici ce que ce dernier écrivait à ce sujet en 1871, en renvoyant le manuscrit que Francis Garnier lui avait soumis : « ..... Je suis bien aise que vous ayez pris « la résolution de commenter la Chronique ; cela donne des chairs à ce squelette, qui sans cela « serait inintelligible. Ne craignez pas d'y mettre des choses que nous pourrions savoir, car en « général le lecteur ne sait *rien* de tout cela ; ainsi commentez tant que vous voudrez. — Agréez, « je vous prie, etc. Mohl. »

Lorsque parut, en 1873, le tirage à part du travail publié dans le *Journal asiatique*, le nom de Francis Garnier, signataire des articles, figura seul sur la couverture, par suite d'une erreur typographique. Cette apparente incorrection fut signalée indirectement, et, sans tenir assez compte des indications si nettes contenues dans les lignes que nous venons de citer, on parut craindre que cette erreur ne donnât lieu à des interprétations défavorables. On oubliait sans doute qu'à l'époque où avait paru l'ouvrage, Francis Garnier était depuis longtemps parti pour la Chine et que la couverture dont il s'agit avait été imprimée sans sa participation.

C'est pour répondre à ces préoccupations que nous avons cru devoir reproduire ici une partie de l'avant-propos qui précède la « Chronique Royale ». On y voit, déterminée avec précision, la part de M. de Lagrée, et, suivant son habitude, Francis Garnier l'a mise en relief plutôt qu'il ne l'a amoindrie.

1. En 1641, voy. p. 228, note.

tout le Laos. Les dévotions qu'on y accomplit ou les pénitences qu'on s'y impose ont aux yeux des fidèles une valeur toute particulière. Notre interprète Alévy, à qui la vue de ce lieu sacré rappelait la vie pieuse et errante qu'il avait menée comme bonze dans le Laos, et reprochait la vie coupable et mondaine à laquelle il s'était ensuite abandonné au Cambodge, se résolut à une expiation méritoire. Après quelques jours passés en prières, M. de Lagrée le vit revenir à lui, pâle, fatigué, mais la physionomie rayonnante : il s'était coupé en l'honneur de Bouddha la première phalange de l'index de la main gauche.



Une fresque à droite d'une des portes de la pagode de Peu Nom. — Dessin de M. Delaporte.

La Chronique du Tât de Peu Nom lui attribue les plus célèbres et les plus puissants fondateurs. En voici le résumé : « Huit années sept mois douze jours après l'entrée de Bouddha dans le Nirvana, Maha Phacasop et cinq cents saints apportèrent une relique de Sammonocodon qu'ils déposèrent sous un *Pouchrey* (*Ficus religiosa*). Les princes de Souvana, Phikarat, Khamdeng, Enthapat, Chounrakni Phoumatat, et Nanthasin convoquèrent leurs peuples pour élever aussitôt un monument.

« Chacun d'eux fit dans la terre un trou de 2 coudées de profondeur et de 2 brasses de côté. Les mandarins et le peuple vinrent creuser à leur tour. On fit ensuite des briques de la grandeur de la main de Phacasop. Phya Chounrakni plaça sous la relique 5550 barres d'argent; chacune d'elles pesait 64 ticaux; il y ajouta 550 barres d'or dont chacune avait le poids de 48 ticaux. Ces

barres furent mises à l'ouest. Phya Enthapat donna 9 999 900 *phé* [1] d'argent et de 33 300 *phé* d'or; avec cet or on fit une petite barque. Le tout fut placé au sud. Phya Khamdeng plaça au milieu un crachoir, une couronne et une boîte en or pesant 140 livres, neuf plateaux en or pesant 38 livres; neuf plateaux et un vase en argent pesant 200 livres.


Alévy, interprète laotien de la Commission.
Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

« Phacasop ordonna aux cinq princes de faire trois fois le tour du monument en répandant une eau parfumée. Chacun d'eux, de son côté dut ensuite élever d'une brasse le monument. Phacasop l'éleva ensuite de deux brasses [2], et l'on fit brûler tout autour pendant trois jours et trois nuits des bois odorants pour durcir les briques. On étendit alors des étoffes appelées *kampala* sur les objets d'or et d'argent, et les reliques vinrent s'y placer d'elles-mêmes. Les cinq princes envoyèrent chercher une pierre au pays de Kousinara (Kousinaragaï où mourut Sammonocodon), destinée au côté nord du monument; une autre

1. Petite monnaie ayant cessé depuis longtemps d'être usitée au Cambodge et probablement équivalente à celle du même nom en Birmanie, dont le poids est d'environ un gramme. (*Note de l'auteur.*)

2. Voyez, sur ces élévations successives des dagobas bouddhistes, Yule, *Mission to the court of Ava*, p. 51. Il est intéressant de comparer cette chronique avec celle de Choué Madoue. *J. A. S.*, 1867, partie II, p. 109 et suiv. (*Note de l'auteur.*)

à Purean Nosey (Bénarès), destinée au côté sud; une autre à Lanka, destinée au côté sud-ouest; une dernière à Takasila, destinée au côté nord-ouest.

« Phacasop et les cinq cents saints firent ensuite trois fois le tour du monument; les cinq princes répétèrent après eux la même cérémonie. Ils prièrent pour que leurs présents fussent agréés et restassent cinq mille ans à la même place. Phya Souvana et Phya Khamdeng demandèrent en outre de devenir après leur mort deux bonzes unis comme deux frères; et, comme Phya Enthapat et Phya Chounrakni s'étonnaient de cette prière, ils leur répondirent que chacun était libre de les imiter. Phacasop et les saints bénirent les princes et partirent pour le pays de Reacheacru.

« Les cinq princes préposèrent cinq cents hommes à la garde du monument. »

Il est difficile de déterminer quels sont les royaumes dont il est parlé dans « la Chronique ». On sait qu'Enthapat est le Cambodge; la tradition veut que Chounrakni Phoumatat soit un pays annamite. « La Chronique » se continue par la liste des princes qui ont contribué à l'entretien ou à l'embellissement du monument ou qui ont régné sur le pays de Peu Nom [1].

La Commission quitta Peu Nom le 24 février et continua sa route vers Lakôn, important chef-lieu de province situé, comme tous ceux que nous devions rencontrer dans le Laos siamois, sur la rive gauche du fleuve. Le Muong, ou résidence du gouverneur, se trouvait autrefois sur la rive opposée un peu en aval de l'emplacement actuel, et l'on y retrouve encore quelques vestiges intéressants. Vis-à-vis de Lakôn s'élève un ensemble de montagnes calcaires dont les crêtes, bizarrement découpées, tranchent vivement sur l'azur du ciel. Ce massif n'est annoncé au milieu de la plaine par aucune ondulation de terrain. Sous la puissante impulsion de quelque force souterraine, les rochers de marbre qui le composent ont traversé le sol sans l'infléchir, et se sont entassés les uns sur les autres en formant un groupe de l'aspect le plus étrange.

Deux membres de la Commission, M. Joubert et M. Thorel, allèrent visiter ces singulières montagnes au milieu desquelles on trouve des grottes profondes; des cirques naturels, formés par des murailles de marbre ayant des centaines de mètres de hauteur verticale, des aiguilles calcaires, surgissant comme des colonnes au milieu de la plaine et ressemblant de loin aux ruines gigantesques de quelque temple pélasgique.

Un immense banc de sable s'étend devant le village de Lakôn. Le lit du fleuve a en ce point 836 mètres de large, mais les eaux n'occupent, à la fin

1. *L'Essai historique sur le Cambodge*, intercalé par Francis Garnier dans la Publication officielle, renferme un certain nombre d'emprunts au document dont il est ci-dessus question.

de la saison sèche, que la moitié environ de cet espace (480 mètres). La plus grande profondeur se trouve le long de la rive gauche, elle est de 10 mètres; la profondeur moyenne est de 5m,68. Le courant parcourt à la surface 0m,66 par seconde.

La Commission trouva à Lakôn une colonie annamite assez nombreuse, qui avait émigré de la province de Nghê An, à la suite des guerres qui ont désolé le Tong King et l'Annam. La route que ces émigrants avaient suivie pour venir de Nghê An traverse une région assez montagneuse qu'il serait intéressant d'explorer afin de reconnaître si elle n'offre aucun obstacle insur-



Roches de marbre noir des montagnes de Lakôn. — Dessin de E. Burnand, d'après un croquis de M. le Dr Harmand.

montable à l'établissement de relations commerciales directes entre les côtes de la Cochinchine et la vallée du Cambodge. Lakôn n'est qu'à 35 lieues marines de la côte de la province annamite de Quang Binh, le long de laquelle se trouvent de bons mouillages, et les difficultés de navigation que présente la partie inférieure du fleuve doivent faire songer à substituer à la route fluviale le cabotage actif qui relie le port de Saïgon aux différents points de la côte cochinchinoise [1].

1. C'est la première route commerciale signalée par nos explorateurs comme pouvant nous donner entrée au Laos. La seconde route commerciale, découverte par la Commission et dont il sera question plus loin, est celle du fleuve du Tong King, qui doit sans doute, dans un avenir prochain, nous ouvrir les marchés de la Chine méridionale.

L'exploration, dont ce passage de la relation de Francis Garnier conseille l'entreprise, a été

La formation calcaire qui a fait éruption d'une façon si pittoresque sur la rive gauche du Cambodge vis-à-vis Lakôn donne lieu à une

effectuée, du 16 avril au 15 août 1877, par M. le Dr Harmand, et, si ce savant voyageur n'a pas découvert la route directe qui de Lakôn aboutit au Tong King méridional, il a du moins retrouvé celle qui prend son point de départ à Kémarat pour aller à Quang Tri et à Hué.

On sait en effet qu'après avoir fait partie de la première expédition du Tong King et y avoir joué un rôle important et glorieux sous les ordres de Francis Garnier, M. le Dr Harmand avait obtenu d'être chargé à son tour d'une mission scientifique en Indo-Chine. Deux premières explorations effectuées en 1875 ont été succinctement racontées par lui dans le *Bulletin de la Société de géographie* de Paris. La troisième, celle de 1877, publiée dans les livraisons 965, 966, 967, 1006, 1007, 1008, 1009 et 1010 du *Tour du Monde*, mérite une mention particulière. Elle peut se diviser en deux parties : l'une qui a eu pour objet l'étude du massif d'Attopeu, complétant ainsi sur ce point les travaux de la Commission du Mékong (voy. p. 158); l'autre qui démontrait la possibilité d'établir des relations commerciales directes entre les côtes de la Cochinchine et la vallée du grand fleuve.

Pour explorer le plateau d'Attopeu et de Saravan, M. le Dr Harmand partit de Bassac le 19 février 1877, contourna ce massif par le sud en suivant la vallée du Sé Kong jusqu'à celle du Sé Ké Man, son affluent, remonta cette rivière, puis, forcé par une épidémie de choléra de revenir sur ses pas, suivit de nouveau le cours du Sé Kong jusqu'à l'embouchure du Sé Noi, dont la vallée, orientée de l'est à l'ouest, éventre le massif d'Attopeu et devient le point de départ d'une route qui traverse le plateau et aboutit à Bassac. Cette route, appelée « le sentier des éléphants », monte par une série de cols et de mamelons jusqu'à une hauteur de 6 ou 800 mètres environ. Là se déroulent de splendides panoramas au fond desquels on aperçoit les chutes du Sé Noi. Le sentier traverse ensuite des terrains volcaniques et des forêts clairières; il aboutit enfin à la rive gauche du Mékong, que le Dr Harmand atteignit le 1er avril. Il était temps qu'il arrivât à Bassac. Une fièvre bilieuse d'un caractère très grave se déclara dès le lendemain de son retour et le mit à toute extrémité. La force de sa constitution, soutenue par une médication énergique, dompta le mal et, quinze jours après, il pouvait entreprendre l'importante exploration que nous signalions au début de cette note. Il se proposait, comme nous l'avons dit, de traverser la grande chaîne qui sépare la vallée du Mékong du versant de la mer de Chine, et il arriva en effet à Hué le 15 août, après être parti de Bassac le 16 avril précédent, mais par une route autre que celle qu'il avait en vue au moment de son départ.

Le premier mois du voyage fut employé presque tout entier à remonter le Mékong jusqu'à Lakôn. C'est là que le Dr Harmand rencontra la colonie annamite dont il est question dans le présent ouvrage. Quelques jours auparavant, en passant à Kémarat, on lui avait assuré qu'en quinze jours il serait possible d'aller de ce Muong dans l'Annam, mais on ne put lui indiquer la route à suivre. Il en conclut que, si quelques relations ont existé entre les Annamites et les habitants de cette partie de la vallée du Mékong, elles ont dû être très rares, très irrégulières et sont abandonnées depuis longtemps. On a vu que M. de Lagrée n'avait pas rapporté de sa rapide excursion dans le bassin du Sé Bang une opinion aussi décisive, et il résulte d'ailleurs de l'itinéraire même du Dr Harmand que, s'il avait pu prendre Kémarat pour point de départ, la durée de son voyage, du grand fleuve à la côte, eût été notablement abrégée.

Quoi qu'il en soit, en arrivant à Lakôn M. Harmand se trouva entouré par cette même colonie annamite qu'avait rencontrée, dix ans auparavant, la Commission du Mékong. Formée à l'origine des réfractaires qui s'exilèrent volontairement de la province de Nghé An à l'époque de notre débarquement à Tourane et de notre conquête de la Cochinchine, cette colonie s'était probablement accrue d'émigrants désireux d'échapper à leurs créanciers ou à l'effet de condamnations criminelles. Elle ne comptait pas du reste plus de 200 habitants. Au grand étonnement de l'explorateur français, ces pauvres gens lui témoignèrent la plus cordiale sympathie. Ce fut même un Annamite de Lakôn qui se chargea de la mission périlleuse de porter à Mgr Gauthier, vicaire apostolique du Tong King méridional, une lettre le prévenant de la prochaine arrivée d'un compatriote et lui demandant l'appui de son influence pour triompher des difficultés qui ne pouvaient manquer de s'élever à la frontière. La réponse du prélat ne parvint jamais à M. Harmand, car l'attitude imprudente du messager à son passage dans un village laotien avait été cause de sa mort violente, au moment où, déjà presque de retour, il allait atteindre Lakôn. Le voyageur, pensant rencontrer son messager en route, avait abandonné le grand fleuve pour se diriger vers l'est à travers les terres. Il atteignit Phou Wà le 2 juin; mais le mauvais vouloir du chef de ce Muong obligea M. Harmand à descendre dans le sud est, à Nam Nau, d'où on le dirigea sur



Entrée d'un grand cirque naturel dans les montagnes de Lakôn. — Dessin de M. Delaporte, d'après MM. Joubert et Thorel.

fabrication de chaux qui constitue pour la contrée une industrie assez importante. Toutes les provinces voisines viennent s'approvisionner à

Pha Lan, puis enfin, toujours plus au sud, sur Phong, Muong qui lui avait été signalé à son passage à Kémarat et qu'avait visité le commandant de Lagrée pendant sa rapide exploration de la partie inférieure de Sé Bang hien. Parvenu à Phong, après avoir été ainsi ballotté d'un Muong à l'autre et conduit de promesses en mensonges, le Dr Harmand ne demandait qu'à atteindre les rives de l'affluent du Mékong que nous venons de nommer, espérant que sa vallée deviendrait le point de départ d'une seconde route pour gagner l'Annam, ou du moins lui fournirait l'occasion d'une reconnaissance intéressante. Il se dirigea donc sur Song Khôn, chef-lieu d'une province voisine, situé sur la rive droite du Sé Bang hien et, de cette ville, remonta cette belle rivière pendant une semaine, relevant soigneusement son cours jusqu'au point où elle n'est plus navigable qu'à l'époque des grandes crues. A bout de vivres et de forces, il redescendit à Song Khôn et revint de là à Phong, où, malgré les répugnances toujours très vives du chef de ce Muong, il obtint enfin les moyens de transport qui lui permirent de faire sérieusement route à l'est et d'atteindre Phin, chef-lieu de la province de ce nom, habitée par les Pou Thaï, tributaires de l'empire d'Annam.

Ces Pou Thaï peuplent trois provinces : Vang, Phin et Tchépon, Muongs auxquels les Annamites ont laissé leur organisation laotienne : elles forment une zone intermédiaire entre les possessions de Siam et celles de Hué. En bonnes relations avec les deux partis, leurs habitants servent à maintenir dans cette zone un faible mouvement commercial qu'il serait très important de ranimer et qui pourrait amener le rétablissement de communications régulières entre la côte orientale de l'Indo-Chine et la vallée du Mékong.

M. Harmand ne visita pas le Muong de Vang, situé trop haut dans le nord-est, mais, après avoir séjourné à Phin, il se dirigea sur Tchépon, qu'il atteignit après avoir traversé le Sé Bang hien, large encore en ce point de 160 mètres. Cette rivière reçoit, un peu au-dessous du Muong, un affluent, le Sé Tchépon, que le voyageur français remonta en pirogue et dont il releva le cours jusqu'au premier fort de la frontière annamite, c'est-à-dire jusqu'à Dinh, lieu de déportation des condamnés politiques du Tong King, et localité très malsaine. De là il atteignit Lang Toung, premier *huyen* (sous-préfecture) annamite, et, après avoir eu à lutter, pendant plusieurs jours, contre la mauvaise foi du fonctionnaire qui y résidait, partit seul, à travers forêts, reçut l'hospitalité chez des sauvages Moïs et arriva au *phu* (préfecture) de Cam Lô. Il avait enfin traversé, et au prix de quelles fatigues! la grande chaîne qui est l'arête montagneuse de l'Indo-Chine et qui sépare l'Annam proprement dit des territoires de la vallée du Mékong.

Parvenu à Quang Tri, chef-lieu de la province, ville située à 24 heures à peine de la capitale, il se croyait sauvé, lorsque les mandarins du lieu lui remirent une lettre de M. Philastre, chargé d'affaires de France à Hué, inspecteur des affaires indigènes en Cochinchine, qui, après la mort de Francis Garnier, avait joué un rôle décisif dans la première expédition du Tong King.

Cette dépêche enjoignait à M. Harmand de remonter au Tong King, c'est-à-dire de traverser tout l'empire d'Annam du sud au nord, et de revenir à Saïgon par cette voie détournée, « le voyage entrepris par M. Harmand, disait M. Philastre, l'ayant été sans l'assentiment du gouvernement annamite et Hué étant une ville où les Européens n'ont pas le droit de résider ». Le docteur ne pouvait croire à une pareille interdiction alors que les mandarins annamites eux-mêmes, qui n'agissaient évidemment pas sans autorisation officielle, lui offraient de le faire conduire à Hué. Il n'avait dû qu'à son indomptable énergie de n'avoir pas trouvé la mort sur le plateau d'Attopeu ou dans les plaines de Phong, et lorsque aujourd'hui, miné par la fièvre, sans effets, sans souliers, sans provisions d'aucune sorte, il croyait toucher au port, il lui fallait renoncer à franchir la faible distance qui séparait Quang Tri de Hué!

Le premier moment de surprise passé, M. Harmand répondit au chargé d'affaires, en insistant sur les douloureuses nécessités de sa situation.

En attendant la lettre qui devait lever pour lui les dernières difficultés, notre voyageur alla loger à la mission catholique voisine de Quang Tri, au village de Bo Liéou, et y reçut des Pères français qui la dirigeaient l'accueil le plus hospitalier. Le 12 août, une nouvelle dépêche de M. Philastre accordait enfin l'autorisation si impatiemment attendue.

Le lendemain, le Dr Harmand arrivait à la légation de France, où il était accueilli à bras ouverts par son collègue le Dr Mondière. Quelques jours plus tard il prenait passage pour Saïgon, d'où il partait bientôt pour la France.

Nous ne pouvons analyser ici en détail les résultats scientifiques d'une exploration qui com-

Lakôn de la chaux nécessaire à la construction des pagodes et des tombeaux, et de celle, beaucoup plus fine, qui entre dans la composition de la chique que mâchent sans cesse les Indo-Chinois. Sur les berges du fleuve, aux environs de ce lieu, on rencontre de nombreux fours à chaux en pleine activité. Quelque imparfaits que soient les procédés d'exploitation, la chaux est fort belle et son prix ne dépasse pas 1 fr. 50 le picul[1].

La Commission quitta Lakôn le 5 mars. Cette ville est une de celles que l'on reconnaît le mieux dans la relation de Wusthof[2], bien qu'elle ait beaucoup perdu de son animation et de son commerce depuis la conquête siamoise.

Le lendemain 6 mars, la Commission fit halte de nouveau à Houtén, autre chef-lieu de province, située vis-à-vis de l'embouchure du Nam Hin Boun, jolie rivière affluent du Cambodge, dont l'embouchure se trouvait sur la rive gauche du fleuve, et dans la vallée de laquelle on avait signalé à M. de Lagrée des mines de plomb exploitées par les indigènes à une vingtaine de milles de Houtén. Il partit dès le lendemain avec le docteur Joubert pour aller les visiter, désirant se rendre compte par lui-même de la nature et de la valeur de ce gisement. Les deux explorateurs remontèrent le cours du Hin Boun pendant deux jours, et débarquèrent le 8 mars sur la rive gauche de cette rivière, près de son confluent

plète si heureusement, pour cette partie de la vallée du grand fleuve, les désidérata signalés par la Commission du Mékong. Nous nous bornerons à résumer les conclusions de M. le Dr Harmand et à faire remarquer qu'elles sont en complet accord avec les appréciations de Francis Garnier. Ainsi, en 1877 comme en 1867, la nécessité d'étendre la domination française à l'empire d'Annam tout entier apparaissait comme une nécessité inéluctable à l'un des observateurs les mieux placés pour étudier le pays et pour connaître ses besoins. La pratique de l'esclavage, qui a dégradé le moral des indigènes et substitué le mobile de la peur à toute autre considération, lui semble, comme à son prédécesseur, la raison déterminante de l'isolement dans lequel vivent les principales races indo-chinoises et de la haine irraisonnée qui subsiste entre elles toutes. C'est donc à détruire l'esclavage à Pnom Penh et à Ban Kok qu'il faut appliquer tous nos efforts. Un récent traité a résolu la question pour le Cambodge (voy. p. 61); il faut imposer les mêmes obligations aux territoires qui relèvent de Siam et supprimer du même coup cette défiance et cette terreur imaginaires, seuls véritables obstacles au développement des relations commerciales. Dans les riches contrées qui séparent le Mékong de la grande chaîne annamite, les populations végètent sur place de la plus misérable existence. Les races se sont partout mélangées grâce au plus honteux des trafics; les nationalités ont disparu avec les races, et les grandes tribus se sont pour ainsi dire pulvérisées. Il n'existe plus d'autres centres ayant une existence propre que les villages eux-mêmes, et l'égoïsme étroit de ces faibles agglomérations entretient les haines locales et les exaspère quand il faudrait travailler à les faire disparaître. On comprend alors à quel minimum, dans un pareil milieu, peut se trouver réduit le mouvement bienfaisant des échanges, mesure certaine des progrès d'un peuple, parce qu'il n'a pas seulement pour objet de faire voyager les marchandises, mais qu'il a pour résultat de faire circuler les idées, et qu'il est ainsi, suivant l'heureuse expression de M. Harmand, le véritable facteur de la civilisation.

1. Le picul équivaut à 60 kilogrammes.

2. Voyez cette relation annotée par Francis Garnier dans le *Bulletin de la Société de géographie* des mois de septembre-octobre 1871.

avec le Nam Hatén, petit affluent innavigable, dont ils suivirent la vallée. Le 9 mars, ils visitèrent, près du village de Nanhô, une grotte de près de 400 mètres de longueur et d'une hauteur de 30 à 40 mètres, dont les parois sont formées d'un marbre gris veiné de noir. Ils étaient arrivés dans la région des mines de plomb.

Quatre ou cinq hameaux, disséminés dans un rayon de quelques kilomètres, sont les centres d'exploitation. La production du métal paraît peu considérable : un mineur n'obtient guère dans une saison que 8 à 10 livres de plomb. Il paye un impôt en nature. Le plomb a sur les lieux une valeur de 0f,80 le kilogramme. Les étrangers ne sont pas admis à travailler aux



Le fleuve au-dessus de Lakôn. — Dessin de E. Tournois, d'après un croquis de M. Delaporte.

mines. Faute de prendre des précautions suffisantes pendant le traitement du minerai, la population indigène est affligée de maladies scrofuleuses et offre le plus misérable aspect. La mort par suite de coliques est fréquente. Quand un malheur de ce genre arrive, on arrête les travaux dans tous les villages pendant une semaine. On ne tolère sur les lieux d'exploitation aucun habit rouge ou blanc. Les habitants croient fermement que ces couleurs excitent les mauvais génies de la montagne, auxquels ils attribuent toutes leurs infortunes, et qu'ils tâchent d'apaiser le plus possible à l'aide de nombreux sacrifices.

Il résulte des informations prises par le commandant de Lagrée lors de son excursion à Nanhô qu'il n'existe de ce côté aucune communication avec le Tong King, dont la vallée du Hin Boun semble séparée par une longue chaîne de montagnes. La formation métamorphique déjà rencontrée à

Lakôn paraît prédominer dans toute cette région dont les grottes de marbre rappellent les fameuses grottes de Tourane et appartiennent sans aucun doute à la même époque géologique. D'après quelques renseignements, il y aurait aussi des gisements de cuivre dans ces montagnes.

Le commandant de Lagrée revint de cette excursion le 12 mars au matin. On a vu que dans l'intervalle, le 10 mars, j'avais enfin rejoint l'expédition [1]. Je me hâtai de rendre compte des résultats de ma mission. Les passeports de Chine dont j'arrivais muni permettaient de donner au voyage la plus grande extension possible. Pour la première fois depuis plus de trois mois, nous nous trouvions enfin tous réunis, pleins d'ardeur et de santé, autour du chef de l'expédition; aux longs tâtonnements du début allait succéder l'exécution nette, ferme et rapide du programme qu'il s'était tracé.

Malheureusement, la saison sèche touchait déjà à sa fin; les pluies allaient venir, et avec elles leur cortège de difficultés matérielles et de maladies. Il fallait même se hâter pour n'être point trop assailli par le mauvais temps avant notre arrivée à Luang Prabang, seul point assez important pour qu'un long séjour pût y être fructueusement employé. C'est dans cette ville laotienne qu'avait succombé Mouhot, et nous étions impatients de retrouver et de dépasser les traces de cet infortuné voyageur.

1. Voy. p. 195.



Montagnes de plomb. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis du commandant de Lagrée.



Embouchure de la rivière de Saniaboury. — Dessin de Th. Weber, d'après M. Delaporte.

CHAPITRE VI

Infléchissement du fleuve vers le sud-ouest. — Départ de Houtén. — Saniaboury. — Région de la cannelle et du benjoin. — Ponpissay. — Nong Kay, communications avec Pouen et le Tong King. — Les ruines de Vien Chan. — Rencontre d'un voyageur européen.

A partir de Lakôn, le fleuve, qui depuis Ban Mouk s'était constamment dirigé vers le nord, recommence à s'incliner fortement vers l'ouest, paraissant ainsi ressentir l'influence de la direction des montagnes et de la côte du Tong King. Son cours reste toujours calme ; un peu au-dessus de Lakôn, il se rétrécit un instant jusqu'à n'avoir plus que 400 mètres de large, des roches s'élèvent sur ses rives, et les basses eaux mettent à découvert les bancs de schiste qui traversent son lit.

Le 13 mars, nous quittâmes Houtén pour nous rendre à Saniaboury [1], Muong situé, comme le précédent, sur la rive droite du fleuve, à l'embouchure du Soum Cam, affluent assez important de cette rive. La

1. Je soupçonne que l'orthographe que M. de Lagrée et moi avons adoptée pour ce nom est fautive et que l'impossibilité où sont les Laotiens de prononcer l'*r* nous aura empêchés de reconnaître sa véritable étymologie, qui est peut-être Sauriaboury, « ville du Soleil », par opposition à Vien Chan ou Chandapoury, « ville de la Lune ». Peut-être aussi fallait-il écrire : Seyaboury, « ville de Seyor », nom du Bouddha qui doit succéder à Sammonocodom.

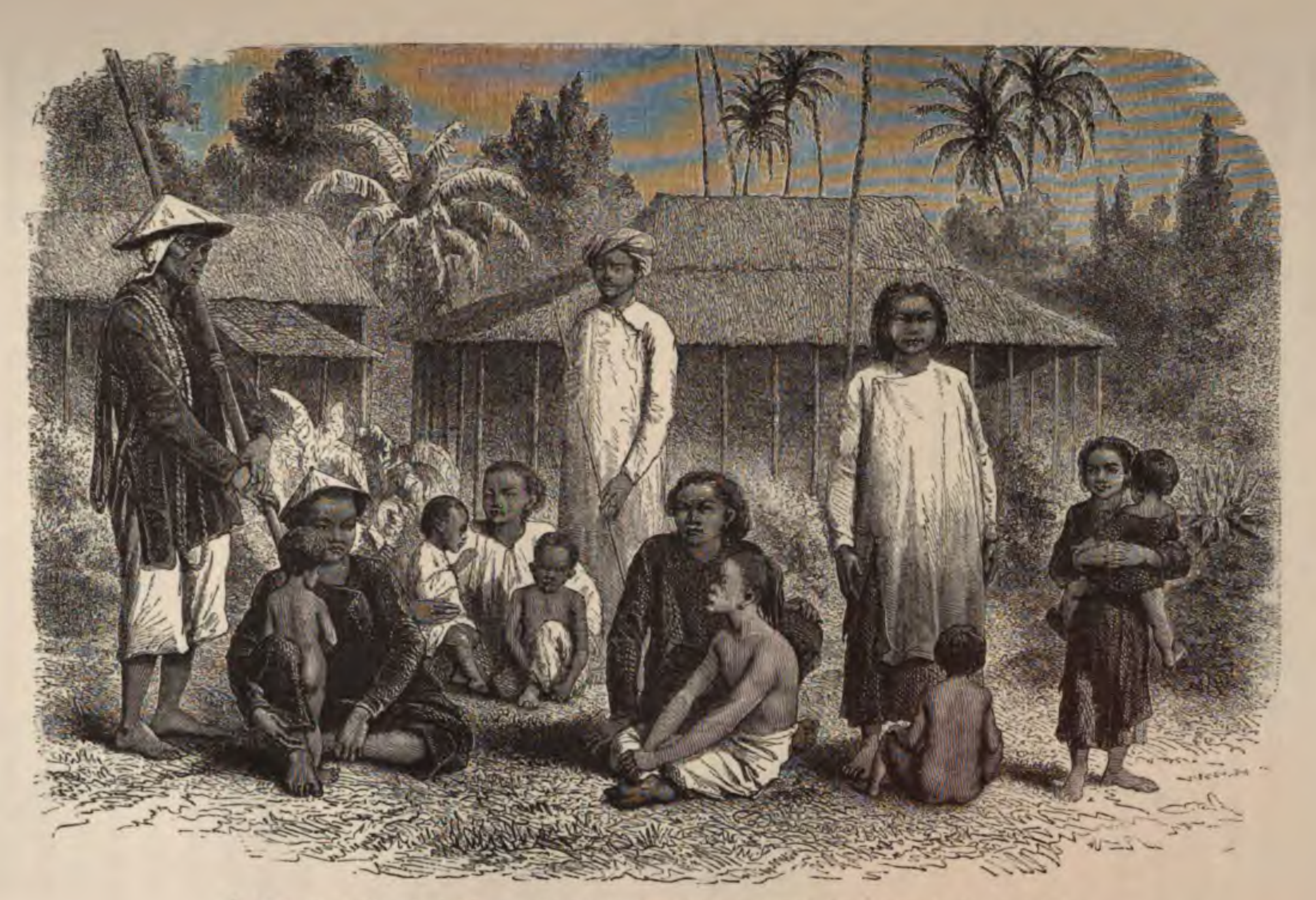
(*Note de l'auteur.*)

distance n'est que de 8 à 9 milles géographiques environ. Le fleuve coule paisiblement, dans cet intervalle [1], entre des berges basses et sablonneuses, et ne décrit qu'une courbe à peine sensible qui incline son cours jusqu'à l'ouest-nord-ouest. Partis à six heures et demie du matin, nous arrivâmes à dix heures et demie. Un nouvel arrêt nous était imposé là pour changer de barques, et ces étapes trop fréquentes avaient été, depuis Bassac, une des causes les plus sérieuses de la lenteur de notre voyage. Il eût certainement mieux valu acheter, dès le début, les embarcations nécessaires et louer des bateliers au mois ou jusqu'à une destination convenue; nous eussions eu moins de temps à perdre en démarches auprès des chefs indigènes et plus de temps à employer en recherches et en travaux scientifiques. Notre bien-être, notre indépendance, les résultats mêmes du voyage auraient beaucoup gagné à cette combinaison. Malheureusement la dépense qu'elle eût exigée tout d'un coup était trop importante pour le trésor de l'expédition. Le chiffre des ressources accordées à M. de Lagrée par le gouverneur de la Cochinchine n'était pas proportionné aux besoins d'un personnel nombreux et à la longueur du voyage entrepris, et plus tard nous devions souffrir plus cruellement encore d'une pénurie qui ajouta de si nombreuses difficultés à celles que l'on a toujours à vaincre quand il faut se faire jour au milieu de contrées inconnues [2].

Ainsi que la plupart de ses collègues, le gouverneur de Saniaboury était parti pour Ban Kok, afin d'assister aux funérailles du second roi de Siam. Sa femme nous fit de très bonne grâce les honneurs de sa capitale, riant village dont les cases, disséminées dans l'angle formé par le Cambodge et le Soum Cam, respirent un air de propreté et d'aisance qui est commun à toutes les habitations de cette partie du Laos. Comme à l'ordinaire, le logement de l'expédition était prêt d'avance, et l'on fit immédiatement partir un courrier pour Ponpissay, le Muong suivant, afin que l'on pût y préparer de nouveaux moyens de transport.

Nous ne séjournâmes que soixante-douze heures à Saniaboury. Non loin de là se trouve une fabrique de poteries, que le docteur Joubert alla visiter. Les procédés indigènes sont des plus simples: les fours employés sont demi-circulaires et contiennent plusieurs gradins sur lesquels sont disposés les vases à cuire; le feu est allumé au pied du gradin inférieur, et les flammes vont lécher la partie supérieure du four pour venir déboucher au centre du demi-cercle. Dans le voisinage de cette fabrique existe un grand

1. Entre Houtén et Saniaboury.
2. Voy. p. 10, 142, 159, 189, 264, 266, 271, 322, 325, 327, 338, 342, 360, 379, 389, etc.



Émigrés annamites de Lakôn. — Dessin de Janet-Lange, d'après un dessin de M. Delaporte.

nombre de fours à chaux, auxquels les formations calcaires de la rive gauche fournissent d'abondants aliments.

C'était la seule industrie d'un pays ressemblant pour tout le reste à ce que nous avions vu jusqu'alors. Nous le quittâmes le 16 au matin. Le prochain Muong était cette fois assez éloigné : on nous annonçait un trajet de huit à neuf jours et une navigation assez facile. Ce long parcours devait sans aucun doute nous révéler des particularités géographiques intéressantes. Nous nous trouvions, en effet, à ce moment de notre voyage, très près des côtes de l'océan Indo-Chinois; une trentaine de lieues nous en séparaient à peine, et la présence à Lakôn d'une colonie d'Annamites, gens d'un naturel peu voyageur, indiquait suffisamment que les communications entre le Tong King et le Laos étaient devenues relativement faciles. L'infléchissement persistant du cours du fleuve au nord-ouest était produit sans doute, comme nous l'avons déjà indiqué, par la rencontre des contreforts de la grande chaîne qui limite au couchant l'empire d'Annam, et nous nous attendions à en voir les sommets apparaître bientôt à l'horizon.

Quelques heures après notre départ de Saniaboury, les villages et les arbres fruitiers disparurent des rives du fleuve, et furent remplacés par la forêt. Le soir, après avoir doublé une île, Don Kassec, précédée et suivie de nombreux bancs de sable au milieu desquels le chenal est difficile à déterminer, nos barques s'arrêtèrent le long de la rive droite, dans une anse naturelle où elles n'avaient rien à craindre du courant. Quand on est resté immobile tout un jour dans une étroite pirogue, les yeux fixés sur une boussole et la main occupée à esquisser une carte, on a grande hâte de sauter à terre pour y prendre quelque exercice. C'est ce que je fis des premiers, et, après avoir franchi la bande de hautes herbes qui bordait la plage et la séparait de la forêt, je me mis à la recherche d'un lieu propice à la promenade.

Le jour commençait à baisser, et les objets devenaient confus; mais, habitué aux formes bizarres des troncs d'arbres et aux tressaillements étranges que le vent imprime aux grandes lianes jetées d'une branche à l'autre comme des ponts suspendus, je regardais plus à mes pieds qu'autour et au-dessus de moi. Aucun bruit insolite n'était venu du reste attirer mon attention, lorsque, en jetant par hasard les yeux sur un arbre mort au pied duquel je m'étais arrêté un instant, je m'aperçus tout à coup que ce que j'avais pris pour une touffe de feuillage jauni était une masse vivante en équilibre sur une fourche de l'arbre, à un mètre ou deux au-dessus de ma tête, et dans laquelle je reconnus un léopard. Fort troublé par l'idée du danger que je venais de courir et que je courais encore, je fis un bond en

arrière et je me mis à battre en retraite en marchant à reculons, pour ne pas perdre de vue l'animal qui dardait sur moi un regard étincelant. Il descendit lentement le long de l'écorce rugueuse du vieux tronc ; j'avoue qu'il me parut à ce moment d'une longueur démesurée. Puis, il se mit en devoir de me suivre pas à pas, s'arrêtant quand je m'arrêtais, mais bien décidé à ne pas laisser augmenter la faible distance qui nous séparait. J'essayai en vain, pour abréger cette désagréable promenade, de la puissance fascinatrice que l'on attribue au regard humain sur les animaux féroces : c'était, hélas ! la seule arme à ma disposition, et le moindre revolver eût fait bien mieux mon affaire. J'osais à peine jeter derrière moi un coup d'œil furtif pour me guider. Une chute m'eût perdu, et les chances de m'embarrasser les pieds au milieu des racines et des ronces étaient fort grandes. Je dus à cette crainte de battre en retraite avec une lenteur qui sauvegarda ma dignité. Heureusement la berge n'était pas loin. Après un temps qui me parut un siècle, j'atteignis la lisière des hautes herbes. Le bruit des bateliers faisant leurs préparatifs de campement le long de la rive parvint à mes oreilles et à celles de mon compagnon, qui jugea prudent de cesser de m'escorter. Il se retira lentement dans la forêt. Je revins aux barques encore tout ému, et je demandai ma carabine du ton dont le roi Richard dut demander un cheval. Tous ces messieurs, le commandant de Lagrée en tête, s'armèrent et nous nous élançâmes dans la forêt. Après une courte battue que la nuit rendit infructueuse, nous revînmes à notre campement, n'ayant rendu à l'animal que la peur qu'il m'avait faite à moi-même.

Le lendemain, les rives du fleuve devinrent plus accidentées; un massif montagneux, appelé Phou Ngou par les indigènes, apparut droit devant nous, dentelant l'horizon d'une triple ligne de sommets ; de petites collines se montrèrent en même temps sur la rive droite. Le 18 mars au soir, nous nous arrêtions au pied des premiers contreforts de Phou Ngou. Quelques villages de nouvelle formation s'élevaient sur la rive gauche, étageant leurs rizières sur les dernières pentes de la montagne. Ils dépendaient du gouverneur de Houtén, quoiqu'ils ne se trouvassent point sur son territoire. Au Laos, l'impôt est basé sur le nombre des habitants inscrits, et ceux-ci ne sont autorisés à se déplacer pour aller chercher au loin des terres plus fertiles, qu'en conservant l'attache de la province sur les registres de laquelle ils figurent. Aussi n'est-il pas rare de trouver, à côté les uns des autres, des villages relevant d'autorités très différentes et souvent fort éloignées.

Les petites chaînes, détachées du massif principal de Phou Ngou, au pied

desquelles nous nous trouvions, couraient parallèlement au fleuve, dont la direction depuis Siniaboury s'était relevée au nord-nord-ouest. Nous ne pouvions douter que ce ne fussent là des ramifications de la grande chaîne de Cochinchine, et nous n'allions pas tarder sans doute à trouver des indices du voisinage des Annamites : mais, dès le lendemain, à partir de l'embouchure d'une jolie rivière appelée Nam Kdin [1], dont la vallée, d'une apparence pittoresque, semblait se diriger au nord-ouest, le fleuve tourna brusquement à l'ouest entre deux berges plus hautes, désertes et très boisées, le long desquelles les traces des animaux sauvages, troupeaux de buffles et d'éléphants surtout, se montraient fort nombreuses. Nous trouvâmes même un cerf abattu par un tigre et laissé presque intact sur la berge. Ce fut pour nous une excellente aubaine, et nous vécûmes pendant deux jours des reliefs de « monseigneur le tigre », comme l'appellent les Annamites.

Quelques blocs de grès reparurent dans le lit du fleuve, légèrement rétréci, et formèrent, à certains coudes, de petits rapides très faciles à franchir en cette saison. Un autre massif montagneux peu élevé, celui de Phou Hong, succéda, sur la rive droite, à celui de Phou Ngou, auquel maintenant nous tournions le dos.

Nous arrivâmes le 20 mars à l'embouchure d'un affluent navigable, le Nam San, qui paraissait venir de cette nouvelle chaîne. Un grand et beau village, Boun Cang, s'élevait sur la rive droite, en face de l'embouchure, et nous prîmes terre, vers quatre heures du soir, sur la magnifique plage de sable que la baisse des eaux avait laissée à découvert au pied des maisons et des jardins qui bordaient le fleuve. Nous nous trouvions dans la province de Ponpissay, à égale distance de son chef-lieu et de Saniaboury. Une fête mettait toute la population en liesse : c'était jour de pleine lune, consacré, comme l'on sait, par les rites bouddhiques. Les pagodes regorgeaient de fidèles et d'offrandes. Dans les rues du village, un grand nombre de marchands ambulants se disputaient les faveurs de la foule. Il me sembla même que le nombre et la variété des étalages offerts au public attestaient une civilisation plus raffinée et des goûts moins simples que ceux du Laos méridional. Le commerce avec Ban Kok par Korat trouve, sur ce fertile et populeux plateau que le fleuve contourne si paisiblement à partir de Ban Mouk et dont le Sé Moun est une des grandes artères, des communications plus régulières et des débouchés plus faciles que n'en peuvent offrir les

1. *Nam*, qui, en laotien comme en siamois, veut dire *eau*, remplace, dans la partie moyenne et supérieure du Laos, le mot *Sé*, usité dans le Laos inférieur pour désigner une rivière. (*Note de l'auteur.*)

provinces de Bassac et de Khong. Aussi les marchandises européennes, cotonnades et objets de quincaillerie, étaient-elles relativement assez nombreuses à Boun Cang. Parmi les denrées indigènes, nous remarquâmes pour la première fois l'apparition de la cannelle.

Mais pour moi le plus grand intérêt de notre halte était moins dans le spectacle animé — et parfois, hélas ! aviné — offert par la population de Boun Cang, que dans une éclipse de lune dont j'espérais pouvoir observer les phases à la chute du jour. Malheureusement l'horizon était légèrement embrumé, comme il arrive toujours après les chaudes journées de la saison

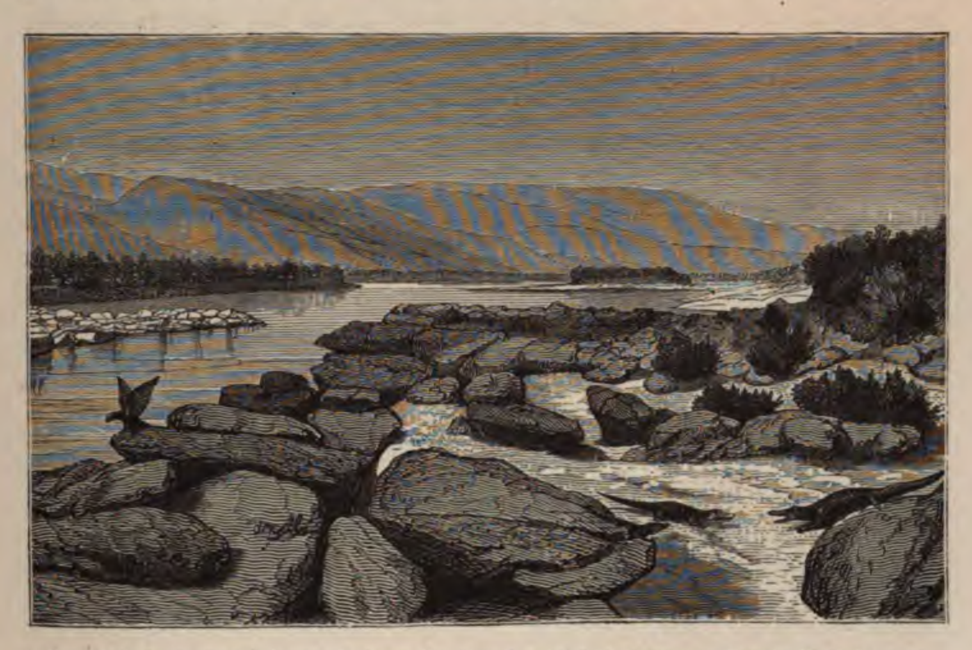


Arrivée à Boun Cang un jour de fête : Francis Garnier se prépare à observer l'éclipse de lune. Dessin de Th. Weber, d'après M. Delaporte.

sèche, et, d'après l'estimation de notre longitude, le phénomène devait se produire presque immédiatement après le lever de la lune. A ce moment quelques légers stratus s'ajoutèrent au rideau de vapeurs qui voilaient l'orient, et mes préparatifs devinrent inutiles. Ce fut pour moi une vive contrariété de perdre cette occasion de rectifier notre position géographique et de régler nos chronomètres. Elle ne se représenta plus dans toute la suite du voyage.

Le lendemain, nous continuâmes à faire de l'ouest en remontant le fleuve ; cette direction où il persistait depuis trois jours n'était point un coude sans importance, produit par un accident de terrain local ; elle attestait un changement réel et durable dans l'orientation générale de la vallée que

nous explorions. De temps en temps nous découvrions, enveloppée dans les lentes sinuosités du fleuve, une île, joyau verdoyant sur les eaux paisibles, qui en élargissait le lit sablonneux et peu profond; quelquefois aussi, des bancs de roches, assises souterraines des montagnes de la rive gauche, venaient étrangler brusquement le fleuve, qui retrouvait alors, pendant un court intervalle, ses grandes profondeurs d'autrefois et un courant plus énergique. Ces rapides n'offraient aucun danger en ce moment de l'année; mais les rochers épars sur les rives, et alors à découvert, produisent, lors des hautes eaux, des tourbillons si violents que, surtout à l'un de ces rapides



Une rive du fleuve au-dessus de Boun Cang. — Dessin de J. Laurens, d'après M. Delaporte.

nommé Hang Hong, le passage est impossible pendant plusieurs semaines. Les bateliers entretiennent soigneusement quelques fleurs au pied d'une petite statue de Bouddha placée sur l'un des rochers qui dominent Hang Hong.

A partir de ce point, le Cambodge, qui a conservé jusque-là une certaine tendance à se relever au nord, s'infléchit de plus en plus vers le sud; les sommets des chaînes de la rive gauche s'abaissent et disparaissent; les méandres du grand fleuve deviennent aussi capricieux et aussi rapides que ceux d'une petite rivière. Nous passâmes par tous les rumbs sud, est et ouest du compas, et cela à notre grand dépit, car la direction que nous aurions voulu suivre eût été celle du nord, qui seule pouvait nous rapprocher des sources du grand fleuve et nous mener à des régions d'un aspect

plus nouveau et d'un climat plus favorable. Dans un voyage de cette nature, on est toujours impatient de changement; les plus gracieux paysages deviennent monotones dès qu'ils se succèdent uniformément pendant seulement deux fois vingt-quatre heures, et chaque jour qui n'apporte pas une émotion nouvelle est un mécompte.

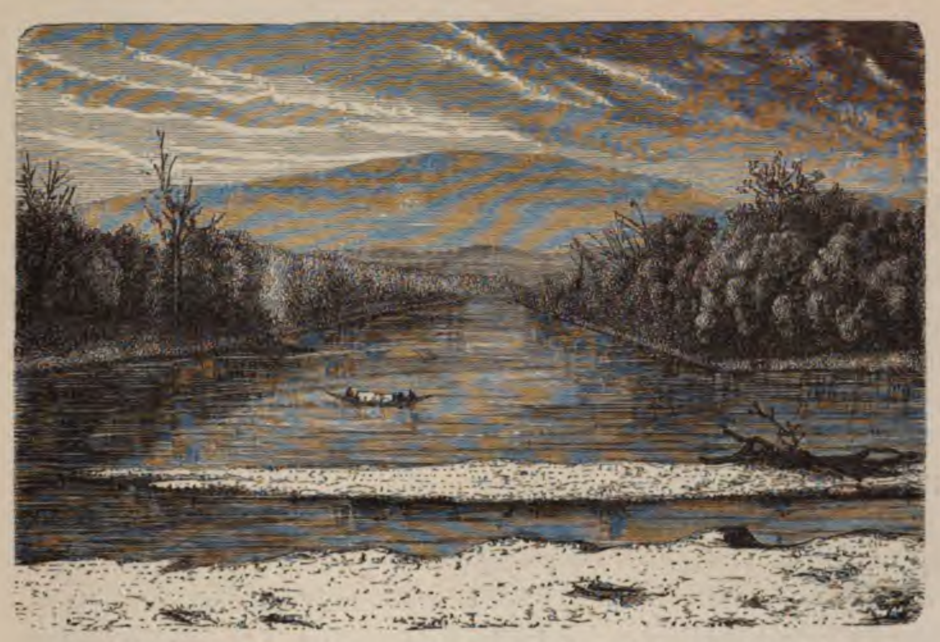
En ce moment, l'aspect du Cambodge se rapprochait de plus en plus de celui du Sé Moun au-dessus d'Oubôn : le cours des deux rivières était devenu parallèle. Le fleuve était désert : quelques barques de pêcheurs de loin en loin; on voyait que le commerce ne se servait plus du Cambodge, la plaine au milieu de laquelle celui-ci se frayait un trop sinueux chemin, offrant des routes aussi faciles et plus directes.

Le 23 mars, nos bateliers nous montrèrent, sur la rive droite, une pagode qui contenait l'empreinte d'un pied de Bouddha. Ces empreintes sont extrêmement nombreuses au Laos. Les plus célèbres, pour les bouddhistes du sud, sont celle du pic d'Adam, sur lequel Gautama a posé son pied gauche, et celle de la montagne appelée par les Siamois Swana Bapato et plus connue sous le nom de Prabat Moï (pied sacré), qui est située entre Korat et Ban Kok.

Les maisons et les jardins commençaient à reparaître en grand nombre sur les bords du fleuve, qui continuait toujours son étonnante course vers le sud. Nous approchions du chef-lieu de la province. Le soir du même jour, nous nous arrêtâmes à Nong Coun, village considérable placé vis-à-vis de l'embouchure du Sé Ngum, le plus grand affluent de la rive gauche du fleuve que nous eussions rencontré depuis Houtén. D'après les renseignements que nous recueillîmes, cette rivière peut être remontée pendant six jours en barque, et traverse une riche région forestière. C'est de là que viennent, en partie, la cannelle, dont nous avions constaté l'apparition quelques jours auparavant sur les marchés indigènes, et le benjoin, qui ne vaut guère dans le pays que 4f,50 le kilogramme. Le commandant de Lagrée eut un moment la pensée d'autoriser M. Thorel à se faire conduire aux lieux mêmes où l'on récolte la précieuse écorce; mais, malgré le vif désir de notre botaniste, la nécessité d'accélérer notre voyage fit renoncer à ce projet.

Le lendemain, 24 mars, nous arrivâmes à Ponpissay, où l'on travaillait déjà à l'armement des barques destinées à remplacer celles de Saniaboury. L'accueil des autorités fut en accord avec cette activité de bon augure. Ponpissay s'étend sur les deux rives d'un petit affluent de la rive gauche, appelé Luong. De nombreuses pagodes témoignent de la richesse de ce centre de population. Les maisons y sont plus élevées qu'ailleurs au-dessus

du sol, et les vastes rez-de-chaussée, ménagés par cette disposition particulière, servent d'ateliers pour le tissage de la soie et du coton. Je ne doute pas que Ponpissay ne soit le lieu cité, dans la relation de Wusthof, sous le nom de Huyloun[1], comme renommé pour la fabrication des vêtements de soie. « Ce sont les meilleurs, dit-il, que l'on exporte au Siam, Toncguin, Quinam, et Camboje. » Ce commerce n'existe plus aujourd'hui, le gouvernement siamois ayant absorbé à son profit tout le commerce extérieur des régions laotiennes ; mais les langoutis de soie de cette partie du Laos méritent encore, par leurs couleurs brillantes et la finesse



Embouchure de Sé Ngum. — Dessin de A. Herst, d'après M. Delaporte.

de leur tissu, la réputation qu'ils avaient acquise au dix-septième siècle.

Le Muong prochain, dont un jour et demi de marche nous séparait, était celui de Nong Kay. C'est dans sa circonscription que se trouvent les ruines de Vien Chan, l'ancienne métropole du Laos, et le terme du voyage accompli par Wusthof en 1641[2]. Un grand intérêt de curiosité s'attachait, pour nous, à l'étude de ces ruines. Nous n'allions certes pas y rencontrer les merveilles d'art admirées par nous au Cambodge ; mais, au lieu d'avoir à chercher la solution d'un indéchiffrable problème d'archéologie, nous allions y lire couramment une page d'histoire moderne. Le temps rede-

1. *Huei*, ruisseau, rivière, en laotien, et *loun*, contraction de Luong. (*Note de l'auteur.*)

2. Voy. les annotations du *Voyage de Gérard van Wusthof au Laos*, dans le *Bulletin de la Société de géographie* de septembre-octobre 1871.



venait du reste chaud et orageux ; à cinq heures du soir, le thermomètre accusait encore plus de 33 degrés. La brise régulière du nord-est, dont nous étions habitués depuis six mois à ressentir l'influence rafraîchissante, s'affaiblissait de jour en jour ; l'horizon du sud-ouest s'illuminait fréquemment d'éclairs, et le roulement lointain du tonnerre commençait à se faire entendre. Tous ces indices nous annonçaient l'arrivée de la saison des pluies. Le fleuve allait grossir, et les difficultés de la navigation s'accroître outre mesure. Les raisons de se hâter étaient donc nombreuses, et nous commandaient même de ne point consacrer un temps trop long à la visite des ruines de Vien Chan.

Nous nous remîmes en route le 26 mars, après avoir grassement rémunéré les bateliers de Saniaboury, car nous venions de remonter, grâce à eux, plus de 200 kilomètres de fleuve. On nous montra dans la forêt, près de l'endroit où nous fîmes halte pour déjeuner, les vestiges d'une ancienne résidence des rois de Vien Chan. Nous atteignîmes le soir même la limite des provinces de Ponpissay et de Nong Kay. Le lendemain, nous examinâmes avec curiosité des excavations produites par les travaux des chercheurs d'or dans un banc quartzeux aurifère qui rétrécit extrêmement le lit du fleuve. Les indigènes connaissent et pratiquent le traitement du précieux métal par le mercure, et nous les trouvâmes en assez grand nombre occupés au lavage des sables ; ce travail paraît ne leur donner aujourd'hui que de faibles profits.

Immédiatement après avoir contourné ce lieu d'exploitation, le fleuve, dont la direction, depuis Ponpissay, s'était beaucoup relevée vers l'ouest, revint au sud en élargissant son lit. Une de ces pyramides, si fréquentes dans les pays bouddhiques, et qui sont destinées soit à signaler un lieu sacré, soit à renfermer une relique, nous apparut de loin, isolée sur les eaux, au milieu du vaste demi-cercle creusé par le courant le long de la rive droite du fleuve ; depuis dix ans déjà, elle était détachée de la berge sur laquelle elle avait jadis été construite, et elle restait à demi inclinée sur l'onde comme un navire en détresse prêt à sombrer.

Tant que cette pyramide restera debout, elle sera un excellent point de repère pour mesurer les empiètements du fleuve, empiètements qui, se reproduisant au milieu de terrains meubles, à chaque coude du côté extérieur, occasionnent, sur la rive opposée, des atterrissements ou des bancs de sable d'une immense étendue. Pour cette fois, le Tât penché nous signalait Nong Kay, où nous prîmes terre à onze heures du matin.

Nong Kay, fondé après la destruction de Vien Chan par les Siamois, a hérité en partie de l'importance de cette ancienne ville : c'est sur les bords

du Mékong le plus grand centre de population que l'on rencontre entre Pnom Penh et Luang Prabang ; les maisons, construites parallèlement à la rive, forment une rue de plus de 2 kilomètres de longueur, coupée par plusieurs ruelles, ou plutôt par des sentiers, perpendiculaires au fleuve ; les colporteurs chinois y sont assez nombreux pour former un quartier à



Tât penché de Nong Kay. — Dessin de Th. Weber, d'après M. Delaporte.

part, où l'on trouve, remisés sous des hangars, les nombreux chars à bœufs qui servent à leurs voyages à Korat. Cette dernière ville est le lieu d'approvisionnement de tout le plateau arrosé par le Sé Moun et ses nombreux affluents et que le Mékong enveloppe du côté du nord en faisant cet immense détour à l'ouest dont nous étions encore loin d'avoir atteint l'extrémité.

Comme à Boun Cang, la population était en fête : c'était le moment où,

le repiquage du riz terminé, les cultivateurs n'ont plus qu'à attendre les bienfaits de la saison pluvieuse. Aussi prodiguent-ils les prières et les offrandes. Les sentiers du village conduisant aux rizières étaient ornés de banderoles flottant à l'extrémité de hauts bambous, et l'on retrouvait à chaque carrefour de petits autels sur lesquels brûlaient des aromates [1].

Le gouverneur de Nong Kay était à son poste. C'était le premier des chefs des provinces traversées jusque-là qui se fût dispensé d'aller à Ban Kok assister aux funérailles du second roi. Son accueil fut des plus courtois. Le commandant de Lagrée avait à lui demander un important service, celui de faire reconduire à Ban Kok, pour le remettre entre les mains du consul français, notre interprète européen pour la langue laotienne, le nommé Séguin, dont la conduite nous avait donné de nombreux et sérieux motifs de mécontentement, et dont les allures trop entreprenantes pouvaient nous créer plus tard de graves difficultés. Nous étions à peu près tous capables de demander aux indigènes les renseignements nécessaires à nos différents travaux. Le Laotien Alévy, qui, on se le rappelle, avait été adjoint à l'expédition à Compong Luong, conversait d'ailleurs couramment en cambodgien avec le commandant de Lagrée et lui servait d'interprète dans ses relations officielles avec les autorités du pays. Enfin, la modicité de nos ressources et la difficulté des transports nous faisaient trouver avantageuse toute diminution, si légère qu'elle fût, de notre personnel ou de notre matériel.

Le gouverneur de Nong Kay accepta volontiers la responsabilité de ce rapatriement forcé. Séguin partit sous escorte le 1[er] avril ; il devait retrouver, à quelques jours de marche de Nong Kay, la route que Mouhot avait suivie, en partant de Ban Kok, pour aller rejoindre le Mékong à Pak Lay. A mon retour en France, il m'a fourni quelques renseignements utiles sur la région qu'il a ainsi parcourue.

Le même jour, nous quittions Nong Kay pour nous rendre enfin à Vien Chan. L'emplacement de la célèbre métropole du Laos n'est distant, par terre, du chef-lieu actuel de la province que de 3 lieues à peine ; les détours du fleuve triplent ce trajet. Cependant, grâce aux nombreux rameurs de la pirogue royale mise à sa disposition par le gouverneur, le commandant de Lagrée eût pu arriver le soir même, mais il préféra ne pas se séparer du reste de l'expédition.

A partir de Nong Kay, le fleuve continue sa course au sud jusqu'à Muong

1. Voy. p. 118.

Couk, ancien chef-lieu de province de la monarchie détruite, qui a conservé, chose rare en Indo-Chine, le nom qu'il portait il y a plus de deux siècles. C'était, nous apprend Wusthof, « le point le plus commerçant de « tout le pays de Louwen. Il s'y croise toutes sortes de marchandises. Les « négociants maures et ceux de Siam s'y rencontrent pour le trafic des « vêtements. Un Maure, entre autres, y vendit toutes ses provisions en deux « ans qu'il y resta et y loua pour s'en aller 60 charrettes qu'il chargea « de benjoin, de gomme laque et d'or à destination de son pays. » On aime à retrouver vivante et riche, dans le récit du commis hollandais, cette ré-


Un chemin dans les rizières, à Nong Kay, un jour de fête. — Dessin de Th. Weber, d'après M. Delaporte.

gion si merveilleusement dotée par la nature, où la cupidité et l'oppression siamoises ont aujourd'hui accumulé les ruines et ramené l'immobilité. Muong Couk reste encore de nos jours un gros bourg où sont des chantiers de construction pour les barques. En amont et en aval, les villages se succèdent sans interruption sur les rives du fleuve qui cesse enfin de se diriger au sud, revient au nord-ouest et va recevoir, 7 milles plus loin, le Nam Mong, petit cours d'eau qui a cependant amoncelé à son embouchure une énorme barre de sable. C'est là que nous passâmes la nuit ; le commandant de Lagrée trouva dans une pagode du village une inscription, en vieux caractères presque effacés par le temps, dont il prit l'empreinte avec soin.

Le lendemain à une heure, nous arrivâmes à Vien Chan : deux cases avaient été construites pour nous sur un banc de sable au pied de la berge, très haute en cet endroit et violemment attaquée par le courant. Le fleuve, dont la direction remonte droit au nord à partir de l'embouchure du Nam Mong, forme ici un coude brusque à l'ouest, et garde cette orientation à perte de vue : sa largeur redevient considérable et dépasse un kilomètre. C'est le dernier élargissement de son lit avant qu'il sorte définitivement de la région hérissée de montagnes où il a coulé jusque-là et au seuil de laquelle nous venions d'arriver.

Nous nous hâtâmes de pénétrer dans la forêt déjà épaisse qui cachait les ruines de la malheureuse cité. Quelques sentiers s'y croisaient : l'un d'eux nous conduisit rapidement à l'emplacement même du palais du roi. Ses dimensions sont considérables, et il était facile, malgré les broussailles qui avaient tout envahi, d'en retrouver les principales dispositions. Les matériaux peu durables par leur nature étaient des briques, du bois, et une sorte de béton ou de ciment formant le pavé des cours ou le revêtement des murs et des escaliers ; mais l'ensemble de la construction offrait un caractère d'élégance et révélait encore une richesse de décoration remarquable : les colonnes en bois dur étaient sculptées avec soin et portaient des traces de dorure ; partout des moulures et des arabesques, des animaux fantastiques gardant les entrées ou supportant les soubassements. Rien d'ailleurs de bien nouveau ou de bien original pour ceux d'entre nous qui avaient déjà visité Ban Kok, ou qui connaissaient par des dessins ou des photographies ses principaux monuments. Le silence absolu qui régnait dans l'enceinte d'une ville jadis si populeuse et si riche frappait seul l'esprit d'étonnement. Si le lecteur veut bien se rappeler la rapide esquisse que j'ai faite[1] de l'histoire de Vien Chan, la destruction de cette capitale par les Siamois ne remontait qu'à quarante années à peine, et déjà son emplacement était devenu inhabitable ! C'est à cette implacable façon de faire la guerre que s'applique le mot de Tacite : *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.* L'incendie et l'esclavage après la victoire sont, pour la plupart des races asiatiques, le dernier mot de la conquête. Nous trouvions dans les ruines et la solitude de Vien Chan un exemple frappant de ces destructions effroyables.

Malgré ses murailles bastionnées et entourées d'un large fossé, malgré la défense naturelle formée par le grand fleuve qui la couvrait du côté de Ban Kok, Vien Chan avait succombé d'autant plus rapidement, en 1828,

1. Voy. p. 102 et 103.

que son roi, nommé Anu, n'était point préparé à une lutte aussi terrible. Vers 1825, il était allé présenter au roi de Siam ses hommages de prince tributaire et avait été accueilli avec une faveur marquée. A son retour à Vien Chan, de vives discussions s'élevèrent entre lui et le mandarin siamois chargé de la frontière, qui prélevait des droits exorbitants sur le commerce laotien. Le roi porta, mais en vain, ses réclamations jusqu'à Ban Kok : il voulut alors obtenir justice par la force du fonctionnaire prévaricateur. Ce recours aux armes fut présenté comme une révolte ouverte, préméditée depuis longtemps. Tout le Siam s'en émut et se leva en masse contre le dernier royaume laotien. Les provinces voisines, Xieng Mai, Lagong, Labong, Muong Nan, Muong Phé, durent fournir à elles seules 19 000 combattants, bien que leur population s'élevât à peine à 150 000 âmes. Le roi Anu sollicita instamment l'alliance du Xieng Mai, dans l'espoir de reconquérir l'indépendance de la race laotienne; mais, après quelque hésitation, le *seña* [1] de cette province n'osa prendre une détermination aussi hardie, et se résolut à obéir aux ordres de Ban Kok. Il dut vivement regretter son aveugle soumission, quand, après la destruction de Vien Chan, le gouvernement siamois appesantit encore son joug sur tout le Laos.

Le Praya Mitop, ou « général siamois », désigné pour conduire cette guerre, se distingua par son habileté et ses violences, et son souvenir exécré fait trembler encore aujourd'hui les populations. Ce fut, en effet, un écrasement sans merci; les vaincus étaient entassés dans des hangars auxquels on mettait le feu ; le plus grand nombre de ceux que l'on emmena captifs moururent en route de misère ; le reste fut partagé entre les nobles siamois. Gutzlaff, dans son voyage à Ban Kok, en 1830, a visité les chefs laotiens qui, s'étant soumis tout d'abord, avaient eu la vie sauve : ils vivaient dans une pagode bâtie près de la ville, sur les bords du fleuve. Quant au roi de Vien Chan, il fut enfermé dans une cage, où il mourut promptement. Son fils réussit à s'échapper, mais, aussitôt poursuivi, il fut rejoint près d'une pagode, du toit de laquelle il se précipita.

Pour rendre à jamais impossible toute tentative de rébellion, la population du royaume fut dispersée, et l'on repeupla le pays à l'aide de Laotiens tirés des provinces de la rive droite du fleuve, entre autres de Sivanaphoum. C'est à ce moment que fut érigé le Muong Nong Kay.

Le palais des rois de Vien Chan, malgré ses toits effondrés et ses colon-

1. On appelle ainsi la réunion des mandarins qui forment le conseil du roi ou du gouverneur de chaque province laotienne. *Seña* en pali signifie « ministre, conseiller, » et doit être également l'étymologie du titre du mandarin de droite ou Muong Sen. (*Note de l'auteur.*)

nades incendiées, est la seule habitation dont les ruines soient encore reconnaissables : il eût été trop long de détruire ses enceintes épaisses et ses cours pavées. Partout ailleurs d'informes monceaux de briques indiquent seuls, sous les broussailles, l'emplacement des maisons les plus importantes. Il n'est resté debout d'autres édifices que les pagodes ; mais, abandonnées par leurs prêtres et construites des mêmes matériaux que le palais, quarante saisons pluvieuses ont suffi pour en ternir les fragiles splendeurs. La hâtive végétation des tropiques, qui adoucit heureusement l'aspect de ces dévastations barbares en les recouvrant de verdure et de fleurs, donne de loin à ces sanctuaires ruinés un cachet de fausse vétusté ; de hautes herbes croissent partout sur les parvis sacrés, des lianes énormes étreignent déjà les colonnes, et des arbres vigoureux se font jour au travers des toitures.

Le plus considérable de ces temples est Wat Pha Kéo, qui était la pagode royale. Nous le visitâmes au sortir du palais, dont il est voisin. Son fronton en bois, délicatement sculpté, tout étincelant de ces plaques de verre que les Siamois et les Laotiens savent entremêler aux dorures pour leur donner plus d'éclat, nous apparut au milieu de la forêt, gracieusement encadré de lianes et tout enguirlandé de feuillage. L'or avait été prodigué sur les quatre faces des colonnes qui supportaient le toit à demi écroulé, et une ornementation byzantine, dont l'effet devait être remarquable, avait jadis recouvert toutes les parties du monument. Malgré son peu de solidité, cette ornementation donne aux édifices un aspect saisissant, et les nombreuses pagodes contenues dans Vien Chan devaient produire de loin une impression éblouissante qui justifie les récits merveilleux des premiers voyageurs et la réputation de richesse et de puissance qu'avait acquise dans la péninsule le royaume de Lan Sang.

La statue que Wat Pha Kéo était censé renfermer, et qui lui a donné son nom, est célèbre dans les fastes bouddhiques de l'Indo-Chine : c'est une des plus anciennes représentations du Bouddha. « Cinq siècles après sa mort, dit la légende (43 ans avant J.-C.), Neac Asen voulut faire une statue du Sage avec la pierre appelée *Monichot*. Prea En (le dieu Indra) promit de la lui donner et la demanda aux Yaks (les Yacshas de la mythologie hindoue), qui la refusèrent. Il n'apporta donc à Neac Asen que la pierre *Morocot*. Neac Asen ne sut comment s'y prendre pour la façonner et fut obligé de recourir de nouveau à Prea En, qui fit la statue en sept jours. Elle fut placée au chef-lieu du Muong Phutalibat (Xieng Mai), fondé par Neac Asen.

« Trois cents ans après, une guerre s'éleva entre ce royaume et Muong



Péristyle de Wat Pha Kéo, à Vien Chan. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

Kam (Ava) et dura trois ans sans résultat. On envoya la statue Pha Kéo à Ceylan avec des ambassadeurs, et l'on obtint des secours. En l'an 1000, Anorutha Thamarat, roi du Muong Man (Birmanie), envoya à Ceylan des bonzes pour copier les livres et demander Pha Kéo. On leur accorda, en effet, la précieuse image ; mais au retour un vent violent força le navire qui la portait à aborder dans le royaume d'Intapahit (Cambodge), où l'on garda la statue. Quelque temps après, elle fut conquise par Siam ; plus tard elle revint à Xieng Mai, après avoir passé successivement entre les mains des princes de Campheng et de Muong Rai. En l'an 2000 (1457 de J.-C.), elle fut prise par Vien Chan. »

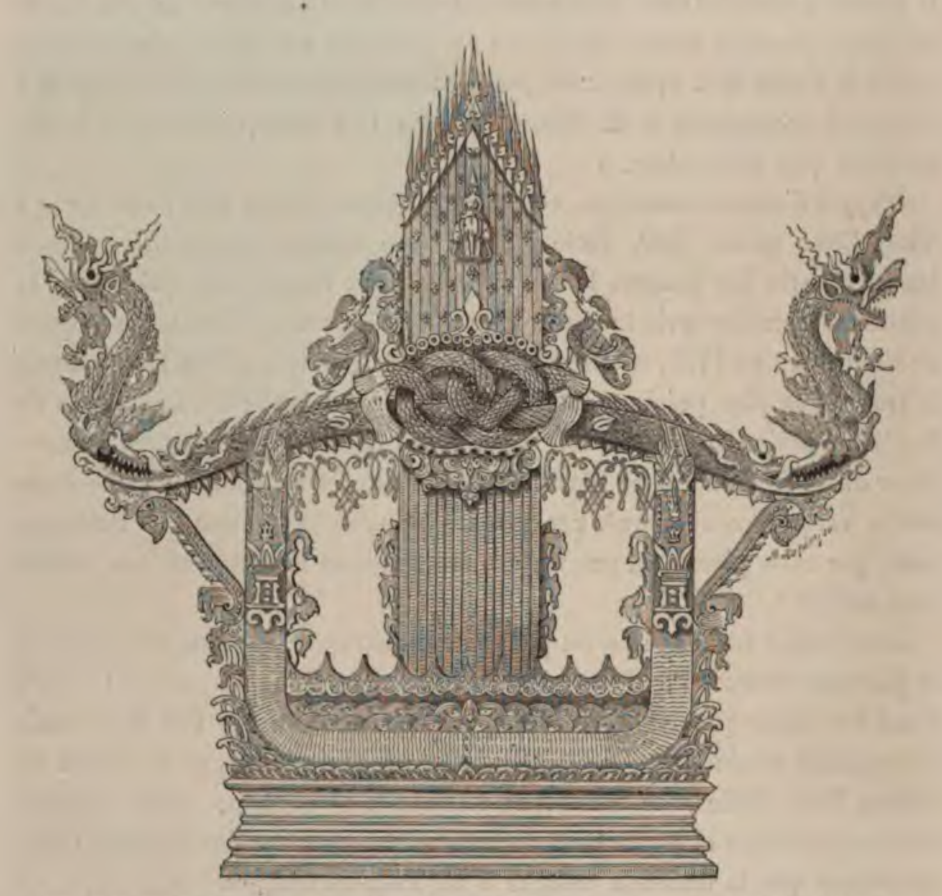
D'après d'autres traditions, elle n'aurait quitté Xieng Mai pour venir à Vien Chan qu'en 1639. Telle est l'histoire abrégée de la merveilleuse image d'après les Çoutras laotiens. Le fameux Phaja Tak, qui releva la puissance siamoise après la destruction d'Ayuthia par les Birmans, s'empara de Vien Chan en 1777, et emporta la statue de Pha Kéo à Ban Kok, comme le trophée le plus précieux de sa victoire. Ce fut la dernière aventure de la célèbre idole. On peut la voir aujourd'hui dans la pagode située à l'intérieur du palais du roi de Siam. Elle est sculptée en effet dans une seule pierre verte, et a cinquante centimètres de hauteur environ. Mgr Pallegoix croit que cette pierre est une sorte d'émeraude et lui attribue une valeur d'un million [1].

Cette statue historique n'est pas seule à défrayer les récits des pagodes, et plusieurs autres, Pha Bang, Pha Séhing, Pha Kenchan, avaient à Vien Chan des autels qui rivalisaient de splendeur avec ceux de Pha Kéo ; mais les pagodes voisines, qui les contenaient, ne sont plus qu'un monceau de ruines. Près d'elles, de nombreux tombeaux et quelques petits dagobas sont restés intacts et permettent de retrouver facilement dans la forêt l'emplacement que la tradition assigne à ces anciens temples.

A peu de distance au nord de Wat Pha Kéo se trouve, au milieu de la forêt, une pagode de dimensions moindres et d'un aspect modeste, qui est restée presque intacte au milieu de la destruction universelle : c'est Wat Si Saket. On aperçoit en y entrant une infinité de petites statues du Bouddha, placées dans des niches dorées et tapissant du haut en bas toute la surface des murs. Cette ornementation singulière rappelle celle des terrasses de Boro Bodor, le célèbre monument bouddhique de Java. Devant l'autel, nous admirâmes un porte-cierges en bois sculpté, d'une originalité de dessin et d'une finesse de travail remarquables.

1. Ne s'agit-il pas plutôt de jade que d'émeraude ?

A quelques pas de la pagode s'élevait la bibliothèque, cette annexe indispensable de tous les temples au Laos : elle est en partie détruite. Profitant de l'absence des indigènes, nous grimpâmes aux colonnes vermoulues qui supportaient et isolaient du sol le plancher de ce tabernacle littéraire; dans l'intérieur, quelques livres sacrés gisaient çà et là : ils se composaient de



Porte-cierges de Wat Si Saket. — Dessin de E. Thérond, d'après un dessin de M. Delaporte.

bandes longues et étroites, découpées dans les feuilles d'une espèce particulière de palmier, dorées sur tranche et réunies en cahiers. Chacune d'elles contenait sept ou huit lignes de cette écriture arrondie particulière aux peuples de la péninsule indo-chinoise, et qui se différencie, au premier coup d'œil, de l'écriture de l'Inde proprement dite, dont elle est cependant dérivée. Chacun de nous en voulut emporter un spécimen, qu'il cacha soigneusement au fond de sa valise, pour dissimuler aux indigènes un larcin qu'ils auraient considéré comme un sacrilège.

Enfin, attenant directement à la pagode, se trouve une galerie rectan-

gulaire s'ouvrant sur une cour intérieure : ses murailles sont ornées, comme celles du temple lui-même, de nombreuses niches contenant la statue du Bouddha. C'était le *Vihara* (*Chonkhon*, en laotien) ou monastère qui servait de logement aux prêtres desservant Wat Si Saket.

Dans la direction du nord, en continuant notre marche à travers la forêt,



Chonkhon de Wat Si Saket. — Dessin de E. Thérond, d'après un croquis de M. Delaporte.

nous ne tardâmes pas à rencontrer l'enceinte bastionnée de la ville restée en assez bon état, et dont les fossés sont encore remplis d'eau. Une porte voûtée, d'une construction solide, permet de déboucher dans la campagne : elle s'ouvre sur une belle avenue plantée d'arbres, qui se dirige à l'ouest-nord-ouest. Nous nous y engageâmes et, au bout de trois quarts d'heure de marche, nous arrivâmes à Tât Luong, l'un des dagobas les plus célèbres du Laos. La pyramide centrale, qui présente cette forme, rectangulaire à la base, arrondie

au sommet, que nous avons déjà trouvée en usage au Cambodge, repose sur deux terrasses superposées. La terrasse supérieure porte 28 pyramides de moindre dimension, entourant la base de la pyramide centrale; elle communique avec la terrasse inférieure par deux escaliers pratiqués sur le milieu des faces nord et sud. Sur la terrasse inférieure se trouve, du côté est, un élégant pavillon abritant une petite pyramide de 3 à 4 mètres de hauteur. A l'attitude respectueuse des indigènes, nous vîmes que c'était le véritable sanctuaire : l'or y était prodigué avec une extrême profusion, et le gouverneur actuel de Nong Kay, à qui était due cette re-



Tât Luong à Vien Chan. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

construction en petit de la pyramide centrale, y avait dépensé plus d'un millier de néns (70 à 80 000 francs). De cette dernière terrasse, quatre escaliers donnent issue au dehors. Les logements des bonzes nombreux qui desservent ce lieu sacré et plusieurs autres pagodes, dont quelques-unes sont à demi ruinées, s'élèvent tout autour du Tât. En deçà de l'entrée orientale, une pierre debout porte une inscription relatant les circonstances de l'érection du temple, qui remonte à la première moitié du seizième siècle. La base du monument mesure 150 mètres sur 160; son élévation dépasse 30 mètres.

Ce fut dans la plaine qui s'étend autour de Tât Luong qu'eut lieu, en 1641, la réception de Gérard Van Wusthof et de ses compagnons par

le roi de Vien Chan. Les magnificences déployées par les Laotiens dans cette occasion sont longuement racontées par le naïf commis de la Compagnie des Indes, et c'est à peu près la seule partie de son récit qui ait été reproduite par Dubois[1], dans le résumé qu'il donne de ce voyage. L'année suivante, le jésuite Jean-Marie Leria arrivait à son tour dans la capitale du Laos, et y recevait un accueil non moins cordial. J'ai déjà dit que son récit se trouve dans les *Lettres* (de Marini) *sur les missions du Japon et du Tong King;* mais, ici encore, il faut consulter l'édition originale de Marini, et non la traduction française, qui est très abrégée, et d'où le nom de Leria a disparu, ce qui a fait croire à M. Léon de Rosny[2] et à M. de Carné[3] que c'était Marini lui-même qui avait recueilli sur les lieux les renseignements qu'il donne sur le Laos.

D'après le récit de Wusthof, la grande pyramide était, de son temps, recouverte de plaques d'or formant un poids total de 1000 livres, c'est-à-dire ayant une valeur de près de 2 millions de francs, et ce monument était tellement vénéré par les indigènes qu'aucun d'eux ne passait devant sans tenir à la main un cierge allumé en signe d'hommage.

La journée du 3 avril fut entièrement consacrée aux diverses études que provoquait la cité détruite. Pendant que le commandant de Lagrée interrogeait les vieillards et écrivait, sous la dictée d'Alévy, les Çoutras laotiennes relatives aux édifices et aux traditions historiques du royaume de Vien Chan, M. Delaporte en dessinait les principales ruines, et M. Joubert examinait les nombreuses statues de cuivre accumulées dans les pagodes de la partie orientale de la ville. Comme à Nong Kay, le fleuve, qui forme là, on se le rappelle, un coude prononcé de l'est au sud, ronge la berge et la creuse chaque année davantage par l'action du courant. Les temples bâtis jadis sur le bord de l'eau s'affaissent et s'écroulent, et les statues de bronze qu'ils contiennent disparaissent sous les eaux sans que personne ose, pour les préserver de cette destruction, les enlever aux autels où elles recevaient jadis les hommages des fidèles.

Dans la matinée du 4, pendant que je levais le plan de Tât Luong, le

1. *Vie des gouverneurs généraux, avec l'abrégé des établissements hollandais aux Indes orientales.* La Haye, 1763. C'est là qu'a été puisé jusqu'à présent tout ce qui a été dit et cité du voyage de Wusthof. (*Note de l'auteur.*)

Le *Bulletin de la Société de géographie* a donné, dans son numéro de septembre-octobre 1871, la traduction française de ce voyage (*le Voyage inconnu des Néerlandais du royaume du Cambodge au royaume de Louwen*, annoté par M. Francis Garnier), qui a été ainsi publié pour la première fois *in extenso* dans une langue usuelle.

2. *Tableau de la Cochinchine*, rédigé, sous les auspices de la Société d'ethnographie, par MM. Léon de Rosny et Eugène Cortambert. (*Note de l'auteur.*)

3. Voy. les notes des p. 7, 87, 174, 297, 312, 380 et les notes.

commandant de Lagrée achevait de relever la partie ouest de l'enceinte, dont j'avais, la veille, pris la partie est. Munis de documents suffisants pour reconstituer les principaux traits de l'ancienne capitale du Laos, talonnés d'ailleurs par la saison, qui devenait décidément pluvieuse, nous nous remîmes en route le jour même. Pour la première fois depuis notre départ, la partie du fleuve que nous allions remonter était, jusqu'à Pak Lay, point où Mouhot avait rejoint le Mékong, absolument vierge de vestiges européens.



Embouchure du Nam Kdin. – Dessin de Th. Weber, d'après M. Delaporte.



Vue du fleuve et des montagnes qui l'entourent, à Phou Khan. — Dessin de A. Herst, d'après un croquis de M. Delaporte.

CHAPITRE VII

La région des rapides. — Ban Ouang. — Muong Mai ou Xieng Cang. Colporteurs birmans.

A quelques milles au-dessus de Vien Chan, le Mékong s'encaisse définitivement entre deux rangées de collines qui resserrent et dominent son lit de toute part. Ses eaux, majestueuses et tranquilles, s'étaient jusque-là paisiblement déroulées, en formant de capricieux méandres, sur le vaste plateau du Laos central ; ici elles accélèrent leur course et bouillonnent au milieu des roches. Le noble fleuve, qui comptait parfois sa largeur par kilomètres, endigué maintenant entre deux barrières dont l'élévation va sans cesse en croissant, se trouve contenu tout entier dans une gorge qui atteint rarement 500 à 600 mètres de largeur, et dont il ne réussit jamais à sortir. Aux basses eaux, il n'occupe même plus qu'une fraction minime de cet espace, et la partie de son lit restée à découvert ne présente au regard qu'une surface rocheuse, inégale et tourmentée, mosaïque grandiose où l'on rencontre des échantillons de toutes les formations métamorphiques : marbres, schistes, serpentines, jades même, curieusement colorés et quelquefois admirablement polis. Au centre, une étroite fissure, sorte de canal dont

la largeur se réduit parfois à 40 mètres, mais dont la profondeur en atteint plus de 100, renferme toutes les eaux du fleuve, qui y coule impétueux entre deux murailles de roches à pic. Tel est l'aspect qu'à de rares exceptions près devait nous offrir le Mékong jusqu'au point où nous allions être obligés de quitter ses rives, et cet aspect, il le conserve probablement jusqu'au Tibet. Aucun fleuve du monde ne présente sans doute, sur un aussi long espace, une physionomie aussi singulière.

Le soir même de notre départ de Vien Chan, nous arrivâmes au pied des collines entre lesquelles le fleuve allait se frayer un difficile et sinueux chemin. Pendant une dizaine de milles à partir de Vien Chan, ses eaux, larges et peu profondes, coulent entre des rives basses couvertes de maisons et de jardins, et suivent une ligne droite dirigée à l'ouest-nord-ouest. A l'endroit où nous nous arrêtâmes pour passer la nuit, la largeur du fleuve tombe brusquement à 200 mètres, et la sonde accuse, assez près du bord, 48 mètres de profondeur, mais le courant reste faible et la surface des eaux paisible. Rien ne faisait prévoir les difficultés de navigation que nous allions rencontrer les jours suivants.

Le lendemain, 5 avril, nous fîmes encore assez facilement une dizaine de milles entre deux rives de plus en plus resserrées ; le fleuve se réduisit à une centaine de mètres de largeur, tandis que la sonde accusait 60 mètres de fond. Les hauteurs boisées qui encadraient la rivière offraient un aspect pittoresque, mais sauvage : nulle habitation, nulle trace de l'homme sur les berges, dont les animaux de la forêt avaient repris possession. Vers une heure de l'après-midi, nous arrivâmes à un premier rapide formé par les cailloux et les galets qu'accumule à son embouchure un petit affluent de la rive gauche, le Nam Thon. Au delà, le lit du fleuve s'élargissait en s'encombrant de roches, et offrait partout le singulier aspect que j'ai essayé de décrire tout à l'heure. Nos bateliers se déclarèrent incapables de nous diriger au milieu de ce labyrinthe d'écueils, et nous dûmes demander des pilotes au chef d'un petit village situé sur la rive droite, un peu au-dessus du rapide. Ce ne fut pas sans peine que nous les obtînmes : les difficultés du passage étaient trop grandes, la saison pluvieuse déjà trop avancée ; aucun mandarin, même les mandarins siamois, ne remontait le fleuve à pareille époque ; bref, on ne s'engageait pas à faire passer nos barques, si légères et si petites qu'elles fussent, jusqu'au Muong prochain, celui de Xieng Cang. Ces réserves faites pour mettre leur responsabilité à l'abri, quelques indigènes se décidèrent à se joindre comme pilotes à nos équipages laotiens.

Le fleuve commençait déjà, sur quelques points, à déborder du chenal



Passage d'un rapide ou *Keng*. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Delaporte.

central qu'il occupe pendant la saison sèche, et formait au milieu des roches une série de petits lacs souvent sans issue, ou qui ne communiquaient entre eux que par de faibles chutes infranchissables. Aussi nos barques fourvoyées devaient-elles à chaque instant revenir en arrière pour retrouver le courant étroit et profond de la fissure principale; mais ce courant était des plus violents, et, pour suivre chaque coude de cette route sinueuse, il fallait faire usage de cordes et haler[1]. Aux points les plus resserrés, l'eau s'engouffrait avec une rapidité telle entre les deux parois du chenal, qu'il devenait même nécessaire de décharger complètement les barques pour leur faire remonter la passe. Les bagages étaient transportés à dos d'hommes de rocher en rocher au-dessus du rapide, puis on les embarquait de nouveau.

Cette pénible navigation ne pouvait être que fort lente. Le 8 avril, nous n'étions encore qu'à une douzaine de milles du premier rapide, franchi le 5. Le cours du fleuve, après s'être un instant relevé jusqu'au nord-ouest, était revenu au sud-ouest. De petites chaînes de montagnes s'étageaient dans toutes les directions en arrière des rives. Au milieu de la plaine de rochers au sein de laquelle se perdaient les eaux du Mékong, s'élevaient çà et là quelques arêtes schisteuses recouvertes de végétation; pendant les hautes eaux, les bouquets d'arbres qui les surmontaient se transformaient en îles verdoyantes, et la hauteur, au-dessus de l'eau, de leur base rocheuse pouvait servir à mesurer la crue totale du grand fleuve. Nous étions arrivés au pied de l'un des rapides les plus dangereux de cette région, le Keng Chan[2]. Cette fois, les bateliers de Nong Kay se refusèrent absolument à risquer le passage. Il nous fallut camper dans le lit du fleuve, au pied du rapide. Il ne présentait aucune difficulté autre que celles que nous avions rencontrées jusqu'à présent; mais sa longueur considérable augmentait les chances de submersion des barques, qu'il aurait fallu traîner contre un courant de foudre pendant plus de 100 mètres. On envoya des émissaires au village le plus voisin pour obtenir de nouveaux bateaux.

Les rives du lieu désert où nous nous trouvions arrêtés portaient les marques nombreuses et les moins équivoques du passage des bêtes sauvages. De véritables troupeaux de cerfs avaient tracé, en certains endroits, un large chemin pour venir se désaltérer au fleuve; quelques-uns de nos hommes passèrent la nuit à l'affût pour essayer de les surprendre, et ils réussirent à en tirer un ou deux; mais les animaux blessés eurent assez de force pour atteindre les broussailles de la rive, au milieu desquelles ils

1. Voy. p. 71, 72, 73 et 275.
2. *Keng* veut dire rapide en laotien.

disparurent. Il eût été aussi difficile que dangereux de les y poursuivre.

Le 9 avril, vers dix heures du matin, de nouvelles barques arrivèrent du village de Sanghao, situé sur la rive droite, à 6 ou 7 milles en amont de Keng Chan. Pendant qu'on y chargeait nos bagages et qu'elles remontaient à la cordelle l'étroit chenal du fleuve, nous nous acheminâmes à pied le long de la rive gauche, et chacun de nous put se livrer à son aise à ses études favorites.

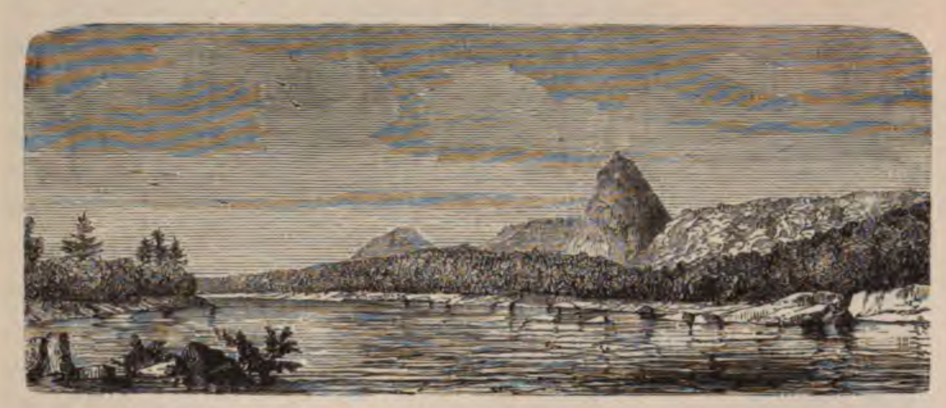
Dans un voyage d'exploration, on ne doit certes pas s'attendre à trouver des chemins frayés. Mais, quelque habitués que nous fussions déjà à prendre « à travers champs », la rude gymnastique à laquelle nous dûmes nous livrer pour atteindre pédestrement Sanghao, ne laissa pas que d'être horriblement fatigante. Déjà la plupart d'entre nous marchaient pieds nus, quelques-uns pour s'habituer d'avance à cette nouvelle souffrance, et réserver pour les jours de cérémonie leur dernière paire de souliers, quelques autres par absolue nécessité. Pour ma part, dans mon voyage à pied d'Angcor à Ban Mouk, j'avais usé toute ma provision de chaussures. Les « va-nu-pieds » de la bande, comme nous nous appelions en plaisantant, devaient donc avancer avec la plus grande précaution, pour ne pas se blesser sur les vives arêtes des roches; leur surface était souvent assez échauffée par le soleil pour nous arracher de véritables cris de douleur, et il était comique de nous voir alors courir à toutes jambes pour rafraîchir dans la flaque d'eau la plus voisine notre épiderme brûlé. Malheureusement ces bains multipliés ne faisaient que le rendre plus sensible; enfin, malgré des prodiges d'agilité, nous ne pouvions nous aventurer au milieu des hautes herbes qui bordaient la rive sans nous déchirer profondément les jambes.

Nous mîmes, ce jour-là, cinq heures à franchir les 10 kilomètres qui nous séparaient de la halte du soir, et nous constatâmes avec découragement que, loin de nous être endurcis à ces épreuves, nos souffrances restaient tout aussi vives qu'au début.

Les fatigues de cette journée n'empêchèrent point deux d'entre nous, MM. Delaporte et Joubert, de se jeter à travers forêt, le lendemain, pour chasser les paons et les cerfs. Ils ne nous rejoignirent que fort tard, le même jour, à Ban Ouang, où nous commencions à être inquiets de leur absence. Leur chasse avait été moins fructueuse que pénible et intéressante. Ils avaient trouvé le cadavre d'un cerf de la plus grande espèce à moitié dévoré par un tigre, et, en suivant les traces du fauve, ils étaient tombés au milieu d'une bande d'éléphants dont ils s'étaient hâtés de s'éloigner, non sans se perdre quelque peu dans les dédales de la forêt. Il n'est pas de partie de plaisir plus attrayante que ces excursions en pays inconnu et

giboyeux, où l'imprévu naît pour ainsi dire à chaque pas; mais pour s'y consacrer tout entier il aurait fallu disposer de loisirs et de ressources qui nous faisaient défaut.

A Ban Ouang, le fleuve se redresse pendant quelques milles à l'ouest, puis revient de nouveau, non plus au sud-sud-ouest, mais au sud quelques degrés est. Il suit cette direction pendant une vingtaine de kilomètres, sans déviation sensible, et sa lointaine perspective se termine par une haute aiguille calcaire formant un cône parfait qui semble jaillir du sein des eaux. Nous nous demandions si nous n'allions pas bientôt rencontrer, en continuant à cheminer ainsi, le Ménam ou l'un de ses affluents, et si la communication hypothétique entre les deux fleuves, indiquée sur quelques cartes, n'était point une réalité. Quelques sommets élevés dominaient les rives



Vue prise au-dessus de Ban Ouang. — Dessin de A. Herst, d'après un croquis de M. Delaporte.

escarpées du Mékong, et limitaient de tous côtés l'horizon restreint accessible à nos regards du fond de l'espèce de fossé où il coulait. Nous étions, depuis Sanghao, dans la province de Xieng Cang, appelée aussi Muong Mai, « le Muong Nouveau », à cause de sa récente reconstruction. Le pays était moins désert : la culture du coton y paraissait assez répandue, et, dans les villages, nous trouvions fréquemment les habitants occupés à faire mouvoir de petites machines à égrener, d'une disposition très simple et très ingénieuse.

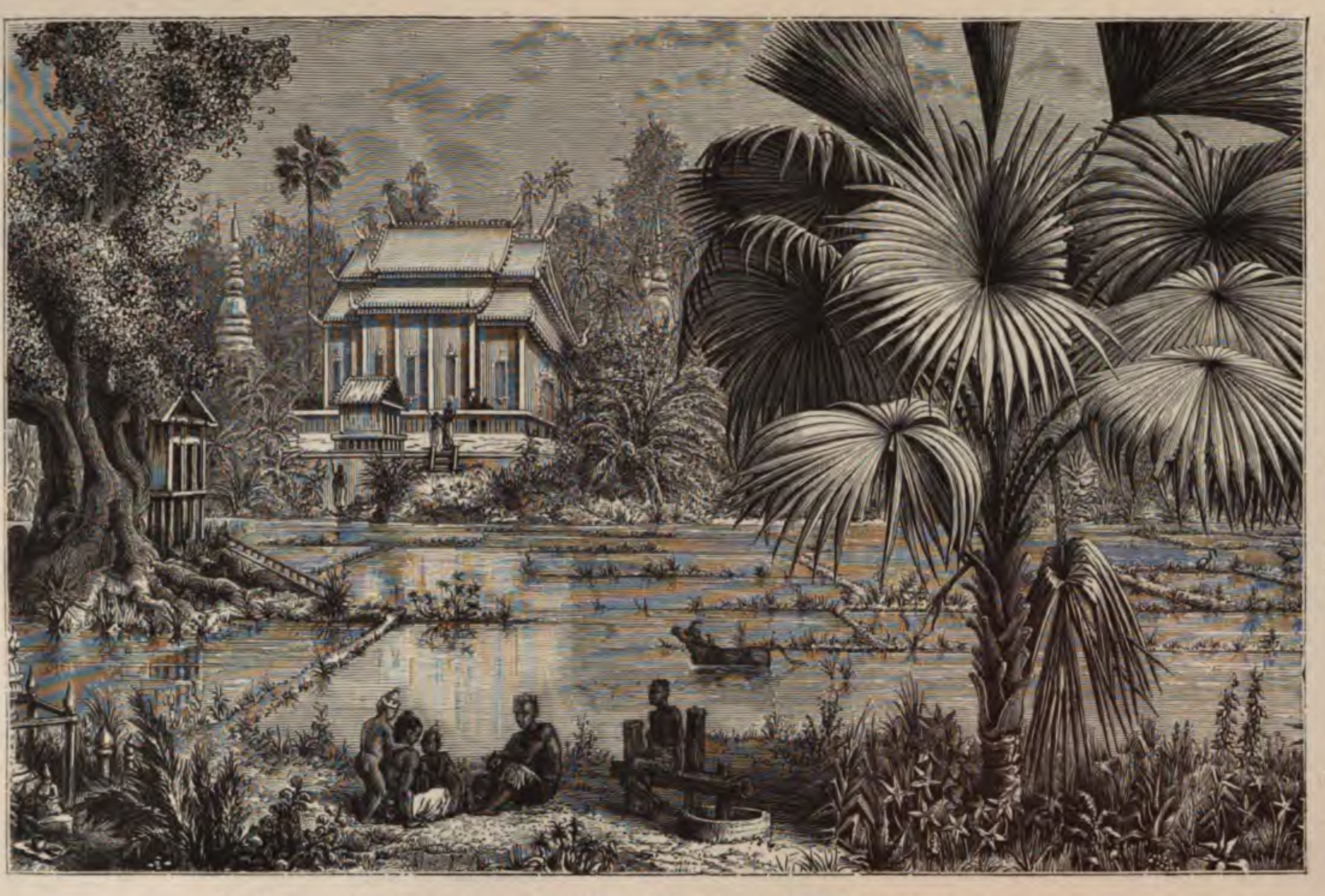
Le 11 avril, nous trouvâmes à Ban Couklao les barques envoyées à notre rencontre de Muong Mai. Elles nous permirent de renvoyer celles qui avaient été requises depuis Keng Chan dans les villages environnants, et qui ne pouvaient, sans de graves inconvénients, être trop longtemps distraites de leur service habituel de pêche ou de transport. C'est pendant le nouveau transbordement nécessité par ce changement de moyen de

locomotion, que fut cassé mon baromètre marin à mercure, lourd et incommode instrument emprunté à l'une des canonnières de la Cochinchine, et nullement approprié aux exigences d'un voyage par terre. Combien je regrettai alors de n'avoir point trouvé à Pnom Penh les baromètres Fortin que j'avais fait demander en France, et qui, grâce à l'indifférence du gouvernement de la colonie pour tout ce qui concernait l'expédition, étaient restés inutiles et oubliés à l'observatoire de Saïgon [1] ! A partir de ce moment je n'eus plus à ma disposition, pour l'observation des hauteurs, qu'un baromètre holostérique, instrument qui est loin, on le sait, d'offrir de suffisantes garanties d'exactitude [2].

Le lendemain, après le passage d'un dernier rapide à la suite duquel le fleuve passe brusquement du sud-ouest au nord pour revenir ensuite à l'ouest-sud-ouest, la vallée du Mékong sembla s'élargir, les roches qui encombraient son lit disparurent presque entièrement, et il sortit du massif montagneux au milieu duquel il se débattait depuis quelques jours. Nous arrivions à Xieng Cang. Avant la prise et la destruction de Vien Chan, ce Muong se trouvait sur la rive gauche ; mais, depuis cette époque, les Siamois n'ont pas voulu que les chefs-lieux des provinces laotiennes pussent, en cas de rébellion, utiliser le fleuve comme ligne de défense et le placer comme une barrière entre eux et leurs conquérants. Ils ont donc exigé le transport, sur la rive opposée, de la ville de Xieng Cang : ce qui explique l'appellation de Muong Mai, par laquelle on la désigne maintenant dans le pays, concurremment avec son ancien nom. La même précaution a été prise par le gouvernement de Ban Kok pour tous les autres Muongs riverains du fleuve, car, depuis Stung Treng, l'expédition n'avait rencontré aucun centre de population important sur la rive gauche du Cambodge.

Du nouvel emplacement qu'occupe Xieng Cang, l'aspect des montagnes qui s'élèvent sur l'autre bord est très pittoresque ; moins à pic, s'étageant en pentes plus douces que celles de la région que nous venions de parcourir, elles s'abaissent en petites vallées perpendiculaires au fleuve, charmantes retraites boisées qu'arrosent des ruisseaux à l'eau claire et vive. Le village lui-même est bien construit ; les cases sont très hautes ; on y tisse le coton, dont la culture succède pendant la saison sèche à celle du riz. La pagode principale, située à l'entrée des rizières, près d'un bouquet de beaux palmiers du genre corypha, est richement ornée à l'intérieur, et contient, entre autres choses remarquables, un porte-cierges antique en bois sculpté, comparable à ce que

1. Voy. p. 10, 142, 159, 189, 232, 268, 271, 322, 325, 327, 338, 342, 360, 379 et 389.
2. Au retour de Francis Garnier, les observations faites avec ce baromètre furent soigneusement contrôlées par M. Arnould Thénard (voy. note p. 189).



Palmier corypha, rizières et pagode, à Muong Mai. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

nous avions déjà rencontré de plus beau dans ce genre. Au moment de notre passage, des colporteurs birmans avaient étalé leur pacotille sur le parvis du temple, et débitaient aux indigènes des cotonnades aux couleurs vives et quelques menus objets de quincaillerie anglaise. Grâce au chemin fait à



Marchands birmans vendant aux Laotiennes à la porte d'une pagode de Muong Mai.
Dessin d'Émile Bayard, d'après un croquis de M. Delaporte.

l'ouest de Houtén, nous n'étions plus qu'à une centaine de lieues de Moulmein, qui se trouve presque sous le même parallèle que Xieng Cang, et qui, comme on le sait, est une colonie anglaise et un port important établis à l'embouchure de la Salouèn. C'est de ce point que rayonnent, à l'intérieur du Laos, les Pégouans, ou les Birmans des possessions britanniques, à qui l'achat des produits recherchés par le commerce européen et le haut prix

auquel ils vendent aux indigènes les objets de provenance anglaise, permettent de réaliser des bénéfices considérables.

Le gouverneur de Xieng Cang était à Ban Kok, comme la plupart de ses collègues; mais la réception que nous firent à sa place les membres du *seña* n'en fut pas moins cordiale et hospitalière. Après les premiers pourparlers, le commandant de Lagrée s'informa des dispositions générales de la population pour les Européens dans le royaume de Luang Prabang, aux confins duquel nous étions maintenant arrivés. Il lui fut répondu que les querelles élevées récemment entre l'État de Xieng Mai et les Anglais au sujet de l'exploitation des bois de Teak avaient profondément ému les principautés voisines. Les gens de Xieng Maï se refusaient, paraît-il, à admettre le jugement rendu à ce sujet par le gouvernement siamois, jugement qui était conforme aux prétentions anglaises; les mandarins de Xieng Cang pensaient même qu'ils seraient soutenus, en cas de conflit, par Luang Prabang. C'était sans doute pour s'assurer des dispositions de ce dernier pays que les Anglais y avaient envoyé des officiers, que nous ne pouvions manquer de rencontrer sur notre route, puisque de cette ville ils avaient l'intention de redescendre le cours du fleuve.

Cette dernière nouvelle fut pour nous accablante. Nous nous crûmes devancés, dans la région que nous voulions explorer, par une expédition scientifique rivale. L'intérêt qu'attachent les Anglais aux découvertes géographiques dans le nord de l'Indo-Chine, les efforts qu'ils avaient déjà tentés dans ce but les années précédentes, donnaient au fait annoncé un degré de vraisemblance qui ne nous permit pas un seul instant de le révoquer en doute. Nous regrettâmes amèrement alors le temps perdu à Bassac à attendre les passeports et les instruments que la colonie de Cochinchine devait nous faire parvenir, et que j'avais dû, après quatre mois d'attente infructueuse, aller chercher moi-même à Pnom Penh. Au point de vue politique, notre influence et notre prestige avaient tout à perdre à la comparaison qu'allaient faire les indigènes entre la pauvre et modeste mission française, voyageant sans éclat, sans escorte, obligée de mesurer ses générosités et ses dépenses aux faibles ressources mises à sa disposition, et l'expédition anglaise, composée, nous disait-on, de plus de quarante Européens, et déployant un faste en rapport avec la richesse du puissant gouvernement colonial qui l'avait sans doute organisée [1]. Nous nous demandions avec anxiété quelle était la partie du fleuve que cette expédition avait pu reconnaître au-dessus de Luang Pra-

1. Voy. p. 10, 142, 159, 189, 232, 264, 271, 322, 325, 327, 338, 342, 360, 379 et 389.

bang. A partir de ce point jusqu'à Pak Lay, le cours du fleuve était connu par le voyage de Mouhot, et nous arriverions probablement à temps dans cette dernière ville pour achever, avant tout autre voyageur, la reconnaissance de la partie sud du fleuve, dont le cours, ainsi levé pour la première fois, demeurerait notre propriété incontestable. Mais il était dur, pour qui avait espéré de plus vastes découvertes et la gloire éclatante de pénétrer jusqu'en Chine par la vallée du Cambodge, de se contenter d'une œuvre relativement aussi restreinte que le tracé de six cents milles géographiques du cours de ce grand fleuve.

Ainsi, notre voyage commençait à peine, et déjà l'inconnu manquait sous nos pieds; là où nous avions espéré récolter un champ vierge encore de tout moissonneur, il ne nous restait plus qu'à glaner sur les pas d'autrui. Nous en étions inconsolables. Le commandant de Lagrée surtout était plus affecté qu'il ne se l'avouait à lui-même. Une réflexion lui vint cependant, qui nous réconforta un peu. « Les Anglais n'ont pu, nous dit-il, reconnaître bien haut le fleuve du côté du Tibet, puisque, partis sans doute de Birmanie, ils se rabattent déjà vers le sud; eh bien, s'ils ont reconnu avant nous la partie médiane du cours du Mékong, nous prendrons notre revanche dans le Nord, et nous pousserons jusqu'aux sources, s'il le faut, pour effacer leurs traces. » L'émulation dans les entreprises scientifiques est un ressort d'une incomparable puissance. Le chagrin que nous avions ressenti tout d'abord en nous voyant devancés devint un stimulant qui nous anima d'une ardeur plus grande et d'une foi nouvelle. Ce fut dans ces dispositions que, le 14 avril, nous nous remîmes en route [1].

Un peu en aval de Xieng Cang, nous rencontrâmes un de ces radeaux construits en bambous, dont il a déjà été parlé, véritables maisons flottantes qui permettent, lorsqu'on descend le fleuve, de transporter de nombreux voyageurs et des quantités énormes de marchandises. Celui-ci avait à bord toute une colonie de bonzes et autres indigènes qui, partis de Luang Prabang, allaient visiter le sanctuaire célèbre de Peu Nom. On se rappelle sans doute le trait d'héroïque piété que ce lieu sacré avait inspiré à notre

1. L'idée de remonter le Mékong jusqu'à sa source fut constamment préconisée par Francis Garnier au cours du voyage. M. de Lagrée, rallié à cette opinion, et s'appuyant d'ailleurs sur les instructions formelles qu'avait signées l'amiral de La Grandière, sacrifia, comme nous le verrons plus loin, à l'intérêt de ce problème géographique, l'occasion qui lui fut offerte de faire une reconnaissance complète du fleuve du Tong King en regagnant la côte orientale de l'Indo-Chine par la vallée du Ho-ti kiang et du Song Coï. La préface de la Publication officielle porte la trace de la préoccupation exclusive de Francis Garnier. En s'acharnant ainsi à remonter le Mékong, c'était surtout la découverte de l'origine de tous les grands fleuves asiatiques qu'il poursuivait. Pour mieux comprendre l'importance qu'il attachait à une idée dont il tenta de nouveau la réalisation en 1873, on peut consulter l'introduction de son livre posthume : *De Paris au Tibet*. Voyez aussi la Publication officielle, p. 348, où se trouve relatée une discussion sur les routes à suivre, entre M. de Lagrée et Francis Garnier.

trucheman Alévy. Nous souhaitâmes aux dévots pèlerins d'interpréter moins rigoureusement les volontés du Bouddha[1].

Le fleuve conservait l'aspect paisible qu'il avait revêtu aux environs de Xieng Cang. Son lit, beaucoup plus étroit, était entièrement occupé par les eaux, et c'est à peine si, de loin en loin, une assise de roches traversant le fond venait produire une accélération dans la vitesse du courant, qui partout ailleurs était redevenu très faible. La profondeur, au lieu de présenter les énormes inégalités des jours précédents, se maintenait d'une façon régulière entre 10 et 12 mètres. Notre navigation était aussi facile et aussi rapide qu'elle avait été pénible et lente entre Vien Chan et Xieng Cang. Nous passâmes ainsi devant l'embouchure du Nam Leui, située sur la rive gauche, à quelques milles en avant de Xieng Cang.

Cette rivière avait été reconnue déjà par Mouhot; mais ses notes n'en indiquaient pas sans doute assez clairement la direction, car, sur la carte de son voyage, on l'a fait couler vers le sud, en sens inverse de son cours véritable. Cette erreur, que la mort prématurée et si regrettable du voyageur français explique aisément, prouve combien il est difficile à tout autre qu'à celui qui les a prises, de tirer parti de notes de voyage écrites à la hâte et pleines de sous-entendus et d'abréviations. Depuis que nous nous rapprochions de l'itinéraire suivi par l'infortuné naturaliste, nous étudiions chaque soir sa carte avec le plus grand soin pour contrôler les renseignements des indigènes. La position de Leui, centre d'une exploitation importante de fer magnétique, situé à deux jours de marche dans le sud-est par rapport à nous, était évidemment indiquée trop au nord sur cette carte, puisqu'elle s'y trouvait marquée plus au nord que nous n'étions nous-mêmes. Mais l'épreuve décisive du degré de certitude que présentait le travail géographique de Mouhot devait être faite à Pak Lay, point où la route de la Commission française et la sienne allaient se croiser pour la première fois.

A partir de l'embouchure de Nam Leui, le fleuve contourne une série de collines isolées, de formation calcaire, autour desquelles il décrit des lacets comparables aux méandres de la Seine aux environs de Paris. Comme direction générale, nous avions cessé de faire du sud, mais nous continuions toujours à faire de l'ouest. Nous nous trouvions en ce moment un peu audessous du dix-huitième parallèle, et environ à un degré à l'est du méridien de Ban Kok, c'est-à-dire presque droit au nord et à une centaine de lieues de cette dernière ville. Nous nous expliquions alors comment Mouhot, qui était parti de Ban Kok, n'avait eu à faire, dans l'intérieur du Laos,

1. Voy. p. 220.

pour rejoindre le Cambodge, que les deux cinquièmes de la route que nous avions dû parcourir, depuis Pnom Penh, pour arriver au même point.

Le 16 avril au matin, la rive gauche du fleuve s'aplanit et les chaînes de collines s'en éloignèrent. Comme s'il avait retrouvé soudain sa liberté d'action, le Mékong se redressa vers le nord et se maintint dans cette direction en ne présentant plus que d'insignifiants infléchissements. Il y avait six semaines que nous n'avions eu la chance de suivre une pareille route. En même temps le lit du fleuve s'élargit, et quelques grandes îles s'y montrèrent : nous n'étions plus qu'à une douzaine de milles de Pak Lay.

A ce moment on nous annonça que les Anglais, redescendant le fleuve, étaient partis le matin même de ce dernier point et que nous n'allions pas tarder à voir passer leurs radeaux. Le commandant de Lagrée, pour dégager sa responsabilité, s'occupa immédiatement de la rédaction d'une note destinée au gouverneur de la Cochinchine française. Cette note résumait les principales circonstances de notre voyage depuis notre départ de Saïgon, indiquait les causes des retards survenus dans l'accomplissement de notre mission, causes dont aucune ne nous était imputable, et faisait valoir la célérité avec laquelle, une fois muni des passeports que j'avais dû aller chercher jusqu'à Pnom Penh, j'avais rejoint l'expédition en marchant, sans m'arrêter, plus de trente jours de suite, et l'activité déployée à partir de ce moment pour regagner le temps perdu. De mon côté, j'achevai à la hâte un croquis de la carte du fleuve contenant tout notre itinéraire depuis Cratieh et je l'accompagnai d'une brève indication des principaux résultats géographiques dont nous pouvions les premiers revendiquer l'honneur. Ces différents travaux terminés, nous attendîmes de pied ferme nos collègues en exploration indo-chinoise [1].

A midi, un premier radeau apparut : hélé par le petit mandarin laotien qui était chargé de nous conduire de Xieng Cang à Pak Lay, il manœuvra de façon à venir aborder à la pointe d'amont de l'île le long de laquelle nos barques se tenaient amarrées. Le courant le porta bientôt sur nous. Il n'y avait à bord aucun Européen ; mais nous apprîmes de ceux qui le montaient qu'un second radeau n'allait pas tarder à passer qui en contenait trois. C'était à ce chiffre que se réduisaient les quarante Anglais qu'on nous avait annoncés. Un mandarin siamois d'un rang élevé les accompagnait, et, au dire des gens du radeau, avait autorité sur eux. Cette dernière circonstance commença à nous faire douter du caractère que nous avions jusqu'alors

1. Malgré les termes mesurés dont se sert ici le narrateur, on sent bien qu'il avait réussi à faire partager à M. de Lagrée son indignation contre l'indifférence dont le gouvernement colonial avait donné tant de preuves à la Commission. (Voy. p. 10, 142, 159, 189, 232, 264, 268, 322, 325, 327, 342, 360, 379 et 389.)

attribué à la prétendue mission européenne. Le second radeau se montra à ce moment : en voyant sa conserve arrêtée auprès de nous, il fit mine de venir la rejoindre : puis quelque hésitation parut se manifester à bord ; il reprit le fil du courant et alla prendre terre à une assez grande distance de nous, à l'extrémité d'aval de l'île. Dès que nous fûmes sûrs qu'il manœuvrait pour s'arrêter, le commandant de Lagrée me dépêcha à bord pour ouvrir les négociations et entrer en relation officielle avec les nouveaux venus.

Au lieu des uniformes anglais que je m'attendais à rencontrer, quelle ne fut pas ma surprise en me voyant accueilli par un Européen simplement vêtu, qui me souhaita le bonjour en français. Je me trouvais en présence d'un employé de notre colonie de Cochinchine, M. Duyshart, Hollandais de naissance, qui avait quitté Saïgon pour prendre du service auprès du roi de Siam, dont il avait été nommé le géographe ordinaire. Il avait quitté Ban Kok au commencement de la saison sèche dernière, avait remonté en barque la branche la plus orientale du Menam, jusqu'au moment où elle était devenue innavigable, puis avait rejoint par terre le Cambodge à un point nommé Xieng Khong, situé près des limites du Laos Siamois et du Laos Birman. Depuis Xieng Khong, il descendait le fleuve en radeau et avait pour mission de faire le levé géographique de son cours. La saison pluvieuse l'effrayait beaucoup, et il ne comptait pas achever ce travail cette année même ; il voulait retourner hiverner à Ban Kok, pour reprendre à la saison prochaine ses travaux géographiques dans le sud. Il avait la tête remplie de terribles histoires sur l'insalubrité du Laos, et parut nous considérer comme des gens morts, puisque nous persistions à nous avancer dans le nord malgré les pluies.

Quant aux deux autres Européens qui l'accompagnaient, c'étaient deux métis, nés de femmes siamoises, qui lui servaient d'aides et de domestiques.

M. Duyshart m'avoua que notre rencontre lui avait causé les plus vives appréhensions. Le bruit avait couru à Luang Prabang qu'un certain nombre de Français remontaient le fleuve à la tête d'une troupe de Cambodgiens armés; il connaissait vaguement la révolte qui venait d'ensanglanter cette dernière contrée, et il avait craint un instant de se trouver en présence d'une bande de maraudeurs et de pillards, qui pouvait lui faire un mauvais parti. Aussi avait-il cherché à éviter cette rencontre et ne s'était-il un peu rassuré qu'en voyant le radeau qui le précédait entrer en pourparlers amicaux avec nos barques. Il avait cependant jugé prudent de s'arrêter en aval, pour pouvoir au besoin détaler plus promptement.

Ainsi, grâce aux exagérations des indigènes, nous nous étions des deux côtés alarmés inutilement. La mission de M. Duyshart était cependant une

mission scientifique, et il était muni d'instruments d'observation qui lui avaient permis de dresser une carte des pays qu'il avait parcourus [1]. Mais son voyage n'avait pas la portée que nous lui avions attribuée tout d'abord. Il avait reconnu, il est vrai, le cours du Cambodge à 120 milles au-dessus de Luang Prabang, mais il n'était pas sorti des limites des possessions siamoises. Xieng Khong, le point le plus haut qu'il eût atteint sur le fleuve, n'était que peu au-dessus du vingtième parallèle, et se trouvait presque à l'ouest de la ville qui avait été le terme du voyage de Mouhot. Le fleuve faisait dans l'intervalle un nouveau détour vers le sud, qui augmentait considérablement la distance. A Xieng Khong, le Mékong paraissait venir du nord-ouest; comme largeur et comme débit, il ne semblait pas encore sensiblement amoindri; mais, à partir de ce point, il s'engageait dans une contrée où les populations étaient en guerre les unes avec les autres et où M. Duyshart pensait qu'il nous serait impossible de pénétrer.

M. Duyshart avait été parfaitement accueilli à Luang Prabang, et il me montra les cadeaux qu'il avait reçus du roi. Il va sans dire que, comme envoyé officiel du roi de Siam, son voyage était complètement défrayé par les populations qu'il traversait. Son étonnement fut grand quand il apprit que nous payions scrupuleusement tous les services qu'on nous rendait. Il me laissa entrevoir cependant que, quoique fort accoutumé à la manière de faire des Asiatiques, les exactions et les abus de pouvoir du mandarin siamois qui l'accompagnait lui paraissaient souvent exorbitants.

En échange de ses intéressants renseignements, je donnai à M. Duyshart quelques indications sur la route qu'il allait suivre et les latitudes des principaux points qu'il allait rencontrer en descendant le fleuve. Il voulut bien se charger de remettre nos lettres et nos plis officiels au consul de France à Ban Kok, et il s'est acquitté scrupuleusement de cette commission. Grâce à lui, la carte de notre voyage jusqu'au point où nous l'avions rencontré parvint à Saïgon quelques mois après. Malgré son imperfection, elle fut immédiatement publiée par ordre du gouverneur de la colonie, en vue de prendre date pour nos découvertes. C'est ce croquis, reproduit peu après dans les *Mittheilungen*, qui fit connaître en Europe les premiers résultats géographiques de notre exploration.

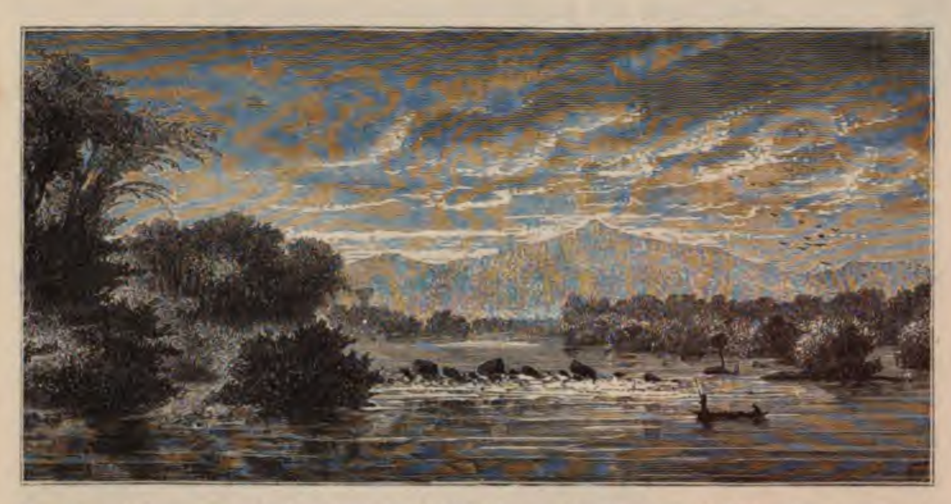
Depuis mon retour en France, je n'ai pu retrouver aucune trace des travaux de M. Duyshart; leur publication m'eût été fort utile pour refaire la carte de la vallée supérieure de la branche la plus orientale du Ménam. Il est possible que le gouvernement siamois, qui n'avait fait entreprendre

1. Cette remarque n'est pas sans amertume et se rapporte à l'ordre d'idées que signale la note de la page 271.

ce voyage que dans le but de contrôler nos propres assertions, et afin de pouvoir discuter en connaissance de cause la question toujours pendante des véritables limites de Siam du côté du Cambodge et de la grande chaîne de Cochinchine, ait cru devoir garder pour lui les renseignements rapportés par son géographe en titre. Peut-être aussi M. Duyshart a-t-il succombé aux fatigues de son voyage. Il serait regrettable dans ce cas que ses notes et ses observations ne fussent point tombées entre les mains de personnes capables d'en tirer parti.

A une heure et demie, je pris congé de M. Duyshart, dont le radeau se mit aussitôt en marche. Cette rencontre, les renseignements qu'elle nous donnait sur le cours supérieur du fleuve, étaient certainement l'événement le plus considérable du voyage depuis notre départ de Saïgon. En élargissant sensiblement le cercle de nos connaissances dans le nord de la vallée du Mékong, elle nous faisait entrevoir en même temps de nombreuses difficultés au delà de Xieng Khong. La plupart d'entre nous faisaient bon marché d'indications basées sur le dire des indigènes, dont les exagérations nous étaient connues. Néanmoins nos causeries et nos discussions furent longtemps défrayées et animées par cet incident inattendu qui était l'apparition d'un Européen au milieu de ces contrées sauvages.


Vue des montagnes en face de Muong Mai. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. Delaporte.



Keng Sao et les montagnes des environs de Pak Lay. — Dessin de Th. Weber, d'après un dessin de M. Delaporte.

CHAPITRE VIII

Rapide de Keng-Sao. — Pak Lay. — Rapides de Keng Luong et de Keng Sanioc. — Un radeau naufragé. — Un poisson gigantesque. — Les sauvages Khmous. — Arrivée à Luang Prabang. — Importance de cette ville au point de vue politique. — Quelques considérations sur le rôle de la France en Indo-Chine.

Le soir même du 16 avril, nous franchissions les limites du royaume de Luang Prabang. Nous nous trouvions à l'extrémité du rapide appelé Keng Sao. Le fleuve avait en cet endroit plus d'un kilomètre de large, et présentait un aspect analogue à celui qu'il nous avait offert au-dessus de Sombor lors de la rencontre des premiers rapides. Des brousses submergées, des îlots et des roches encombraient ce vaste espace, et, le lendemain, il fallut nous servir plusieurs fois de cordes pour haler nos barques dans les passages les plus difficiles d'un chenal sinueux et encombré d'obstacles[1].

Un peu au-dessus de Keng Sao, le lit du Cambodge se rétrécit et se nettoie un peu. Les collines se rapprochent encore une fois des rives et enferment entre deux parois de roches toutes les eaux du fleuve. Les maisons de Pak Lay apparaissent au milieu des grands arbres qui bordent la rive. Au pied de la berge, qui avait à ce moment une quinzaine de mètres d'élévation au-dessus du niveau de l'eau, et devant le village, s'étend un long banc de sable sur lequel avaient été construites quelques grandes cases en bambou, pour

1. Voy. p. 71, 72, 73 et 261.

recevoir M. Duyshart, le mandarin siamois qui l'accompagnait et les gens de leur suite. C'était une installation toute prête dont nous nous empressâmes de profiter quand, le 17 avril, à dix heures du matin, nous débarquâmes à notre tour à Pak Lay.

Le village, construit en pleine forêt, présente un aspect tout différent de celui que nous étions accoutumés à rencontrer. Pas de palmiers aux environs des cases, et les rizières, qui partout ailleurs touchent aux dernières maisons, sont ici fort éloignées dans l'intérieur; le pays, plus accidenté, ne compte qu'un petit nombre de plaines propres à cette culture. La forêt elle-même revêt une apparence plus sévère et des teintes plus sombres. Le yaô, ce magnifique arbre à huile qui sert dans le Sud à construire des pirogues, a disparu ; de nombreuses essences nouvelles font leur apparition. Au nord du village, cachée dans les arbres, s'élève une petite pagode dépourvue de toutes les constructions accessoires qui entourent habituellement un temple au Laos, mais mieux placée pour inspirer le recueillement.

Les fêtes de la saison continuaient encore. Les arceaux de la forêt retentissaient de clameurs joyeuses : partout s'élevaient des autels improvisés et s'organisaient les jeux habituels. Notre présence au milieu des spectateurs n'excitait aucune émotion. Les habitants paraissaient d'un naturel plus réservé, et étaient loin de nous témoigner cette curiosité indiscrète dont nous avions dû jusque-là subir les importunités. A vrai dire, ils étaient déjà familiarisés avec les figures européennes. Mouhot avait passé à Pak Lay, il y avait six ans, venant de Muong Leui et de Ban Kok.

Comme je l'ai déjà dit, j'avais acquis la conviction que toutes les latitudes attribuées par Mouhot aux points visités par lui entre Korat et Luang Prabang étaient beaucoup trop septentrionales. Les indications que m'avait données M. Duyshart m'avaient confirmé dans la pensée que l'erreur signalée plus haut sur la position de Muong Leui n'était point un fait isolé ; elle devait se renouveler et s'accroître sans cesse jusqu'à Luang Prabang. A Pak Lay, premier point commun à notre itinéraire et à celui de Mouhot, il me fut possible de mesurer exactement cette erreur. La latitude de ce point avait été donnée par lui comme étant de 19° 16′ 58″; je trouvai 18° 12′ 20″, c'est-à-dire une différence en moins de plus de 64 milles géographiques. On voit que le transport à dos d'éléphant des instruments de Mouhot, dans la région montagneuse qui sépare Korat de Pak Lay, avait été funeste à leur exactitude.

Il n'existe que des communications très restreintes entre cette partie de la vallée du fleuve et Ban Kok. Le mouvement commercial n'est cependant

pas absolument nul. Une route assez bonne longe la rive droite du fleuve, entre Pak Lay et Luang Prabang. C'est celle que suivit Mouhot pour se rendre à ce dernier point. Jadis elle était fréquentée par les caravanes chinoises, qui partaient chaque année du Yun-nan et se dirigeaient, sur Ken Tao, province située entre Muong Leui et Pak Lay ; ou, dans l'ouest, sur Muong Nan et Xieng Mai. Ces caravanes, composées d'une centaine de personnes et de deux ou trois cents chevaux ou bœufs porteurs, venaient échanger des ustensiles de cuivre et de fer, de la passementerie, de la soie grège et du fil d'or, contre du coton, de l'ivoire, des



Petite pagode champêtre à Pak Lay. — Dessin de E. Tournois, d'après un dessin de M. Delaporte.

cornes de cerf et de rhinocéros, des plumes d'oiseaux et des crevettes séchées qui, sur ces derniers marchés, viennent de Moulmein. Depuis les guerres qui ont désolé le sud de la Chine et la rive gauche du Mékong, ce trafic a complètement cessé. On ne rencontre plus sur cette route que quelques colporteurs pégouans. Xieng Mai et Muong Nan communiquent aujourd'hui avec le Yun-nan par la voie plus commode de Xieng Tong, que le voyage du lieutenant, aujourd'hui général, Mac Leod, accompli en 1837, n'a pas peu contribué à faire adopter.

Le fleuve n'est pas entièrement abandonné comme moyen de transport entre Luang Prabang et le Laos méridional. Il sert de route à un commerce local qui est loin, il est vrai, d'avoir l'importance du précédent. J'ai déjà

parlé, dans le cours de cette relation, des grands radeaux qui réussissent à franchir les rapides les plus dangereux. Ce sont les seules embarcations employées par les commerçants ou les voyageurs qui descendent le fleuve. Les pirogues de cette zone sont d'ailleurs beaucoup plus petites, par suite de la disparition de l'espèce de yaô propre à leur construction, et ne pourraient que difficilement recevoir les marchandises d'une nature aussi encombrante que les nattes et les poteries que Luang Prabang expédie dans le Sud, et principalement à Nong Kay.

Nous congédiâmes à Pak Lay les barques de Xieng Cang, et le chef du village déploya la plus grande activité pour nous en faire préparer de nouvelles, et en nombre plus considérable, en raison de leur plus faible dimension. Il fallut sept pirogues du village pour remplacer les cinq qui nous avaient amenés. Elles furent prêtes en quarante-huit heures, et le 19 avril au matin nous nous remîmes en route.

Jusqu'à Luang Prabang, et même jusqu'à Xieng Khong, l'ascension du fleuve ne pouvait plus offrir l'imprévu qui avait caractérisé notre voyage de Houtén à Pak Lay : nous connaissions à peu près la direction que nous allions suivre ; mais la transformation de la végétation et celle de la population étaient chaque jour plus sensibles depuis que nous remontions vers le nord, et donnaient au paysage un caractère de nouveauté qu'il n'avait pas eu depuis longtemps. Les montagnes calcaires, qui dominaient la vallée, affectaient les formes les plus tourmentées et les plus bizarres et encadraient les eaux de lignes dentelées d'un effet vraiment original. Parfois de hautes murailles de marbre se dressaient subitement sur les rives, et formaient des quais à pic que le fleuve baignait d'une onde tantôt tranquille, et tantôt écumante.

Le Mékong était loin de couler à pleins bords entre les berges de plus en plus élevées qui limitaient son cours : une grande partie de son lit était à découvert ; et souvent, pour arriver à la rive, il fallait franchir de larges espaces hérissés de rochers. Çà et là quelques bancs de sable, sur lesquels on voyait encore d'immenses pêcheries, véritables villes de bambou déjà abandonnées par les pêcheurs, car la crue des eaux pouvait se faire sentir d'un moment à l'autre.

Le lendemain de notre départ de Pak Lay, nous passâmes au pied d'une haute montagne à deux sommets, Phou Khan, dont les pentes descendent jusqu'au fleuve en trois gradins gigantesques ; le dernier mesure une hauteur verticale de plus de 100 mètres. Sur l'autre rive se trouve un village, Muong Diap, où nous nous arrêtâmes un instant ; il fallut, pour y arriver, grimper à une échelle de bambou, d'une vingtaine

de mètres de hauteur, la rive étant trop à pic et la roche qui la composait trop dure pour que les habitants eussent pu y pratiquer les sentiers habituels. Cette ascension nous permit d'admirer un panorama des plus pittoresques : nous avions devant nous la longue perspective du fleuve, longeant pendant plusieurs milles la haute chaîne qui, en face de nous, était venue tangenter son cours. Dans cet intervalle et comme jaillissant de ses ondes, une forêt d'aiguilles calcaires bordaient la rive gauche et élevaient aux cieux leurs flèches aiguës et dénudées. A leur pied, une végétation vigoureuse dissimulait la roche et se réfléchissait dans les eaux profondes. Une rivière, le



Montagnes calcaires en face de Ban Muong Diap. — Dessin de A. Herst, d'après un croquis de M. Delaporte.

Nam Poun, réunissait près du village ses eaux à celles du Cambodge, et sa vallée sinueuse déchirait d'une ligne sombre l'uniforme plaine de verdure que formaient, vues à distance, les forêts de la rive opposée.

Pendant trois jours, nous ne vîmes plus aucune habitation sur les bords du fleuve, et, chaque soir, nous dûmes coucher dans nos barques. Les seuls incidents de la navigation étaient les rapides que nous rencontrions tous les trois ou quatre milles, formés pour la plupart par les galets et les roches accumulés à leur embouchure par les nombreux et médiocres affluents que le fleuve reçoit en cette région. Nos bateliers franchissaient ces obstacles sans cordes, avec leurs gaffes, en quelques vigoureux efforts. De temps en temps un orage illuminait la scène d'éclairs multipliés, et mêlait

au bruit des eaux les roulements du tonnerre mille fois répétés par les montagnes des rives. La grêle n'était pas rare pendant ces grains, qui duraient à peine une demi-heure, mais qui abaissaient brusquement la température, de quatre ou cinq degrés.

Le cours du fleuve était remarquablement droit et dirigé au nord[1]; en certains endroits, il remplissait entièrement son lit : sa largeur se réduisait alors à 150 mètres environ; les collines qui le bordaient avaient un aspect si régulier, qu'on eût dit un canal; et une foule de petites cascades y tombaient de toute part avec un bruit argentin.

Le 23 avril, nous rencontrâmes sur la rive gauche, à l'embouchure d'une petite rivière, le Nam Loua, un groupe de cases où nous essayâmes de renouveler notre stock de provisions de bouche absolument réduites à du riz. Nous ne trouvâmes que des œufs. Le soir nous fûmes plus heureux, et nous achetâmes dans un village assez considérable, situé, comme le précédent, à l'embouchure d'une rivière, le Nam Neun, une quantité suffisante de volailles au prix de 15 centimes l'une. Dans la journée nous avions reconnu un affluent considérable de la rive droite, le Nam Houn, mais qui est loin d'avoir en ce point la largeur de 100 mètres que lui attribue Mouhot.

A partir du Nam Neun, on nous annonçait les difficultés les plus grandes : le fleuve n'allait présenter qu'une succession de rapides. En quittant le village auprès duquel nous avions passé la nuit, il se rétrécit en effet et sa profondeur augmente rapidement : je trouvai successivement 30 mètres, puis 60 mètres de fond. Nous arrivions au pied de Keng Luong, l'un des rapides les plus dangereux que nous eussions à franchir. Comme pour nous en montrer les périls, un cadavre emporté par le courant vint à ce moment passer près de nos barques. C'était celui d'un sauvage appartenant à l'une des nombreuses tribus qui habitent les montagnes voisines. Un banc de sable et des roches s'avançaient sur la rive gauche et formaient au-dessous du rapide une sorte de petite baie à l'abri des remous; ce fut là que nos barques abordèrent : il fallait les décharger complètement et leur enlever jusqu'aux toits en feuilles et aux carcasses en bambou sur lesquelles les toits étaient établis. Pendant que les bateliers et nos Annamites s'occupaient de ce rude travail, nous remontâmes le long du banc de sable pour reconnaître le rapide.

Trois énormes rochers s'élevaient au milieu du fleuve et formaient une

1. Dans toutes les pages qui précèdent et où il est question, comme en ce passage, de la direction du fleuve, le lecteur a compris que l'auteur en parle comme si, au lieu de remonter le courant, il le descendait (Voy. notes, p. 343 et 359).



Une vue du Mékong entre le Nam Poun et le Nam Loua. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

sorte de barrière longitudinale qui le partageait en deux bras. Le dernier de ces îlots se terminait en face de la pointe du banc sur lequel nous nous trouvions et ne laissait là qu'un étroit passage, un étranglement très court, dans lequel les eaux s'engouffraient avec une violence inouïe. C'était ce passage que devaient prendre nos barques. De la rive où nous nous trouvions, il était impossible de juger quelle était la force du courant dans l'autre bras du fleuve : mais au bruit sourd qui parvenait jusqu'à nous et aux jets d'écume blanchissant les intervalles de la barrière de roches qui nous masquait la



Keng Luong. — Dessin de Th. Weber, d'après un dessin de M. Delaporte.

rive droite, il était évident que le second passage était absolument impraticable. Je voulus cependant m'en assurer *de visu*.

En amont du rapide, d'énormes falaises de rochers abrupts encaissent de tous côtés le lit du fleuve et forment une sorte de bassin d'apparence circulaire, où les eaux calmes, noires et profondes ne trahissent le voisinage du danger que par d'imperceptibles rides, discret effet de l'attraction du courant. Sur les parois du rocher, on distinguait nettement au-dessus de nos têtes la ligne tracée par le fleuve à l'époque des hautes eaux : elle accusait entre les deux saisons une énorme différence de niveau. Pendant que le commandant de Lagrée et M. Delaporte cherchaient à la mesurer, je me jetai à l'eau et traversai le fleuve à la nage. Il n'avait guère plus de 200 mètres de large. J'eus quelque peine à prendre pied sur l'autre rive ; elle était for-

mée d'énormes blocs de pierre entassés les uns sur les autres et se prolongeant sous l'eau, pareils aux débris d'un mur cyclopéen. Quand j'eus réussi, non sans quelques écorchures, à me hisser sur l'un d'entre eux, les rides dont j'ai parlé plus haut se transformaient déjà en vagues menaçantes qui se brisaient en écumant sur ce lit inégal. Vis-à-vis de moi, la falaise s'était écroulée pour livrer passage à un torrent, en ce moment presque à sec, mais qui, à chaque jour de pluie, accumulait à son embouchure une immense quantité de galets. Ces galets, joints aux éboulis provenant de la berge, couvraient entièrement le bras du fleuve que j'avais devant moi. Les eaux, irritées de ce soudain obstacle et attirées en aval, où elles retrouvaient subitement une profondeur de 60 mètres, se précipitaient au milieu des roches, les recouvraient d'une mer d'écume et, après une course furibonde de plusieurs centaines de mètres, venaient se réunir, à l'extrémité du dernier îlot, au torrent formé par le bras de la rive gauche.

Après avoir contemplé quelque temps ce spectacle, éblouissant et assourdissant à la fois, je remontai le plus loin possible en amont avant de me rejeter à l'eau pour retraverser le fleuve; si je n'avais dû me prémunir contre la force du courant, qu'on ne pouvait vaincre sans prendre une avance considérable, j'aurais sans hésiter préféré un exercice de nage plus long d'une heure à cette promenade de dix minutes sur des rochers aigus aux parois glissantes, sur lesquelles il m'était souvent impossible de me tenir debout et presque toujours nécessaire de me traîner à quatre pattes.

Quand j'arrivai enfin sur l'autre rive, le commandant de Lagrée et M. Delaporte avaient réussi à mesurer le marnage du fleuve : il dépassait 16 mètres ! L'aspect du rapide au moment des hautes eaux doit être magnifique : toutes les roches qui occupent le milieu de la rivière sont recouvertes, et le Cambodge n'offre plus qu'une masse imposante d'écume coulant à pleins bords entre deux parois de rochers.

A midi, toutes nos barques avaient franchi sans accident, à l'aide de cordes, le passage redouté. On les couvrit, on les chargea de nouveau, et nous nous remîmes en route.

Les obstacles se multiplièrent pendant toute la journée, sans présenter cependant des obstacles aussi sérieux que celui que nous venions de vaincre. Le chenal était de plus en plus encombré et rétréci par les roches, et à chaque angle, ou à chaque anfractuosité de leurs parois, il fallait lutter contre un courant dont la vitesse se décuplait tout à coup. La vallée du fleuve était du reste redevenue déserte et présentait un aspect de plus en plus sauvage. A quatre heures et demie du soir, nous nous arrêtâmes devant un

nouveau rapide, Keng Sanioc, qui nécessitait encore le déchargement de nos barques. Le passage en fut remis au lendemain.

Une seule roche debout au milieu du fleuve et formant une arche naturelle plus irrégulière et moins grandiose que celle du Toulinguet, à l'entrée de Brest, se prolongeait sous l'eau par de larges assises et créait devant nous une sorte de chute torrentueuse qui accusait un dénivellement subit de près d'un mètre entre les eaux d'amont et celles d'aval. En halant nos barques vides avec des cordes contre ce courant de foudre, l'une d'elles se remplit; mais le patron, resté fièrement debout au gouvernail, n'en conti-



Keng Sanioc. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Delaporte.

nua pas moins à la diriger entre deux eaux, et les effets combinés de son aviron et de notre amarre réussirent à amener le long du bord la légère pirogue, qui fut vidée et remise à flot en un clin d'œil.

Le reste de la journée se passa à contourner péniblement une haute montagne calcaire qui s'élevait sur la rive droite, et au pied de laquelle les eaux décrivaient un demi-cercle. Vers le soir, nous avions réussi à doubler cette espèce de promontoire; le courant s'était calmé; des plages de sable remplaçaient les falaises de roches qui se terminaient du côté de la montagne, au nord de laquelle nous nous trouvions maintenant, par un mur calcaire d'une grande élévation, surplombant le fleuve. Une cascade jaillissait du sommet, et ses eaux brillantes, à demi voilées par un

rideau de lianes, d'arbustes et de plantes grimpantes croissant de toute part sur la pierre humide, retombaient en pluie fine, tout irisée des rayons du soleil couchant. Nous nous arrêtâmes sur un banc de sable pour jouir de ce charmant paysage et préparer notre campement. Quelques marchands laotiens y étaient arrivés avant nous : ils nous montrèrent à peu de distance un radeau naufragé sur les roches et complètement submergé. C'était leur embarcation ; ils travaillaient activement à en sauver le contenu : déjà s'étalaient sur le sable des nattes, des gâteaux de cire, des paquets de gingembre. Mais que de choses avariées ou entraînées sans retour par le courant ! Les malheureux n'en supportaient pas moins philosophiquement cette infortune, et songeaient déjà à reconstruire un nouveau radeau avec les bambous de la rive.

Nous étions à ce moment très près de Thadua, l'une des étapes de Mouhot dans son voyage par terre de Pak Lay à Luang Prabang. A une centaine de mètres de la berge se trouvait une route assez large couverte de traces d'éléphants et de bœufs porteurs. C'était la route suivie jadis par les caravanes chinoises et qu'avait prise le voyageur français.

Le lendemain nous arrivâmes de bonne heure à un grand village, Ban Coksay, où nous devions changer de barques. Notre isolement commençait à nous peser et nous avions hâte de voir de plus près les populations nouvelles que nous traversions. Coksay possède une belle pagode et ce fut le premier objet qui attira notre attention. L'un des bonzes, gagné par les façons avenantes de notre géologue et le voyant à la recherche de toutes sortes de cailloux, vint mystérieusement lui montrer un morceau d'anthracite. Jugez de l'émoi du docteur Joubert à la vue du précieux combustible. Il fut malheureusement impossible de savoir d'où provenait cet échantillon et si la région avoisinante recélait des filons exploités. La défiance des indigènes est si grande, — on l'a déjà vu dans le cours de ce récit, — qu'ils n'ont garde de fournir à un étranger des renseignements précis sur les richesses minérales que leur pays peut renfermer. Pour ce motif ou par ignorance réelle, le bonze, malgré les petits cadeaux à l'aide desquels on essaya de gagner sa confiance, ne voulut donner aucune indication utile sur la façon dont ce spécimen de houille était venu en sa possession. Nous en fûmes donc réduits aux conjectures.

La population de Ban Coksay est laotienne ; mais un grand nombre de sauvages des montagnes avoisinantes viennent dans le village y échanger leurs produits ; ceux que nous vîmes appartenaient pour la plupart à la tribu des Khmous, extrêmement nombreuse dans les environs de Luang Prabang. Leur physionomie n'avait plus cette expression soumise et crain-

tive que les sauvages du sud conservent pendant leurs relations avec les habitants de la vallée du fleuve. Ils traitaient au contraire d'égal à égal



Sauvage des collines des bords du fleuve, entre Pak Lay et Luang Prabang.
Dessin d'Émile Bayard, d'après un dessin de M. Delaporte.

avec la race conquérante. Au sein de cette région montagneuse, leur propre berceau, ils reprenaient leur énergie native et leurs qualités viriles. Leur grand nombre, le besoin que l'on avait d'eux pour défendre contre des voisins

entreprenants les défilés des montagnes, en faisaient des auxiliaires qu'il fallait ménager, au lieu d'être, comme à Bassac ou à Attopeu, une matière imposable, une race inférieure, productive de poudre d'or et d'esclaves.

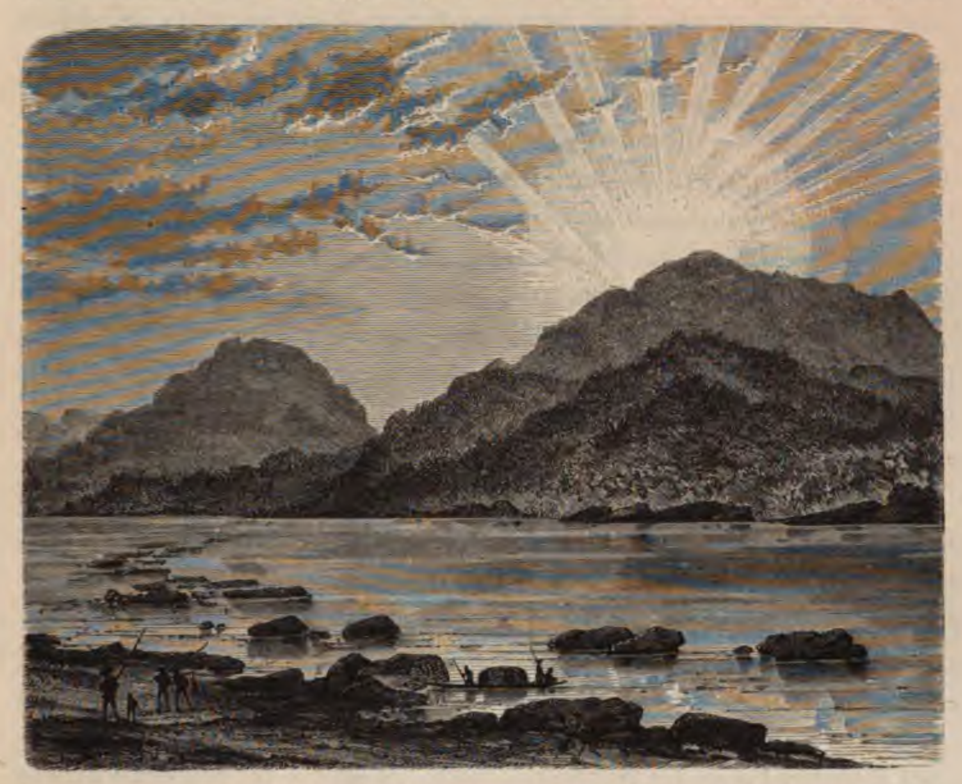
En face du village se dressaient de grandes pêcheries dont la campagne avait été très fructueuse. Quelques indigènes employaient le peu de jours qui leur restaient encore avant la crue des eaux, à jeter une dernière fois leurs filets dans les parties du fleuve abritées du courant par une heureuse disposition des rochers de la rive ; dans ces endroits frais, calmes et profonds, les gros poissons que nourrit le Cambodge trouvent, au milieu de tant de tourbillons et de rapides, le repos qui leur est nécessaire pour frayer. L'un d'eux, capturé en notre présence, était d'une taille gigantesque ; il fallut le concours de cinq [illegible] nes pour l'amener sur la rive. Malheureusement personn[illegible] mi[illegible] était familier avec l'ichtyologie, et je ne puis rens[illegible] genre et l'espèce auxquels appartenait cet infortun[illegible] eût cependant été intéressant de reconnaître [illegible] normes espèces nourries par le Grand-Lac du [illegible] ent de la baisse des eaux, sont l'objet d'une [illegible] ndance de poisson, particulière aux grand[illegible] Chine un appoint tellement considérabl[illegible] uvres, que l'on a fait plusieurs tentatives pou[illegible] lques-unes des espèces les plus communes du fleuve Bleu. Est-ce [illegible] qu'il faut chercher la formation originelle de ces poissons, assurém[illegible] rois de l'eau douce? Les lits de roche et les énormes profondeurs qu[illegible] présentent les cinq grands fleuves : Brahmapoutre, Iraouady, Salouen, Cambodge, Yang-tse kiang, qui sortent du plateau de l'Asie centrale par son angle sud-est, sont-ils les causes déterminantes de leur multiplication ? — Voilà bien des problèmes à résoudre pour un naturaliste et pour un géographe [1] ! — Ce que je puis affirmer, c'est que la chair du poisson que l'on venait de prendre sous nos yeux était excellente.

A pareille pièce il fallait un gros acquéreur, et notre présence sur les lieux devenait pour le pêcheur une bonne fortune inattendue. Prévenu aussitôt par nos Annamites, très connaisseurs et très friands de poisson, notre chef de gamelle, M. Delaporte, accourut sur la rive et marchanda l'animal. Après un court débat, il lui fut adjugé pour une somme équivalant à vingt-cinq sous environ de notre monnaie. Il pesait plus de soixante kilogrammes. Nos Annamites s'occupèrent aussitôt à le débiter en tranches et

1. Voy. *De Paris au Tibet*, p. 172.

à le faire sécher au soleil, pour mettre au garde-manger de l'expédition tout ce qui ne pouvait être consommé le jour même.

Le 27 au matin, nous quittâmes Ban Coksay. Après avoir franchi, peu après notre départ, un rapide sans importance, nous constatâmes un changement notable dans l'aspect général de la contrée. Les mouvements de terrain devinrent moins brusques; les ondulations des collines qui se succédaient sans interruption le long des rives prirent plus d'ampleur et nous offrirent des échappées plus nombreuses sur l'intérieur du pays et



Vue des montagnes situées en face de Ban Coksay. — Dessin de Th. Weber, d'après une aquarelle de M. Delaporte.

des perspectives plus lointaines. L'horizon élargi nous laissa voir, sur la rive gauche du fleuve, cinq plans de montagnes graduellement étagés, de l'ouest à l'est; sur les pentes, devenues moins abruptes, quelques villages se montraient çà et là en amphithéâtre. Le tapis de verdure sombre qui recouvrait uniformément toute la contrée se diapra de taches d'une nuance plus claire, indiquant des cultures de riz au milieu de la forêt.

Le procédé de défrichement, employé surtout par les sauvages, est des plus simples et n'exige d'autre matériel aratoire qu'une hache. On coupe les arbres et les broussailles vers le milieu de la saison sèche; quelques

semaines après, on y met le feu. Dès que les premières pluies arrivent, on plante le riz à l'aide d'un bâton dans la légère couche de cendres qui recouvre le sol. On a ainsi, la première année, une magnifique récolte ; elle devient moins abondante la seconde année, et presque nulle la troisième. Le cultivateur change alors de localité, et prépare de nouveaux champs par de nouveaux incendies. Cette agriculture primitive est assurément moins pénible que la culture savante des rizières permanentes de la plaine, qui exige des labours et l'installation d'un système d'irrigation compliqué ; mais elle n'est possible que dans une région forestière où la population est clairsemée et la végétation vigoureuse. Les espaces incendiés ne peuvent être remis en culture qu'une douzaine d'années après la dernière récolte de riz. C'est en moyenne le temps nécessaire pour que la forêt reprenne possession du champ abandonné.

Le 28, nous franchîmes encore plusieurs rapides, dans lesquels le fleuve, devenu plus la[illegible], éparpillait ses eaux peu profondes entre des îles et de nombr[illegible] b[illegible] le soir, nous nous arrêtâmes à Ban Seluang [illegible] r cha[illegible] ois de barques : nous n'étions plus qu'à quelques [illegible] Grâce à l'activité déployée par tout le personnel, [illegible] dès le lendemain matin à sept heures pour cette [illegible] ation.

[illegible] nous montrer avec tous nos avantages dans la capitale moderne [illegible] Laos. Depuis deux jours déjà, nos Annamites et nos Tagals fourbissaient [illegible] rs armes et mettaient en ordre leur tenue. Avant de tourner le dernier coude que forme le fleuve au-dessous de Luang Prabang, nous nous arrêtâmes pour revêtir nos plus beaux habits. Notre escorte avait vraiment une attitude martiale sous son costume d'une blancheur éclatante, et elle portait avec beaucoup de désinvolture le grand col bleu rabattu des matelots français. Parmi les Annamites surtout, c'était à qui donnerait l'air le plus crâne aux ailes retroussées de son chapeau de paille et mettrait le mieux en évidence le ruban noir sur lequel le nom de *Mékong* s'étalait en lettres d'or [1].

Notre toilette terminée, nous doublâmes la pointe que formait sur la rive droite une petite colline calcaire. La ville de Luang Prabang nous apparut alors sur la rive opposée, à deux milles de distance environ. Le

1. On sait que les matelots et les fusiliers marins portent autour de leur chapeau un ruban noir, d'une largeur uniforme, sur lequel est imprimé en lettres dorées le nom du navire auquel ils appartiennent. La Commission d'exploration du Mékong ayant été organisée comme l'état-major d'un navire de guerre et soumise aux mêmes règlements, son escorte avait dû adopter l'uniforme des équipages de la flotte, et le détail de tenue signalé par le narrateur y était probablement obligatoire.

coup d'œil qu'elle offrait était des plus pittoresques et des plus animés. Depuis notre départ de Cochinchine, nous n'avions pas rencontré une agglomération aussi considérable de maisons. Leurs toits pressés s'alignaient en séries parallèles le long du fleuve et entouraient de tous côtés un petit monticule qui s'élevait comme un dôme de verdure au milieu de cette surface de chaume grisâtre. Au sommet de ce monticule, un Tât ou Dagoba perçait de sa flèche aiguë le feuillage des arbres, et formait le trait dominant du paysage. Quelques pagodes s'étageaient sur les pentes de cette sorte de mont sacré, et leurs toits rouges tranchaient vivement sur le vert sombre de la végétation. Au pied des berges, hautes d'une quinzaine de mètres, des radeaux fixes, sur lesquels étaient construites de nombreuses cases, formaient, au-dessous de la ville, comme une seconde cité fluviale, que de nombreux sentiers en zigzag, ayant de loin l'apparence d'autant de lacets blancs, reliaient aux maisons de la rive. Des centaines de barques de toute dimension montaient ou descendaient rapidement le long de ce faubourg flottant, tandis que de larges et lourds radeaux, venant du haut du fleuve, cherchaient près du bord, avec lenteur et prudence, un endroit commode pour s'amarrer et décharger leurs marchandises. Un monde de bateliers et de portefaix se mouvait au pied de la berge, et il s'échappait de cette foule une clameur confuse qui se mêlait au murmure des eaux et au bruissement des palmiers balancés par le vent.

Deux plans successifs de hautes montagnes formaient à ce tableau un fond sombre, sur lequel, tout inondés de lumière, le fleuve et la ville s'enlevaient avec vigueur. Quelques nuages flottaient au-dessus des plus hautes cimes, et traçaient une ligne de démarcation irrégulière et indécise entre le vif azur du ciel et les teintes bleuâtres et dégradées des plus lointains horizons terrestres.

Sur l'autre rive régnaient un calme et un silence relatifs ; sur la berge même, de longues rangées de bambous destinés à faire sécher les filets et le poisson ; un peu au delà, des jardins, quelques maisons éparses et des pagodes ; en troisième plan, une rangée de collines aux pentes abruptes et dénudées.

Il était midi quand nos barques s'arrêtèrent devant la ville : un mandarin subalterne se trouvait là pour nous recevoir. Nos hommes en armes descendirent à terre et formèrent la haie sur le passage du commandant de Lagrée. Guidés par notre cicérone indigène, nous gravîmes la berge, et nous pénétrâmes dans la ville. Pour la première fois, nous traversions des rues très larges et assez régulières, se coupant à angle droit, et formées par les maisons elles-mêmes ou par les hautes palissades qui en entouraient les dépendances. Après un court trajet, nous arrivâmes à Wat Poun Kéou,

pagode qui nous était assignée pour demeure jusqu'à ce qu'un logement spécial fût construit.

La population, trop nombreuse pour ne pas devenir incommode si elle eût été importune, se montra moins empressée à nous voir que nous ne l'avions craint. Soit que le séjour de Mouhot et le passage de M. Duyshart eussent émoussé déjà sa curiosité; soit qu'elle fût trop affairée pour s'apercevoir de notre présence, nous n'eûmes à nous débarrasser que de quelques gamins audacieux qui franchissaient l'enceinte de la pagode, et nous pûmes visiter la ville et observer ce qui s'y passait sans trop de gêne ni d'émoi.

Un affluent assez important du Cambodge, le Nam Kan, vient contourner à l'est et au nord la petite colline au pied de laquelle la ville est construite, et partage celle-ci en deux parties inégales dont la plus considérable occupe le sud de son embouchure. Jusqu'à une assez grande distance dans l'intérieur de la vallée, les bords du Nam Kan offrent une succession ininterrompue de pagodes et de grands jardins où l'on cultive le bétel, et où notre botaniste retrouva pour la première fois des pêchers, des pruniers, des lauriers-roses. Nous entrions dans cette zone plus tempérée où les fruits et les arbustes de l'Asie centrale peuvent croître et se développer.

C'est dans la partie méridionale de la ville que s'élève le palais du roi, énorme rectangle composé de cases juxtaposées et entourées d'une haute et forte palissade, et dont l'un des côtés est formé par la base de la colline centrale, en cet endroit presque à pic. Un escalier de plusieurs centaines de marches est pratiqué dans le roc et conduit directement à la pyramide sacrée qui en couronne le sommet. Un marché quotidien et très fréquenté se tient sous des hangars spéciaux situés près du confluent du Nam Kan et du Cambodge; mais tous les marchands sont loin d'y pouvoir trouver place, et les échoppes en plein vent se prolongent encore pendant plus d'un kilomètre le long d'une grande rue parallèle au fleuve, sur laquelle donne la pagode que nous avions pour habitation. C'était la première fois, depuis notre départ de Pnom Penh, que nous rencontrions un marché au sens que l'on donne habituellement à ce mot.

Cette activité subite, ce commerce devenu relativement considérable, s'il fallait en juger par les types nombreux et variés qui représentaient à Luang Prabang toutes les nations de l'Indo-Chine et de l'Inde, accusaient, évidemment, moins un changement de race ou un accroissement de production, qu'un changement radical dans le régime politique. Plus riches et plus commerçantes encore avaient été les régions du Laos méridional au temps de leur indépendance; l'oppression et le monopole siamois, en faisant aux vainqueurs une trop large part dans les bénéfices, ont seuls détourné les



Vue du Nam Kan ou rivière de Luang Prabang. — Dessin de E. Tournois, d'après un croquis de M. Delaporte.

vaincus d'un travail stérile et d'échanges ruineux. Si la vie renaissait à Luang Prabang, c'est que la domination siamoise n'y comportait que des charges légères et que Ban Kok savait quels ménagements étaient dus à cette puissante province.

La fondation de Luang Prabang ne paraît remonter qu'au commencement du dix-huitième siècle[1]. La Loubère, dont les informations sur le royaume de Siam et les pays environnants sont si sûres et si complètes, et dont le récit se rapporte aux années 1687-1688, ne mentionne pas cette principauté. L'éloignement de Luang Prabang du théâtre des guerres qui désolèrent l'Indo-Chine au dix-huitième siècle contribua beaucoup à assurer sa prospérité, après avoir été sans doute l'une des causes déterminantes de sa fondation. Son gouvernement fut assez habile pour obtenir la protection nominale de la Chine, en s'engageant à envoyer tous les huit ans à Pékin, en signe d'hommage, deux éléphants : il s'est également assujetti à un tribut triennal à l'égard de l'empire d'Annam, dont son territoire est limitrophe. La contrée montagneuse qu'il faut traverser pour atteindre le territoire de Luang Prabang, l'énergie que sa population doit au mélange des tribus nombreuses, sauvages et guerrières qui habitent les confins du Tong King et du Laos, donnent à cette province des moyens exceptionnels de résistance aux exigences de Siam. Aussi est-ce la seule du Laos qui ne fournit aucun contingent lorsqu'il fallut, en 1828, dompter la rébellion de Vien Chan. Luang Prabang resta d'ailleurs absolument neutre pendant la lutte, et si, grâce à des rivalités de famille, ses gouvernants acceptèrent avec une joie secrète la chute du roi Anu, ils offrirent avec empressement un asile à tous les réfugiés du royaume vaincu, et Ban Kok n'osa les réclamer.

En 1837, d'après un document officiel communiqué au général Mac Leod pendant son séjour à Xieng Mai, la ville de Luang Prabang comptait 700 maisons, c'est-à-dire environ 5 à 6000 habitants, et la province entière 50 000 habitants; depuis lors, ce nombre a considérablement augmenté. De nouvelles guerres s'élevèrent en 1851 entre Siam et les principautés laotiennes soumises à la Birmanie. Quelques années après, survint la révolte des Mahométans dans le Yun-nan. Luang Prabang sut rester étranger à toutes ces luttes et faire respecter ses frontières, menacées au nord et au nord-ouest; de nombreux émigrants affluèrent des pays dévastés, attirés par la tranquillité dont jouissait le nouveau royaume. La ville de Luang Prabang n'a pas aujourd'hui les 80 000 âmes que lui donnait par ouï-dire Mgr Pallegoix, mais elle a certainement plus que les 7 ou 8000 habitants que lui accordait Mouhot : j'estime sa popu-

1. Voy. p. 103.

ctuelle au double environ de ce dernier chiffre. Quant à celle de la province entière, elle ne peut guère être évaluée d'une façon précise : je crois cependant qu'en la fixant à 150 000 habitants on serait plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité.

A l'instar de Siam, il existe à Luang Prabang un premier et un second roi. Ce dernier était parti pour Ban Kok et son retour était attendu dans un mois e on. Nous espérions vaguement que le consul de France profiterait de e casion pour nous faire parvenir nos lettres. Mais il importait a tout d'entrer en relations officielles avec les autorités de la ville, l'obt r des renseignements sur l'état des pays voisins, sur les difficultés qui nous y attendaient, et de savoir si nous pourrions compter sur la bonne volonté du roi pour les vaincre. Ce n'est qu'après avoir éclairci toutes ces questions qu'il devenait possible de déterminer la durée de notre séjour et l'étendue des travaux à entreprendre à Luang Prabang. Aussi le commandant de Lagrée entra-t-il immédiatement en pourparlers avec les délégués séna pour obtenir du roi une audience, en fixer le jour et en régler le cérémonial.

Il était très important, dans ces premières négociations, de faire connaître és indigènes l'influence française pour ce qu'elle valait et de ntrevoir le rôle prépondérant que nous serions un jour appelés ns cette partie de la péninsule. Le royaume de Luang Prabang se e aujourd'hui le centre laotien le plus considérable de toute l'Indo-Chine, le lieu de refuge et le point d'appui naturel de toutes les populations de l'intérieur qui veulent fuir le despotisme des Siamois ou des Birmans : despotisme que l'affaiblissement de la puissance chinoise, jadis régulatrice de ces contrées, a laissé sans contrepoids.

Cette domination, bienveillante et sage, qui excitait la production au lieu de l'énerver et augmentait le bien-être et les forces vives des populations soumises en les élevant dans l'échelle de la civilisation, abandonne aujourd'hui aux puissances européennes un rôle qu'elle n'est plus capable de remplir. Peut-être l'Angleterre succédera-t-elle à la Chine dans le nord de la péninsule, si souvent bouleversé, où les populations, en proie à des guerres incessantes, aspirent ardemment à un état de choses plus régulier et plus stable, et accueilleront avec une vive satisfaction l'immixtion étrangère qu'elles ont elles-mêmes souvent réclamée. Quoi qu'il en soit, c'est à Luang Prabang que doivent s'arrêter les progrès de l'influence anglaise, si nous voulons tenir la balance égale et occuper dans la péninsule le rang que les intérêts de notre politique et de notre commerce nous invitent à y prendre. La France ne peut pas abdiquer le rôle moral

et civilisateur qui lui incombe dans cette émancipation graduelle des populations si intéressantes de l'intérieur de l'Indo-Chine; elle ne doit pas oublier que cette émancipation est la condition expresse des facilités et des franchises commerciales nécessaires à l'établissement de relations fructueuses pour notre industrie. La suzeraineté d'un gouvernement asiatique signifie toujours monopole, transactions obligatoires, par conséquent immobilité; l'intervention européenne au dix-neuvième siècle doit signifier liberté commerciale, progrès et richesse.

Il convenait donc de faire sentir au roi de Luang Prabang que nous pourrions un jour nous substituer aux droits exercés sur sa principauté par la cour de Hué, devenue aujourd'hui notre vassale, et qu'il devait dès à présent tenter de s'appuyer sur l'influence française pour résister aux prétentions des pays voisins et faire cesser cette fatigante préoccupation d'équilibre qu'il s'efforçait de maintenir entre elles. Il était sans doute facile de lui faire comprendre qu'avec nous seulement son indépendance ne courait aucun danger et que son rôle politique pouvait grandir. Trop éloigné de Saïgon pour avoir jamais à craindre une sujétion directe, qui n'était point d'ailleurs nécessaire à la réalisation de nos vues, il pouvait refléter, pour ainsi dire, notre puissance et échanger de gênantes tutelles contre une protection efficace au fond et débonnaire dans la forme. Nous ne lui demanderions, en effet, que de favoriser le développement du commerce et son extension vers la partie méridionale de la péninsule, que de nous aider à faire disparaître les entraves fiscales, que d'améliorer les routes dans la direction de notre colonie.

Telle est la thèse que je plaidais avec chaleur auprès du commandant de Lagrée, dans nos conversations sur ce sujet, et que son expérience lui faisait trouver quelque peu prématurée[1]. « Cette conquête morale, que les intentions déjà manifestées par quelques princes laotiens vous semblent devoir rendre prompte et facile, me répondait-il, demande une persévérance de dessein, une suite dans les idées dont le gouvernement colonial de l'Angleterre nous a donné de grands exemples, mais que nous paraissons en France incapables d'imiter. »

En effet la destruction de notre marine sous la République et le Premier Empire, la longue interruption qui en est résultée dans nos relations commerciales

1. Ces conversations entre le commandant de Lagrée et Francis Garnier, dans lesquelles ce dernier donne, comme il convient, le dernier mot à son chef et dont nous trouvons souvent l'indication au cours du récit, prouvent en quelle estime le président de la Commission française tenait les opinions de son lieutenant. C'est d'ailleurs presque toujours le même programme de politique coloniale qui reparaît et qui fait l'objet des préoccupations constantes de Francis Garnier. Voy. p. 7, 87, 174, 255, 297, 310, 380, 426, 463, etc.

et maritimes, la centralisation excessive qui a contribué depuis à arrêter l'expansion du pays en tuant l'initiative privée, nous ont complètement désintéressés des questions lointaines. Notre diplomatie s'est montrée incapable de renouer, dans les contrées d'outre-mer, la chaîne des traditions politiques qui avaient fait la gloire et la fortune coloniales de la France au dix-septième et au dix-huitième siècle. Elle a été impuissante à reconstituer une doctrine, à donner un point de départ et un but au savoir-faire des chancelleries. Depuis plus d'un demi-siècle, nos consuls, nos chargés d'affaires, nos gouverneurs de colonie ignorent profondément ce que la politique française doit poursuivre à l'étranger et ce qu'il faut qu'elle évite. Partout ils vivent au jour le jour, ne sachant ni se proposer un but, ni le poursuivre avec cette ténacité et cette sobriété de moyens dont l'Angleterre nous donne l'exemple.

A l'inverse de ce qui avait lieu jadis, les agents anglais ont partout une grande influence, presque partout la suprématie; les nôtres se déconsidèrent comme à plaisir en renversant le lendemain ce que leur prédécesseur a édifié la veille. Ce n'est que par des efforts énormes et disproportionnés que nous arrivons à obtenir le moindre résultat moral, le plus mince avantage matériel.

Ainsi, il faut renoncer à tous les avantages que nous donnent : la prépondérance de notre pavillon sur le littoral oriental de l'Indo-Chine; la possession des embouchures du Cambodge; les traités qui remettent entre nos mains les destinées d'une race éminemment intelligente et souple, et douée de facultés colonisatrices remarquables, la race annamite; le don même d'assimilation particulier à la race française, qui trouverait si bien à s'exercer sur les populations douces et timides du Laos; si nous ne parvenons pas à donner plus de stabilité, plus d'ampleur à notre système colonial; si nous ne renonçons pas aux errements funestes qui consistent à remplacer un gouverneur, un diplomate, le jour où ils commencent à connaître le pays dans lequel ils sont chargés de défendre les intérêts de la France; ou si nous ne savons pas en faire les exécuteurs dociles d'une politique aussi invariable dans son but que réservée dans ses moyens.

Le lecteur me pardonnera ces longues et sérieuses réflexions, qui ne sont peut-être pas à leur place dans un simple récit de voyage. Mais au lendemain des désastres qui ont atteint notre pays et presque tari ses ressources, n'est-il pas utile de lui montrer la voie où il peut retrouver de nouvelles richesses et de nouveaux moyens d'influence? La reconstitution d'un nouvel empire des Indes dans cette péninsule si heureusement située entre l'Inde et la Chine peut seule créer à notre industrie et à notre commerce, épuisés

par tant de sacrifices, compromis par de si lourdes charges, des débouchés suffisants pour lutter avec les industries et les commerces rivaux. Nous nous préparerons ainsi un accès à cet immense marché de la Chine intérieure, si ardemment convoité aujourd'hui par la Russie et par l'Angleterre, et dont la possession suffira à la richesse et à la grandeur de la nation qui sera assez habile pour y pénétrer la première [1].

1. La thèse soutenue par Francis Garnier dans les pages qui précèdent se retrouve dans tous ses ouvrages. On peut même dire qu'il l'a plaidée pendant son existence entière, et que par la plume, par la parole, par l'exemple, il a soutenu la nécessité patriotique de la colonisation française en Indo-Chine et en a défendu les intérêts jusqu'à lui sacrifier sa vie. Voy. *De Paris au Tibet*, p. 365 à 416.

Au moment même où nous imprimions cette partie du *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, une dépêche de Saïgon, publiée par le journal *le Temps* du 20 juin 1884, annonçait l'annexion du Cambodge à la Cochinchine française. Si le mot annexion paraît excessif, on peut du moins prétendre qu'il s'agit de l'extension, jusqu'à leurs limites les plus extrêmes, des droits de protectorat reconnus par le traité du mois de mars 1884 (Voy. note, p. 64).

« Saïgon, 18 juin, 3 h. 40 du soir.

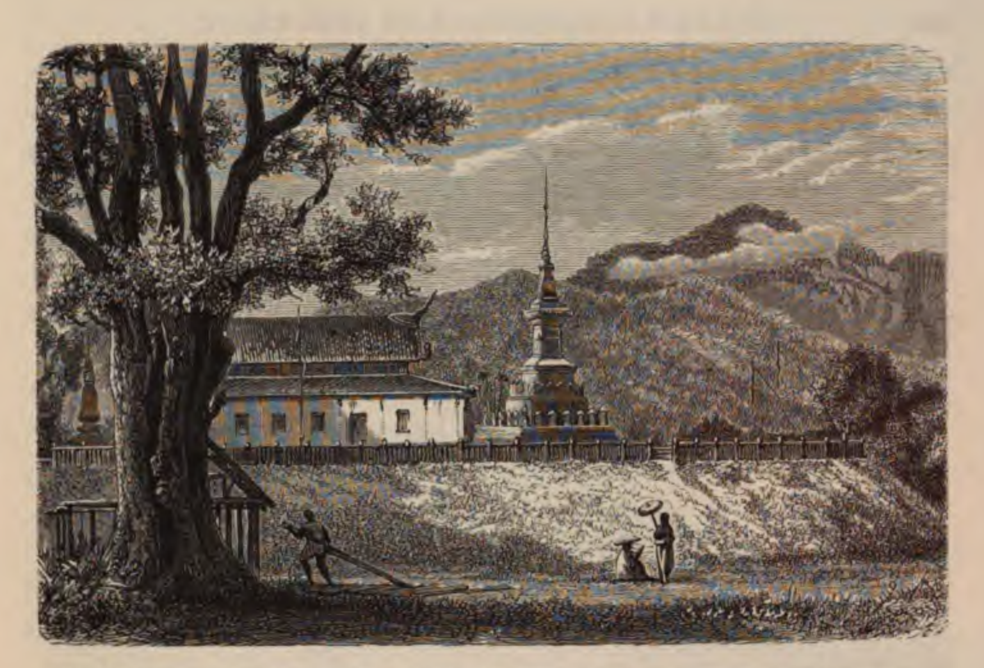
« Le gouverneur de la Cochinchine a obtenu la remise à la France de l'administration du « royaume du Cambodge. Désormais, les douanes, les finances, l'armée, la justice, les travaux « publics, seront dirigés par des fonctionnaires français. L'esclavage est aboli. Une liste civile « provisoire de 300 000 piastres est créée en faveur du roi Norodom. Des dotations sont assurées « à la famille royale. La convention sera soumise à la ratification du Président de la Répu- « blique. »

Voilà donc encore un des rêves de Francis Garnier réalisé ! L'Annam, le Tongking et le Cambodge annexés, ou, tout au moins, soumis à des régimes administratifs analogues à celui qui est appliqué à la Cochinchine française ; il ne nous reste plus, pour remplir le programme de l'illustre explorateur, qu'à revendiquer les provinces que Siam a naguère arrachées au Cambodge, ou qui ont fait partie de l'ancien empire des Khmers, et à exercer sur la partie moyenne de la vallée du Mékong le protectorat exclusif auquel nous donne droit la possession du delta du Cambodge et de celui du Song Coï.



Une vue du fleuve le 24 avril. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Delaporte.





Pagode à Luang Prabang. — Dessin de E. Tournois, d'après un croquis de M. Delaporte.

CHAPITRE IX

Séjour à Luang Prabang. — Réception du roi. — Environs de Luang Prabang. — Le petit chien *Tine-Tine*. — Construction d'un tombeau à Mouhot. — Quelle route suivra la commission? — Les Laotiens du Nord. — Préparatifs de départ. — Diminution des bagages.

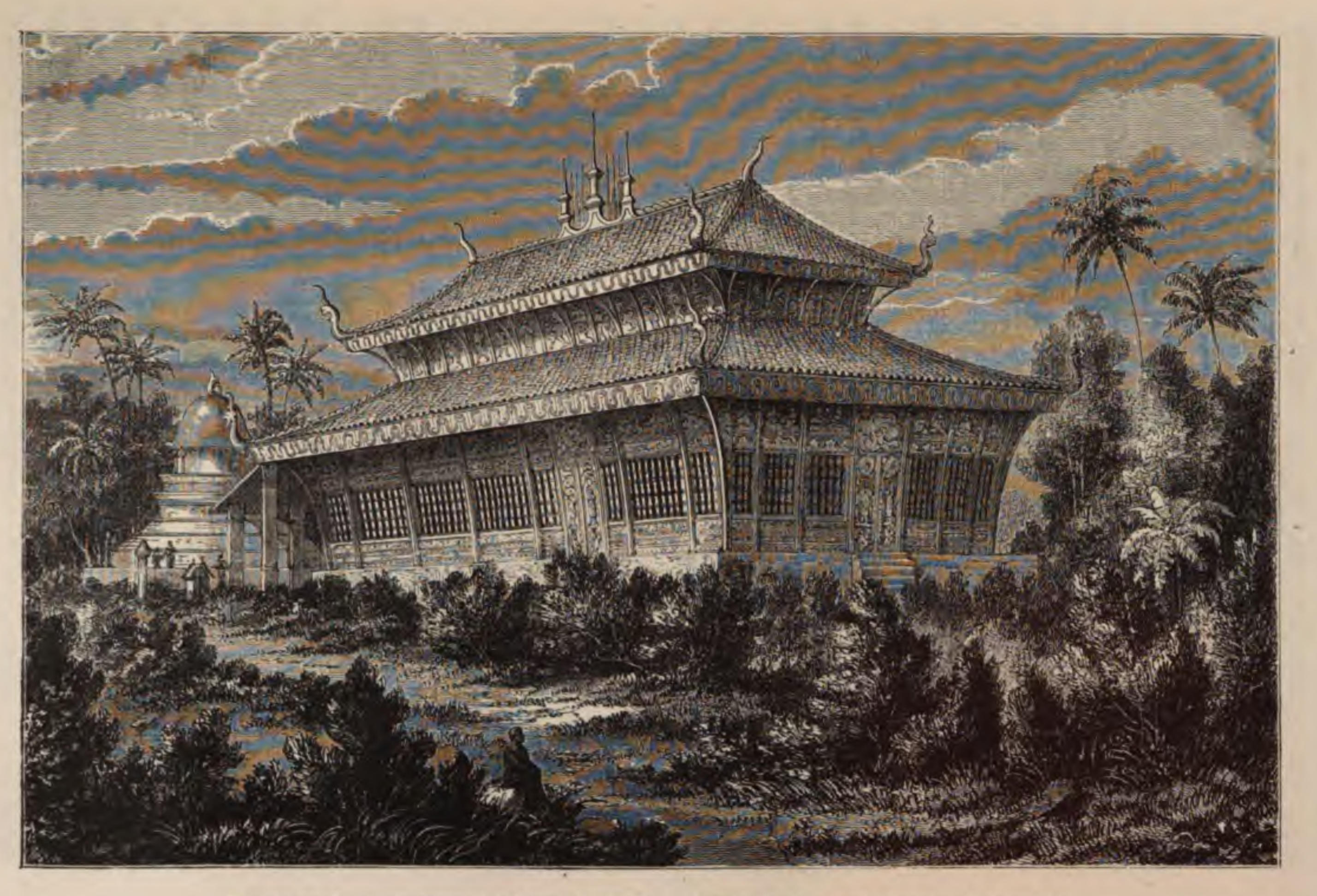
Les pourparlers engagés pour notre réception à Luang Prabang durèrent tout un grand jour. Le sentiment qui paraissait dominer chez les autorités était une extrême froideur, marque d'une défiance et d'une inquiétude réelles. J'ai déjà eu l'occasion de rapporter le bruit, qui courait dans le pays, de différends survenus entre la principauté de Xieng Mai et les Anglais. Les tentatives de ces derniers pour s'assurer l'exploitation exclusive de la vallée supérieure du Ménam avaient porté ombrage aux pays voisins et excité les populations contre les Européens. Notre nationalité était inconnue : peut-être étions-nous des Anglais. Notre mission, dont le but scientifique échappait aux indigènes, avait une apparence mystérieuse qui donnait prise aux soupçons. Enfin, le gouvernement de Luang Prabang tenait sans doute à témoigner une certaine indépendance à l'égard de Siam, en affectant une sorte de dédain pour les lettres de Ban Kok dont nous étions porteurs. Le ton digne et élevé que savait si bien prendre le comman-

dant de Lagrée, l'intérêt évident qu'avaient les indigènes à ménager des inconnus qui se présentaient avec tous les dehors de l'amitié et de la paix, que leur petit nombre rendait inoffensifs, et qui représentaient peut-être une nation puissante, ne permirent cependant pas au roi de décliner nos demandes, et le cérémonial de notre visite fut réglé à la satisfaction du chef de l'expédition. Il fut convenu que le roi se lèverait à notre arrivée, que notre escorte armée entrerait dans l'intérieur du palais, et que, pendant l'audience, les membres de la Commission resteraient assis sur des sièges.

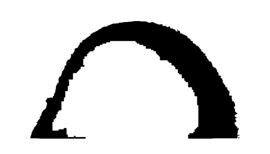
Ce programme fut accompli de point en point; mais le roi se retrancha dans la réserve la plus absolue. A tous les compliments du commandant de Lagrée, aux questions qu'il adressa sur notre compatriote Mouhot, qui, six ans auparavant, avait été reçu dans la même salle par Sa Majesté, celle-ci ne répondit que par des monosyllabes, qu'un mandarin traduisait ensuite par de longues phrases à peu près vides de sens. La séance fut bientôt levée; il fallait compter sur le temps pour établir des rapports moins cérémonieux.

Le lendemain, 2 mai, nous choisîmes, sur le versant sud de la colline qui dominait la ville, un terrain entouré de plusieurs pagodes et planté de quelques beaux arbres, pour y faire construire notre logement. En quarante-huit heures, les gens du roi y eurent élevé trois cases : une pour le chef de l'expédition, l'autre pour les officiers, la troisième pour l'escorte. Une cuisine, une salle à manger sous une tonnelle, complétèrent cette installation, l'une des plus confortables dont nous eussions encore joui. Chacun de nous s'occupa d'organiser de son mieux ses travaux et ses courses, afin d'utiliser un séjour dont la durée était encore incertaine, mais qui, en aucun cas, ne pouvait être inférieur à plusieurs semaines.

En arrière de notre campement s'étendait une grande plaine, où se trouvaient disséminées de nombreuses pagodes; quelques-unes délaissées et devenues l'objet d'une frayeur superstitieuse. Des tombeaux, des pyramides, achevaient de peupler ce vaste espace, sorte de champ sacré, couvert de hautes herbes, et où paissaient çà et là des troupeaux de bœufs et de buffles. De la plate-forme de l'une des plus hautes pyramides, on découvrait un magnifique horizon de montagnes, et je fis de ce point le centre d'une station d'observation, pendant que M. Delaporte accomplissait aux pagodes voisines des pèlerinages qui enrichissaient son album. La plupart d'entre elles sont richement décorées, et nous rappelaient les temples ruinés que nous avions visités à Vien Chan. L'une d'elles attirait surtout les regards par son extérieur singulier : elle est construite dans cette forme évasée que les Orientaux donnent aux cercueils, et les bois qui en composent les murailles



Pagode en forme de cercueil à Luang Prabang. — Dessin de Catenacci, d'après M. Delaporte.



sont sculptés avec une délicatesse que nous avions eu souvent l'occasion d'admirer depuis que nous étions dans le Laos. A l'intérieur sont placés des ex-voto d'une très grande valeur : parasols, bannières brodées, statuettes en bronze ; les plus curieux et les plus riches de ces objets sont deux défenses d'éléphant d'une grandeur extraordinaire, couvertes de haut en bas de sculptures originales, et dorées avec une habileté remarquable. Elles mesurent, la plus grande, 1^{m},85, la plus petite, 1^{m},65 de longueur rectiligne ; en d'autres termes, ces dimensions sont celles de la corde de leur courbe naturelle.



Défenses d'éléphant. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

M. Delaporte put ainsi compléter, en visitant toutes ces pagodes, et achever la reproduction par le crayon, l'étude des différents meubles ou ustensiles affectés chez les Laotiens au culte bouddhique, tels que chaires, bancs des prêtres, porte-cierges, brûle-parfums, bibliothèques. Tout cela constitue un ensemble décoratif qui s'inspire souvent des motifs les plus gracieux et qui est comparable aux merveilles de sculpture sur bois que l'on trouve dans nos vieilles églises gothiques. L'analogie d'usage et de destination religieuse de tous ces objets est vraiment frappante, et peut même faire illusion à un catholique [1].

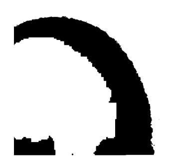
Le docteur Thorel avait repris sa boîte de naturaliste et son bâton des grandes excursions : les montagnes voisines allaient lui offrir une riche moisson de plantes nouvelles. Quant au docteur Joubert, le souvenir du morceau d'anthracite conservé dans la pagode de Ban Coksay le poursuivait jusque dans son sommeil, et il s'efforçait d'obtenir, sur les gisements et les industries métallurgiques de la contrée, des renseignements qui trop souvent, hélas ! étaient négatifs. Un jour cependant on vint lui signaler, sur l'autre rive du fleuve, un gisement de pierres précieuses. Il se hâta de s'y rendre ; mais, une fois sur les lieux, fidèles à leurs habi-

1. Voy. p. 114 à 121.

tudes de défiance, les indigènes prétendirent ignorer ce qu'il voulait dire, et refusèrent même de lui vendre du riz. Notre géologue ne découvrit que des veines de quartz traversant des schistes et contenant des cristaux d'une grande limpidité, qui jadis avaient pu être employés par les habitants comme objets de parure et d'ornementation.

Mouhot avait laissé à Luang Prabang les meilleurs souvenirs. Croyant sans doute que nos travaux étaient de même nature que les siens, les indigènes nous apportaient souvent des insectes, en échange desquels le malheureux naturaliste donnait toujours quelques aiguilles ou d'autres objets européens de peu de valeur. Malheureusement, il n'y avait pas d'entomologiste parmi nous, et nous l'avons souvent regretté en admirant les curieuses particularités et les brillantes couleurs des insectes et des papillons de cette région et de celles que nous visitâmes ensuite. Notre étonnement fut grand de retrouver le chien de l'infortuné naturaliste encore vivant, et adopté par une famille laotienne qui en avait le plus grand soin. Les lecteurs du *Tour du Monde* se rappellent sans doute le petit *Tine-Tine*, dont la réputation précédait Mouhot, et auquel son maître prédisait une triste fin : être foulé aux pieds par un éléphant, ou dévoré par un tigre. Il n'en avait rien été, et le chien avait survécu au maître. L'ingrat s'était tellement familiarisé avec ses nouveaux propriétaires, qu'il nous montra les dents lorsqu'on nous l'apporta. Six ans avaient suffi pour effacer de sa mémoire tout souvenir de la race à laquelle appartenait son premier possesseur.

Nous avions un pieux devoir à remplir à l'égard du Français qui le premier avait pénétré dans cette partie du Laos en y faisant aimer et estimer le nom de son pays. Il avait été enseveli sur les bords du Nam Kan, près de Ban Naphao, village situé à 8 kilomètres environ à l'est de la ville, et le commandant de Lagrée résolut de consacrer par un petit monument la mémoire de cet homme de bien. Le roi, à qui ce projet fut soumis, se hâta d'entrer dans les vues du chef de la mission française : le culte pour les morts, si fidèlement pratiqué en Indo-Chine, justifiait trop hautement notre demande pour qu'elle ne fût pas accueillie avec empressement et déférence. Sa Majesté voulut fournir les matériaux nécessaires à l'érection du monument, et M. Delaporte, qui, de concert avec M. de Lagrée, en avait arrêté le dessin, se transporta sur les lieux pour en diriger la construction. Le 10 mai, le travail de maçonnerie était terminé, et la Commission tout entière se rendit à Ban Naphao pour assister à l'inauguration du modeste tombeau. Une plaque de grès, polie avec soin, fut encastrée dans l'une des faces : elle porte cette simple inscription : « H. Mouhot. — Mai 1867. » Le paysage qui encadre le mausolée est gracieux et triste à la fois : quelques arbres



au feuillage sombre l'abritent, et le bruissement de leurs cimes se mêle au grondement des eaux du Nam Kan qui coule à leurs pieds. En face s'élève un mur de roches noirâtres qui forme l'autre rive du torrent : nulle habitation, nulle trace humaine aux alentours de la dernière demeure de ce Français aventureux, qui a préféré l'agitation des voyages et l'étude directe



Tombeau de Mouhot. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

de la nature, au calme du foyer et à la science des livres [1]. Seule parfois une pirogue légère passera devant ce lieu de repos, et le batelier laotien regardera avec respect, peut-être avec effroi, ce souvenir à la fois triste et touchant du passage d'étrangers dans son pays.

Nous nous étions rendus au lieu de la sépulture en suivant à pied les

1. Voy. *De Paris au Tibet*, p. 186 et 187.

bords du Nam Kan; nous revînmes en barque à la fin du jour, en nous laissant aller au fil du courant. A chaque détour de la rivière, nous découvrions, sous les aspects les plus divers, le panorama animé de Luang Prabang, apparaissant et disparaissant tour à tour derrière le rideau mobile des arbres de la rive; de nombreux pêcheurs tendaient leurs filets au milieu des rochers et jusque dans les rapides que nos légères pirogues franchissaient comme des flèches; des troupes de baigneurs et de baigneuses folâtraient près des bancs de sable qui parfois élargissaient le lit de la rivière. Autour de nous, le soleil couchant faisait étinceler les eaux de mille reflets de pourpre et d'or. Tout dans ce paysage, sans cesse renouvelé par la rapidité de notre locomotion, respirait une tranquillité et un bonheur apparents qui invitaient à l'oubli du monde bruyant et agité dont le souvenir bouillonnait encore en nous. Quel contraste entre ce calme tableau du Laos tropical et cette Europe, dont le nom même était inconnu à ceux qui nous entouraient? Devions-nous les plaindre ou les féliciter de leur ignorance et de leur sauvagerie? Plus encore que la distance, ces différences entre la civilisation pour la cause de laquelle nous nous étions exilés, et la civilisation dont nous étions devenus les hôtes, nous semblaient creuser entre nous et notre patrie un abîme chaque jour plus grand.

Cependant le commandant de Lagrée poursuivait patiemment son œuvre de conciliation avec les autorités locales. Le Muong Sen et le Muong Khang étaient assez mal disposés à notre égard; mais un cousin du roi, homme actif et influent, s'était nettement prononcé en notre faveur et avait mis dans notre parti presque tous les membres de la famille royale. M. de Lagrée était allé visiter la mère du roi, presque centenaire; elle parut très satisfaite des attentions et des cadeaux du commandant français. Parmi ces présents se trouvait une paire de lunettes, avec monture en écaille, dont elle n'avait certes pas besoin pour se donner l'air vénérable. Grâce à cette visite, à la bonne conduite des Annamites de notre escorte, à la bienveillance et à la patience de tous les officiers à l'égard de la population, les défiances disparurent peu à peu, et il devint possible d'obtenir des renseignements sur l'état des contrées voisines. Le roi donna bientôt à M. de Lagrée une preuve non équivoque de bon vouloir, en lui faisant remettre un passeport valable pour toute l'étendue du territoire, et par lequel il enjoignait à tous les chefs reconnaissant son autorité de se mettre à l'entière disposition du président de la Commission française[1] dès que celui-ci réclamerait leurs services.

1. Francis Garnier emploie rarement cette appellation pour désigner M. de Lagrée. Voir ce que nous avons dit à ce sujet dans l'*Introduction* placée en tête de cet ouvrage.

La situation des pays limitrophes était de nature à faire hésiter sur le choix de la route qu'il convenait d'adopter en quittant Luang Prabang. La révolte des mahométans du Yun-nan contre l'autorité de l'empereur de Chine avait été le signal de désordres et de guerres sans fin dans les différentes principautés laotiennes comprises entre la Chine, la Birmanie et le territoire siamois. Le brigandage y était passé à l'état chronique, et certaines parties de cet immense espace avaient été entièrement dépeuplées. Le roi de Luang Prabang avait profité de cet état de choses pour interrompre complètement ses relations avec la Chine, à laquelle il avait cessé, depuis dix ans environ, d'envoyer le tribut habituel. On pouvait donc craindre qu'intéressé à ce que cette route restât fermée, il n'en voulût exagérer les difficultés à dessein, afin que notre passage ne fournît point un argument contre lui au gouvernement chinois[1].

Trois routes s'offraient à nous pour franchir la zone réputée dangereuse. La première, celle du fleuve, d'après les renseignements que nous avait fournis M. Duyshart et par le nouveau détour qu'elle nous obligerait à faire, était la plus longue : elle nous faisait traverser des territoires que récemment encore s'étaient disputés la Birmanie et Siam et qui par conséquent étaient dévastés, et passer dans des États soumis au premier de ces deux royaumes. Or nous n'avions pas de passeports de la cour d'Ava; nous devions donc prévoir de ce côté les difficultés les plus sérieuses.

La seconde route était la plus directe, celle qui nous permettait de profiter le plus longtemps du bon vouloir du roi de Luang Prabang : elle consistait à remonter droit au nord le cours du Nam Hou, affluent de la rive gauche du Cambodge, et à atteindre directement les frontières du Yun-nan, duquel, dans cette direction, Luang Prabang est à peu près limitrophe et où nous pouvions retrouver le fleuve que nous étions chargés d'explorer.

La troisième route nous conduisait jusqu'au Kouang Si, en traversant la zone occupée par des tribus mixtes et qui sépare le Tongking de la Chine.

Dans cette direction, et principalement sur les frontières de l'est, le roi de Luang Prabang avait déjà commencé la lutte contre les Annamites, et les Siamois lui avaient fourni quelques troupes pour la soutenir. De sanglantes escarmouches avaient eu lieu sans résultats définitifs ; mais

1. On voit combien est peu fondée la supposition gratuitement émise par M. de Carné (*Voyage en Indo-Chine et dans l'empire chinois*, p. 236) qui prétend que le roi de Luang Prabang avait reçu des instructions de la cour de Chine pour nous barrer le passage. M. de Carné était d'ailleurs peu au courant des pourparlers engagés entre M. de Lagrée et les autorités locales. (*Note de l'auteur*.)

Voy. notes, p. 87, 174, 255, 297, 309, 310, 380, etc.

il est probable que les Annamites n'obtiendront plus aucun acte de vasselage du prince de Luang Prabang.

Ce dernier trajet, peut-être moins dangereux que les deux autres, nous écartait complètement du but officiel de notre mission, qui était la reconnaissance de la vallée du Mékong, mais il nous faisait visiter la région la moins connue de toute l'Indo-Chine, et vraisemblablement la plus curieuse au point de vue géographique. Quel que fût son attrait, nous devions nous contenter de l'indiquer aux explorateurs qui viendraient plus tard compléter notre œuvre [1].

La discussion restait ouverte sur les deux premières routes, celle du fleuve et celle du Nam Hou. Le commandant de Lagrée penchait visiblement pour la seconde. Je plaidai vivement auprès de lui la cause de la première; notre travail géographique m'aurait paru moins intéressant et moins complet s'il n'avait compris le relevé entier du cours du fleuve, que nous espérions, encore à ce moment, remonter jusque dans sa partie tibétaine [2]. Avant de prendre une décision définitive, M. de Lagrée voulut s'entourer de nouveaux renseignements. Heureusement Luang Prabang était fréquenté par un grand nombre de voyageurs et de marchands appartenant à toutes les nationalités du nord de l'Indo-Chine, et il était facile de les attirer au campement, où l'affluence des visiteurs devenait chaque jour plus considérable.

La glace était tout à fait rompue avec le monde officiel lui-même; nos travaux n'excitaient plus ni défiances, ni susceptibilités. On nous croyait passés maîtres en toutes les sciences, et le roi nous envoya un vieux coucou qui ne marchait plus, en nous priant de le raccommoder, besogne dont le docteur Joubert s'acquitta à merveille. Aussi M. Delaporte put-il lever le plan de la ville et mesurer au cordeau ses principales rues sans inspirer la moindre inquiétude. Les princesses de la famille royale et les femmes des premiers mandarins ne dédaignaient pas de venir chaque jour s'asseoir sur le plancher en bambou de notre case, pour nous regarder travailler, ou pour essayer d'obtenir quelques-uns des objets de pacotille dont nous étions munis. Les plus recherchés de ces cadeaux étaient les parfums et les savons de toilette; pour ne pas faire de jaloux et satisfaire à toutes les demandes, nous en étions arrivés à débiter nos savons en tranches imperceptibles. Les belles Laotiennes y attachaient d'autant plus de prix, qu'elles étaient convaincues que l'emploi de cet ingrédient était tout le secret de notre teint. En voyant la mousse blanche qui leur couvrait les mains quand

1. Voy. notes p. 55, 56, 269 et p. 313, 322, 382, 389 et les notes.
2. Voy. p. 87, 174, 255, 297, 310, 380, etc.

elles se lavaient, elles s'attendaient, dans un avenir prochain, et si le savon ne leur faisait point défaut, à perdre la belle nuance cuivrée qui caractérise leur race. Nous nous prêtions volontiers à entretenir ces illusions, et notre complaisance fit moins souvent défaut à nos jeunes visiteuses que nos objets d'échange. Leur ingénuité, la familiarité de leurs relations,



Une nièce du roi de Luang Prabang. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

avaient quelque chose de si confiant et de si intime, que parfois nous ne laissions pas d'en être embarrassés.

La plus assidue d'entre elles était une nièce du roi, belle fille d'une vingtaine d'années, à laquelle sa situation sociale et la conscience de ses charmes inspiraient une hardiesse et une confiance qui ne parvenaient jamais à nous déplaire. Elle agissait chez nous comme chez elle, nous apportait presque tous les jours des fruits et des fleurs et prenait un air d'importance

comique quand elle nous présentait, en nous les recommandant, quelques-unes de ses compagnes. L'un de nous lui demanda un jour, en riant, si des visites aussi fréquentes faites par des jeunes filles à des étrangers n'éveillaient point les soupçons de leurs fiancés. Un grand éclat de rire répondit au questionneur, et le déconcerta visiblement. « A votre âge, dit la naïve indigène, quel danger peut-il y avoir? Vous êtes trop respectables pour porter ombrage à l'amoureux le plus jaloux. » On nous prenait, hélas! pour des vieillards décrépits, et ce ne fut pas sans un certain dépit que nous fîmes cette découverte. La longueur de notre barbe, ornement qui ne pousse que tard chez les sujets de race mongole, servait de base au calcul de notre âge, et, comme elle n'avait pas été rasée depuis plus d'un an, nous passions pour octogénaires aux yeux des indigènes[1]. Cette erreur ne doit point étonner si l'on songe à la difficulté qu'éprouve à son tour un Européen quand il prétend estimer l'âge d'un individu appartenant à une race autre que la sienne; et encore a-t-il pour se guider des points de comparaison qui manquent à ces peuples primitifs vivant sans communications suivies avec le reste du monde.

Le marché, qui se tenait deux fois par jour dans les rues, était à la fois pour nous une distraction et une occasion d'étude. La monnaie avec laquelle se faisaient les transactions de détail consistait en chapelets de ces petites coquilles jadis employées au même usage dans les îles de la Sonde, à Ban Kok, dans l'Inde et jusque sur les côtes de l'Afrique et dans le Soudan, et qui en ont disparu depuis près d'un siècle. Ce sont de petites porcelaines blanches (*cyprea moneta*) que l'on perce par le milieu, afin de pouvoir les enfiler et en former des chapelets. Les géographes arabes mentionnent, dès le dixième siècle, l'emploi de ces coquilles, connues dans les anciennes relations sous le nom de *cauris*. « La reine des îles Dabihat, situées dans la mer de Herkend (Laquedives), dit Massoudi [2], n'a pas d'autre monnaie que les cauris. Lorsqu'elle voit son trésor diminuer, elle ordonne aux insulaires de couper des rameaux de cocotier avec leurs feuilles et de les jeter sur la surface de l'eau. Les animaux y montent; on les ramasse et on les étend sur le sable du rivage, où le soleil les consume et ne laisse que les coquilles vides, que l'on porte au trésor. » Il faut sans doute attribuer à leur emploi une bien plus haute antiquité, puisqu'on trouve ce genre de monnaie déjà indiqué comme en usage dans l'Inde par le voyageur chinois Fa-hien, qui visita cette contrée à la fin du quatrième siècle [3]. Ibn

1. Voy. p. 193.
2. *Les Prairies d'or*, traduction Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, t. I, p. 337.
3. *Foe Koue Ki ou Relation des royaumes bouddhiques*, traduction A. Rémusat, p. 100 et 106.
(*Notes de l'auteur.*)

Batouta, qui écrivait au milieu du quatorzième siècle, raconte que de son temps les habitants des îles Andaman donnaient quatre cent mille de ces coquilles pour un dinar d'or, et quelquefois davantage ; du temps de La Loubère (fin du dix-septième siècle), on donnait, à Siam, six mille quatre cents cauris pour un tical d'argent ; c'était aux îles Maldives, à Bornéo et aux Philippines que l'on pêchait principalement ces petits coquillages, et certains navires les prenaient comme lest. Mgr Pallegoix, dont l'ouvrage sur Siam remonte à une vingtaine d'années, dit qu'à cette époque les cauris s'échangeaient, à Ban Kok, à raison de 1200 pour un *fuong*, c'est-à-dire pour un huitième de tical. Cet état de choses s'est beaucoup modifié depuis cette époque, et les coquilles ont presque disparu du marché de Ban Kok. A Luang Prabang, nous ne trouvions sans doute que le reliquat d'un stock, jadis considérable en Indo-Chine, de cette singulière monnaie. Chassée des côtes de la péninsule par le commerce européen et le renchérissement du prix des denrées, elle s'est réfugiée à l'intérieur du continent, où elle augmente de valeur à mesure qu'elle devient plus rare, et d'où elle ne tardera pas à disparaître. Les chapelets en usage à Luang Prabang se composent de cent coquilles, et l'on donne de vingt-deux à vingt-six de ces chapelets pour un tical, ce qui attribue à chaque coquille une valeur d'un huitième de centime environ. Les transactions se font en chapelets et en fractions de chapelet. Les denrées ne sont cependant pas aussi bon marché que pourrait le faire supposer cette extrême division de la monnaie : les poules valent en moyenne de deux à trois chapelets, c'est-à-dire de vingt à trente centimes, et le riz se vend à peu près le même prix qu'en Cochinchine.

Le tical siamois n'est plus ici la seule monnaie d'argent en circulation : la roupie fait son apparition, et nous rappelle que les possessions anglaises sont maintenant assez proches. L'effigie de la reine Victoria figure avec avantage dans les transactions, car la roupie est acceptée au même taux que le tical, malgré une valeur intrinsèque très sensiblement inférieure. Cela tient aux garanties plus grandes qu'elle présente contre les falsifications dont les monnaies siamoises sont souvent l'objet. Enfin, la piastre mexicaine elle-même, quoique extrêmement rare, est cotée sur le marché au taux de cinquante chapelets et paraît recherchée surtout comme objet de curiosité et d'ornement que l'on suspend quelquefois au cou des enfants.

J'ai dit que le marché, à Luang Prabang, se tient deux fois par jour. Celui du matin est le plus actif : cotonnades, soieries, objets de mercerie et de quincaillerie, poteries, boîtes et vases laqués de Xieng Mai sont mêlés,

sur les étalages, aux fruits, aux poissons, à la viande, aux volailles vivantes, et offrent un aspect bariolé, qu'accentuent les couleurs éclatantes des étoffes mises en vente. Au marché du soir, il n'y a plus que des comestibles et des fleurs. Le roi prélève quotidiennement quelques coquilles sur chaque boutiquier ; un collecteur passe au milieu du jour pour percevoir l'impôt royal, que chacun s'empresse de payer à sa seule apparition.

Les fleurs étaient depuis quelques jours un objet recherché; les fêtes de la lune étaient plus suivies : on avait hâte de se réjouir une dernière fois avant que les pluies vinssent rendre les communications difficiles, ralentir la circulation et claquemurer chacun chez soi. Dans l'intervalle des grains orageux qui s'élevaient régulièrement dans l'après-midi, la température était réellement accablante et dépassait 37 degrés ; aussi les habitants de la ville profitaient-ils avec empressement de la fraîcheur relative que ramenait, après l'averse quotidienne, l'apparition de la lune sur l'horizon ; la vue se reposait alors de l'éclatante lumière que le soleil, à ce moment presque au zénith, avait déversée pendant douze heures sur la ville. On jouissait avec délices du paysage tropical dans ces rues ombragées de palmiers auxquelles la blanche clarté de la lune donnait un doux et charmant aspect. Pendant une partie de la nuit, la population presque tout entière restait sur pied : les vieillards, assis devant leurs portes, échangeaient leurs souvenirs ou supputaient les espérances de la récolte prochaine; les jeunes gens, couronnés de fleurs, se promenaient en chantant, et formaient des théories dont les figures ne manquaient ni de grâce ni d'originalité. Les allures vives, les justes cadences des exécutants, les paroles improvisées de leurs chants, excitaient l'enthousiasme des spectateurs; ces improvisations contenaient plus d'une allusion galante, et la bande joyeuse perdait souvent, à un détour de la route, un amoureux furtif, allant retrouver, à quelque mystérieux rendez-vous indiqué par la chanson, la belle enfant qui répondait à ses vœux. Ailleurs, c'étaient de graves matrones qui suivaient, en proférant des cris discordants, une pyramide de fruits, de gâteaux, de mets de toute sorte, portée par leurs serviteurs, et qu'elles allaient déposer à la plus prochaine pagode. Ces offrandes étaient disposées de manière à représenter soit une barque, soit une pagode, soit tout autre objet de fantaisie, et les bonzes, en les recevant, prononçaient des prières sur un ton grave et monotone qui cachait également bien leur joie secrète ou leur déception.

Les grands personnages de la ville réunissaient souvent chez eux leurs amis et leurs clients pour se réjouir de compagnie, et le commandant de Lagrée fut invité plusieurs fois à ces fêtes domestiques. Il s'y rendit un soir

avec M. Delaporte. A côté de la salle de réception, une vingtaine de jeunes filles, réunies sous un vaste hangar, rangeaient avec art sur de vastes plateaux laqués des fleurs, des fruits, des confiseries. Des jeunes gens masqués firent soudain irruption au milieu d'elles, choisirent une compagne et ne se démasquèrent qu'après avoir pris place à ses pieds. Malheureusement, le beau sexe de Luang Prabang est affligé d'une infirmité qui dépare les plus riches et les plus jolies, comme les plus pauvres et les plus disgracieuses : c'est le goitre, aujourd'hui très commun dans cette région. Cette affection doit tenir à la mauvaise qualité des eaux qui descendent de montagnes calcaires. Quelques-uns de ces choquants appendices atteignent avec l'âge des dimensions énormes, et l'on s'étonne que leurs propriétaires n'en paraissent pas plus embarrassées.

Les hommes heureusement se font remarquer par des ornements d'un autre genre : l'usage du tatouage commence à se répandre et à prendre ces proportions exagérées qui ont valu aux Laotiens du Nord le nom de Laotiens « au ventre noir ». Luang Prabang est la limite qui les sépare des Laotiens « au ventre blanc » ou Laotiens du Sud, chez lesquels, comme nous l'avons déjà dit, cette coutume est beaucoup moins générale. C'est ordinairement entre douze et dix-huit ans que l'on pratique le tatouage. Le corps tout entier depuis la ceinture jusqu'aux genoux et même beaucoup plus bas est recouvert d'arabesques d'un violet foncé où s'entremêlent des animaux et des fleurs. L'artiste qui exécute ces dessins se fait payer de cinq à huit francs. On prend du fiel de porc ou de poisson que l'on mélange au noir de fumée provenant de la combustion des lampes entretenues avec de l'huile de sésame. On fait sécher cette mixture, qu'on délaye ensuite avec de l'eau au moment de s'en servir. L'opération du tatouage s'effectue avec une aiguille neuve, longue de 60 centimètres, large de 1 centimètre à l'une de ses extrémités, et allant en s'effilant vers la pointe, où elle est fendue, comme un bec de plume, sur une longueur de 4 à 5 centimètres. Ce travail sur la peau ne laisse pas que d'être fort douloureux et occasionne ordinairement deux ou trois jours de fièvre, sans préjudice des plaies ou des ulcères qui surviennent à la moindre écorchure, lorsque le sujet est trop âgé ou d'un tempérament lymphatique.

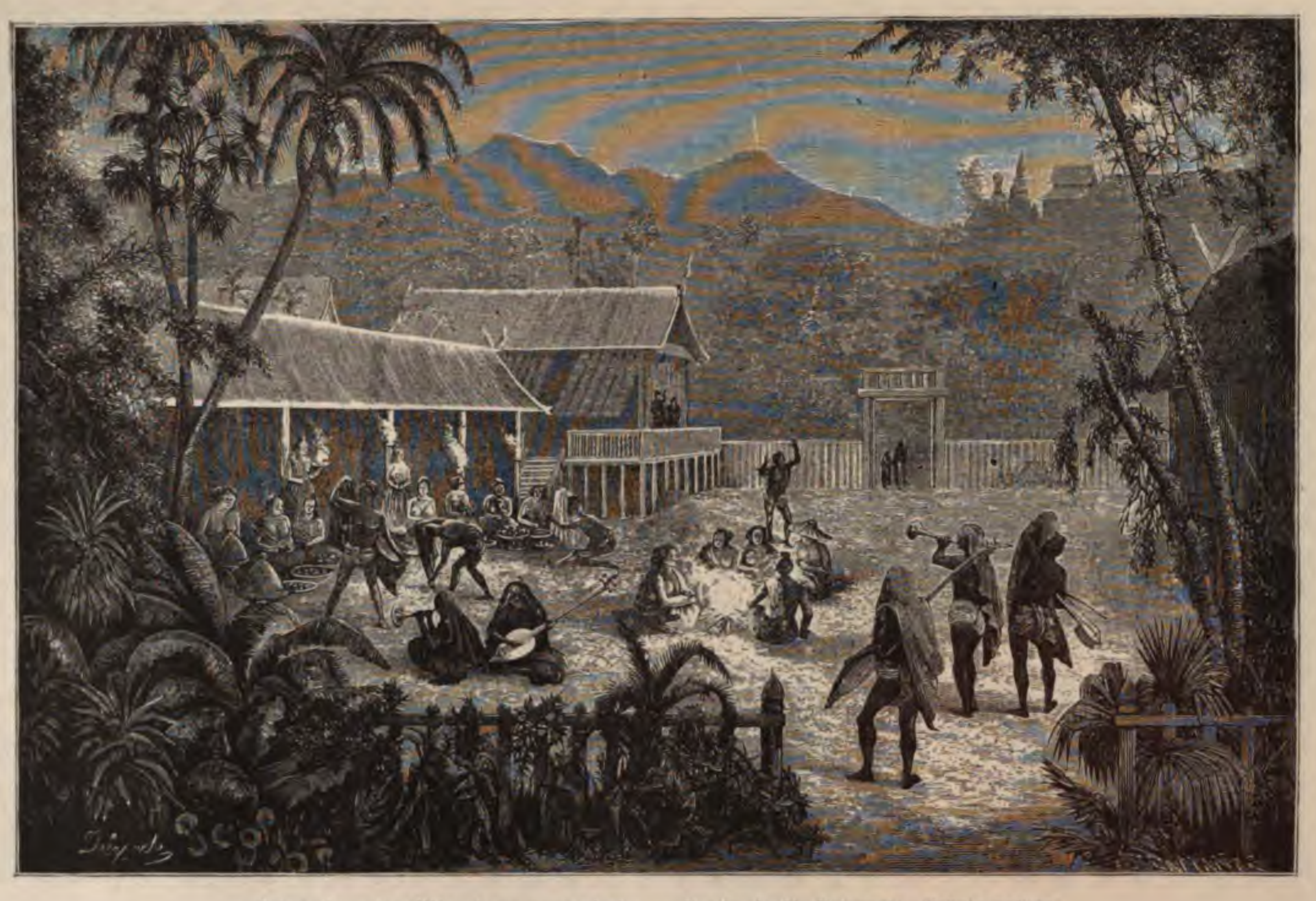
Je crois nécessaire de dire ici en peu de mots les origines et de décrire le caractère des nouvelles populations dont nous rencontrions à Luang Prabang de nombreux spécimens, et auxquelles nous allions désormais avoir affaire.

Les Laotiens du Nord sont désignés sous les appellations, presque synonymes au point de vue ethnique, si elles ne le sont pas au point de vue

politique, de Thai, Lus ou Shans. L'appellation de Lao ou Léo, dont nous avons fait les mots Laos et Laotien, est spéciale aux habitants de toute la vallée du fleuve depuis le Cambodge jusqu'à Luang Prabang inclusivement; le nom de Thai est surtout porté par les habitants de Xieng Mai et de Muong Nan; le nom de Lus s'applique aux habitants de Xieng Hong et de Muong Yong, principautés situées plus au nord et que nous devions visiter. Le mot Shan est l'appellation générique employée par les Birmans pour désigner la race laotienne tout entière. Les Lus paraissent avoir fondé autrefois trois royaumes principaux : Xieng Tong, le Kemelatain des anciennes cartes, qui s'appelle aussi Muong Kun, et dont les habitants sont quelquefois désignés par ce dernier mot [1]; Xieng Hong, dont le nom pali est Alevy, et Muong Lèm. Ce ne fut pas sans une longue lutte contre les Khas ou les autochtones, qui, subdivisés en plusieurs branches que nous aurons l'occasion de décrire successivement, ont constitué jadis un puissant royaume, celui des Momphas, dont les Laotiens ont été d'abord les tributaires. Le siège de cet empire paraît avoir été Muong Yong, à peu de distance dans le sud-est de Xieng Tong. Les Laotiens ont réussi à s'émanciper du joug des Khas, sans parvenir, comme dans le Sud, à les détruire ou à les asservir, et les deux races vivent côte à côte, parfois en bonne intelligence, souvent en antagonisme.

Tenus ainsi constamment en haleine, moins favorisés que leurs frères du sud de l'Indo-Chine sous le rapport du climat, du sol et de la variété des productions, les Laotiens du Nord sont devenus par cela même plus industrieux et plus commerçants. Les marchés, qui n'existent pas dans le Laos méridional, sont ici très multipliés et facilitent les relations et les échanges; le pays étant plus montagneux, le fleuve moins navigable, on construit quelques routes et l'on dresse des bœufs porteurs, car il devient nécessaire de se rapprocher, chaque localité étant loin de se suffire à elle-même. Alors que les Laotiens du Sud, sédentaires et tranquilles, perdent peu à peu, dans une existence trop facile, tout ressort et toute énergie, ceux du Nord conservent et accusent vivement les traits caractéristiques de leur race : leur fière allure, leur vive et franche spontanéité, le tatouage pittoresque qui semble faire partie de leur costume, les passementeries élégantes qui ornent la veste que le climat rend chez eux d'un usage général, leur donnent une physionomie originale et piquante. Leur teint, presque blanc, les distingue des Birmans, dont la couleur foncée trahit le voisinage de

1. Mac Leod dit que les habitants de Xieng Mai donnent aux Laotiens de Xieng Tong le nom de Khian. La différence entre Khian et Kun ne peut s'expliquer que par une faute d'impression ou un écart sensible entre la prononciation de ce mot à Xieng Mai et a Xieng Tong. Quoi qu'il en soit, il ne s'agit évidemment pas de deux appellations différentes. (*Note de l'auteur.*)



Scène de nuit : Fête chez un mandarin. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.



l'Inde. Ceux-ci sont appelés Man par les Laotiens, qui les distinguent des Talains ou Pégouans, auxquels ils donnent le nom de Meng ou de Bolomeng. Nous avions déjà rencontré dans le Sud quelques colporteurs de ces deux nationalités. Ils étaient très nombreux à Luang Prabang.

Un état de guerre presque continuel rend les Laotiens du Nord défiants à l'égard des étrangers, et durs pour tous ceux qui réclament leurs services. Une activité générale, nécessitée par l'obligation de disséminer les cultures sur une grande étendue pour trouver des terrains propres à être cultivés en rizières, fait disparaître les inutiles. A mesure que nous avancions vers le nord, nous rencontrions moins souvent ces longues processions de bonzes passant et repassant, la besace sur le dos, pour prélever leur dîme sur les fidèles. Dans les villages et les centres peu populeux, un bonze ou deux suffisent au culte et à l'instruction des enfants; quelquefois même la pagode n'est desservie que par les fidèles eux-mêmes, qui viennent y consacrer leurs offrandes et y réciter leurs prières, sans croire indispensable la présence d'un intermédiaire entre eux et la divinité.

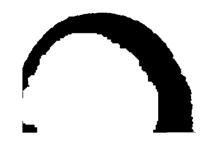
A côté de ces scènes plus ou moins gracieuses et intéressantes, mais à coup sûr nouvelles pour nous, auxquelles donnaient lieu les fêtes de la saison, et qui nous montraient sous un nouveau jour la race laotienne, d'autres ne rappelaient que trop les vices de la civilisation occidentale et donnaient je ne sais quel caractère de repoussante décrépitude à des mœurs parfois si enfantines et si naïves. Dans notre voisinage même, des maisons de jeu réunissaient autour de nattes crasseuses des personnes de tout âge et de tout sexe; le débraillé hideux de langage et d'allures qui régnait dans ces bouges donnait un aspect encore plus repoussant à l'avidité de celui qui gagnait ou au désespoir haineux de celui qui était dépouillé. Auprès de ces tristes demeures, où les femmes surtout se faisaient remarquer par leur âpreté et leurs cris de sorcières, se dressaient de rares échoppes où quelques fumeurs d'opium attestaient le voisinage et la corruption du Céleste-Empire.

Vers le 18 mai, les nouveaux renseignements recueillis par le commandant de Lagrée le décidèrent à se remettre en route le plus tôt possible. L'état des contrées au nord de Luang Prabang semblait moins troublé qu'on ne nous l'avait dit; presque partout un apaisement véritable résultait de la répression momentanée de la révolte mahométane par les Chinois, et de l'autorité que le vice-roi de Yun-nan semblait avoir reconquise sur toute l'étendue des frontières sud de cette province. La route du fleuve était celle à laquelle s'arrêtait définitivement le chef de l'expédition, malgré ses préfé-

rences secrètes pour la route du Nam Hou [1]. Il fixa au 25 mai la date de notre départ, et demanda au roi les embarcations nécessaires. L'autorité de Luang Prabang cessait, en avant du Mékong, à Xieng Khong, point où M. Duyshart avait rejoint le fleuve en venant de Ban Kok, et qui dépendait de Muong Nan. C'était jusque-là seulement, c'est-à-dire jusqu'à une distance de huit à dix jours de marche, que les autorités locales devaient nous fournir des moyens de transport. Nous ignorions quel accueil nous ferait le gouverneur de Xieng Khong, et si la route du fleuve, la plus commode et la moins coûteuse pour le transport de nos bagages, serait longtemps praticable au-dessus de cette ville. Il était donc prudent de nous préparer à toute éventualité. Le commandant de Lagrée était d'ailleurs résolu, s'il rencontrait la moindre résistance de la part des autorités de Muong Nan, à passer sur la rive gauche du fleuve et à se diriger vers le nord-est, en traversant le territoire de Luang Prabang et en utilisant le passeport que lui avait donné le roi pour cette occurrence. Mais cette éventualité de trajet par terre nous obligeait à nous alléger le plus possible de bagages, en raison de la difficulté de trouver des porteurs, et de la nécessité de les payer d'autant plus cher que la saison où nous entrions était plus mauvaise [2]. Chaque officier dut se réduire à une seule caisse pour ses effets personnels, au lieu des deux qui lui avaient été allouées au départ de Pnom Penh. Il fallut renoncer à emporter les collections botaniques et géologiques déjà recueillies par MM. Thorel et Joubert, et que le roi de Luang Prabang promit de renvoyer à Ban Kok. Nos deux naturalistes durent même faire d'avance le sacrifice de toute collection future, qui ne pouvait plus être qu'un embarras onéreux et une cause d'insuccès. Avec ces échantillons, nous laissâmes à Luang Prabang, pour être transmis à Ban Kok en même temps qu'eux, les minutes de cartes, les ébauches de travaux, les livres, les instruments, en un mot tout ce qui n'était pas absolument indispensable à nos recherches, ou tout ce qui pouvait faire double emploi. Nous fîmes un second lot de hardes, de munitions et d'objets d'échange, qui devait rester à Luang Prabang, et devenir la propriété du roi, si au bout d'un an nous n'étions point revenus dans cette ville.

1. Le lecteur a sans doute déjà remarqué l'influence que paraissait exercer sur les décisions de M. de Lagrée l'opinion de Francis Garnier. Nous avons vu p. 269, en note, et p. 313, quels étaient les motifs qui poussaient ce dernier à ne pas abandonner la route du fleuve et à s'en tenir strictement aux instructions officielles du gouverneur de la Cochinchine (Voy. p. 7, 87, 174, 255 et 297).

2. Nouvelle allusion à la pénurie à laquelle les voyageurs étaient réduits par la faute du gouvernement colonial. On voit dans quelle mesure se trouvaient compromis, par des économies injustifiables, les résultats d'une entreprise si glorieuse pour le pays (Voy. p. 10, 142, 159, 189, 232, 264, 266, 271, 325, 327, 342, 379 et 389).



Le roi et ses mandarins reçurent des cadeaux qui représentaient largement les dépenses que le transport à Ban Kok de la première de ces deux catégories d'objets allait leur occasionner. Sa Majesté eut la plus précieuse, mais la plus lourde de nos armes, une carabine à balles explosibles, dont on lui apprit l'usage; une longue-vue, un tapis et des étoffes. Son fils reçut un fusil à deux coups; ses autres parents et les principaux fonctionnaires furent d'autant mieux partagés qu'en nous faisant des amis, nous diminuions nos bagages. Le roi ne voulut point cependant rester en arrière, et il envoya à M. de Lagrée, à titre de souvenir, un vase en argent, deux tam-tams, quatre sabres, quatre lances, une gargoulette et un verre laqués de Xieng Mai. Je ne mentionne pas l'énorme quantité de fruits et de pâtisseries qui étaient journellement apportés à notre campement par ses ordres, et qui faisaient les délices de nos Annamites. De ces comestibles, nous n'apprécions guère que les cocos : ils nous fournissaient une salutaire et rafraîchissante boisson, que la chaleur rendait nécessaire.

Pendant cette dernière semaine, notre campement offrit le coup d'œil le plus animé, et fut le théâtre des scènes les plus comiques. Nos préparatifs de départ attiraient une foule nombreuse de fonctionnaires devenus nos amis les plus intimes, qui réclamaient de nous un souvenir et se disputaient les hardes que nous laissions. Le moindre bouton d'uniforme, le plus mince débris de galon, transportaient d'aise ces braves gens, et ils ne nous refusaient jamais le plaisir de s'affubler des redingotes ou des pantalons qui ne trouvaient plus place dans nos malles. Pendant les derniers jours, cette manie de travestissement avait atteint des proportions telles, que nous pouvions nous croire en plein carnaval.

Malgré l'apparente gaieté de ces adieux et de ces préparatifs, ce n'était pas cependant sans grande tristesse et sans appréhension que nous voyions approcher l'heure du départ. Nous abandonnions à Luang Prabang non seulement une partie de notre mince confort, quelques livres aimés, récréations de l'intelligence et du cœur, consolations de notre isolement, délassements de nos travaux, mais aussi la dernière espérance de recevoir de bien longtemps la moindre nouvelle de ceux qui nous étaient chers. Les lettres de France, que j'avais rapportées de mon voyage à Pnom Penh, avaient déjà, pour la plupart, près d'un an de date, et, en quittant Luang Prabang, en nous lançant dans l'inconnu, nous perdions toute chance de recevoir, avant d'avoir atteint des régions civilisées, les communications que la Cochinchine pouvait tenter encore de nous adresser. Pendant les premiers mois de notre voyage le gouvernement colonial n'avait pas, il est vrai, fait grand'chose en ce sens, et nous ne pouvions pas augurer beaucoup

mieux de l'avenir, mais le consul de France à Ban Kok, M. Aubaret, était un des bons camarades de M. de Lagrée et tenterait d'autant plus volontiers de nous donner des nouvelles d'Europe, que, comme je l'ai déjà dit, le Chao Opalat et le Chao Latsvong de Luang Prabang étaient allés à Siam pour assister aux funérailles du second roi. Ils devaient rentrer chez eux avant que la saison des pluies eût rendu les chemins impraticables. C'était une excellente occasion pour communiquer avec nous, et chacun espérait secrètement que M. Aubaret ne la laisserait point échapper. Mais, hélas ! les jours passèrent, et quand arriva celui de notre départ, l'Opalat de Luang Prabang n'était pas encore signalé à l'horizon [1].

Nos prévisions cependant s'étaient réalisées, et, n'eût été la lenteur extrême de la marche de ce haut fonctionnaire, nous aurions eu la satisfaction de recevoir un fort intéressant courrier. Le 20 avril, l'Opalat ou, pour lui donner ses titres siamois, le Chao Raja Ouparat de Luang Prabang, était parti de Ban Kok, après avoir reçu du chancelier du consulat de France la correspondance, les instruments de précision demandés en France avant notre départ et que l'on n'avait pas su expédier à temps à Pnom Penh, et six caisses de vin de Sherry et de Porto. Tout cela arriva à Luang Prabang une quinzaine de jours après notre départ, puis fut scrupuleusement renvoyé à Ban Kok avec tout ce que nous avions laissé. On comprit même dans cet envoi les objets que nous avions autorisé le roi à s'approprier dès qu'il serait informé de notre entrée dans le Yun-nan et qu'il aurait ainsi acquis la certitude que nous ne repasserions point par sa capitale pour revenir à Saïgon. On voit que si la défiance avait présidé à nos premières relations avec les autorités locales, leur fidélité plus que scrupuleuse à remplir ensuite leurs engagements témoignait de la déférence et de la sympathie que nous avait values notre séjour dans la capitale du Laos siamois.

Ce repos de plusieurs semaines et le bien-être dont notre escorte avait joui, grâce aux cadeaux des mandarins et à quelques avances de solde faites sur la caisse de l'expédition, avaient un peu relevé le moral de nos Annamites, que la longueur de notre voyage effrayait déjà. Ils n'avaient point compté, au départ, sur une absence aussi prolongée, et pendant la période de fatigue et d'isolement que nous avions traversée entre Vien Chan et Luang Prabang, j'avais remarqué chez eux maint symptôme de découragement et de nostalgie qui m'avait inquiété. Ils étaient tous mariés et presque tous pères de famille ; chez les Chinois et chez les

1. On ne peut s'empêcher d'être encore une fois frappé de l'amertume que renferme tout ce passage et de renvoyer le lecteur aux précédentes appréciations (Voy. p. 10, 142, 159, 189, 271, etc.).

Annamites on se marie de très bonne heure : le célibat passe pour un état contre nature. Ma connaissance de la langue annamite[1] et les relations antérieures que j'avais eues avec quelques-uns de ces jeunes gens, dont deux étaient employés comme miliciens à la préfecture de Cholen avant le voyage, me faisaient le confident naturel de leurs inquiétudes. « *Ong Quan* (Monsieur le chef), m'avaient-ils dit souvent, lorsque je les amenais avec moi sur le fleuve faire des sondages, ne sommes-nous pas allés assez loin encore et n'avez-vous point déjà sur votre carte assez de rochers, assez de cataractes, assez de détours ? Jusqu'où irons-nous donc ainsi ? » — « Nous voulons savoir, leur répondais-je, d'où vient ce fleuve, et c'est lui qui nous mène. Où ? Nous n'en savons pas plus que vous. Mais nous irons, si nous le pouvons, jusqu'à ses sources. » — Ils soupiraient alors en regardant l'eau large et profonde. « C'est bien loin cela, disaient-ils, et ce grand fleuve n'est pas près de finir. » — « Qu'en savez-vous ? leur répondais-je pour les encourager. Il sort peut-être tout formé d'un grand lac, et, dans ce cas, demain vous pouvez en voir la fin. » Cette porte ouverte à l'espérance suffisait pour ranimer leurs courages et ramener la gaieté naturelle à leur race. Je les surprenais demandant aux indigènes des nouvelles du lac qui donnait naissance au Mékong, et on leur répondait souvent de façon à confirmer leur secret espoir. Les habitants de l'Indo-Chine ont conservé la vague tradition de leur ancien lieu d'origine, ce plateau de l'Asie centrale, couvert de lacs immenses qui déchargent leurs eaux au dehors par de grandes rivières, et ils attribuent volontiers une origine lacustre aux fleuves dont ils habitent les rives. C'est d'après leurs dires que les anciens géographes ont cru longtemps à l'existence d'un grand lac d'où seraient sortis à la fois le Ménam et le Mékong. Le lac de Ta-ly, qui se déverse par un bras considérable dans ce dernier fleuve, justifie jusqu'à un certain point cette tradition[2].

Je m'apercevais que les Annamites avaient recueilli un bruit de cette nature à leur figure rayonnante et à leur entrain dans l'exécution de tous les travaux qu'on leur demandait. Je m'en félicitais vivement. Tout pouvait dépendre, à certain moment, de la fermeté de leur attitude. Ce fut donc avec une véritable satisfaction que je les vis s'apprêter au départ avec

1. Cette affirmation est utile à relever et répond en partie à certaines appréciations qui se sont produites depuis la mort de l'auteur. Dans l'ouvrage posthume qui a pour titre : *De Paris au Tibet*, nous avons signalé d'autres indications de ce genre, relatives à l'étude ou à la connaissance des langues et dialectes de l'extrême Orient par Francis Garnier.

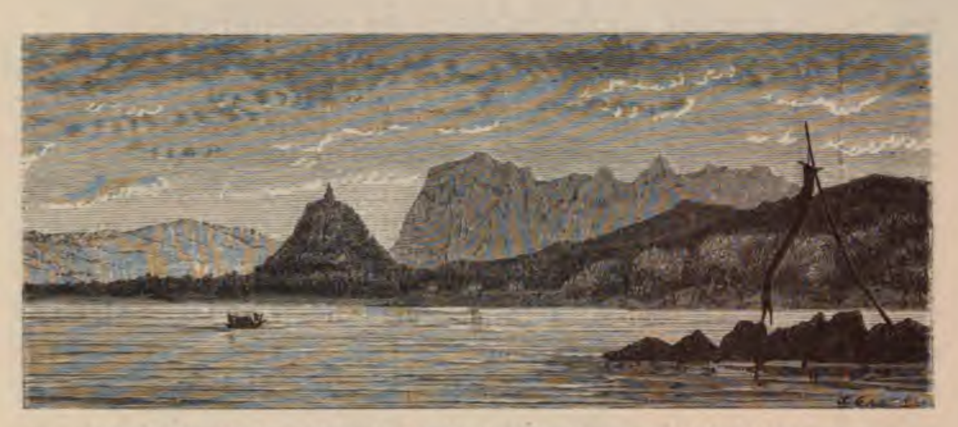
2. On verra dans la suite de la narration que Francis Garnier, à la tête d'une partie de la Commission, et malgré les dangers que la rébellion mahométane faisait courir aux explorateurs, pénétra jusqu'à Ta-ly fou, capitale des révoltés, et reconnut le lac sur les bords duquel est située cette importante ville.

gaieté, et ne pas s'émouvoir des prédictions d'attaque à main armée que ne nous ménageaient pas les Laotiens. La valeur éprouvée de leurs armes européennes, le peu de cas qu'ils faisaient des sabres, des flèches ou des fusils à pierre des indigènes, et, par-dessus tout, l'extrême confiance que leur inspirait notre présence, en faisaient de précieux auxiliaires. Notre état de santé, à ce moment, ne laissait rien à désirer. Seules nos ressources pécuniaires, considérablement réduites par un séjour d'une année entière dans le Laos, étaient insuffisantes pour le trajet que nous avions encore à accomplir [1].

1. Voir note, p. 320.



Char du Bouddha dans une grotte-sanctuaire. — Dessin de E. Thérond.



Tât de Phou Kiéo. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Delaporte.

CHAPITRE X

Départ de Luang Prabang. — Les grottes de Pak Hou. — Une source du Ménam. — Pak Ben. — Une barque en perdition. — Pak Ta. — Xieng Khong. — Les volcans de Ban Tanoun. — Graves difficultés. — Les sauvages Lemeth. — Départ de Xieng Khong. — Ruines de Xieng Hai et de Xieng Sen. — Fragments d'histoire rétrospective. — Arrivée au rapide de Tang Ho. — Un coin du paradis terrestre. — Route du fleuve à Muong Lim.

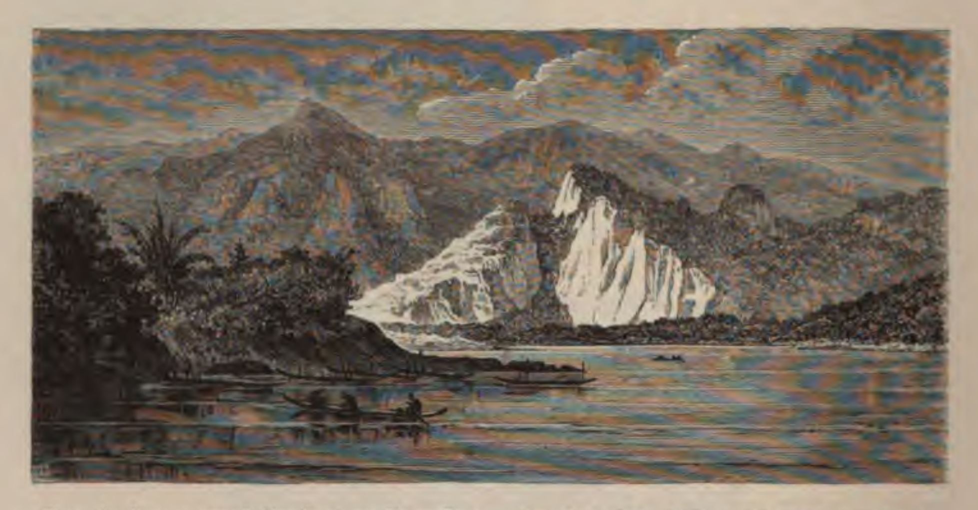
Au moment de notre départ de Luang Prabang, l'effet des premières pluies s'était déjà fait sentir sur le fleuve, dont les eaux étaient montées de près d'un mètre. Nous nous embarquâmes le 25 mai au matin ; une jolie brise de sud-ouest et la fraîcheur naturelle de notre route aquatique nous promettaient une journée plus agréable que celles que nous venions de passer à notre campement.

Un peu au-dessus de la ville, le fleuve se rétrécit et reprend son aspect sauvage et tourmenté. Les montagnes riveraines déroulent leurs crêtes dentelées et leurs surfaces rocheuses; leurs derniers gradins surplombent les bords du fleuve et sont souvent ornés d'une pyramide, tombeau d'un bonze pieux ou châsse d'une relique imaginaire, dont la forme élancée s'harmonise avec le paysage. Un peu au-dessus de Luang Prabang, sur la rive gauche, s'élève un de ces *Tât*, pittoresquement situé à l'angle formé par le fleuve et l'embouchure d'un petit affluent. La montagne qui lui sert de piédestal s'appelle Phou Kiéo. Un peu plus loin, sur la rive opposée, et à l'entrée d'une de ces cavernes naturelles si fréquentes dans les formations calcaires, s'élève une gigantesque statue de Bouddha.

Nous arrivâmes le soir au confluent du Nam Hou, rivière dont le commandant de Lagrée avait songé un instant à remonter le cours [1]. Vis-à-vis

1. Voy. p. 310 et 320.

de son embouchure s'élèvent, sur la rive droite du fleuve, de hautes falaises à pic, dans le flanc desquelles s'ouvre une grotte plus profonde encore que la précédente, et que les indigènes ont transformée en sanctuaire. Nous y montâmes à l'aide d'un escalier pratiqué dans le roc. Les déchirures du rocher forment, au bas de la gigantesque et irrégulière ouverture de la grotte, une sorte de balcon dont la main de l'homme a complété et régularisé les piliers et la rampe. De là le coup d'œil que présente le fleuve est imposant. Ce ne sont plus ces perspectives infinies où le bleu des eaux et le bleu du ciel se fondent ensemble sous une éclatante lumière ; où de lointaines lignes de palmiers et de cases, à demi cachées sous leur ombre, arrêtent seules les contours d'un paysage à la fois monotone et immense. Ici, le fleuve n'atteint



Vue du fleuve, avant d'arriver au Nam Hou. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Delaporte.

pas 300 mètres de large ; son cours sinueux est borné de toute part par des murailles rocheuses, que surmontent les bizarres dentelures des montagnes du second plan. A une dizaine de mètres au-dessous du spectateur, les eaux, déjà boueuses et toujours rapides, baignent le pied de l'escalier qui conduit au balcon, et repoussent contre le rocher la barque légère qui nous attend. C'est une admirable tribune pour assister aux courses de pirogues, si fréquentes au Laos, ou pour jouir des illuminations à l'aide desquelles les indigènes savent rehausser l'éclat de leurs nuits tropicales. A quelque distance de là, les eaux noires et calmes du Nam Hou se mélangent aux eaux jaunâtres du Cambodge, et la ligne de démarcation qui les sépare s'éloigne ou se rapproche de l'embouchure de la rivière, suivant le rapport variable de la vitesse des deux courants. Vis-à-vis de nous, sur la rive gauche, un

banc de sable tranche, par sa teinte dorée, sur la couleur sombre des roches avoisinantes, derrière lesquelles le soleil a déjà disparu et dont les cimes s'enlèvent noires sur un ciel rouge.

Après avoir joui un instant de ce paysage extraordinaire, nous entrâmes dans la grotte. Des Bouddhas de toutes les dimensions sont perchés dans les recoins; des fleurs, des banderoles, des parasols, des ex-voto de toute nature décorent les autels. La lueur des torches qui nous éclairent fait vaciller de grandes ombres dans les profondeurs de ce temple naturel, et grimacer la figure ordinairement si placide du prophète de Kapilavastou. Malgré



Entrée de la grotte de Pak Hou. — Dessin de E. Tournois, d'après un croquis de M. Delaporte.

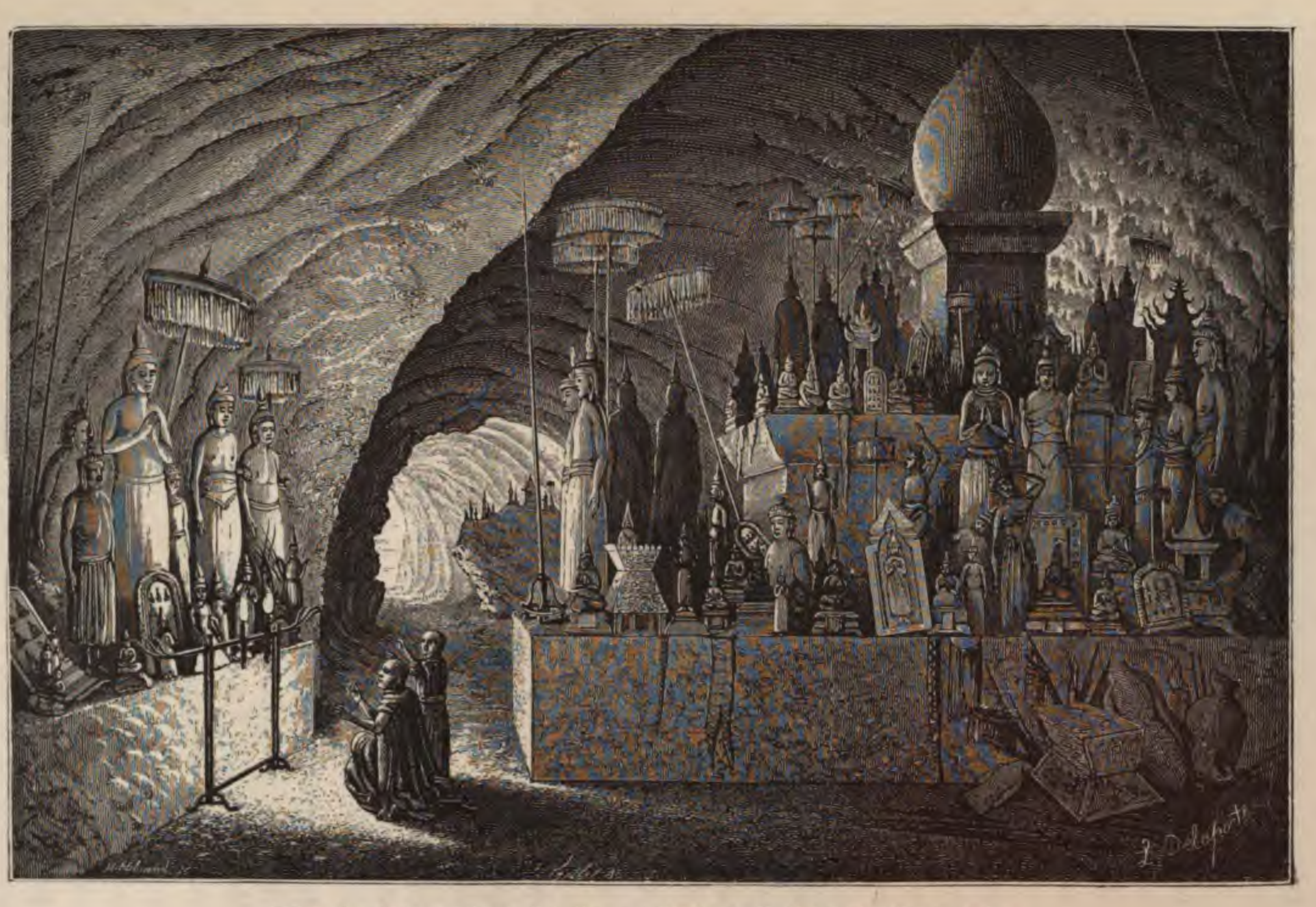
l'originalité de cette décoration religieuse, je me demandais si elle ne rabaissait point la sauvage grandeur de cette caverne, et si l'éclat des stalactites n'eût pas été préférable aux dorures défraîchies et aux couleurs, ternies par l'humidité, des colifichets bouddhistes. Ce sont surtout les voyageurs et les bateliers du fleuve qui composent la pieuse clientèle de cette grotte; les prêtres qui la desservent et qui habitent sur la rive opposée, au village de Pak Hou, ne manquent jamais de fleurs ni d'offrandes. A l'époque des hautes eaux, le courant vient affleurer l'entrée même de la grotte. En 1856, une crue exceptionnelle l'inonda en partie, et les habitants ont marqué la hauteur à laquelle l'eau s'éleva, par une ligne rouge tracée un peu plus loin sur la paroi unie et verticale du rocher. Cette ligne accuse

un écart de 17^m,50 entre le niveau des plus basses eaux et celui de l'inondation de cette année-là. La différence normale, résultant de la moyenne de plusieurs années ordinaires, n'est que de 10^m,70.

Les maisons du village de Pak Hou s'échelonnent sur la rive gauche, derrière le banc de sable dont je viens de parler, qui forme une espèce de crique ou de port naturel dans lequel nos pirogues s'étaient déjà amarrées pour la nuit. Cette station était, à tous les points de vue, exceptionnellement confortable, car, au lieu de nos étroites pirogues, des cases bâties sur le sable, à l'intention des voyageurs, devaient nous servir de dortoirs.

La nuit allait venir : je me hâtai de faire préparer une barque légère pour aller tenter quelques sondages, et, conduit par deux rameurs, je remontai pendant un mille ou deux le cours du Nam Hou. Le courant était nul, l'onde aussi transparente et silencieuse que les eaux du Cambodge étaient troublées et bruyantes. En glissant le long de la muraille de roche qui forme, sur la rive droite, une berge entièrement à pic de plus de 350 mètres de hauteur, ma barque produisait un léger clapotis, dont le bruit argentin vibrait comme un écho dans la pure atmosphère de cette nuit paisible. A une hauteur énorme au-dessus de ma tête planaient des oiseaux de proie attardés, qui rejoignaient leurs nids placés hors d'atteinte dans quelques crevasses de rocher. Leurs cris rauques et discordants devinrent de plus en plus rares. Je fis cesser de ramer pour jouir à mon aise du moment de calme et de fraîcheur que ramènent les premières étoiles et qui est si délicieux dans les pays chauds. On n'entendit bientôt plus que le sourd et monotone murmure du grand fleuve et la douce chanson des insectes nocturnes, racontant aux buissons de la rive leurs mystérieuses amours.

Après une journée agitée et laborieuse, passée dans cette fiévreuse activité d'esprit qu'un travail ininterrompu, qu'une attention de chaque minute exaspèrent, il me semblait doux de prendre ainsi à la dérobée un instant de repos, et d'admirer à mon aise une de ces scènes devant lesquelles il m'était interdit de rêver pendant le jour! Quelle aride besogne que celle d'un géographe, et quelle monotone contemplation que celle d'une boussole et d'une montre! Combien j'enviais ceux de mes collègues que leurs occupations ne privaient pas, du moins, du plaisir du voyage et qui voyaient se dérouler devant eux de nouveaux paysages sans autre souci que de les admirer! Hélas! plus ces paysages étaient variés, et moins j'avais de loisir. Voici une montagne! vite un relèvement; une rivière! quel est son nom et d'où vient-elle? un village! plaçons-le sur le bord! un rapide! où est le chenal et quelle est la plus grande profondeur de l'eau? Une distraction d'une



Sanctuaire de la grotte de Pak Hou. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

seconde ne m'était point permise. Cette gymnastique continuelle de l'esprit appliquée à un objet restreint, cette préoccupation géographique incessante, qui ont été mon lot pendant deux ans, m'ont rendu tellement étranger à ce que j'appellerai les jouissances pittoresques du voyage, que je le referais volontiers aujourd'hui rien que pour les goûter tout à mon aise[1] !

La nuit était devenue fort noire ; mes Laotiens, immobiles jusque-là et silencieusement accroupis aux extrémités de la barque, me tirèrent de ma rêverie ; le courant du Nam Hou nous portait insensiblement vers le fleuve ; il fallait revenir au campement, dont, à peu de distance, la lueur éclairait la rive.

Le lendemain, notre navigation se hérissa de difficultés. Après s'être dirigé au nord-est depuis Luang Prabang, le fleuve s'abaisse graduellement dans une direction absolument opposée, en se débattant au milieu de roches énormes et de montagnes de plus en plus abruptes. Une fois établi dans cette nouvelle direction, son lit se nettoie sans s'élargir ; les montagnes s'allongent parallèlement à ses rives, et l'encadrent en formant plusieurs plans régulièrement étagés. La végétation, d'un aspect plus uniforme, perdrait complètement son aspect tropical, n'étaient les nombreux bananiers sauvages qui se mêlent aux bombax sur les rives du fleuve, et les quelques palmiers gigantesques qui se dressent çà et là sur les cimes des rochers calcaires. Des pins couronnent les lignes de faîte et nous rappellent les paysages de la patrie absente.

Les villages sont très clairsemés sur notre route. Quelques-uns sont habités par des Laotiens fugitifs des principautés du Nord, surtout de Muong Kun ou de Xieng Tong. Mais les sauvages sont ici plus nombreux que les Laotiens. Ils appartiennent généralement à la tribu des Khmous. On aperçoit leurs villages échelonnés sur les montagnes du second plan, et de légères colonnes de fumée, s'élevant des cimes, ou rampant le long des ravins qui les flanquent, révèlent une exploitation forestière et l'incendie par lequel on prépare les semailles de la saison.

Le 27 mai, nous changeâmes de barques et d'équipage à Ban Cokhe ; le lendemain, nous arrivâmes à Ban Tanoun, village situé sur la rive droite du fleuve, et à peu de distance duquel on avait signalé au commandant de Lagrée des volcans en activité. Notre géologue, le docteur Joubert, fut détaché de l'expédition pour aller examiner de près la localité. M. de Carné se joignit à lui. Ces messieurs devaient nous rejoindre à Xieng Khong.

Le 29 mai, nous passâmes devant l'embouchure d'une petite rivière, le

1. Voy. *De Paris au Tibet*, p. 187 et 195.

Sé Ngum, peu intéressante en elle-même, mais importante à signaler, parce que du versant opposé de la chaîne qui lui donne naissance descend la branche la plus orientale du Ménam. Les sources des deux cours d'eau ne sont séparées que par un très faible intervalle, et d'après les renseignements des indigènes il suffirait, à l'époque des hautes eaux, de traîner une barque pendant un ou deux milles, sur un terrain assez uni, pour sortir du bassin du Mékong et naviguer dans celui du Ménam. Est-ce cette proximité qui a donné lieu à l'indication hypothétique portée sur nos anciennes cartes, et d'après laquelle les deux fleuves communiquaient entre eux[1] ?

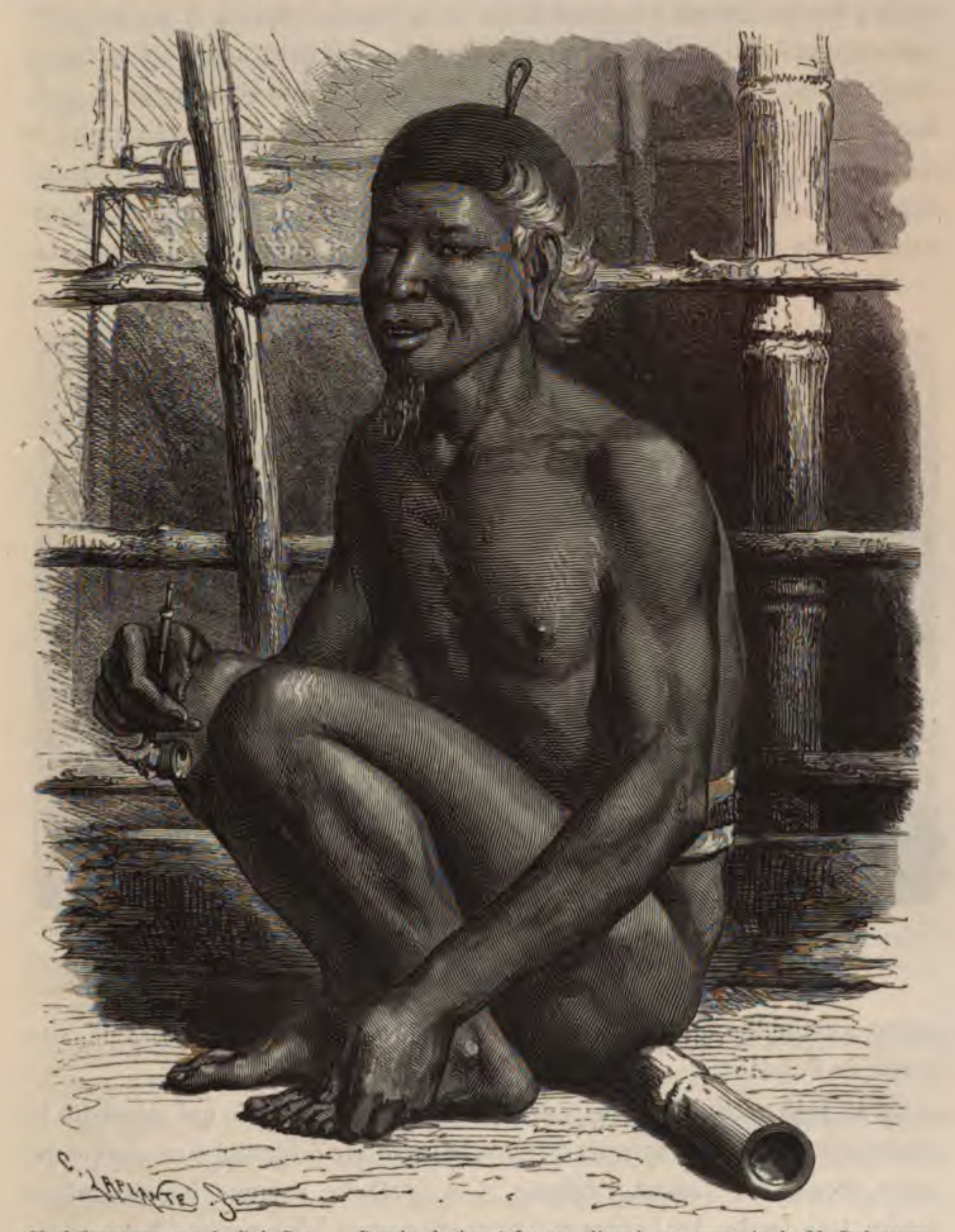
Nous nous arrêtâmes vingt-quatre heures au village de Pak Ben, qui était notre second relais entre Luang Prabang et Xieng Khong. Une jolie petite rivière venant du nord se transforme à peu de distance de son embouchure en un torrent poissonneux, et rejoint le Mékong à l'est du village, habité en grande partie par des sauvages. Le chef de la localité appartenait lui-même à cette race et se montra très empressé et très hospitalier. La crue du fleuve atteignait en cet endroit 3 mètres environ.

Le 31 mai, nous quittâmes Pak Ben, et le fleuve, dont la direction générale continuait d'être l'ouest quelques degrés sud, s'enfonça entre de hautes falaises rocheuses, couronnées de végétation et d'un aspect extrêmement pittoresque. Nous dûmes faire halte le soir le long d'un banc de sable. Au milieu de la nuit, je fus éveillé par le factionnaire annamite, qui me prévint que la barque du petit chef laotien qui nous accompagnait s'était détachée et avait été emportée par le courant. Son propriétaire s'y trouvait endormi. Nos bateliers, réveillés en sursaut, témoignaient la plus grande anxiété; quelques-uns étaient montés à la hâte dans une autre pirogue pour essayer d'atteindre ce malheureux avant qu'il fût jeté par le courant au milieu des rochers. Arriveraient-ils à temps pour empêcher une catastrophe? A trois ou quatre milles en aval de nous existait un rapide, formé, comme la plupart de ceux que l'on rencontre dans cette partie du fleuve, par les bancs de cailloux que les torrents des montagnes accumulent à leur embouchure. La pirogue du chef endormi sera certainement chavirée par le courant, et le malheureux asphyxié par l'eau avant qu'il ait le temps de se reconnaître, si ceux qui le poursuivent ne parviennent pas à l'atteindre.

Ils font force de rames : cette lutte au milieu de la nuit, entre la fatalité qui emporte cet insouciant dormeur et la providence qui lui suscite des sauveurs, a quelque chose de saisissant. On frissonne à la pensée qu'au

1. Cette indication géographique est précieuse à noter et pourra, sans doute, être utilisée plus tard dans l'intérêt du commerce indo-chinois.

milieu de ce bruit sourd, qui du rapide arrive jusqu'à nous, on va peut-être distinguer, troublant le calme de la nuit, le premier cri, le



Chef des sauvages de Pak Ben. — Dessin de Janet Lange, d'après un croquis de M. Delaporte.

dernier peut-être, d'un homme réveillé en sursaut au milieu des vagues.

Il y a longtemps que le bruit des avirons de la barque de sauvetage a cessé de se faire entendre. L'attente se prolonge jusqu'au jour, et ce n'est qu'à la halte du déjeuner que nous voyons revenir les deux barques avec

tous ceux qu'elles portaient. Le chef avait été réveillé par les cris de ceux qui le poursuivaient, mais qui étaient encore trop loin de lui, au moment où sa pirogue arrivait à une centaine de mètres du rapide. Avec une présence d'esprit qui ne doit pas surprendre chez des gens à qui ces sortes de dangers sont familiers, il s'était immédiatement rendu compte de sa position, avait saisi une pagaye, et en quelques coups vigoureux avait quitté le fil du courant et abordé la rive la plus proche. La petite pirogue fut ensuite ramenée par l'équipage de la barque, bien heureux de sa fructueuse poursuite. Ou je me trompe fort, ou notre petit chef aura fait faire une sta-



Passage du rapide appelé Keng Lé. — Dessin de M. Delaporte.

tuette à Bouddha, qui augmentera le nombre des ex-voto déposés dans la grotte de Pak Hou.

Le 1er juin, nous eûmes à franchir un rapide, Keng Lé, qui nécessità le déchargement de nos barques : c'était la première difficulté sérieuse depuis notre départ de Luang Prabang. Cet obstacle vaincu, la navigation devint très facile, les berges moins rocheuses et plus nettes. Nous aperçûmes dans l'ouest les sommets d'une chaîne de montagnes de 1000 à 1200 mètres d'élévation moyenne, paraissant courir régulièrement du nord au sud. Cette barrière allait arrêter le long détour à l'ouest que décrivait le Mékong depuis Luang Prabang et le redresser enfin dans la direction du nord. Les sinuosités disparurent, le lit s'élargit, le courant diminua, et les

pentes douces et régulières qui de la rive droite conduisaient aux sommets de la chaîne, se couvrirent d'habitations et de cultures.

Le 2 juin, nous nous arrêtâmes quelque temps à Ban Hatsa, joli village situé sur la rive gauche; le lendemain, nous arrivions à Pak Ta, dernière étape de notre route avant Xieng Khong.

Comme son nom l'indique, Pak Ta (embouchure du Ta) est situé au confluent du Nam Ta et du grand fleuve. C'est un village considérable. Pendant que l'on préparait les nouvelles barques que nous ne devions cette fois quitter qu'après notre arrivée à Xieng Khong, nous visitâmes les pagodes de Pak Ta. Dans l'une d'elles se trouvait une cloche d'un travail soigné et d'une finesse d'exécution qu'on ne rencontre à un égal degré qu'en Europe. Ce n'était évidemment pas là un produit indigène, et la légende chinoise qui en ornait la base ne pouvait être l'indice d'un autre lieu d'origine que le Tong-king ou le Yun-nan. J'inclinerais volontiers pour le premier de ces deux pays, le nom d'empereur rappelé dans la date ne se rapportant à aucun des souverains chinois des deux derniers siècles, dont j'avais alors les noms assez présents à la mémoire.



Cloche trouvée dans la pagode de Pak Ta. — Dessin de M. Rapine.

Un peu au-dessus de Pak Ta, le fleuve traverse, par un retour au sud-ouest, la chaîne dont il a longé jusque-là le versant est, et l'on retrouve de nouvelles difficultés de navigation. Nous franchissions en ce moment les frontières du territoire de Luang Prabang et nous entrions dans la grande province de Muong Nan, dont Xieng Khong est la seconde ville.

Au delà, le fleuve s'épanouit dans une grande plaine, telle que depuis Vien Chan nous n'en avions plus rencontré, et il reprend son cours au nord-ouest. Le 4 juin au soir, nous campâmes sur un banc de sable. A l'horizon, subitement élargi, nous apercevions, du côté de l'ouest et du nord, les sommets lointains et bleuâtres de grandes chaînes dont les derniers contreforts venaient mourir en légères ondulations sur les rives du fleuve.

Le lendemain, à huit heures du matin, nous mettions pied à terre à Xieng Khong, où l'on achevait à la hâte les quatre cases destinées à nous

recevoir. L'accueil des autorités fut bienveillant et empressé, et le gouverneur de la ville, qui était la seconde autorité de la province de Muong Nan, vint le soir même rendre visite au commandant de Lagrée. Nos barques furent déchargées et retournèrent à Pak Ta, après que ceux qui les montaient eurent reçu la rémunération habituelle. Nous nous trouvions maintenant hors de la zone d'influence et d'action du roi de Luang Prabang.

MM. Joubert et de Carné nous rejoignirent le 9 juin : les phénomènes volcaniques que notre géologue avait reconnus étaient, comme d'habitude, beaucoup moins considérables qu'auraient pu le faire croire les récits des indigènes. Un terrain déprimé et crevassé, laissant échapper des gaz sulfureux, carboniques et de la vapeur d'eau, remplaçait le cratère en éruption qui avait été signalé. Ces traces d'action volcanique existent en deux endroits différents appelés par les indigènes Phou Fay Niaï et Phou Fay Noï, « montagne du grand feu » et « montagne du petit feu ». Ils se déplacent lentement, en détruisant la végétation sur leur passage, en calcinant les troncs des grands arbres, et en déposant du soufre cristallisé. Phou Fay Niaï occupe actuellement une surface de 7 à 800 mètres de long sur 300 de large. Sur cet emplacement, le sol résonne sous le pied comme s'il existait au-dessous une cavité profonde. En appliquant l'oreille contre terre, on perçoit un bruit sourd, très éloigné, qui, au dire des indigènes, augmente souvent de force et devient perceptible à distance. Cette crevasse paraît cheminer vers le sud ; on peut suivre pendant plusieurs kilomètres la route qu'elle a déjà parcourue. Les indigènes recueillent le soufre déposé sur les parois des crevasses. Nulle part M. Joubert ne constata l'existence de centres d'éruption. Le volcan annoncé se réduisait donc à de simples fumerolles.

Les pourparlers s'étaient engagés dès le lendemain de notre arrivée à Xieng Khong avec le gouverneur de cette petite ville. C'était, je crois l'avoir déjà dit, la seconde autorité de la grande province de Muong Nan. Malgré sa bienveillance naturelle et son désir de nous être agréable, il ne pouvait se résoudre à nous laisser franchir la frontière de Siam : les lettres de Ban Kok dont nous étions porteurs nous accordaient la libre circulation sur tout le territoire siamois ; mais il n'y était pas indiqué que nous pussions en sortir. Prendre sur lui de nous y autoriser épouvantait le timide fonctionnaire. Placé à un poste avancé et périlleux, il avait pour habitude de n'agir qu'avec une extrême circonspection que justifiaient d'ailleurs les nombreuses guerres dont cette partie du Laos, tour à tour disputée entre Siam et Ban Kok, avait été le théâtre. Il aurait voulu nous faire conduire à Muong Nan ou tout au moins obtenir de nous que nous attendissions la

réponse du gouverneur de la province à notre demande de sortir du territoire siamois. Tout ce qu'il pouvait accorder à la rigueur était de nous faire conduire à Xieng Haï, autre petite province dépendant de Ban Kok, et située un peu plus près du territoire birman. M. de Lagrée n'eut pas de peine à lui démontrer qu'aux termes mêmes de notre passeport nous avions le droit d'aller au moins jusqu'à la frontière. En conséquence, il le mit en demeure de nous fournir des barques pour remonter le fleuve jusqu'au point limite des possessions birmanes. Ce trajet était évidemment autorisé par nos passeports, qui spécifiaient la libre circulation sur « tout » le territoire siamois. « Mais, objectait le gouverneur de Xieng Khong, le point où je vous ferai ainsi conduire est en pleine forêt; vous n'y trouverez ni vivres, ni moyens de transport pour aller plus loin. D'ailleurs, le fleuve cesse en ce point d'être navigable et il vous faudra cheminer par terre. » — « Peu vous importe, répliquait M. de Lagrée, c'est là mon affaire et non la vôtre. »

On se rappelle sans doute que nous étions partis sans passeports de la cour d'Ava. L'amiral de la Grandière avait essayé de les obtenir par l'intermédiaire de Mgr Bigaudet, évêque catholique français, qui jouissait d'une certaine influence auprès du souverain de la Birmanie; mais, dans l'intervalle, une révolution de palais avait renversé le prince régnant, et ses trois frères cadets avaient assassiné leurs deux frères aînés, sans parvenir cependant à s'emparer du pouvoir. Ils s'étaient alors réfugiés chez les Anglais, qui les avaient repoussés, puis chez les Karens. Les troubles qui suivirent cet assassinat avaient empêché le gouvernement birman de répondre aux communications faites à notre sujet.

M. de Lagrée pouvait cependant se prévaloir de cette démarche pour affirmer aux autorités birmanes que la cour d'Ava avait été prévenue de notre voyage. Il écrivit dans ce sens une lettre au roi de Xieng Tong, prince laotien de qui relevait le territoire qui confinait immédiatement à Xieng Khong et auprès duquel résidait un agent birman. Il lui demandait le passage sur ses États et l'autorisation de se procurer les moyens de transport nécessaires; il l'assurait de nos dispositions amicales et du but entièrement pacifique et scientifique de notre mission.

Un courrier spécial partit le 10 juin pour porter ce message et les présents qui l'accompagnaient. Ceux-ci, tous destinés au roi de Xieng Tong, se composaient d'un tapis de pied, d'un éventail, d'une pièce d'étoffe algérienne et de quelques menus objets, pipes, savon, mouchoir, etc. Si nous avions eu conscience des fréquentes relations commerciales qui existaient entre les États Shans de la Birmanie et les colonies anglaises, nous n'au-

rions probablement pas osé offrir des objets qui ne pouvaient donner qu'une bien pauvre idée de nos ressources [1]. Mais nous étions habitués à voir les moindres marchandises européennes exciter la plus vive admiration et la plus ardente convoitise chez les Laotiens du sud ; cela avait rehaussé à nos propres yeux la valeur de ces objets d'échange. D'ailleurs il s'agissait moins de séduire le roi Xieng Tong que de faire acte de déférence.

Cependant les autorités de Xieng Khong se décidaient à réunir les barques nécessaires. Ce n'était pas sans difficultés et sans lenteurs : la circulation commerciale du fleuve est ici absolument nulle et les moyens de navigation très restreints ; les grandes pirogues deviennent extrêmement rares, et les bateliers adroits sont introuvables.

En raison de tous ces obstacles, notre départ fut remis au 14 juin. Nous en profitâmes pour visiter Xieng Khong et ses environs.

Le village de Xieng Khong est entouré d'un fossé et d'une forte palissade ; un petit ruisseau le divise en deux parties, et les rives en sont reliées par un pont en bambou, plus pittoresque que solide ; la forêt qui entoure le village est sillonnée de sentiers d'une largeur inaccoutumée : ce sont presque des routes. Cependant les légers chars laotiens du sud ont disparu. Quelques éléphants, traînant de lourdes pièces de bois de teck, qui commence à faire son apparition, croisent d'un pas lourd et nonchalant les convois de bœufs porteurs qui vont et qui viennent. Un de ces sentiers s'enfonce dans la direction du sud-est. C'est la route de Xieng Maï, ville située à dix ou douze jours de marche.

Le mot de Xieng remplace, dans la région où nous sommes arrivés, le mot de Muong, employé dans le sud pour désigner le chef-lieu de la province. On dit ici « aller au Xieng » comme on disait avant « aller au Muong ».

Le commerce par terre n'est guère plus actif que le commerce par eau, et se réduit aux denrées de première nécessité, telles que le sel, devenu ici de plus en plus rare, et que l'on tire du sud du Laos, de Nong Kay.

L'aspect de la campagne est assez triste et la population clairsemée. Elle est mélangée de sauvages en proportion assez considérable pour avoir perdu complètement sa physionomie laotienne. Le toupet de cheveux porté crânement, à la mode siamoise, a disparu, et les habitants, qu'ils soient laotiens ou de race sauvage, conservent les cheveux longs. Ils les relèvent en chignon sur le côté de la tête et ont tous adopté la mode birmane du turban. Les femmes attachent souvent une plaque d'argent au

1. Voy. p. 10, 142, 159, 189, 232, 264, 268, 271, 320, 324, 325, 379 et 389.



Pont en bambou à Xieng Khong. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

nœud de leur chevelure. Elles sont plus vêtues que dans le sud ; leur teint est plus clair et leur visage revêt une expression plus orientale et plus délicate.

Les costumes des sauvages ont un aspect rude et grossier ; le cuivre en fait le plus grand ornement : ce sont de longues épingles doubles en cuivre qui retiennent les cheveux sur la tête, des anneaux en cuivre qui entourent le cou, du fil de cuivre contourné en spirale qui sert de ceinture, des épingles de cuivre à grosse tête qui remplissent les trous énormes pratiqués dans le lobe des oreilles. Quelquefois aussi ces pendants d'un nouveau



Sauvages des environs de Xieng Khong. — Dessin de Janet Lange, d'après un croquis de M. Delaporte.

genre sont remplacés par de simples rouleaux de coton que leurs propriétaires tiennent à honneur de faire le plus gros possible ; quelques-uns mesurent de 2 à 3 centimètres de diamètre, et c'est à peine si le lobe de l'oreille, démesurément distendu, parvient à entourer d'un mince cordon de chair ce singulier ornement. Les hommes continuent à faire preuve d'une très grande simplicité de costume ; les femmes, au contraire, sont très vêtues et n'étalent jamais, comme les Laotiennes, leurs poitrines nues aux regards des curieux, que ce spectacle d'ailleurs attriste plus souvent qu'il ne les charme : elles portent une jupe de cotonnade bleue, bordée de blanc, et un petit veston bleu serré au corps. Leurs allures sont plus timides, plus modestes ; la plupart seraient gracieuses, sinon jolies, si les

pénibles travaux qu'elles partagent avec leurs maris ne durcissaient leurs traits et ne courbaient leur taille de bonne heure. La plupart portent leurs enfants derrière le dos dans une ceinture d'étoffe, pour garder leurs mains libres et n'interrompre leurs occupations que lorsqu'elles doivent donner le sein. Il n'est pas rare de voir des Laotiens prendre en mariage des femmes sauvages, et dans ce cas elles tiennent un rang égal à celui de leurs compagnes laotiennes.

Les sauvages de Xieng Khong appartiennent à la grande tribu des Lemeth, qui habite surtout la vallée du Nam Ta, sur la rive gauche du Mékong, et dont la majeure partie reconnaît l'autorité de Luang Prabang.

Les défrichements nombreux opérés aux environs de Xieng Khong rendaient les intermittences d'averses et de beau temps, qui caractérisent la saison des pluies, d'autant plus pernicieuses que le soleil était à ce moment au zénith et brûlait littéralement le sol. M. Thorel et moi fûmes atteints d'accès de fièvre, accompagnés de vomissements et de délire, et nous étions à peine rétablis quand il fallut nous remettre en route.

C'était cependant avec une vive satisfaction que nous reprenions notre voyage; il commençait à présenter cet imprévu et cette apparence de danger qui lui avaient manqué jusqu'alors. La facilité de circulation que nous avaient procurée les passeports de Siam touchait à sa fin : nous allions être livrés à nos propres forces, aux seules ressources de notre diplomatie. De plus, la région du fleuve que nous allions parcourir était, une fois encore, vierge de vestiges européens; le croquis de M. Duyshart nous avait indiqué la direction générale et les principaux incidents du cours du Mékong de Luang Prabang à Xieng Khong. A partir de cette dernière ville, rien ne nous enlevait le mérite de la découverte ou le plaisir de la surprise.

Nous eûmes quelque peine à nous procurer des provisions pour vivre pendant le temps que nous allions passer sans autre moyen de ravitaillement que la chasse. On nous prévenait, en effet, que les rives du Mékong redevenaient désertes jusqu'au lieu où nous devions nous arrêter pour attendre les moyens de transport demandés au roi de Xieng Tong. Au dernier moment cependant, grâce à l'intervention du gouvernement, des vivres nous arrivèrent en abondance, mais à un prix relativement élevé : ainsi nous payâmes 16 francs 100 kilogrammes de riz; le même prix, un cochon qui ne pesait guère que 60 kilogrammes, et des poules, au nombre d'une trentaine, à raison de 7 sous et demi la pièce.

Le 14 juin, à une heure de l'après-midi, nous quittâmes Xieng Khong sur six barques : c'était la dernière fois que nous devions nous servir, sur le

Cambodge, de ce mode de locomotion. La navigation du fleuve était alors facile, heureusement pour l'inexpérience de nos bateliers. Çà et là quelques roches isolées se montraient encore dans son lit; elles disparurent bientôt; le courant s'amortit : on sentait que la pente générale du sol était de nouveau très faible. De belles forêts s'élevaient sur les rives, qui s'aplanissaient de plus en plus.

A Xieng Khong le fleuve paraît venir du nord-ouest, mais tourne bientôt brusquement à l'ouest, et dans cette direction s'étend une plaine sans limites, dont l'horizon s'estompe à peine de légères et lointaines ondulations. Pour la première fois depuis Vien Chan, nous jouissions d'une vue étendue, au milieu d'un vaste paysage où le fleuve coulait paisiblement et à pleins bords dans un lit large et peu profond. Nulle part encore il n'avait eu d'aussi belles apparences de navigabilité. Ce ne devait être malheureusement qu'une trêve courte à ses fureurs.

A partir de ce point, le Cambodge décrit un long et paresseux détour vers le sud; on dirait qu'il se plaît à s'attarder dans cette plaine, à y reposer ses eaux de leur course effrénée au milieu des montagnes et des roches [1].

A l'extrémité de cette courbe, il reçoit les eaux du Nam Kok. Cette rivière, d'une largeur considérable, est alimentée par la chaîne qui sépare la vallée de la Salouen de celle du Cambodge, chaîne à laquelle les Birmans donnent le nom de Tanen Toung Gyi. Sur les bords de cette rivière se trouve la ville de Xieng Haï, appelée Xieng Raï dans quelques relations, et dont Mac Leod a visité les ruines en 1837. Ce chef-lieu de province, jadis très important et capitale d'un de ces nombreux royaumes laotiens qui se sont partagé l'Indo-Chine, mais qui ont facilité leur sujétion à Siam et à la Birmanie par des guerres acharnées les uns contre les autres, a été récemment reconstruit auprès des ruines de l'ancienne ville, et c'est aujourd'hui la résidence d'un gouverneur siamois. D'après une tradition Xieng Haï portait jadis le nom de Tsen Katsa Lakôn. Le roi qui changea ce nom en celui de Xieng Haï donna, dès sa naissance, des signes non équivoques de sa puissance future : il brisa tous les berceaux dans lesquels il fut placé et l'on dut lui en donner un en fer. On assure que ce berceau métallique subsiste encore au milieu des ruines du vieux palais. Ce prince étendit sa domination à une grande distance et donna en apanage à son fils la ville de Xieng Maï, qui s'appelait alors Muong Lamien, et à

1. Nous avons déjà fait remarquer que, dans sa description du Mékong, Francis Garnier parle souvent du fleuve comme s'il en descendait le cours, alors qu'en réalité il le remontait. C'est une illusion volontaire qui rend plus aisée la tâche du narrateur, mais que les lecteurs ne doivent point partager. Voy. note, p. 280, et p. 350.

sa femme la ville de Xieng Tong ou de Kema-Tunka [1]. Les vallées qu'arrosent le Nam Kok et ses nombreux affluents, à peine séparées par de légères ondulations, forment une zone admirable de fertilité et de richesse, faite pour devenir le centre d'un puissant royaume. Nous allions rencontrer, à très peu de distance au nord de l'embouchure de cette rivière, d'autres ruines et d'autres traditions historiques attestant que ce même lieu a souvent séduit les flots d'émigrants qui arrivaient de l'Asie centrale par les défilés montagneux du nord de l'Indo-Chine et qui essayaient de se répandre dans les vallées inférieures des grands fleuves de la péninsule.

Aujourd'hui cette belle région, située entre la principauté de Xieng Tong et celle de Xieng Maï, est presque entièrement inhabitée : objet de la convoitise des Siamois et des Birmans, et champ de bataille de ces deux peuples, aucun d'eux jusqu'à présent n'a été assez fort pour s'en assurer la possession exclusive, et elle est restée une sorte de terrain neutre, abandonné à la forêt et à ses hôtes naturels, propriétaires moins turbulents et plus sages que l'homme. Depuis quelques années cependant, les Siamois, ou plutôt les Laotiens qui reconnaissent leur autorité, ont timidement réoccupé la rive droite du Nam Kok. Peut-être n'est-ce pas pour longtemps.

Xieng Sen, dont les ruines s'étendent sur les bords même du Mékong, à trois ou quatre milles de son confluent avec le Nam Kok, est une des premières villes dont le nom apparaisse dans les chroniques laotiennes et siamoises. L'un des plus fameux rois laotiens, Thama Traï Pidok, régnait à Xieng Sen peu après le temps où Phra Ruang, le prétendu fondateur de l'ère siamoise, venait de construire la ville de Tang Khalok sur la branche orientale du Ménam, et de secouer le joug du Cambodge. Le fils de Phra Ruang, Phaya Souchara, fit fondre des canons et fortifier sa capitale. Bien lui en prit, car le roi de Xieng Sen l'attaqua, et, malgré le secours que le roi de Xieng Maï, Phromavadi, prêta à son cousin Phaya Souchara, celui-ci fut obligé de se soumettre à son adversaire et de lui donner sa fille en mariage. Thama Traï Pidok étendit sa domination sur tout le royaume de Phra Ruang, fonda au sud de Sangkhalok la ville de Phitsanoulok, et, s'avançant beaucoup plus loin encore, établit un de ses fils roi de Lophaboury, à peu de distance de l'emplacement où s'éleva plus tard Ayuthia. Un autre de ces fils fut roi à Xieng Haï et lui succéda sur le trône de Xieng Sen. A partir de ce moment commença entre la race siamoise et la race laotienne une suite de guerres qui durèrent sept générations.

Il est difficile de donner une date, même approximative, à tous ces événe-

1. Contraction de deux noms de ville pali : *Kemarata* et *Tunkaboury*.
(*Note de l'auteur.*)

ments, dans lesquels il ne faut voir qu'un épisode de la longue lutte soutenue par les Thaï Noi ou « petits Thaï », branche cadette de la race laotienne, pour conquérir leur indépendance. Phra Ruang était né, suivant les uns, en 950 du Bouddha, suivant les autres, en 1500; ceux-ci lui attribuent la fondation de l'ère usitée aujourd'hui au Laos, en Birmanie et à Siam, et qui commence à 638 après J.-C. ; d'autres font intervenir, dans la lutte soutenue par son fils contre le roi de Xieng Sen, le célèbre apôtre bouddhiste Buddhaghosa, que les chroniques singalaises font vivre dans la première moitié du cinquième siècle. Tout ce que l'on peut affirmer, au milieu de tant de contradictions, c'est que les princes dont nous venons de citer les noms ont existé et que nous n'avons pas affaire ici, comme en d'autres récits, à des personnages purement légendaires.

Nous nous arrêtâmes une heure ou deux auprès des ruines de Xieng Sen. La destruction de cette ville remonte à plus d'un demi-siècle et forme un épisode des guerres qui suivirent la révolte de Xieng Maï contre la Birmanie ; cette dernière principauté se souleva en 1774 contre le successeur d'Alomprah et réclama la protection de Ban Kok, devenu récemment capitale de Siam en remplacement d'Ayuthia. On se rappelle sans doute qu'Ayuthia, fondée par Phaya Uthong en 1350, avait été détruite par les Birmans en 1767. C'est à la suite de cette rébellion que les États laotiens de la vallée supérieure du Ménam, Xieng Maï, Lakôn, Laphon, Muong Nan, Muong Phe, passèrent sous la domination de Siam.

Au-dessus des hautes herbes qui ont envahi l'emplacement de l'ancienne métropole du Laos septentrional, rien n'apparaît que la flèche d'un *Tât*, presque aussi considérable que celui que nous avions visité à Vien Chan. Des sentiers à demi effacés partent de la rive et s'enfoncent dans les broussailles; çà et là des monceaux de briques, des statues de Bouddha renversées; plus loin une aire bien nivelée et préservée de l'envahissement de la végétation par un dallage en brique ou en béton; ailleurs des colonnes en bois dur, sur lesquelles sont encore visibles des traces de dorure. Les cimes fleuries de quelques arbres à fruits, redevenus sauvages, dominent les hautes herbes et indiquent l'ancien emplacement des jardins de la ville.

Il faisait extrêmement chaud pendant que nous visitions ces vestiges sans intérêt; l'herbe formait des deux côtés de notre route une sorte de rempart mobile qui arrêtait le regard et d'où s'échappait par bouffées cette odeur chaude et malsaine particulière aux jungles vers le milieu du jour; à une faible distance, les cimes des forêts de teck qui couvraient la plaine limitaient l'horizon à l'ouest. Nous nous dirigions instinctivement de ce côté pour y chercher plus de fraîcheur et plus d'ombre, sur un

terrain plus déblayé, quand tout à coup le feuillage d'un jeune manguier s'agita violemment à côté de nous. Il faisait calme et ce mouvement intermittent devait avoir une autre cause qu'une rafale subite. Nous ne tardâmes pas à la découvrir : un rhinocéros s'appuyait avec force contre le tronc de l'arbre et réussissait à imprimer à la cime un mouvement d'oscillation qui faisait pleuvoir les fruits mûrs autour de l'énorme animal. Notre arrivée l'empêcha de consommer un repas qu'il avait si laborieusement gagné. Dès qu'il nous aperçut, il s'enfuit à travers la jungle en se frayant un large passage au milieu des herbes ; nous écoutâmes quelque temps le bruit de son pas lourd et rapide se perdant peu à peu dans les profondeurs de la forêt, et nul de nous ne songea à poursuivre le timide et inoffensif pachyderme.

Nous nous remîmes en route vers deux heures ; le fleuve était revenu au nord, et ne tarda pas à rentrer dans la zone de montagnes dont il s'était un instant dégagé. Le lendemain, la navigation redevenait aussi pénible que pendant les plus mauvais jours de notre passage entre Vien Chan et Xieng Cang. Le pays était absolument désert. Nous nous arrêtâmes le soir du 17 juin, sur les bords d'un torrent auprès duquel quelques gens de Xieng Maï avaient installé leur campement, au retour d'une expédition dans les forêts avoisinantes. Ils étaient occupés à façonner en gâteaux la cire qu'ils avaient récoltée. Les rayons étaient fondus au feu, soumis à une forte pression, et la cire liquide, débarrassée de toute impureté, coulait dans un moule en forme de segment de sphère. Nous achetâmes deux de ces gâteaux pour nous fabriquer des bougies, et nous les payâmes à raison d'un tical ou de 3 francs la livre.

Le 18 juin, nous arrivâmes au pied du rapide nommé Tang Ho, qui, dans cette saison, offre un obstacle insurmontable à la navigation du fleuve. Un sala était construit sur la rive droite, territoire birman appartenant à Xieng Tong. La rive gauche ne cessait d'être siamoise qu'à une assez grande distance en amont. Nous étions arrivés à l'extrême limite du pays dans lequel nos passeports nous assuraient une libre circulation. A partir de ce moment, le sort de notre voyage dépendait de circonstances imprévues. La réponse à la lettre qui avait été expédiée au roi de Xieng Tong ne pouvait nous parvenir avant une semaine ou deux. M. de Lagrée dépêcha un courrier au gouverneur de Muong Lim, province dépendant de Xieng Tong, et du chef-lieu de laquelle nous étions peu éloignés, pour le prévenir de la demande qu'il avait adressée à son suzerain et solliciter de lui les moyens de transport nous permettant d'aller attendre à Muong Lim la décision qui serait prise à notre égard.



Rencontre d'un rhinocéros dans les ruines de Xieng Sen. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

En attendant, nous nous installâmes dans le sala, à côté des voyageurs birmans et laotiens qui s'y trouvaient déjà : un certain mouvement commercial se faisait remarquer en ce point, et les caravanes de bœufs porteurs qui venaient y faire halte avaient laissé de nombreuses traces à l'entour. Deux principaux courants d'échange s'y rencontrent : l'un, qui a lieu par barques, apporte de Luang Prabang le sel nécessaire à la consommation locale ; l'autre, qui suit la route de terre, apporte de Xieng Maï les boules de gambier et les noix d'arec qui entrent dans la composition de la chique des Laotiens du nord. Les arbres qui donnent ces deux produits deviennent beaucoup plus rares dans cette région, ou même manquent complètement. On sait que le gambier est une substance astringente, que l'on extrait des feuilles d'un arbre de la famille des rubiacées. On l'emploie depuis quelques années en Europe pour la teinture et le tannage, et l'exportation de cette denrée, du seul port de Singapour pour l'Occident, s'élève aujourd'hui à plus de 20 millions de kilogrammes par an. Il y a longtemps que les Chinois tirent parti de cette substance pour teindre en noir et en brun les tissus de soie et de coton. Le gambier est un objet de première nécessité pour les Malais, qui le mâchent ou seul, ou mélangé avec les feuilles du bétel.

Nous pouvions craindre, de la part du chef de Muong Lim, un refus absolu de nous admettre sur son territoire. Il était donc plus prudent de conserver, jusqu'à ce que sa réponse nous fût parvenue, les barques et les bateliers qui nous avaient amenés de Xieng Khong. Dans l'intervalle, je résolus de remonter à pied la rive droite du fleuve le plus loin qu'il me serait possible. Nous allions quitter le Mékong pour cheminer par terre. Nous ignorions où et quand il nous serait possible de retrouver le noble fleuve. J'attachais, pour ma part, un singulier amour-propre à compléter le tracé de son cours sinueux et bizarre. Depuis que nous étions entrés dans une zone restée en dehors des investigations européennes, chacun des détours du Mékong que je pouvais ajouter à ma carte me semblait une importante découverte géographique. Une préoccupation constante dont rien ne vient distraire finit par s'imposer comme une monomanie. J'avais donc la monomanie du Mékong, comme le docteur Thorel avait celle des nouvelles espèces de plantes et le docteur Joubert celle des grès houillers ou des cailloux anthraciteux. Je ne voulais pas avoir conscience du peu de place que tiendrait, dans une carte définitive, le chemin fait en un jour sans route frayée, au milieu des rochers ou des broussailles qui encombrent les bords du fleuve. Je n'appliquais pas d'échelle de réduction à cette nature grandiose dont les sites ignorés se déroulaient devant moi. Chaque pas de plus me paraissait une précieuse conquête sur cet

ennemi : l'inconnu[1]. Je partis donc, le 19, de très bonne heure, ma boussole à la main et un petit paquet de vivres sur le dos. Le ciel était plutôt couvert et promettait de m'épargner la brûlante réverbération du soleil sur ces plages rocheuses. Je franchis la barrière de rochers, au milieu desquels rugissaient les eaux du rapide Tang Ho ; un seul passage sinueux, d'une trentaine de mètres de large, s'ouvre dans cette ceinture de pierre. Aucun radeau n'en pourrait descendre le courant sans se briser ; aucune barque, même avec des cordes, ne pourrait le remonter sans se remplir. Mais, à l'époque des hautes eaux, lorsque le fleuve comble entièrement le fossé, large de 600 mètres environ, qui s'étend entre les deux chaînes de collines formant ses rives, cet obstacle peut être aisément franchi et la circulation en pirogue redevient praticable.

En continuant ma route, je constatai que le fleuve s'inclinait de plus en plus vers le nord-est, et paraissait enfin se diriger vers les frontières de la Chine[2], cette terre promise, aux portes de laquelle nous devions errer pendant quatre longs mois avant d'y entrer.

Le fleuve, réduit à un chenal de 50 à 80 mètres de large, laissait à découvert de grands bancs de sable entrecoupés de bassins d'une eau chaude et dormante et de rochers d'un aspect bizarre et d'une escalade difficile. La forêt marquait nettement partout la limite que ne dépassait jamais l'inondation et encadrait d'un ruban vert, aux reflets ondoyants, cette bleuâtre étendue tout émaillée de taches blanches et noires. Au début de mon excursion, il me fut possible de cheminer sur des plages sablonneuses, le long de la lisière des grands arbres, sans être obligé soit d'entrer dans le fourré, où la circulation eût été trop pénible, soit de marcher dans l'eau, quelquefois trop profonde. Le paysage était d'une grandeur sauvage. Nuls

1. Malgré ces appréciations modestes et ces atténuations volontaires, l'importance du travail géographique de Francis Garnier est considérable. Sans compter le dressement proprement dit de la carte, qui lui appartient tout entier, voici dans quelle proportion il a contribué au relevé du chemin parcouru pour la première fois :

Sur 6720 kilomètres :

ont été relevés	par Francis Garnier	5060
—	par le commandant de Lagrée	1180
—	par M. Delaporte	450
—	par M. Joubert	30

Les positions déterminées astronomiquement sur ce long parcours sont au nombre de 65, dont 57 entièrement nouvelles; 60 ont été déterminées par Francis Garnier. Le journal météorologique, la plupart des sondages, des observations d'altitude et des mesures de débit, etc., etc., lui appartiennent aussi. Nous avons extrait ces chiffres d'une note présentée à l'Académie des sciences à l'époque où il avait posé sa candidature, note dont personne depuis n'a contesté l'exactitude.

2. Voy. note, p. 343.

vestiges de l'habitation des hommes : ici, les traces fugitives des pêcheurs ou des chasseurs nomades, que nous avions jusque-là rencontrés même dans les endroits les plus déserts, disparaissaient absolument. Il en résultait pour moi une impression étrange. Mon ombre, que le soleil allongeait sur les bancs de sable ou dressait contre les parois des rochers, me semblait violer la virginité de cette nature qui avait échappé jusqu'alors à toutes les profanations de l'homme. Le bruit de mes pas était une dissonance dans la grande harmonie de la forêt et du fleuve. Parfois j'essayais de parler haut pour affirmer mon droit de jouir de l'un et de l'autre et pour faire évanouir l'espèce de fascination qu'exerçait sur moi cette calme et grandiose solitude, et le silence qui me répondait me faisait malgré moi rougir de produire un bruit aussi vain.

Le disque du soleil montait déjà à travers la ligne d'arbres qui couronnait le sommet des collines ; la vie s'éveillait peu à peu sous les arceaux de la forêt ; les oiseaux célébraient par des chants joyeux l'arrivée de ces flots de lumière qui pénétraient leurs retraites ombreuses ; les cerfs bramaient et les éléphants faisaient entendre leur cri sonore. Comme un tressaillement de la nature à son réveil, un léger souffle de brise ridait la surface de l'eau et agitait la cime des grands arbres. J'essayai de démêler d'une oreille attentive toutes les notes de ce vague et mélodieux concert, et je contemplai d'un regard charmé le ciel, l'onde et la forêt, tout enveloppés encore d'une vapeur transparente que les rayons du soleil coloraient d'une teinte rose avant de la dissiper tout à fait. Tout à coup, en contournant un rocher qui me barrait la route, j'aperçus à dix pas de moi un jeune cerf qui buvait ; je m'arrêtai et, instinctivement, je cherchai sur mes épaules ma carabine, heureusement absente. Qu'eussé-je fait d'un pareil gibier et comment l'apporter au campement ? Je demeurai donc immobile, regardant le gracieux animal savourer à longs traits l'eau limpide et s'arrêter parfois pour contempler l'image tremblante que lui renvoyait l'onde à peine troublée. Au bout d'un moment, il se releva, fit quelques pas sur la berge, m'aperçut, et — je supplie le lecteur de me croire — il vint à moi. Ses oreilles dressées, son regard fixe, témoignaient d'un indicible étonnement, auquel ne se mêlait aucun symptôme de défiance ou de crainte. Je ressentis à mon tour une sensation bizarre, et je retins ma respiration afin de prolonger le plus longtemps possible ce tête-à-tête avec un habitant des forêts. Il me vint comme un ressouvenir du paradis terrestre ou de ces jardins enchantés d'Armide dans lesquels je n'ai pourtant fait aucun voyage. Cette singulière confiance, qui m'affirmait d'une façon si inattendue et si claire que l'homme était absolument inconnu dans ces

parages, me charmait et m'intimidait à la fois. Le cerf s'arrêta à un pas de moi, l'œil humide, la tête haute, les naseaux ouverts; alors l'instinct du chasseur se réveilla soudain; il me vint l'idée de le saisir par les cornes; si rapide que fût mon mouvement, l'agile bête se déroba et disparut en un clin d'œil dans la forêt, me laissant aux regrets d'avoir écourté par mon impatience cette entrevue de contes de fées, à laquelle il n'avait manqué qu'un dialogue pour devenir une fable de La Fontaine [1].

Un peu plus loin, je dus me livrer à la plus rude gymnastique pour franchir une sorte de promontoire qui s'avançait dans le lit du fleuve. Il formait une muraille entièrement verticale, que l'eau baignait d'un courant trop rapide pour que je pusse songer à la contourner à la nage. Une épaisse végétation couvrait le sommet du rocher, et après en avoir gravi les pentes glissantes, j'eus encore à me frayer une route au milieu des lianes et des ronces épineuses. Au delà, une belle plage de sable s'interposait heureusement entre la forêt et le fleuve et me promettait pendant quelque temps une circulation facile. Je m'arrêtai un instant pour me reposer des efforts que je venais de faire. L'eau calme et peu profonde qui venait battre la rive d'un flot paresseux invitait aux plaisirs du bain et je me laissai séduire par ses promesses. A peine avais-je fait quelques brasses en pleine eau, que deux éléphants sortirent de la forêt et se dirigèrent à leur tour vers le fleuve. A ma vue, l'un d'eux s'arrêta et rebroussa chemin. J'eusse bien désiré, malgré l'opinion que je professe sur le bon caractère de ces animaux, que son compagnon l'imitât. Mais il n'en fut rien, et après un instant d'hésitation, celui-ci entra dans l'eau en allongeant la trompe de mon côté et en reniflant bruyamment. Je ne savais trop quel parti prendre : revenir à la berge, où la forêt et les rochers me barraient le chemin de deux côtés sur trois, était peut-être plus dangereux encore que de rester dans l'eau; je restai donc et, me faisant le plus petit possible, j'observai attentivement les démarches du proboscidien, prêt à tirer la brasse en plein courant, au risque d'être emporté bien loin de mes vêtements et de mes notes, si l'animal faisait mine de trop se rapprocher de moi. Il était d'un brun noir magnifique; sa haute taille et la longueur de ses défenses montraient qu'il avait atteint depuis longtemps le terme de son développement. Il s'avança dans l'eau jusqu'au ventre et se mit en devoir de s'asperger le dos avec sa trompe. Nous étions à une vingtaine de mètres l'un de l'autre, et il tenait constamment ses petits yeux gris fixés sur moi, en allongeant de

1. Cette page est un des spécimens les plus parfaits du talent d'écrivain de Francis Garnier. Nous avons déjà signalé en passant quelques-uns de ces épisodes, tableaux achevés, où le coloris et l'imagination le disputent à la précision du mot et au véritable sentiment de la langue.

temps en temps sa trompe dans ma direction. Mais bientôt il prit tant de plaisir à se verser des douches sur le corps, qu'il ne fit plus grand cas de ma présence. Je me rapprochai peu à peu de la rive, où mes habits séchaient au soleil ; je les jetai sur mes épaules et je continuai ma route d'un pas rapide, en jetant à la dérobée un coup d'œil sur mon compagnon de bain. Il ne daigna même pas se retourner pour regarder la direction que j'avais prise, et j'aperçus longtemps encore les jets d'eau qu'il lançait en l'air, retombant en pluie irisée par les rayons du soleil.

Vers midi, la rive du fleuve se transforma en une haute muraille à pic, couverte, comme toujours, d'une végétation inextricable. Il y avait six heures que je marchais; j'étais harassé de fatigue ; le sable et les rochers s'étaient échauffés aux rayons du soleil, malgré les nombreux nuages qui venaient à chaque instant en tempérer l'ardeur ; et mes pieds nus étaient gonflés et saignants. L'amour de la géographie céda au cri de la nature. Je pris un dernier relèvement du fleuve, je choisis un endroit ombreux et une place nette sur les bords de la forêt, et j'ouvris le paquet de provisions que m'avait remis le cuisinier au départ : du riz en guise de pain et un poulet rôti en composaient le contenu. L'eau du fleuve n'était pas loin. Je fis un repas qui donna plus de jouissances à mon appétit aiguisé par une longue marche que les festins les plus succulents du monde civilisé. A une heure, je rebroussai chemin. C'était le moment de la sieste. La brise était tombée et la chaleur devenait étouffante. Les rives du fleuve occupées le matin par les animaux, qui viennent s'y désaltérer à leur réveil, étaient redevenues désertes; la forêt était silencieuse. Ses sauvages habitants s'étaient retirés au plus profond de ses fraîches retraites. J'étais seul à braver l'ardeur du jour et je suivais machinalement les traces de mes pas imprimées sur le sable au milieu des nombreuses empreintes qu'avaient laissées les cerfs de toute espèce, les sangliers et les éléphants. J'aurais voulu effacer ce double sillon laissé par mon passage et qui semblait profaner ces beaux lieux. Ce paysage solitaire du Mékong, l'un des derniers qu'il me fut donné de voir, est resté profondément gravé dans ma mémoire [1].

Il était nuit quand je rejoignis le campement. Le récit que je fis de ma journée mit l'eau à la bouche de tous les chasseurs de la Commission. Je m'engageai à les conduire le lendemain dans cet Eldorado où les cerfs se pouvaient prendre avec la main. Ce n'était pas sans remords que je trahissais ainsi l'hospitalité que j'avais reçue et l'accueil pacifique et presque amical

1. Voy. note, p. 352.

que m'avaient fait ses habitants. Mais heureusement, notre nombre — nous étions trois ou quatre, — et nos conversations — nous discutions avec énergie — leur donnèrent l'éveil. D'ailleurs nous nous mîmes en route trop tard pour les surprendre au cours de leur toilette matinale. Cette nouvelle excursion ne fut donc pas une partie de chasse, mais une simple promenade, qu'une pluie torrentielle abrégea de moitié.

Le soir du même jour, douze bœufs porteurs arrivèrent au sala ; ils étaient mis à notre disposition par le gouverneur de Muong Lim. Les chemins affreusement défoncés par la pluie, et la côte extrêmement rapide qu'il fallait gravir en quittant le campement ne permettaient pas de leur donner une charge normale ; cependant, malgré nos réductions de bagages, nos instruments et nos objets d'échange formaient encore le chargement d'une vingtaine de bœufs. C'était là le chiffre qui avait été demandé. Les huit bêtes de somme qui manquaient ne pouvaient, nous dit-on, arriver que le lendemain soir. M. de Lagrée se résolut à partir au point du jour avec tous les autres membres de la Commission. Nous congédiâmes définitivement les barques de Xieng Khong, qui attendaient depuis trois jours l'issue des négociations avec Muong Lim. Je dus rester au sala avec deux Annamites pour garder le reste de nos bagages jusqu'à l'arrivée des huit bœufs porteurs complémentaires.

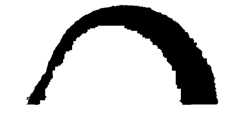
J'attendis quarante-huit heures, pendant lesquelles les pluies continuèrent avec une telle violence que les eaux du fleuve s'élevèrent de plus de 3 mètres et vinrent baigner le pied même des colonnes qui supportaient le sala. J'appris alors que la plupart des bœufs s'étaient abattus pendant le court voyage de la Commission et que leurs fardeaux avaient dû être répartis entre des porteurs. On avait mis cinq heures à franchir les 14 kilomètres qui séparent le sala de Muong Lim. C'était un présage des difficultés que nous allions avoir à vaincre en continuant notre voyage par terre pendant la saison des pluies. On m'envoya vingt hommes au lieu des huit bœufs que j'attendais ; je partageai entre eux le reste des bagages, et le 23 juin je rejoignis avec eux la Commission.

Après avoir franchi les deux ou trois petites chaînes de collines qui bordent le fleuve, et entre lesquelles coulent des ruisseaux dont le lit sert de route pendant la plus grande partie du trajet, on arrive dans une grande plaine qu'arrose le Nam Lim et où s'élève le Muong de ce nom. Le Nam Lim est une rivière considérable, que nous dûmes traverser en barque, et qui paraît venir d'un lac situé près de la ligne de partage des eaux du Cambodge et de la Salouen.

Le campement de la Commission était situé à l'une des extrémités du



Départ pour Muong Lim. — Chemin creux. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.



village. C'était un long abri reposant directement sur le sol et à l'intérieur duquel on avait établi des lits de camp. La construction des cases sur des pilotis qui en élèvent le plancher au-dessus du sol était ici moins usitée que dans les provinces que nous venions de quitter. A mon arrivée, il y avait déjà une grande affluence autour de notre demeure et j'eus quelque peine à y pénétrer.



Ban Hatsa. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Delaporte.





Réception d'un malade dans un village laotien. — Dessin de E. Bayard, d'après un croquis de M. Delaporte.

CHAPITRE XI

Séjour à Muong Lim. — Pénurie de l'expédition. — Marché de Muong Lim. — Les sauvages Mou-tseu. — Réponse favorable de Xieng Tong. — Départ de Muong Lim. — Paléo. — Réduction des bagages. — Siemlap. — Un tigre se fait le pourvoyeur de la Commission. — Déplorable état sanitaire. — Fêtes religieuses. — Nouvelles difficultés. — Sop Yong. — Ban Passang. — Départ pour Muong Yong.

Muong Lim est un grand village, entouré de rizières intelligemment établies, et où se tient tous les cinq jours un marché considérable. La valeur élevée des denrées indique l'existence de communications commerciales déjà importantes. De nombreuses étoffes anglaises apparaissent dans les étalages, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer l'habileté et le sens pratique de nos voisins en matière d'exportation. Ils ont créé pour l'Indo-Chine une fabrication spéciale; ils ont choisi les couleurs préférées des indigènes et les dessins les plus propres à flatter leur goût. Des reproductions de pagodes et d'autres emblèmes bouddhiques forment le fond de toutes ces étoffes, qui ont exactement la longueur et la largeur qu'avaient les étoffes de fabrication indigène, avant l'introduction des produits européens.

Quand aurons-nous en France assez de prévoyance, assez de souci de nos intérêts commerciaux pour essayer d'implanter aussi nos produits à

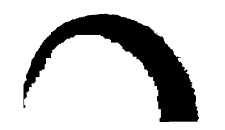
l'étranger, au lieu de considérer l'exportation comme l'exutoire de tous les rebuts de notre fabrication ?

Les usages chinois relatifs à la monnaie sont depuis longtemps adoptés à Muong Lim. L'argent n'est qu'une marchandise que l'on pèse et que l'on échange contre une autre marchandise. Il fallut faire fondre nos ticaux en lingots ayant la forme usitée dans le pays ; on détaille ces lingots en les divisant en fragments de dimensions variables à l'aide d'un ciseau et d'un marteau. On pèse ces fragments dans une de ces petites balances romaines à trois leviers et à trois graduations différentes qui servent à réaliser les payements, et que les habitants du pays, à l'instar des Chinois, portent toujours sur eux. Il faut ajouter que ces instruments ne se ressemblent jamais parfaitement entre eux et qu'un commerçant bien avisé en a toujours deux sur lui, l'une pour vendre, l'autre pour acheter. Le double emploi des poids birmans et des poids chinois augmente encore la confusion et favorise les malentendus dont savent profiter les gens habiles. Un honnête homme est toujours dupé dans ces transactions douteuses, et nous en fîmes trop souvent l'expérience.

La population de Muong Lim, moins timide que celle du Laos siamois du sud, s'empressa autour de nous, autant par curiosité que par intérêt. On nous fit les offres de service les plus onéreuses. Les bas prix auxquels nous avions été habitués jusque-là nous firent trouver d'autant plus exorbitantes les prétentions des indigènes. L'absence de toute protection gouvernementale nous laissait à la merci de ces avidités. Nous nous aperçûmes avec tristesse que nous allions être durement rançonnés, et que la pauvre caisse de l'expédition ne pourrait longtemps supporter d'aussi rudes atteintes. A toutes les privations que nous avions déjà subies, il fallait en ajouter d'autres, et réaliser des économies même sur notre nourriture, au moment où les fatigues à endurer et le délabrement de nos santés auraient au contraire réclamé un régime plus substantiel [1].

Deux officiers étaient sérieusement malades : l'un, M. Thorel, était atteint d'une grave maladie des voies digestives ; l'autre, M. Delaporte, avait aux pieds des ulcérations que les piqûres des sangsues à la suite d'un trajet accompli au milieu d'un terrain détrempé avaient aggravées au point de lui rendre la marche impossible. Il fallait songer à faire porter le malade lors de notre prochain déplacement. C'était là une énorme difficulté de plus dans un voyage par terre, au milieu de chemins déjà impraticables pour les bêtes de somme.

1. Voy. notes, p. 10, 142, 159, 189, 232, 264, 268, 271, 320, 324, 325, 338, 361, 379 et 389.



A tous ces ennuis venait s'ajouter l'incertitude où nous étions encore sur les dispositions du roi de Xieng Tong. La lenteur qu'il mettait à nous répondre faisait prévoir des difficultés nouvelles et allait occasionner des retards qui se traduisaient toujours par un supplément de dépenses. « Nous ne sommes pas même assez riches, me disait tristement le commandant de Lagrée, pour acheter la conscience d'un de ces petits chefs dont le bon ou le mauvais



Femme de Muong Lim. — Dessin de Gilbert, d'après un croquis de M. Delaporte.

vouloir peut faire réussir ou avorter notre entreprise. En vivant le plus économiquement possible, nous pouvons tenir encore cinq ou six mois, mais après, nous serons obligés de faire banqueroute. Ah! si l'on nous avait accordé vingt mille francs de plus [1]! »

Nous cachions cependant notre misère sous de fières allures, espérant

1. Le commandant de Lagrée lui-même se révolte contre l'imprévoyante parcimonie du gouvernement colonial! La phrase qui suit exprime sans euphémisme la pensée de Francis Garnier. C'est une conclusion que le lecteur attend depuis longtemps!

toujours en quelque circonstance heureuse qui nous ouvrirait le crédit d'un potentat ami, et maudissant la parcimonie du gouverneur de la Cochinchine, qui avait si mal proportionné nos ressources à l'importance du voyage, et qui avait placé six hommes de cœur dans le cas d'user en pure perte leur énergie, leur dévouement et leur intelligence, faute de quelques milliers de francs! Nous ne doutions pas — ce qui est arrivé depuis — que le jour où nous pourrions emprunter au nom du gouvernement français, celui-ci ne s'empressât de faire honneur à notre signature ; mais, hélas ! nous n'en étions point encore à rencontrer des dispositions de cette nature parmi les autorités indigènes, et c'eût été compromettre et notre dignité et le succès de nos démarches que de leur laisser entrevoir notre pénurie.

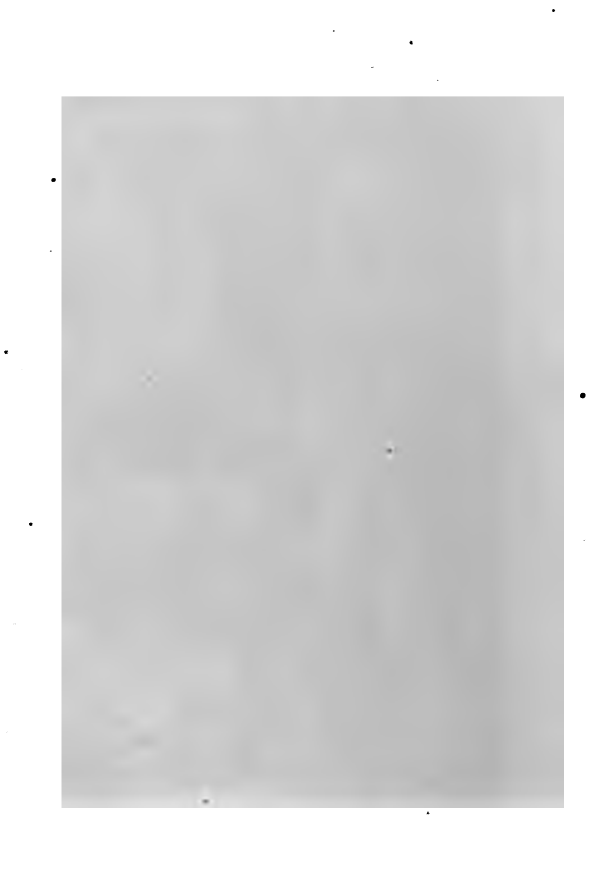
Le commandant de Lagrée avait rendu visite au gouverneur du Muong Lim, vieillard de soixante-dix-huit ans, qui attendait, pour savoir quelles relations il devait établir avec nous, les instructions de Xieng Tong. Si réservé que fût son accueil, il n'en consentit pas moins à considérer M. de Lagrée comme l'envoyé d'un souverain puissant: une garde fut placée autour de nous, et notre logement fut rendu aussi confortable que possible. Quelques musiciens du Muong vinrent même nous donner une aubade et éprouver notre libéralité. Je ne reviendrai pas sur les détails donnés ailleurs au sujet de la musique laotienne : je me contenterai de dire que le principal chanteur avait une voix agréable, et que l'air vif et bien rythmé qu'il chanta me parut assez entraînant. Ses compagnons répétaient en chœur et avec un ensemble remarquable un très court refrain qui terminait tous les couplets du soliste.

Les types qui faisaient leur apparition à ces sortes de foires périodiques nous fournissaient de nouveaux sujets d'observation et d'étude.

J'ai déjà esquissé la physionomie que la race laotienne revêtait depuis que nous avions atteint Luang Prabang; j'ai donné une idée des races sauvages qui, sous le nom de Khmous et de Lemeth, peuplent la vallée du fleuve, de Pak Lay à Xieng Tong. Nous rencontrions à Muong Lim de nouveaux sauvages d'un aspect extrêmement curieux et d'un costume des plus pittoresques. Ce sont les Mou-tseu. Ils ont déjà été décrits par Mac Leod. Le colonel Yule a suggéré que leur nom pourrait bien être le même que celui des Miao-tseu, qui habitent aujourd'hui certains districts des provinces chinoises du Yun-nan, du Setchouen et du Kouy-tcheou, et qui, jusqu'à présent, n'ont pu être ni assimilés ni même complètement soumis par les Chinois. Nous n'avons pas vu assez de Miao-tseu pour apprécier ce que ce rapprochement peut avoir de fondé; il serait d'autant plus intéressant d'en vérifier l'exactitude que les Miao-tseu paraissent être les



Musiciens à Muong Lim. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de M. Delaporte.



seules populations d'origine caucasique ayant surnagé sans se confondre, au milieu des flots sans cesse renouvelés des invasions mongoles [1].

Les Mou-tseu mettent dans leur costume une recherche et une complication que nous n'étions pas habitués à rencontrer en Indo-Chine. Les nombreux oripeaux qui leur couvrent le corps leur donnent quelque ressemblance avec les tribus de Bohémiens ou les habitants de certains districts de la Bretagne. La coiffure des femmes est des plus originales : elle se compose d'une série de cercles de bambou, recouverts de paille tressée et



Mou-tseu, sauvages des environs de Muong Lim. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de M. Delaporte.

s'attachant sur le sommet de la tête. Le rebord de cette sorte de chapeau est garni de boules d'argent qui encadrent le front ; au-dessus sont deux rangées de perles de verre blanc ; sur le côté gauche pend une houppe de fils de coton blancs et rouges, d'où sort une ganse formée de cordons de perles multicolores. Des fleurs et des feuilles complètent presque toujours cette coiffure, qui est susceptible des modifications les plus variées. Les femmes portent un justaucorps, dont les manches et les basquines sont bordées de perles blanches, avec un plastron sur la poitrine, et un jupon très court

1. M. le colonel Yule, orientaliste distingué, dont le principal ouvrage est relatif aux voyages de Marco Paolo, est resté en correspondance suivie avec Francis Garnier jusqu'aux derniers jours de sa vie. Voy. la revue géographique *Ocean High ways*, livraison du mois d'août 1873.

qui n'atteint pas les genoux. Les jambes sont enveloppées de guêtres collantes, qui partent de la cheville et recouvrent tout le mollet. Ces guêtres sont aussi ornées d'un rang de perles à mi-jambe. Des pendants d'oreilles en perles de couleurs ou en boules d'argent soufflé, des bracelets, des ceintures, des colliers et des baudriers croisant la poitrine, composés de coquilles et de sapèques chinoises enfilées sur des cordons, achèvent leur toilette. Les hommes sont coiffés d'un turban, et vêtus d'un pantalon large et court, et d'une veste à boutons d'argent. Le costume des deux sexes a pour complément nécessaire une sorte de manteau en feuilles ayant la forme d'un livre à moitié ouvert, qui est attaché au cou et qu'on ramène sur la tête quand il pleut, en guise d'abri volant. Quand les femmes portent des fardeaux, elles ajoutent à ce costume, déjà si compliqué, un plateau en bois qui se place solidement sur les épaules, grâce à une échancrure suffisante pour passer le cou, et auquel on accroche la hotte qui contient les objets à transporter. Ce plateau est retenu en avant par des cordes que l'on attache à la ceinture ou que l'on tient à la main.

Quelques-uns de ces sauvages ont les cheveux longs, mais tressés en forme de queue, à l'instar des Chinois. Leur langue diffère profondément du laotien; elle abonde en sons durs et sifflants qui la font très facilement distinguer des autres langues de l'Indo-Chine septentrionale. Les Mou-tseu ont des chefs spéciaux; ils sont très superstitieux et peu communicatifs. Ils viennent, disent-ils, du nord, au delà de Muong Lim. M. Delaporte eut toutes les peines du monde à dessiner une femme Mou-tseu, et ce ne fut qu'après le don de menus objets et une offre d'argent, qu'elle se décida à rester quelques instants en repos. L'inquiétude comique qu'on lisait sur sa physionomie disait assez qu'elle se croyait en présence de quelque jeteur de sort qui pouvait lui faire un mauvais parti.

Le 28 juin, le gouverneur de Muong Lim vint enfin à notre campement communiquer au commandant de Lagrée la réponse de Xieng Tong. Elle était favorable. Le roi de Khemarata et de Toungkaboury nous autorisait à louer des hommes et des barques sur son territoire, et à continuer à cheminer par la vallée du fleuve; il nous prévenait que, dans le cas où nous désirerions aller à Xieng Tong, il serait nécessaire de demander une nouvelle autorisation. Cette lettre était écrite en caractères *lus*, et commençait par une énumération de titres démesurément longue. Elle rappelait cependant que le royaume de Xieng Tong ou de Khemarata [1] était tributaire du Muong Kham-Angva (le Muong d'Or : Ava).

1. Je crois avoir déjà dit que chacun des lieux, en Indo-Chine, outre son nom indigène, pos-



Le messager nous donna quelques intéressants détails sur les débats que notre demande avait suscités dans le conseil royal. Il était resté quatre jours à Xieng Tong, pendant lesquels on l'avait constamment renvoyé du premier roi au second roi, et de celui-ci au chef birman chargé de représenter auprès du souverain indigène l'influence de la cour d'Ava. Ce fonctionnaire, dont le commandant de Lagrée ignorait l'existence, avait sans doute été blessé de ce que, parmi les cadeaux envoyés par le chef de la mission française, aucun ne lui avait été destiné, et il avait fait une vive opposition à l'autorisation de passage qui nous avait été accordée. Le messager avait essayé de disculper le commandant de Lagrée sur l'absence d'un présent spécial en alléguant l'ignorance où il était de la présence à Xieng Tong d'un officier birman. « Pourquoi ces gens-là se prétendent-ils puissants et savants, lorsqu'ils ignorent de telles choses ? » lui répondit l'agent d'Ava. Le roi cependant avait fini par passer outre à sa résistance, en lui disant : « Que craignez-vous donc ? ils ne sont que seize, et nous sommes ici trente ou quarante mille. Croyez-vous qu'ils l'emporteront sur nous? »

Le chef de l'expédition demanda immédiatement au mandarin de Muong Lim les moyens de transport nécessaires à la continuation de notre route ; nous allions longer la vallée du fleuve en nous dirigeant au nord-est ; c'était la voie la plus courte pour arriver à Xieng Hong, ou Alévy, la patrie de notre interprète et la ville où s'était arrêté, en 1837, le lieutenant Mac Leod. Elle est située sur la rive droite du fleuve, par 22° de latitude nord. Outre le territoire de Xieng Tong, nous devions traverser, dans l'intervalle, celui de Xieng Kheng ou Muong You, autre province laotienne tributaire d'Ava, et dont le gouverneur, frère cadet du roi de Xieng Tong, avait également reçu depuis trois ou quatre ans le titre de roi.

Malgré l'autorisation qui nous était accordée par le roi de Xieng Tong, les autorités locales ne nous furent que d'un médiocre secours dès qu'il fallut fixer les conditions d'engagement de nos porteurs de bagages : nous dûmes en passer par toutes les exigences des indigènes. Nous ne réussîmes à aucun prix à les décider à porter dans un hamac M. Delaporte, qui ne pouvait ni marcher, ni monter à cheval. Porter un malade, c'était s'exposer à être malade soi-même, disaient les habitants. « Je me plaindrai à Ava de ce refus de concours, disait M. de Lagrée. — Écrivez à qui vous voudrez, répondait le gouverneur ; je n'y puis absolument rien. » — Et en effet, les administrés conduisent ici leurs administrateurs plus qu'ils ne sont conduits par eux. Il fallut donc faire porter M. Delaporte par nos Tagals et nos Anna-

sède un nom pali, emprunté souvent à quelque ville de l'Inde, et qui rappelle le point de départ des traditions religieuses de la contrée. (*Note de l'auteur.*)

mites, dont quelques-uns, naturellement peu vigoureux, étaient en outre, à ce moment, abattus par la fièvre. Avant de partir, nous fîmes faire un exercice à feu à notre escorte, pour diminuer nos munitions et en même temps pour faire admirer la portée et la précision de nos armes.

Le 1er juillet, nous nous mîmes en route pour Paléo. Au début de notre voyage, nous dûmes traverser une immense étendue de rizières fraîchement labourées, et circuler sur d'étroits talus, en partie détruits par la pluie, où nous enfoncions souvent dans la boue jusqu'à mi-jambe. Nous passâmes à gué le Nam Mouï, affluent du Nam Lim, avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Au delà du gué se trouve un petit village. J'étais resté sur les bords de la rivière pour veiller au passage de M. Delaporte et pour diriger ses porteurs, qui, tous d'assez petite taille, avaient à lutter contre un fort courant et à prendre garde que le hamac ne fût atteint par l'eau. Le passage heureusement effectué, nous nous préparions à traverser le village pour rejoindre la tête de la colonne, qui était de beaucoup en avance, lorsque des indigènes s'empressèrent à notre rencontre et nous firent signe de changer de route. Je crus d'abord que nous nous trompions de direction, et que l'on voulait nous remettre dans le bon chemin; mais je ne tardai pas à m'apercevoir aux figures inquiètes et aux gestes menaçants de nos interlocuteurs, que cette démonstration était dirigée contre le malade, dont la présence dans le village devait être évitée comme étant d'un fâcheux présage. Mon indignation et celle des hommes de l'escorte qui m'entouraient s'exprimèrent d'une façon assez énergique pour que l'on n'osât pas insister davantage; nos fusils et nos revolvers donnèrent surtout à nos arguments une éloquence irrésistible. Nous traversâmes le village sans autre incident.

Au delà commençait la forêt et s'ouvraient des chemins moins pénibles pour nous. Nous couchâmes le soir à Nam-Kun, dans la maison d'un bonze, qui servait de pagode. Si les habitants de cette région sont intolérants et avides, les prêtres pratiquent au contraire l'hospitalité, à l'égard des voyageurs étrangers, de la façon la plus exemplaire. En ce qui nous concerne, ils n'eurent jamais lieu de s'en repentir et nous nous sommes toujours efforcés de nous soumettre à toutes les exigences du culte et de n'en troubler jamais les cérémonies. Les formalités auxquelles nous astreignait l'habitation des lieux sacrés étaient d'ailleurs peu gênantes. La seule précaution à laquelle nos hôtes parussent sérieusement tenir consistait à ne jamais laisser tuer un animal sur le terrain de la pagode. Notre cuisinier Pedro allait en conséquence, en dehors de l'enceinte, tordre le cou aux poules et aux canards qui devaient figurer sur notre table. Des cadeaux, appropriés autant que possible aux besoins apparents du temple ou de ses



ministres, les récompensaient largement de leur hospitalité, et presque toujours la reconnaissance qu'on nous témoignait prouvait que ce n'était pas nous qui restions les obligés [1].

Le lendemain, 2 juillet, après cinq heures d'une marche très pénible, au travers de petites collines boisées, entrecoupées de ruisseaux et de marais, au milieu desquels le sentier se perdait souvent, nous arrivâmes à Paléo, où nous nous installâmes dans une pagode neuve, agréablement située près des bords du Nam Kay, petit affluent du Cambodge. Tout l'après-midi fut consacré à peser le salaire de nos porteurs; chacun d'eux exigea que l'on se servît de sa balance et mit ainsi notre patience à une rude épreuve. Les 30 kilomètres que nous avions parcourus depuis Muong Lim nous revinrent à peu près à 150 francs. Nous ne pouvions aller bien loin avec un pareil tarif, et une nouvelle réduction de bagages fut résolue. Mais, au lieu de donner nos effets, comme à Luang Prabang, nous les vendîmes : une redingote fut échangée contre deux poules, un pantalon contre un canard, un gilet de flanelle contre un concombre. Nous nous résignâmes à porter chacun nos armes, à abandonner les petits matelas qui nous avaient jusqu'alors préservés du contact de la terre nue, et à nous contenter désormais de nos couvertures pour tout objet de literie et de campement. Nous réduisîmes ainsi tous nos bagages à trente colis assez maniables, dont la pharmacie, les instruments, les munitions et l'argent formaient la partie la plus considérable. Il nous restait environ 10 000 francs, en argent, formant un poids de 50 kilogrammes. Quoique nous l'eussions divisé en deux colis, le petit volume de ce groupe, comparé à son poids, attirait assez l'attention pour exiger en route la surveillance spéciale de l'un des hommes de l'escorte.

Paléo est à une petite lieue de la rive droite du Cambodge; il va sans dire que j'allai revoir mon fleuve! il coule dans une vaste plaine et s'y épanouit à son aise; il y est comparable par la largeur et la masse des eaux aux plus belles parties de son cours dans le Laos inférieur, mais on y voit à peine quelques barques de pêcheurs; il est du reste absolument délaissé comme route commerciale. La rive gauche appartient toujours à Muong Nan, et, par conséquent, à Siam. C'est à quatre ou cinq milles plus haut qu'une petite rivière, le Nam Si, forme la limite du territoire siamois et du territoire birman.

Les caïmans abondent sur les rives du fleuve et l'on nous apporta un certain nombre d'œufs de ces amphibies. Les habitants ne dédaignent pas de les employer dans leurs préparations culinaires. Quand ce nouveau

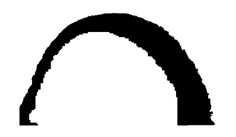
1. Voy. p. 114 à 121.

mets parut sur notre table, il excita une défiance et une répugnance à peu près générales. J'essayai de surmonter le préjugé qui s'attache toujours à un aliment inconnu et je déchirai bravement la molle enveloppe de ces œufs sans coquille. Le contenu, d'une couleur jaunâtre, se répandit dans mon assiette. J'en goûtai, en dissimulant les appréhensions de mon estomac sous une ferme contenance, et, dans l'espoir que l'on m'imiterait, je proclamai bien vite que l'œuf de caïman était un manger délicieux. Au fond, le goût farineux et douceâtre de cet épais liquide n'avait rien de désagréable. Cependant, mon exemple n'ayant entraîné personne, je renonçai à poursuivre cette expérience gastronomique.

Nous rencontrâmes à Paléo une nouvelle espèce de sauvages, les Khas Khos, dont le type se rapproche beaucoup plus du type chinois que le type annamite. Ils portent les cheveux rasés, à l'exception d'une queue, qu'ils enroulent autour d'un turban noir orné de cercles d'argent. Le costume des femmes diffère peu de celui des Mou-tseu que nous avions rencontrées à Muong Lim. Les femmes mariées ont seules le droit de porter une coiffure. Celle-ci est spécialement fabriquée pour la personne qui doit en être titulaire, et à partir du jour des noces la femme et la coiffure ne se séparent plus : on les ensevelit dans le même tombeau. Les Khas Khos possèdent un grand nombre d'objets en argent, ciselés avec beaucoup de goût. Ils ont même des pipes de ce métal, sur lesquelles sont représentés des sujets assez gracieux. Ils se refusèrent à nous servir de porteurs, en disant qu'ils craignaient le mauvais sort, et les autorités de Paléo, gagnées sans doute par des présents, n'insistèrent pas pour les contraindre ; ce furent des Lus que nous engageâmes jusqu'à Siemlap, qui était l'étape suivante.

Le commandant de Lagrée fit partir d'avance pour Siemlap son interprète Alévy, accompagné de deux Annamites, parmi lesquels se trouvait le sergent, homme solide et résolu. Ils avaient ordre de prévenir de notre arrivée les autorités locales et de leur demander de faire parvenir une lettre au roi de Xieng Kheng, de qui dépendait Siemlap, et auprès duquel nous avions à faire une démarche analogue à celle qui nous avait réussi à l'égard du roi de Xieng Tong, son frère. Cette fois, M. de Lagrée n'eut garde d'oublier, dans la répartition des cadeaux qui accompagnaient sa demande, le fonctionnaire birman préposé, à Xieng Kheng, à la surveillance du prince indigène.

Alévy partit le 5 juillet. Nous l'aurions suivi dès le lendemain, sans les pluies qui, pendant la nuit, grossirent un des torrents que nous avions à traverser, de manière à nous ôter l'envie d'en tenter le passage avec des hommes chargés de fardeaux. La journée du 7 s'étant passée sans averse, les eaux baissèrent, et le 8 au matin, nous nous mîmes en route. Il fallut cou-



cher le soir en pleine forêt sur les bords d'un torrent, et nous construire un gourbi pour nous garantir contre les ondées qui ne pouvaient manquer de troubler notre sommeil. L'une d'elles fut si abondante, qu'elle eut bientôt raison du frêle rempart de feuilles qui lui était opposé : nous fûmes trempés sous nos couvertures. Ce ne fut pas d'ailleurs la plus cruelle cause d'insomnie : outre les piqûres des sangsues et des moustiques, compagnons inséparables, en cette saison, du voyageur dans la forêt, le lieu où nous avions fait halte était infesté par une quantité innombrable de pucerons ailés, qui s'enfonçaient sous le cuir chevelu et nous causaient des démangeaisons intolérables. Nous fûmes sur pied le lendemain de grand matin, trop heureux de quitter ce malencontreux abri et de respirer en cheminant un air moins chargé d'insectes.

La contrée que nous traversions, et qui la veille encore était plane, devint montagneuse ; la forêt recouvrait les pentes que nous gravissions et que nous descendions tour à tour, et présentait souvent de superbes aspects, que les préoccupations et la fatigue nous empêchaient d'admirer comme ils le méritaient. Çà et là, quelques coteaux étaient couverts de plantations de coton. Sur les plateaux les plus élevés bouillonnaient des sources dont l'eau limpide courait sous un gazon fleuri. Nous débouchâmes, après cinq heures de marche, dans la plaine de Siemlap, où il fallut patauger de nouveau au milieu de rizières dont quelques-unes étaient fraîchement repiquées. Nous retrouvâmes Alévy et nos deux Annamites installés dans la pagode du village et en train d'organiser la cuisine; ils avaient su remplir notre garde-manger par un coup de maître. Dans la forêt, pendant leur voyage de Paléo à Siemlap, un cerf de grande espèce avait été abattu sous leurs yeux par un tigre. Sans se laisser déconcerter par cette double apparition, Alévy et le sergent annamite avaient immédiatement tiré, moins dans l'intention d'atteindre la bête féroce, qui, blessée, fût devenue dangereuse, que dans le but de l'effrayer. La double détonation l'avait en effet mise en fuite, et nos chasseurs sans le vouloir avaient achevé le cerf encore palpitant. Ne pouvant l'emporter tout entier, ils en avaient détaché le train de derrière, et arrivés à Siemlap ils l'avaient salé. Nous nous trouvions ainsi possesseurs d'une provision de venaison qui allait suffire à nos besoins pendant plusieurs jours.

Le 8, veille de notre arrivée à Siemlap, les autorités du village avaient expédié à Xieng Kheng la lettre du commandant de Lagrée. Celui-ci demanda à partir pour cette ville sans attendre la réponse, s'appuyant sur l'assentiment du roi de Xieng Tong, qui emporterait évidemment le consentement de son plus jeune frère. Après quelques hésitations, le chef du

village refusa, et il ne nous resta plus qu'à attendre avec résignation le résultat de cette nouvelle démarche. L'état de santé de l'expédition était déplorable; les dernières marches que nous venions de faire tant dans la forêt qu'au milieu des rizières, dont le sol, détrempé par les premières grandes pluies, exhalait des miasmes dangereux et recélait des myriades de sangsues,

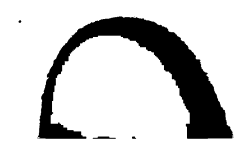


Cerf tué par un tigre. — Dessin de A. de Neuville, d'après M. Delaporte.

avaient produit des accès de fièvre et des ulcères aux pieds qui retenaient couché la moitié de notre personnel. Le mauvais état des chemins, les mers de boue ou les marais qu'il fallait traverser pour sortir de la zone limitrophe du village, nous privaient des excursions ou des promenades, notre distraction habituelle, et réduisaient à l'oisiveté la plupart d'entre nous. L'âpreté des habitants, qui témoignaient tous les jours davantage l'intention d'exploiter notre situation et de faire payer le moindre déplacement à des prix exorbitants, la mauvaise volonté ou l'indifférence des autorités locales, la



En route dans les ravins. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.



crainte de voir les chefs birmans de la contrée revenir sur un consentement qui n'avait été accordé qu'après de longues discussions, toutes ces raisons de douter de notre succès, jointes à un long isolement et à de vives souffrances physiques, assombrissaient notre imagination et ébranlaient notre moral. Dans ce coin de pagode transformé en hôpital, nous n'avions d'autre ressource que de rendre aux allants et aux venants la curiosité dont ils faisaient preuve à notre égard, de nous familiariser avec les cérémonies quotidiennes du culte bouddhique, et quelquefois aussi de nous transformer en marchands. Les indigènes avaient bien vite préféré à notre argent les objets d'échange dont nous disposions encore, et presque tous les achats se faisaient en nature, ce qui soulageait d'autant la caisse de l'expédition. Accroupis sur le sol et étalant devant nous les images, les verroteries, les étoffes, nous discutions gravement avec les ménagères du village le nombre de bananes, d'oranges, de poules, de poissons ou de canards que nous exigions en retour de nos bibelots. Nos Annamites, qui parlaient la langue indigène avec plus de facilité que nous, étaient devenus fort habiles dans ce genre de trafic et nous égayaient par la subtilité de leurs raisonnements et l'énumération des qualités merveilleuses qu'ils attribuaient aux objets européens de leur étalage. Nous nous demandions parfois ce que diraient nos amis d'Europe s'il leur était donné de nous apercevoir dans ce rôle de colporteurs-charlatans, et le souvenir du monde civilisé, dont l'existence nous paraissait alors un rêve, venait soudain attrister les transactions les plus plaisantes[1].

Le fleuve coule à peu de distance de Siemlap et j'en fis le but d'une de mes premières excursions : après avoir décrit un circuit à l'est, le Cambodge se redresse encore une fois vers le nord, s'encaisse entre deux rangées de collines, et offre une navigation, sinon facile, du moins praticable pendant quelque temps ; malheureusement, je ne découvris dans les environs qu'une seule grande barque, celle du chef du village. Il y en avait d'autres, paraît-il, et, une grande fête devant avoir lieu le 16, à la pagode, un chef vint, le 14, proposer au commandant de Lagrée de quitter son abri pour aller s'installer dans des maisons inhabitées situées sur le bord de l'eau ; il ajoutait que le 17, après la fête, les barques viendraient nous prendre et que nous pourrions nous remettre en route. Mais les conditions de prix étaient exorbitantes et le commandant les jugea inacceptables. Nous restâmes donc.

Le 16 juillet était dans le calendrier laotien le 1[er] jour de la lune décroissante du 9[e] mois. Cette date est celle de l'entrée dans la saison *Pha Vasa*

1. Voy. p. 10, 142, 159, 189, 232, 264, 268, 271, 320, 324, 325, 338, 360, 361, 379, 385 et 389.

(saison pluvieuse), qui dure trois mois et pendant laquelle les bonzes ne peuvent découcher ou s'éloigner de la pagode [1]. Dès la veille au soir, les prêtres lavèrent avec soin la statue du Bouddha ; les femmes du village leur apportèrent de l'eau et recueillirent celle qui avait déjà servi à nettoyer l'idole. Une bonne partie de la nuit se passa en interminables prières. Le 16, au point du jour, la foule se pressa dans le temple en habits de fête; chacun apportait des fruits et des fleurs, brûlait des cierges ou des mèches de coton imbibées d'huile, et priait en versant de l'eau de temps en temps dans un petit trou pratiqué dans le sol. Il paraît que cette dernière cérémonie s'adresse à un ange femelle nommé Nang Patoram, qui est préposé à la garde des eaux. Dans l'après-midi, le chef de la pagode monta en chaire et lut à l'auditoire, attentif et recueilli, deux chapitres de l'histoire de *Suvana Schompu*. Ce çoutra doit appartenir à la littérature bouddhiste du nord ; je ne l'ai jamais vu citer dans les livres singalais. Il y est longuement question des royaumes de Metila, Takasila et Hoy Het Patta. Naturellement, les auditeurs ignorent absolument où ces royaumes se trouvent. Takasila (Taxila) est pour eux le pays des Falangs ; Metila est l'ancien Siam ou une partie de la Cochinchine. Cet ancien royaume hindou s'étendait au sud de la Yamouna, affluent de la rive droite du Gange. Le çoutra parle aussi du roi Milinda, dont les conversations avec l'apôtre Nagasena sont restées célèbres dans les fastes bouddhiques, et dont la capitale a été assimilée à la ville de Sangala des historiens grecs. Les habitants de cette ville opposèrent à Alexandre une vive résistance et furent tous massacrés ou emmenés en captivité par le conquérant macédonien. Quant à Hoy Het Patta, j'ignore où cela peut être, mais c'est certainement encore le nom figuré de quelque royaume hindou.

Ici les habitants font, en commençant leurs salutations devant l'autel, une sorte de geste de la main, comme s'ils voulaient écarter des mouches. La saison Pha Vasa, dans laquelle nous entrions, est une des plus célébrées de l'année : il y a fête tous les huit jours, à chaque quartier de la lune, c'est-à-dire deux fois plus souvent que pendant les neuf mois *leeny* ou mois secs.

Quelques sauvages de la tribu des Khas Kouys qui habitent les environs viennent à la pagode pendant la fête. Ils arrivent, dit-on, des environs de Muong Lem. Leur langue est analogue à celle des Mou-tseu que nous avions rencontrés à Muong Lim; leur type est différent ; ils ressemblent

1. Les Laotiens comptent par mois lunaires et numérotent les jours de la nouvelle lune à la pleine lune, — c'est ce que l'on appelle la période de la lune croissante, — et de la pleine lune à la nouvelle lune, — période de la lune décroissante. (*Note de l'auteur.*)



aux Birmans : leur nez est arqué ; leur tête longue, leur profil en lame de rasoir, leur menton rentré, leur moustache, leur mouche, leur turban leur donnent un faux air arabe; quelques-uns ont de très jolies figures. Ils s'habillent presque comme les Laotiens. Les coiffures des femmes sont formées de cercles de bambou et de colliers de verroteries, comme celles des Mou-tseu ; mais elles sont en général moins élégantes. Les Khas Kouys n'ont pas d'écriture et adorent des esprits. Ils enterrent leurs morts, et chaque famille possède une tombe commune. On dit qu'ils commettent souvent des déprédations sur les routes, et Mac Leod rapporte que le gouverneur de Xieng Hong fut obligé jadis de faire une expédition contre eux pour réprimer leurs brigandages. Ils ne payent aux chefs laotiens d'autre impôt que quelques présents en nattes et en cotonnades. Ils leur fournissent également en voyage du riz et des porteurs. Ils cultivent beaucoup le tabac et le coton, qu'ils vendent aux Chinois. J'ignore s'ils ont autre chose de commun que le nom avec les Kouys des montagnes du Cambodge dont je n'ai jamais vu d'ailleurs aucun spécimen.

Le soir même de la fête, le commandant de Lagrée reçut une nouvelle lettre du roi de Xieng Tong, qui lui avait été adressée à Muong Lim et qui avait neuf jours de date. Ce prince engageait le chef de l'expédition française à venir se reposer à Xieng Tong. « Muong Lim, écrivait-il, est un mauvais village dans lequel des étrangers de distinction ne peuvent recevoir un accueil convenable. » Le mandarin birman était d'accord avec le souverain laotien pour autoriser ce déplacement.

Quel pouvait être le but de cette invitation ? Sans doute une satisfaction de curiosité et d'amour-propre, et le désir du Birman de rattraper les cadeaux qui lui avaient fait défaut une première fois. Ce détour à l'ouest allait allonger notre voyage outre mesure et faire une rude brèche à notre bourse. Le commandant de Lagrée résolut de l'éviter et de ne considérer cette invitation que comme une offre de pure courtoisie, qui se pouvait décliner sans manquer à la déférence due aux signataires de la lettre. Il répondit dans ce sens.

Le surlendemain 18, nous reçûmes une réponse favorable du roi de Muong You ou Xieng Kheng : à son tour, il nous autorisait à traverser son petit royaume. Malgré l'état sanitaire de l'expédition, état véritablement déplorable, le commandant de Lagrée se mit aussitôt en quête de porteurs; le mouvement valait mieux que la prolongation d'une inaction qui exerçait une fâcheuse influence sur notre moral. Un mieux sensible se produisait dans l'état du docteur Joubert, qui nous avait donné de graves inquiétudes pendant quelques jours, et qui avait été atteint d'une

fièvre offrant un caractère à la fois typhoïde et bilieux [1]. Les blessures de M. Delaporte se cicatrisaient lentement. Il fallait cependant renoncer à faire exécuter une marche immédiate à ces deux officiers et à deux Annamites retenus, comme M. Delaporte, par des blessures aux pieds, et nous devions nous résigner à les laisser quelques jours encore à Siemlap. Le reste de l'expédition pouvait se remettre en route sans inconvénient.

Le gouverneur de Siemlap, adonné à l'opium, peu soucieux de ses devoirs, et fort mal disposé à notre égard, fit répondre aux premières avances du commandant que les pluies étaient trop fréquentes pour qu'il fût possible de continuer notre voyage. Les chemins étaient détestables; les torrents débordés; quant au fleuve, il était devenu trop rapide, et d'ailleurs, l'unique barque du Muong étant employée à transporter les marchands et les voyageurs d'une rive à l'autre, on ne pouvait la distraire de ce service; enfin le moment du repiquage des riz était arrivé, et les champs avaient besoin de tous les bras. Le gouverneur concluait flegmatiquement que le plus sage était d'attendre pendant trois ou quatre mois à Siemlap le retour de la saison sèche!

Cette réponse n'avait rien d'encourageant. M. de Lagrée laissa le gouverneur tranquille et chercha ailleurs le secours qui ne lui venait pas de ce côté; il sentait bien que les habitants avaient aussi grande hâte de rentrer en possession de leur pagode que nous de la quitter, et qu'il y avait là un élément de succès presque assuré pour ses négociations. Le 21, un petit chef de village vint causer avec lui et lui demander ce qu'il décidait. Le commandant lui répondit qu'il rencontrait beaucoup de mauvaise volonté, mais qu'il partirait quand même, dût-il laisser à Siemlap tous ses bagages. Il le pria même d'aller trouver le gouverneur pour lui annoncer cette décision. Les Laotiens ont horreur de toute responsabilité et préféreraient porter un objet à cent lieues pour le remettre en d'autres mains, que d'en demeurer les gardiens pendant huit jours. Aussi l'interlocuteur de M. de Lagrée lui demanda-t-il aussitôt combien il nous fallait de porteurs et quel prix nous consentirions à donner. Le commandant de Lagrée indiqua le chiffre de cinquante porteurs et le prix de deux *chaps* par homme (environ 6 francs de notre monnaie) pour porter nos bagages jusqu'à Sop Yong (embouchure du Yong), village situé au confluent du Nam Yong et du grand fleuve, à 28 ou 30 kilomètres au nord de Siemlap.

Une heure après, le chef revint : il n'avait pas vu le gouverneur, mais il avait tout arrangé avec les autres chefs de village; nous partirions le len-

1. C'était la seconde fois qu'une maladie de ce genre atteignait M. Joubert. Voy. p. 87, en note.

demain. Le commandant de Lagrée s'était bien gardé de dire que MM. Delaporte et Joubert resteraient encore quelque temps à la pagode : cela eût fait manquer toute l'affaire. Le lendemain, nouveau contretemps : on vint nous raconter l'histoire habituelle d'un torrent débordé et infranchissable. Le soir, nous nous aperçûmes que ce jour était un jour néfaste, et que c'était l'unique raison qui eût fait obstacle à notre départ.

Le 23, au matin, nous nous mîmes enfin en route ; nous comblâmes de cadeaux le vieux bonze chef de la pagode, qui s'était montré pour nous si bienveillant et si hospitalier, et nous lui recommandâmes chaudement les quatre malades que nous laissions à sa garde.

Ce ne fut pas sans peine que s'effectua la répartition des colis : le poids relatif de chacun d'eux n'était pas la seule considération qui faisait hésiter nos porteurs ou les engageait à demander un remaniement dans la composition de nos paquets. Des répugnances ou des superstitions, dont il était difficile de deviner le motif, occasionnaient des querelles ou provoquaient des refus. Je m'aperçus, par exemple, qu'un paquet fort léger, contenant quelques objets de campement et de cuisine, était obstinément laissé de côté. Je finis par en savoir la raison : il contenait une paire de souliers que notre cuisinier Pedro réservait pour les grands jours ; or il était impossible de porter près de la tête un objet destiné à loger les pieds. Avec des concessions mutuelles, tout finit par s'arranger, et la longue file de nos porteurs s'échelonna bientôt sur les flancs de la colline qui nous séparait du fleuve. Après l'avoir rejoint, nous en remontâmes la rive droite, que couvrait une épaisse forêt. La crue des eaux avait rendu impraticable le sentier habituellement suivi et tracé sur les berges mêmes : il fallut prendre une route suspendue plus haut sur le flanc des hauteurs qui encaissent le fleuve. Il était question d'un voyage que le roi de Muong You devait faire à Siemlap, et cette route, peu fréquentée, qui avait presque disparu sous les herbes, venait d'être débroussaillée récemment par les Khas Kouys des environs. Le sentier était donc bien indiqué par de larges abatis, mais le sol était jonché de feuilles épineuses, qui déchiraient les pieds, et semé de débris d'arbustes contre lesquels nos orteils nus butaient douloureusement. A chaque torrent qui traversait la route, la hauteur des eaux nous obligeait à un énorme détour en amont pour trouver un passage guéable.

Malgré ces fatigues et les souffrances qui en résultaient, ce trajet dans la forêt nous paraissait préférable au triste séjour de la pagode de Siemlap : la beauté et l'exubérance du paysage restaient comparables à ce que nous avions vu jusqu'alors de plus grandiose, et à travers le rideau de feuilles que la brise soulevait parfois d'un souffle discret, nous apercevions, par de

courtes échappées, le Mékong coulant à pleins bords, et charriant dans ses flots écumeux des arbres énormes arrachés de ses rives.

Après deux heures de marche, nous arrivâmes sur les bords d'un torrent à demi desséché, dont le lit de rochers n'était point comme à l'ordinaire encombré par la végétation. Les pierres entre lesquelles suintait un mince filet d'eau avaient un aspect étrange : elles étaient blanchâtres et recouvertes d'incrustations salines; nous touchâmes l'eau : elle était chaude. Les trois ou quatre sources de ce singulier ruisseau jaillissaient à peu de distance, au pied d'une muraille de pierre : en s'échappant d'entre les roches elles formaient d'épaisses vapeurs, et il était impossible d'y tremper la main; ce ne fut qu'en prenant les plus grandes précautions pour éviter de me brûler les pieds, que je parvins à plonger un thermomètre au point qui me paraissait le plus chaud : l'instrument indiqua une température de 86 degrés centigrades.

Le soir, nous redescendîmes pour camper sur les bords du fleuve; malgré la crue des eaux, il existait encore, au sommet d'une berge sablonneuse en pente douce, une place suffisante pour étendre nos couvertures et pour éviter ainsi le sol humide de la forêt. Quelques branchages coupés à la hâte servirent à nous construire un abri. Malheureusement, les moustiques chassèrent le sommeil réparateur dont nous espérions jouir. Le commandant de Lagrée et moi passâmes la nuit à deviser et à fumer des cigarettes pour éloigner ces insupportables insectes[1]. Une autre préoccupation contribuait à nous tenir en éveil. Les crues se prononcent parfois très brusquement dans le fleuve, et ses eaux venaient mourir à quelques mètres à peine de nous. Le commandant de Lagrée, bien résolu à ne pas dormir et voulant se conserver un compagnon d'insomnie, avait imaginé de me dire, chaque fois que je paraissais sur le point de céder au sommeil : « Voyez donc, Garnier, il me semble que l'eau monte. » Et, brusquement réveillé par la crainte d'une inondation, je me précipitais sur le bord de l'eau pour examiner les cailloux que j'y avais placés comme point de repère.

La nuit se passa cependant sans fâcheux incident. La journée qui la suivit fut horriblement pénible pour moi. Je fus subitement pris d'une douleur rhumatismale au genou gauche qui m'arrachait un cri à chaque pas. Il fallut cependant faire ainsi cinq heures de marche. A midi, nous arrivâmes à l'embouchure du Nam Yong, grande et belle rivière, que nous traversâmes en barque. Une heure après, nous étions installés dans la misérable pagode du village de Sop Yong; elle n'était desservie que par les

1. Voy. notes, p. 87, 174, 255, 297, 310 et 380.

fidèles eux-mêmes; la place du bonze était vacante depuis plusieurs années. Nous prîmes possession de sa chambre.

Le village, composé de quatre maisons, est pittoresquement situé sur la rive droite du Mékong : le grand fleuve n'a plus ici que 100 à 150 mètres de large, et la rive gauche est formée de rochers calcaires à pic, qui s'étagent en formes grimaçantes, et dont la base est creusée et blanchie par l'eau rapide. Nous n'étions qu'à 4 mètres à peine au-dessus du niveau du fleuve, et les habitants nous dirent qu'il monterait encore de cette hauteur, avant la fin de la crue annuelle. Nous payâmes un peu plus de 300 fr. nos porteurs de Siemlap, qui s'en retournèrent enchantés de leur excellente spéculation.

Dans la pagode se trouvaient deux ou trois voyageurs, appartenant aux Muongs Laotiens, situés à l'ouest de la Salouen. Ils venaient de Xieng Vi et de Xieng Pho, villes dont les noms birmans sont Thibo et Theinny. Ces deux Muongs, nous dirent-ils, n'avaient pas de rois en ce moment et étaient administrés par des Birmans; les habitants de race laotienne, qui là portent le nom particulier de Phongs, sont en lutte avec les nouveaux administrateurs. Les habitants de race sauvage, Khaswas ou Lawas et Khas Kouys, sont très nombreux dans la même région, où ils forment plusieurs Muongs indépendants. Un grand nombre de ces Phongs ont combattu du côté des Phasi ou Mahométans, quand ceux-ci se sont révoltés contre la Chine. Je crois que les Phongs correspondent à ces tribus laotiennes qui, sur certaines cartes, portent le nom de Palongs et dont le pays originaire, situé au sud de Teng-yue-tcheou, est appelé Kochampri.

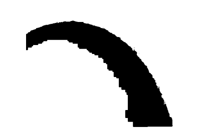
Les voyageurs Phongs de la pagode de Son Yong vendaient des feuilles de papier d'or, de l'opium, quelques pierres précieuses. Ils avaient eu tellement à souffrir des piqûres de sangsues que leurs jambes étaient démesurément enflées et hors d'état de continuer le service. Le docteur Thorel donna quelques médicaments à ces pauvres gens qui s'étonnaient beaucoup de notre intention de poursuivre notre voyage malgré la saison des pluies. « Vous ne trouverez plus ni routes ni porteurs, » disaient-ils. L'aspect des quatre maisons de Sop Yong ne nous apprenait que trop que le village ne nous fournirait pas les porteurs nécessaires. Il fallut aller en recruter dans les villages environnants. Le 27, je partis dans ce but, sur une petite barque, heureux de naviguer encore une fois sur le Mékong et de le reconnaître à quelques milles en amont de Sop Yong. Les grandes pirogues creusées dans un seul tronc d'arbre ont ici complètement disparu. Les habitants construisent leurs embarcations, qui sont d'ailleurs de petites dimensions, en trois morceaux. L'un, très épais, fait le fond de l'esquif; les deux

autres en forment les flancs; des trous sont pratiqués dans le bois de façon à correspondre sur les deux lignes de raccordement, et l'on y passe un rotin, de telle sorte que le fond de la barque paraît être cousu aux deux bordages latéraux; de l'étoupe et de la résine servent à calfater les coutures.

Après quelques heures d'une navigation difficile, j'arrivai, accompagné par le chef de Sop Yong, à un petit groupe de maisons situé sur la rive gauche du fleuve; j'y fus reçu parfaitement, sans curiosité ni servilité, par un Lu qui avait longtemps voyagé dans tous les pays avoisinants. Il y a d'ailleurs ici, comme à Siemlap, beaucoup de Lus en fuite, appartenant surtout à Muong Ham, chef-lieu de province situé sur la rive gauche du fleuve, un peu au-dessous de Xieng Hong. Cette ville fut prise et détruite, en 1856, par Maha Say, gouverneur de Muong Phong, qui faisait la guerre à Xieng Hong et qui finit par être tué aux environs de cette dernière ville, qu'il avait, comme Muong Ham, mise à sac et brûlée. Des Phongs et des gens de Muong Lem combattaient avec lui contre les Lus.

Nous passâmes l'après-midi, mon hôte et moi, à faire des cartes grossières, dans lesquelles j'apprenais au moins les noms laotiens des principales rivières de la Birmanie et du Tong King. Le nom thaï de la Salouen est Nam Koung; la branche la plus occidentale du fleuve du Tong King s'appelle le Nam Te; l'autre branche, le Nam Ta. Mon hôte avait redescendu le Nam Ta jusqu'à la mer[1]. On comprend de quel intérêt ses récits étaient pour moi. Je voyais se dérouler toutes ces régions inconnues, qui nous paraissaient si lointaines au début du voyage, et que maintenant nous touchions de tous côtés au milieu de notre conversation. La femme de mon hôte nous servit le thé à la chinoise, accompagné de fruits et de gâteaux que je mangeai avec plaisir. Je me serais facilement fait aux mœurs indigènes, et, afin d'échapper aux lenteurs de l'interminable odyssée que nous imposaient notre nombre et nos bagages, j'aurais volontiers renoncé et à mes compagnons et à mes instruments pour parcourir à pied, au gré de mes inspirations de chaque jour, les diverses parties de cette Indo-Chine du nord, si variée d'aspect, et qui cache encore la solution de tant de problèmes ethnographiques et historiques. Cette vie aventureuse, où l'on serait en contact incessant avec les indigènes, pourrait seule familiariser un Européen avec les langues et les mœurs de cette partie de la Péninsule, en lui donnant les meilleurs précepteurs : l'isolement et la nécessité. Il faudrait être doué,

1. Ces indications relatives au fleuve du Tong King et les renseignements que l'on trouvera plus loin sur cette route commerciale expliquent pourquoi Francis Garnier ne conseillait pas à M. de Lagrée d'abandonner la vallée du Mékong pour explorer celle du Son Coï. A ses yeux le problème géographique était résolu et sa démonstration pratique ne présentait pas assez d'importance pour détourner la Commission de son but officiel. Voy. p. 269, en note, et p. 313 et 322.





Sop Yong. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.



pour réussir, d'une énergie et d'une santé à toute épreuve et n'avoir surtout aucune mission officielle à remplir [1]. Malheureusement, telle n'était pas notre situation, et nous devions nous résigner à n'avancer longtemps encore qu'avec une lenteur extrême : la saison, l'état des routes, la faible population de la contrée que nous traversions, nous imposaient, après chaque étape de 20 kilomètres, un arrêt d'une dizaine de jours. C'était le temps nécessaire pour réunir les moyens de transport indispensables à la continuation de notre pénible voyage!

Le soir vint; nous nous remîmes en route après avoir reçu la promesse d'obtenir un certain nombre de porteurs : nous restions cependant encore loin du chiffre nécessaire. J'avais aussi acheté quelques provisions, car les quatre poulaillers de Sop Yong étaient insuffisants pour notre consommation. En moins d'une demi-heure, le courant nous apporta à Sop Yong, et cette sensation de déplacement rapide, jouissance à laquelle nous étions peu habitués, ne laissa pas que de me paraître infiniment agréable. Le léger esquif bondissait comme une flèche au milieu des rochers qui parsèment le lit du fleuve, et j'admirais la sûreté et la précision du coup d'œil de son patron [2].

Les pluies continuaient et rendaient tout travail et toute observation impossibles. Le niveau du fleuve montait chaque jour, et ce n'était pas sans inquiétude que nous pensions aux malades laissés à Siemlap, qui allaient trouver des chemins de plus en plus affreux, et un trajet encore accru par les détours qu'exigerait le passage de chaque torrent. Ils nous rejoignirent cependant le 30 juillet, après avoir employé presque le double du temps que nous avions mis nous-mêmes à faire le chemin. Ils nous enlevèrent les illusions que nous nous étions faites sur le chef de la pagode de Siemlap. Cet avide vieillard, dont la convoitise avait été éveillée sans doute par les libéralités du commandant de Lagrée, s'était montré, au dernier moment, d'une âpreté révoltante, et, en voyant disparaître avec ses derniers hôtes ses dernières chances de gain exceptionnel, avait demandé avec insistance les objets les moins dignes de justifier sa cupidité. On les lui avait abandonnés avec dégoût. S'est-il confessé plus

1. C'est à peu près la même idée que l'on retrouve, exprimée en termes plus familiers, dans ce passage emprunté au livre *De Paris au Tibet* (p. 158) :
« ..... J'ai résolu de faire une excursion de quelques mois au centre de la Chine et de tenter
« le levé hydrographique de ces fameux rapides, qui, au-dessus de Han-kéou, semblent devoir
« interrompre pendant quelque temps la navigation à vapeur du fleuve. Je me lance seul dans
« ce voyage, sans un interprète, sans un domestique européen. C'est là, sans doute, le meilleur
« moyen de se *chinoiser* et d'apprendre la langue : il n'est pas de professeur comparable à la
« nécessité..... »

2. On revenait au point de départ et par conséquent, ici, on descendait bien le courant au lieu de le remonter. Voy. note, p. 280, 343 et 350.

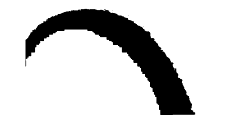
tard dans sa pagode de son manque de désintéressement envers le malheureux voyageur ?

Il fallait renoncer à subsister tous ensemble à Sop Yong et, d'un autre côté, il était impossible de trouver dans les environs un nombre de porteurs suffisant pour transporter d'un seul coup tous nos bagages à Ban Passang, qui était notre prochaine étape dans la direction de Muong You. Le commandant de Lagrée, atteint lui-même d'un gonflement à l'aine, résultat des piqûres de sangsues, se résigna de nouveau à scinder en deux la colonne expéditionnaire. Je pris la direction de l'une et je partis, le 31 juillet, avec MM. de Carné et Thorel et la moitié de nos bagages. Pour parfaire le nombre de porteurs qui m'était nécessaire, quelques femmes du village durent se joindre à leurs maris. M. de Lagrée resta à Sop Yong, avec MM. Joubert et Delaporte.

Au départ de Sop Yong, la route, facile et bien tracée, se suspend en corniche au-dessus du Nam Yong ; au moment de notre passage, elle était littéralement pavée de sangsues avides et agiles, qui de toutes les feuilles, de tous les brins d'herbes s'élançaient sur nous. Les Annamites de notre escorte avaient imaginé de faire de petits tampons contenant du tabac imbibé d'eau et attachés à l'extrémité de longues baguettes. Il suffisait de toucher avec ce talisman ces affreux parasites, pour les voir se détacher immédiatement et tomber sur le sol. Comme mes mains étaient occupées par mon cahier de notes, ma boussole et mon crayon, et que je ne pouvais recourir à ce moyen d'éviter les piqûres, un Annamite se donna mission de me suivre, et sans mot dire, me tamponna constamment les jambes pendant tout le trajet. Jamais faction n'a été plus vigilamment faite, et aucune de ces maudites bêtes ne parvint à dépasser ma cheville sans être aussitôt frappée et renvoyée baveuse dans la boue d'où elle sortait.

Dès qu'on s'éloigne des bords du fleuve, les vallées des affluents qui s'y déversent s'élargissent, les collines deviennent moins abruptes et se transforment en une série de plaines onduleuses et herbacées, coupées de marais et de ruisseaux, et très propres à un grand nombre de riches cultures. Malheureusement, le pays est peu ou point habité et encore moins cultivé, et, le second jour de notre route, après avoir quitté les bords du Nam Yong pour remonter vers le nord, nous traversâmes des espaces inondés couverts de hautes herbes, et nous dûmes cheminer pendant des kilomètres entiers avec de l'eau jusqu'à la ceinture et quelquefois plus haut.

Nous arrivâmes, le 1er août, à Ban Passang, agglomération de villages située sur un plateau cultivé en rizières et détrempé par les pluies et par



les labours. Nous avions quitté le territoire de Muong You et nous nous trouvions sur le territoire de Muong Yong, petite province qui relevait de Xieng Tong et dont le chef-lieu se trouvait à peu de distance dans l'ouest. Une route plus directe nous aurait conduits de Sop Yong à Muong You, sans nous faire repasser encore par le territoire de Xieng Tong, et j'en avais fait valoir les avantages au commandant de Lagrée [1]. Mais il eût fallu faire quatre jours de marche, avec des étapes en pleine forêt, et le chef de l'expédition avait jugé cet effort au-dessus de nos forces. Le détour auquel il s'était résigné allait être fatal à la rapidité de notre marche et nous occasionner un surcroît de fatigues et de préoccupations.

Le 5 août, la partie de l'expédition restée à Sop Yong nous rejoignit. MM. de Lagrée et Delaporte repartirent presque aussitôt pour visiter un Tât très ancien et très célèbre, situé au sud de Muong Yong, sur le versant d'une des montagnes qui limitent de ce côté la plaine de Ban Passang. Des porteurs furent demandés au chef du village pour le surlendemain, jour du départ du reste de l'expédition pour Muong Yong.

Quelques heures après le départ du chef de l'expédition, deux soldats birmans arrivèrent à la pagode dans laquelle nous étions campés. Ils étaient chargés pour nous d'une communication officielle. En l'absence du commandant et de notre interprète Alévy, j'essayai de leur donner audience. Ils venaient, de la part du mandarin birman qui résidait à Muong Yong, et qui était le subordonné de celui de Xieng Tong, nous demander quelles étaient nos intentions, et nous inviter à passer par cette localité. Comme je viens de le dire, elle était comprise dans notre itinéraire, et je pus affirmer à ces militaires que nous nous rendrions au désir du mandarin birman. Je voulus cependant m'assurer de la nature de son invitation, et je feignis de réserver le cas où M. de Lagrée changerait d'avis et voudrait se rendre directement de Ban Passang à Muong You. D'énergiques gestes de dénégation accueillirent cette ouverture. L'invitation était-elle un ordre et fallait-il passer par Muong Yong? Il est probable que le mandarin birman de Xieng Tong, désolé de nous avoir laissés échapper une première fois de ses griffes, avait résolu de nous rattraper à tout prix et avait envoyé des instructions dans ce sens à son subordonné de Muong Yong. Après réflexion l'invitation de passer par Xieng Tong, que le commandant de Lagrée avait reçue et déclinée à Siemlap, me sembla donc devenue un ordre auquel nous ne pouvions plus nous dispenser de déférer.

Nous nous mîmes en route, le 7 août, pour Muong Yong. La plaine que

1. Voy. note, p. 382.

nous traversâmes est admirablement arrosée par plusieurs cours d'eau qui se rendent tous dans le Nam Yong. Un pont en bois est établi sur la plus importante de ces rivières, le Nam Ouang, et cette attention délicate, à laquelle sont peu habitués les voyageurs dans le Laos, nous causa une agréable surprise : nous la considérâmes comme l'indice d'une civilisation plus avancée qui n'allait pas tarder à se manifester à nous d'une façon plus complète. Une partie de la plaine est cultivée en rizières, l'autre est encore à l'état de marécages. Nous rencontrâmes plusieurs villages qui avaient un aspect de confort et d'aisance. Des pagodes aux toits recourbés charmèrent nos regards en nous attestant l'influence et le voisinage du Céleste-Empire. Nous arrivâmes vers midi à Muong Yong, après avoir traversé la vallée du Nam Ouang dans sa plus grande largeur, qui est environ de trois lieues.



Rivière d'eau chaude sur la route de Siemlap à Sop Yong. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. Delaporte.



Esplanade et pagode de Muong Yong. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

CHAPITRE XII

Muong Yong. — Premiers pourparlers avec les autorités birmanes. — Départ de M. de Lagrée pour Xieng Tong. — Le reste de l'expédition est retenu à Muong Yong. — Le Tât Chom Yong. — Histoire locale. — Premières nouvelles du commandant de Lagrée. — Pénible incertitude. — Succès des négociations du chef de l'expédition. — Nous recevons l'autorisation de partir pour Muong You.

Muong Yong est situé sur les dernières pentes des montagnes qui limitent à l'ouest la vallée du Nam Ouang. Une enceinte en terres levées, précédée d'un fossé où coulent les eaux du Nam Khap, affluent du Nam Ouang, entoure cette ancienne capitale d'un royaume autrefois puissant, si l'on en croit la tradition. Nous traversâmes le fossé sur un pont de bois. Une porte, surmontée d'un de ces petits toits chinois aux angles jadis ornés de clochettes, s'ouvrait dans la fortification, et une sorte de grande esplanade, couverte de beaux arbres, s'élevait en pente douce jusqu'à une pagode autour de laquelle étaient groupées les premières maisons du village; à droite de l'esplanade se dressait un grand sala, perché sur de hautes colonnes.

Nous y étions à peine installés qu'un petit mandarin se présenta et m'invita à le suivre dans la maison commune où se traitent les affaires

publiques. J'essayai de lui faire comprendre que je n'étais que le second et non le chef de l'expédition[1], que ce dernier était allé visiter le Tât situé à peu de distance et que je l'attendais d'un moment à l'autre. L'interprète était d'ailleurs avec lui et il n'était possible d'entrer en pourparlers sérieux qu'avec son concours. Ces raisons ne satisfirent pas l'officier indigène : il revint peu après accompagné de deux soldats birmans, armés de sabres, et il m'intima de nouveau, et très brutalement, l'ordre de le suivre. Je répondis par un refus non moins formel. Ses acolytes prirent alors un air menaçant et mirent la main sur la poignée de leurs sabres ; je leur tournai le dos et j'ordonnai au sergent annamite de les mettre à la porte du sala, avec toutes les formes possibles. Malheureusement, celui-ci s'acquitta de cette tâche avec moins de douceur que je ne lui en avais recommandé; aussi, une fois arrivés au bas de l'échelle, qu'ils avaient dû lestement descendre, le mandarin et son escorte se répandirent-ils en menaces contre nous et ne se retirèrent-ils qu'après avoir affirmé à plusieurs reprises qu'on saurait bien nous mettre à la raison.

Je rendis compte à M. de Lagrée, qui arriva quelques heures après, de ce fâcheux début et de la visite que j'avais reçue à Ban Passang après son départ. Il approuva ma conduite. Le lendemain, d'assez bonne heure, on vint le prévenir que le fonctionnaire birman se rendait de nouveau à la réunion des mandarins et l'invitait à y venir. M. de Lagrée, ne voulant point compromettre sa dignité par une démarche trop précipitée, envoya son interprète Alévy pour s'assurer de la nature de l'entrevue à laquelle on le conviait. Celui-ci revint peu après tout ému, disant que nous avions affaire à un bien méchant homme : le Birman avait refusé d'entrer en explications avec lui et avait menacé de nous refuser passage et de nous renvoyer immédiatement d'où nous étions venus. Nous nous rendîmes alors au sala, avec quelques hommes en armes : l'accueil du Birman fut plus poli que ces préliminaires ne pouvaient le faire prévoir; il demanda au commandant de Lagrée de ses nouvelles et de celles de l'empereur des Français; puis il le questionna sur le but de son voyage, et sur les passeports dont il était muni. M. de Lagrée exhiba alors la seconde lettre qu'il avait reçue de Xieng Tong.

« Mais, dit le Birman, Muong Yong ne dépend pas absolument de Xieng Tong et il eût été nécessaire de m'adresser aussi une demande de passage; d'ailleurs, la lettre de Xieng Tong vous invite à passer par cette ville. Pourquoi n'y allez-vous pas?

1. Voy. *De Paris au Tibet*, notice sur Francis Garnier, p. XIII, en note.

— La route est trop longue et nous avons un trop grand nombre de malades.

— Attendez alors une dizaine de jours, que je puisse recevoir des instructions de Xieng Tong.

— Il m'est impossible de consentir à ce délai, répliqua le commandant. Nous sommes tous très fatigués et nous avons besoin d'arriver au fleuve. »

Après une longue discussion et l'insinuation faite par M. de Lagrée qu'il enverrait quelques présents au Birman de Xieng Tong et à son subordonné de Muong Yong, il ne fut plus question que d'un repos de trois ou quatre jours. Nous sortîmes, croyant que tout était arrangé.

Le lendemain, au moment où M. de Lagrée se disposait à se rendre chez le gouverneur indigène, qui porte le titre de roi, seul témoignage de la grandeur passée de Muong Yong, le Birman lui fit dire qu'il devait d'abord passer chez lui. D'un autre côté, les gens du pays affirmaient énergiquement le droit du roi à recevoir notre première visite. Le commandant de Lagrée les pria de se mettre d'accord, et le roi, qui ne tarda pas à être informé de de la prétention exagérée du Birman, en exigea le sacrifice. Nous nous rendîmes donc chez le principicule indigène, bon homme qui n'avait au fond aucune influence et aucune force ; le commandant de Lagrée lui adressa pour le surlendemain une demande de trente-huit porteurs. En sortant de cette première audience, nous allâmes, M. de Lagrée et moi, chez le Birman, qui était logé avec tout son monde (huit soldats Birmans) dans de petites cases assez mal construites, auprès du marché du village. Son accueil fut très cordial ; sa femme, jeune Birmane, fraîche et jolie, assistait à la conférence et paraissait jouir d'une assez grande influence sur l'esprit de son mari. La conversation fut animée, et le Birman y affecta des dehors de sincérité et d'amitié qui un instant nous firent illusion. Il nous dit d'un ton confidentiel : « Vous venez du Laos et de Siam, qui sont en désaccord avec nous, nous n'avez pas de lettre d'Ava ; voilà pour nous bien des motifs de suspicion. Cependant, maintenant que je suis sûr de votre nationalité française, je ne mettrai plus aucun obstacle à votre passage ; mais si vous aviez été Anglais, vous n'auriez certes pas continué votre route [1]. Vous avez à craindre, du reste, bien d'autres difficultés : prenez garde aux Chinois ; ils ne vous aiment pas, et je serais fort étonné s'ils vous laissaient passer. » Dans la même journée — c'était le 9 août — il vint rendre au commandant de Lagrée sa visite et reçut un joli fusil à un coup ; sa femme et sa mère se rendirent également au sala et y furent comblées

1. Voy. p. 296.

d'attentions et de petits présents. Le roi, en échange d'un gong et de quelques autres menus objets qui lui avaient été donnés, nous envoya un parapluie d'une très grande dimension, destiné aux haltes en plein air : une famille entière aurait pu s'y abriter. Ce n'était, hélas! pour nous, qu'un embarras qui exigeait un porteur de plus. Mais il n'était pas possible de refuser.

Le 10 au matin, le Birman fit appeler Alévy et lui dit que, toute réflexion faite, il ne pouvait pas nous laisser partir de la sorte. Il était indispensable qu'il écrivît à Muong You et qu'il en obtînt une réponse. C'était évidemment un piège : Muong You, interrogé d'une certaine façon, devait, sans aucun doute, retirer la permission déjà accordée de traverser son territoire, jusqu'à ce que nous nous fussions rendus à l'invitation de Xieng Tong. Le commandant de Lagrée, malgré toute la démangeaison qu'il éprouvait de dire nettement au Birman ce qu'il pensait de sa bonne foi, s'arma de patience, alla le voir encore une fois, en reçut les plus belles protestations et finit par lui arracher l'autorisation de partir le 12. Il en fit immédiatement prévenir le gouverneur, qu'il alla voir de nouveau le 11, et qui se plaignit beaucoup des procédés du Man (c'est le nom que les Laotiens donnent aux Birmans). « Nous sommes toujours en faute avec eux, dit-il, et il nous faut toujours payer. Ah! si les Falangs (Européens) étaient près d'ici, j'irais chez eux pour y vivre en paix. » Le 12 au matin, nos porteurs se réunissaient déjà aux environs du logement du roi, lorsque le Birman fit appeler les membres du séna, affecta vis-à-vis d'eux la plus grande indignation et la plus vive colère, nia qu'il eût jamais autorisé notre départ et les accusa de n'agir ainsi que dans l'espoir d'obtenir de nous des cadeaux. Les mandarins, fort embarrassés, nous firent dire que les porteurs n'étaient point venus en nombre suffisant, et notre voyage fut encore différé. Il ne s'agissait évidemment pour le Birman que de gagner du temps. Le lendemain, en effet, il fit appeler M. de Lagrée pour lui montrer une lettre qu'il venait de recevoir de Muong You. Elle était signée du fonctionnaire birman et des membres du séna de cette localité et disait, en substance : « Puisqu'il y a une lettre de Xieng Tong qui prie les Français de s'y rendre, nous ne pouvons pas les recevoir avant qu'ils aient été dans cette ville. » Le roi de Muong Yong, craignant de se mettre mal avec un collègue plus fort que lui, déclinait prudemment une autorisation donnée sans connaissance de ce qui s'était passé entre nous et Xieng Tong.

Il fallait prendre un parti : le découragement nous gagnait tous ; la fièvre régnait au campement ; il était presque impossible, dans l'état des routes et de nos ressources pécuniaires, de faire entreprendre à toute l'expédition

le voyage de Xieng Tong. M. de Lagrée se résolut à y aller avec le docteur Thorel, Alévy et deux hommes d'escorte seulement. Le succès définitif de notre voyage dépendait de l'issue de cette démarche. Nous en étions à craindre qu'à son tour le roi de Xieng Tong ne se crût obligé d'en référer



Le Birman de Muong Yong et sa femme. — Dessin de H. de Montaut, d'après un croquis de M. Delaporte.

à Ava et qu'il ne nous obligeât à attendre une réponse du roi de Birmanie. C'eût été nous remettre aux calendes grecques. Le commandant de Lagrée promit de me tenir au courant de son voyage et de ses négociations. Il fut convenu que, dans le cas où je devrais aller le rejoindre à Xieng Tong avec le reste de l'expédition, je sacrifierais encore une partie de nos bagages.

M. de Lagrée partit le 14 août, à une heure de l'après-midi. Quelques heures avant son départ, le Birman lui avait offert, à un prix exorbitant,

un mauvais cheval borgne, et il avait paru choqué du refus qu'avait rencontré son offre intéressée.

Ce cynique et odieux personnage nous déplaisait tous les jours davantage. Il fallut nous résigner cependant à vivre en paix avec lui pendant les quinze jours ou les trois semaines que nous devions séjourner à Muong Yong en attendant les ordres de M. de Lagrée. Le temps toujours pluvieux, la fièvre qui dévorait la plupart d'entre nous, nous condamnaient à l'immobilité. La maladie nous impressionnait moins quand nous en étions victimes que lorsque nous assistions à ses progrès chez nos camarades. Nous écoutions silencieux et navrés les paroles délirantes de celui d'entre nous qui payait son tribut aux miasmes pernicieux des jungles, et, n'osant interrompre son délire en action, nous nous contentions de le faire suivre par un des hommes de l'escorte quand il allait vaguer au dehors. Je fus moi-même atteint très fortement de la fièvre et pris aussi de délire, et je me rappelle avoir accablé de reproches notre brave et dévoué cuisinier Pedro, qui me suivait par l'ordre du docteur et qui était coupable, à mes yeux, d'avoir violé ma consigne de ne pas quitter le campement sans permission. Le pauvre diable faisait semblant de s'en aller, n'osant me rappeler à la réalité de ma situation, et il se cachait derrière l'arbre le plus voisin pour continuer à m'observer à mon insu.

Nous recevions cependant d'assez fréquentes visites; les femmes du roi venaient souvent examiner nos objets européens, regarder les photographies des monuments de Paris au stéréoscope et nous questionner sur l'Europe et sur la France. Les marionnettes de nos Annamites avaient, dans tout le Laos, une réputation qui nous précédait de loin. On vint leur demander des représentations; mais leur gaieté s'en était allée et leurs acteurs en miniature avaient perdu leur voix. Il fallut que j'interposasse mon autorité pour obtenir d'eux un semblant de spectacle; hélas! les joyeux lazzi et les dialogues pleins d'entrain avaient fait leur temps; il y avait plus de larmes que de rires dans les plaisanteries des poupées, et leurs propriétaires les brûlèrent bientôt après pour n'être plus obligés de grimacer une joie depuis longtemps absente.

La femme du Birman était la plus assidue de nos visiteurs. Cette jeune personne faisait preuve d'une intelligence et d'une curiosité peu ordinaires, et la reconnaissance qu'elle témoignait à ceux qui prenaient la peine de l'instruire était pleine d'une grâce charmante qui nous faisait trouver du plaisir à ces entrevues. Elle s'en apercevait et mettait une certaine coquetterie à les prolonger en s'ingéniant à trouver de nouveaux sujets de conversation. Je recueillais ainsi quelques renseignements vagues sur le haut du pays, sur



les mines d'argent situées plus au nord, à Kenma, et principalement sur la Chine, le Muong Hσ comme on l'appelait, et dont on ne parlait qu'avec admiration. Il y avait là, nous disait-on, de larges routes pavées en pierre, des ponts en fer, des hôtelleries à toutes les étapes. L'idée de routes confortables nous faisait pâmer d'aise, et nos pieds nus en tressaillaient de joie à l'avance. Mais quand atteindrions-nous ce pays de civilisation et de confort? Ce point d'interrogation se dressait formidable au milieu de tous nos projets et de tous nos rêves. Ce n'était qu'avec effroi que nous envisagions une hypothèse qui n'était pas à ce moment la moins probable, celle d'être obligés de revenir sur nos pas. Rentrer à Saïgon après avoir échoué dans notre tentative, après avoir essuyé tant de fatigues et supporté tant d'ennuis, sans obtenir en compensation la gloire qui les fait oublier, c'était là une triste perspective et un avenir bien décourageant.

Pour tromper ces longues heures de doute et d'attente, nous n'avions que la ressource de causer de la patrie, de jouir par avance des joies du retour, de refaire vingt fois les mêmes projets, de recomposer sans cesse en imagination les mêmes scènes, en en variant, au gré de l'humeur du jour, les acteurs et les circonstances. Parfois aussi la discussion avait pour objet la politique : une guerre avait-elle surgi de la question prusso-autrichienne? Nous combinions les alliances ; nous supputions les chances de victoire ; nous forgions les nouvelles que nous aurions à apprendre au premier point civilisé où nous aborderions dans un an ou dix-huit mois. Parfois aussi — et c'était là les discussions les plus vives, celles qui répondaient le mieux à l'état contemplatif où se trouvaient des esprits privés depuis plus d'un an de toute communication avec le dehors — nous agitions les plus hautes questions philosophiques et religieuses. Ce qui nous frappait surtout, depuis que nous étions en contact avec les populations bouddhistes de l'Indo-Chine, c'était la similitude des instincts religieux de l'homme, à quelque race et à quelque climat qu'il appartienne, et l'étrange ressemblance des traditions, des légendes, des miracles qui se rencontrent à l'origine de chaque religion positive. Il est puéril de supposer que chacune d'elles les a empruntés à sa voisine et de fonder sur ces analogies des théories historiques, qui n'ont d'autre base que les convictions de leur auteur. L'esprit de l'homme a partout et les mêmes besoins et les mêmes tendances ; il s'inspire partout des mêmes nécessités morales. Les raisons de croire, aussi bien que les formes que revêtent l'hommage ou la prière, sont les mêmes chez tous les peuples, quel que soit le point du globe que l'on visite. Dans les classes peu éclairées et pour les esprits bornés, la religion se réduit toujours à quelques pratiques superstitieuses, à certaines formules mal comprises ; elle présente

partout une apparente uniformité qui frappe l'observateur le plus superficiel. De cela nous tombions tous d'accord. Le dissentiment commençait lorsqu'il s'agissait d'interpréter les dogmes du bouddhisme et de comparer leur influence à celle que les dogmes chrétiens ont exercée sur le monde occidental. Je ferai grâce à mes lecteurs de nos divagations à ce sujet. Je crois que nous ne jugerons bien sainement de toutes ces questions que lorsque, réfugiés dans une autre planète, nous pourrons contempler d'un œil exempt de préjugés ce qui se passe sur ce petit globe que l'on appelle la terre [1].

La soumission à la Birmanie de la contrée où nous nous étions momentanément arrêtés ne paraît point définitive, et les conquérants usent de beaucoup de ménagements à l'égard de leurs tributaires. Le rôle des fonctionnaires birmans est avant tout un rôle fiscal : ils sont chargés de percevoir le produit des douanes établies sur différents points du pays. Tous les commerçants chinois qui viennent trafiquer avec le sud du Laos birman jusqu'à Xieng Khong sont tenus de passer à Muong Yong, et cette obligation, non moins que l'âpreté des agents birmans et la révolte des mahométans dans le Yunnan, a réduit ce commerce à des proportions insignifiantes. Au moment de notre séjour à Muong Yong, il y avait trois ans que la caravane de marchands chinois n'avait fait son apparition.

L'administration et la justice restent entre les mains des autorités indigènes, qui sont constituées, comme dans le Laos siamois, en séna ; les titres seuls changent : ainsi l'Opalat, ou second roi, devient *Paitabong ;* l'Atchbout se nomme *Poumabong ;* l'Atchsvong, *Petchabong ;* le Muong Sen, *Pyabong*, etc. Un grand nombre de Laotiens, surtout à Muong Yong, paraissent regretter la suzeraineté siamoise, et c'était là ce qui faisait dire au Birman que les gens de ce Muong n'avaient pas le cœur droit, et devaient être menés sévèrement. Vers 1803, l'oppression birmane s'était si cruellement fait sentir sur les principautés laotiennes du Nord, que les chefs de Xieng Tong, Muong Yong, etc., entamèrent des négociations secrètes avec les chefs de Xieng Mai, Laphon et Lakôn, qui étaient soumis aux Siamois. Ceux-ci promirent de distribuer des territoires à tous les émigrants qui consentiraient à venir se ranger sous la domination de Ban Kok, et de faciliter leur départ en attaquant, à une époque convenue d'avance, les troupes birmanes qui occupaient le territoire de Xieng Tong. Ils s'engagèrent formellement à respecter la liberté et l'autonomie des exilés. En conséquence, le Tsoboua, ou roi de Xieng Tong, ses quatre frères, le Tsoboua de Muong Yong, et un grand nombre de Laotiens attachés à leur fortune, se révoltèrent contre les Bir-

1. Voy. p. 119.

mans, et vinrent se placer à Xieng Sen, sous la domination siamoise. Mais la mauvaise foi des Siamois ne tarda pas à éclater : loin de tenir leurs engagements à l'égard des émigrants, il les dispersèrent et les divisèrent entre les cinq villes de Xieng Mai, Laphon, Lakôn, Muong Phé et Muong Nan, les soumirent aux plus lourdes charges et ne les traitèrent qu'avec dureté et méfiance. Le plus jeune des frères du Tsoboua de Xieng Tong put néanmoins retourner dans cette ville avec quelques partisans, et il y fut proclamé roi. Le souverain actuel de Xieng Tong est son fils aîné.

En 1837, Mac Leod rencontra pendant son séjour à Xieng Mai les princes exilés, qui se plaignirent amèrement à lui des procédés siamois, et sollicitèrent l'appui des Anglais pour retourner dans leur pays. De son côté, le Tsoboua de Xieng Tong avait amicalement proposé à Ban Kok de renouer les relations commerciales interrompues depuis si longtemps entre les Laotiens du Nord et le territoire siamois. Ban Kok s'y refusa obstinément, de peur de voir les Laotiens exilés profiter de la réouverture des communications pour retourner dans leur ancienne patrie ; les autorités de Xieng Mai surtout s'opposèrent à l'adoption d'une proposition qui aurait eu pour résultat de leur faire perdre une grande partie de leurs sujets. La vieille inimitié qui existe entre les Birmans et les Siamois se manifesta à partir de ce moment par plusieurs attaques à main armée sur les frontières des Karens ; elle ne dégénéra en guerre ouverte qu'en 1852. Des rivalités violentes s'étaient élevées entre Maha Say, gouverneur de Muong Hong, province située sur la rive gauche du Mékong, et le roi de Xieng Tong, Maha Say, appela les Siamois à son aide, et ceux-ci firent contre Xieng Tong trois expéditions, la première avec 3000 hommes, la seconde avec 10 000 hommes, la dernière avec 30 000 hommes ; celle-ci eut lieu en 1854, et se termina par une véritable déroute de l'armée siamoise, qui était dirigée par le Kromaluong [1], c'est-à-dire par le ministre de la guerre, commandant en chef de toutes les forces militaires de Siam. L'armée siamoise fut concentrée à Muong Nan, et se mit en route sur Xieng Hai, au mois de janvier. En ce point, elle se partagea en deux corps : l'un, sous le commandement de Chao Phayat Yomerat, s'avança directement sur Xieng Tong ; l'autre, sous les ordres du Kromaluong, prit la route que nous avions suivie nous-mêmes, et par Paléo, Muong Yong et Muong You essaya de tourner Xieng Tong. Mais la population s'était retirée devant les envahisseurs ; le riz que l'on n'avait pu emporter avait été brûlé, et dans chaque localité l'armée siamoise voyait les défenseurs se retirer devant elle, en défendant pied à pied

1. J'extrais ces détails de l'ouvrage de Bowring sur Siam, t. II, p. 361, en les complétant d'après les renseignements recueillis sur les lieux. (*Note de l'auteur.*)

tous les passages des montagnes. Les éléphants et les buffles employés au transport des bagages et des vivres étaient insuffisants, et le Kromaluong dut recourir aux Lus de Xieng Hong pour obtenir des approvisionnements et des porteurs. Malgré toutes ces difficultés, l'armée siamoise arriva enfin sous les murs de Xieng Tong, le 26 avril. La ville était défendue par 3000 hommes environ de troupes birmanes, 6000 Laotiens et 7000 hommes appartenant aux tribus sauvages des environs. Les Siamois ouvrirent un feu de mortiers qui ne causa aucun mal à la ville : on voyait venir de loin les projectiles et on les évitait. Au bout de vingt et un jours, les assiégeants n'avaient fait aucun progrès ; les pluies arrivaient et menaçaient de rendre toute retraite impossible. Une épidémie décimait les éléphants et les buffles. Le 17 mai, le Kromaluong leva le siège et commença à battre en retraite. Les soldats furent poursuivis par les sauvages, qui en tuèrent un grand nombre dans les défilés des montagnes ; d'autres moururent de faim et de misère à Paléo et à Siemlap ; de nombreux trophées restèrent entre les mains des vainqueurs, entre autres un cabriolet à deux roues de provenance européenne, qui appartenait au Kromaluong lui-même, et que M. de Lagrée a retrouvé soigneusement conservé à Xieng Tong, un mortier de fabrication anglaise et beaucoup d'armes.

En résumé, rien de moins définitif, au point de vue politique, que la situation des principautés laotiennes du nord. Ayant fait successivement l'expérience de la domination de Siam et de celle d'Ava, les indigènes aspirent ardemment à un état de choses moins violent, plus régulier et plus stable, et cette aspiration, qui est générale, favorisera singulièrement les tentatives de la puissance européenne qui voudra s'immiscer dans les affaires intérieures de la contrée [1].

J'ai dit que Muong Yong avait été autrefois le siège d'un puissant royaume. A l'intérieur de l'enceinte, on retrouve encore aujourd'hui des restes considérables de pagodes et de dagobas qui indiquent un état de prospérité et de puissance remarquables. L'une des plus remarquables de ces ruines s'élève sur les flancs mêmes de la montagne à laquelle est adossé le village. Ce sont des terrasses étagées, au centre desquelles s'élevaient des monuments en briques ; les matériaux employés sont d'une qualité très inférieure à celle des constructions d'Angcor, mais les dispositions principales et l'agencement des diverses parties de la construction rappellent le groupe des monuments khmers. L'empire cambodgien a d'ailleurs laissé une trace profonde dans les souvenirs de la population, et les bonzes nous

1. Voy. p. 296 et suiv.

demandaient souvent avec une respectueuse curiosité quelques renseignements sur le Tevata Nakhon, ou « Royaume des Anges », qui est le nom sous lequel ils désignent l'ancien empire khmer. Mais quant à ce qui les touche de plus près, quant à ces ruines voisines qu'ils ne visitent jamais et que la végétation recouvre, on n'obtient d'eux, en réponse à toutes les questions qu'on leur adresse, que l'éternel *bo hou*, « je ne sais pas! »

Le Tât de Chom Yong, que MM. de Lagrée et Delaporte avaient visité et que l'on aperçoit de presque tous les points de la plaine, paraît plus ancien que les ruines de Muong Yong; il a échappé, par sa position isolée et par le respect qu'il inspire, à la destruction qui atteint presque toujours les monuments religieux situés dans les villes, au moment où celles-ci sont prises d'assaut. Aujourd'hui encore le Tât de Chom Yong est un lieu de pèlerinage très fréquenté. Au pied de la montagne sur laquelle il s'élève, coule le Nam Yong, qui, en cet endroit, a 20 à 25 mètres de large; un village dont la pagode sert de première station aux pèlerins se trouve sur la rive gauche. Quand on a traversé la rivière, on gravit la pente raide de la montagne par une assez bonne route; autrefois une partie de cette ascension se faisait au moyen d'escaliers, aujourd'hui ruinés. Au bout d'une demi-heure de marche, on arrive à un *pou chrey* d'énormes dimensions [1], qui, suivant l'usage bouddhiste, a probablement été planté au moment de la construction du monument. L'arbre a cinq ou six mètres de diamètre. Tout auprès on distingue les ruines d'un autel et d'une enceinte de médiocre étendue. Un peu avant d'arriver au plateau qui supporte le Tât, on rencontre encore un puits sacré, qui est en grande vénération.

Le monument lui-même se compose de grandes galeries en carré, au centre desquelles s'élève une pyramide dorée sommée de la couronne de fer. Le pied de la pyramide est entouré de colonnettes, surmontées d'un ovale creux dans lequel on dépose les offrandes. Ces colonnettes s'appellent *doc bo*, ce qui signifie « feuille de lotus ». De petits monuments appelés *ho* sont destinés au même usage. Au centre de la galerie de l'est on voit un petit sanctuaire. Les colonnes des galeries sont carrées et ornées de bonnes sculptures. Elles portent la trace de plusieurs restaurations qui n'ont cependant pas détruit leurs formes primitives, et les habitants du pays les disent contemporaines de la première construction du Tât. Toutes ces ornementations ou moulures sont en ciment. Comme dans les monuments ruinés de Muong Yong, on peut entrevoir ici des analogies entre les lignes générales, les formes des colonnes et les autres motifs décoratifs du Tât de Chom Yong et

1. Sorte de banian à feuilles plus allongées, plus fortes et d'une couleur plus foncée que celles du *Ficus religiosa*. (*Note de l'auteur.*)

l'architecture d'Angcor. Dans l'intérieur du sanctuaire de l'est sont plusieurs statues en bronze assez curieuses. Elles se distinguent par la saillie exagérée des yeux et surtout du menton, qui paraît surajouté. L'une d'elles porte en caractères très lisibles la date de 100; évidemment il s'agit de 1100. Il y a aussi des statuettes en marbre, parmi lesquelles une représentation du Bouddha dans le repos, ou, comme l'appellent les Laotiens, de Prea Nippan.

A l'ouest, un peu au-dessous du monument, sur un plateau moins élevé, est une pyramide plus petite, également dorée. De ce point la vue est très belle : on découvre la vallée du Nam Yong et du Nam Ouang, et le regard n'est arrêté que par la ligne de montagnes qui ferme l'horizon à l'ouest.

Les souvenirs historiques les plus précis que l'on puisse recueillir dans la contrée sont ceux qui se rattachent à la construction du Tât. En les dégageant de leur forme légendaire, on peut en déduire des indications intéressantes sur les rois et les dominations qui se sont succédé dans la contrée. Voici ce que dit à ce sujet la *Samaing* ou « chronique » du Tât de Chom Yong[1] :

« Quand Pha Kasapa, le bouddha antérieur à Sammonocodom, vint dans le pays de Muong Yong, il n'y avait aucun habitant et la plaine était un grand lac. Il planta un *pou chrey* sur le flanc de la montagne : il avait apporté cet arbre de Lanka (Ceylan), et il mangea le riz au point où s'élève aujourd'hui le Tât.

« A ce moment, des sauvages venus de l'est formaient autour du lac sept royaumes. Phya Ngam était leur chef principal, et le nombre de ses sujets était environ de quatre ou cinq cent mille hommes.

« Il y avait des Thai à Xieng Tong, à Muong Lem, à Xieng Sen, à Xieng Hong et à l'est du Nam Khong (Cambodge); mais ils étaient soumis aux sauvages, qui étaient de beaucoup les plus nombreux.

« Le prince d'Alévy (Xieng Hong) avait quatre fils; il les réunit et leur dit : « Les Khas sont nos maîtres; il est honteux de subir leur joug. Que « faut-il faire pour conquérir notre indépendance? » Sonanta Satrou Kouman, son deuxième fils, lui répondit : « Donnez-moi cinq cents hommes et je vous « promets de vous délivrer. » Les cinq cents hommes lui furent accordés et il se rendit auprès de Phya Ngam et lui offrit ses services. Le prince kha l'accueillit avec bienveillance et l'autorisa à s'établir dans le pays. Sonanta Satrou Kouman loua alors des sauvages et fit construire une enceinte fortifiée, qui prit le nom de Xieng Chang. Phya Ngam se lia d'amitié avec lui et venait quelquefois le visiter.

1. Ce document a probablement été communiqué aux explorateurs par les bonzes.



« Un jour, le prince thai invita avec toute sa suite Phya Ngam à un grand repas. On servit trois espèces de vins, l'un de bonne qualité, l'autre très



Tât de Chom Yong. — Dessin de E. Thérond, d'après un croquis de M. Delaporte.

enivrant, le troisième empoisonné. On ferma en même temps les portes de la ville et, à la fin du repas, on massacra Phya Ngam et les Khas qui l'ac-

compagnaient. Tout le pays fut soumis. Le roi d'Alévy envoya ses trois autres fils gouverner le Muong Khié, le Muong Sing et le Muong Ham. Le pays, qui s'appelait déjà Yong, fut désigné à partir de ce moment sous le nom de Na Yong, parce qu'on y cultiva de grandes quantités de riz (*na* signifie rizière en laotien).

« Longtemps après, naquit Sammonocodom. Cinquante ans s'étaient écoulés depuis son entrée dans le Lippan (Nirvana), quand un *olohanta* (saint) nommé Kiri Malenta apporta quatre cheveux sacrés. On cite aussi les noms de quatre autres olohantas qui vinrent : Anouta, Oupaha, Soupitha, Tauna. Ils apportèrent un os de la tête, un os de la jambe et d'autres reliques encore.

« Sourang Cavati était roi du pays et donna un vase en or et un vase en pierre précieuse. On y plaça les reliques et on les déposa dans un trou profond de vingt brasses. Le roi vint alors célébrer une grande fête : il avait avec lui sa femme Sida, ses quatre fils Kéomarou, Chomsivirat, Onghat et Somsnouc.

« Sept ans après, le grand olohanta mourut ; on l'enterra dans la direction de l'ouest, à une distance de cent vingt brasses, en un lieu où s'élève aujourd'hui une petite pyramide.

« Le roi d'Alévy décida que les habitants seraient consacrés au *Chaydey* (Chaitya), et il y venait trois fois par an célébrer une fête. ·

« Cinq cents ans après le Nippan, le roi de Pathalibot (Patalipoutra ou Patna), Açoka Thamarat, vint combattre le royaume de Vitheara. Il remporta la victoire et résolut de faire la guerre au royaume Kéo. Le roi de ce pays se précipita dans la rivière, et les grands se soumirent sans combat. Açoka demanda à voir le corps du roi et le ressuscita. Puis il lui rendit son royaume, qu'il appela Chulani. Rentré à Pathalibot à la suite de ses victoires, il envoya des mandarins dans toutes les directions pour faire élever quatre-vingt-quatre mille monuments religieux dans toute l'étendue des pays soumis à sa domination. Il fit surélever le Chaydey de Muong Yong et vint lui-même y célébrer une fête. »

On voit que, suivant l'usage, le Tât de Muong Yong se rattache aux événements les plus anciens et les plus célèbres de l'établissement du bouddhisme ; la chronologie locale est un peu en défaut, puisqu'elle place aux environs de notre ère le règne du pieux Açoka, qui vivait au milieu du troisième siècle avant Jésus-Christ ; mais il ne faut point y regarder d'aussi près ; c'est à la succession seule des faits rapportés dans ces pieuses légendes qu'il faut attribuer quelque valeur.

Des traditions plus modernes conservent le souvenir de la conquête du

pays par les Chinois; cette conquête me paraît devoir être reportée au treizième siècle, pendant le règne de Khoubilaï Khan. Les Chinois s'établirent à Muong Yong, dont ils firent un important centre de défense de leur frontière sud; ils construisirent sur les bords du Nam Ouang une citadelle qui prit le nom de Vien Chieng Ho. Leur domination ne fut pas cependant de longue durée, et ce furent les princes de Xieng Mai qui leur succédèrent dans le gouvernement du pays jusqu'au seizième siècle, époque à laquelle les rois birmans s'emparèrent enfin de toute la contrée jusqu'à Xieng Sen.

Le 20 août, je reçus une lettre du commandant de Lagrée, écrite environ à moitié route de Xieng Tong. Il avait dû abandonner le chemin direct et contourner par le sud le massif montagneux qui sépare Muong Yong de Xieng Tong. Le pays qu'il traversait était habité par les sauvages appelés Does, dont l'habileté agricole et l'industrie ne sont pas moindres que celles des Laotiens, et qui ne méritent à aucun point de vue l'appellation de sauvages ou de Khas, qui leur est appliquée par la race conquérante. Ces Does sont costumés à peu près comme les Thai-Lus : pantalon et veste de couleur bleu foncé et turban rouge. Leurs villages sont grands et bien construits; les maisons sont vastes; leurs toits tombent très bas et forment tout à l'entour une sorte de galerie couverte. Les demeures se touchent, au lieu d'être disséminées au hasard comme celles des Laotiens, et forment en général une belle et grande rue. Les jardins, où l'on remarque des plants de thé cultivés avec soin, sont placés en dehors du village. Ce qui oblige sans doute ces sauvages à se grouper ainsi, c'est que l'eau est peu abondante sur les hauteurs qu'ils habitent : elle est amenée près des maisons par des conduits en bambou. Les routes avoisinant les villages sont bien entretenues et soigneusement fermées par des barrières en bois, pour empêcher les bestiaux de vaguer dans les champs, où la culture du coton domine. Ces barrières se recouvrent de plantes grimpantes et forment des cloisons de verdure qui retiennent les terres entraînées par les pluies, et protègent les chemins contre les éboulements.

Les Does sont d'habiles chasseurs. On ne rencontre plus ici les grandes forêts et les plaines herbeuses où se plaisent les grands quadrupèdes de l'Indo-Chine centrale, tels que le tigre, l'éléphant ou le rhinocéros; mais le porc-épic et le sanglier abondent et alimentent la cuisine des habitants.

D'après les noms des localités où Mac Leod a rencontré les Lawas pendant son voyage à Xieng Tong, et les détails qu'il donne sur leurs mœurs et leur industrie, je crois pouvoir conclure qu'ils appartiennent à la même race que les Does, bien que ceux-ci ne méritent pas ce que l'explorateur anglais dit

de l'aspect sale et disgracieux des Lawas. Aux Does, on peut rattacher les Lemeths, qui parlent la même langue, et dont le costume offre les plus grandes analogies. Ces sauvages représentent, dans l'opinion de l'un des hommes les plus compétents sur les questions d'ethnographie indo-chinoise, le colonel Yule [1], le type dégénéré de la race mère des Laotiens et des Thai, à l'époque où elle n'avait point été modifiée encore par la civilisation bouddhiste. J'adopterais d'autant plus volontiers cette opinion, que les Does ressemblent encore aujourd'hui beaucoup aux Thais. Les Does s'appellent eux-mêmes Hoi Mang; ils prétendent que des sauvages de même origine qu'eux et parlant un dialecte voisin du leur habitent les bords de la Salouen. Ils les appellent Hoi-Kun.

Quelques villages khas khos sont mêlés aux villages does sur le plateau de Xieng Tong. Le Muong Khay, d'où m'écrivait le commandant de Lagrée, est un important village laotien habité en grande partie par des Lus venus de Muong Ham, et qui avaient fui le pays au moment où Maha Say, après avoir suscité la guerre entre Siam et Xieng Tong, avait attaqué les principautés lus de Chip Song Panna, ou « les douze Muongs », nom sous lequel on désigne quelquefois le royaume de Xieng Hong. Muong Ham, l'une de ces douze provinces, avait à cette époque plus de 4000 habitants inscrits; elle n'en a plus guère aujourd'hui que 300.

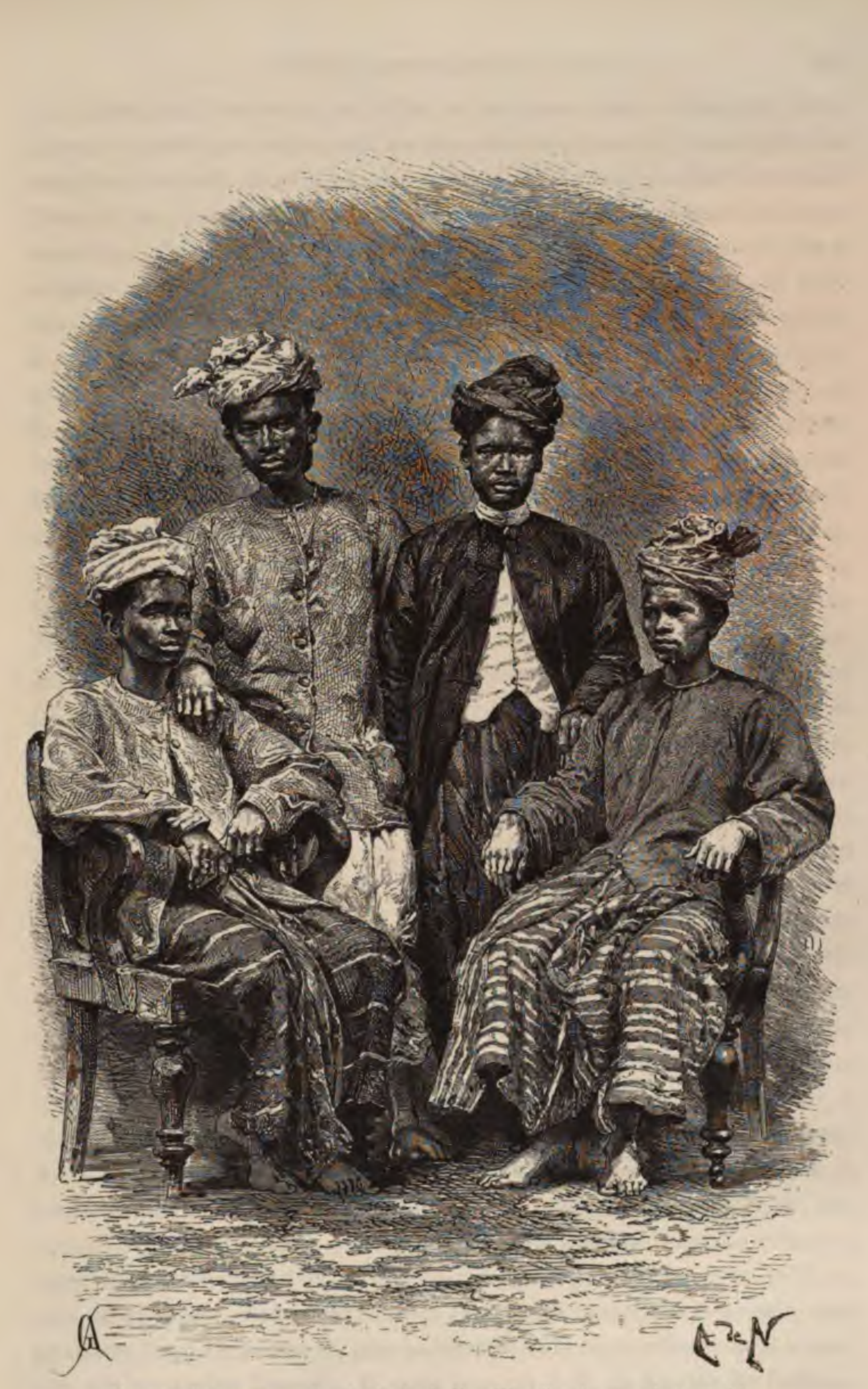
Le commandant de Lagrée terminait sa lettre en m'annonçant, pour le 30 au soir, une nouvelle missive écrite de Xieng Tong.

Cette promesse nous fit prendre patience. Malgré les pluies, nous fîmes quelques excursions aux environs de Muong Yong; à 3 ou 4 kilomètres dans le nord se trouvent des sources d'eau chaude que nous allâmes visiter; elles sont situées auprès d'un beau village où nous fûmes tout étonnés de trouver un marché quotidien et un grand nombre de colporteurs pégouans et birmans vendant des étoffes et des objets de Xieng Mai. Il y avait là abondance de toutes choses, alors qu'au chef-lieu du district, à Muong Yong, on avait souvent peine à se procurer le nécessaire à des prix exorbitants. Tel était le résultat de la présence en ce dernier lieu de l'agent birman et des prélèvements qu'il opérait sur les vendeurs.

Le 26 août, le Birman me fit appeler : il avait reçu une lettre de Xieng Tong, qui l'informait que l'autorisation de passer nous était accordée. Je laisse à penser si nous entrevîmes avec satisfaction la fin de notre immobilité forcée et la reprise de notre voyage. J'étais étonné cependant de ne pas recevoir une lettre du commandant confirmant cette bonne nouvelle. Le 30 août,

[1] Voy. note p. 365.





Mons ou Pégouans. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.



date fixée pour l'arrivée de sa lettre, se passa sans rien m'apporter. Notre attente se prolongea ainsi jusqu'au 6 septembre, prenant chaque jour un caractère d'anxiété de plus en plus pénible. M. de Lagrée était-il malade? Dans ce cas, pourquoi le docteur Thorel ne nous donnait-il point de ses nouvelles? Notre perplexité, exaspérée et justifiée par un retard d'une semaine, allait d'une hypothèse à l'autre; dans l'ignorance absolue où nous étions de ce qui s'était passé à Xieng Tong, et de l'accueil qu'y avait rencontré le chef de l'expédition, toutes les suppositions étaient vraisemblables. Le bruit courait dans le pays que vingt-huit hommes envoyés par le roi de Xieng Tong pour vendre de l'opium à Muong Phong et dans les contrées voisines avaient été assassinés. Un seul avait échappé et était revenu porter la nouvelle. Nous tremblions à chaque instant de recueillir des rumeurs aussi inquiétantes sur la partie de la commission qui s'était éloignée de nous.

Le 6 septembre, nous apprîmes par le bruit public que M. de Lagrée, au lieu de revenir à Muong Yong, devait partir ou était parti déjà de Xieng Tong pour Muong You. Il n'y avait dès lors que deux hypothèses admissibles pour expliquer son silence: le porteur de sa lettre l'avait perdue et n'osait plus reparaître, ou bien il lui était arrivé un accident en route. Je me décidai à demander à partir pour Muong You avec toute l'expédition, afin de m'assurer si nous avions réellement recouvré la liberté de nos mouvements. Le Birman ne fit aucune objection; des ordres furent donnés pour la réunion des porteurs qui nous étaient nécessaires, et notre départ fut fixé au 8. La veille, au milieu de nos préparatifs, arriva enfin la lettre tant désirée du commandant de Lagrée. Elle n'était pas datée; mais le porteur, qui n'était autre que le petit officier de Muong Yong qui avait escorté le chef de l'expédition jusqu'à Xieng Tong, nous dit qu'elle lui avait été remise le 1er septembre. M. de Lagrée me confirmait la bonne nouvelle qui m'avait déjà été communiquée par le Birman, tout en l'entourant de certaines restrictions qui pouvaient nous faire craindre encore d'autres difficultés. Il me donnait en même temps quelques détails sur son voyage et ses négociations. Il était arrivé à Xieng Tong, accompagné de M. Thorel, le 23 août, et les deux officiers français avaient été reçus en audience, le 25, par le roi. Son accueil fit immédiatement deviner au chef de la mission française qu'aucun obstacle ne lui viendrait de ce côté. La visite faite par Mac Leod, en 1837, au père de ce prince, visite dont celui-ci avait gardé le meilleur souvenir, était peut-être l'une des causes les plus puissantes de la bienveillance qu'il témoigna aux voyageurs français. Il parla souvent à M. de Lagrée de l'officier anglais, de son costume, de ses instruments, en homme que tous ces détails avaient frappé comme la révélation d'une civilisation supérieure. En sortant

de chez le roi, M. de Lagrée se rendit à l'assemblée des mandarins. Elle se composait de trente-deux fonctionnaires, représentant les trente-deux Muongs ou provinces du royaume, tous nommés par le roi et présidés par deux mandarins plus élevés en grade, nommés par la cour d'Ava. L'accueil fut presque aussi amical que chez le roi. Le lendemain, ce fut le tour du mandarin birman, qui est désigné sous le titre de *Pou Souc*. C'était, disait-on, par une faveur et une bienveillance exceptionnelles qu'on permettait au commandant de Lagrée de faire, à des intervalles aussi rapprochés, toutes les visites officielles obligatoires. D'ordinaire il est de règle de laisser s'écouler une semaine entre chacune d'elles. La réception que fit à M. de Lagrée le représentant de la cour d'Ava fut peu bienveillante. On avait demandé au commandant de Lagrée de se déchausser en entrant chez le roi et, devant son refus, basé sur la différence des usages européens, on n'avait point insisté. Les soldats birmans qui gardaient l'entrée de la salle de réception du Pou Souc ne se montrèrent pas aussi accommodants et voulurent avec force menaces contraindre MM. de Lagrée et Thorel à ôter leurs souliers. Ces soudards, à moitié ivres, allèrent même jusqu'à tirer leurs sabres et proférèrent beaucoup d'injures, au milieu desquelles le mot Angkrit [illegible] glais) [illegible] venait souvent[1]. M. de Lagrée et son compagnon tournèrent [illegible] talons, en faisant dire au mandarin birman que, puisqu'il ne [illegible] ces formalités humiliantes, eux renonçaient à lui faire visite. [illegible] Birman rappela les officiers français, se fit attendre quelque temps dans [illegible] salle d'audience, prit les airs les plus cassants qu'il lui fût possible et se radoucit pourtant à la vue des cadeaux qui lui étaient offerts. Il récréa ses hôtes du spectacle d'un ballet exécuté par quatre ou cinq jeunes filles birmanes de douze à quinze ans et quelques hommes bien découplés. Après les danses vinrent des exercices de gymnastique. Le Pou Souc jetait aux lutteurs des pièces de monnaie et les encourageait par ses cris. L'impression que retira le commandant de Lagrée de cette première entrevue fut qu'on atermoierait avec lui jusqu'à l'arrivée d'une réponse d'Ava. Il profita des trois ou quatre jours qu'on lui demandait avant de prendre une décision, pour visiter la ville et ses environs.

La ville de Xieng Tong est assise sur quatre ou cinq petites collines; elle a une enceinte en briques de forme irrégulière, mal entretenue et précédée d'un fossé profond. Le développement total de cette enceinte est d'environ 12 kilomètres; un quart seulement de l'espace qu'elle comprend est occupé par les habitations. Les maisons de Xieng Tong présentent tous les genres

1. Voy. p. 296 et 391.

de constructions, en bois, en bambou, en pisé; les unes sont sur pilotis, les autres reposent directement sur le sol. Les demeures du roi et des grands fonctionnaires sont en bois, couvertes en tuiles, supportées par des colonnes très fortes et d'une menuiserie soignée. La ville contient une vingtaine de pagodes, aux toits superposés et aux arêtes curvilignes, dont l'architecture accuse une influence chinoise déjà très prononcée. Elles sont surchargées de dorures et continuellement en réparation. La consommation énorme de feuilles d'or que nécessite ce genre d'ornementation et, depuis la révolte des mahométans, la difficulté des communications avec la Chine, d'où l'on tire le précieux métal, en ont augmenté la valeur dans une proportion considérable. Au moment du passage du commandant de Lagrée, on échangeait l'or contre vingt et un, vingt-deux, vingt-trois et vingt-quatre fois son poids en argent, suivant le titre de celui-ci. Le change en roupies était de vingt fois le poids. A l'ouest de la ville, à 1 kilomètre, se trouve un Tât en grande vénération, nommé Tât de Chom Sri : il était en réparation. On en attribue, suivant l'usage, la fondation à Açoka, qui est connu ici sous le nom de Pha Souko.

Les relations entre le roi de Xieng Tong et les deux officiers français devinrent bientôt plus familières et plus cordiales : Sa Majesté invitait presque chaque jour ses hôtes à passer la soirée avec elle, et, mettant toute étiquette de côté, les accablait de demandes sur les usages français, sur Saïgon, sur la Cochinchine, sur l'Europe, sur la langue et la science françaises. Les excursions botaniques de notre naturaliste, que l'on voyait rentrer chaque soir avec d'énormes paquets de plantes sous le bras, avaient fort intrigué le roi; il lui fit apporter un jour plus de cinquante espèces de plantes et resta fort étonné de voir qu'il les connaissait toutes. Il le pria de travailler devant lui, et les bistouris, la loupe, la plume, l'écritoire furent tour à tour l'objet de sa curiosité et de ses questions. Il s'amusait à écrire les noms français de tous les objets et voulut un jour que ses hôtes lui donnassent la représentation d'un repas européen : on fit venir Mouello, l'ordonnance de M. de Lagrée, avec tous ses ustensiles; on lui fournit poules, œufs, haricots, viande de cochon, petits vers de bambou. Le tout fut accommodé séance tenante et servi dans les faïences anglaises et les tasses d'argent qui composaient la vaisselle royale. La femme du roi assistait à ces entrevues intimes et tâchait d'obtenir du docteur quelques remèdes contre les tourments du retour d'âge. Son mari et elle étalaient un grand luxe de bijoux; à chaque visite, ils avaient de nouvelles bagues et de nouvelles boucles d'oreilles d'or, où brillaient des diamants et des émeraudes d'un grand prix. Le roi était décoré de l'ordre

d'Ava, à quinze chaînettes et à quatre plaques d'or ornées de rubis, qu'il portait en écharpe de gauche à droite.

Après avoir examiné toutes les lettres dont le commandant de Lagrée était porteur et s'être convaincu de sa sincérité, le prince laotien n'hésita plus à lui accorder la permission de quitter Xieng Tong dès qu'il le désirerait, et il fut convenu que, tandis que les deux officiers français partiraient directement pour Muong You, une lettre irait porter, à Muong Yong, au reste de l'expédition l'autorisation de se remettre en route pour le même point.

Mais le Birman n'entendait point lâcher aussi vite la proie qu'il avait réussi à attirer dans ses griffes, et il entassa objections sur objections. La bonne foi du roi finit par s'en irriter profondément. Il envoya trois mandarins déclarer au Pou Souc qu'il avait désiré voir les étrangers à Xieng Tong; que ceux-ci y étaient venus; que tout le monde avait pu juger de leur honnêteté; que maintenant ils demandaient à continuer leur route et qu'il n'y avait plus qu'à faire droit à cette demande. Le Birman eut l'air de céder et remit aux envoyés du roi un permis de circulation destiné à M. de Lagrée, que l'on s'empressa d'apporter au chef de la mission française. Vérification faite, le susdit permis était un passeport pour circuler à l'intérieur de la province du Muong Yong, et le nom de Muong You n'y était même pas prononcé! Il fallut revenir à la charge. Enfin, le 3 septembre, munis d'un permis en règle, nos compagnons de voyage partirent pour Muong You après avoir reçu du roi, entre autres cadeaux, un joli cheval qui fut le premier spécimen de la cavalerie de la Commission. On l'appela « Royal », en raison de sa noble origine.

Les atermoiements du Birman avaient évidemment pour but de gagner du temps et de lui permettre de recevoir une réponse d'Ava, avant que la Commission française eût quitté le territoire birman; cette réponse dut lui arriver presque en même temps, ou deux ou trois jours après le départ de M. de Lagrée de Xieng Tong, d'après les renseignements recueillis par le colonel (aujourd'hui général) Fytche, résident anglais en Birmanie. Voici la lettre que celui-ci écrivait de Rangoon, le 9 août 1867, au gouverneur général de l'Inde :

« La Commission d'exploration française est arrivée aux États Shans, tributaires du Yun-nan, à l'est de Bamo. Elle a écrit de Mainglon ou Maingla à la cour d'Ava pour demander l'autorisation de visiter Mandalay [1]. Une réponse favorable lui a été envoyée. Cette réponse est partie de Mandalay

1. Ville de la Birmanie, sur l'Iraouaddy.

vers le 31 juillet. » La dépêche se terminait par des détails sur les villes de Mainglon et de Maingla, situées sur la route de Ta-ly à Bhamo par Young-tchang, détails qu'il est inutile de reproduire. On voit que l'honorable officier anglais avait été induit en erreur sur notre situation réelle par les informations des indigènes. La lettre à laquelle il faisait allusion était sans doute celle qui avait été expédiée par le commandant de Lagrée, de Muong Lim à Xieng Tong, et qui demandait l'autorisation, non de nous rendre à Mandalay, mais simplement de traverser les États laotiens tributaires de la Birmanie.

Nous quittâmes Muong Yong le 8 septembre. Il y avait plus d'un mois que nous y séjournions. La lettre de M. de Lagrée, sans nous annoncer la fin de toutes nos épreuves, faisait entrevoir au moins que notre voyage avait encore quelques chances de succès, et nous nous mîmes en route, sinon pleins de force et de santé, du moins plus joyeux et plus confiants que nous ne l'avions été depuis près de trois mois.



Cabane de sauvages Does. — Dessin de Sabatier, d'après Mouhot.



Panneau dans la pagode de Xieng Hong. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature. (Voy. p. 431.)

CHAPITRE XIII

Départ de Muong Yong. — Muong You. — Arrivée de M. de Lagrée. — Fabrique d'armes de Samtao. — Navigation sur le Nam Leuï. — La vallée de Muong Long. — Une route et un pont chinois. — Nouvelles difficultés. — Départ pour Xieng Hong. — Description de cette ville. — État politique de la contrée.

Nous quittâmes Muong Yong dans les meilleurs termes avec les autorités locales, et nous nous hâtâmes d'un pas joyeux vers les bords du Nam Ouang dont nous devions remonter la rive droite. A midi, nous traversâmes à gué cette rivière ; elle s'engageait brusquement dans les montagnes qui bordent à l'ouest la plaine de Muong Yong ; nous gravîmes ensuite la pente rapide qui conduit à Ban Tap, village formant la frontière de Muong Yong et situé sur la ligne de partage des eaux du Nam Yong et du Nam Leuï. De ce point on jouit d'une vue fort étendue, et l'on aperçoit sur les flancs de la chaîne qui ferme la plaine du côté du sud la flèche lointaine du Tât de Chom Yong.

Une douane est établie à Ban Tap : le Birman de Muong Yong m'avait remis, gravé dans le creux d'un bambou, un passeport en règle pour le fonctionnaire birman qui y était préposé. Nous n'éprouvâmes donc aucune difficulté à nous installer dans la pagode du village, où se trouvaient déjà

un certain nombre de marchands, qui étalaient sur les sacrés parvis les cotonnades anglaises dont ils étaient porteurs.

Le lendemain, nous quittâmes Ban Tap de bonne heure. Au delà du village, la route, très accidentée, se suspend aux flancs de collines boisées et suit les bords de ruisseaux murmurants, à demi cachés sous une épaisse verdure. Rien de frais et de charmant comme les paysages agrestes qui se déroulaient devant nous : on se croyait transporté dans certaines régions des Cévennes, à l'approche de cette saison intermédiaire qui n'est plus le printemps et qui n'est pas encore l'été. Les sources s'échappaient en cascades du flanc des montagnes ou couraient perfidement sous un tapis de gazon et de fleurs. Le sentier disparaissait parfois sous l'eau débordée, mais le paysage restait trop enchanteur pour que l'on songeât à s'en plaindre.

Vers huit heures du matin, nous arrivâmes au confluent d'un petit ruisseau et du Nam Khon, rivière assez importante qui se jette dans le Nam Leuï et dont nous devions suivre la rive droite jusqu'à peu de distance de Muong You. Un village doe s'élevait non loin de là et étageait ses étroites rizières sur les pentes des collines. On commençait la récolte des riz mûrs.

A partir de ce point, notre horizon s'élargit, les ondulations du terrain devinrent moins bizarres, mais aussi moins pittoresques, et nous découvrîmes la grande plaine à l'extrémité de laquelle s'élève Muong You. Le Nam Leuï débouche dans cette plaine par une étroite coupée à travers les montagnes qui la limitent à l'ouest et vient y reposer ses eaux en de lents et capricieux détours. Nous franchîmes le Nam Khon à 200 mètres de son confluent avec le Nam Leuï. Des touffes de bambous ombrageaient les abords du pont de bois qu'à notre grand étonnement nous trouvâmes jeté sur ce cours d'eau ; par une attention délicate, des bancs placés de chaque côté invitaient le voyageur au repos. Ce pont, cette rivière aux eaux limpides me firent l'effet d'un décor d'opéra ou d'un de ces ornements rustiques que les architectes modernes savent imaginer pour embellir nos parcs ou nos promenades. Muong You, où nous arrivâmes à cinq heures du soir, s'étend sur la rive droite du Nam Leuï, à l'endroit même où cette rivière sort des montagnes pour entrer dans la plaine. La partie basse du village est construite au bord de l'eau, l'autre couronne les dernières hauteurs qui encaissent le cours de la rivière. On nous installa à l'entrée du village, à quelques mètres du Nam Leuï. Le commandant de Lagrée n'était point encore arrivé. Je fis dire au roi que j'étais prêt à lui rendre mes devoirs, mais que je serais peu capable, en l'absence de tout interprète, de soutenir avec lui une conversation suivie. Il me dispensa jusqu'à l'arrivée du chef

de l'expédition de toute visite officielle, mais pour charmer ses loisirs il me fit demander notre stéréoscope.

Auprès de nous était établie une scierie où seize ouvriers travaillaient pendant la journée entière; une demi-douzaine de scies étaient en mouvement. C'était la première fois, depuis que nous étions dans le Laos, que nous voyions employer ce genre d'outil. La vue des scies et le nombre des travailleurs réunis nous auraient fait volontiers prendre ce chantier pour une usine européenne. Cette activité, invraisemblable au Laos, était due aux agrandissements que le roi faisait faire dans son palais et à la construction d'une pagode neuve.

Ce ne fut que le 13 au soir que MM. de Lagrée et Thorel nous rejoignirent; il y avait près de cinq semaines que nous étions séparés, et je laisse à penser avec quelle joie nous nous retrouvâmes tous en bonne santé.

Nos compagnons de voyage étaient partis de Xieng Tong le 3 septembre, à midi. Ils avaient traversé le Nam Leuï à Muong Ouac, point où ce fleuve commence d'être navigable. Pour être admis dans le bac de Muong Ouac, il faut être muni d'un passeport de Xieng Tong et payer un peu de riz et de tabac. Après avoir traversé la rivière, on remonte sur un vaste plateau ondulé, habité surtout par les sauvages Does. On est dans le Muong Samtao, dont le chef réside à Ban Kien, grand village construit sur le point culminant du plateau, et où, tous les cinq jours, se tient un marché considérable.

C'est dans le voisinage de Ban Kien que se fabriquent les fusils, les couteaux et les sabres que les Does vendent à tous leurs voisins. Le commandant de Lagrée compta une centaine d'ouvriers occupés à cette industrie et autant de manœuvres répartis entre cinq ou six ateliers. Ces ateliers sont assujettis à des règlements spéciaux, destinés à maintenir la bonne harmonie et à prévenir les rivalités. Ainsi, tel jour on fore les canons, tel autre on fabrique les platines. La quantité de travail à faire est elle-même déterminée. Un ouvrier peut faire un fusil en dix jours. Le fer qui est employé à cette fabrication est apporté en barres par les Chinois. Les indigènes usent de procédés d'une simplicité extrême; ils n'ont ni étaux ni enclumes. Ils forgent les canons; pour les forer, ils les coincent obliquement dans une mortaise pratiquée au travers d'une colonne verticale en bois, de façon à présenter leur extrémité à bonne hauteur pour la main de l'ouvrier : celui-ci se sert d'un simple foret. Malgré les irrégularités inhérentes à un forage pratiqué à la main, ces armes sont assez convenablement calibrées. Les Does fabriquent eux-mêmes les vis à l'aide de matrices; ces matrices, des limes, des marteaux, des forets et des couteaux à deux poignées constituent tout leur outillage.

Il y a un siècle déjà que fonctionne cette industrie, et dès l'origine elle a produit des fusils à pierre alors que, dans la province chinoise du Yun-nan, on ne fabrique encore aujourd'hui que des fusils à mèche. Aussi les mahométans, depuis leur révolte, et les impériaux sont-ils venus s'approvisionner d'armes à Samtao. Le prix d'un fusil est sur place de 25 ou 30 francs. Un pistolet se vend de 10 à 12 francs.

Les Does ne sont assujettis, en manière d'impôt, qu'à l'obligation de fabriquer avec le fer que leur envoie le roi de Xieng Tong environ 200 fusils par an. Le commandant de Lagrée estimait la production totale annuelle des fabriques d'armes de Samtao à 3000 fusils, et la population Doe agglomérée sur le plateau à 10000 âmes.

A Ban Kien, le chef de la mission avait rencontré un singulier voyageur, bon vieillard à la physionomie placide, que les habitants désignaient sous le nom de *Sélah*, ce qui veut [illegible] « h[illegible]me qui sait beaucoup ». C'était [illegible] sorte de médecin a[illegible] la[illegible] phong, qui colportait partout sa [illegible]e et ses ren[illegible] fix[illegible] mais nulle part, et sans demander [illegible]tre s[illegible]ire [illegible] et la nourriture. Il avait mis trois ans à [illegible]va. C[illegible]nt, au Laos, une grande réputation d'hon[illegible]ins[illegible] le plus grand respect.

[illegible]e, nos voyageurs étaient arrivés au confluent du Nam [illegible]am Lem. Cette dernière rivière vient du Muong de ce nom [illegible]st aussi importante que la première. Le lendemain, ils couchèrent à [illegible]ng Oua, joli village situé dans une petite plaine riche et peuplée. Quelques jours auparavant avaient eu lieu en ce point des fêtes en l'honneur des *Phi*, ou « revenants », fêtes dont le but est de conjurer les maladies. Pendant ces fêtes, qui durent plusieurs jours, personne ne peut entrer dans le Muong. Des écriteaux placés sur les routes préviennent les voyageurs, et leur font connaître l'amende qu'ils encourent s'ils transgressent cette défense. Au cheval qui lui avait été donné par le roi de Xieng Tong, le commandant de Lagrée en avait joint deux autres qui lui avaient coûté une centaine de francs chacun. Ces trois animaux allaient faciliter nos excursions et diminuer le nombre de nos porteurs de bagages.

Le 14 septembre, nous fîmes nos visites officielles aux diverses autorités de Muong You. Nous commençâmes par le conseil des mandarins, que présidait un frère du roi, jeune homme à la peau fine et blanche, un peu obèse et fort timide, qui ne savait que faire de sa personne. Ses doigts grassouillets étaient chargés de bagues, et ses oreilles de pendants en or. Il était vêtu d'une grande étoffe quadrillée lui servant de langouti, d'une veste en satin, et d'un grand turban bouffant sur la tête. On portait derrière lui un parasol doré à très longue hampe.

Après avoir été reçus par le séna, nous rendîmes visite à l'officier birman. Soit que nous fussions prévenus contre cette catégorie de fonctionnaires, soit que la race birmane ne puisse soutenir la comparaison avec les Thai du nord, à la peau presque blanche et à la physionomie distinguée, nous fûmes désagréablement impressionnés par la figure ignoble de ce représentant du roi d'Ava. Rempli de son importance et désireux de produire un grand effet, il ouvrit à peine la bouche, lança au ciel des regards inspirés, et laissa à sa femme le soin de faire tous les frais de la conversation. Le passeport de Xieng Tong, dont le commandant de Lagrée arrivait muni, avait dès le début coupé court à ses objections; n'ayant pas à nous faire sentir sa puissance, il se contenta de nous fatiguer de ses airs solennels. Nous le quittâmes bien vite pour aller chez le roi.

Sa résidence s'élève sur un des mamelons qui dominent la ville, et d'où l'on jouit d'une vue fort étendue. Le palais est vaste, construit en bois durs dont la menuiserie est très soignée. Le roi nous reçut dans une salle où le jour ne pénétrait qu'à travers d'étroites fenêtres masquées par des tentures de soie. C'était un jeune homme de vingt-six ans, à la figure gracieuse et distinguée. Il était vêtu de satin vert à fleurs rouges, et les feux des rubis qu'il portait aux oreilles s'harmonisaient avec les reflets soyeux de son riche costume. Il était assis sur des coussins brodés d'or. Tout autour de lui, rangés dans une attitude respectueuse, se tenaient les mandarins du palais; à ses pieds étaient placés le sabre et les vases en or, richement ciselés, symboles de la dignité royale.

Nous nous assîmes devant le prince, et l'on plaça devant chacun de nous un plateau sur lequel étaient les boîtes contenant les divers éléments de la chique. Plateau et boîtes étaient en argent repoussé. Ce luxe oriental nous eût éblouis si aux riches ustensiles indigènes, de forme décorative, n'avaient été mêlés quelques objets européens fort prisés, paraît-il, dans le Laos, mais trop vulgaires à nos yeux. Tels étaient des chapelets de bouteilles vides, suspendus de la manière la plus apparente aux colonnes de la salle.

Le roi s'étudia à ne nous dire que des paroles aimables. Il exprima au commandant de Lagrée tous ses regrets de l'obligation qui lui avait été imposée d'aller à Xieng Tong, et il en rejeta la faute sur le Birman de Muong Yong.

D'après la coutume laotienne, les chefs des villages étaient tenus de nous offrir, à notre passage, des cadeaux en nature. Nous les avions toujours refusés, ou du moins nous avions toujours payé les objets qui nous étaient offerts. Le roi nous demanda le motif de ce refus : « C'est que nous ne voulons pas, dit le commandant de Lagrée, que les pauvres gens aient à

souffrir de notre présence. — Mais, de moi, répliqua gracieusement le roi, vous daignerez sans doute accepter quelque chose? » Il nous fit ensuite maintes questions sur la France, donna à la conversation un ton vif et enjoué, et sut déployer une grâce simple et affable qui fit notre conquête à tous.

Le lendemain, le roi fit prier M. de Lagrée de revenir le voir. Leur entretien eut un caractère plus intime; la vue des Européens réveillait chez cet intelligent jeune homme des désirs d'émancipation du joug birman, que les procédés administratifs du gouvernement d'Ava ne justifient que trop. A Muong You, le roi avait su reléguer l'agent birman à l'arrière-plan, et il affectait, en toute occasion, de ne tenir aucun compte de sa présence.

« Là où sont les Européens, disait-il au commandant de Lagrée, la guerre et les troubles cessent, le commerce et la population augmentent. »

Ce n'était pas le premier symptôme que nous eussions aperçu de la possibilité d'une prochaine insurrection de ces peuples. Les Birmans sont trop présomptueux pour la prévoir, trop maladroits pour la prévenir [1].

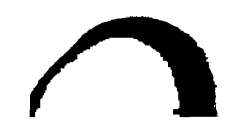
Le roi de Muong You affirmait que son royaume abondait en gisements métallurgiques. On trouverait de l'or, de l'argent, du fer et des pierres précieuses dans les montagnes qui enserrent le Nam Leuï. A l'appui de son dire, il montra à M. de Lagrée un très bel échantillon de minerai de fer oligiste et quelques grenats; malheureusement il était impossible de désigner officiellement les gisements sans s'exposer à voir les Birmans en rendre l'exploitation obligatoire pour les indigènes, afin de prélever une dîme sur le produit. « Mais si vous restez ici quelque temps, il me sera possible de vous y faire conduire en cachette, » ajoutait le roi. M. de Lagrée avait trop de raisons de quitter au plus vite le territoire soumis aux Birmans pour accepter ces propositions.

Le 16 septembre, le roi vint nous rendre notre visite, et passa la plus grande partie de la journée dans notre sala. Il était accompagné de sa sœur aînée et de quelques-unes de ses femmes. Cette entrevue fut des plus cordiales et des plus intéressantes. Après les démonstrations obligatoires sur l'usage de nos armes et de nos ustensiles européens, M. Delaporte prit son violon et essaya de faire comprendre à nos hôtes les charmes de la musique française. L'air de *Marlborough*, les motifs les plus gais et les plus entraînants de la *Belle-Hélène* n'obtinrent qu'une attention distraite; mais à peine les premières notes du « Miserere » du *Trouvère* eurent-elles résonné sous l'archet du musicien, que le plus profond silence s'établit : une sensa-

1. Voy. p. 296 et suiv.



Visite au roi de Muong You. — Dessin de E. Bayard, d'après M. Delaporte.



tion inconnue sembla se révéler aux auditeurs indigènes ; cette musique, qui excelle à exprimer les sentiments violents, avait trouvé un écho chez eux.

Le lendemain, le frère du roi et le reste de la famille royale vinrent à leur tour assister à l'exhibition de nos armes et instruments et s'initier aux mêmes jouissances artistiques. La race thai est douée, surtout dans le Nord, d'une curiosité intellectuelle et d'une délicatesse naturelle de goût qui lui permettraient de prendre bien vite, sous d'autres maîtres que les Birmans, une place honorable parmi les peuples civilisés. Les progrès rapides qu'ont faits les Siamois depuis qu'ils sont en contact avec les Européens sont une preuve frappante de la vérité de cette opinion, et cependant, de tous les rameaux de la branche thai, le rameau siamois est celui qui nous paraît le moins accessible aux sentiments élevés.

Dans l'intervalle de ces visites avait eu lieu l'échange des cadeaux habituels. Les libéralités du roi s'étendirent jusqu'à notre escorte, dont chaque soldat reçut une pièce d'étoffe suffisante pour se faire un vêtement. Aux officiers, le roi donna des boîtes en argent ciselé, d'un travail fort délicat.

J'ai déjà dit, je crois, que le roi de Muong You était frère du roi de Xieng Tong, mais d'une mère différente. Entre lui et ce frère aîné est un autre frère, qui réside depuis longtemps à Ava, et que le roi de Muong You n'a jamais connu. Ce prince est sans doute celui que Mac Leod a vu à Xieng Tong[1], et qu'il désigne sous le nom de Chao Patta Woun. La cour de Birmanie le garde en otage pour s'assurer de la fidélité de ses frères. Le troisième des fils de Tsoboua, qui a reçu Mac Leod et dont l'aîné est le souverain actuel de Xieng Tong, était le prédécesseur du roi de Muong You ; il est mort en 1862, époque à laquelle son neveu est monté sur le trône.

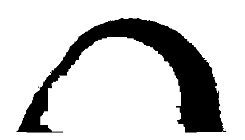
Nous quittâmes Muong You le 18 septembre. Nos chevaux et nos bagages traversèrent la rivière sur un radeau et prirent la route de Muong Long, qui était notre prochaine étape dans la direction de Xieng Hong. Muong Long est le chef-lieu de l'une des douze provinces dont se compose cette dernière principauté. Quant à nous, nous nous embarquâmes sur le Nam Leuï, dont nous descendîmes rapidement le cours sinueux. Nous nous arrêtâmes un instant à Muong Leuï, charmant village entouré de plantations d'aréquiers ; cet arbre commence à devenir fort rare, et son fruit atteint dans cette région un prix très élevé. Au delà de Muong Leuï, la rivière s'encaisse entre des collines boisées ; son cours, jusque-là paisible, devient torrentueux. En s'engageant dans le dédale inextricable des petites mon-

1. Voy. p. 55 de son journal dans les *Parliamentary Papers* pour 1869. *(Note de l'auteur.)*

tagnes qui bordent les rives du Cambodge, elle cesse d'être navigable. Après une heure trois quarts de navigation à partir de Muong You, nous débarquâmes sur la rive gauche de la rivière, auprès d'un caravansérail où devaient venir nous rejoindre les hommes de notre escorte et les chevaux portant nos bagages. Ils n'arrivèrent que fort tard dans la soirée : la route, en grande partie détruite par les pluies, avait été fort péniblement parcourue par les uns et les autres.

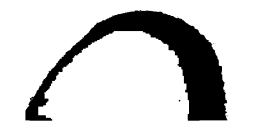
Le lendemain matin, nous nous engageâmes dans le sentier en zigzag qui gravit la chaîne de collines au pied de laquelle nous avions campé. Nous suivîmes pendant toute la matinée une ligne de faîte sinueuse. De là nous jouissions du panorama varié de chaînes irrégulières, dont les pentes douces sont couronnées par des villages Does et sillonnées par les routes bien entretenues qui y conduisent.

Le vert tendre des cultures, pratiquées dans les bas-fonds ou suspendues à mi-côte, repose agréablement le regard de la teinte uniforme et sombre des forêts qui couvrent les parties hautes. Nous déjeunâmes sur les bords d'un ruisseau qui coulait dans la direction du nord : nous avions, encore une fois, changé de bassin. Une descente de plusieurs heures nous emmena hors de la région montueuse qui forme la ligne de partage des eaux, et nous entrâmes dans une étroite et longue vallée, couverte de rizières et de villages et qu'arrosait, en se dirigeant vers le nord-nord-est, une jolie rivière, le Nam Nga, qui paraissait venir de l'ouest. Nous traversâmes ce cours d'eau en ayant de l'eau jusqu'aux épaules. Le passage guéable était étroit et le courant rapide; aussi quelques-uns d'entre nos porteurs perdirent-ils pied : ils en furent quittes pour atteindre l'autre rive à la nage sans perte ni grande avarie pour les objets dont ils étaient chargés. Une fois sur la rive gauche du Nam Nga, nous nous hâtâmes de traverser les rizières qui s'étendaient sur ses rives, et de rejoindre la route moins boueuse et plus ombragée qui serpente au pied des collines du flanc gauche de la vallée. La flèche aiguë d'un Tât nous signalait de loin Muong Long, gros bourg de 1500 à 1800 âmes, construit sur les bords du Nam Kam, petit affluent du Nam Nga. Nous traversâmes cette rivière sur un pont de pierre à voûte surbaissée, dont le parapet était autrefois orné de lions sculptés, qui maintenant gisaient renversés sur le sol. Le pont débouchait sur une chaussée, pavée avec des briques placées sur champ. Un pareil luxe de viabilité était bien fait pour provoquer notre enthousiasme. A coup sûr, ce pont, cette chaussée, n'étaient point l'œuvre des Laotiens; ils en profitaient sans savoir les entretenir. La construction du pont excita une admiration presque égale à celle que plus d'un an auparavant nous avions ressentie à





Pont chinois à Muong Long. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.



la vue des monuments d'Angcor. La voûte révélait une science supérieure à celle des Cambodgiens; c'était bien là une œuvre de cette civilisation chinoise dont le Birman de Muong Yong nous prônait les merveilles. Nous nous trouvions aux portes de la terre promise, et nos fatigues touchaient à leur terme. Ce séduisant espoir se changea en certitude, quand, au milieu de la foule des curieux qui commençaient à nous assiéger, nous découvrîmes deux Chinoises. Leurs robes longues et leurs chaussures pointues à hauts talons tranchaient trop vivement au milieu des costumes laotiens pour ne pas attirer nos regards. J'étais à peu près le seul membre de la Commission qui fût déjà, et de longue date, familiarisé avec les habitants du Céleste-Empire [1]; aussi fut-ce avec une joie presque enfantine que mes camarades accueillirent cette première apparition de la femme chinoise, faible récompense de tant de fatigues. Les Chinoises en question étaient vieilles, sales et décrépites, mais elles avaient de petits pieds: cela suffisait pour affirmer leur nationalité d'une manière incontestable et justifier l'admiration de mes compagnons.

Nos premières relations avec les autorités du pays furent excellentes. Le chef du village ne fit aucune difficulté pour remplacer les porteurs qui nous avaient amenés de Muong You. Employant un mode de convocation assez semblable à celui qui se pratique dans les petites villes de France, il fit battre le tambour pour réunir les hommes qui nous étaient nécessaires; mais le lendemain, au milieu de nos préparatifs de départ, une lettre arriva de Xieng Hong qui renversa toutes nos espérances et coupa court à notre enthousiasme. Elle portait en substance ceci: « Des *koula* — c'est le nom que l'on donne aux étrangers dans le nord de l'Indo-Chine — viennent, dit-on, de Muong Yong; s'ils arrivent à Muong Long et que ce ne soient pas des marchands, vous ne leur laisserez pas continuer leur voyage vers Xieng Hong, mais vous leur ferez reprendre la route par laquelle ils sont venus. Xieng Hong ne dépend pas seulement de la Birmanie, mais aussi de la Chine. »

Une réponse analogue, d'une forme plus polie peut-être, avait été faite déjà à Mac Leod par les autorités chinoises du Yun-nan. « Nos frontières,

1. Francis Garnier avait, en effet, pris part à la campagne de 1860. Il était, en qualité d'aspirant de 1re classe, à bord du vaisseau *le Duperré*, commandé par le capitaine de vaisseau Bourgois (aujourd'hui vice-amiral et conseiller d'État), lorsque, à son arrivée dans les mers de Chine, il se signala par une action d'éclat. Sur le rapport du commandant du *Duperré*, l'aspirant fut attaché à l'état-major du vice-amiral Charner, commandant en chef de l'escadre, et bientôt après promu enseigne de vaisseau au choix. (Voy. dans le livre posthume *De Paris au Tibet*, p. 85 à 108, le récit d'un épisode de cette campagne.) Au mois de janvier 1861, le jeune enseigne quittait le mouillage de Woosung et l'état-major général, et partait pour Saïgon sur le transport *le Jura*. Il avait 21 ans et allait, pour la première fois, mettre le pied sur cette terre indo-chinoise où il devait s'illustrer et tomber avant l'heure.

— avait-on écrit à l'officier anglais, — sont ouvertes aux commerçants de tous les pays; mais il n'est jamais arrivé que des officiers représentant une puissance étrangère aient pris cette route pour se rendre en Chine. La ville de Canton a été ouverte aux Européens pour leurs communications avec le Céleste-Empire: c'est là qu'ils doivent s'adresser. » Depuis 1837, époque à laquelle cette fin de non-recevoir était adressée à Mac Leod, les relations de la Chine avec l'Europe ont singulièrement changé de nature. Les guerres de 1840, de 1858 et de 1860 ont rendu le gouvernement chinois moins exclusif et plus traitable; nous étions munis d'ailleurs de passeports réguliers de la cour de Pékin, et les autorités chinoises du Yun-nan avaient dû être prévenues de notre arrivée. Je ne partageais donc pas l'opinion de M. de Lagrée, qui vit dans cette lettre un refus de passage provenant des autorités chinoises de Muong La, nom donné par les Laotiens à la ville chinoise de Sémao, située à quelques journées au nord-nord-est de Xieng Hong. Ce refus indirect, qui ne mettait en cause que le séna de Xieng Hong, sans engager la responsabilité de la cour de Pékin, paraissait à M. de Lagrée une de ces habiletés diplomatiques dont les Chinois ont le secret; j'y voyais au contraire une perfidie du Birman de Xieng Tong, que je soupçonnais d'avoir fait prévenir secrètement son collègue de Xieng Hong de nous barrer le passage. Comme on le verra plus tard, ni l'une ni l'autre de ces prévisions n'était exacte [1].

M. de Lagrée prit le parti d'envoyer son interprète Alévy porter une lettre aux autorités de Xieng Hong; cette lettre expliquait le but de notre mission et insistait sur les autorisations déjà données par les autorités laotiennes et birmanes de Xieng Tong et sur les lettres de passage, solennellement délivrées par Pékin et signées du prince Kong, dont la Commission était munie. M. de Lagrée demandait qu'il lui fût au moins permis d'aller jusqu'à Xieng Hong pour s'expliquer devant le séna de cette ville. Alévy partit à cheval le 21 septembre.

La saison des pluies touchait à sa fin et ne se signalait plus que par de rares orages. Les routes séchaient; la circulation devenait facile. La petite vallée du Nam Kam, le long de laquelle s'échelonnent les maisons de Muong Long, nous offrait des sites charmants, et ses gorges giboyeuses invitaient les chasseurs à se mettre en campagne. Nous y fûmes témoins du dernier exploit cynégétique que les tigres, de plus en plus rares dans la contrée, devaient accomplir sous nos yeux. L'un d'eux abattit, en présence de quelques-uns d'entre nous, un cerf dix-cors de la plus belle taille. Cet exploit, loin de lui fournir le repas sur lequel il avait compté, lui valut une décharge

1. Voy. p. 87, 174, 255, 297, 310, 380, etc.



inattendue qui le fit rentrer, blessé et rugissant, dans les profondeurs de la forêt, où il eût été aussi difficile qu'imprudent de le suivre. Les collines qui encaissent le cours de la rivière sont accessibles; du haut de leurs croupes boisées, qui viennent mourir en pentes douces à l'entrée de la vallée du Nam Nga, les membres de la Commission, dessinateurs ou géographes, découvraient des paysages ou des panoramas de montagnes faits pour les séduire. Les deux sommets entre lesquels vient déboucher le Nam Kam sont couronnés par deux Tâts qui devaient attirer l'attention d'un archéologue comme M. de Lagrée. Nous employâmes donc plus agréablement qu'à Muong Yong les loisirs forcés que nous faisaient les refus des autorités de Xieng Hong.

Des deux Tâts que je viens de signaler, l'un, celui qui est au sud de la ville, est bien entretenu et s'élève sur une vaste plate-forme, du haut de laquelle on découvre toute la vallée. Il s'appelle Tât Poulan; il est de construction récente, n'a qu'une seule flèche et une petite enceinte ornée de quatre petites niches et de *doc bo* pour les offrandes. Le Tât du nord, appelé Tât Nô, est construit comme le précédent en ciment et en briques. Il paraît plus ancien et il est aujourd'hui abandonné. Ce monument est d'un caractère original et de bon goût, et, s'il était construit en pierres, sa valeur architecturale serait indiscutable. D'un soubassement circulaire de 12 mètres de diamètre sur 2 mètres de hauteur, se dégagent une flèche centrale de 18 mètres d'élévation et 8 flèches plus petites, au pied desquelles sont des niches faisant saillie et renfermant des statues. Chaque tourelle est surmontée d'une aiguille en fer et de la couronne birmane; les moulures sont exécutées avec soin, l'ornementation est sobrement élégante et ne comporte que des feuilles et des fleurs de lotus. L'enceinte extérieure représente des serpents dont les têtes se retournent et font face au monument du côté de l'ouverture des portes.

Jadis Tât Poulan et Tât Nô étaient dorés. En arrière de chacun d'eux est un abri couvert. Le second de ces deux monuments porte l'empreinte du style de l'architecture birmane telle qu'elle apparaît dans les monuments de la fin du dernier siècle, dans les édifices ruinés de Mengoun et dans les autres constructions que l'on trouve à Ava ou aux environs.

Un marché se tient tous les cinq jours à Muong Long : c'est un des plus considérables que nous eussions encore rencontrés. On y retrouve ces petits restaurants en plein air, si nombreux dans les villes chinoises et qui sont indispensables aux foules affairées. Du coton apporté par les sauvages Khos, très nombreux dans les environs, et qui se vend de quarante à quatre-vingts francs le picul; un peu de soie grège de qualité grossière; de la cire, du fer, du plomb, soit pur, soit à l'état de minerai; du minerai d'antimoine

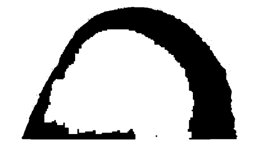
qui est employé comme remède; du bétel et de l'arec de montagne; des melons, des giraumons, des aubergines, des pastèques, des pommes, des prunes, des goyaves, des oignons, du piment, du poivre, des grappes d'astrus, qui servent à fabriquer de l'huile; du tabac, de l'indigo solide, des œufs, du poisson frais, de la viande de porc et de buffle, représentent la part de la production locale. Des cotonnades anglaises, du sel qui souvent sert de monnaie dans les transactions et qui vient de la rive gauche du Mékong; des écheveaux de soie d'origine chinoise, des boules de gambier et de l'arec desséché venus de Xieng Mai; quelques objets de mercerie et de quincaillerie, tels que glaces, peignes, balances, aiguilles, d'origine anglaise ou chinoise, forment la part de l'importation.

Presque tout le monde ici, et surtout les sauvages Khos, parle le dialecte chinois du Yun-nan.

Le 25 septembre, nous arriva une nouvelle lettre des mandarins de Xieng Hong, accompagnée d'un mot d'Alévy. Il était dit dans la lettre des mandarins que, l'année dernière, un ordre était venu du Yun-nan, prescrivant de ne jamais laisser passer les étrangers sans prévenir immédiatement les autorités du Muong Ho (Yun-nan). C'était là du moins le sens général d'un message que, privé de son interprète, M. de Lagrée ne pouvait qu'imparfaitement déchiffrer. Alévy faisait dire en même temps à M. de Lagrée — et c'était là l'important — que le séna consentait à ce que la Commission française poursuivît sa route jusqu'à Xieng Hong.

Nous partîmes de Muong Long le 27 au matin. A quelque distance de ce village, l'ancienne chaussée chinoise, qui a cessé d'être entretenue, disparaît, et nous n'en trouvâmes plus que des vestiges de loin en loin. La route est néanmoins assez belle: de petits ponts couverts et ornés de bancs, jetés sur les ruisseaux ou les canaux d'irrigation, offrent de distance en distance des lieux de repos heureusement ménagés. La vallée, dont la route côtoie la chaîne de gauche, est très peuplée et très cultivée; nous traversions un village environ tous les quarts d'heure. Vers midi, nous franchîmes sur un pont de bois une large rivière, le Nam Pouï, venant du nord-ouest et qui me parut être le cours d'eau principal dont le Nam Nga n'était qu'un affluent. La vallée de cette dernière rivière s'arrêtait là, et devant nous, dans toutes les directions, des chaînes de petites collines fermaient la route. Nous nous arrêtâmes le soir sur la lisière de cette région montagneuse et nous couchâmes au village de Sieng Bang.

Le lendemain, 28 septembre, nous nous engagions dans un dédale de petites vallées et de collines aux croupes arrondies et aux pentes boisées, au milieu desquelles la route disparaissait souvent dans les fondrières, mais



dont les paysages accidentés nous faisaient oublier l'imparfaite viabilité. Plus nous avancions dans cette région, plus la végétation et les sites revêtaient une physionomie nouvelle. Pour des gens habitués depuis longues années à l'aspect particulier de la nature tropicale, il y avait à ce changement un plaisir extrême : c'était comme un ressouvenir de la patrie qui se présentait à chaque détour de ces vallées étroites. La population, composée presque entièrement de Khos, contribuait à cette illusion.

Une certaine activité commerciale régnait sur la route. Des caravanes de bœufs transportant du plomb, du coton, du tabac, du thé, et venant de Xieng Hong, nous croisaient à chaque instant. Nous étions aussi peu habitués à ce mouvement qu'au pays lui-même, et notre voyage en tirait un nouvel attrait.

Le troisième jour de notre départ de Muong Long, nous débouchâmes dans la grande plaine de Xieng Hong, par la vallée de l'un des affluents du Nam Ha ; c'est au confluent de cette rivière et du Mékong que s'élève le chef-lieu des Chip Song Panna. Nos porteurs, qui s'étaient engagés à faire en trois jours le trajet total, étaient à bout de forces. Leurs pieds gonflés, leurs épaules meurtries excitèrent notre compassion, et nous consentîmes à les laisser se reposer à quelques kilomètres de la ville, à condition qu'ils nous rejoindraient le lendemain à la première heure. Nous traversâmes d'un pas rapide la large plaine où des villages récemment reconstruits s'élevaient à côté des ruines des dernières guerres ; nous passâmes en bac le Nam Ha, près d'un pont en bois entièrement détruit et, à quatre heures et demie du soir, nous nous arrêtâmes dans une pagode située en dehors de l'enceinte en terres levées de la ville.

Alévy nous y attendait avec impatience. Il avait été fort mal reçu par les autorités locales. Dès son arrivée on avait voulu le forcer à rebrousser chemin. Alévy connaissait trop ses compatriotes pour céder à leurs menaces : « Faites de moi ce que vous voudrez, — avait-il répondu, — tuez-moi si cela vous fait plaisir, mais jamais je n'oserai retourner, sans une réponse favorable, auprès du chef qui m'a envoyé. Je crains plus sa colère que la vôtre, et si vous connaissiez mieux les gens à qui vous avez affaire, vous ne vous exposeriez pas de gaieté de cœur à les pousser à bout. Je n'ose répondre de ce qu'ils pourront faire à Muong Long, si vous persistez dans votre refus de les laisser venir, et il serait plus sage de les admettre en votre présence : la vue des plus grands personnages du pays les forcerait sans doute à se contenir, et vous leur feriez entendre plus facilement raison. » Ce mélange d'intimidation et de flatterie avait produit son effet. On nous avait donc envoyé l'autorisation de venir à Xieng Hong, mais cette autorisation ne préjugeait en rien la décision à prendre au sujet de la continuation de notre voyage. Alévy

n'avait réussi à voir ni le roi, ni le chef birman, ni le mandarin chinois qui résidait à Xieng Hong. La veille de notre arrivée, il y avait eu une longue discussion au séna, et le jour même, de grand matin, le Chinois était parti avec une lettre pour Muong La.

En somme, on ne nous fit pas trop mauvaise figure, et les difficultés que nous avions encore à vaincre étaient sans doute plus faciles à surmonter que celles que nous avait suscitées le mauvais vouloir des autorités birmanes de Xieng Tong.

La ville de Xieng Hong, depuis l'époque de sa destruction par Maha Say, gouverneur de Muong Phong, a été reconstruite au nord du confluent du Nam Ha, mais si la plaine elle-même est très habitée, la nouvelle ville n'a encore fixé qu'un très petit nombre de résidents; c'est plutôt encore l'emplacement d'un marché qu'un centre de population.

Le marché se tient presque tous les jours — cinq fois par semaine — et contient en grande abondance toutes les denrées que nous avons énumérées déjà à propos de Muong Long. Le Mékong, dont je demande pardon de n'avoir point encore parlé, passe à très peu de distance de la ville. Il a en cet endroit de 300 à 400 mètres de large, et il coule paisiblement entre de hautes berges bordées de bancs de sable. Ses eaux avaient déjà baissé de 5 mètres et il avait dû atteindre son niveau maximum pendant notre séjour à Muong Yong.

Un peu au-dessous de la ville et après avoir reçu les eaux du Nam Ha, le fleuve se rétrécit brusquement, et des collines s'élèvent sur ses rives. C'est là, sur la rive droite, que se trouvent les ruines de l'ancienne ville, celle même dont Mac Leod avait déterminé la position en 1837. En amont se produit un autre rétrécissement, et il semble, si l'on en juge par l'horizon de montagnes qui limite la vue à l'est et au nord, que le Mékong s'engage définitivement au milieu des chaînes d'origine tibétaine où il va prendre sa source.

D'après la chronique du Tât de Muong Yong, Xieng Hong semble avoir été le premier centre de la puissance laotienne dans la vallée supérieure du Mékong. C'est la ville désignée sous le nom de Tché-li par les cartes et les historiens chinois. L'importance de son rôle historique nous faisait rechercher avec intérêt tous les vestiges qui pouvaient nous faire connaître ce passé inconnu. Une de nos premières visites fut donc pour les ruines de l'ancienne ville, situées à une heure de marche au sud de la pagode où nous étions campés. Nous ne retrouvâmes, au milieu des hautes herbes qui en avaient déjà envahi l'emplacement, que l'ancien palais des rois et une pagode qui méritassent d'attirer l'attention. Cette dernière, construite presque

au sommet de la colline sur les flancs de laquelle s'étageaient les ruines, présentait une originalité d'architecture et d'ornementation qui tranchait vivement sur tout ce que nous avions vu au Laos. Elle repose sur un soubassement que l'on franchit par une dizaine de marches et elle est entourée, de trois côtés sur quatre, par une galerie dont les murs sont décorés de peintures chinoises. Les sujets en sont originaux, les couleurs agréables; l'ensemble accuse un art déjà assez avancé. On y voit des villes assiégées dans lesquelles la vue plonge jusqu'à l'intérieur des maisons ; les combattants sont des guerriers qui portent le toupet siamois et dont le teint est assez blanc ; dans leurs adversaires, on croit reconnaître des Birmans : leur teint est noir, et des étoffes bariolées leur ceignent les jambes : ils portent également le toupet et jouent toujours le rôle de vaincus. On y remarque aussi quelques scènes de vie champêtre reproduisant des animaux et des Chinois bien posés et habilement dessinés. L'intérieur de la pagode est lambrissé en bois sculpté ; les murs sont éclairés par de nombreuses fenêtres. Les encoignures des charpentes sont enrichies de guirlandes de fleurs sculptées, d'un mouvement gracieux, qui donnent à ce sanctuaire un grand air de richesse. Les colonnes qui soutiennent le toit, renflées au milieu en forme de fuseau, sont formées d'une pièce centrale sur laquelle ont été rapportés des placages. Autour de la pagode s'élèvent les constructions destinées aux logements des bonzes ; et puis les tombeaux et les accessoires habituels.

Au-dessous de cette pagode se trouve le palais du roi. C'est une vaste construction en briques dont les murs extérieurs sont seuls restés debout. Les briques qui les composent sont de deux espèces : les unes rouges et de petite dimension, les autres grandes et d'une couleur grise qui les fait ressembler à des moellons. Quelques lions ou quelques chiens en grès sculpté gisent çà et là dans les herbes. C'est dans ce palais, dont toutes les parties en bois furent plus tard détruites par l'incendie, que fut reçu le capitaine Mac Leod, au mois de mars 1837.

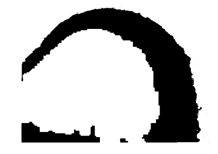
La pagode où nous résidions était presque remplie d'éléphants et de chevaux en coton, surmontés d'énormes tours en bambou et en papier colorié. Une grande fête avait eu lieu le 4 octobre dans une pagode voisine : cette fête, qu'on appelle la fête *Sélac*, se célèbre à l'occasion de la fin des pluies. Rien de plus risible et de plus enfantin que ces reproductions auxquelles les personnages les plus importants de la localité ont consacré depuis un mois le meilleur de leur temps. Elles sont assurément moins intéressantes que les édifices de neige construits par les gamins en Europe, mais dont on ne songe pas du moins à encombrer nos églises. Des réjouissances plus viriles avaient eu lieu sur le fleuve aux bords duquel les courses de pirogues

avaient, pendant deux jours, fait refluer toute la population. Le soir, des illuminations pittoresques avaient éclairé de lueurs fantastiques les eaux, la ville et les montagnes voisines.

Après quelques pourparlers, le séna se décida à recevoir le commandant de Lagrée. Cette haute assemblée se compose, à Xieng Hong, de quatre grands mandarins et de huit autres d'un rang inférieur, représentant chacun l'une des douze provinces qui forment le royaume. Il est présidé par le *Mom Tha*, appelé aussi par quelques-uns le *Chao Xieng Ha*, titre équivalent à celui de premier ministre. Le Mom Tha était un vieillard à cheveux blancs, au corps replet et à la physionomie placide. Il avait trop d'expérience pour ne pas comprendre à quels inconvénients il s'exposerait s'il s'obstinait à refuser le passage à des gens réellement autorisés par le prince Kong à pénétrer en Chine. Le commandant de Lagrée avait encore augmenté sa perplexité en observant la plus grande réserve sur le but de son voyage et sur les moyens qu'il jugerait à propos d'employer pour faire prévaloir ses désirs. Il s'était contenté de demander aux autorités locales de choisir dans le plus bref délai possible entre les deux solutions suivantes : ou refuser par écrit d'une façon claire et motivée la continuation de notre voyage (et M. de Lagrée ferait de cette pièce tel usage que bon lui semblerait), ou bien nous donner en quarante-huit heures les moyens de faire route pour Muong La. Des décisions aussi nettes et aussi tranchées étaient peu du goût du séna de Xieng Hong. Mais, incapable de concevoir qu'un étranger pût se montrer aussi ferme et aussi résolu, sans avoir à sa disposition une force réelle ou sans être certain d'un appui sérieux, il n'osait guère risquer de mécontenter plus longtemps le chef de la mission française. Celui-ci s'était hautement plaint de l'inconvenance dont on s'était rendu coupable envers lui en l'arrêtant à Muong Long. Les mandarins se trouvaient visiblement déconcertés par cette assurance, et ils consentirent au plus tôt à notre réception officielle, espérant y trouver un moyen de sortir d'embarras.

Cette réception eut lieu le 3 octobre. A gauche et en arrière du Mom Tha était assis le mandarin birman ; à droite était une place vide, réservée au mandarin chinois, absent en ce moment de Xieng Hong; autour étaient rangés les membres du séna.

Le commandant de Lagrée exhiba d'abord la lettre du roi de Xieng Tong et celle du Pou Souc. Son collègue de Xieng Hong, qui porte le titre de *Cha kaï*, fit observer que ces lettres ne mentionnaient que l'autorisation de se rendre à Xieng Hong, ce à quoi un mandarin thai répliqua qu'il ne pouvait en être autrement, puisque Xieng Hong dépendait de la Chine et que les autorités de Xieng Tong n'avaient pas le droit d'indiquer, sans le



consentement du roi d'Alevy, une destination plus éloignée. L'opposition du Birman fit d'ailleurs plus de bien que de mal à notre cause, et il nous parut qu'on le traitait fort lestement. Le commandant de Lagrée montra ensuite les passeports chinois. Ils ne produisirent aucun effet ; la signature était inconnue, et l'un des membres les plus influents du séna, le Phya Luong Mangkala, s'écria que tout cela ne venait pas du Maha séna et qu'on ne savait ce que cela voulait dire. Alors le commandant de Lagrée tira lentement de son enveloppe la lettre adressée à notre sujet par le prince Kong au vice-roi du Yun-nan. Il se fit un grand silence. Un Chinois secrétaire lut le document devant l'assistance prosternée par respect ; il déclara que cela venait bien de Pékin, que les mandarins français étaient des gens honnêtes et d'un rang très élevé, et qu'il convenait de nous recevoir le plus amicalement possible. Les physionomies avaient changé à vue d'œil, et le Momtha n'adressa plus au commandant de Lagrée que des questions obligeantes et de gracieux compliments.

Le chef de l'expédition demanda alors à voir le roi et à partir le plus rapidement possible. Il fut convenu que Sa Majesté nous recevrait le 5 et que nous partirions le 6 octobre.

Le 5, au moment où la Commission se rendait au palais du roi, les mandarins élevèrent des difficultés qui faillirent faire différer notre réception. Ils désiraient connaître à l'avance les cadeaux que nous allions offrir à Sa Majesté. Nulle part, pendant notre voyage, on n'avait élevé cette prétention. M. de Lagrée répondit qu'il ne connaissait point encore le roi, et qu'il ne se déciderait dans le choix des présents qu'après l'avoir vu. « Je n'ignore pas les usages, ajouta-t-il, mais, venu de loin, il ne me reste plus grand'chose. Cependant, après avoir vu le roi, je chercherai ce qui, dans les objets que je possède encore, peut avoir pour lui, à défaut d'autre mérite, celui de la nouveauté. » Cette réponse fut transmise au roi, qui donna l'ordre d'introduire les officiers français.

Sa Majesté habitait provisoirement une mauvaise maison en bambou, de très chétive apparence. La salle de réception avait été ornée à la hâte de tapis chinois ramassés un peu partout, et, pour donner une haute idée de la puissance du souverain, on avait réuni trois ou quatre cents hommes pris au hasard, armés et costumés de la façon la plus irrégulière, et tenant de la façon la moins martiale des fusils à pierre, des lances et des sabres, rouillés pour la plupart et peu en état de servir.

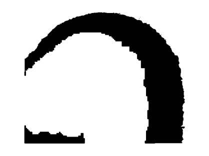
Après une assez longue attente, le roi parut, l'assemblée s'inclina, les trompes résonnèrent, quatre petites espingoles firent feu. Nous vîmes un jeune homme de 19 à 20 ans, dont le costume ressemblait fort à celui des

paillasses de nos foires : il était coiffé d'un grand chapeau chinois orné de clochettes et vêtu d'une tunique en soie rouge, à dessous vert, et d'un pantalon blanc ; il avait à la main un sabre à fourreau d'ivoire sculpté. Il s'assit sur un canapé, les jambes croisées, raide comme un mannequin, et prononça quelques monosyllabes que le Phya Luong Mangkala traduisit à M. de Lagrée, en longues questions, sur le but de notre voyage, le pays d'où nous venions, etc... On fit ajouter à Sa Majesté que nous pourrions partir quand cela nous conviendrait. Puis on servit une collation composée de melons, de pamplemousses et de goyaves. Le roi se retira, entouré des mêmes honneurs qu'à son arrivée. Il paraissait subir sans résistance la tutelle des grands mandarins.

Le commandant de Lagrée lui fit envoyer, le lendemain, un stéréoscope, une pièce d'étoffe algérienne, des images, de la poudre et quelques menus objets pour les mandarins, le tout valant à peine une centaine de francs. Ici, notre pauvreté pouvait se couvrir de la mauvaise humeur que nous avaient inspirée les premiers procédés des autorités locales.

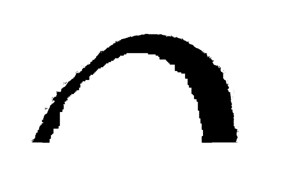
Je n'avais point assisté à la réception du roi de Xieng Hong. Le peu de temps que nous avions à passer en cette capitale m'avait décidé à mieux employer ma journée. Nous devions, à partir de Xieng Hong, nous éloigner du fleuve, pour ne le rejoindre qu'au bout d'un laps de temps dont nous ne pouvions prévoir la durée. Une fois en Chine, la rébellion mahométane ne nous interdirait-elle pas de nous rapprocher de ses rives? Ces motifs de craindre que l'adieu que nous allions adresser au noble fleuve, en quittant Xieng Hong, ne fût le dernier, me déterminèrent à en reconnaître le cours en amont, aussi loin qu'il me serait possible en un jour [1]. Je ne retrouvai pas dans cette excursion les paysages solitaires et grandioses qui m'avaient enchanté lors d'une promenade analogue effectuée au-dessus du Tang-ho, quelques jours avant notre arrivée à Muong Lim [2]. Je rencontrai en revanche des difficultés de circulation presque insurmontables dans cette région. Les rives sont bordées de bambous épais et de buissons épineux, au milieu desquels on est sûr de laisser quelques lambeaux de vêtements, et même de peau. D'ailleurs des falaises de roches à pic arrêtent bientôt le promeneur, et il est indispensable d'avoir une barque pour aller plus loin. Les routes qui remontent vers le nord-ouest, direction d'amont de la vallée du Mékong, sont tracées à une grande distance des berges, afin d'éviter les sinuosités que le fleuve, déjà sensiblement rétréci, dessine dans son cours, et elles ne peuvent être d'aucune utilité pour la

1. Voy. p. 349 et 420.
2. Voy. p. 351.





Réception de la Commission par le roi de Xieng Hong. — Dessin de E. Bayard, d'après M. Delaporte.



reconnaissance de ses rives. Je me contentai de constater qu'après son court épanouissement dans la plaine de Xieng Hong, le Mékong reprend cet aspect bizarre et tourmenté, ce lit étroit et encombré de roches, ces eaux rapides et profondes qui le caractérisent à partir de Vien Chan.

Mes compagnons de voyage me mirent au courant de la grotesque réception du roi de Xieng Hong. Il paraît que ce prince a de grandes chances pour que sa royauté lui soit ravie avant peu, car ses droits au trône sont des plus contestés. Dans l'état de désarroi où se trouvait la contrée après la prise de Xieng Hong par Maha Say, en 1851, et la mort de ce dernier, de nombreuses compétitions au trône se produisirent. Les Chinois, occupés de leur guerre contre les mahométans, ne purent faire triompher leur candidat, homme d'une grande naissance et âgé de cinquante ans. En 1860, les musulmans, appelés Phasi dans la contrée, s'emparèrent de la ville et n'en furent chassés que deux ans après par les indigènes réunis aux impériaux. Le pays se trouva donc un moment dans un état de désorganisation telle, que les sauvages Kouys, qui habitent au nord de Muong Lem, vinrent ravager et piller la ville. Ava avait en ce moment entre les mains un fils du roi vaincu et mis à mort par Maha Say, et d'une femme du peuple de Muong Long. Ce jeune homme, dont les droits à la couronne étaient infirmés par la basse extraction de sa mère, avait été contraint de revêtir la robe de bonze, et vivait dans un couvent; il en fut retiré et installé comme roi à Xieng Hong par les Birmans[1]. A la première occasion favorable, les Chinois essayeront à leur tour de faire prévaloir leur candidat, et la guerre désolera de nouveau ce malheureux pays.

Au moment de notre départ, nous reçûmes de Xieng Tong des nouvelles qui semblaient faire également présager une lutte prochaine entre les indigènes et les Birmans. Le roi et le Pou Souc se querellaient au sujet de la Commission française, et le mandarin birman, mécontent de la trop bienveillante attitude du roi à notre égard, avait recruté un certain nombre de Phongs, pour les joindre aux soldats birmans qui composaient sa garde habituelle. Le roi avait immédiatement fait justice de cette démonstration hostile en faisant entourer le logement du Pou Souc et en l'y maintenant prisonnier, lui et sa petite armée. Il avait en même temps envoyé des mandarins à Ava pour accuser le Pou Souc et pour demander qu'il fût puni de mort à Xieng Tong même, ou tout au moins qu'il fût renvoyé à Ava pour être jugé. A l'appui de sa plainte, le roi énumérait les énormes exactions commises par le Pou Souc dans l'exercice de sa charge. L'une d'elles mérite

1. Ne dirait-on pas une histoire mérovingienne?

d'être citée : elle ne consistait en rien moins que l'enlèvement de l'argent provenant de l'impôt de Xieng Hong. Cet impôt, qui s'élevait à sept *tchoi* d'or et à mille *tchoi* d'argent (le tchoi représente un poids de seize mille grammes), était escorté par des mandarins et avait passé par Xieng Tong. Le Pou Souc avait envoyé une troupe d'hommes armés, commandée par son propre frère, pour s'emparer de ce tribut, destiné à la cour d'Ava.

Xieng Hong, d'autre part, cherche une occasion de querelle à Xieng Tong. Pendant les dernières guerres, beaucoup des habitants de Xieng Hong se sont réfugiés chez les Kuns, qui maintenant veulent les empêcher de revenir chez eux, s'ils ne consentent à payer un impôt variant de trois *thé* à deux *tchap* par personne (de deux francs à sept francs). Après la fête de la nouvelle lune, disaient les gens de Xieng Hong, nous irons faire aux Kuns une dernière sommation, et, si on ne nous écoute pas, nous combattrons.

Tel était l'épouvantable désordre politique au milieu duquel se débattait le pays que nous traversions.



Pirogue. — Dessin de Sabatier, d'après Mouhot.



Campement de nuit sur la route de Muong Yang à Ban Con Ham.
Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

CHAPITRE XIV

Populations mixtes de Xieng Hong. — La Commission abandonne définitivement le Mékong.
Voyage de Xieng Hong à Muong La ou Sé-mao. — Arrivée en Chine.

La physionomie de la population de Xieng Hong se ressentait de la situation troublée du pays. Un grand nombre de gens misérables erraient çà et là sans avoir le courage, en présence des incertitudes de l'avenir, de se fixer dans le pays et de s'y bâtir une demeure. Des réfugiés, venus des régions voisines, qui se mêlaient en grand nombre aux indigènes; parmi eux, nous remarquions une autre catégorie de Thaï, les Thaï Neua ou Thaï du nord, que la guerre des Phasi avait chassés de leur pays natal, ce pays de Kochampri d'où viennent également les Phongs. Ils ne sont pas tatoués, portent les cheveux longs, une veste bleue, un pantalon de même couleur, large et court, quelquefois des jambières comme les sauvages et un grand turban de couleur foncée, d'une forme aplatie; par-dessus leur veste, ils ont ordinairement une sorte de plastron en velours de couleur, orné de passementeries. Les femmes portent un costume analogue, dans lequel la jupe remplace le pantalon. Quelques-unes sont coiffées d'une espèce de petit bonnet.

De nouvelles tribus sauvages, très différentes de toutes celles que j'ai déjà énumérées, faisaient d'ailleurs leur apparition à Xieng Hong. Les plus intéressantes étaient les Lolos et les Yo Jens. Bien que parlant une langue distincte du chinois, il convient de les rattacher aux populations chinoises du Yun-nan; pour les Laotiens, les Lolos sont d'anciens Hos qui errent en nomades dans le pays. Les Lolos sont assez doux; les Yo Jens passent pour très habiles au tir du fusil et au métier de voleurs de grands chemins. Ils se réunissent fréquemment par bandes de vingt ou trente pour faire de mauvais coups [1].

Cependant le temps s'écoulait rapidement à tous les points de vue, il était important de mettre pied le plus tôt possible sur le territoire chinois. Le 7 octobre, après un séjour d'une semaine à peine à Xieng Hong et malgré tout ce qu'il nous restait encore à y étudier, nous traversâmes sur un grand radeau le Mékong, que nous ne devions plus revoir, et nous nous mîmes en route vers la frontière chinoise.

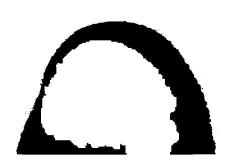
Un peu en amont de la ville de Xieng Hong, des radeaux et des barques fonctionnent incessamment pour faire passer les voyageurs, les bêtes de somme, les marchandises d'une rive à l'autre. Nos bagages, nos trois chevaux, nos porteurs et le personnel de la Commission furent transportés sur la rive gauche, moyennant une redevance de 8 francs, payée à l'entreprise du bac. Notre passage s'effectua en deux voyages, sur deux grandes barques accolées l'une à l'autre et supportant une grande plate-forme sur laquelle nous prîmes place.

C'était la dernière fois que nous naviguions sur les eaux du Mékong; il fallait dire un adieu définitif à tous ces paysages imposants ou gracieux avec lesquels un long séjour sur ses bords nous avait familiarisés. Les fêtes sur l'eau, les courses de pirogues, les illuminations vénitiennes, les dangers et les plaisirs qui lui avaient fait une place à part dans nos souvenirs, tout cela allait être remplacé sur la scène du voyage par des décors nouveaux et des impressions d'un autre genre. Allions-nous gagner au change?

Nous passâmes la nuit dans la pagode du village qui s'élève sur la rive gauche, en face de Xieng Hong.

Le lendemain, nous partîmes de bonne heure, et notre petite caravane s'éparpilla bientôt sur les sentiers en zigzag qui gravissent les hauteurs de la rive gauche. La route se suspend en corniche le long des flancs d'une petite chaîne dont la direction générale est le nord nord-ouest. Vers onze heures, nous franchîmes l'arête de cette chaîne pour en suivre le flanc

1. Voy. la Publication officielle, p. 410, 465 et suiv.





Famille de sauvages Thaï. — Dessin de E. Bayard, d'après M. Delaporte.



opposé et, dans ce changement de route, nous aperçûmes, par une lointaine échappée, le Mékong et la grande plaine que le Nam Ha entoure de ses replis. Le brouillard pluvieux qui avait jusque-là plané sur la montagne venait de se dissiper, et un chaud soleil inondait de lumière ce lointain paysage. Du côté de l'est et du nord, on n'apercevait que les interminables ondulations d'importantes montagnes s'élevant de plus en plus, semblables aux vagues de houle d'une mer pétrifiée. Nous rencontrions sur notre route quelques sauvages à physionomie nouvelle, au type chinois, à la figure allongée. Dans l'après-midi, nous descendîmes le versant est de la chaîne que nous suivions, pour gagner la petite vallée de Muong Yang, village où nous devions nous arrêter le soir.

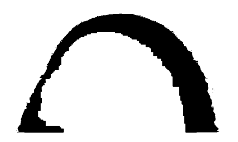
Les rares villages qui s'élèvent sur les bords du Nam Yang sont tous peuplés de Thaï, chassés du nord par l'insurrection mahométane. Leur pays d'origine est situé sur les bords du Nam Thé, qu'ils appellent Kiang Cha. Là se trouvent le Muong Choung et le Muong Ya. Ces provinces dépendaient jadis de Xieng Hong; elles ont été conquises par les Chinois il y a déjà longtemps. Ce furent ces Thaï que l'on nous donna à Muong Yang comme porteurs de bagages; la plupart paraissaient exténués de fatigue; tous avaient l'air misérable. La lettre de Xieng Hong dont nous étions porteurs « ordonnait » de nous conduire, et aucun d'eux ne songea à nous réclamer le prix du voyage. Fidèle au principe qu'il avait adopté de payer tous les services qui nous étaient rendus, le commandant de Lagrée donna à chacun de nos porteurs trois thé (deux francs quarante) par jour de marche. Le lendemain, 9 octobre, nous quittâmes la vallée du Nam Yang pour rentrer dans la montagne. Celle-ci, très boisée et presque déserte, offrit à notre curiosité les sites les plus pittoresques, mais au prix de fatigues souvent excessives; ces montées et ces descentes perpétuelles nous disposèrent à goûter le repos du soir. Nous couchâmes au milieu de grandes herbes, un peu au-dessous d'une ligne de faîte à laquelle mon baromètre assignait une élévation supérieure à 1300 mètres.

Pendant toute la journée du 10, nous suivîmes une crête étroite, boisée et sinueuse, du haut de laquelle nous jouissions d'une vue très étendue. Quelques sources s'échappaient parfois des flancs de la montagne, à quelques mètres au-dessous de nous, et de cascade en cascade allaient grossir les eaux bouillonnantes des torrents qui roulaient à nos pieds. Nous arrivâmes le soir à un village d'une construction bien différente de celle des villages laotiens. Le sala traditionnel que nous avions espéré trouver n'existait pas; il fallut nous contenter d'une étable assez peu confortable, à laquelle j'aurais préféré, pour ma part, le couvert de la forêt. Les moustiques commen-

çaient à disparaître; ils furent désavantageusement remplacés par des milliers de parasites intimes contre lesquels il fallut se défendre toute la nuit. La population mâle du village était, au moment de notre passage, presque entièrement occupée aux travaux des champs. Pour nous procurer le nombre de porteurs qui nous était nécessaire, nous dûmes recruter les femmes et les enfants; mais cela ne ralentit pas notre marche; jamais, au contraire, nous n'avions avancé aussi rapidement, et nos gens étaient menés au pas accéléré, au bruit cadencé d'un tam-tam dont le porteur nous précédait. Nous ne tardâmes pas à rejoindre une rivière assez considérable, le Nam Yot, affluent du Mékong dont nous nous trouvions environ à une journée de marche. Depuis Muong Yang, nous remontions presque directement au nord, parallèlement à la vallée du fleuve.

Le cours du Nam Yot serpente au fond d'une vallée très cultivée, des crêtes de laquelle descendent à chaque instant de petites rivières, pittoresquement encadrées par les hauteurs qui les bordent. La journée de marche du 11 octobre fut une promenade charmante à travers des jardins et de nombreux villages. En six heures de marche, nous arrivâmes à Xieng Neua, le dernier centre laotien de quelque importance que nous dussions traverser.

Xieng Neua dépend de Muong La Thai, petite province laotienne dont le chef-lieu se trouve dans l'est. Depuis la guerre, le roi de Muong La Thaï habite à une demi-journée dans le nord-ouest de Xieng Neua. C'est par l'intermédiaire de ce roitelet, qui porte le titre de *Sa Mom*, que Sé-mao et Xieng Hong communiquent ensemble. Sé-mao écrit en chinois; le Sa Mom traduit en langue thaï, et réciproquement. Muong La Thai est une des quatre principautés des Chip-song Panna, que les Lus considèrent comme les plus importantes. C'est la porte de la Chine, disent-ils, Muong Khie est celle de la Birmanie, Muong Long celle de Xieng Tong et Muong Phong est celle de Xieng Mai. Nous nous reposâmes un jour entier dans la pagode de Xieng Neua. Le 13 octobre était un jour de pleine lune, et, outre la cérémonie religieuse qui est habituelle à cette époque, on devait célébrer la fête de la clôture de la saison des pluies et de l'inauguration de la saison sèche; aussi les habitants avaient-ils hâte de se débarrasser des étrangers qui encombraient leur pagode. Pour en finir avec nous le plus tôt possible, ils usèrent d'un procédé peu délicat et nous persuadèrent de quitter la route que nous avions suivie jusque-là, pour passer par Muong Pang. Nous nous engageâmes dans la gorge étroite qui domine Xieng Neua et nous ne tardâmes pas à quitter le bassin du Nam Yot. Au bout de trois heures de marche, nous étions arrivés à destination. A Muong Pang nous apprîmes





Première nuit en Chine. — Dessin de E. Bayard, d'après un croquis de M. Delaporte.



que nous avions quitté la route ordinaire pour faire un détour inutile dans l'est. La brièveté de l'étape avait été la seule cause du mensonge des gens de Xieng Neua.

Muong Pang avait un aspect trop original pour que je ne m'arrête pas quelques instants à le décrire.

Ce petit village, situé au fond d'une gorge élevée de 1100 à 1200 mètres au-dessus du niveau de la mer, est habité par des Chinois et des Thaï Ya chassés par la guerre de la partie sud du Yun-nan. Ils ont apporté dans le Laos les mœurs et les procédés agricoles du Céleste-Empire : les hautes maisons laotiennes sont remplacées par de petites huttes basses et grossièrement construites avec de la boue pétrie, appliquée sur un clayonnage en bois. Mais, si l'aspect des demeures de ces pauvres réfugiés est misérable, leur industrie supérieure se révèle dans tous les détails. C'est avec un extrême plaisir que nous retrouvâmes des tables, des bancs, des étagères, des seaux et ces mille ustensiles de la vie domestique que, chaque jour, il fallait nous ingénier à remplacer; nous ne nous sentîmes pas d'aise en nous trouvant tous bien assis sous une tonnelle, autour d'une table abondamment servie. Pour comprendre la satisfaction que nous éprouvions à ces jouissances qui peuvent paraître un peu puériles à nos lecteurs, il faut, pendant de longs mois, avoir vainement tenté de trouver une position commode permettant de manger accroupi. Les repas sur l'herbe semblent charmants à des gens dispos ; à la longue ils deviennent horriblement fastidieux aux voyageurs harassés de fatigue.

Les jardinets soignés qui entouraient les demeures de nos hôtes, les charrues, les tarares que nous apercevions autour de nous, annonçaient, plus sûrement encore que les travaux de ponts ou de route déjà rencontrés, le voisinage du célèbre pays où l'agriculture est le premier des arts. La récolte de riz venait d'être faite et l'on donnait une façon préparatoire aux champs récoltés. C'était la première fois que nous voyions pratiquer sur les montagnes un labourage sérieux.

Les Thaï Ya que nous rencontrions à Muong Pang sont habillés à peu près comme les Thaï Neua que nous avions vus à Xieng Hong. Les costumes des femmes sont caractéristiques : elles portent une jupe et un corselet voyant sur lesquels elles étalent une veste et un tablier : de grandes boucles d'oreilles rondes en fil d'argent et des boutons de même métal dans les cheveux donnent un aspect riche et original à cette toilette, qui n'est pas sans analogie avec certains costumes de la Suisse ou de la Bretagne.

Nous reçûmes l'accueil le plus empressé et le plus cordial chez les habi-

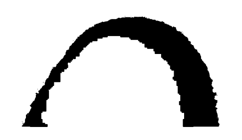
tants de Muong Pang, où nous passâmes une journée presque entière. Pendant la soirée, nous jouimes d'un concert local dont un batteur de gong, armé de plusieurs marteaux, et frappant à coups redoublés sur différents instruments disposés devant lui, faisait à lui seul tous les frais. La cadence qu'il observait et la gradation des timbres des tam-tams donnaient à ce tapage une lointaine ressemblance avec le carillon de nos églises. Le musicien ne put prolonger ce violent exercice instrumental. Il s'arrêta au bout de quelques minutes, baigné de sueur et exténué de fatigue, et fut remplacé sur l'estrade par un autre joueur. Nous repartîmes de Muong Pang



Laotien battant du gong, à Muong Pang. — Dessin de Emile Bayard, d'après un croquis de M. Delaporte.

le 14 au matin avec vingt-quatre porteurs. Après une marche aussi courte que celle de la veille, nous arrivâmes, à onze heures du matin, à Ban Nang Sang Ko; nous avions aperçu de nouveau la vallée du Nam Yot et le village de Xieng Neua, du haut d'un des cols de la route. Sur les pentes douces des collines à croupes arrondies qui ondulaient à l'horizon, on reconnaissait les traces d'anciens travaux agricoles qui attestaient que le pays avait été autrefois occupé par une population dense et industrieuse. Le paysage revêtait d'ailleurs les teintes les plus variées en raison de la diversité des cultures.

A Nang Sang Ko nous nous trouvions sur le flanc d'une vallée nouvelle au fond de laquelle serpente une petite rivière qui se dirige d'abord au



nord, puis contourne, vers l'ouest, un massif calcaire d'une élévation considérable, dont les cimes dentelées nous séparaient du Cambodge. Chacun des mamelons qui s'étageaient au-dessus de la rivière était couronné d'un village, et la couleur sombre des maisons, construites en terrasse, leur donnait de loin un faux air de château fort. La transformation de la végétation et des procédés d'agriculture devenait à chaque instant plus apparente; le maïs avait, depuis quelque temps déjà, succédé au riz, dans les parties les plus élevées de la montagne; la plante textile connue sous le nom d'ortie de Chine ne tarda pas à faire son apparition à l'état spontané, et M. Thorel nous signala la culture d'une acanthacée fournissant une teinture bleue analogue à l'indigo. Les légumes étaient cultivés sur une plus grande échelle : on rencontrait des champs entiers de petits pois; les arbres à fruits, pruniers, pêchers, poiriers, étaient rassemblés en vergers. La forêt avait presque partout disparu; çà et là, quelques chênes et, sur les crêtes, des bouquets de pins avaient seuls été épargnés par la hache. La vue de ces paysages, si différents de ceux auxquels nous étions habitués, nous faisait l'âme heureuse. L'activité régnant dans les villages, l'accueil cordial de la population, et jusqu'à la cherté toujours croissante des vivres nous rappelaient à chaque pas que nous rentrions dans des régions civilisées; les mille détails des scènes champêtres auxquelles nous assistions évoquaient plus d'une fois les souvenirs de la patrie; nous ne songions pas à regretter l'aspect, à coup sûr plus original et peut-être plus pittoresque, et les mœurs étranges des pays que nous laissions derrière nous; nous étions arrivés à ce moment du voyage où, pour nous, l'intéressant et le nouveau étaient ce qui ressemblait le plus à l'Europe et à la France.

Les traits des habitants se modifiaient et finissaient par reproduire un type mixte entre le type chinois et le type de la race thaï. Ce type mixte représente fidèlement sans doute celui des anciennes populations du Yunnan, ou, si l'on veut, des Thaï le plus anciennement conquis par les Chinois. Les animaux domestiques subissaient une transformation analogue à celle que nous remarquions dans les végétaux et dans les hommes : les chevaux, les bœufs et les cochons étaient de plus haute taille; on rencontrait quelques mulets; les basses-cours étaient peuplées d'une race de poules qui, améliorée par l'élevage, atteignait des dimensions remarquables : on nous offrait des chapons qui pesaient 4 kilogrammes; c'est au poids maintenant que se vendaient les volailles!

Le 16 octobre, nous fîmes halte dans un village nommé Tchou-tchiaï, d'un aspect entièrement chinois. Des inscriptions sur papier rouge, composées de ces caractères hiéroglyphiques qui impriment à la littérature

et à la civilisation chinoises cette physionomie singulière et immuable si diversement jugée par les philosophes de l'Occident, ornaient le seuil des maisons. L'intérieur de ces demeures avait l'aspect régulier et monotone que l'on retrouve dans toutes les habitations de l'empire chinois, quel que soit le degré d'aisance du propriétaire, et à quelque classe qu'il appartienne. Nous retrouvions partout ce cachet d'uniformité routinière qu'une civilisation, vieille de plusieurs milliers d'années, a su imprimer aux mœurs d'une immense population, malgré la diversité des origines et l'étendue d'un territoire qui réunit tous les climats.

A Tchou-tchiaï, nous ne pûmes immédiatement réunir tous les porteurs nécessaires à la continuation de notre route. Je restai en arrière avec quelques hommes d'escorte et une partie des bagages pour attendre les chevaux et les bœufs qui nous étaient promis. J'attendis jusqu'à quatre heures du soir. La population du village s'était dispersée dans les champs et, en compagnie des quelques femmes qui vaquaient tranquillement aux travaux du ménage, je m'efforçai de prendre patience.

Le laotien n'était plus compris : les quelques mots de langue mandarine que j'avais sus jadis étaient sortis de ma mémoire. J'essayai donc de lier conversation à l'aide de ces caractères idéographiques qui sont compris d'une extrémité de la Chine à l'autre, quel que soit le dialecte que l'on parle[1]. J'obtins ainsi quelques renseignements sur les hauts faits de ces Musulmans terribles dont la révolte avait bouleversé tout le Yun-nan depuis une douzaine d'années. Le maître de la maison avait été criblé de blessures à l'intérieur même de sa demeure envahie par eux. Plus de cent mille personnes avaient été tuées dans le pays, après la prise de la ville chinoise de Sé-mao, qui, pendant près d'un an, était restée au pouvoir des Koui-tse (c'est le nom injurieux que les Chinois donnent aux Mahométans). Les prouesses de ces féroces soldats étaient sans doute exagérées. Leurs armes m'étaient dépeintes comme de dimensions prodigieuses; ils avaient de petits canons à main que l'un d'eux portait sur l'épaule, pendant qu'un autre y mettait le feu. Ils se servaient de lances d'une dizaine de mètres, qu'il fallait deux hommes pour manier. C'est grâce à ces engins formidables, qu'au nombre de deux mille seulement et aidés d'un grand nombre de Thaï, ils étaient parvenus à soumettre momentanément la contrée. Le gouverneur actuel de Sé-mao réussit à les chasser, mais leur passage a laissé d'affreux souvenirs. Le choléra règne, me disait-on, dans cette ville, où il fait encore cinquante victimes par jour. Je me promis de

1. L'écriture chinoise est indépendante des sons. Voy. p. 463 en note et p. 639. Voy. aussi *De Paris au Tibet*, p. 381 et suiv.



ne communiquer ce dernier renseignement qu'à M. de Lagrée, pour ne pas effrayer l'imagination du personnel de la Commission.

Mon fidèle Annamite Teï, qui m'aidait dans cette conversation écrite, était enchanté de retrouver des mœurs aussi analogues à celles de son pays. Pour lui, comme pour ses compatriotes de l'escorte, notre arrivée en Chine était un véritable rapatriement. De plus, leur amour-propre était singulièrement flatté d'y entrer, non en suppliants, en gens qui savent d'avance qu'ils doivent s'incliner devant une supériorité traditionnelle, mais en soldats d'une puissance devant laquelle la Chine a dû s'incliner à son tour. Les pagodes laotiennes avaient disparu, et c'était avec un respect attendri que nos Annamites retrouvaient dans chaque maison cet autel élevé aux ancêtres que l'on voit en Cochinchine dans les demeures les plus pauvres.

Ce ne fut qu'à la rentrée des champs que je pus obtenir, non les bêtes de somme que l'on m'avait promises, mais les quelques porteurs qui suffisaient au transport des colis laissés à mes soins. Je ne pus rejoindre l'expédition le même jour, et je dus coucher le soir dans un petit corps de garde, où tenaient garnison quelques soldats de Muong La thaï. Je retrouvai l'uniforme chinois et ces mœurs militaires avec lesquelles m'avait familiarisé la guerre de 1860. L'illusion était si complète, qu'en me réveillant le lendemain matin et en apercevant les chapeaux chinois couverts d'un gland rouge, et les lances qui garnissaient le lit de camp sur lequel j'avais passé la nuit, je me crus un moment sur les bords du Peï-ho, errant entre Tien-tsin et Pékin à la recherche de l'armée tartare [1].

Je me mis en route de bonne heure pour tâcher de rejoindre la Commission. Nous suivîmes une ligne de faîte ombragée d'une magnifique forêt de pins. Sur le penchant de la montagne se trouvaient quelques maisons, désertes pour la plupart; le choléra avait passé par là et détruit la plus grande partie de la population. Nous ne tardâmes pas à déboucher sur un plateau où les dévastations des mahométans, dont on nous avait si souvent entretenus, m'apparurent dans toute leur cruelle réalité. Un gros bourg, presque une petite ville, étalait encore au milieu de champs bien cultivés ses maisons en briques rouges et ses toits recourbés. Mais les murs seuls étaient restés debout, les flammes avaient laissé leurs sillons noirâtres sur les parois. Un silence solennel régnait dans ce village où nous rencontrions, pour la première fois, la solidité et le confort qui distinguent les constructions chinoises. Comme l'attestaient les cultures soignées qui entouraient les maisons abandonnées, la population n'avait pas fui : elle s'était cachée dans les environs. Ce fut là que je retrouvai M. de Lagrée.

1. Voy. p. 425 en note et *De Paris au Tibet*, p. 98 et suiv.

Après la halte nécessitée par le déjeuner, toute l'expédition se remit en marche. Nous redescendîmes le versant opposé du plateau pour traverser la vallée d'un torrent qui coule au sud; ce cours d'eau appartient sans doute au bassin du Nam La, rivière qui se jette dans le Cambodge entre Xieng Hong et Muong You et qui, sur une partie de son cours, sert de limite entre le Yunnan proprement dit et la principauté des Chip Song Panna. Nous gravîmes ensuite une chaîne assez élevée : la route, en corniche, était bordée de tombeaux dont quelques-uns en marbre et couverts d'inscriptions chinoises. En Chine, aux abords des grandes villes, toutes les routes se transforment en une sorte de voie funéraire. La circulation devenue plus active, les costumes plus recherchés, les allures moins familières des gens que nous rencontrions, nous préparaient graduellement au spectacle qui nous attendait au prochain détour de la route.

A quatre heures du soir, une plaine immense s'ouvrit au-dessous de nous : au centre s'élevait une ville fortifiée dont les maisons rouges et blanches débordaient l'enceinte de toute part et s'allongeaient en faubourgs irréguliers sur les bords de deux ruisseaux qui serpentaient dans la plaine. C'était Sé-mao! Les cultures maraîchères, les jardins, les villas rayonnaient à une grande distance et, dans plusieurs directions, les rubans argentés des routes de pierre sillonnaient les hauteurs déboisées et grisâtres qui entouraient la plaine.

Ce ne fut pas sans une vive émotion que nous saluâmes cette première ville chinoise qui dressait devant nous ses toits hospitaliers. Après dix-huit mois de fatigues, après avoir traversé des régions presque vierges encore de pas humains, nous nous trouvions en présence d'une cité qui était une représentation vivante de la plus vieille civilisation de l'Orient. Pour la première fois, des voyageurs européens pénétraient en Chine par la frontière indochinoise! A ce moment sans doute, notre enthousiasme dépassa la mesure : les souffrances dont nous l'avions payé nous exagérèrent l'importance du résultat, et, un instant, nous crûmes de bonne foi que la Chine se révélait enfin à l'Europe, représentée par six Français !



Fourneaux des salines d'Ho-boung. — Dessin de M. Th. Weber, d'après M. Delaporte.

CHAPITRE XV

Réception à Sé-mao. — Description de cette ville. — Guerre des Mahométans. — Départ pour Pou-eul. — Salines d'Ho-boung.

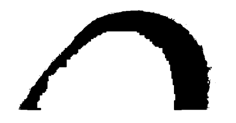
M. de Lagrée avait envoyé un messager prévenir de notre arrivée les autorités de Sé-mao. Au moment où nous mettions le pied dans les faubourgs de la ville, des agents du gouverneur, escortés de quelques soldats, vinrent faire la génuflexion devant nous et nous précédèrent dans les rues de la ville. Une foule énorme s'était rassemblée sur notre passage et témoignait une curiosité, gênante à force d'empressement, mais au fond de laquelle on sentait de la bienveillance. A ce moment — mais à ce moment seulement — nous fîmes un retour sur nous-mêmes et nous nous attristâmes de notre pauvre équipage. A peine vêtus, sans souliers, n'ayant d'autres insignes qui fissent reconnaître en nous les représentants de l'une des premières nations du monde que les galons ternis que portait encore M. de Lagrée, nous devions faire une bien piteuse mine aux yeux d'un peuple aussi formaliste et qui attache autant de prix aux apparences que le peuple chinois. A coup sûr, nous n'aurions pu traverser dans le même équipage une ville de France sans rassembler des badauds et ameuter les gamins contre nous. Mais c'était moins notre costume que notre

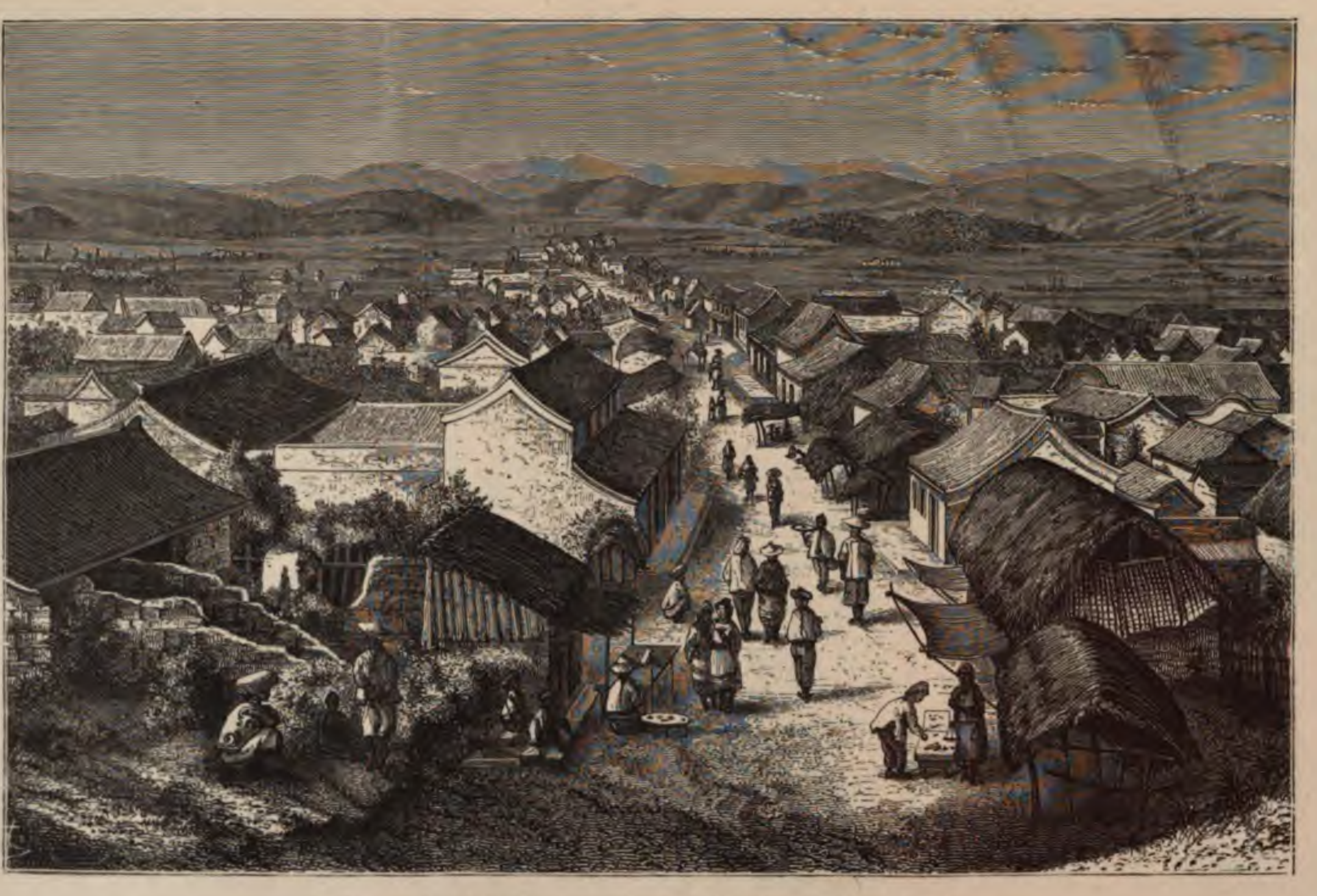
physionomie elle-même qui attirait la curiosité des habitants de Sé-mao. On s'imagine difficilement quelles propriétés singulières on attribue aux Européens dans ces provinces reculées de l'empire chinois. On ne les connaît qu'à travers les récits défigurés, et grossis de bouche en bouche, qui des côtes se sont propagés dans l'intérieur. Les armes, les navires à vapeur, l'industrie étonnante de ces terribles barbares, devant lesquels a succombé le prestige d'une civilisation vieille de cinquante siècles, ont défrayé les contes les plus merveilleux et accrédité les préjugés les plus bizarres. Il arriva un jour qu'un mandarin militaire chinois, contrairement à toutes les règles de l'étiquette, tenta de se glisser derrière le commandant de Lagrée et de soulever son chapeau. Comme on lui demandait le motif de cette démarche singulière : « Je voulais m'assurer, dit-il, de l'existence de ce troisième œil que les Européens possèdent, dit-on, derrière la tête, et à l'aide duquel ils découvrent les trésors cachés sous terre. »

On nous logea à Sé-mao dans une pagode située en dehors de la ville. Ce ne fut qu'après une lutte de plusieurs heures que les policemen du lieu réussirent à nous délivrer de la foule qui avait envahi le sanctuaire que l'on nous assignait pour demeure. Mais nous étions de trop belle humeur pour nous formaliser en quoi que ce soit des importunités de nos nouveaux hôtes; tout se transformait à nos yeux en félicitations sur notre succès. Après avoir longtemps et si cruellement douté de notre réussite, nous étions enfin « en Chine » ! Dans notre esprit, ces mots magiques ne laissaient de place qu'à la joie. Tout ce qui nous prouvait l'existence de la Chine était bien venu. Nous aurions voulu la sentir et la toucher plus encore, et notre imagination s'illusionnait à ce point que même les poussahs, qui trônaient sur les autels aux pieds desquels nous étions installés, nous paraissaient grimacer des sourires de bienvenue.

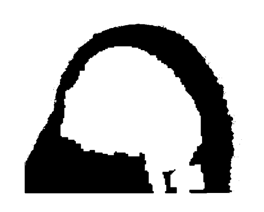
J'ai déjà dit, je crois, que j'étais le seul membre de la Commission qui eût déjà visité la Chine[1]. Je retrouvai chez mes compagnons l'impression que j'avais éprouvée moi-même à mon arrivée dans le Céleste-Empire : ils étaient frappés de l'exactitude des images destinées à donner aux Européens une idée des intérieurs chinois, et de la sincérité des peintures de paravents. La justesse et la vérité des types qu'offrent ces dessins sont en effet remarquables. Les femmes surtout sont d'une ressemblance parfaite : costumes, attitudes, détails intimes, tout cela est saisi, un peu par son côté grotesque et avec un art plaisant de caricaturiste, mais assurément avec une irréprochable fidélité.

1. Voy. p. 7 et p. 425 en note.





Faubourg oriental de Sé-mao. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

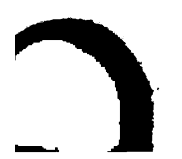


Peu d'instants après notre arrivée, un mandarin à bouton bleu vint souhaiter la bienvenue au commandant de Lagrée et lui offrir, de la part du gouverneur, des présents en nature : riz, sel, poules, viande de porc.

Le lendemain 19 octobre, parés avec autant de recherche que le permettaient des garde-robes successivement réduites par un usage prolongé et par de nombreux sacrifices faits en vue de diminuer nos bagages, et suivis de toute notre escorte en armes, nous nous rendîmes chez le gouverneur. En traversant le faubourg qui nous séparait de la porte de la ville, nous pûmes constater les ravages causés par l'occupation musulmane : un nombre considérable de maisons étaient abandonnées et à moitié détruites ; quelques-unes, réparées à la hâte, n'avaient pour toiture qu'un abri de nattes ou de planches. Une grande animation régnait partout ; les soldats allaient et venaient ; la plupart des pagodes étaient transformées en casernes : les autels servaient de mangeoires aux chevaux. Profanés déjà par les sectateurs de Mahomet, ces temples n'offraient que des dieux mutilés et des parvis en ruines. L'enceinte de la ville, construite en briques sur un soubassement de grès rouge, était éboulée en quelques endroits. On la réparait avec activité ; on élargissait le fossé ; on plaçait, en avant des glacis, de formidables chevaux de frise. Nous pénétrâmes dans l'intérieur par une double porte voûtée et nous nous dirigeâmes vers le Yamen du gouverneur. On nous arrêta dans la seconde cour : le gouverneur n'était point encore arrivé. Quelques instants après, une chaise à huit porteurs fit son entrée au bruit des pétards : il en sortit un homme d'une soixantaine d'années, revêtu du costume officiel des mandarins chinois ; un camail de fourrure s'étalait sur sa robe de soie, et un globule de corail surmontait son chapeau ; nous avions affaire, nous le croyions du moins, à un fonctionnaire à bouton rouge, c'est-à-dire appartenant à l'une des quatre premières catégories de la hiérarchie chinoise. L'entrevue eut lieu dans un étroit tribunal qui dominait la cour ; la foule l'avait envahi et je ne retrouvai plus là le décorum habituel et l'étiquette minutieuse des réceptions chinoises. Mais la situation exceptionnelle où se trouvait la ville de Sé-mao, l'étrangeté des visiteurs, le bouleversement produit par la guerre civile, excusaient cette violation des usages. Les soldats qui entouraient le prétoire repoussaient, toutes les cinq minutes, avec le bois de leurs lances, le flot des envahisseurs, qui ne reculait un instant que pour revenir aussitôt plus pressant et plus fort. Il était d'autant plus difficile de s'entendre, que notre interprète Alévy ne pouvait converser en chinois et que M. de Lagrée avait dû lui adjoindre un jeune Laotien, pris dans la région que nous venions de traverser et qui, comme tous les gens de la

frontière, parlait assez peu correctement le dialecte du Yun-nan. La conversation se borna à des généralités et à un échange de politesses. Le gouverneur nous dit que nous étions annoncés depuis plus de six mois et qu'il avait envoyé un messager au-devant de nous. Il faisait allusion à la lettre énigmatique dont on nous avait parlé à Xieng Hong. « Je croyais, ajouta-t-il, qu'en raison des longueurs et des dangers de la route, vous ne viendriez pas. Combien de temps comptez-vous rester avec nous? — Une quinzaine de jours nous sont nécessaires pour nous reposer. — Si vous désirez poursuivre votre route, je dois vous prévenir que la contrée est dans un état bien misérable : vous aurez à redouter les maladies, les voleurs, des ennemis de toute sorte. Avez-vous l'intention de continuer à vous diriger vers le nord? — J'ai l'ordre de remonter le cours du Mékong; mais, puisque vous m'annoncez de si grandes difficultés, je vous demanderai conseil et nous discuterons ensemble le meilleur parti à prendre. — Si vous ne craignez rien, répondit le gouverneur, je vous ferai conduire où vous voudrez. » — M. de Lagrée lui donna un revolver; une arme aussi perfectionnée ne pouvait être que bien accueillie par un homme dont le rôle était avant tout militaire et qui se préparait à livrer de nouveaux combats. Ce cadeau parut lui faire un grand plaisir. Dès qu'on lui en eut expliqué le maniement, il se précipita vers le tribunal et, au risque de blesser l'un de ses administrés, il tira plusieurs coups sur les murailles de la cour. En somme, malgré les doutes que le commandant de Lagrée conservait encore au sujet du rôle joué par les autorités de Sé-mao dans la réception qui nous avait été faite à Xieng Hong, — doutes qui ne devaient être dissipés qu'à Yun-nan, — nos relations avec les autorités chinoises s'annonçaient comme devant être cordiales et sincères.

D'ailleurs, en examinant de plus près la situation politique de cette partie reculée du Céleste-Empire, et malgré les apparences chinoises qui nous avaient frappés et séduits tout d'abord, j'ai plus tard reconnu que, dans le sud du Yun-nan, nous n'avions pas eu affaire à des fonctionnaires régulièrement délégués par le pouvoir central. Tous étaient des gens du pays, qui s'étaient promus eux-mêmes aux fonctions du mandarinat et qui n'avaient avec le gouvernement de Pékin que des relations indirectes. La conquête, relativement récente, de toutes ces contrées, dont la division en circonscriptions administratives chinoises ne remonte, pour le territoire de Sé-mao, qu'au commencement du dix-neuvième siècle, le caractère indépendant et belliqueux des habitants, obligent la cour de Pékin à conserver à la plupart des villes du Yun-nan les franchises municipales les plus étendues. Certaines cités, telles que Ho-mi tchéou, se gouvernent elles-mêmes au moyen d'un conseil dont les



membres sont élus par les habitants; ce sont là d'irrécusables traces de l'indépendance dont jouissaient jadis les différentes parties de la province. Ta-ly, Yun-nan, ont été les capitales de puissants royaumes, qui ont lutté, et souvent avec avantage, contre les armées chinoises. Sé-mao devait dépendre autrefois d'un de ces royaumes laotiens cités, dans les annales chinoises, sous les noms de Tche-li et de Pape si fou : Tche-li étant, comme je l'ai déjà dit, le nom sous lequel les Chinois désignent Xieng Hong.

On comprend que l'insurrection mahométane ait stimulé l'énergie naturelle de ces populations mixtes, auxquelles la civilisation chinoise n'a encore enlevé ni leurs qualités natives, ni le sentiment de leur autonomie. Abandonnées par le pouvoir central, elles ont virilement pris leur cause en main, se sont choisi des chefs sortis de leurs rangs, et ont avec vaillance fait tête à l'orage.

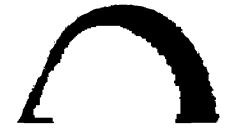
Le gouverneur de Sé-mao, que l'on désignait sous le nom de Li ta-jen, était de la ville de Lin-ngan, point où la résistance contre les Mahométans s'était un instant centralisée, et dont la population était à leur égard animée d'une haine implacable. Sous la direction d'un chef célèbre, dont le nom seul était un épouvantail pour ses ennemis, Léang smé ou Léang ta-jen, tout le sud de la province s'était levé en masse contre les sectateurs de Mahomet. Le gouverneur de Sé-mao avait pris une part active à cette guerre et, à la suite de quelques succès, il avait été nommé, par Léang ta-jen, préfet de Ta-lan, ville située entre Sé-mao et Lin-ngan ; de là il avait marché sur Sé-mao, en avait chassé les Koui-tse, et s'était décerné le bouton rouge. Il y avait un an qu'il essayait de réorganiser le pays, dont les deux tiers des habitants s'étaient enfuis. Il ne restait plus à Sé-mao que quelques boutiquiers, et, pour suffire aux besoins des fonctionnaires et des troupes qui transformaient cette ville en un véritable camp, il fallait faire venir d'immenses convois du sud et de l'est. A chaque instant, de longues caravanes de mulets et de chevaux arrivaient chargées de riz, d'armes, de munitions, de coton et de bois. Le gouverneur se montrait d'une activité peu commune chez les mandarins chinois : on le voyait tour à tour dirigeant les exercices militaires, expédiant les courriers, surveillant la construction des palissades, choisissant dans la campagne l'emplacement d'ouvrages détachés destinés à protéger la ville contre une surprise. Il avait acheté à Xieng Tong une certaine quantité de fusils à pierre de provenance anglaise : ces armes, qui nous paraissent en Europe si démodées, constituent dans cette partie de la Chine un progrès véritable. Le fusil à mèche forme encore le fond de l'armement des troupes chinoises du Yun-nan et, à considérer l'appareil offensif et défensif étalé autour de nous, nous aurions pu nous croire ramenés à

trois ou quatre siècles en arrière. Les longues coulevrines de fort calibre, les canons en bois, cerclés de fer, les arquebuses ou fusils appuyés sur une fourche, paraissaient dater du lendemain de l'invention de la poudre et nous rappelaient les armes qui avaient fait échec à la bravoure de nos pères à Crécy et Azincourt. Les armes blanches nous faisaient remonter encore plus haut dans le moyen âge : ces longues hallebardes, ces lances terminées en croissant, destinées à étreindre le corps de l'adversaire et à le partager en deux; ces pointes dentelées en forme de scie pour rendre les blessures mortelles, tout cela nous paraissait plus grotesque que dangereux[1].

On se battait à trois ou quatre journées de marche de Sé-mao, à Muong Ka et à Muong Pan. Il fallait prendre un parti sur la route à suivre : remonter vers le nord et pénétrer sur le territoire occupé par les Mahométans était une résolution trop hardie, qui nous exposait à nous faire suspecter à la fois par les deux partis, sans aucun résultat avantageux pour notre voyage; nous pouvions au contraire tout perdre, jusqu'à nos notes, dans une de ces échauffourées d'avant-postes auxquelles nous risquions d'être mêlés.

Le gouverneur de Sé-mao nous engageait, en riant, à rester auprès de lui, et à l'aider à combattre les terribles Koui-tse. Il nous reparla de la lettre qu'il nous avait envoyée à Xieng Hong pour nous prévenir de ne pas prendre la route de Ta-ly et de ne pas nous exposer à tomber ainsi entre les mains des rebelles, aux yeux desquels nos passeports de Chine ne pouvaient être qu'une recommandation négative. A cette lettre, qui émanait du vice-roi de la province, était jointe, nous dit-il, une lettre en caractères européens, écrite de Yun-nan par un Européen nommé Kosuto. Nous nous perdîmes en conjectures sur ce que pouvait être ce Kosuto. D'après la rumeur publique, il était fort habile à fabriquer de la poudre et à préparer des mines destinées à faire sauter les Mahométans. Plusieurs de ses compatriotes l'aidaient dans ses travaux. Si les autorités de Xieng Hong nous avaient communiqué la missive de Kosuto, nous aurions non seulement su à quoi nous en tenir sur ce singulier personnage, mais encore connu les véritables dispositions des autorités chinoises à notre égard; mais la sotte méfiance du séna d'Alévy nous avait privés de ce précieux document, sans doute parce que ses membres n'en pouvaient comprendre le contenu. La présence de cet Européen, peut-être même de ce compatriote, à Yun-nan était une raison déterminante pour nous diriger vers cette ville; là seulement nous pourrions obtenir, des premières autorités chinoises de la

1. Il ne faut pas oublier que cette relation remonte à 1867, et que, depuis, les fusils anglais et les canons allemands ont pénétré en Chine et transformé l'armement des soldats du Céleste-Empire.



province, des renseignements sérieux et tracer la ligne de conduite définitive qu'il convenait d'adopter. Une seule route restait libre pour nous rendre à Yun-nan : c'était celle de Ta-lan, Yuen-kiang et Ché-pin ; encore nous faisait-elle passer à très peu de distance des avant-postes musulmans.

Ce n'était d'ailleurs qu'après de longues hésitations que M. de Lagrée parvenait à fixer le sens ou la portée des indications qu'il recueillait dans ses conversations avec les autorités chinoises. J'ai dit que l'interprète adjoint à Alévy était peu capable de saisir et de rendre tout ce qui était relatif à la politique ou à la géographie; et cependant, c'était à lui seul que le chef de l'expédition allait être obligé d'avoir recours. Alévy ne voulait pas nous suivre plus loin dans un pays où les dangers semblaient devoir se multiplier sous nos pas, et M. de Lagrée s'était résigné à renvoyer un serviteur que sa mauvaise volonté et ses terreurs réelles ou simulées rendaient plus nuisible qu'utile. Le chef de l'expédition pouvait, il est vrai, entretenir avec les autorités chinoises des communications écrites par l'intermédiaire de l'Annamite Tei, qui était capable de figurer nos questions et d'en lire la réponse; mais, probablement pour ne pas compromettre aux yeux de l'escorte la dignité et les secrets de l'expédition, M. de Lagrée n'usa que trop rarement, à mon gré, de ce moyen d'éclairer ses doutes[1].

Le 27 octobre, Alévy nous quitta définitivement, emportant une lettre de M. de Lagrée pour le gouverneur de la Cochinchine. Il avait le projet de redescendre de nouveau le cours du Mékong et de revenir se fixer au Cambodge. Il arriva en effet à Pnom penh quelque temps avant notre retour à Saïgon.

La décision prise par le commandant de Lagrée d'abandonner la route du nord pour se diriger au nord-est, vers la capitale du Yun-nan, ne fut pas sans exciter un certain mécontentement au sein de la Commission. Nous étions tous jeunes et amoureux d'aventures : on est toujours plus hardi quand on n'encourt aucune responsabilité. M. de Lagrée s'aperçut de l'impression produite par sa résolution et m'en entretint amicalement[2]. Pour ma part, j'aurais vivement désiré qu'il m'autorisât à aller rejoindre le Cambodge à l'ouest de Sé-mao. Seul, je ne compromettais aucun intérêt, et ne risquais que ma propre personne; je mettais un amour-propre sans doute excessif à reconnaître le cours du fleuve à une certaine distance au-dessus de Xieng Hong, point visité avant nous par l'Anglais Mac Leod

1. Pour bien comprendre ce passage, il faut se rappeler que l'écriture chinoise est en usage dans l'Annam et que ceux des signes qui la composent, connus des Annamites et employés par eux, sont lus aussi facilement par les Indo-Chinois que par les Chinois eux-mêmes, mais seulement avec une prononciation différente. En d'autres termes, le signe figuratif représente la même idée en Annam et en Chine, mais il n'est pas traduit par le même son. Voy. p. 452 en note et p. 639. Voy. *De Paris au Tibet,* p. 381 et suiv., et *le Pays d'Annam,* p. 142 et 154.

2. Voy. p. 87, 174, 255, 297, 310, 380, 426, etc.

et qui, par un concours de fâcheuses circonstances, devait rester, après le voyage de la Commission française, la dernière position de la vallée de ce grand fleuve déterminée d'une manière précise[1]. Mais on a vu que j'avais la « monomanie du Mékong »[2]. M. de Lagrée remit à notre arrivée à Pou-eul fou, ville qui devait être notre première étape en partant de Sé-mao, l'examen de ma demande; il m'assura d'ailleurs qu'il ne renonçait nullement à l'exploration de la partie supérieure de la vallée du fleuve, mais qu'à Yun-nan il aurait des facilités plus grandes et des moyens d'investigation plus certains pour apprécier l'état du pays et la nature des difficultés que nous opposait l'insurrection musulmane.

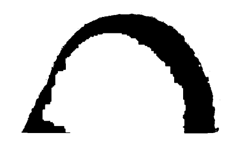
Il était impossible de juger, au point de vue commercial, de l'importance de la position de Sé-mao ; la guerre avait trop profondément bouleversé les conditions normales des échanges. Nous ne trouvâmes au marché, outre les comestibles et les denrées locales, que du fer venant de King-tong, ville chinoise de premier ordre située dans le nord et en ce moment au pouvoir des Mahométans; les Laotiens l'appellent Muong Kou. Il faut aussi mentionner de la soie, dont Alévy avait acheté une certaine quantité pour la revendre sur sa route, et des ouvrages de vannerie, chapeaux, paniers, etc., provenant du Sé-tchouen; du cinabre produit des environs de Ta-ly; du tabac fin pour les pipes à eau chinoises; du poivre, du papier de couleur importés du Kouangsi; des couvertures de laine et du cuivre venant de Yun-nan, et de la laque indigène. Le sel est également l'objet d'un commerce assez actif; il vient de Pou-eul et de Muong Houtai, province laotienne fort riche, dit-on, qui se trouve dans le sud-est, et où l'on cultive le pavot et le thé. Le sel vaut 4 francs les 60 kilogrammes, et on l'exporte vers Xieng Tong, en échange du coton qu'expédie à Sé-mao cette dernière localité.

La ville de Sé-mao existe depuis près de trois siècles. La résidence du roi de Muong La, nom sous lequel les Laotiens désignent cette localité, se trouvait à une lieue de la ville chinoise. Celle-ci, d'abord tributaire de ses voisins laotiens, ne tarda pas, sous l'habile impulsion des gouverneurs chinois du Yun-nan, à devenir le lieu de résidence de mandarins chinois, qui, à leur tour, dictèrent des lois aux pays environnants.

Sé-mao ne fut fortifiée que vers 1811 ; l'enceinte est un carré à angles arrondis; elle a environ une lieue de tour et quatre portes. Tout auprès de la porte du sud se trouvent les ruines d'une belle pagode. Les membres de la Commission, auxquels l'architecture chinoise était inconnue, y admi-

1. Depuis le retour de la Commission française, M. l'abbé Desgodins a déterminé exactement la latitude de Jerkalo, village tibétain, situé sur la rive gauche du Cambodge, par 29° 2′ 30″ de latitude nord. (*Note de l'auteur.*)

2. Voy. p. 319 et 471.



rèrent pour la première fois cette ornementation bizarre, cette représentation en miniature des différents accidents du sol, qui ont eu en Europe de nombreuses imitations : c'est à l'instar des Chinois que les grottes, les cascades, les routes et les ponts accidentent plus ou moins heureusement aujourd'hui nos promenades et nos parcs. La seule partie vraiment artistique restée intacte dans la pagode de Sé-mao était une sorte d'arc de triomphe en pierre d'un dessin régulier et correct, percé sur les côtés de deux ouvertures rondes, forme que les Chinois aiment à donner à leurs portes. Il y avait aussi çà et là des sculptures auxquelles la matière employée, beau grès à teinte rosée, donnait une couleur chaude qui en rehaussait l'effet. On peut dire que les sculpteurs chinois copient fidèlement l'attitude et rendent exactement le mouvement du corps humain, mais qu'ils s'appliquent plutôt à en imiter les attitudes grotesques et les grimaces qu'à reproduire la belle nature ; ce sont des artistes qui, dans leur vision du beau, n'ont que des cauchemars et auxquels jamais un rêve heureux n'a fait entrevoir le véritable idéal de la forme. Cependant les proportions générales de leurs monuments sont justes ; les formes courbes des toits ont une élégance véritable et donnent à leurs villes un aspect plus gracieux que celui de nos maisons à lignes droites et à pentes raides.

Nous étions dans les meilleurs termes avec la population. Elle était assez intelligente pour comprendre combien, en dépit de nos pauvres apparences, nous étions supérieurs aux étrangers qu'elle avait coutume de recevoir. Un jour les soldats du gouverneur laissèrent pour mort, devant notre porte, un employé chinois qui s'était enfui afin d'échapper au châtiment que méritait son refus d'obéissance. Nous avions assisté avec une profonde indignation à la chasse à l'homme à laquelle s'étaient livrés les soldats pour rattraper ce malheureux, et nous le recueillîmes immédiatement afin de lui prodiguer les secours que réclamait sa situation. Son état paraissait désespéré : un large coup de couteau avait ouvert les reins et pénétré jusqu'au poumon. D'autres plaies moins dangereuses couvraient ses bras et sa poitrine. Les soins assidus du docteur Joubert conjurèrent le danger et amenèrent même au bout de quelques jours une certitude de guérison. Je laisse à penser l'effet que produisit ce miracle de la science européenne ; à la reconnaissance des parents et des amis du blessé se joignirent les sollicitations de tous ceux que la guerre ou la misère avaient estropiés ou rendus infirmes. Notre logement ne désemplissait plus de boiteux, d'aveugles, de lépreux, de malades de toute espèce. Nos médecins soulagèrent de leur mieux toutes les douleurs, et ne ménagèrent ni leur dévouement, ni leur temps, ni leurs remèdes. Les maux d'yeux surtout étaient fort communs à Sé-mao, et nous

sur les cartes européennes. Le village actuel de Na-kou-li ne justifie cependant pas cet honneur : il ne se compose que d'une dizaine de maisons en partie ruinées, comme tout ce que nous rencontrions sur cette route qu'ont suivie et dévastée les Mahométans en s'approchant de Sé-mao. A l'époque où les jésuites ont levé la carte du Yun-nan, Na-kou-li avait sans doute une certaine importance.

Un peu au delà de ce point, la route bifurque; un bras se dirige vers Pou-eul, l'autre vers des salines situées à peu de distance. Un poste de douaniers est placé à l'embranchement. Des gisements de houille sont exploités à peu de distance. M. Joubert alla les visiter. Les galeries, ouvertes dans le flanc de la montagne, ont à peine une vingtaine de mètres de profondeur; elles sont soutenues par des cadres en bois. Le combustible extrait sert à l'évaporation des eaux salines du village de Ho-boung, situé aux environs. Nous allâmes explorer ce dernier village. Il compte au moins 200 maisons et présente un aspect des plus animés. 18 puits d'extraction y sont en pleine activité. L'un d'eux, que j'examinai avec soin, avait 80 mètres de creux. Des pompes à main étaient échelonnées le long d'une galerie en bois, inclinée à 45°, ce qui rachetait environ la moitié de la profondeur.

Une pompe à air renouvelait l'atmosphère respirée par les ouvriers employés aux pompes. L'eau est amenée par des conduits en bambou dans vingt auges de marbre qui correspondent chacune à un fourneau. Les fourneaux supportent une bassine en fer où l'on concentre par la cuisson l'eau salée des auges de marbre. Le combustible employé est l'anthracite, dont nous venions de visiter le lieu d'exploitation, mélangée à du bois de pin. Au bout de deux jours, la cuisson de l'eau, sans cesse renouvelée dans les bassines, produit un bloc de sel très dur et très blanc. Pendant tout le temps de l'opération, on écume avec soin les eaux mères. Le bloc retiré des bassines pèse environ un picul ou 60 kilogrammes.



Évaporation des eaux salines d'Ho-boung. — Dessin de M. Delaporte.



Pont sur la rivière de Lin-ngan (voy. p. 493). — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. Delaporte.

CHAPITRE XVI

De Pou-eul à Lin-ngan. — Les salines de Mo-hé. — Nous changeons de bassin. — Le Pa-pien kiang et le Pou-kou kiang. — Ta-lan. — Les mines d'or. — Yuen-kiang et le fleuve du Tong King. — Francis Garnier se sépare de la Commission. — Description de Lin-ngan. — Une quasi-lapidation. — Arrivée de la Commission à Lin-ngan. — Léang ta-jen. — Une nouvelle route commerciale française. — Départ de Lin-ngan.

Ce village des salines avec sa fumée, ses maisons noires, le bruit sourd qui s'échappait des puits d'extraction, nous ramenait soudain en pleine civilisation, et nous pouvions nous croire dans une petite ville industrielle d'Europe. De nombreux convois d'ânes, de mulets, de bœufs et de chevaux montaient et descendaient la longue rue en pente, en bordure de laquelle s'échelonnaient les usines; ils apportaient du bois, du charbon, des cordages et remportaient le sel.

Peu de races sont douées d'une aussi grande énergie que la race chinoise. Les Mahométans ont occupé pendant quatre ans le village des salines et ont presque entièrement détruit le matériel d'exploitation. Ils en ont été chassés il y a un an à peine, et déjà cette industrie s'est reconstituée et est redevenue plus florissante que jamais.

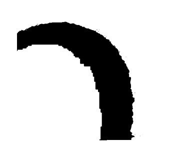
Au sommet du village s'élève une pagode qui le domine complètement, et au pied de laquelle viennent mourir ses dernières rumeurs. Le mandarin de

la localité nous y logea et s'empressa de nous envoyer du riz, des poules et des œufs. Quels que fussent les malheurs des temps, l'hospitalité chinoise a toujours été exercée envers nous d'une façon correcte et courtoise, et, en arrivant à une étape, nous n'avons jamais eu, comme dans le Laos, à nous préoccuper du repas du soir.

Le 1er novembre, nous nous remîmes en route et nous traversâmes successivement plusieurs petites vallées. Les chaînes de collines qui les séparaient étaient couronnées de forêts de pins, dans lesquelles la hache faisait chaque jour de rapides et profonds ravages. Dans un avenir prochain le voisinage des salines amènera l'entier déboisement de cette jolie contrée. A onze heures du matin, nous aperçûmes la ville de Pou-eul, située au fond d'une petite plaine; nous n'avions rencontré sur notre route, comme les jours précédents, que des villages détruits, des rizières abandonnées, des scènes de désolation de tout genre. Ce pays, naguère habité par une population extrêmement dense, avait atteint un degré de prospérité remarquable quand il a été ruiné par l'invasion des Mahométans. La destruction sauvage, implacable, à laquelle s'étaient livrés ces farouches sectateurs du Coran nous navrait de tristesse, et jusqu'alors aucun de nous n'aurait pu croire que la guerre, même faite par des barbares, produisît de si effroyables ravages. Qui nous eût dit que nous retrouverions dans notre patrie le même spectacle et les mêmes ruines, et qu'en pleine civilisation nous assisterions aux horreurs et aux crimes dont nous avions été témoins dans le Yun-nan [1]?

A Pou-eul, nous fûmes logés dans une pagode située à l'extrémité nord de la ville. Celle-ci est triste et presque entièrement déserte. Les maisons sont loin de remplir l'intérieur de l'enceinte, et il n'existe qu'un petit faubourg en avant de la porte sud. Pou-eul est le siège d'un *fou* ou préfet chinois, qui étend sa juridiction sur tout l'angle sud-ouest de la province. Cette ville doit son rang administratif plus à sa position centrale qu'à son importance propre. Les villes principales placées sous sa juridiction sont Ouei-yuen, Sé-mao et Ta-lan; mais, comme je l'ai déjà dit, le délégué de Pékin n'a ici qu'une autorité restreinte, et le gouverneur à bouton rouge de Sé-mao, qui ne possède pas le moindre diplôme de lettré, est en réalité fort indépendant du mélancolique docteur à bouton bleu chargé, à Pou-eul, des fonctions de préfet. Celui-ci rendit immédiatement sa visite à M. de Lagrée, qui était allé le voir le lendemain de notre arrivée. Il nous pressa de quitter au plus vite une ville qu'il s'attendait à voir retomber sous peu entre les mains des Mahométans. Lui-même ne paraissait y rester que fort à contre-

1. Allusion à la guerre franco-allemande.



cœur, et il ne prenait d'autres précautions contre l'ennemi que celles de tout disposer pour sa fuite. La ville ne renfermait, du reste, qu'un très petit nombre de soldats, et les remparts étaient complètement désarmés. Seules, deux pièces de canon, l'une en bronze et l'autre en fonte, allongeaient leur long cou auprès de l'une des portes. Les remparts sont construits en briques sur un soubassement en marbre : ils ont 5 à 6 mètres de hauteur sur une épaisseur de 3 mètres; ils sont crénelés, et de 50 en 50 mètres il existe un abri en pierre pour les sentinelles. Sur la banquette sont entassées des pierres destinées à être jetées à la tête des assiégeants. Comme à Sé-mao, on réparait le fossé. Les portes de l'est et de l'ouest sont couvertes par un bastion extérieur avec entrée latérale. La forme générale de l'enceinte est rectangulaire; elle offre un développement total d'environ 2 kilomètres.

Pou-eul n'a aucune importance au point de vue commercial. Il a cependant donné son nom à des thés très estimés que l'on récolte dans la partie supérieure de la vallée du Nam Hou et sur les frontières sud du Yun-nan, parce que, avant la guerre, ces thés passaient par Pou-eul pour aller, à dos d'homme, par la route de Ta-ly, gagner la partie navigable du fleuve Bleu. Autour de la plaine où est située la ville, surgissent des montagnes calcaires, bizarrement déchiquetées; quelques tombeaux, quelques tours délabrées couronnent les sommets les plus voisins de la ville. Tout est en marbre, jusqu'aux pavés des routes; mais tout est en ruines. Il existe un petit lac aux environs, dans le nord-est.

Le préfet de Pou-eul remit à M. de Lagrée un passeport lui indiquant l'itinéraire qu'il devait suivre, itinéraire dans lequel le commandant eut peine à faire comprendre la ville de Lin-ngan. Nous nous expliquâmes plus tard la répugnance bien naturelle qu'éprouvait ce fonctionnaire de Pékin à nous faire passer par une ville où le pouvoir central était ouvertement méconnu et sur laquelle le vice-roi de la province n'avait plus aucune action.

A Pou-eul, nous nous trouvions à sept ou huit jours de marche du Cambodge. Je renouvelai, auprès de M. de Lagrée, mes instances pour aller reconnaître le fleuve ; il m'eût été possible de le faire sans retarder la marche de l'expédition, qui n'avançait qu'assez lentement et que j'aurais pu facilement rejoindre en doublant mes étapes. M. de Lagrée se refusa à me laisser aller seul dans un pays dévasté et parcouru en tous sens par des bandes armées, et nous tournâmes définitivement le dos au Mékong sans avoir grand espoir de le retrouver jamais [1].

Partis de Pou-eul le 4 novembre, nous traversâmes une série de mame-

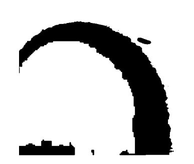
1. Voy. p. 349, 464 et 552.

lons, qui s'élevaient de plus en plus et qui nous amenèrent bientôt sur les flancs d'une haute chaîne qu'il fallait gravir. Le temps était pluvieux et les sentiers glissants; nous eûmes quelque peine à arriver au sommet. Mon baromètre holostérique[1], qui à Pou-eul indiquait une altitude de 1400 mètres, descendait rapidement. Il indiqua sur la ligne de faîte une hauteur de 1800 mètres; nous nous trouvions à l'un des points les plus bas d'une chaîne considérable, venant du nord, et qui paraissait se diriger ensuite vers l'est. La ligne sombre et fortement accusée qu'elle traçait au milieu de la région montagneuse que nous traversions avait quelque chose de si caractéristique, qu'à partir de ce moment j'eus la conviction que nous changions de bassin et que les eaux que nous allions rencontrer cessaient de se diriger vers le Cambodge. Après une descente extrêmement raide, que la pluie rendit dangereuse, à la nuit close nous arrivâmes au village de No-he, qui, comme Ho-boung, est le siége d'une exploitation saline. Une rivière coule au pied, se dirigeant vers le nord; nous suivîmes ses bords pendant quelque temps, puis nous abandonnâmes la vallée pour gravir les hauteurs qui la limitent à l'est.

Le pays devenait plus sauvage, les pentes plus âpres, le sol plus rocailleux; les cultures se faisaient rares et la chaussée empierrée que nous avions suivie depuis Sé-mao disparaissait pendant de longs intervalles. Cependant la route était assez fréquentée. A chaque instant de longues files de soldats, des mandarins à cheval ou en palanquin, se dirigeaient vers Pou-eul, où Li ta-jen leur avait donné rendez-vous. Il avait, disait-on, l'intention de prendre l'offensive et de prévenir l'attaque des Mahométans.

Après une longue journée de marche, nous redescendîmes dans une vallée assez large, dont les pentes dénudées étaient affreusement ravinées par les pluies. Une rivière presque à sec se perdait au milieu des cailloux qui formaient son lit; nous ne tardâmes pas à entendre gronder, à peu de distance, les eaux d'un fleuve large et rapide qui venait du nord. Arrivés au confluent des deux cours d'eau, nous prîmes la rive droite du fleuve, où une végétation luxuriante reposa nos regards. Le fleuve que nous avions rejoint est appelé par les Chinois le Pa-pien kiang. Ses eaux boueuses étaient rougeâtres et assez profondes. Je crus que nous étions arrivés à la branche la plus occidentale du fleuve du Tong King. M. de Lagrée identifiait au contraire le Pa-pien kiang et le Nam La, affluent du Cambodge qui rejoint, comme on se le rappelle, ce fleuve au-dessous de Xieng Hong. Nous ne pouvions guère espérer des Chinois des renseignements sérieux sur cet

1. Voy. p. 189 et 264.



intéressant problème géographique. Les rivières en Chine changent de nom toutes les vingt lieues, et comme celle dont il s'agissait ne tarde pas à sortir du Yun-nan pour couler dans des contrées inconnues des Chinois, ceux-ci ne pouvaient nous dire avec quelque certitude à quel bassin elle appartenait. Il fallait laisser au temps le soin de dissiper nos doutes.



Arrivée au Pa-pien kiang. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Delaporte.

Nous couchâmes le soir à Pa-pien, pauvre village situé sur la rive gauche de la rivière que nous avions dû traverser en bateau. Le mandarin à bouton blanc et à queue de renard qui depuis Pou-eul commandait notre escorte sut donner de nous une assez haute idée pour que les notables du village crussent devoir nous combler de présents. Ce n'était qu'à regret que nous acceptions les cadeaux de gens ruinés par la guerre, mais il fallait, sous peine de perdre tout prestige, nous plier aux usages d'un pays où l'impor-

tance des voyageurs se mesure surtout au vide qu'ils laissent dans la bourse et le garde-manger de leurs hôtes.

Le lendemain, nous suivîmes pendant quelque temps la rive gauche du Pa-pien kiang, puis nous gravîmes de nouveau les hauteurs au pied desquelles il coule, pour remonter sur cet immense plateau du Yun-nan, qui s'élève de plus en plus dans la direction du nord et que ravinent si profondément les grands cours d'eau qui le traversent.

Nous passâmes le 7 novembre à Tong-kouan. Il y avait une grande agglomération de troupes dans cette localité, mais notre mandarin d'escorte sut nous y faire une large place. La curiosité des soldats chinois provoqua quelques conflits entre eux et nos Annamites, spécialement chargés de veiller à nos bagages et de défendre l'approche de nos personnes. Un petit mandarin de l'endroit qui avait cru que son rang l'autorisait à être indiscret fut mis dehors à coups de crosse et alla s'en plaindre au chef militaire qui commandait les troupes de passage. Celui-ci l'amena devant M. de Lagrée en lui ordonnant de faire des excuses; M. de Lagrée se borna à lui donner le conseil d'agir plus adroitement à l'avenir pour satisfaire sa curiosité.

Tong-kouan, dont le nom signifie « Forteresse de l'Est », occupe une position dominante au milieu d'une vaste plaine admirablement cultivée, où s'élèvent de nombreux villages; c'est un point culminant du massif qui sépare la vallée du Pa-pien kiang de celle du Pou-kou kiang. Les troupes qui y étaient réunies partirent le lendemain de notre arrivée et, comme d'habitude, au bruit de nombreux pétards. C'était un spectacle fort pittoresque que la vue de cette longue file de soldats aux costumes éclatants, déroulant au loin leurs innombrables bannières et faisant étinceler au soleil leurs armes, à formes variées et étranges. Chaque officier marchait précédé de guitaristes, de porteurs de guidons et de grands et de petits tam-tams, que des domestiques battaient à intervalles inégaux. Aucun ordre ne présidait à la marche, et chaque soldat ne se préoccupait que de choisir la route la plus commode ou le compagnon de voyage le plus agréable. A chaque détour, des groupes nombreux s'arrêtaient pour causer, fumer ou boire, et la colonne s'allongeait démesurément sans qu'aucune surveillance fût exercée par les chefs. Cent hommes déterminés auraient mis en déroute tout ce corps d'armée [1]. Son commandant, mandarin militaire à bouton

1. Malgré les améliorations que la Chine a introduites dans l'armement de ses soldats, qui possèdent aujourd'hui les fusils à tir rapide et les canons à longue portée des constructeurs européens les plus renommés, malgré les efforts des instructeurs engagés spécialement par le gouvernement chinois, il est probable que l'armée chinoise actuelle ne vaut, en général, pas beaucoup mieux que les bandes décrites par Francis Garnier, car elle est recrutée parmi la classe la plus pauvre de la population, peu ou point payée, et manque essentiellement de

bleu, avait tenu, pour nous faire honneur, à rester à Tong-kouan jusqu'à notre départ. Il escorta M. de Lagrée à cheval pendant près d'un kilomètre, et nous sortîmes du village entre deux haies de soldats et de banderoles, et au bruit de la mousqueterie.

Le 8 novembre, nous franchîmes en barque le Pou-kou kiang, rivière presque aussi considérable que la précédente et que, fidèle à sa première impression, M. de Lagrée croyait être le Nam Hou, autre affluent du



Ta-lan. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Delaporte.

Cambodge, dont nous avions rencontré l'embouchure un peu au-dessus de Luang Prabang. Pour ma part, je persistais à y voir l'un des cours d'eau qui forment le fleuve du Tong King [1].

Nous remontâmes la vallée d'un affluent du Pou-kou kiang jusqu'au village de Tchang-lou-pin, où nous trouvâmes un petit mandarin envoyé de Ta-lan à notre rencontre. Nous arrivâmes dans cette ville le lendemain, à deux heures. Il semblait que la courtoisie des autorités chinoises croissait

l'organisation savante, de la discipline rigoureuse et surtout de l'esprit militaire, sans lesquels une armée n'existe pas, au sens moderne du mot.

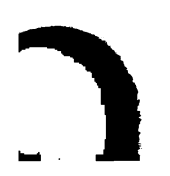
1. On verra plus loin que les présomptions de Francis Garnier étaient fondées.

à mesure que nous pénétrions plus avant dans la Chine. Le gouverneur de Sé-mao n'avait pas rendu la visite que lui avait faite le commandant de Lagrée; le préfet de Pou-eul n'avait pas cru pouvoir se dispenser de cet acte de politesse; le premier mandarin de Ta-lan, qui était bouton rouge, devança M. de Lagrée et vint le voir, dans la pagode hors murs où nous étions installés, dès le lendemain de notre arrivée. Ta-lan est située dans la vallée d'un affluent du Pou-kou kiang; la ville est moins considérable que Pou-eul; elle n'a pour toute fortification qu'une simple muraille en terre. Quoiqu'elle ait été occupée pendant quelque temps par les Mahométans, elle a beaucoup moins souffert que Sé-mao et Pou-eul, et le commerce y est encore florissant. Toutes les pentes des montagnes avoisinantes sont admirablement cultivées, et les fruits et les céréales de l'Europe viennent s'ajouter ici aux fruits des tropiques. Ce fut à Ta-lan que nous retrouvâmes pour la première fois la pomme de terre : les noix et les châtaignes étaient mêlées, sur le marché, aux goyaves, aux mangues, aux coings, aux cédrats, aux oranges, aux pêches, aux poires, aux pommes. Une période de paix et quelques perfectionnements agricoles feraient de ce pays, si favorisé de la nature, l'un des plus riches du globe.

Toutes les denrées y sont cependant fort chères, conséquence naturelle d'une guerre de dévastation. Le riz se vend de 6 à 7 francs le picul, et la misère doit être grande. Nous reçûmes avec reconnaissance les magnifiques cadeaux dont le gouverneur Tin ta-jen se fit accompagner; ils consistaient en un cochon, un bouc, trois chapons et un sac de riz. Les mandarins subalternes suivirent l'exemple de leur supérieur, et, pendant presque toute la durée de notre séjour, nous n'eûmes rien à demander au marché de la ville.

Nous reçûmes à Ta-lan la visite d'un mandarin récemment arrivé de Pékin et qui déjà avait été en relations avec les Européens à Tien-tsin. Nous échangeâmes avec lui une poignée de mains à la française. Combien regrettions-nous que la légation n'eût pas eu l'heureuse idée de remettre pour nous à ce fonctionnaire un résumé des nouvelles d'Europe! Il y avait plus d'un an que nous en étions privés [1]. Nous avions enfin appris à Pou-eul que Kosuto n'était autre qu'un missionnaire, qui prêtait au vice-roi du Yun-nan un concours fort actif dans sa lutte contre les Musulmans; mais il avait été obligé, nous disait-on, de se retirer dans le Koui-tchéou à la suite de l'explosion de la maison où il fabriquait de la poudre. Cette circonstance allait nous empêcher d'avoir de longtemps encore ces nouvelles de

1. Voy. p. 142 et 189.



France que nous avions espéré apprendre de sa bouche, à notre arrivée à Yun-nan.

La population de Ta-lan est mélangée, dans une proportion très considérable, de sauvages auxquels les Chinois donnent le nom de Ho-nhi. Ils ressemblent par le costume aux Khas Khos, mais physiquement ils sont plus beaux et plus forts; leurs traits se rapprochent de notre type occidental : cependant le front est étroit, la face rectangulaire, les sourcils horizontaux, l'œil noir, le teint cuivré. Leurs femmes sont extrêmement vigoureuses, et l'œil se repose avec plaisir sur ces filles à l'allure vive et franche, passent, agiles et dédaigneuses, à côté des pauvres Chinoises mutilées, qui marchant par saccades sur leurs moignons, et que ne console pas le luxe des babouches et des bandelettes qui recouvrent soigneusement leurs blessures. Les Ho-nhi se sont joints aux Chinois pour repousser l'invasion mahométane. Ils sont très habiles à tirer de l'arc et se servent de flèches empoisonnées. Il semble que cette race, qui paraît indigène dans les montagnes du Yun-nan, soit celle dont descendent les Laotiens, de même que les sauvages, habitant la grande chaîne de Cochinchine, sont peut-être le tronc d'où sont sortis les Annamites.

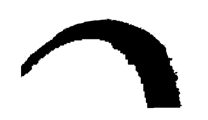
Le temps était couvert et pluvieux, et le froid commençait à se faire sentir. Les habitants, très frileux, portaient de vrais matelas sur les épaules. Grande fut notre surprise quand nous découvrîmes sous la longue robe de chacun d'entre eux une véritable chaufferette suspendue sur leur poitrine, et au-dessus de laquelle ils tenaient les mains en marchant. Nous-mêmes, bien que le thermomètre marquât encore 12 à 13°, nous nous serions volontiers approchés du feu, en gens habitués aux ardeurs du soleil des tropiques. Nous étions cependant encore dans la zone torride, à 2 ou 3 kilomètres du tropique du nord. L'altitude de Ta-lan est de 1500 mètres environ.

Nous allâmes visiter des gisements aurifères situés à quelque distance au nord de la ville, à la limite du territoire de Ta-lan et de Yuen-kiang. Dans les gorges d'une montagne dénudée, où le sol est d'une couleur verdâtre, coulent plusieurs petits torrents sur les rives desquels ont lieu les travaux d'exploitation. L'or paraît provenir de quartz infiltré dans les épaisses couches de schiste qui forment le sol. Il y a vingt ans déjà que l'on a commencé à laver les sables des torrents et à creuser des galeries dans les flancs de la montagne, mais les résultats obtenus sont peu importants, car la production n'a jamais dépassé 1000 onces d'or par mois [1], c'est-à-dire une somme

1. L'once chinoise vaut environ 37 grammes. (*Note de l'auteur.*)

annuelle de 1400000 francs. A ce moment, les mines renfermaient environ 10000 travailleurs. La production n'est plus aujourd'hui que de 50 à 60 onces par mois, et un millier d'hommes seulement, pauvres, misérables et sans chef, travaillent encore à ces gisements. L'exploitation en est libre, et le gouvernement ne prélève aucun impôt; quelques puits appartiennent à des mandarins, qui les font exploiter à leurs frais; le lavage des sables des torrents est encore ce qui paraît donner les meilleurs résultats; mais l'espérance de trouver un filon quartzeux abondant en pépites, et de s'enrichir en un jour, fait que l'on creuse dans tous les sens de longues et profondes galeries; la roche qui en est extraite est concassée et tamisée, puis traitée comme les sables. On rencontre quelquefois aussi de l'argent, mais en très petite quantité. Jamais d'ailleurs l'*auri sacra fames* ne s'est révélée à mes yeux d'une façon plus frappante qu'à l'aspect de cette montagne désolée et aride, fouillée et bouleversée avec un acharnement et une ardeur que le succès couronne bien rarement. Une autre production des environs de Ta-lan attira notre attention : c'est le fil que l'on tire de la toile d'une araignée d'une espèce particulière, vivant dans les broussailles et dans les bois taillis. Ce fil est très résistant; on l'envoie à Yun-nan pour fabriquer des étoffes; il se vend environ 3 francs la livre.

Nous quittâmes Ta-lan le 16 novembre. Nous longeâmes l'enceinte de la ville et nous gravîmes immédiatement les hauteurs qui bordent à l'est la vallée du Laï-phong ho. C'est le nom de la rivière de Ta-lan. Sur le bord de la route, une tête fraîchement coupée et placée dans une petite cage en bois attestait aux voyageurs que les entreprises des bandits étaient, sinon prévenues, du moins punies par les autorités locales. Près du sommet de la chaîne que nous gravissions, nous aperçûmes les premiers champs de pavots que nous eussions encore rencontrés. Comme pour nous prémunir contre les effets de la dangereuse plante, un de nos porteurs, ivre d'opium, laissa échapper le paquet qu'il portait et se coucha sur le bord du chemin, incapable de faire un pas de plus; il fallut le remplacer par un des soldats de l'escorte. Nous redescendîmes ensuite dans une petite plaine couverte de villages, point central d'où rayonnait une série de gorges profondes qui donnaient au pays la forme d'une étoile. Les talus des rizières étagées en amphithéâtre sur les pentes dessinaient tout à l'entour comme une suite de courbes de niveau aux formes ondoyantes et capricieuses. La pluie battante, l'abaissement exceptionnel de la température, nous décidèrent à chercher un asile dans le premier village que nous traversâmes. Nous y restâmes claquemurés par le mauvais temps pendant toute la journée du 17, et, le thermomètre s'étant abaissé jusqu'à 4 degrés, nous fûmes contraints de faire du feu. Tous



nos Annamites étaient enrhumés et grelottants. Nous tuâmes le bouc que nous avait donné le gouverneur de Ta-lan, et cette viande, nouvelle pour nous, fut, à l'unanimité, trouvée excellente.

La physionomie des habitants de cette contrée est assez profondément altérée par le croisement avec les races sauvages des environs, et surtout avec les Ho-nhi, pour perdre presque complètement son caractère chinois. L'un des villages de la plaine est habité par des gens du Poutou, parlant le chinois; ne seraient-ce pas d'anciens Pou-thaï? Les femmes Ho-nhi sont facilement reconnaissables à la ceinture qu'elles portent sur les reins et à la pièce d'étoffe bleue qui entoure leur tête.

Nous repartîmes le 18 et, chemin faisant, nous admirâmes de plus en plus la science agricole des habitants. Si le pays continuait à offrir de nombreuses traces de dévastation; si nous continuions à rencontrer çà et là des maisons ruinées ou des villages abandonnés, les cultures témoignaient de soins minutieux, de précautions raffinées, qui charmaient nos regards. Malgré les pentes abruptes, l'étroitesse des gorges, les empiètements des torrents, pas un coin du sol n'était perdu. Chaque mamelon s'entourait, de la base au sommet, de gradins circulaires retenant, comme autant de bassins, les eaux distribuées avec art; la variété de teintes des diverses cultures, les contrastes, fortement accusés, de lumière et d'ombre que forment les brusques ondulations du terrain, composaient un tableau d'une originalité agreste qui aurait séduit un coloriste.

Nous avions quitté le bassin du Pou-kou kiang, et nous suivions les bords d'un torrent qui se jetait dans le Ho-ti kiang, branche principale du fleuve du Tong King.

La route en corniche surplombait à une grande hauteur au-dessus des eaux bouillantes d'un torrent qui bouillonnait au fond du vallon; de temps en temps un rocher noirâtre, précipité des cimes, était venu barrer la rivière, et de blanches taches d'écume diapraient le miroir troublé de l'onde. Au-dessus de nos têtes, une ligne transparente de pins dentelait le sommet des chaînes comme une couronne légère, et rendait au paysage l'aspect sauvage que le travail de l'homme avait presque réussi à lui faire perdre.

Sur la route la circulation continuait à être très active; des convois nombreux d'ânes et de mulets chargés de sel se dirigeaient comme nous vers Yeun-kiang. En sens opposé, nous rencontrions des convois d'huile, d'eau-de-vie, de riz, de papier, de faïence, de noix d'arec. Ce dernier produit nous indiquait que nous approchions d'une contrée plus chaude ou d'une vallée plus profonde. La plupart de ces caravanes étaient escortées de soldats. Dans le Yun-nan, tous les mandarins font du commerce, et nous

avons vu que les nécessités gouvernementales exigeaient souvent qu'ils le fissent sur une grande échelle [1].

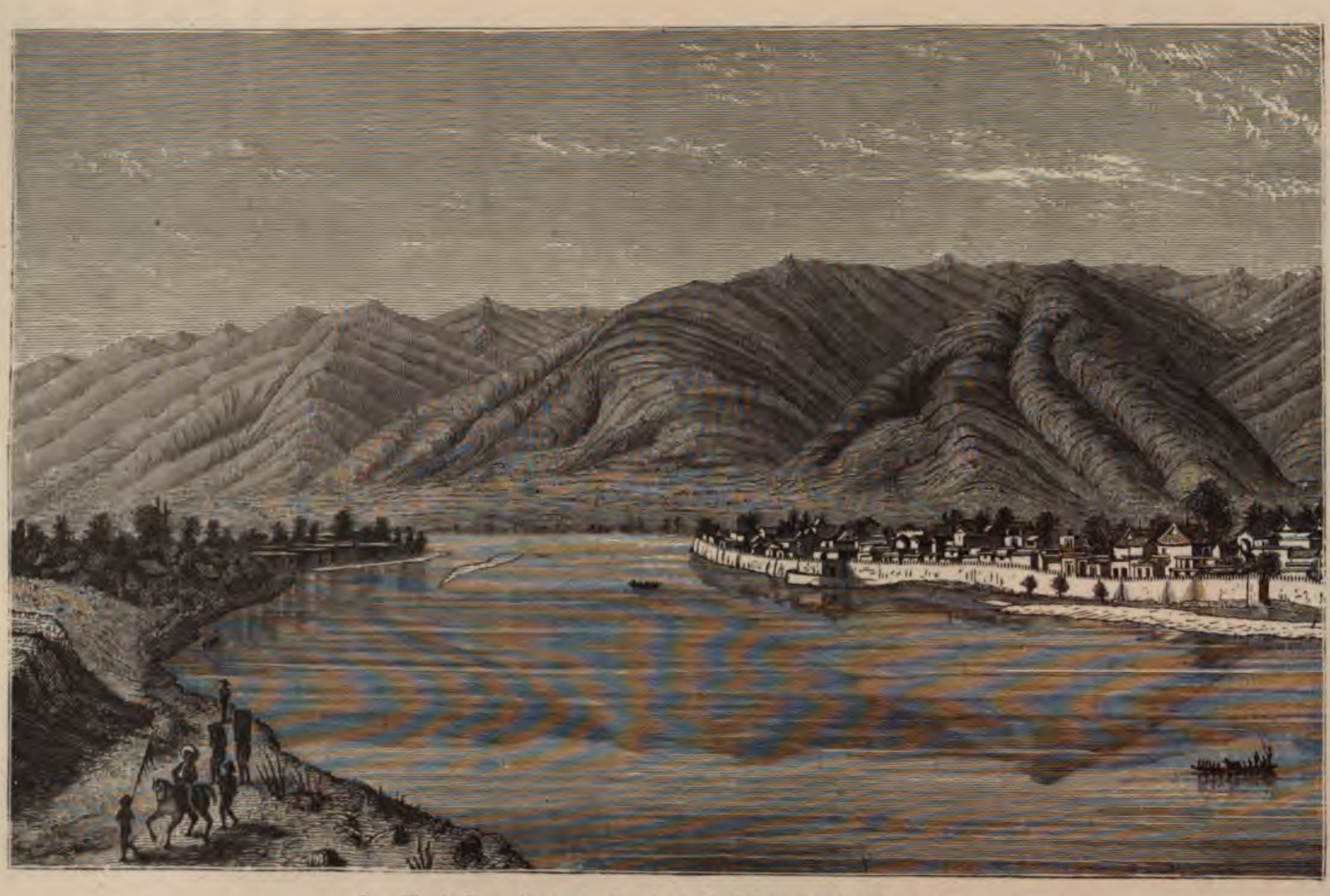
Chemin faisant, on me dit qu'il existait une route directe conduisant de Ta-lan à la vallée du Nam Hou.

A chaque détour de la route que nous suivions, on nous racontait une histoire de brigands. Cela n'avait rien d'étonnant, eu égard à la quantité de déclassés qu'ont créés les Koui-tse. Un grand nombre d'habitants de cette région se sont réfugiés sur les terres de Luang Prabang, au moment de l'invasion musulmane. Après l'expulsion des Koui-tse, les mandarins chinois ont vainement réclamé du roi de Luang Prabang le retour de leurs administrés.

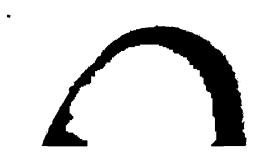
Nous traversâmes enfin le torrent sur un pont magnifique, produit de la souscription des villes voisines. Une plaque en marbre blanc, que je lus à mes compagnons de route [2], contenait le nom des souscripteurs et racontait les longs efforts tentés pour affermir, sur l'eau rapide, les arches hardies de cette belle construction. A plusieurs reprises les crues de l'hiver avaient emporté les travaux de l'été. Au delà du pont se dressait une pente raide et rocailleuse, du sommet de laquelle il eût suffi de faire rouler quelques pierres pour nous précipiter tous dans le torrent. Ce lieu, favorable aux embuscades, avait déjà été le théâtre de l'attaque d'un convoi appartenant à Li ta-jen et à Tin ta-jen; ceux-ci avaient perdu trois cents chevaux ou mulets, et n'avaient eu, pour toute compensation, que le stérile plaisir de faire pendre cinq des brigands. Au récit de cette aventure, et sur le conseil de notre mandarin d'escorte, nous eûmes soin de charger nos fusils.

Après une heure et demie d'une montée des plus rapides, nous jouîmes d'une vue magnifique. A l'ouest, sur une immense étendue, une mer de montagnes accumulait en flots pressés ses croupes sauvages et arides; à l'est, une haute chaîne dentelait l'horizon. Au pied de ses mornes jaunes et dénudés s'étendaient, tout inondés de lumière, le fleuve [3] et la ville de Yuen-kiang, dont on apercevait les eaux bleues et les terrasses blanches, à travers une brume voilant sans les éteindre les tons chauds des montagnes. Rien de plus saisissant que ce paysage oriental ayant pour fond ces monts aux teintes fauves et brûlées, et pour sujet, cette ville qui mire dans l'onde d'un beau fleuve sa couronne de créneaux. La teinte grise de ses maisons, ses toits plats, les jardins qui bordent intérieurement ses remparts, lui donnent l'aspect d'une ville turque ou arabe. En ce moment la plaine est nue

1. Voy. p. 461.
2. Voy. p. 323 et 494.
3. Le Ho-ti kiang, branche principale du fleuve du Tong King, et dont il vient d'être parlé.



La ville de Yuen-kiang. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.



ou jaunâtre ; le riz est moissonné, mais ses gerbes d'or s'élèvent encore çà et là en meules arrondies. Seuls quelques champs de canne à sucre, des bois d'aréquiers et d'orangers verdissent, par places, le paysage. En face de cette ville qui, de loin, apparaît comme endormie dans une sieste nonchalante, s'étend sur la rive opposée du fleuve un vaste champ des morts, où se dressent, au-dessus de tombeaux presque tous semblables, de hautes plaques de marbre blanc couvertes d'inscriptions. Les têtes sveltes des palmiers, les vapeurs chaudes planant sur les eaux, le soleil resplendissant, le ciel bleu, qui succédaient aux pluies des jours précédents, nous indiquaient qu'une fois encore nous allions revoir les produits et retrouver le climat des tropiques.

Une magnifique réception nous avait été préparée à Yuen-kiang : les mandarins en grande tenue vinrent nous attendre aux portes de la ville; deux cents soldats ou porteurs de bannières formèrent la haie sur notre passage; l'artillerie, la musique jouèrent à notre approche. Nous n'avions jamais été si fort pris au sérieux. Nous traversâmes une rue interminable où la population s'entassait à flots pressés ; devant nous cheminaient de nombreux gamins, portant sur le dos d'énormes écriteaux où s'étalait un compliment de bienvenue. On nous logea dans une belle pagode bâtie sous Khang-hi, et située à l'extrémité nord de la ville. Sa construction est antérieure à l'époque où Yuen-kiang devint une ville chinoise. Car Yuen-kiang s'appelait, il y a un siècle et demi, Muong Choung, et était gouvernée par les Thaï. Le style du bouddha de la pagode se rapproche, en effet, des formes laotiennes. Il en diffère par la loupe qui orne son front; les mains à demi jointes sur la poitrine tiennent un objet qu'on ne peut préciser; le vêtement est drapé à la chinoise. Peut-être ce bouddha est-il l'œuvre de sculpteurs chinois travaillant sous l'inspiration des Thaï. Cette pagode remonterait à trois cents ans environ. J'y ai relevé une inscription chinoise datée de la cinquantième année de Khang-hi (1712). C'est sans doute l'époque de la prise de possession de ce Muong par les Chinois. Yuen-kiang, quoique ville de second ordre, forme une circonscription indépendante, directement rattachée à Yun-nan. Il existe dans les environs une race particulière appelée Pa-y, qui n'est qu'une branche de la grande famille thaï. Les Pa-y deviennent de plus en plus nombreux et sont presque indépendants lorsqu'on se rapproche de la frontière du Tong King. Les Chinois les citent toujours les premiers quand ils énumèrent les sauvages de la contrée : Pa-y, Honhi, Kha-to, Chanzou, Pou-la, Lope, Lolos. Les dialectes de ces dernières tribus diffèrent peu et dérivent d'une même langue. Le dialecte des Lolos est peut-être celui qui présente les plus grandes différences de langage et qui paraît se rapprocher, plus que de tout autre, de celui des Kouys de la

rive droite du fleuve. La langue des Kouys a de nombreux rapports avec celle des tribus qui, sous le nom de Man-tse, habitent le nord du Yun-nan. Ces populations semblent d'ailleurs avoir quelque parenté avec les Mons, qui depuis une époque très reculée ont peuplé le Pégou. Les Aka, les Abors, les Chendou, seraient les principaux anneaux de la chaîne ethnographique qui relierait les Pégouans aux Lolos du Yun-nan.

Les Pa-y ont des traits d'une douceur et d'une régularité remarquables. La toilette de leurs femmes, tout en conservant beaucoup de parties communes avec celle des sauvages de Paléo et de Siemlap, en offre de caractéristiques. Elles portent autour du cou une sorte de collier haut de trois doigts environ et composé d'une étoffe rouge ou noire sur laquelle de petits clous d'argent assemblés forment des dessins. On croirait voir de loin le collier hérissé de pointes d'un boule-dogue. Une sorte de plastron, agrémenté de la même manière, s'étale sur la poitrine. Des boucles d'oreilles, d'un travail quelquefois délicat, ressemblent souvent à de simples cercles, mais consistent surtout en un anneau supportant un petit plateau carré auquel sont fixées de nombreuses pendeloques. De longues épingles de tête, aux extrémités desquelles est attachée une collection de ces mêmes pendeloques, complètent les ornements du costume, ornements exclusivement en argent, et dont les pierres, les perles, le verre, sont exclus. En somme, rien de plus élégant que les jeunes filles pa-y avec leur petite veste, leurs jupons bordés d'une large bande de couleur et leur corset serré. Quelques-unes sont jolies. Les hommes portent un petit turban aplati ; leur fine moustache et leur figure maigre les font beaucoup ressembler aux Annamites. Ne seraient-ils pas les successeurs de ces tribus des montagnes dont parle l'histoire du Tong King et qui, dès le onzième siècle avant notre ère, se séparèrent des tribus de la mer, devenues aujourd'hui la race tongkinoise proprement dite, et vécurent avec elles dans un état permanent d'hostilité ?

Au dire des Chinois, les Laotiens habitant cette zone n'ont plus de pagodes et, à l'inverse de ce qui se passe chez les Does, paraissent sur le point de redevenir sauvages. Chez quelques-uns on retrouve le pur type annamite. Les conquérants rendent du reste justice à leur bon naturel et les considèrent comme beaucoup plus doux que les sauvages.

Les cadeaux que nous reçûmes des autorités locales furent à la hauteur de la réception qu'elles nous avaient faite. Le premier mandarin, qui était bouton bleu, nous montra, entre autres objets européens en sa possession, une longue-vue, une montre et un stéréoscope approvisionné de photographies d'une moralité douteuse ; il nous dit qu'à Yun-nan les produits européens existaient en grand nombre. Il devenait difficile de faire des cadeaux

à des gens qui pouvaient apprécier la véritable valeur de la plupart des débris de notre pacotille. Nos armes seules restaient inestimables à leurs yeux ; malheureusement il n'était encore pas prudent de nous en défaire.

La vie était moins chère à Yuen-kiang que dans les villes que nous venions de traverser ; la pomme de terre, beaucoup moins estimée que la patate par les habitants, ne coûtait qu'un sou la livre, et nous fournit



Sauvages des environs de Muong Pang, Ta-lan et Ché-pin. — Dessin de Émile Bayard, d'après une photographie.

un supplément de provisions fort apprécié. Les oies et les canards abondaient dans les basses-cours, mais la viande de porc était la seule qui figurât à l'étal des bouchers. En ce pays le porc se multiplie en quantité prodigieuse et forme d'immenses troupeaux. Au nombre des fruits de la contrée il faut citer les oranges, qui sont délicieuses et se donnent pour rien. Duhalde[1] signale aussi, parmi les richesses du pays, la soie et le bois d'ébène : je n'ai pas eu l'occasion de vérifier cette assertion.

1. *Description de la Chine*, t. I, p. 251.

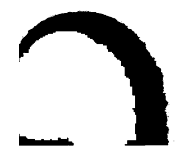
La plaine de Yuen-kiang produit aussi beaucoup de sucre et de coton. Nous retrouvons ici la petite machine à égrener des Annamites ; on tisse le coton sur les lieux mêmes en étoffes grossières, teintes de couleurs éclatantes. Dans les montagnes qui avoisinent Yuen-kiang on chasse le chevrotin porte-musc. Le gouverneur nous fit cadeau de deux poches de ce précieux parfum. M. Joubert alla visiter, à quelques kilomètres au nord de la ville, la mine de cuivre de Tsin-long; c'est un des gisements les moins considérables de toute cette province, qui en possède de si nombreux et de si riches [1].

Vis-à-vis de Yuen-kiang, le Ho-ti kiang [2] a 250 ou 300 mètres de large; ses eaux sont calmes et peu profondes, et de nombreux bancs de sable apparaissent çà et là sur les bords. L'altitude de la vallée du fleuve n'est ici que de 500 mètres, ce qui explique la végétation tropicale et la chaude température que nous avions rencontrées en descendant du plateau élevé sur lequel se trouvent Sé-mao, Pou-eul et Ta-lan.

Nous quittâmes Yuen-kiang en barque, le 26 novembre. Les autorités de la ville, réunies en corps, assistaient sur la plage à notre départ. Nous devions descendre le fleuve pendant quelques heures pour rejoindre la route de Ché-pin qui, plus bas, part de la rive gauche. Au-dessous de Yuen-kiang, la vallée ne tarde pas à se rétrécir, et des murailles arides et rocheuses, d'un aspect peu pittoresque, se dressent sur les bords de la rivière, dont le cours devient plus sinueux et les eaux plus rapides. Au bout de trois heures de navigation, nous arrivâmes à Pou-pio, village pa-y, à toits plats et à doubles terrasses. Il est situé sur la rive gauche du fleuve, auprès d'un rapide infranchissable pour les barques. L'expédition y reprit la route de terre pour se diriger sur Ché-pin et Lin-ngan. Je me séparai d'elle pour continuer seul à redescendre en barque le Ho-ti kiang. M. de Lagrée ne limitait nullement ma reconnaissance du fleuve, et se contentait de me donner rendez-vous à Lin-ngan : le premier arrivé devait attendre l'autre!

Comme tous les villages de cette région, Pou-pio est entouré d'une muraille en terre; car ces montagnes sont peu sûres: un malheureux sauvage qui était venu le matin nous vendre des comestibles nous était revenu le soir, sanglant et dépouillé ; on lui avait enlevé sa pauvre bourse et désarticulé le bras. Les portes du village sont fermées le soir et l'on y monte la garde pendant toute la nuit. Les maisons sont construites en terrasse, ce qui donne aux maisons un aspect arabe que leur teinte grise contribue à accentuer encore; cette forme de toit, adoptée soit pour économiser la charpente, soit en raison de la difficulté de cuire les tuiles, a l'avantage, dans

1. Voy. p. 527.
2. Voy. p. 472.



ces pays montagneux, de donner plus de place aux habitants, que la rapidité des pentes force à se rapprocher les uns des autres. Une seconde terrasse s'étage en effet au-dessus de la première comme une haute marche



Sauvage pa-y du Yun-nan. — Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. Delaporte.

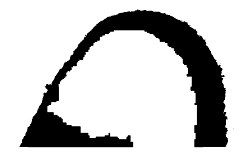
d'escalier ; elle est recouverte d'un toit léger sous lequel on fait sécher la noix d'arec.

Au-dessus de Pou-pio, on remarque, le long des assises de la montagne, une ligne de verdure presque horizontale qui tranche vivement sur la

roche nue : c'est la trace d'un canal d'irrigation qui va prendre l'eau à une grande hauteur dans l'un des torrents à forte pente se déversant dans le fleuve. Ce canal distribue l'eau aux divers villages de la vallée, et la fraîcheur et la végétation renaissent sur son passage. Il est solidement empierré, muni d'un chemin de ronde, et il a dû coûter un énorme travail. Il eût été moins pénible d'élever l'eau du fleuve qu'on avait à ses pieds ; mais les Chinois préfèrent au travail continu que demandent les machines élévatoires l'effort plus considérable sans doute, mais fait une fois pour toutes, que nécessite la construction d'un canal irrigatoire. Après l'avoir établi, il n'y a plus en effet à se préoccuper de rien; l'eau arrive où l'on veut, quand on veut et en quantité toujours suffisante. On retrouve ces travaux d'irrigation, exécutés sur une échelle grandiose, dans toutes les parties montagneuses de la Chine.

Le 27 novembre, je m'embarquai dans un léger canot au-dessous du rapide de Pou-pio. Je redescendis la rivière en compagnie de quelques barques de marchands. Le Ho-ti kiang s'encaisse de plus en plus; les hauteurs qui l'enserrent atteignent bientôt de 800 à 1000 mètres. Des schistes, des calcaires, des poudingues, forment les parois de ces immenses murailles, où ils alternent en couches très inclinées. Chaque torrent qui vient déchirer leurs flancs rocheux en détache une énorme quantité de galets et de cailloux qui vont obstruer le lit du fleuve et y former un rapide. A cette époque de l'année, ces torrents sont sans eau, et la stérilité des pentes rougeâtres qui dominent le voyageur est complète. Pour trouver un arbre, un buisson, une touffe d'herbes, l'œil est obligé de remonter jusqu'aux plus hauts sommets des falaises entre lesquelles on se trouve emprisonné; c'est à peine si l'on réussit à découvrir quelques pins, que la distance rend microscopiques. Quelquefois cependant un filet d'eau, sur le point de tarir, filtre à travers les pierres, puis, parvenu à la surface des rochers à pic qui forment la berge immédiate du fleuve, tombe en pluie irisée dans les airs. Cette humidité suffit; des arbres surgissent sous cette pluie bienfaisante, un rideau de mousse s'étend sous leur feuillage et pend sous la cascade en festons étincelants de rosée. A quelque distance d'une de ces petites oasis de verdure s'ouvre la vallée du Siao Ho-ti, l'affluent le plus considérable de la rive gauche du fleuve. Cette vallée est aussi sombre, aussi encaissée que celle du Ho-ti kiang; on dirait deux immenses couloirs qui se croisent à angle droit et dont la voûte s'est écroulée.

Nous franchîmes plusieurs rapides qui nous obligèrent à quitter nos barques. Un seul batelier y restait; les autres, debout sur la rive, retenaient avec une corde la barque ainsi allégée, puis, quand le pilote avait jugé le



moment convenable et que l'embarcation se présentait bien dans le sens du courant, ils lâchaient l'amarre, et le léger esquif franchissait comme une flèche le passage dangereux; l'homme qui le dirigeait accostait de nouveau la rive pour reprendre son chargement et son équipage. Les tribus sauvages des environs fournissent un certain nombre d'hommes dont l'unique métier consiste à transporter sur le bord de l'eau les marchandises entre l'amont et l'aval du rapide. Ces transbordements ne sont nécessaires que pendant la saison sèche; ils seraient d'ailleurs impossibles à l'époque des hautes eaux : le fleuve remplit alors complètement son lit et, recouvrant ses bords, n'y laisse libre aucun passage qui permette de circuler à pied sec le long de l'immense fossé dans lequel il coule.

Je m'arrêtai le soir à une douane chinoise placée au point d'intersection du fleuve et d'une route qui relie Lin-ngan à quelques centres de population pa-y situés plus au sud. Un bac sert à faire passer les voyageurs et les marchandises; et, des deux côtés de l'eau, un sentier en zigzag gravit des pentes moins abruptes que les précédentes et qui forment en ce point comme les flancs d'un vaste entonnoir dont le fleuve occupe le fond. La circulation paraissait assez active et je crus qu'il me serait facile de remplacer la barque de Pou-pio, dont l'équipage ne consentait pas à me conduire plus loin. Le Chinois préposé à la douane me promit en effet une barque nouvelle pour le lendemain matin.

J'étais atteint d'une toux horriblement sèche qui m'empêchait presque de parler; les yeux me sortaient de la tête; j'avais une intolérable migraine. Le douanier eut pitié de moi et me fit signe de me coucher sur son lit de camp. Il disposa à mes côtés une longue pipe et une petite lampe, plongea une grosse aiguille dans un pot rempli d'une substance noirâtre, en retira une goutte épaisse qu'il fit fondre à la flamme de la lampe et la jeta ensuite toute brûlante dans le godet, à ouverture étroite et à large base, de la pipe. J'aspirai deux ou trois bouffées. Il recommença l'opération plusieurs fois de suite et je sentis bientôt l'irritation de ma gorge et les élancements de ma tête se calmer comme par enchantement. C'était la première fois que je fumais aussi longuement de l'opium, et cette expérience personnelle me démontra qu'administrée à propos cette drogue peut devenir un précieux remède; l'abus seul la transforme en un mortel poison [1].

Le lendemain, je ne parvins qu'à grand'peine à décider quelques Pa-y, qui comprenaient un peu de laotien, à me louer une barque pour continuer la descente de la rivière; j'avais avec moi quatre ou cinq soldats d'escorte

1. Voy. p. 467, en note.

et un petit chef militaire chinois qui ne paraissaient tenir que médiocrement à l'exploration que je voulais tenter. Il leur tardait de me voir arriver à Lin-ngan, où ils avaient mission de me conduire, pour retourner ensuite eux-mêmes le plus tôt possible à Yuen-kiang. A chaque instant le petit chef me montrait les hauteurs et me faisait signe que Lin-ngan était au delà. C'était à son instigation que le douanier chinois m'avait manqué de parole et que j'avais dû chercher moi-même à me procurer une barque.

A peu de distance en aval de la douane, je rencontrai un nouveau rapide, que mes bateliers se refusèrent obstinément à affronter; il n'y avait point, il est vrai, de sentier le long des rives, qui en cet endroit étaient complètement à pic, et la barque aurait dû franchir le passage dangereux avec tout son personnel à bord. Le fleuve était là encaissé plus profondément qu'il ne l'avait jamais été: des murailles presque verticales de 1800 mètres de hauteur (dix-huit cents!) se dressaient des deux côtés; d'énormes blocs de rochers avaient roulé du haut de ces gigantesques falaises au milieu des eaux écumantes. En amont du rapide, au pied d'une gorge, sorte d'étroite fissure qui lézardait la falaise, un banc formé par les galets et les cailloux que chaque année les pluies détachent des flancs de la gorge, offrait sur le bord de l'eau une petite plate-forme sur laquelle s'élevait un village de pêcheurs. Ce fut là qu'abordèrent mes canotiers; ni offres d'argent, ni menaces, ne purent les décider à aller plus loin. Je ne pouvais apprécier si le rapide était réellement infranchissable. Du dernier des rochers sur lequel je réussis à m'avancer au milieu du fleuve, je ne découvris qu'une ligne d'écume, et le vent me renvoya à la figure l'eau pulvérisée en pluie fine par son choc contre le banc de récifs. Le dénivellement paraissait cependant moins considérable qu'à Pou-pio. Après d'infructueux efforts pour faire revenir mes bateliers sur leur décision ou pour trouver dans le village des gens qui consentissent à les remplacer, il fallut me résigner à reprendre plus tôt que je ne l'aurais voulu la route de Lin-ngan. Je commençai à midi l'escalade des hauteurs presque perpendiculaires qui se dressaient au-dessus de ma tête. Après trois heures et demie d'une ascension très fatigante, par des sentiers en zigzag dont les cailloux fuyaient sous les pieds pour aller, après mille chutes, rebondir dans les eaux du fleuve, j'arrivai au sommet; de là je pus embrasser un vaste panorama. Au sud, une haute chaîne calcaire s'élevait comme une barrière entre le Tong King et la Chine et découpait l'horizon de ses sommets aigus, qui atteignaient au moins 4000 mètres de hauteur. Au-dessous de moi, et comme dans un abîme, le Ho-ti kiang traçait son énorme sillon; ses eaux



jaunâtres apparaissaient et disparaissaient tour à tour, à une profondeur de près de 2000 mètres, coulant avec impétuosité vers le sud-est. A l'est, une petite vallée moins abrupte et moins profonde montrait ses rizières étagées et ses nombreux villages suspendus au-dessus des eaux limpides d'un affluent du fleuve. Dans le nord s'étendait un vaste plateau dont les longues ondulations, tantôt hérissées de roches et de brèches rosées qui leur donnent l'apparence de vagues de marbre, tantôt recouvertes d'une couche profonde de terre rouge sur laquelle ondoient des champs de maïs et de sorgho, se propageaient irrégulièrement dans la direction du nord-est.

Je repris ma route dans cette direction; le plateau s'abaissait légèrement: son arête la plus haute étant celle qui borde le cours du fleuve. Les villages que je traversais étaient tous habités par des Lolos et des Pa-y. Les femmes lolos étaient facilement reconnaissables à leurs cheveux roulés sur la tête et recouverts d'un turban orné de clous d'argent, à leurs pantalons et à leurs larges tuniques. On commençait partout à rentrer la moisson, que l'on réunissait en meules sur les terrasses des maisons ; de loin ces meules donnaient aux villages le singulier aspect d'immenses ruches d'abeilles. Peu à peu les cultures se multiplièrent et les villages s'agrandirent ; ils étaient généralement construits sur les bords d'étangs qui remplissent toutes les dépressions du terrain. Le type d'habitation chinois reparut de nouveau. Des routes de chars sillonnaient de tous côtés la plaine. Enfin, le 30 novembre, du haut d'une éminence, j'aperçus à une vingtaine de kilomètres la ville de Lin-ngan : elle est bâtie sur la déclivité d'une belle plaine qu'arrose une rivière sinueuse et qu'enserrent deux rangées de collines de marbre ; leurs croupes stériles offrent un contraste saisissant avec les riantes cultures qui se pressent sur le bord de l'eau.

J'arrivai à Lin-ngan le lendemain au soir; ma petite escorte me conduisit dans une belle pagode ; j'y trouvai un logement commode dans un bâtiment latéral qui forme l'un des côtés de la cour au fond de laquelle s'élève le sanctuaire. Mon arrivée n'était pas annoncée; dans un centre aussi populeux, le petit nombre d'hommes qui m'accompagnaient ne pouvait éveiller l'attention. Ma figure étrangère fit à peine tourner la tête sur mon passage à une vingtaine de personnes; aussi, après m'être installé dans la pagode, je crus pouvoir, sans inconvénients, visiter la ville. Son enceinte est très forte et de forme rectangulaire ; elle a deux kilomètres de développement. Au centre se trouvent des yamens, des jardins, des pagodes, décorés avec goût ; beaucoup de ces édifices ont été incendiés par les Mahométans et n'ont pas encore été relevés de leurs ruines ; on y retrouve d'admirables

échantillons de ces marbres à couleurs si variées et si belles qui partout affleurent le sol sur le plateau de Lin-ngan. En avant des portes nord et sud de la ville s'étendent de longs faubourgs où s'agite une population nombreuse et affairée. Un marché très important et d'une animation pittoresque se tient sous de vastes hangars appropriés à cet effet: beaucoup de villes de France sont loin de posséder une installation foraine aussi confortable.

Pendant que, sans songer à mal, je flânais devant les boutiques, heureux de songer que la ville me présenterait de nombreuses distractions et des sujets d'étude variés, qui me permettraient d'attendre avec patience l'arrivée de la Commission, la foule s'amassait derrière moi; j'entendais circuler dans les groupes le mot de *koula*, par lequel on désigne dans le nord de l'Indo-Chine tous les étrangers venus de l'ouest; les gamins, devenant à chaque instant plus hardis, suivaient tous mes mouvements et imitaient tous mes gestes. Depuis notre entrée en Chine, nous avions eu le temps de nous habituer à la curiosité de la population, mais ici j'étais seul à en supporter le poids. La ville était d'ailleurs de beaucoup la plus populeuse de toutes celles que nous avions visitées, et la pression de la foule menaçait de devenir trop forte pour qu'il me fût possible de l'affronter jusqu'au bout. Je crus donc prudent de battre en retraite et je revins à mon logement. Je ne tardai pas à y être littéralement assiégé. En vain essayai-je de défendre la porte de l'escalier qui conduisait à ma chambre ; il fallut céder à la furie publique et laisser cette chambre se remplir de curieux. Mais, à son tour, elle devint trop étroite; quelques Chinois vêtus avec recherche, à la parole grave et à la physionomie vénérable vinrent me conseiller de donner satisfaction à la population et de me montrer au dehors, dans la cour où se pressaient des milliers de personnes. Si j'y consentais, me dirent-ils, ils me garantissaient qu'il ne me serait fait aucun mal ; mais, dans le cas contraire, ils ne pouvaient répondre des exigences de la foule.

Je crus devoir suivre des conseils qui me paraissaient sincères; je me résignai, non sans pester mille fois contre cette exigence intempestive, à me promener de long en large entre deux haies de personnes qui, pour ainsi dire, me respiraient au passage. Je fis ainsi les cent pas pendant plus d'un quart d'heure, examiné, fouillé dans tous les recoins de ma pauvre personne par d'innombrables regards avides et bêtement curieux. Cette concession, si humiliante déjà pour ma dignité, ne satisfit point la population ; de tous les coins de la cour s'éleva un cri répété en vingt langues différentes : « Qu'il mange, nous voulons qu'il mange ! » Outré de cet excès d'audace, je déclarai que je ne mangerais pas, et je rentrai dans mon logis



sans qu'autour de moi on osât s'y opposer. Mon air déterminé en imposa-t-il aux curieux, ou se trouva-t-il parmi eux quelques âmes charitables qui jugèrent que c'en était assez pour une première séance, je l'ignore. Le fait est que j'échappai ce jour-là à toute exigence nouvelle.

La nuit venue, je pensais pouvoir dormir tranquille dans mon nouveau logement. Il n'en fut rien : vers minuit, je fus réveillé par le bruit discret que faisaient plusieurs personnes montant à pas de loup mon escalier de bois et entrant furtivement dans ma chambre avec des lanternes sourdes, dans le but, sans doute bien innocent, de contempler mon sommeil. Ma patience était à bout et mon réveil fut désagréable : je m'élançai sur ma carabine, et, m'escrimant à coups de crosse et à coups de pied contre ces imbéciles qui cherchaient en vain à me calmer par de comiques supplications, je leur fis dégringoler les quinze marches qui les séparaient de la cour. J'accablai de reproches mes soldats d'escorte qui s'étaient installés au rez-de-chaussée et qui auraient dû défendre ma porte. Impuissants contre la foule, ils n'auraient pas dû l'être à l'égard des auteurs peu nombreux de cette équipée nocturne. Décidément, j'étais passé à l'état de curiosité vivante : peut-être même mon escorte recevait-elle de l'argent pour me laisser voir. On comprendra sans peine combien il me tardait que l'arrivée de la Commission me délivrât de cette perpétuelle obsession.

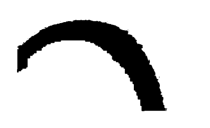
Le lendemain, au point du jour, pour gagner du temps et dépister les curieux, je sortis de la ville, et je fis une longue excursion dans la campagne environnante. Au départ quelques gamins me suivirent, mais je ne tardai pas à les décourager par la longueur de ma promenade, et je pus goûter quelques instants de tranquillité sur une petite hauteur que domine une haute colonne en forme d'obélisque. C'est sans doute le tombeau de quelque grand personnage ; on l'aperçoit de tous les points de la plaine. De belles cultures maraîchères coupées de rizières, de champs de cannes à sucre et de plantations d'arachides s'étendent sur les bords de la rivière. Celle-ci sort du lac Ché-pin et se perd, dit-on, à peu de distance, sans qu'il soit possible de savoir si elle appartient au bassin du fleuve de Canton ou à celui du fleuve du Tong King. Des ponts, d'une longueur extraordinaire et construits dans un style qui rappelle le roman, sont jetés, à des intervalles très rapprochés, sur cette rivière, soigneusement endiguée sur tout son cours ; des pagodons, des arcs de triomphe, des portes à clochettes précèdent les ponts et les décorent.

Au coucher du soleil, je m'acheminai vers la ville, espérant que le repas du soir retiendrait loin de moi les curieux. Hélas ! le bruit de mon arrivée, la veille encore ignorée de la plus grande partie de la population,

s'était répandu comme une traînée de poudre dans tout Lin-ngan. Je rassemblai en rentrant en ville une suite énorme de curieux ; mais ce n'était rien à côté de ce qui m'attendait à la pagode même. Le premier étage, les combles, les toits, tout avait été escaladé et ne présentait plus qu'une fourmilière ininterrompue de têtes humaines. A mon entrée dans la cour, la foule s'écarta sur mon passage, me ménageant au centre un étroit espace dans lequel elle comptait bien me retenir le plus longtemps possible : la représentation commençait. La rougeur de la colère et de la honte sur le front, je dus subir une heure encore la curiosité de ces forcenés. A la fin, à bout de forces et de patience, je me retirai brusquement dans mon logement, en fermant derrière moi la porte à claire-voie qui donnait sur la cour. Cette porte, peu solide, ne tarda pas à céder à la pression de la foule, qui trouva que je manquais de complaisance. Avec l'aide de ma petite escorte de Yuen-kiang, je refoulai les curieux et j'essayai de consolider cette insuffisante barrière. Mais la déception de la populace ne tarda pas à se manifester par des injures adressées à ceux qui, près de la porte, avaient la faiblesse de reculer devant moi. Une pierre vint ricocher entre les barreaux de la porte, et m'atteignit en pleine figure ; d'autres et d'autres encore ne tardèrent pas à la suivre, et j'eus à ce moment conscience de ce que pouvait être l'antique supplice de la lapidation. Je ne cédai pourtant pas, et, retenant d'une main les deux battants de la porte qui ployaient sous cet ouragan de pierres, je saisis de l'autre mon revolver, que mon fidèle Tei eut la présence d'esprit de m'apporter. Le canon de l'arme, placé ostensiblement entre les barreaux, fit reculer les plus proches, et la détonation qui suivit immédiatement creusa un large cercle au milieu de la foule surprise.

J'avais tiré en l'air, me rendant très bien compte qu'à la vue du sang cette foule encore indécise se ruerait sur moi et me mettrait en pièces. Dans un pays où existent encore les fusils à mèche, les armes à coup double sont des merveilles à peine connues. Aussi on me crut complètement désarmé, après que l'émoi de cette première détonation se fut calmé, et la grêle de pierres recommença de plus belle. Je fis feu une seconde fois. La stupéfaction fut grande, car on ne m'avait pas vu recharger mon arme. « Bah ! dit quelqu'un dans la foule, j'ai vu des pistolets à deux coups ; il y en a à Ta-ly qui viennent du pays de Mien[1] ; maintenant c'est bien fini, il est désarmé, on peut s'approcher sans crainte. » J'eus le bonheur de saisir le sens de cette réflexion[2], et j'en fis immédiatement mon profit : trois détonations successives vinrent coup sur coup terrifier la foule, qui voyait mon pistolet rester toujours im-

1. Nom que les Chinois donnent à la Birmanie. (*Note de l'auteur.*)
2. Voy. p. 323 et la note, et p. 480.



mobile au-dessus de la porte ; une immense panique s'ensuivit, et je complétai la déroute en m'élançant brusquement au dehors le pistolet au poing, l'œil en feu, la figure ensanglantée. Ma vue produisit une réaction subite ; soit crainte de cette arme terrible qui tirait toujours sans qu'on la chargeât jamais, soit compassion réelle, les Chinois les plus proches de moi me supplièrent de me calmer, et me jurèrent qu'il serait fait justice des lanceurs de pierres. Le reste de la foule continuait à fuir dans toutes les directions, s'imaginant sans doute que j'amoncelais les cadavres devant moi. Il n'y eut bientôt plus dans la cour qu'un groupe peu nombreux de personnes qui me ramenèrent dans ma chambre et me soignèrent avec intérêt.

Peu après se présenta un mandarin en grand costume, qui me fit des excuses au nom du gouverneur, m'annonça que des soldats allaient être placés à toutes les avenues de la pagode et me promit la visite de tous les apothicaires de Lin-ngan. Il m'apprit en même temps que M. de Lagrée et le reste de la mission française venaient d'arriver, qu'on les avait logés en dehors de la ville, mais qu'en raison de l'excitation de la foule il n'était pas prudent de me ramener en ce moment auprès de mes compagnons.

Le lendemain matin, au point du jour, on me fit franchir un mur de la pagode qui donnait du côté du rempart, et par des chemins détournés et déserts on me reconduisit auprès de M. de Lagrée.

Celui-ci avait éprouvé quelques difficultés à continuer sa route jusqu'à Lin-ngan. Au moment où la Commission allait se mettre en route et partir de Ché-pin pour ce dernier point, Léang ta-jen [1], gouverneur de Lin-ngan, avait expédié un message par lequel il invitait la Commission française à rester à Ché-pin, et à poursuivre directement sa route sur Yun-nan. Il était impossible, en effet, disait cette lettre, d'aller de Lin-ngan jusqu'à la capitale de la province, les routes étant interceptées de ce côté par les Koui-tse et les voleurs. Mais M. de Lagrée avait insisté pour aller jusqu'à Lin-ngan faire connaissance avec Léang ta-jen, sauf à revenir à Ché-pin, reprendre la route qu'on lui indiquait.

A son arrivée à Lin-ngan, de nombreux cadeaux lui avaient été apportés de la part des autorités locales, entre autres un repas tout préparé, mais on lui avait fait dire que tous les principaux mandarins de la ville, Léang ta-jen en tête, étaient absents et occupés à combattre les Koui-tse, qui s'étaient retranchés à 70 li au nord-est de la ville, dans deux fortes positions, appelées Po-si et Kouang-si. M. de Lagrée ne voulut pas ajouter foi à cette prétendue

1. *Ta-jen* est une expression honorifique qui signifie littéralement « grand homme », et que l'on ajoute, en Chine, au nom des personnes d'un rang élevé. *Ta lao ye*, « vieux grand père », est la qualification que l'on joint au nom des fonctionnaires d'ordre inférieur.

(*Note de l'auteur.*)

absence et exigea que Léang ta-jen fit des excuses officielles au sujet des insultes dont j'avais été l'objet. Une foule de mandarins subalternes vinrent en vain le visiter et essayer de l'adoucir par des présents. M. de Lagrée reçut froidement les visites et repoussa les cadeaux. De l'intérieur de la vaste pagode où nous étions logés, nous entendions la foule vociférer et se plaindre de ne pouvoir parvenir jusqu'à nous; de temps en temps quelques pierres lancées par-dessus les murs nous témoignaient de son impatience et de sa brutalité. Le sergent annamite, aidé d'un de ses camarades, parvint à saisir l'un des agresseurs; nous le remîmes aux autorités locales, en demandant une punition sévère. Il fut immédiatement mis à la cangue.

Dans l'intervalle, j'avais fait écrire par mon Annamite Tei, sur la prière de M. de Lagrée, une lettre chinoise dans laquelle celui-ci exposait ses griefs et demandait une réponse positive et des communications plus directes avec la première autorité de Lin-ngan. Quelques heures après, nous reçûmes une réponse dans laquelle Léang ta-jen faisait des excuses et annonçait sa visite pour le lendemain. Il arriva à l'heure dite. C'était un gaillard de 2 mètres de haut, dont les pieds, les mains et l'énorme tête étaient bien proportionnés. Son air humble et embarrassé contrastait singulièrement avec son encolure de géant; c'était bien là le fameux personnage que nous représentaient les récits populaires. Homme du peuple, sans instruction et sans grade, sa valeur et son énergie l'avaient désigné, dès les premiers combats contre les Mahométans, comme le seul chef capable d'exercer le commandement militaire du sud de la province. Il s'était décerné lui-même le bouton rouge et avait remplacé les mandarins de Ché-pin, de Tong-haï et de plusieurs villes voisines par des créatures à lui; l'année précédente il avait délivré la ville de Lin-ngan, un instant occupée par les rebelles. En réalité, il ne reconnaissait plus les ordres venus de Pékin, et agissait dans le sud de la province comme un souverain indépendant. L'ascendant moral acquis par M. de Lagrée sur un homme placé dans de telles circonstances, et dont l'énergique volonté avait tout soumis autour de lui, n'en restait que plus extraordinaire. Sa visite fut très courte et il prévint le chef de la mission française qu'il allait immédiatement retourner aux avant-postes, afin de le dispenser de lui rendre sa visite; des affiches avaient été apposées par ses soins sur les murs d'enceinte de notre pagode et menaçaient de mort tous ceux qui oseraient importuner les étrangers. Il tint, du reste, à se montrer à notre égard d'une munificence orientale. Tous les indigènes qui nous approchaient de près ou de loin reçurent des marques de sa générosité. Les soldats d'escorte qui étaient venus de Yuen-kiang eurent de l'argent et des habits. On distribua à tout le personnel de l'expédition de grandes

plaques d'argent, sorte de décoration qu'il avait coutume de donner à ses soldats, et sur lesquelles étaient inscrits son nom et le mot « récompense »;



Léang ta-jen. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie.

elles étaient destinées, nous fit-il dire, à nous préserver des mauvais sorts. Nous eûmes aussi, le jour de notre départ, toutes les peines du monde à refuser vingt habillements complets, dont quelques-uns fort riches, qu'il offrait à nous et à notre suite.

Il était très regrettable que l'état de la contrée ne nous permît pas de pousser notre reconnaissance plus à l'est : on nous signalait à Mong-tse, ville située à trois jours de marche de Lin-ngan, des mines d'argent et de plomb. De ce point on se trouve à 200 li de Mang-ko, grand marché chinois situé sur les bords du Ho-ti kiang. C'est là que ce fleuve, d'après les renseignements que j'avais recueillis dans mon excursion, commence à devenir navigable[1]. En aval de Mang-ko, on rencontre la ville de Lao-kay, qui est en plein pays annamite, à douze jours de marche de la capitale du Tong king[2]. De nombreuses mines d'or, d'argent et de cuivre existent dans la province chinoise de Kai-koa, que traverse une grande rivière, le Nan-si ho, affluent du Song Coï, nom annamite du fleuve du Tong King[3].

Mang-ko paraît être le centre d'un commerce très actif. Les gens de Canton, qui s'y rendent en traversant le Kouang-si et la partie nord du Tong King, y apportent des laines, des cotonnades, des soieries, et remportent en échange le coton et le thé que produisent les Pa-y des environs et les Thaï de la vallée du Nam Hou. La plupart des soies que consomme le sud du Yun-nan y arrivent par cette voie, et le courant commercial du fleuve Bleu et du Sé-tchouen ne commence à l'emporter sur l'exportation cantonnaise que beaucoup plus au nord. Les Chinois de Lin-ngan amènent à Mang-ko des thés venus par la route de Pou-eul.

Avant la guerre des Mahométans, les mandarins du Yun-nan faisaient apporter de Tong-tchouen à Sin Kay, marché annamite qui se trouve sur le Song Coï en aval et à peu de distance de Mang-ko, de l'étain et du zinc, dont on se sert en Annam pour la fabrication de la monnaie nationale ; on échangeait ces métaux contre de l'argent au titre de huit dixièmes, que l'on achevait de purifier dans le Yun-nan. Il n'était point permis aux Annamites d'entrer sur le territoire chinois et, en réalité, nous ne pûmes découvrir

1. Ces renseignements furent communiqués à M. Dupuis lors du passage de la Commission à Han-kéou. A l'appui de cette assertion nous reproduisons une partie de la lettre écrite par M. le Dr Joubert à Francis Garnier au mois de janvier 1872, époque à laquelle la Commission du Mékong était considérée comme ayant la première signalé la nouvelle route commerciale du fleuve du Tong King.

« Caen, le 2 janvier 1872.

« Mon cher Garnier,

« Je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous entreteniez la Société de géographie du voyage de M. Dupuis. Ce voyage n'est que la conséquence de celui que nous avons fait et *il ne s'est accompli que sur nos indications*. Quand nous passâmes à Han-kéou, je parlai à M. Dupuis, mon compatriote, de la possibilité d'un commerce important d'armes et autres produits européens avec le Yun-nan et je lui indiquai, *d'après votre appréciation*, la route par la rivière du Tong King, comme plus courte et plus facile, et en outre je le mis en relations avec Jang tajen,... etc.

« JOUBERT. »

2. C'est-à-dire d'Hanoï.

3. Fleuve Rouge.



pendant tout notre séjour le long des frontières aucun sujet de Tu Duc. Une large bande de terrain habitée par les tribus sauvages, Pa-y ou Lolos, paraît s'interposer de ce côté entre la Chine et l'An-nam. Les troubles et les révoltes qui ont accumulé les ruines et la misère dans les provinces méridionales du Céleste-Empire sont venus compliquer encore la situation politique de cette intéressante contrée. Les Cantonnais, en possession depuis longtemps du commerce de Mang-ko, n'ont pas tardé à se porter en masse vers ce pays riche, fertile et tranquille, où ils peuvent échapper aux bouleversements incessants dont leur province est le théâtre. Depuis quelques années, un chef cantonnais s'est établi avec une nombreuse colonie de ses compatriotes à Lao-kay, s'est proclamé indépendant et vit des revenus considérables de la douane qu'il a installée sur le fleuve.

Il y avait donc là à étudier une question commerciale d'un grand avenir et d'un intérêt exclusivement français, puisque le Tong King se trouve directement placé sous notre influence politique par suite des traités qui nous lient à la cour de Hué [1].

La pacification du Yun-nan rendra à ces belles contrées la vie commerciale et la richesse que leur assurent leurs produits si variés et si précieux et le débouché si facile et si économique que leur offre le fleuve du Tong King. Si une politique jalouse et exclusive a su détourner jusqu'à présent de leur écoulement naturel vers la mer les denrées qui vont chercher à Canton ou à Shang-haï un marché éloigné et onéreux, il nous appartient d'user de notre influence auprès des cours de Pékin et de Hué pour faire cesser cet état de choses et pour plaider la cause de ces intéressantes populations. Notre colonie de Cochinchine est légitimement appelée, par la force même des choses, à recueillir l'héritage de Canton, et Saïgon, qu'un cabotage actif relie aux embouchures du fleuve du Tong King, offrira aux produits du Yun-nan et de l'Indo-Chine septentrionale un marché plus avantageux et un point de chargement mieux situé pour leur échange contre des marchandises européennes [2].

Malheureusement le manque d'interprètes, et par suite la difficulté de recueillir des renseignements plus précis et plus complets, empêchèrent M. de Lagrée de pousser ses investigations de ce côté aussi loin qu'il eût été nécessaire [3].

1. Voy. dans le *Bulletin de la Société de géographie* du mois de février 1872 l'étude publiée par Francis Garnier sur « les nouvelles routes de commerce avec la Chine ».

2. Pour bien se rendre compte de la valeur de ces considérations et de leur caractère quasi prophétique, il ne faut pas oublier qu'elles ont été écrites en 1868 et publiées en 1871.

3. Il n'est pas inutile de remarquer que Francis Garnier, obéissant aux convenances hiérarchiques et faisant une fois de plus preuve de déférence envers la mémoire de M. de Lagrée, attribue

Aux environs immédiats de Lin-ngan nous visitâmes un gisement de lignite, dont l'exploitation est assez active. Ce combustible est d'un emploi général; la plaine de Lin-ngan est entièrement déboisée, et le peu de bois que l'on brûle y est apporté de fort loin par les sauvages. L'extraction du lignite se fait au moyen de deux puits verticaux, d'une profondeur de 16 à 17 mètres; ils donnent accès à des galeries horizontales d'un grand développement, pratiquées à l'intérieur de la couche combustible, qui paraît avoir une épaisseur variant de 1 mètre à 50 centimètres. L'exploitation est monopolisée par l'administration chinoise. De nombreuses voitures se pressent autour des puits et attendent leur tour de chargement. On paye sur les lieux mêmes. Ces voitures, les premières que nous eussions rencontrées depuis bien longtemps, sont de petits chariots fort bas, portés sur deux roues pleines et traînés par un bœuf ou un buffle. On fabrique également à Lin-ngan ce papier commun dont on fait en Chine une si grande consommation en guise d'allumettes. Duhalde cite le miel et la cire parmi les productions importantes de la contrée.

Nous partîmes de Lin-ngan le 9 décembre. La plaine que nous traversâmes en remontant la rivière présente une immense étendue, toute ma-

ici à son chef seul tout le mérite d'investigations dont il avait lui-même été l'instrument et dont l'honneur lui revenait pour la plus grande part. Il suffit d'ailleurs de citer le passage du rapport adressé à cette époque au gouverneur de la Cochinchine par M. de Lagrée pour apprécier comme il convient la part de chacun dans une aussi importante découverte.

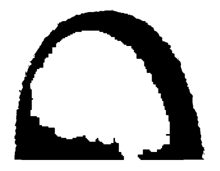
« 6 janvier 1868.

« Une question de la plus haute importance se présentait ici : où commence la navigabilité du Song Coï? Peut-il servir de voie de communication commerciale entre le Tong King et le Yunnan ? Afin de résoudre cette question, pendant que la Commission se dirigeait directement sur Lin-ngan, j'envoyai M. Garnier en exploration sur la rivière, avec ordre de prendre des informations et de nous rejoindre à Lin-ngan. Par suite du mauvais vouloir des populations, cet officier n'a pu descendre que jusqu'à une distance de quarante milles; mais les renseignements qu'il a pris et ceux que j'ai recueillis moi-même *nous suffisent.* A six journées du S.-S.-E. de Lin-ngan se trouve le marché renommé de Mang Kho à partir duquel le Song Coï *est navigable jusqu'à la mer.* A ce marché, qui est encore sur le territoire de Yun-nan, et à quelques autres situés en aval, sur la terre tongkinoise, affluent des Laotiens, des habitants du Kouang-si et du Yun-nan, des indigènes des montagnes et des Chinois de Canton, qui y apportent par la voie de mer des marchandises européennes. *L'affirmation de cette route sera sans doute l'un des plus utiles résultats de notre voyage.....* » « De Lagrée. »

Nous citons le texte de ce rapport tel qu'il existe dans la dépêche officielle, mais du vivant de Francis Garnier nous avons eu sous les yeux le petit registre de la correspondance avec le gouverneur de la Cochinchine, où se trouvait la minute même du rapport, écrite de la main de M. de Lagrée, et nous avons pris une copie minutieuse de cette pièce. Elle renfermait plusieurs corrections, et le rédacteur avait quelquefois atténué sa pensée première en la raturant et en remplaçant une affirmation sans restriction par une allégation moins formelle.

Ainsi par exemple au lieu d'écrire : « mais les renseignements qu'il a pris et ceux que j'ai recueillis moi-même *nous suffisent* », M. de Lagrée avait écrit : « *nous suffisent pour résoudre la question posée.* » Or la question était précisément de savoir si le Ho-ti kiang, ou le Song Coï, pouvait servir de voie de communication entre le Yun-nan et la mer.

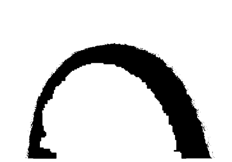
Il nous a paru qu'il y avait là une nuance qui méritait d'être signalée. M. de Lagrée a craint sans doute d'être trop affirmatif, mais au fond et de son premier mouvement il croyait la question résolue.



melonnée de collines et couverte de tombeaux. Les ponts, les portiques de marbre, les quelques bouquets d'arbres qui s'élèvent auprès des pagodes évoquent comme un vague souvenir de la campagne de Rome. Ce qui frappe le plus, après cette physionomie singulière du paysage, ce sont les gigantesques travaux exécutés par les habitants pour préserver leurs champs des cailloux que charrient les torrents ; ceux-ci ont été endigués, sur tout leur parcours dans la plaine, entre deux énormes murailles de pierres sèches ; chaque génération élève ces murailles d'une assise ou deux, afin de suivre l'exhaussement progressif que subit le lit du torrent après chaque saison pluvieuse ; les galets que les eaux entraînent à cette époque, ainsi retenus dans d'étroites limites, s'accumulent rapidement. Aujourd'hui, tous ces cours d'eau sont comme suspendus au-dessus de la plaine et leur élévation facilite l'irrigation des rizières avoisinantes. En quelques endroits, les talus des rizières sont eux-mêmes construits en pierre. On ne saurait s'empêcher d'admirer tant d'ingéniosité et de prévoyance, et l'on regrette de ne pas les retrouver à un égal degré dans des pays plus civilisés. Quiconque en France a traversé la vallée du Rhône est resté frappé d'étonnement à la vue de l'immense quantité de terrain que stérilisent les cailloux arrachés des pentes des Alpes ou des Cévennes par les affluents de ce fleuve. La plaine de la Crau est un attristant exemple de notre impuissance à égaler l'agriculture chinoise. Si, comme les Chinois, nous savions endiguer nos rivières, nous ne verrions pas leur lit occuper une surface centuple de celle qui est nécessaire, et des avalanches de cailloux détruire nos moissons sur d'immenses espaces, comme il arrive parfois dans le Gard ou dans l'Ardèche.



Champ de tombeaux à Lin-ngan. — Dessin de E. Théroud,
d'après un croquis de M. Delaporte.





Assaut de la pagode de Tong-haï. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie.

CHAPITRE XVII

Ché-pin et son lac. — Mines de fer. — Tong-haï. — Les premières neiges. — Kiang-tchouen et le lac de Tchin-kiang. — Historique de la rébellion mahométane. — La plaine, le lac et la ville de Yun-nan. — Rencontre de compatriotes. — Mà ta-jen. — Arrivée d'une lettre de l'ambassadeur de France à Pékin. — Commerce et richesses métallurgiques du Yun-nan. — Effets de la culture du pavot. — La pagode du roi Ou.

Une heure après notre départ de Lin-ngan, deux cavaliers nous rejoignirent au galop et nous annoncèrent de la part de Léang ta-jen que le malheureux qui avait jeté une pierre dans notre logement et qui avait été mis à la cangue auprès d'une porte de la ville venait d'être décapité. On nous avait prévenus que tel serait son sort. Nous n'avions pu y croire, et cette incrédulité avait été la cause de la perte du coupable. M. de Lagrée, qui avait le cœur extrêmement bon, aurait sans doute demandé et obtenu sa grâce, s'il avait pensé que la peine capitale lui fût réservée.

Nous arrivâmes dans l'après-midi sur les bords du lac à l'extrémité duquel s'élève la ville de Ché-pin. Ce lac a environ 14 kilomètres de longueur et sa direction générale est l'est-sud-est. Nous nous embarquâmes dans une grande chaloupe, pendant qu'une partie de nos porteurs continuaient leur

route par terre et suivaient la rive nord du lac, que nous côtoyions à peu de distance. Une ligne continue de montagnes entoure le lac de toute part et forme dans le sud une série de golfes où la nappe d'azur se prolonge en lointaines perspectives. Les croupes nues et rougeâtres des promontoires qui découpent la rive méridionale sont sillonnées de routes qui indiquent un pays peuplé. Au bout de trois heures de navigation, nous arrivâmes à Ché-pin. C'était jour de grand marché. Une quantité innombrable de barques sillonnaient dans tous les sens les eaux du lac, et ramenaient à leurs villages les sauvages des environs venus à la ville pour vendre leurs denrées. De ce côté, les rives du lac sont cultivées en rizières. La patience et l'industrie des agriculteurs ont conquis sur les eaux une étendue considérable de terre limoneuse, et la surface inondée des rizières, sillonnée de minces talus, vient insensiblement se marier et se confondre avec le calme miroir du lac. De longues chaussées, qui s'avancent perpendiculairement aux rives, fournissent un point de débarquement commode aux marchandises et aux voyageurs. Près de leur extrémité, deux petites îles couvertes de verdure surgissent de l'eau où elles mirent les toits courbes et les clochetons élancés des pagodes qui les couronnent. Coquettement assise sur les bords du lac, Ché-pin arrondit autour de ses maisons pressées sa blanche enceinte de pierre. Derrière la ville s'étend une vaste plaine admirablement cultivée.

L'intérieur de Ché-pin présente un aspect plus confortable que les villes que nous avons visitées jusqu'à présent ; on n'y trouve ni ruines ni maisons abandonnées, et les pittoresques costumes des populations mixtes qui habitent son voisinage donnent une physionomie brillante et originale à ses rues. Celles-ci sont entièrement pavées en marbre. Aux races Lolo et Pa-y, que j'ai déjà décrites, se joignent ici quelques sauvages petits et noirs appelés Poula, qui paraissent originaires du territoire de Yuen-kiang.

Je remarquai au marché de Ché-pin : du fer qui venait de mines situées à peu de distance dans le nord et qui se vendait environ trois sous la livre ; des poteries venant de Ning-tchéou et qui remplissaient d'immenses magasins ; du soufre venant d'Ho-mi tchéou, ville située à l'est de Lin-ngan ; du thé venant de Pou-eul, qui se vend par paquets de six cercles pesant environ 3 livres et demie, et valant de 4 à 5 francs. Le sel vaut 80 centimes les 10 livres et vient, paraît-il, en partie de Mang-ko, et par conséquent du Tong King ; le coton est apporté par les sauvages et se vend de 200 à 280 francs le picul[1]. Le riz est à bon marché et ne vaut guère que 2 sous la livre. Je ne puis m'empêcher de comparer encore ici

1. 60 kilogrammes environ.

les solides campagnardes qui passent dans les rues à ces pauvres Chinoises à la figure peinte, à la coiffure haute et raide, et qui, malgré leurs parures de fête, ressemblent à des invalides à jambes de bois. Dire que presque tout le beau sexe est ainsi martyrisé et estropié dans une nation de 400 millions d'âmes !

A quelque distance de la porte nord de la ville est une source qui dégage de l'acide carbonique. Les habitants, qui n'en font d'ailleurs aucun usage, l'ont enfermée dans une pagode fort ancienne, au milieu de laquelle on a fait à l'eau mystérieuse un beau bassin de marbre. Du petit pont jeté sur le bassin, on voit bouillonner les bulles de gaz au milieu de la mousse qui recouvre les eaux croupissantes.

Nous quittâmes Ché-pin le 11 décembre. Après la visite qu'avait cru devoir nous faire Léang ta-jen, tous ses subordonnés étaient tenus de nous rendre les plus grands honneurs. Le mandarin de Ché-pin nous devança de bonne heure dans la plaine que nous devions traverser, et, au milieu de ses troupes sous les armes, nous adressa, en grande cérémonie, ses souhaits d'heureux voyage. Nous nous dirigeâmes droit au nord, dans la direction de Yun-nan, et nous ne tardâmes pas à quitter la plaine pour chevaucher au travers de hauteurs inégales et de gorges étroites encombrées de cailloux. Les schistes calcaires dont toutes ces montagnes sont formées se brisent avec une facilité extraordinaire et sont entraînés par les pluies le long des pentes sur lesquelles ne les retient aucune végétation. On marche partout sur un océan de pierres. Le 12, nous fîmes halte dans un petit vallon qu'arrose un mince filet d'eau ; nous visitâmes là deux ou trois forges qui traitent un minerai de fer très riche, que l'on extrait à peu de distance. Le mode de traitement est assez primitif. Je n'ai à signaler qu'un soufflet hydraulique que fait mouvoir une roue horizontale frappée par une chute d'eau. On trouve le même moteur employé, avec des dimensions plus considérables, pour le décorticage du riz. Sur toute notre route nous rencontrions des détachements des troupes de Léang ta-jen qui, prévenues de notre passage, venaient à notre rencontre ou nous escortaient le matin.

La végétation avait perdu tout caractère tropical, et de grands cyprès donnaient au paysage une physionomie alpestre. Le 13, nous visitâmes, au village de Lou-nang, une sorte d'usine où l'on fabriquait ces chaudières en fonte que l'on trouve dans toutes les cuisines du Céleste-Empire, et ces bassines en fer qui servent spécialement à la préparation du sel. On les coule dans des moules en terre composés de deux parties, qui laissent entre elles un vide égal à l'épaisseur de métal que doit avoir la paroi de la chaudière. La pièce est moulée renversée, et la coulée se fait par un orifice qui

correspond au fond de la bassine. Le moule supérieur est percé de trous, pour laisser s'échapper la vapeur produite par le contact de la fonte brûlante sur les parois humides du moule ; l'intérieur est enduit d'une espèce d'huile bitumineuse, destinée à empêcher l'adhérence du métal. C'est, à peu de chose près, le procédé européen.

Nous couchâmes le soir à Nga-pou-tchiong, grand village situé sur les bords d'une rivière qui appartient au bassin du fleuve de Canton. Nous quittions, pour ne plus y revenir, le bassin du fleuve du Tong King[1]. A partir de ce point, la population revêt une physionomie plus nettement chinoise. Les villages lolos disparaissent, et les maisons à terrasse font place aux toits courbes et aigus.

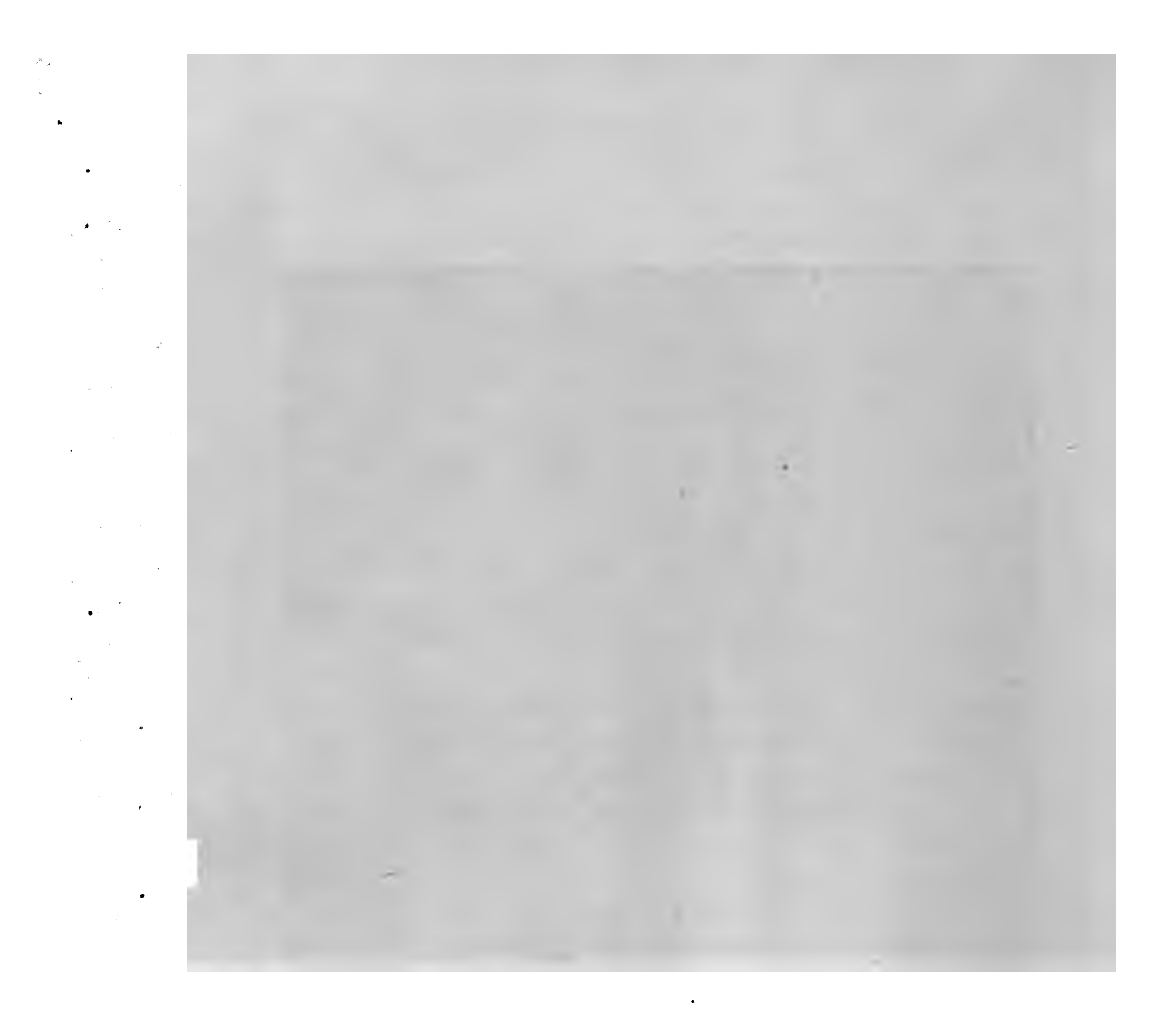
Le 14, après avoir cheminé quelque temps sur des hauteurs arides couvertes de tombeaux, nous aperçûmes à nos pieds la ville de Tong-haï, construite sur les bords d'un lac plus étendu mais moins pittoresque que de celui Ché-pin et qui se prolongeait à perte de vue dans la direction du nord-nord-est. De riches cultures, parmi lesquelles dominaient celles du pavot et du tabac, couvraient ses rives et s'avançaient souvent fort loin dans ses eaux. Ces conquêtes de l'agriculture sur les bas-fonds du lac le faisaient ressembler en certains points à une mare ; mais cette plaine paraît si riche, les villages s'y pressent si nombreux, les cultures sont tellement soignées et d'un si riant aspect, qu'on ne regrette point ces légères imperfections perdues dans l'ensemble d'un admirable paysage.

Les autorités et une partie de la garnison de la ville nous attendaient aux portes, au milieu d'un immense concours de peuple. On nous conduisit en grande pompe à une pagode située dans l'intérieur de l'enceinte ; mais les hautes murailles qui entouraient de tous côtés notre nouveau domicile nous isolaient trop de la foule pour que celle-ci y trouvât son compte. Elle ne tarda pas à se ruer à nos portes ; personne ne put entrer ni sortir sans qu'un îlot de curieux se précipitât dans les cours et nous rendît tout travail impossible. Sur nos réclamations, une garde nombreuse fut installée devant notre logement ; les curieux ne purent même plus s'aventurer à regarder par nos portes quand elles s'entre-bâillaient, sans recevoir des volées de coups de bâton. La foule s'exaspéra et tenta d'escalader les murs. Les maisons voisines furent prises d'assaut, et leurs toits servirent d'ouvrages avancés pour parvenir jusqu'à nous. Il fallut recourir aux grands moyens. Des soldats montèrent sur nos toits et repoussèrent les envahisseurs à coups de lance ; dans les cours, les fusils furent chargés et les

1. M. de Lagrée, après avoir eu un moment la pensée de revenir par l'est, adopta l'avis de Francis Garnier et, conformément aux instructions officielles, se dirigea vers le nord. Voy. la note p. 269.



Ville et lac de Tong-haï. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Delaporte.



mèches allumées. Je doute cependant que ces menaçants préparatifs eussent produit tout l'effet désirable, si l'on n'eût vu, derrière notre garde chinoise, nos Annamites et nos Tagals mettre au bout de leurs carabines leurs sabres-baïonnettes. La forme étrange, l'aspect étincelant de cette arme inconnue, l'air résolu de ceux qui la maniaient, firent une vive et salutaire impression, et, à la nuit tombante, les habitants de Tong-haï nous laissèrent goûter un repos dont nous avions si grand besoin.

Le lendemain, M. de Lagrée alla rendre visite au Tché hien ou sous-préfet de la ville, autorité civile fort effacée par la présence du mandarin militaire qui représentait Léang ta-jen à Tong-haï. Le sous-préfet se plaignit amèrement au commandant français des exigences et des brutalités du délégué de Léang ta-jen. Si, à tout prendre, on aime mieux la férule des acolytes de ce farouche ennemi des Mahométans que celle des Koui-tse eux-mêmes, les uns et les autres sont regardés comme des ennemis qu'il faut supporter et nourrir.

De son côté, M. Delaporte gravit les hauteurs qui dominent la ville afin de mieux embrasser le panorama du lac. Arrivé au point qui lui sembla le plus favorable, il s'installa au pied d'un arbre pour dessiner. Il avait eu soin de se placer au sommet d'une pente extrêmement rapide, afin de n'être pas entouré par les curieux qui le suivaient obstinément depuis sa sortie de la pagode. Ceux-ci s'entassèrent derrière l'artiste; mais, en raison de l'emplacement qu'il avait choisi et de la dimension de l'arbre qui lui servait de dossier, un bien petit nombre dans la foule pouvaient suivre la marche de son crayon sur le papier. Leurs voisins trouvèrent que ces favorisés du sort abusaient de leur situation et gardaient trop longtemps leur place; ils leur rappelèrent, mais en vain, ce qu'ils devaient à leurs compagnons de curiosité. Les murmures allèrent en grossissant et se transformèrent en injures, qui ne suffirent pas à faire quitter la place à des gens qui l'avaient conquise à la force des poignets; il fallut donc user envers eux de moyens semblables. Ils répondirent par des coups de couteau. Des deux côtés on dégaina et la lutte s'engagea sanglante. Quelques-uns des combattants dégringolèrent sur la pente rapide qui s'étendait aux pieds du dessinateur. Celui-ci essayait d'intimider les plus hardis avec son revolver et de déplacer le théâtre d'une lutte dans laquelle il pouvait être compromis. L'arrivée de MM. Joubert et de Carné l'aida heureusement à se dégager de cette bagarre. On ignore le plus souvent au prix de quelles fatigues et de quels dangers les explorateurs rapportent des pays lointains des renseignements qu'il paraît de prime abord si facile d'obtenir. Pour un artiste, un dessin d'après nature est sans doute une occupation agréable, presque une distrac-

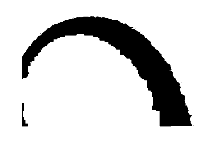
tion. Mais que dire de ceux qu'il a fallu faire le revolver au poing?

Il y avait en ce moment à Tong-haï une grande agglomération de troupes. Dans le voisinage de cette ville, et couronnant l'une des montagnes qui entourent le lac, se trouvait un camp retranché où deux ou trois milliers de Mahométans résistaient depuis plusieurs mois à toutes les attaques de Léang ta-jen. Chaque fois qu'on leur laissait quelque répit, ils dévastaient la contrée et exaspéraient par ces défis continuels la population et les impériaux. Au moment même où j'écris ces lignes[1], je ne sais si ce camp de Toung-kao ne résiste pas encore aux efforts du vice-roi du Yun-nan. Attaqués avec vigueur vers la fin de 1870 et investis de façon à ne pouvoir renouveler leurs vivres, ces forcenés, montrant un héroïsme digne d'une meilleure cause, chassèrent de leurs retranchements leurs femmes et leurs enfants, comme autant de bouches inutiles, et refusèrent les capitulations honorables qui leur étaient offertes. Atteints à grande distance par la nouvelle artillerie que le vice-roi avait fait acheter en France, et un instant déconcertés par les explosions des obus, ils apprirent bien vite à s'en garantir en creusant des casemates. La famine seule aura raison de cette invincible opiniâtreté; le jour où les Chinois pénétreront à Toung-kao, ils n'y trouveront probablement plus que des cadavres.

Nous quittâmes Tong-haï le 16 décembre, par un temps de neige qui dura toute la journée. C'était la première fois, depuis six ans, que je voyais la terre couverte de cet éclatant manteau. Malgré la nouveauté et le piquant de ce paysage, nous étions trop brusquement surpris par le froid et trop peu vêtus pour ne pas trouver l'épreuve un peu dure. Nos pauvres Annamites, auxquels ce spectacle était absolument inconnu, le trouvèrent charmant pendant le premier quart d'heure, et s'extasièrent devant ces légers flocons blancs qui tombaient lentement et sans bruit, et venaient se poser comme à regret sur leurs épaules. Mais leurs pieds nus et leurs mains bleuies par le froid ne tardèrent pas à refuser tout service, et je ne pouvais me défendre d'un sentiment de vive pitié en voyant les larmes que leur arrachait la souffrance se geler sur leurs joues pâlies. Cette journée de marche fut pour eux et pour nous-mêmes une des plus pénibles du voyage. Nos longues barbes étaient hérissées de glaçons, et boussole, crayon et papier s'échappaient de mes doigts engourdis[2].

Nous longions la rive est du lac; la route, bien empierrée, desservait de nombreux villages, tous chinois, dont les habitants paraissaient fort mal disposés pour notre escorte et nos porteurs. Les soldats de Léang ta-jen sem-

1. En 1871.
2. Voy. p. 539, 611 et 612.



blaient rabattre ici de leurs allures insolentes, et nous disaient tout bas que les gens du pays aimaient les Koui-tse plus que de raison. Nous rencontrâmes à mi-route une rivière d'un aspect régulier comme celui d'un canal et d'un courant assez rapide, par laquelle se déchargeaient les eaux du lac[1]. Nous nous arrêtâmes le soir à l'entrée d'un village situé dans une gorge étroite, près du col de la petite chaîne qui ferme au nord le bassin du lac. Nous eûmes toutes les peines du monde à nous procurer le bois nécessaire pour réchauffer nos membres raidis. L'escorte de soldats de Léang ta-jen



Départ de Tong-haï. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

était évidemment mal vue des habitants et nous rendait impopulaires. Aussi nous empressâmes-nous de la congédier.

Nous continuâmes le lendemain notre route par un beau soleil, impuissant à fondre la couche de neige qui recouvrait le sol, les maisons et les arbres. En voyant les têtes sveltes de quelques palmiers [2] et la verdure persistante des grands arbres diaprer ce blanc linceul, on aurait pu croire à une erreur de la nature. Le feuillage rouge des sumacs, les taches noires que formaient les rochers à pic sur le flanc des montagnes, donnaient au paysage un aspect bariolé et vraiment original. Le thermomètre marquait au lever du

1. Voy. p. 519.
2. C'est le *Chamærops*. Les habitants de la Chine utilisent les fibres que contient la gaine des feuilles, et les montagnards se servent de celles-ci comme de manteaux pour s'abriter de la pluie. Ce palmier, qui est, en même temps qu'un arbre utile, un arbre d'ornement du plus gracieux effet, a été récemment introduit dans le Midi de la France. (*Note de l'auteur.*)

soleil un degré au-dessous de zéro, et de légères plaques de glace flottaient à la surface des ruisseaux et des étangs. A dix heures du matin, le lac de Kiang-tchouen nous apparut, encadrant sa nappe d'azur entre des montagnes couvertes de neige. Ses bords ne sont ni moins peuplés ni moins cultivés que ceux du lac de Tong-haï. Les pentes rougeâtres qui viennent mourir sur les bords de l'eau sont couvertes de plantations de fèves; mais les hauteurs qui dominent le lac sont arides et désertes, et l'on n'y trouve guère que des rhododendrons. Une bonne route longe la rive est; elle est souvent taillée en corniche dans le roc des collines qui viennent effleurer l'eau de leurs pieds abrupts, et défendue par des jetées en pierre contre l'action destructive de la faible houle du lac. A peu de distance de l'extrémité du lac sort un bras de rivière, très court, mais large et profond, qui traverse la petite chaîne longeant la rive, et déverse les eaux dans un second lac d'une dimension beaucoup plus considérable. C'est le lac de Fou-hien : ses bords ont un aspect grandiose et sauvage; l'œil ne peut en distinguer le rivage septentrional, où s'élève l'importante ville de Tchin-kiang. En passant du bassin du lac de Tong-haï dans celui du lac de Kiang-tchouen, nous avions laissé sur notre droite, à peu de distance, la ville de Ning-tchéou, célèbre par ses poteries et par les mines de cuivre situées dans son voisinage.

Kiang-tchouen est une ville petite et sale, que les Koui-tse ont brûlée il y a trois ans, mais qui s'est relevée de ses ruines, grâce à cette patiente persévérance et à cette indomptable énergie qui sont les plus précieuses qualités de la race chinoise. Nous y reçûmes un accueil moins bruyant, moins solennel, mais plus confortable et plus cordial qu'à Tong-haï. Le sous-préfet de la ville nous logea dans un yamen attenant à sa résidence, et nous pûmes, pendant deux jours, nous chauffer tout à notre aise, sans avoir rien à craindre des importuns. Ce fut de ce point que M. de Lagrée adressa à la première autorité civile du Yun-nan, Song ta-jen, et au premier mandarin militaire de la province, Mâ ta-jen, deux lettres destinées à leur annoncer notre arrivée.

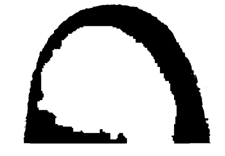
Song ta-jen, vice-roi intérimaire, avait remplacé l'année précédente le vice-roi Lao, mort le 22 février 1866; il attendait qu'un titulaire fût officiellement désigné par Pékin à la dignité vacante; cette nomination avait eu lieu, disait-on, mais le nouvel élu, peu soucieux de prendre la direction des affaires dans un moment aussi critique, s'attardait dans le Sé-tchouen sous divers prétextes.

Mâ ta-jen était un soldat de fortune, dont le vrai nom était Mâ-hien [1];

1. C'est de ce maréchal Mâ (Mâ *ti-taï*) que M. Dupuis a été l'agent en France. Au moment du



Lac de Kiang-tchouen. — Dessin de A. Herst, d'après un croquis de M. Delaporte.



il vendait du sucre d'orge lorsque éclata, en 1856, la révolte des Mahométans. Il convient de donner rapidement ici un aperçu des causes et des principales phases de cette guerre.

Les révoltes qui, pendant les trente dernières années, sont venues ébranler la puissance de la dynastie tartare n'ont pas tardé à avoir leur contre-coup dans le Yun-nan, où les Mahométans sont influents et nombreux. Encouragés par l'exemple de leurs coreligionnaires du Chen-si, ils voulurent s'attribuer un rôle prépondérant et ils affichèrent des prétentions intolérables. En 1856, ils provoquèrent à Yun-nan une sédition à la faveur de laquelle ils pillèrent la ville. Les hauts fonctionnaires chinois, après en avoir référé à Pékin, résolurent de se débarrasser d'eux par un massacre général. Le gouverneur de Ho-kin, ville située entre Li-kiang et Ta-ly, s'était acquis une certaine réputation en combattant les Thaï-ping dans le Kouang-si; il fut chargé de donner le signal de cette sanglante exécution. Il réunit tous les vagabonds et les gens sans aveu du pays, leur fournit des armes, et, au jour fixé, les précipita sur les Mahométans, dont un millier environ furent exterminés. D'autres massacres eurent lieu en même temps sur différents points de la province. Les Koui-tse, qui depuis longtemps s'organisaient pour la résistance, se soulevèrent à la voix d'un simple bachelier de Mong-hoa, nommé Tou-uen-sié, orphelin chinois qui avait été adopté en bas âge par un Mahométan. Sa petite armée, qui ne se composait d'abord que de 40 sectaires, s'accrut bien vite des Musulmans échappés au massacre de Ho-kin et de ceux que la crainte d'un sort semblable faisait fuir de Yong-pé et des autres villes du voisinage. Tou-uen-sié alla avec 600 hommes attaquer Ta-ly, la seconde ville de la province du Yun-nan, que son admirable position stratégique et commerciale désignait au choix des révoltés. La ville, occupée par une garnison de 4000 hommes, composée en partie de Mahométans, se laissa prendre sans résistance (avril 1857). Le gouverneur de Ho-kin vint immédiatement en faire le siège; mais ses troupes, qui comptaient plus de pillards et d'assassins que de soldats, furent mises en déroute. Les Mahométans marchèrent aussitôt sur Yun-nan, la capitale de la province, dont ils s'emparèrent; le vice-roi, nommé Pang, réussit peu après à les en chasser; mais un ardent sectaire qui avait fait autrefois le voyage de la Mecque et qui avait reçu de ses coreligionnaires le titre de Lao-papa, fomenta peu après de nouveaux troubles à la faveur desquels le vice-roi fut assassiné et Lao-

siège de Ta-ly où M. Dupuis était déjà le fournisseur d'armes de Mà, et celui-ci lui avait donné des soldats de sa garde pour protéger ses opérations commerciales à travers le Tong King. Voy. le livre si intéressant et si consciencieux de M. Hippolyte Gautier : *les Français au Tonkin*, p. 80 et 102.

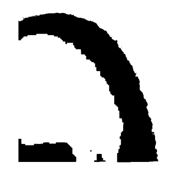
papa proclamé empereur. Ce fut alors que Mâ-hien, qui s'était distingué à plusieurs reprises dans les combats contre les Mahométans, prit le commandement des troupes chinoises, pénétra dans Yun-nan, où il installa Lao ta-jen, nommé vice-roi en remplacement de Pang, et fit rentrer dans l'ombre Lao-papa, ce souverain d'un jour (1861). Nommé *ti-taï*, c'est-à-dire général en chef de toutes les troupes de la province, Mâ ta-jen essaya de rétablir partout l'autorité de Pékin; mais, dans le sud de la province, Léang ta-jen se refusa toujours à obéir à ses ordres, et les troupes de ces deux rivaux en vinrent aux mains près de Kouang-si tchéou. Mâ ta-jen fut même un instant retenu prisonnier dans Lin-ngan, où il était venu pour faire reconnaître un commandant militaire nommé par Pékin, et il dut recourir à la prière pour obtenir sa liberté. C'est à son retour de Lin-ngan qu'il chassa les Mahométans de Yun-nan.

Profitant de ces discordes, les Mahométans ont repris leur œuvre de conquête, et, après s'être solidement fortifiés dans Ta-ly, devenue leur capitale, ils ont avancé lentement, mais sûrement, consolidant leur autorité dans les pays annexés avant de faire de nouvelles entreprises, enrôlant de gré ou de force les populations dans leurs armées, et ayant la précaution de faire combattre toujours loin de leur pays d'origine les soldats ainsi levés. Aussi la partie chinoise de l'armée mahométane, de beaucoup la plus nombreuse, pille, vole, brûle et ravage sans scrupule.

Tou-uen-sié, resté chef des révoltés, avait pris le titre de roi le premier jour de l'année chinoise (5 février 1867) [1].

Au moment où nous séjournions à Kiang-tchouen, la ville de Tchou-hiong était investie par les Mahométans ; Sin-hing, située à l'ouest et à peu de distance de Kiang-tchouen, était entre leurs mains. Nous apprenions à chaque instant les progrès que faisaient leurs armées. Elles n'étaient plus qu'à 11 lieues au nord et à 9 lieues à l'ouest de Yun-nan. Le gouvernement de Pékin ne paraissait guère se préoccuper d'une province qui depuis dix ans ne lui avait payé aucun impôt, et il s'en remettait à l'énergie du Mâ ti-taï et à l'habileté du Tsen fan-taï, grand trésorier de la province,

1. On verra plus loin que Francis Garnier, à la tête de la Commission du Mékong, réussit à pénétrer à Ta-ly fou au mois de janvier 1868, et que nos explorateurs y coururent de grands dangers. Plus tard, en 1873, à l'époque où Mâ ta-jen assiégeait encore cette ville, Francis Garnier, revenu en Chine avec l'intention de pénétrer au Tibet, voulait faire de Ta-ly sa première étape et devenir momentanément l'auxiliaire du *ti-taï*. Le vice-amiral Dupré, gouverneur de la Cochinchine, qui se rendait bien compte du prestige qu'une semblable intervention donnerait à l'influence française et des facilités qu'elle assurerait aux projets de voyage de Francis Garnier, devait lui fournir deux canonnières démontables, destinées à être mises à flot sur le lac de Ta-ly et portant chacune un obusier de marine dont les feux auraient suffi à réduire la capitale du nouveau royaume musulman. (Voy. dans le livre posthume *De Paris au Tibet* les notes des pages 65 et 114.)



qui résidait à Kiu-tsing, et à qui l'on devait de nombreux et intelligents efforts de réorganisation des troupes chinoises.

Nous quittâmes Kiang-tchouen le 20 décembre. A peu de distance de la ville s'offrait un lugubre spectacle. Sur toute l'étendue d'une plaine inculte qui allait mourir en pente douce sur les bords du lac, de nombreux cercueils



En route à travers les tombeaux. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

posés sur le sol attendaient une sépulture que les bras des vivants semblaient impuissants à leur donner. Là, comme dans le sud de la province, une épidémie de choléra s'était abattue sur la contrée à la suite de la guerre, avec un degré d'intensité qui avait frappé la population d'épouvante. D'après les superstitions locales, il fallait attendre des jours plus favorables pour donner une sépulture complète aux victimes. Les bières chinoises sont heureusement plus solides et plus hermétiquement closes que

les nôtres, et c'est à peine si de cet amoncellement de cadavres s'échappaient de temps à autre quelques miasmes putrides. Ce fut avec un véritable soulagement que nous quittâmes ce champ funèbre pour gravir une chaîne de collines. Nous arrivâmes bientôt à un col élevé de 2200 mètres au-dessus du niveau de la mer, et de 400 à 500 mètres au-dessus du niveau des lacs. De là on découvrait un panorama magnifique : à l'est, la vaste étendue du lac de Tchin-kiang; au sud, la plaine et la ville de Kiang-tchouen ; au nord, à l'extrémité des vallées étroites et bien cultivées qui descendaient du col où nous nous trouvions pour aller se perdre dans une immense plaine, on apercevait, par une échappée large et profonde, le lac de Yun-nan. Ce dernier lac nous apparut comme une véritable mer, dissimulant partout ses rivages sous les brumes d'un lointain horizon.

Le lendemain, nous descendîmes dans la plaine qui entoure cette nappe d'eau et à l'entrée de laquelle s'élève la ville de Tsin-ning tchéou. Elle présentait un terrifiant exemple de la désolation que, d'une extrémité du monde à l'autre, les Musulmans excellent à répandre sur leur passage : des pans de murs noircis, en guise de maisons; des ombres hâves et déguenillées, en guise d'habitants. Les autorités vinrent à notre rencontre, avec une pompe qui, au milieu de ces ruines, ou plutôt de cette implacable destruction, nous parut plus triste encore que ridicule. On nous logea dans une maison sur laquelle on avait établi à la hâte un toit en paille. C'était la seule qui offrît un tel confort ! Des troupes chinoises occupaient militairement les environs et campaient sous la tente ou dans des gourbis. Quelques échoppes, construites au centre de la ville, avec des planches tirées des ruines, tenaient lieu de marché, et l'on y retrouvait, non sans stupéfaction, cette animation particulière aux villes chinoises, cette âpreté au gain que ne lassent ni l'incendie ni le carnage, et que n'effrayent ni la famine ni l'épidémie.

Nous nous hâtâmes de quitter ce triste séjour. Une route bien pavée et bien entretenue suit à une assez grande distance les bords du lac et, de kilomètre en kilomètre, traverse un grand village. Peu à peu les traces de dévastation disparurent; l'activité de la circulation, la beauté des cultures, l'élégance des constructions, témoignaient à la fois du voisinage d'une grande capitale, et de la richesse que cette fertile et admirable plaine départit à ses habitants. Le 22 au soir, nous couchâmes à Tchen-kong, jolie ville située sur un petit mamelon dominant le lac et la plaine, et qui est aussi peuplée et aussi riante que sa voisine est déserte et lugubre. La curiosité chinoise n'eût pas manqué de s'exercer aux dépens de la Commission française et de renouveler ses assauts, si nous étions arrivés moins tard et repartis de moins bonne heure. Nous fûmes cependant



escortés à notre départ par une nombreuse population. La route elle-même ne tarda pas à devenir une rue presque ininterrompue, où de nombreuses caravanes de bêtes de somme se croisaient dans tous les sens. A chaque instant des canaux admirablement entretenus portaient dans les champs environnants la fraîcheur et la fertilité. Des rivières canalisées, aux berges régulièrement plantées de grands arbres, fournissaient de distance en distance le motif d'un de ces ponts en pierre dont le premier spécimen avait si vivement excité notre surprise et notre admiration à Muong Long. Jamais la puissante civilisation dont nous étions devenus les hôtes ne s'était révélée à nous avec autant d'enchantement et sous d'aussi riches apparences. La nouveauté de ce spectacle, marqué dans tous ses détails de ce caractère étrange qui est spécial au Céleste-Empire, le souvenir des forêts et de la barbarie au milieu desquelles nous avions si longtemps vécu, nous faisaient parfois croire à un rêve, et nous nous surprenions à rougir de nos allures misérables et de nos costumes informes et souillés, en croisant un palanquin ou en frôlant les robes de soie des bourgeois qui se pressaient sur le seuil de leurs maisons pour voir passer les étrangers.

Vers midi, on apercevait déjà les créneaux de la ville de Yun-nan se découper dans l'azur du ciel, quand un petit mandarin à cheval accourut à notre rencontre et remit une lettre à M. de Lagrée. Elle était en français! M. de Lagrée la parcourut, puis me la tendit. Ce fut avec un véritable battement de cœur que j'en dévorai le contenu. Elle était signée du P. Protteau, missionnaire apostolique français, et contenait un « à bientôt », court souhait de bienvenue, qui nous fit tous tressaillir d'aise. Nous savions vaguement que nous allions trouver des missionnaires à Yun-nan, mais nous ignorions leur nationalité; rencontrer des compatriotes était donc pour nous une double joie, et ce moment effaça le souvenir de bien des souffrances. Nous commencions à recevoir notre récompense. Pour comprendre la valeur de pareilles jouissances, il faut avoir connu le poids de l'isolement, avoir été privé pendant de longs mois de tout contact avec le monde civilisé. Ceux qui ont subi ce long exil peuvent seuls apprécier à leur valeur les joies du retour.

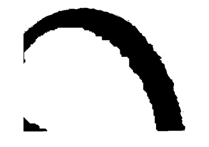
Nous entrâmes dans Yun-nan au milieu d'un immense concours de peuple, aggloméré sur notre passage dans le long et populeux faubourg qui précède la ville au sud-est. L'enceinte est plus haute, plus épaisse et construite avec plus de soin que celle des villes que nous avions déjà rencontrées. Nous éprouvâmes une sensation nouvelle en suivant la longue rue marchande qui aboutit à la porte sud de la ville : ces magasins régulièrement alignés, ces étalages propres, coquets, souvent riches, cette animation

tumultueuse, ces mille enseignes aux lettres d'or suspendues au fronton des boutiques, cette sourde clameur qui s'élevait d'une foule immense, nous donnèrent une haute idée de la capitale du Yun-nan. On nous logea dans un vaste yamen, en partie dévasté et dont un ou deux bâtiments seulement étaient en état de nous recevoir. Ce yamen est situé sur un monticule d'où la vue est fort étendue et très pittoresque. C'était le palais où l'on passait les examens pour le baccalauréat. Pendant dix ans, et par suite des troubles de la province, cette importante fonction de la vie chinoise avait été suspendue dans le Yun-nan. Mais, deux mois auparavant, un examinateur envoyé de Pékin s'était aventuré jusqu'à Yun-nan, et c'était à l'occasion de son passage qu'on avait restauré à la hâte quelques parties du yamen. Ce haut fonctionnaire avait poussé le courage jusqu'à se rendre à la ville voisine de Tchin-kiang, et son voyage avait paru un acte héroïque digne des plus grands éloges; mais l'attitude prise par Léang ta-jen à l'égard du pouvoir central avait empêché l'examinateur impérial de pousser sa tournée jusqu'à Lin-ngan.

Dès notre arrivée, le P. Protteau, que je reconnus bien vite pour un Français, malgré son costume et ses allures chinoises, vint se mettre à la disposition du commandant de Lagrée. Je laisse à penser si l'excellent prêtre fut fêté, entouré, questionné. Il ne pouvait, hélas! nous donner aucune nouvelle d'Europe plus récente que celles que nous avions nous-mêmes : le Yun-nan était loin de la côte, et les courriers sont chers pour la bourse des missionnaires; mais il nous mit au courant de la situation de la province, et nous fit comprendre tout ce que le manque d'interprètes nous avait empêchés de bien saisir jusque-là. Nous apprîmes ainsi que le fameux Ko-suto, dont on nous avait si souvent entretenus à Sé-mao et à Pou-eul, n'était autre que le P. Fenouil, provicaire apostolique de la mission du Yun-nan ; il résidait à Kiu-tsing depuis l'explosion de la maison où il fabriquait de la poudre pour le vice-roi Lao, dont il avait été le confident et l'ami. Son active intervention dans la lutte contre les Mahométans le désignait naturellement à leur animadversion, et il attribuait à leur malveillance l'accident dont il avait failli être victime [1]. Song ta-jen lui avait dépêché un courrier pour qu'il vînt nous servir d'interprète officiel dans nos relations avec les autorités chinoises. Nous n'allions donc pas tarder à faire sa connaissance.

C'était le P. Fenouil qui, d'accord avec le vice-roi, nous avait expédié,

1. La rédaction discrète de ce passage caractérise suffisamment le rôle joué et l'attitude prise parfois par nos missionnaires et explique les représailles dont ils deviennent les victimes. Voy. dans l'ouvrage de Francis Garnier qui a pour titre : *De Paris au Tibet*, p. 227 à 229, 244 à 265 et 388 à 411, la critique en même temps que la défense des missions françaises.



en même temps que la lettre chinoise qui avait causé tant d'émoi à Xieng Hong, cette lettre en caractères européens qu'on n'avait pas voulu nous montrer et qui nous eût expliqué tout cet imbroglio. Le vice-roi Lao, prévenu par Pékin de notre arrivée prochaine, avait cru devoir nous informer de l'état troublé de la province, des dangers que l'on courait en traversant des routes infestées par les brigands, et il nous engageait à différer notre entrée en Chine jusqu'à ce que, prévenu de notre arrivée à la frontière, il pût nous envoyer une escorte suffisante. Le P. Fenouil nous confirmait en français tous ces renseignements, en même temps que le bon vouloir des autorités chinoises et le vif désir qu'elles avaient de nous voir arriver sains et saufs à Yun-nan. La lettre chinoise, mal traduite par des gens inexpérimentés dans l'art de déchiffrer des hiéroglyphes, avait été prise pour une défense d'entrer en Chine; de là les difficultés que nous avions rencontrées et qu'avait seule pu lever la lecture de nos passeports. L'ignorance, et non les ruses birmanes ou la mauvaise foi chinoise, avait causé les difficultés que nous avions eu à vaincre à Muong Long et à Xieng Hong [1].

Le P. Protteau nous montra aussi une lettre du P. Leguilcher, autre missionnaire, qui résidait dans les environs de Ta-ly, dans laquelle celui-ci rapportait un bruit qui, en d'autres circonstances, nous eût vivement intrigués : c'était la présence à Ta-ly d'un certain nombre d'Européens qui fabriquaient de la poudre et des ustensiles de guerre pour le compte du gouvernement rebelle. S'agissait-il d'une expédition anglaise qui, des frontières de la Birmanie, aurait pénétré jusqu'en Chine et dont on dénaturait le rôle ? A vrai dire, nous nous en préoccupâmes alors médiocrement ; le succès de notre voyage nous permettait de nous réjouir du succès des autres. Nous étions, d'ailleurs, tellement habitués aux fables de toute nature, que nous crûmes devoir attendre une confirmation de cette nouvelle, qui ne nous était d'ailleurs rapportée que comme un simple on-dit.

Après le P. Protteau, le Tché-hien de la ville vint à son tour nous rendre visite et s'informer de nos besoins. Des vivres nous furent fournis en abondance, et des officiers subalternes mis à notre disposition pour nous faire respecter de la foule. Mais l'autorité a beaucoup perdu de son prestige à Yun-nan, et les Musulmans y sont encore trop nombreux et trop redoutés pour qu'on s'expose à en mécontenter quelqu'un en rudoyant la foule. Nous fîmes nous-même la police de notre yamen, et, après quelques tentatives pour pénétrer dans notre intérieur, les curieux, toujours victorieusement repoussés, finirent par nous laisser tranquilles.

1. Voy. p. 389 et suiv.

Nous assistâmes, le 25 décembre, à la messe de Noël, célébrée par le P. Protteau dans une modeste salle attenant à sa demeure[1]. Une trentaine de Chinois s'y trouvaient réunis. La ville de Yun-nan ne contient guère qu'une centaine de chrétiens ; la misère qu'ont engendrée les guerres civiles, l'indifférence religieuse qui caractérise le peuple chinois, ne favorisent pas l'accroissement de ce faible troupeau[2]. Il comprenait jadis 7 à 800 personnes, et la province entière comptait 7 ou 8000 fidèles. On serait fort embarrassé aujourd'hui d'en retrouver le quart. La mission du Yun-nan se composait, au moment de notre séjour, de Mgr Lefèvre, vicaire apostolique, qui résidait à Long-ki, sur les frontières du Sé-tchouen et du Yun-nan, avec un autre missionnaire, l'abbé Chiroux, — ce respectable prélat avait quitté la France en 1830, avant la chute de Charles X; — du P. Leguilcher, dont je viens de parler; des PP. Protteau et Fenouil. Trois ou quatre prêtres chinois complétaient ce personnel. Nous devions faire successivement connaissance avec chacun de ses membres.

Le lendemain de la Noël, M. de Lagrée alla faire une visite officielle à Song ta-jen. Celui-ci, beau vieillard à barbe blanche et à figure distinguée, le reçut avec une affabilité et une courtoisie qui nous donnèrent une haute idée de la politesse chinoise. Entouré de tous ses mandarins en grande tenue, il vint à la rencontre du chef de la mission française jusqu'à la deuxième porte de son yamen. Son riche costume couvert de fourrure indiquait combien l'hiver de Yun-nan paraissait rigoureux à des fonctionnaires venus pour la plupart de la grande province du Sé-tchouen, qui se trouve à une altitude bien inférieure et dont les immenses plaines jouissent d'une chaude température. Song ta-jen rendit dès le lendemain sa visite à M. de Lagrée.

En sortant de chez Song ta-jen, nous nous rendîmes chez Mâ ta-jen. Il habite en dehors de la ville une villa plaisamment située sur les bords du lac. C'est un homme de trente-six ans, d'assez puissantes mais d'assez grossières allures. On comprend en le voyant qu'il soit parvenu à dominer le faible cénacle chinois que Pékin envoie pour gouverner cette province lointaine. Il est couvert de blessures, et il montre avec fierté ces preuves de sa bravoure, qui, mieux que des diplômes, l'ont conduit au pouvoir. Son appartement est un véritable arsenal où l'on trouve avec surprise une collection formidable d'armes européennes de toute espèce : carabines, tromblons, armes à répétition, fusils Lefaucheux, revolvers. Il s'exerce toute la journée à l'usage de ces différents engins, et il est peu de meubles chez lui qui ne

1. Voy. *De Paris au Tibet*, p. 261 à 265.
2. Voy. *De Paris au Tibet*, p. 396.

soient littéralement criblés de balles. Autour de lui vit un état-major mahométan[1], dont le costume et la physionomie tranchent étrangement sur l'extérieur habituel des Chinois. On devine que ces gens-là sont habitués à être craints, et se sentent revêtus aux yeux de la foule du prestige qui entoure leur terrible maître. Soit jalousie, soit que la conduite de Mâ ta-jen ait réellement donné prise aux soupçons, les Chinois fidèles à Pékin affectent de suspecter sa conduite et l'accusent de ménagements coupables pour les ennemis de l'empereur. Il est certain que la communauté de croyance est un lien très puissant aux yeux des Musulmans, et que, tout en combattant dans des rangs opposés, ils font preuve les uns à l'égard des autres d'une courtoisie dont



Intérieur de la maison de plaisance de Mâ ta-jen, sur les bords du lac de Yun-nan.
Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

1. Les Mahométans, comme on le verra plus loin, formaient deux partis, l'un hostile et l'autre fidèle au gouvernement central.

les Chinois sont incapables envers leurs adversaires. Mais il faut ajouter que cette courtoisie s'exerce aux dépens de la masse de la population, qui supporte, hélas! toutes les représailles, toutes les exactions, toutes les réquisitions des deux partis, et à laquelle le nom seul des Mahométans inspire une terreur folle, que leurs violences de toute sorte ne justifient que trop. On nous parla d'excès indignes sur des femmes de soixante-dix ans; on nous raconta que des mères, cachées dans des broussailles, pendant que passaient des soldats musulmans, avaient, de leurs propres mains, étouffé des enfants encore à la mamelle, pour empêcher que leurs cris ne trahissent leur présence!

L'incertitude où l'on était sur les projets de Mâ ta-jen était bien faite pour entretenir les frayeurs de la population et des fonctionnaires de Yun-nan. Les Mahométans étaient nombreux dans la ville. Quel parti prendraient-ils, si les Blancs (c'est ainsi que l'on désigne les rebelles, d'après la couleur de leurs drapeaux; les impériaux sont appelés Rouges pour une raison semblable) réussissaient à l'investir? Nous apprîmes, sur ces entrefaites, qu'ils venaient de s'emparer de Tchou-hiong et des villes encore plus voisines de Ou-ting et de Lo-tse. Les craintes étaient vives: on pressentait que l'arrivée à Yun-nan des premiers fuyards y causerait une panique universelle. Depuis longtemps déjà tous les gens riches et les plus gros marchands avaient abandonné la ville, où affluaient au contraire les gens de la campagne. J'ai assisté depuis à Paris à un spectacle analogue[1]. Le P. Protteau songeait à retourner dans la montagne, où il a coutume de se cacher pendant les grandes crises, sauf à revenir ensuite faire sa soumission aux Blancs, une fois qu'ils seraient installés dans la capitale de la province. Quant au P. Fenouil, sa situation était plus compromise, et il n'avait en pareille occurrence qu'à fuir le plus rapidement possible les Mahométans.

Depuis la mort du vice-roi Lao, Mâ ta-jen avait demandé au provicaire de la mission de nombreux services que celui-ci n'avait pas osé refuser. Telle était du moins la version du P. Protteau sur le rôle politique joué par son confrère. C'est ainsi que, sur la requête du général chinois, le P. Fenouil avait écrit à l'ambassadeur de France à Pékin une lettre désignant Mâ ta-jen comme le seul homme capable de pacifier le Yun-nan, et priant la légation de France de le recommander chaudement au gouvernement chinois. Cette

1. En 1870, au début du siège de Paris. — A cette époque Francis Garnier était attaché au Dépôt des cartes et plans de la marine, où il préparait la Publication officielle du *Voyage en Indo-Chine*. Les terribles événements qui se succédèrent en quelques semaines lui firent quitter cette position sédentaire pour le service actif. Il fut d'abord nommé au commandement d'une canonnière sur le Rhin, puis d'une chaloupe-vedette sur la Seine; enfin, malgré sa jeunesse et l'infériorité relative de son grade, il devint le premier aide de camp, et bientôt après le chef d'état-major de M. le contre-amiral Méquet (aujourd'hui vice-amiral), commandant le 8e secteur de l'enceinte de Paris (Montrouge), l'un des plus exposés au bombardement.



lettre n'était pas sans troubler un peu la conscience du P. Protteau, qui nous dit qu'elle avait été extorquée par la force [1].

Mâ ta-jen ne nous rendit pas notre visite; mais toutes les autorités de la ville, où se trouvent les six grands tribunaux de la province, défilèrent successivement dans notre yamen. Le *ti-taï* nous invita à un grand dîner avec toute notre escorte, le 30 décembre. Ce qu'il y eut de plus singulier, ce ne fut pas le festin, précédé de graines de pastèques et d'oranges exquises, et composé, suivant l'usage, de nids d'hirondelles, de queues et d'entrailles de poissons, de canards laqués et autres mets connus des touristes, mais l'abstention complète de notre hôte et de ses officiers, qui observaient alors le jeûne du Ramadan. Nous dînâmes seuls, avec un ou deux mandarins chinois, environnés d'une galerie de spectateurs.

Le 31 décembre, le néophyte chrétien qui avait été chargé de porter à Pékin la lettre écrite par le P. Fenouil au sujet de Mâ ta-jen arriva à notre yamen. Il rapportait la réponse de notre ambassadeur. Le P. Protteau nous la communiqua. Nous apprîmes par la signature de ce pli officiel que c'était M. de Lallemand qui représentait la France à Pékin. Son arrivée avait mis fin à l'intérim de M. de Bellonnet, signataire de nos passeports. La lettre de M. de Lallemand débutait par de très sages observations sur les inconvénients qu'il y avait pour les missionnaires à se mêler de politique et à jouer en Chine le rôle de mandarins [2]. Notre ambassadeur ajoutait cependant qu'il avait fait une démarche en faveur de Mâ ta-jen et que le gouvernement chinois allait lui expédier des armes, de l'argent et des vivres pour l'aider dans sa lutte contre les révoltés. Nous pressâmes de questions le messager, qui parlait le latin, comme tous les séminaristes du Céleste-Empire, pour essayer de tirer de lui quelques nouvelles d'Europe [3]. Il ne put nous donner que des renseignements fort vagues; nous en conclûmes cependant qu'aucune guerre nouvelle n'était venue agiter l'ancien monde depuis deux ans, et que nous pourrions jouir tranquillement du repos auquel notre voyage allait nous donner droit. Notre impatience de retour en fut un peu calmée, et nous nous mîmes à visiter et à étudier avec intérêt la ville importante où il nous était enfin permis de nous reposer de nos fatigues pendant quelques semaines.

La population de la ville de Yun-nan ne pouvait guère être évaluée, au moment de notre passage, à plus de 50 000 habitants. Les immenses faubourgs, en partie détruits, qui se prolongent sur une longueur d'une lieue

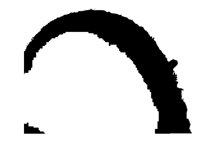
1. Voy. note p. 520.
2. Voy. note p. 520.
3. Francis Garnier, qui parlait le petit latin des missionnaires avec une remarquable facilité, devint à ce moment un excellent interprète pour la Commission dans ses rapports avec les Chinois chrétiens.

en dehors de l'enceinte devaient, avant la guerre, quadrupler ce chiffre.

L'enceinte a une forme rectangulaire et mesure environ 3 kilomètres dans le sens nord et sud, et 2 kilomètres dans le sens perpendiculaire. Elle a six portes bastionnées : deux sur le côté est, deux sur le côté sud et une sur chacune des deux autres faces. Le fossé est alimenté d'eau par une rivière canalisée qui longe la face est de l'enceinte. Le terrain sur lequel la ville est construite descend en pente vers le lac, et quelques monticules en accidentent la partie nord. Entre deux de ces monticules, dans une dépression du sol, s'étendent des jardins et des rizières qui occupent presque complètement l'angle nord-ouest de l'enceinte. Là se trouvent quelques restaurants, quelques villas de plaisance, et ces maisons à thé qui remplacent en Chine nos cafés chantants.

Malgré la guerre, la partie commerçante de la ville a un aspect vivant et varié qui dénote un centre riche, populeux, vers lequel convergent les produits de toute une région exceptionnellement favorisée. La principale richesse de la province consiste en métaux, dont le plus important est le cuivre. Il y a une quarantaine de mines de cuivre dans le Yun-nan, et la plus grande partie des minerais provenant des mines du sud est traitée dans la capitale, ou vient y subir un dernier affinage. Pour donner une idée de l'importance de cette production, il suffit de dire qu'en 1850 l'impôt annuel payé à Pékin par la province était environ de 6 millions de kilogrammes. Le prix de 100 livres chinoises de cuivre (60 kilogrammes), achetées sur les lieux, est à peu près de 55 francs, ce qui donne au tribut une valeur de 5 millions et demi de francs. A cette production il faut ajouter celle de l'argent, qui est beaucoup moins considérable, et qui ne paraît pas dépasser annuellement 4000 kilogrammes. Les plus importantes mines d'argent sont celles de Lo-ma et Mien-hoa-ti, situées entre Tong-tchouen et Tchao-tong; de Houy-long et de Ngan-nan, qui sont, la première sur les bords du Cambodge, à l'ouest de Li-kiang, et la seconde sur les bords du fleuve Bleu, au nord de la ville. Les mines d'or sont beaucoup moins productives. J'ai déjà parlé des gisements qui se trouvent au nord de Ta-lan. Je citerai encore la mine de Ma-kang, située dans le voisinage de Ngan-nan, et celle de Ma-kou, qui est sur la frontière du territoire de Lin-ngan et du Tong King. L'impôt que perçoit le gouvernement sur l'exploitation de ce métal n'est que de 1140 grammes d'or par an, et ne donne pas une bien haute idée de la production aurifère de la province.

Il n'existe, à ma connaissance, qu'une mine d'étain dans le Yun-nan, c'est celle de Ko-kiéou, située sur le territoire de Mong-tse, à l'est de Lin-ngan. Les mines de plomb et de zinc sont plus nombreuses et se trouvent surtout



dans le nord de la province, aux environs de Tong-tchouen et de Ping-y hien. Elles fournissent à l'État de 3 à 4000 kilogrammes de zinc et une centaine de milliers de kilogrammes de plomb par an. Il y a enfin quatorze mines de fer groupées surtout dans la région lacustre dont Yun-nan est le centre; elles sont très légèrement imposées et ne payent, par an, que 2 ou 3000 francs de droits à l'État.

L'exploitation des mines de cuivre est une sorte de commandite, dont l'État fournit les capitaux, en se réservant le droit d'acheter, à chaque mine, d'après un prix déterminé, une quantité de métal fixée à l'avance. Le même droit est du reste concédé aux provinces limitrophes en échange d'une mise de fonds. Le transport de cette redevance en nature donnait lieu, avant la guerre civile, à d'immenses convois de barques, qui descendaient le fleuve Bleu et allaient transporter jusqu'à Pékin les millions de kilogrammes de cuivre nécessaires à la fabrication des sapèques du Céleste-Empire. En 1850, la somme avancée par l'État pour l'exploitation des mines de cuivre du Yun-nan s'élevait annuellement à 1 million de taëls[1]; mais les mineurs se plaignaient vivement de la faiblesse du prix officiel du cuivre, tandis que la quantité de métal prélevée par l'État était beaucoup trop forte. Il en résultait une diminution sensible dans le nombre des travailleurs, qui à l'origine étaient accourus de tous les points de l'empire pour prendre part à l'exploitation des richesses métallurgiques du Yun-nan; et, après les prélèvements opérés par l'État et par les provinces, le commerce ne trouvait déjà plus dans les mines un approvisionnement de cuivre suffisant pour alimenter ses achats.

La rébellion mahométane vint aggraver encore cet état de choses, et la plupart des exploitations sont aujourd'hui abandonnées. Mais on sent combien il serait facile, si le calme revenait dans cette belle contrée, de raviver cette production et de lui donner un essor considérable. Une législation plus libérale, des moyens d'exploitation perfectionnés, un débouché commercial assuré, permettant de faire arriver sans intermédiaire tous ces métaux dans un port européen, feraient de Yun-nan le marché métallurgique le plus important du globe. A ce point de vue, il est inutile d'insister sur les conséquences que pourrait avoir l'ouverture du fleuve du Tong King, portant immédiatement les produits du Yun-nan vers le port de Saïgon[2].

En même temps que, dans les circonstances ordinaires, Yun-nan est l'entrepôt de grands approvisionnements de cuivre, qui donnent lieu à

1. Le taël vaut, suivant le change, de 7 à 8 francs de notre monnaie. Voyez dans le tome II de la Publication officielle, la partie consacrée par M. le Dr Joubert à la métallurgie du Yun-nan.

2. Voy. dans le *Bulletin de la Société de géographie*, de février 1872, l'article de Francis Garnier que nous avons déjà cité : *Des nouvelles routes de commerce avec la Chine.*

d'actives transactions et à une fabrication importante d'ustensiles de ce métal, cette ville possède aussi une fabrique de monnaie, créée en 1661, où l'on frappe une énorme quantité de sapèques. L'alliage dont est formée cette monnaie divisionnaire se compose, sur 100 parties, de 54 de cuivre, 42,75 de zinc et 3,25 de plomb. On produisait annuellement à Yun-nan, avant la guerre, plus de 101 millions de sapèques, représentant, au taux légal de 1200 sapèques pour un taël ou une once chinoise d'argent (près de 38 grammes), une valeur d'environ 650000 francs. La sapèque pèse 4 grammes et demi. Depuis la guerre, la fabrication de la monnaie a beaucoup diminué, et les nécessités du moment ont amené à modifier l'alliage et à augmenter la quantité de zinc. La valeur de cette monnaie ainsi altérée est devenue sujette à des fluctuations nombreuses, et des fabrications clandestines se sont produites de tous côtés. Au moment de notre passage à Yun-nan, le change du taël était 1800 sapèques, et nous devions trouver des taux encore plus bas.

La fonte de la monnaie n'est pas la seule industrie de Yun-nan. On y tisse une étoffe particulière appelée : *tong hay touan tse*, ou « satin de la mer orientale ». Cette étoffe est épaisse, faite de fil de soie, que je soupçonne provenir en grande partie de l'araignée particulière dont j'ai signalé la présence à Ta-lan ; elle est très solide, nullement lustrée, et en général d'une couleur noire, quoiqu'on puisse la teindre de toutes les nuances. Le satin de Yun-nan est très renommé dans toute la Chine. On fait aussi dans cette ville de beaux tapis, des couvertures et des feutres.

Les principaux produits indigènes offerts sur le marché sont : l'opium, qui vaut environ 1 taël et demi le kilogramme ; le sel, qui se vendait, au moment de notre passage, près de 2 francs le kilogramme, à cause de l'occupation par les Mahométans des puits salins situés à une vingtaine de lieues dans le nord-ouest de la ville ; le thé, le cinabre, le musc, la soie, les médecines, le tabac. Des draps et des fourrures russes, des cotonnades anglaises venues de Canton, du coton brut importé de Birmanie, sont les principaux produits étrangers.

La plaine de Yun-nan est riche en céréales, en arbres à fruits, en pâturages. On y cultive le blé, le sorgho, le maïs, l'avoine, le tabac, le lin ; la prune, la cerise, la pêche, la fraise, la noix, la châtaigne, la poire, sont les principaux fruits qu'on y rencontre. Çà et là, des troupeaux de moutons, de chèvres, de bœufs et de buffles paissent sur le flanc des collines, dont le sous-sol renferme des carrières de marbre et de cette pierre particulière que les Chinois appellent pierre d'azur.

La culture du pavot a fait disparaître du marché de Yun-nan une denrée

importante : la cire. Au dire des indigènes, les abeilles, autrefois très nombreuses dans cette partie de la Chine, en ont disparu après avoir éprouvé pour la fleur du pavot la passion malsaine du Chinois pour le suc que l'on tire de son fruit. A l'époque où fleurissent les champs de pavots, ces insectes venaient en foule y butiner, mais ils ne pouvaient ensuite se faire à une autre nourriture, et ils mouraient dans l'intervalle de deux saisons consécutives.

On nous cita un autre exemple de cette attraction singulière que le pavot exerce sur les animaux aussi bien que sur l'homme. Des rats venaient le soir, en grand nombre, humer les vapeurs qui s'échappaient des fourneaux d'une bouillerie d'opium de la ville. A la suite de l'occupation momentanée de Yun-nan par les Mahométans, la bouillerie cessa de fonctionner et resta abandonnée pendant quelque temps. Lorsqu'un nouveau propriétaire vint s'y installer, il trouva sur le clayonnage resté en place plusieurs cadavres de rats qui étaient morts de faim en attendant la jouissance qu'ils avaient pris l'habitude de demander aux vapeurs de l'opium.

Le lac de Yun-nan, le plus considérable de toute la province, se déverse, par une rivière qui sort de son extrémité sud-ouest, dans le Yang-tse kiang, près de la ville de Kouen-yang tchéou. Ce lac porte le nom de « mer de Tien ». On sait que le royaume de ce nom occupait jadis la plus grande partie de la province de Yun-nan. Il fut conquis par la Chine à la fin du deuxième siècle avant notre ère. Mais la soumission de cette vaste contrée fut longtemps nominale et interrompue par de longues périodes de complète indépendance. Le gouvernement de Pékin a presque toujours dû laisser au Yun-nan le droit de nommer ses chefs et la liberté de se gouverner suivant ses anciennes coutumes.

Ce n'est qu'à partir du règne de Khang-hi que le système administratif du reste de l'Empire lui fut complètement appliqué. J'ai déjà dit que les villes du sud conservent, même aujourd'hui, d'importantes franchises municipales et une autonomie réelle.

Le dernier gouverneur du Yun-nan qui eut le titre de roi et jouit d'une complète indépendance est le célèbre Ou San-kouei. La dynastie tartare, dont il avait favorisé l'établissement, lui donna en 1658 le Yun-nan et le Kouy-tchéou en apanage. Il était habile administrateur et sut conquérir l'affection des populations, mais ne tarda pas à exciter les soupçons de la cour. Khang-hi lui envoya en 1672 l'ordre de se rendre à Pékin. Blessé d'une semblable défiance, Ou San-kouei reprit l'habit chinois et proscrivit le calendrier de la dynastie Ta-thsing. Le Kouy-tchéou, le Sé-tchouen et le Hou-kouang se déclarèrent en sa faveur. Kang-hi soumit ces provinces,

mais n'osa troubler Ou San-kouei dans la tranquille possession du Yun-nan. Ce fut seulement à sa mort, arrivée en 1679, qu'une armée tartare marcha sur Yun-nan, défit dans trois combats successifs les troupes indigènes, et s'empara de la ville. Le fils de Ou San-kouei se pendit de désespoir, et la soumission de la province devint définitive.

Ou San-kouei a laissé de profonds souvenirs dans l'esprit des populations. On voit encore dans le nord-est de la ville, sur le sommet d'une petite hauteur, une pagode construite pendant son règne et que l'on désigne sous le nom de pagode du roi Ou. Elle est entièrement construite en cuivre, depuis les colonnes des parvis jusqu'aux tuiles du toit. Malgré la valeur intrinsèque des matériaux qui la composent, malgré les désordres engendrés par les guerres civiles et les effroyables pénuries du trésor impérial, elle a été jusqu'à présent respectée de tous les partis. Le sentiment religieux, à peu près inconnu des Chinois, [illegible] pour rien dans cette préservation miraculeuse de la pagode du roi Ou : il faut en rapporter tout l'honneur à ce respect profond des traditions et des ancêtres, qui rend immortelle en Chine la mémoire des hommes de bien[1].

1. Voy. *De Paris au Tibet*, p. 397 et 399.



Chinois de Yun-nan. — Dessin de A. de Neuville, d'après M. Delaporte.



Arrivée à Tong-tchouen. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

CHAPITRE XVIII

Portraits des PP. Protteau et Fenouil. — Le *Lao papa*. — Emprunt fait à Mâ ta-jen. Départ de Yun-nan. — Arrivée à Tong-tchouen.

Le 2 janvier 1868, le P. Fenouil, provicaire apostolique du Yun-nan, arriva enfin à Yun-nan. Ce fut une grande joie pour nous que le retour de ce compatriote. Sa renommée et ses hauts faits de guerre défrayaient depuis longtemps nos conversations. Le P. Fenouil était, en effet, d'un tempérament tout opposé à celui du P. Protteau. Ce dernier personnifiait le renoncement absolu : il avait systématiquement brisé un à un tous les liens qui pouvaient le rattacher encore à sa famille, à sa patrie, à la civilisation même au milieu de laquelle il était né. Il s'était dénationalisé en changeant de pays; il avait pris les allures et les mœurs des Chinois en revêtant leur costume. Cette transformation était si frappante, que je m'étonnais parfois de ne pas lui voir les yeux bridés et le crâne aplati de la race mongole; il me semblait impossible que l'on pût ainsi emprunter la physionomie, prendre les habitudes et les goûts d'une race sans en avoir aussi l'aspect physique. L'apôtre n'avait, du reste, cru pouvoir mieux remplir sa mission qu'en se faisant homme du peuple. C'était pour nous un étonnement, chaque jour renouvelé, que de voir le P. Protteau s'asseoir tran-

quillement, avec quelques chrétiens de son église, dans l'un de ces restaurants ouverts à la foule et fréquentés surtout par les hommes de peine et les journaliers. Il avalait quelques bols de riz, en causant des nouvelles du jour, ou buvait une tasse de thé, en fumant sa longue pipe, et il paraissait prendre le plus grand plaisir au contact de ce rude et grossier entourage. Les intérêts des familles peu nombreuses composant son troupeau, les événements domestiques qui se produisaient dans leur intérieur, bornaient son horizon et absorbaient ses efforts. Il partageait la profonde indifférence que professent en Chine les classes inférieures pour les événements politiques, et éprouvait la sainte frayeur qu'elles ressentent pour toutes les commotions, pour toutes les guerres, où elles jouent fatalement le rôle de matière contribuable et de chair à canon. Il étendait cette indifférence au reste de l'univers. Le monde, qu'il avait quitté, n'avait plus pour lui aucun prestige; le souvenir des premières années de sa vie paraissait sans influence sur son esprit, et nul n'aurait pu dire s'il faisait même vibrer encore quelques fibres de son cœur. Le jeune séminariste français était bien mort, mort sans retour : il ne restait qu'un prêtre chinois[1].

Quoique son exil datât de plus loin, la transformation du P. Fenouil était moins complète. Nous retrouvâmes en lui un homme qui pleurait à la pensée de sa mère, un Français dont le cœur battait toujours au nom de la patrie. Nous admirions l'obscur dévouement du P. Protteau, nous aimâmes le P. Fenouil. Nous ne pouvions voir dans le premier qu'une abstraction admirable ou effrayante, qu'un type de perfection idéale ou qu'une monstruosité, suivant qu'on le jugeait au point de vue religieux ou au point de vue humain ; le second s'offrait simplement à nous comme un compatriote intelligent et dévoué, avec lequel les points de contact et de sympathie étaient nombreux. Son ardeur naturelle, sa vivacité d'imagination, l'avaient porté à sortir du rôle que lui imposait sa qualité de missionnaire. Il se sentait né pour l'action. Les troubles du Yun-nan lui avaient paru une occasion favorable pour entrer en scène et peser dans la balance gouvernementale du poids de son activité, de ses connaissances spéciales, de l'influence que lui donnait la protection de la légation française. Il s'était dit que les intérêts de la religion et de la France ne pouvaient que gagner à son intervention. Prenant très au sérieux le titre de mandarin que les derniers traités concèdent aux vicaires et aux provicaires apostoliques, il ne se présentait aux prétoires que dans un état conforme à sa dignité. Sa

1. Voy. *De Paris au Tibet*, p. 226 et 227.

chaise, le nombre de ses porteurs, son costume, étaient scrupuleusement ceux que déterminent les lois somptuaires chinoises, suivant le rang et suivant la saison. Il s'imposait, de ce chef, des dépenses considérables. Il connaissait tous les fonctionnaires de la province et pouvait entrer dans des détails circonstanciés sur leur caractère, leur origine, leurs tenants et leurs aboutissants. Il recherchait les occasions de les connaître avec autant d'ardeur que le P. Protteau mettait de soin à les éviter. Comme je l'ai dit précédemment, le vice-roi Lao avait pris le P. Fenouil en sincère affection. Il lui avait fait don d'un immense yamen dans la ville même de Yun-nan. On y avait installé une fabrique de poudre, à la tête de laquelle était placé un petit mandarin chrétien. Un jour, la perfidie d'un Mahométan, si l'on en croit le récit du P. Fenouil, mais plus vraisemblablement l'imprudence d'un collaborateur, fit sauter la fabrique, et le P. Fenouil faillit être enseveli sous les débris de sa demeure. Cet événement provoqua chez lui un ébranlement moral, dont il n'était pas encore complètement remis à notre arrivée. A partir de ce moment, il s'imagina qu'il était en butte aux persécutions d'ennemis nombreux et puissants. Les Mahométans avaient à lui reprocher son active intervention en faveur des Impériaux. Mâ ta-jen lui-même, malgré son attachement apparent à la cause impériale, était, aux yeux du P. Fenouil, suspect de favoriser secrètement ses coreligionnaires et de poursuivre en lui leur adversaire déclaré. Ce hardi et peu scrupuleux général avait, paraît-il, cherché à se débarrasser du trop remuant provicaire : celui-ci n'avait échappé à plusieurs tentatives d'empoisonnement que grâce à la vertu d'un merveilleux antidote qu'il portait toujours sur lui ! Avec de pareilles préoccupations, le malheureux P. Fenouil ne dormait que d'un œil et tremblait à la vue du plus mince mandarin ou du dernier Mahométan [1]. Il montrait au moindre goujat la même courtoisie et la même douceur obséquieuses qu'au vice-roi lui-même. Il était, en réalité, dans les meilleurs termes avec Mâ ta-jen, qui croyait avoir besoin de son influence pour se faire confirmer dans son grade par le gouvernement de Pékin. Il nous affirma que la lettre qu'il avait écrite en faveur du général musulman à l'ambassadeur de France n'était que la traduction d'une lettre de Mâ ta-jen, traduction qu'il avait été forcé de faire sous menace de mort et au bas de laquelle, sans trop savoir pourquoi, il avait apposé sa signature. M. de Lallemand avait cru, à tort, à une lettre du provicaire, et lui avait expédié la réponse sévère que nous connaissions. Le P. Fenouil sentait combien il s'était compromis et combien il avait risqué de

1. Voy. p. 540.

compromettre à son tour la légation française, en l'amenant à soutenir un fonctionnaire qui pouvait, d'un jour à l'autre, se déclarer contre l'empereur ; aussi parlait-il à tout propos de la violence dont il avait été l'objet. Il eût été pourtant bien simple d'expédier une contre-lettre ou même d'écrire précisément le contraire de ce que demandait Mâ ta-jen, puisque personne ne pouvait contrôler, à Yun-nan, le contenu d'une dépêche française. Il était donc plus probable que le P. Fenouil avait fait volontairement cette démarche et que, malgré les terreurs qu'il éprouvait depuis l'explosion de son yamen, il n'avait pas abandonné toute prétention à jouer un rôle politique important dans la province. Il caressait encore l'espoir secret d'être pris comme arbitre par les deux partis, et il était à craindre, s'il persistait dans cette voie, qu'elle ne lui devînt funeste[1].

L'existence de ces pauvres missionnaires, qui, par dévouement à leur œuvre et pour ne pas augmenter les dépenses de leur congrégation, se font, presque tous, un point d'honneur de ne jamais revenir dans leur patrie, à moins de maladies très graves, est si triste ou si méritoire que l'on n'a pas le courage de condamner trop sévèrement les fautes politiques que l'ennui leur fait commettre. Le tort de notre gouvernement a été de favoriser leurs prétentions et de les soutenir quand même dans cette voie. Il leur a obtenu et il continue à leur assurer la tolérance religieuse qu'ils avaient compromise par leurs querelles intestines du dix-huitième siècle. Aller plus loin me paraît dangereux : nous nous exposerions trop souvent à sacrifier à des questions personnelles, à des rivalités purement locales, les intérêts généraux de la civilisation et ceux de notre commerce [2].

Après l'arrivée du P. Fenouil, nos relations avec les autorités de Yun-nan devinrent plus suivies et plus familières. Ce n'était pas sans timidité et sans répugnance que le P. Protteau se prêtait au rôle d'interprète ; il préférait le calme et l'obscurité de sa vie modeste au dangereux honneur de fréquenter les palais. Le P. Fenouil, au contraire, se trouvait à son aise et comme dans son élément dès qu'il s'agissait de négociations politiques et de discussions sur l'étiquette, et il lui est sans doute arrivé plus d'une fois de nous engager plus loin que nous ne l'aurions voulu.

Les ressources de la Commission étaient à peu près épuisées ; cependant les rigueurs de la température et les exigences de notre situation officielle nous obligeaient à profiter du magnifique approvisionnement des magasins de Yun-nan pour renouveler notre garde-robe et les costumes de notre

1. Voy. *De Paris au Tibet*, p. 389 à 411. — Nous croyons devoir signaler encore ces deux portraits comme d'intéressants spécimens du talent d'écrivain de Francis Garnier.
2. Voy. *De Paris au Tibet*, p. 231 et 232.

escorte. Nous étions en un pays civilisé où plus qu'ailleurs il fallait avoir la main ouverte : nous devions nous montrer généreux à l'égard de cette nuée de fonctionnaires et de gardiens dont la courtoisie de nos hôtes entourait nos moindres démarches. M. de Lagrée pria le P. Fenouil de négocier un emprunt avec Mâ ta-jen. Celui-ci ne témoigna au provicaire, en notre présence, que bonne humeur et cordiale amitié. La grossière franchise de ce soldat parvenu nous était garant que les noirs desseins que le P. Fenouil lui prêtait étaient absolument chimériques. Il nous offrit immédiatement tout l'argent qui nous était nécessaire, sans vouloir entendre parler de restitution, et en traitant de pure bagatelle une avance de sept cents taels [1]. « Si vous tenez absolument à me les rendre, ajouta-t-il, envoyez-moi, quand vous serez arrivés à Shang-haï, une valeur équivalente en armes françaises. »

Cette première affaire menée à bien, M. de Lagrée tint à se rendre compte des difficultés que présenteraient un voyage dans l'ouest et la reconnaissance de la vallée supérieure du Cambodge. La capitale des Mahométans rebelles, Ta-ly, était, au point de vue géographique et commercial, l'un des centres les plus importants de cette région. Située entre le fleuve Bleu et le Mékong, à peu de distance de l'un et de l'autre, cette ville est la clef de la route qui réunit la Birmanie à la Chine. Mais pouvait-on espérer que des Européens trouveraient grâce aux yeux du nouveau gouvernement qui venait de s'y installer ? Les autorités chinoises ne verraient-elles pas avec la plus grande défiance des relations s'établir entre les envoyés d'une puissance étrangère et le chef d'une révolte triomphante ? N'interpréteraient-elles pas notre démarche comme une sorte de reconnaissance du fait accompli ? Enfin, l'état de dévastation du pays à traverser, les bandes qui infestaient les routes et détroussaient les voyageurs sans distinction de parti, le délabrement de la santé et la fatigue du personnel de l'expédition, ne rendaient-ils pas cette tentative téméraire ? A ce point du voyage, alors que notre but principal était atteint, que la voie du retour par le fleuve Bleu était encore ouverte, était-il sage de compromettre, pour un résultat incertain, le prix de tant de labeurs et de souffrances ? Telles furent les questions que le chef de la mission, indécis pour la première fois, posa à tous ses compagnons de voyage. Nous fûmes tous d'avis de tenter ce dernier effort avant le retour définitif par le fleuve Bleu [2].

1. 5000 francs environ.

2. Nous avons déjà dit que Francis Garnier, s'appuyant sur le texte des instructions officielles qu'avait reçues la Commission avant son départ, instructions portant qu'il fallait « déterminer géographiquement le cours du Mékong par une reconnaissance poussée le plus loin possible », insista constamment pour remonter au nord, rédigea et écrivit lui-même, sur le registre de la

Malheureusement, la route directe sur Ta-ly était impraticable. Le vice-roi intérimaire Song ta-jen, et Mâ ta-jen lui-même, se mirent à rire, à la demande que leur fit M. de Lagrée, de nous conduire aux avant-postes, et de nous remettre aux mains des troupes blanches. Il n'y avait point, nous dirent-ils, un pouvoir assez fortement constitué dans le camp des rebelles pour que l'on pût négocier sûrement le passage de la Commission française et se confier à un sauf-conduit que délivrerait un de leurs généraux. M. de Lagrée résolut donc de contourner par le nord le théâtre de la guerre, et de reconnaître ainsi en même temps, jusqu'aux frontières du Tibet, le cours du Cambodge et celui du fleuve Bleu. Si, comme l'assuraient les autorités chinoises, il n'existait pas chez les Mahométans une unité de vues et d'action permettant de croire que la recommandation d'un de leurs chefs militaires eût de l'influence sur ses collègues, le lien religieux était au contraire tout-puissant, et M. de Lagrée songea, pour faciliter notre voyage à Ta-ly, à s'assurer les bonnes grâces du *Lao papa*. J'ai déjà parlé de ce singulier personnage : s'il n'avait réussi à jouer qu'un rôle politique ridicule [1], au point de vue religieux, il restait entouré d'une profonde vé-ration. Reconnu par le gouvernement chinois comme chef spirituel Mahométans de la province, il jouissait à ce titre d'émoluments con-bles et d'honneurs officiels. Le gouvernement chinois avait cru d'une e politique de ne marchander ni les uns ni les autres, pour bien indi-r aux fanatiques sectateurs du Coran qu'il ne faisait pas la guerre à leurs croyances; qu'il se bornait à repousser leurs prétentions politiques.

A son arrivée à Yun-nan, M. de Lagrée ne possédait pas des renseignements suffisamment précis pour bien juger une situation aussi exceptionnelle. Craignant d'éveiller les susceptibilités des autorités chinoises s'il montrait trop d'empressement à se lier avec un de leurs anciens adversaires, il laissa s'écouler plusieurs jours avant de rendre visite au *Lao papa*. Ce susceptible vieillard, dont les voyages avaient aiguisé l'esprit, et qui avait une idée plus juste que tous ses compatriotes de la science occidentale et du rôle des Européens dans le monde, crut à du dédain de notre part, et il en fut blessé d'autant plus qu'il avait conscience de le moins mériter. Aussi, quand M. de Lagrée se présenta enfin chez lui, fit-il dire qu'il était absent. Le P. Fenouil arriva à temps pour renouer ces relations compromises. La rancune du *Lao papa* ne tint pas devant sa curiosité. Le provicaire lui fit adroitement connaître qu'un des membres de l'expédition s'occupait d'as-

Commission, les instructions relatives au voyage de Ta-ly que M. de Lagrée lui avait demandé de présenter à sa signature. Voy. p. 269, 310, 320, 382, 463, 550 et 553.

1. Voy. p. 515 et 516.

tronomie et qu'il trouverait en lui un appréciateur éclairé de sa science favorite. Je ne tardai pas à recevoir du pontife mahométan une série de questions et de problèmes sur la distance des planètes et des étoiles, sur les éclipses et sur les comètes. Laissant discrètement entrevoir toute l'admiration que j'éprouvais pour l'auteur de questions aussi difficiles, j'y répondis à peu près dans les termes suivants : « Certaines parties de la communication qu'on avait bien voulu me faire dénotaient des études trop approfondies pour que je n'eusse pas tout à gagner à conférer avec mon interrogateur; une discussion de vive voix pouvait seule éclaircir quelques doutes. »

Le *Lao papa*, se voyant enfin apprécié à sa valeur, oublia tous ses griefs et consentit à une entrevue.

Je me rendis chez lui avec le commandant de Lagrée et le provicaire. Une nombreuse galerie de fidèles assistait respectueusement à cette conférence, qui devait faire éclater à leurs yeux la science profonde de leur maître. Un magnifique télescope dressé sur un trépied, quelques cartes étalées sur une table, complétaient la mise en scène. Je ne tardai pas à m'apercevoir que l'usage de ces objets était peu familier à leur propriétaire. Le télescope surtout n'avait jamais servi, et le *Lao papa* nous confia avec un certain embarras que, malgré le prix élevé qu'il en avait donné à Singapour, cet instrument avait dû s'avarier en route, car depuis son arrivée à Yun-nan on n'avait jamais pu y voir quoi que ce fût. La manœuvre de la mise au point, qui se faisait au moyen d'une vis, avait complètement échappé au savant prêtre mahométan. Je remplaçai l'oculaire astronomique par un oculaire terrestre; je dirigeai la lunette vers un point éloigné du lac que l'on découvrait des fenêtres de l'appartement; je déclarai, pour sauvegarder l'amour-propre de mon hôte, qu'il y avait eu en effet quelque chose de faussé dans le mécanisme de l'instrument, et que j'avais pu le réparer; puis je l'invitai à s'en servir. Sa joie fut des plus vives en reconnaissant que cette belle machine, amenée à Yun-nan à si grands frais et restée jusqu'à présent inutile dans ses mains, avait recouvré ses pouvoirs optiques. L'assemblée tout entière passa successivement devant la lunette et mit sa puissance à l'épreuve, en fouillant tous les points de l'horizon. Je fis ensuite, en changeant de verres, contempler le soleil, et le *Lao papa* en prit occasion pour faire la théorie de cet astre. Le P. Fenouil me fit tenir le langage le plus convenable et le mieux propre à mettre en relief le savoir du prêtre et à augmenter l'admiration de son auditoire : dès ce moment l'amitié du *Lao papa* nous fut irrévocablement acquise.

Nous lui confiâmes alors notre projet de voyage et les craintes que nous éprouvions de voir notre mission scientifique entravée et nos recherches

géographiques compromises par les défiances des deux partis en lutte. « Ne vous faites pas d'illusion à cet égard, nous dit confidentiellement notre interlocuteur ; je suis le seul ici qui puisse apprécier l'importance et le but de votre voyage. Il est impossible aux gens ignorants et grossiers qui nous entourent de croire que le progrès de la science est l'unique mobile qui vous porte à endurer tant de fatigues et à courir de si graves dangers. Mais j'ai heureusement une grande influence sur mes coreligionnaires de Ta-ly, et je la mets tout entière à votre service. Je vais immédiatement rédiger une lettre qui pourra, je l'espère, vous servir de passeport et faciliter vos travaux. »

Il nous envoya en effet, quelques jours après, un long factum, où il exposait longuement, dans le style ampoulé et prétentieux des lettrés chinois [1], que depuis des siècles la Chine attirait la curiosité des étrangers et qu'on les avait vus accourir des pays les plus éloignés pour apporter des présents à l'Empire du Milieu. Il ajoutait ensuite : « Le chef français La « (Lagrée), cinq de ses collègues et quelques soldats ont obtenu de l'empe- « reur l'autorisation de pénétrer en Chine et de visiter librement toutes les « parties de ce vaste territoire. Leur but est de rapporter à leur souverain la « figure la plus exacte possible des montagnes, des lacs et des fleuves qu'ils « auront traversés, afin sans doute qu'en lui offrant la carte nouvelle repré- « sentant leur voyage, ils obtiennent les grades et les honneurs qu'aura « mérités ce patient travail. Tel est l'objet pour lequel ces étrangers ont « affronté les fatigues d'une marche longue et pénible, les intempéries des « climats, les dangers des bêtes féroces et des brigands. Je les ai interrogés « et j'ai trouvé leur cœur droit, leur probité irréprochable, leurs mœurs « douces. Ils ont l'intention d'aller visiter Ta-ly, Li-kiang, Yong-pé et les « frontières des pays de Mien et de Tsé-Yang. J'invite tous les Mahométans, « tous les Chinois, tous les barbares qui habitent ces contrées, à laisser cir- « culer librement ces Français sans les molester en aucune façon. On se « conformera ainsi aux volontés de la sainte dynastie Ta-thsing, qui témoigne « une égale bonté à tous les hommes, sans distinction de pays ou de na- « tionalité.

« En foi de quoi, moi, par la grâce de l'empereur, dignitaire du second « ordre, grand prêtre de la province du Yun-nan, réformateur de l'antique

1. Il est bien entendu que la lettre précitée était écrite en chinois, et non en arabe, comme le dit M. de Carné dans sa relation. Le *Lao papa* ne connaissait cette dernière langue que de nom. (*Note de l'auteur.*)

Cette méprise est assez piquante : mais le fondateur de l'islamisme étant un Arabe, on pouvait logiquement en conclure que l'arabe était la langue officielle en usage parmi les sectateurs de Mahomet. Voy. p. 174, 255, 297 et 309.

« famille Ma-te-sin, et chargé de quatre-vingts années, j'ai donné la lettre « ci-dessus. »

Au point de vue politique, rien n'était plus orthodoxe que le passeport du *Lao papa*. Il ne faisait aucune allusion à sa rébellion passée, et se présentait à ses coreligionnaires de Ta-ly comme un fidèle sujet de l'empereur [1].

Le vice-roi du Yun-nan nous remit à son tour un *fou-pay* ou permis de circulation : le seul itinéraire qui y fût indiqué était notre voyage de retour par Tong-tchouen, Tchao-tong, le fleuve Bleu et Shang-haï. Un petit mandarin chrétien à globule de cuivre fut chargé de nous accompagner jusqu'à Tong-tchouen.

Nous partîmes de Yun-nan le 8 janvier 1868. Malgré un repos de deux semaines, la santé de quelques-uns des Annamites de l'escorte était si profondément altérée par les fatigues passées et le climat rigoureux du Yun-nan qu'on ne pouvait leur demander le nouvel effort qu'allait exiger l'excursion de Ta-ly. Il nous fallait, pour un voyage aussi aventureux, des hommes d'escorte solides et bons marcheurs. M. de Lagrée avait donc résolu d'envoyer nos valétudinaires, avec nos notes, nos cartes, nos documents et tous nos bagages inutiles, attendre notre retour de Ta-ly chez le vicaire apostolique du Yun-nan, qui résidait non loin de Siu-chéou, ville située sur les bords du fleuve Bleu, et où nous devions nous embarquer définitivement pour Shang-haï. C'était à Tong-tchouen que cette division de l'expédition en deux parties devait avoir lieu. Nous ne nous doutions pas encore à ce moment que le chef de l'expédition serait, lui-même alors, au nombre des malades et se verrait contraint de s'arrêter à Tong-tchouen.

Le P. Fenouil partit de Yun-nan avec nous. Il retournait à Kiu-tsing. Nous fîmes route ensemble pendant deux jours. Il allait en chaise; nous allions à cheval ou à pied [2]. En sortant du faubourg sud-est de Yun-nan, la route pavée qui se dirige vers le nord de la province traverse deux petites chaînes de collines et passe à Ta-pan kiao, gros bourg situé sur un affluent du lac. Ce fut notre première étape. Ta-pan kiao est célèbre dans l'histoire de Yun-nan. C'est là que l'officier mongol qui commandait à Yun-nan en 1381 vint faire sa soumission au général de l'armée envoyée par les Ming pour faire reconnaître leur autorité. Pendant ce temps, le prince de Yun-nan, descendant de Khoubilaï Khan et dernier représentant, dans l'Empire, de la dynastie vaincue des Yuen, se précipitait dans

1. Voy. p. 515 et 516.

2. Francis Garnier était peut-être le plus intrépide marcheur de la Commission. Il allait toujours à pied, la boussole et la montre à la main, pour relever plus sûrement le chemin parcouru. Voy. p. 165, 194, 510, 539, 578, 611 et 612.

le lac, avec sa femme, sa famille et son premier ministre Ta-ti-lou.

Au delà de Ta-pan kiao est une plaine ondulée et inculte, sillonnée en tous sens de convois de bêtes de somme et de chariots étroits et bas, apportant à la capitale le bois à brûler nécessaire à sa consommation, que les environs immédiats, complètement déboisés, ne peuvent lui fournir.

Un corps de troupes chinoises suivait la même route que nous et arrivait en même temps dans le village de Yang-lin. Les auberges du bourg regorgent bientôt de soldats, et le logement que nous occupons au premier étage d'une belle et grande hôtellerie est menacé d'être envahi par eux. C'est en vain que nous excipons de notre qualité d'hôtes de l'empereur : les soldats chinois ne reconnaissent l'autorité d'aucun chef et n'obéissent à aucune injonction. Le P. Fenouil harangue la foule armée qui s'entasse dans la cour et se presse sur les marches de l'escalier conduisant à nos chambres. Son éloquence est inutile : on veut voir les étrangers; les soldats montent et remplissent déjà l'antichambre; j'ai recours aux grands moyens : le sergent annamite, qui n'attendait qu'un signal et rongeait son frein, indigné d'un pareil manque de respect, tombe, avec ses camarades, à coups de crosse sur les premiers entrés et les fait dégringoler dans la cour; deux factionnaires se placent à la porte de l'escalier, la baïonnette au canon. De grandes clameurs s'élèvent dans la foule, des pierres atteignent les fenêtres. Je prie le P. Fenouil d'annoncer en bon chinois qu'on fera feu sur les agresseurs. Mais le pauvre prêtre a complètement perdu la tête en voyant l'audace inouïe de nos Annamites, et il s'étonne que nous ne soyons point encore écharpés. Au lieu de menaces, ce sont des supplications qu'il adresse aux soldats; il avoue nos torts; il allègue notre ignorance des usages; il dit que nous demandons pardon. Confiant en ce langage, un officier se présente à la porte et se heurte à la pointe d'un sabre-baïonnette; il recule effaré et se met à crier qu'on l'assassine. Les clameurs redoublent; les lances et les hallebardes s'agitent, mais elles sont trop longues pour être autre chose qu'un embarras dans l'étroit escalier. Le P. Fenouil me conjure, conjure notre escorte de ne pas irriter davantage des hommes qui sont habitués à ne souffrir aucune résistance; il s'entremet de sa personne entre les factionnaires et les audacieux qui se disposent à renouveler l'attaque de la porte, et il leur épargne maint horion. Ces terribles guerriers sont enchantés de paraître céder à ses prières; mais ils demandent que leur chef soit introduit auprès du commandant de Lagrée. Celui-ci consent à se laisser voir. C'est à ce moment qu'on lui demanda s'il n'avait pas un œil à l'occiput. Révolté de tant de puérilité, trouvant qu'en une circonstance aussi grave le langage du P. Fenouil était trop humble, déjà dans un état de souf-



france qui trahissait le mal auquel il devait succomber, M. de Lagrée se retira dans sa chambre et se refusa à de nouvelles visites. Je dus les recevoir à sa place.

Les différents officiers du corps de troupes et les autorités du village vinrent successivement causer avec moi, ou plutôt avec le P. Fenouil, qui, pour la forme, me transmettait bien leurs demandes, mais n'y répondait qu'à sa guise. Cependant, mieux que ses excuses réitérées et sa phraséologie obséquieuse, la contenance énergique de nos hommes mit fin au tumulte. Le provicaire avait entendu proférer contre eux les plus atroces menaces et m'avait prié de leur interdire de descendre dans la cour, vaquer aux différents soins que réclamaient nos chevaux et nos bagages. Je n'en fis rien, et le provicaire resta stupéfait en les voyant aller et venir sans difficulté, au milieu de la foule qui s'ouvrait respectueusement sur leur passage[1].

Yang-lin est situé près d'un étang, aux bords duquel vient mourir une chaîne de montagnes qui remonte de ce point droit au nord. C'est à l'est de cette chaîne que se trouvent les villes de Song-ming et Ma-long, principales étapes du voyage que le P. Fenouil devait faire à Kiu-tsing; nous allions, au contraire, longer cette chaîne du côté ouest. L'heure de la séparation avait sonné. Ce prêtre, que nous connaissions depuis dix jours à peine, était devenu pour nous un véritable ami; de son côté, il quittait, sans espérance de jamais les revoir, des compatriotes avec lesquels, pour la première fois depuis vingt ans, il avait pu parler de la France et des siens. Ses yeux se mouillèrent de larmes, et nous ne pûmes nous défendre d'une douloureuse émotion en échangeant avec lui une dernière poignée de main.

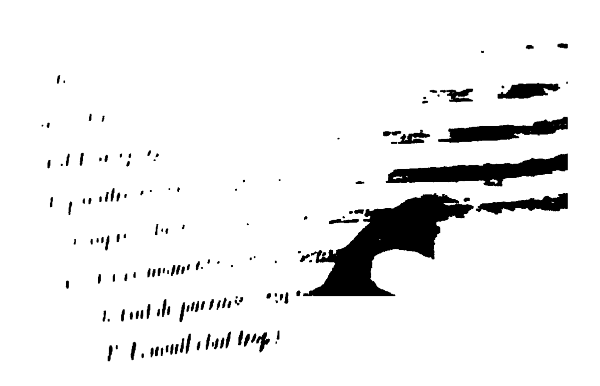
Nous cheminâmes, le 10 janvier, au milieu d'une immense plaine très cultivée et admirablement arrosée par de nombreux ruisseaux canalisés. Des rideaux de cyprès bordaient les routes aux abords des villages. De grandes fermes s'étendaient de tous côtés au milieu des champs. Les ustensiles agricoles, les meules, les bestiaux, la nature des cultures, l'aspect de la végétation, le givre même qui scintillait aux branches, donnaient à ce paysage des aspects européens qui nous faisaient tressaillir d'aise. Qui nous eût proposé d'échanger ce tableau monotone, dépourvu de pittoresque et de nouveauté, contre les plus belles et les plus vierges forêts du Laos, eût été certainement mal accueilli.

Le lendemain, la plaine se mamelonna; quelques étangs apparurent dans les plis du terrain; des collines surgirent à notre gauche et formèrent avec la chaîne de droite, de laquelle nous étions beaucoup plus rapprochés,

1. Voilà encore un épisode caractéristique et qui prouve qu'en Chine, plus que partout ailleurs, le mot de Danton est toujours vrai. Voy. p. 179.

absence et exigea que Léang ta-jen fi
dont j'avais été l'objet. Une foule d
le visiter et essayer de l'adoucir p
dement les visites et repoussa les
où nous étions logés, nous entend
pouvoir parvenir jusqu'à nous ; d
par-dessus les murs nous témoign
Le sergent annamite, aidé d'un
agresseurs; nous le remîmes au
tion sévère. Il fut immédiatem

Dans l'intervalle, j'avais fait
de M. de Lagrée, une lettre cl
et demandait une réponse po
la première autorité de Lin
une réponse dans laquelle I
visite pour le lendemain. I
2 mètres de haut, dont les p
portionnés. Son air humbl
son encolure de géant; c'é
présentaient les récits po
sans grade, sa valeur et so
bats contre les Mahométa
mandement militaire du
bouton rouge et avait re
de plusieurs villes voisi
avait délivré la ville de
réalité, il ne reconnaiss
le sud de la province c
acquis par M. de Lagr
et dont l'énergique v
plus extraordinaire.
sion française qu'il
de le dispenser de
par ses soins sur l
mort tous ceux qui
montrer à notre é
nous approchaie
rosité. Les soldat
gent et des habit



le mal auquel il devait succomber. M.
re et se refusa à de nouvelles visites

ficiers du corps de troupes et les
ent causer avec moi, ou plutôt
transmettait bien leurs dem
ndant, mieux que ses excuses
ntenance énergique de nos h
t entendu proférer contre
ur interdire de descendre
clamaient nos chevaux
a stupéfait en les voyant
e qui s'ouvrait respectueu
tué près d'un étang, au
agnes qui remonte de ce
que se trouvent les villes
voyage que le P. Fenouil
onger cette chaine du
e prêtre, que nous
ous un véritable ami
revoir, des compatriotes
ans, il avait pu parler
de larmes, et nous
n en échangeant
minâmes, le 10 janvier
admirablement
ux de cyprès
fermes s'étendaient
agricoles, les
la végétation
ysage des
ût proposé
nouve
té certai

un défilé étroit, réputé dangereux. Les croupes rougeâtres et incultes qui s'élevaient des deux côtés de la route semblaient frappées d'une incurable stérilité. Les villages se firent plus rares ; la plupart de ceux que nous traversions n'étaient que des monceaux de ruines. Les Mahométans avaient affreusement ravagé cette contrée ; ils y comptent de nombreux coreligionnaires, et ceux-ci, après leur départ, continuaient à tenir en échec la population chinoise, tremblante et soumise devant eux.

Le 12, nous descendîmes le lit d'un ravin, qui ne tarda pas à se transformer en ruisseau. Une vallée profonde se dessinait devant nous : c'était celle du Li-tang ho, rivière qui se jette dans le fleuve Bleu non loin de Tong-tchouen[1]. Nous en suivîmes les bords, où se montrait subitement une vigoureuse végétation, jusqu'au village de Kon-tchang, situé au confluent d'un tributaire de la rive droite. Avant d'y arriver, nous eûmes la douleur de voir succomber, sur la route même, Royal, le cheval que le roi de Xieng Tong avait donné au commandant de Lagrée. Nos porteurs crurent à une vengeance exercée contre nous par un Mahométan que nous avions malmené la veille. Cet insolent personnage, habitué à voir tout plier devant lui, s'était arrogé le droit exclusif de nous vendre des vivres et avait élevé des prétentions tellement exorbitantes que nous l'avions mis à la porte sans cérémonie, à son grand scandale et à la stupéfaction des habitants du village. De là, d'après la chronique, l'empoisonnement d'un de nos chevaux. Mais le docteur Joubert, qui avait prodigué ses soins au pauvre animal, me confia qu'il était mort d'une indigestion. Si le docteur avait eu à sa disposition un de ces instruments que Molière a mis si gaillardement en scène, Royal eût échappé aux conséquences de sa gourmandise. Son cadavre fut dépecé par les habitants du pays, qui se réjouirent de cette bonne fortune. En ces temps de guerre et de disette, la viande, qui est partout en Chine un mets de luxe, devenait un aliment inappréciable. On sait que les Chinois n'ont point pour la chair de certains animaux les préjugés que les sièges de la dernière guerre n'ont pas complètement réussi à déraciner chez nous[2].

1. Tong-tchouen est en effet assez rapproché du Yang-tsé kiang, mais d'une partie du cours de ce fleuve qui n'est pas navigable pour les grandes barques. On verra plus loin que la navigation continue ne devient praticable qu'à Siu-tchéou fou. C'est là du reste que la Commission prit la voie fluviale, après son retour de Ta-ly ; mais auparavant il fallut marcher à travers une contrée rude et montagneuse et faire un nouveau voyage à pied qui ne dura pas moins d'un mois. La proximité où se trouve Tong-tchouen du fleuve Bleu a donné lieu à une confusion. On a prétendu qu'après la mort de son chef Francis Garnier n'avait eu qu'à prendre la voie fluviale qui le ramenait à Han-kéou sans efforts et sans difficultés. On oubliait le pénible voyage qu'il accomplit, de Tong-tchouen à Siu-tchéou fou, en emportant le cercueil de M. de Lagrée, et les difficultés de navigation que l'on rencontre de Siu-tchéou à Han-kéou. Voy. p. 611.

2. Allusion au siège de Paris en 1870.

Nous passâmes à Kon-tchang toute la journée du 14 janvier. M. de Lagrée souffrait d'une fièvre continue et d'un point de côté qui rendaient ce



Arrivée dans la vallée de Kon-tchang. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

repos nécessaire. Cette localité est pauvre et sans ressources. Comme son nom le fait pressentir (*tchang* signifie « mine » en chinois), il y a dans le voisinage des gisements de cuivre et de zinc. La petite rivière creuse son lit sinueux et encombré de cailloux dans les flancs du plateau qui limite

à l'est la vallée du Li-tang ho. Nous remontâmes ce lit pendant quelque temps, et nous nous élevâmes de nouveau sur le plateau, qui offre, en ce point, une altitude moyenne de 2600 mètres. La population de cette zone, assez clairsemée, perd de nouveau sa physionomie chinoise et accuse une proportion considérable de sang étranger. Les maisons sont construites en boue. L'avoine et la pomme de terre poussent seules sur des cimes sans cesse balayées par un vent glacial. C'est à peine si quelques arbustes rabougris réussissent à s'abriter dans les plis du terrain. Çà et là on rencontre de longues traînées de neige, que ne peuvent fondre les rayons affaiblis du soleil.

Nos porteurs de Kon-tchang, effrayés du long trajet qu'il leur restait à faire dans ce pays désolé, s'enfuirent pendant la nuit, et nous fûmes obligés de requérir de force les habitants d'un pauvre hameau.

Nous rencontrâmes, le soir même, un petit mandarin envoyé avec une escorte à notre rencontre par le commandant militaire de Tong-tchouen. Il nous procura des moyens de transport suffisants, et M. de Lagrée, dont le malaise s'aggravait, put continuer sa route en palanquin.

Le lendemain, nous franchîmes un col élevé où le baromètre indiqua 533 millimètres. A très peu de distance, sur notre gauche, s'élevait un pic couronné de neige, dont l'altitude devait être peu inférieure à 4000 mètres. Des crevasses larges et profondes, semblables à d'immenses tranchées, sillonnaient de tous côtés le plateau, qui s'abaissait légèrement dans la direction du nord. Nous descendîmes au fond d'une de ces énormes failles à parois verticales qui servent, au printemps, de canaux de drainage pour les eaux des pluies, et nous arrivâmes au bourg de Tay-phou, marché assez important, dont les boutiques étaient magnifiquement approvisionnées en raison de l'approche du jour de l'an chinois. Une population mélangée, aux costumes pittoresques, était accourue des montagnes environnantes et s'empressait devant les étalages. L'auberge du lieu était pavoisée en notre honneur ; nous y reçûmes un confortable accueil.

Tay-phou est situé sur les bords d'un ruisseau qui devient un peu plus loin la rivière de Tong-tchouen. Le 18 janvier, après avoir fait encore quelqqes kilomètres à pied, nous louâmes une grande barque et descendîmes rapidement le courant, pendant que nos bagages cheminaient à dos d'homme le long de la route en corniche qui se suspend aux flancs de la vallée. Les eaux étaient basses et les rapides fréquents ; mais notre embarcation à fond plat glissait facilement sur les cailloux, grâce aux efforts vigoureux de l'équipage, qui se mettait à l'eau pour la dégager. Malgré l'absence de fatigue et la rapidité de notre marche, le paysage

horrible que nous avions sous les yeux nous fit trouver bien longues les huit heures de navigation qui nous séparaient de Tong-tchouen. Deux murailles de roches rougeâtres, stériles, ravinées par les pluies, sans un arbre, sans un brin d'herbe, limitaient de tous côtés les regards qui cherchaient en vain un point où se reposer. Pas un nuage ne venait tempérer l'éclat de la lumière et l'ardeur de la réverbération ; le ciel était d'un bleu clair d'une uniformité désespérante. Un vent du sud-sud-ouest soufflait par rafales intermittentes et produisait, en s'engageant dans les détours de la vallée, un sifflement lugubre. Çà et là s'élevaient quelques maisons de pêcheurs, construites de cailloux non cimentés, amoncelés les uns sur les autres. C'est bien ainsi qu'on peut se représenter un pays dans les veines duquel coule du cuivre et qui remplace les fruits de la terre par des produits métallurgiques. Vers quatre heures, nous entrâmes dans un canal latéral, qui dérive vers Tong-tchouen une partie des eaux de la rivière[1] ; les mon-



Navigation dans la rivière de Tong-tchouen. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

tagnes aux croupes dénudées s'éloignèrent en formant un vaste cercle ; une grande plaine s'ouvrit devant nous ; les cultures reparurent, et au milieu d'elles la ville de Tong-tchouen dressa sa couronne rectangulaire de créneaux. Nous traversâmes en barque un faubourg en partie ruiné, où de nombreux ponts de pierre nous forçaient à chaque instant à baisser la tête.

La nuit était déjà venue quand nous arrivâmes à la pagode où un logement nous était préparé. Cette pagode était située à l'intérieur même de l'enceinte, mais des ordres sévères avaient été donnés pour que notre repos ne fût pas troublé ; de vastes cours et des portes solides nous séparaient de

1. Voy. p. 557.

l'extérieur; les dimensions des logements qui nous étaient réservés et le luxe de leur aménagement ne laissaient rien à désirer. Nous n'avions jamais été aussi près du bien-être. L'existence que nous menions depuis deux ans était pour nous faire apprécier le calme et le repos de cette confortable retraite. Malheureusement, elle devait être pour le plus méritant d'entre nous le terme de sa pénible odyssée [1].

1. Voy. p. 4, en note.



Entrée du canal de Tong-tchouen. — Dessin de Th. Weber, d'après M. Delaporte.



Arrivée à la vallée du Yang-tsé kiang. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

CHAPITRE XIX

Yang ta-jen. — Maladie de M. de Lagrée. — Répugnance des autorités chinoises pour le voyage à Ta-ly. — Lettre du P. Fenouil. — Départ de Francis Garnier avec une partie de la Commission pour les pays mahométans de l'Ouest. — Le fleuve Bleu. — Houey-li tchéou. — Hong-pou-so. — Rencontre du P. Lù. — Mines de charbon et populations mixtes de Ma-chang. — Francis Garnier se décide à aller directement à Ta-ly. — Entrevue à Tou-touy-tsé avec le P. Leguilcher.

Yang ta-jen, mandarin militaire à bouton rouge et commandant supérieur de toute la partie du Yunnan appelée Tong tao[1], dont Tong-tchouen et Tchao-tong sont les villes principales, s'empressa, dès le lendemain de notre arrivée, de rendre visite au chef de l'expédition. Nous trouvions en lui un de ces généraux improvisés, que leur énergie et leurs talents naturels avaient immédiatement élevés au premier rang. Il avait obtenu de grands succès sur les Mahométans, qui n'étaient jamais parvenus à s'approcher de Tong-tchouen. Il les avait même refoulés jusqu'à très peu de distance de Ta-ly, en les chassant des villes de Houey-li tchéou et de

1. Les provinces chinoises se divisent en sous-provinces, appelées *tao*, dont les gouvernements ont sous leurs ordres plusieurs *fou* ou départements. Le Yun-nan se divise en trois tao : — le Nan tao, ou tao du sud, chef-lieu Yun-nan ; — le Si tao ou tao de l'ouest, chef-lieu Ta-ly : c'est celui qui est en partie entre les mains des Mahométans ; — et le Tong tao ou tao de l'est, chef-lieu Tchao-tong. (*Note de l'auteur.*)

Yong-pé. Les Mahométans, acculés sur les bords du Kin-cha kiang, paraissaient perdus sans retour, quand Yang ta-jen abandonna la poursuite et revint tranquillement sur ses pas. La chronique raconte qu'une mule chargée d'argent avait rappelé à temps au vainqueur que le général ennemi était son parent; son père s'était suicidé en apprenant cette forfaiture. Il faut ajouter que Yang ta-jen avait une femme mahométane.

Du reste nous avions déjà éprouvé qu'il est nécessaire de n'accepter qu'avec la plus grande réserve les bruits que l'on recueille en voyageant dans des pays où il n'existe pour ainsi dire pas d'opinion publique, et où les nouvelles restent indéfiniment à l'état de dires et de vagues rumeurs. Les frayeurs des uns, les exagérations des autres, les préventions et les préjugés populaires échappent à toute contradiction et à tout contrôle. Supposons un instant que la presse n'existe pas en Europe, et que des bouleversements politiques y aient interrompu le cours régulier des choses, quels bruits fantastiques et quelles singulières nouvelles se propageraient dans le public! A vingt lieues de distance, les faits les plus simples seraient dénaturés au point de devenir absolument méconnaissables. C'est la difficulté à laquelle nous nous sommes heurtés, en Chine, chaque fois que nous avons voulu nous rendre un compte exact des événements dont nous visitions le théâtre. Les missionnaires qui vivaient chez les Mahométans nous ont donné, sur le rôle des principaux acteurs de la lutte, des appréciations diamétralement opposées à celles que nous avions recueillies chez leurs collègues de l'est de la province. Les uns et les autres étaient sans moyen de contrôle sur la vérité des accusations ou la réalité des faits de guerre que leur apportait la rumeur publique. D'ailleurs, à force de vivre dans un milieu, on finit par en partager les rancunes ou les sympathies. Notre présence dans la contrée ne donna-t-elle pas naissance, elle aussi, à des bruits étranges et à d'incroyables exagérations, dont j'aurai l'occasion de citer des exemples [1].

Dans cette impossibilité d'être exactement renseignés, il nous était difficile de déterminer avec précision la conduite que nous avions à tenir à l'égard des commandants militaires. La lutte était uniquement soutenue par des indigènes, qui, impériaux de la veille, étaient souvent les rebelles du lendemain. Les mandarins civils, au contraire, tous étrangers à la province et dont le dévouement à l'empereur ne pouvait faire doute, restaient sans autorité et sans prestige, et tremblaient à chaque instant que leur tête ne fût offerte en gage au parti opposé. En pareille occurrence, la plupart jugeaient prudent de ne pas occuper leur poste et d'attendre dans

1. Voy. p. 271 et suiv., le passage relatif à M. Duyshart.

quelque province voisine la fin de l'orage. Le vice-roi nommé en remplacement de Lao pratiquait lui-même cette sage temporisation. Le pouvoir central, qui depuis plusieurs années n'avait pas donné signe de vie, venait cependant, à l'instigation de M. de Lallemand, d'envoyer de l'argent, des armes et des vivres à Mâ ta-jen. Nous tremblions alors que cet envoi n'eût été fait à un traître, et les mille rumeurs que nous recueillîmes au cours de notre voyage à Ta-ly nous confirmèrent dans cette impression[1]. Je ne donnerai plus, du reste, d'indications de cette nature sans rappeler les réserves que je faisais tout à l'heure.

L'histoire exacte et détaillée de la guerre du Yun-nan ne sera sans doute jamais sérieusement écrite. Le peu qu'on en trouvera ici suffira pour faire entrevoir son intérêt dramatique et l'originalité des caractères qu'elle a révélés.

Yang ta-jen nous parut être un homme d'une énergie égale à celle de Mâ ta-jen, mais d'une volonté moins capricieuse, plus réfléchie et plus persistante. Ses allures n'avaient rien de la brutalité du soldat et n'en conservaient que la franchise. Nous allâmes lui rendre sa visite le 20 janvier, et nous fûmes charmés de retrouver chez lui cette élégance d'ameublement, ce luxe chinois de bon aloi, que le yamen ruiné du vice-roi du Yun-nan n'avait pu nous offrir et qui contrastait avec cette richesse de mauvais goût, sentant le parvenu, de la villa de Mâ ta-jen. Une collation délicieuse nous fut servie dans un charmant boudoir, qu'un jardin orné de fleurs rares et de ces arbres en miniature que les Chinois excellent à reproduire, isolait du reste du palais. Pendant que nous mangions des mandarines et des confitures, accompagnées de l'inévitable tasse de thé, notre hôte étalait devant nous toute une collection d'armes européennes qui ne le cédait en rien à celle de Mâ ta-jen. Son but était non d'en faire parade, mais de se renseigner sur les véritables prix et les mérites respectifs de chaque système. Il sentait que, dans la lutte où les destinées de la province étaient en jeu, la victoire appartiendrait nécessairement au chef dont les troupes seraient armées de fusils à tir rapide. La confiance inspirée par ces nouvelles armes, bien plus que leur supériorité sur le fusil à mèche, ferait faire aux soldats des prodiges de valeur. A partir de ce moment il s'efforça d'obtenir que l'un de nous se chargeât de transmettre en France une commande d'armes pour son compte. La possession de ces armes, à bref délai, lui aurait permis de peser d'un poids décisif sur le sort de la guerre et d'assurer à son ambition le rôle prépondérant qu'il rêvait[2]. Mais de quel côté songeait-il à faire pencher la balance? Voilà ce que nous ignorions.

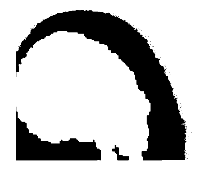
1. Voy. p. 616.
2. Voy. p. 498 la lettre de M. le Dr Joubert relative à M. Dupuis.

Cependant M. de Lagrée, dont la santé avait paru se raffermir pendant les premiers jours de notre résidence à Tong-tchouen, ne tarda pas à tomber sérieusement malade. De graves symptômes hépatiques se manifestèrent : il dut s'aliter complètement. Le voyage de Yun-nan à Tong-tchouen, accompli au milieu de vives souffrances, avait épuisé ses forces. L'étude ininterrompue de la langue et des usages, la crainte des malentendus résultant de l'absence d'interprète et les graves conséquences qu'une erreur de traduction pouvait avoir pour nous, avaient surexcité son cerveau et allumé dans ses veines une fièvre ardente. Sa vaillante et robuste nature se refusait à prendre l'inévitable décision que lui dictait son état. Il lutta vainement pendant quelques jours, et il ressentit une douleur profonde quand il dut se reconnaître vaincu par le mal et incapable de supporter de nouvelles fatigues [1].

Il me chargea de remplir l'engagement moral, pris à Yun-nan, de compléter notre voyage par une excursion à Ta-ly. Je ne me dissimulai pas les nombreuses difficultés de la tâche qu'il me donnait à entreprendre. Déjà privé d'interprète, je n'avais même pas la ressource d'emmener avec moi l'Annamite Teï, capable d'écrire au besoin ce que je ne saurais pas dire. Son état de santé l'avait fait comprendre au nombre de ceux de nos serviteurs qui, de Tong-tchouen, devaient se diriger à petites étapes vers Siu-tchéou, pour s'y embarquer définitivement à destination d'Han kéou, puis de Shang-haï. Je ne pouvais, au même degré que M. de Lagrée, inspirer à mes compagnons de voyage la confiance qui, dans une entreprise de cette nature, est la première condition du succès. Je comptais sur leur bonne volonté et sur leur dévoué concours, qui, en effet, ne me firent pas défaut. Je demandai cependant à mon chef des instructions écrites qui, en me traçant une ligne de conduite générale, devaient donner plus de poids encore à mon autorité. Il me pria de les rédiger moi-même et de les présenter à sa signature [2].

Les autorités de Tong-tchouen, Yang ta-jen et Kong ta-lao-yé, qui était le préfet de la ville, prévenus de nos intentions, firent tous leurs efforts pour nous détourner de notre dessein. Ils nous représentèrent les dangers que

1. Voy. p. 4, en note.
2. Voy. la note 2, p. 535. Il est inutile d'insister sur la convenance et la modestie de ce passage. Le voyage de Ta-ly, entrepris en vue de retrouver le Mékong et d'en poursuivre le relevé jusque dans sa partie tibétaine, correspondait à une idée sans cesse préconisée par Francis Garnier. Il était donc naturel que M. de Lagrée lui demandât de la traduire en instructions officielles. Ce fait semble avoir été ignoré et ne figure pas dans quelques relations de cet intéressant épisode. Nous avons eu sous les yeux le registre de la Commission, et nous affirmons encore que ces instructions étaient écrites de la main même de Francis Garnier et seulement signées par le chef de la mission.



nous allions courir; l'ignorance où nous étions des dispositions du gouvernement de Ta-ly à notre égard; les routes infestées par les bandes; les épidémies et la famine qui régnaient dans une partie de la contrée que nous avions à traverser. Voyant qu'ils ne réussissaient pas à nous convaincre et attribuant leur insuccès à notre insuffisante connaissance de leur langue, ils écrivirent au P. Fenouil, lui demandant de se joindre à eux pour nous dissuader de partir. Voici la lettre que je reçus du provicaire, la veille même de mon départ de Tong-tchouen :

« Monsieur,

« Il serait fâcheux que M. le commandant devînt sérieusement malade, « aux dernières courses d'un aussi long voyage que le vôtre. J'aime à me « persuader que quelques jours de repos et les soins intelligents de M. le « docteur Joubert auront suffi pour rendre à M. de Lagrée ses premières « forces.

« Yang ta-jen et Kong ta-lao-yé, qui vous hébergent à Tong-tchouen, « viennent de m'écrire une lettre commune. Ces deux personnages « regrettent vivement de ne pouvoir s'entendre avec vous sans le secours « d'interprètes, toujours maladroits. Car, disent-ils, il leur serait bien plus « facile de traiter vos nobles personnes avec toute la distinction qui leur est « due. De plus, ces messieurs me prient de vous dissuader de continuer « votre voyage par Houey-li tchéou. Ils désirent vous voir descendre direc- « tement à Siu-tchéou fou. Je vous engage de *tout mon pouvoir* à ne pas « aller dans l'ouest et vous dis ou *sous-entends* tout ce que vous pourrez « imaginer de plus persuasif.

« Après avoir fait ma commission, j'ajoute, et ceci est bien de moi: « vu le mauvais vouloir de l'autorité, vous allez rencontrer des difficultés « peu ordinaires, pour ne pas dire insurmontables.

« Mon intention n'est assurément pas de me rendre désagréable par des « exhortations importunes; mais si l'on pouvait trouver le moyen de satis- « faire à vos désirs sans mécontenter les mandarins, tout en vous évitant « beaucoup de peine et de dangers faciles à prévoir, n'en seriez-vous pas « bien aise? Le Kin-cha kiang[1] passe à Mong-kou, c'est-à-dire à 13 ou « 14 lieues de Tong-tchouen. Allez jusqu'à Mong-kou, sans traverser le « fleuve; parcourez sur ses rives, en amont et en aval, une ligne de 300 ou « 400 lieues, plus ou moins à volonté; puis revenez prendre à Tong-tchouen « la route de Siu-tchéou fou, où vous retrouverez encore ce même Kin-cha

1. C'est le fleuve Bleu, qui plus loin prend le nom de Yang-tsé kiang.

« kiang. *Voir ce fleuve à Mong-kou, ou bien aller l'examiner à quinze « journées plus haut, vers les frontières du Tibet, c'est à peu près la même « chose.*

« Et puis, ne faut-il pas compter avec votre santé passablement compro« mise, sans que cela paraisse encore d'une manière bien sensible?

« Vous m'obligerez, s'il vous plaît, de me faire connaître le parti que vous « aurez pris.

« Je salue, avec respect, M. le commandant de Lagrée, ainsi que ses « intrépides compagnons de voyage, et vous souhaite à tous l'entier accom« plissement de tous vos bons désirs.

« J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, votre très humble et « très obéissant serviteur,

« J. Fenouil, provicaire. »

L'opposition des autorités chinoises avait-elle pour seuls motifs l'intérêt qu'elles nous portaient et les dangers que nous allions courir? N'y avait-il en jeu aucune défiance, aucune susceptibilité politiques? Les difficultés que nous devions rencontrer étaient-elles réellement insurmontables, comme l'affirmait avec tant d'insistance le P. Fenouil? Ses opinions se modifiaient si facilement sous l'influence d'une pression étrangère, ses frayeurs étaient si rarement justifiées, qu'il m'était difficile de prendre les unes à la lettre, et de tenir grand compte des autres. La solution qu'il nous proposait prouvait combien il avait peu conscience de l'importance géographique de notre voyage. Dire à des explorateurs qu'il est indifférent de voir un fleuve en un point de son cours ou quinze jours de marche plus haut, c'est réduire la recherche des sources du Nil à la découverte de son embouchure [1].

On me trouvera sans doute bien audacieux : mais les arguments de cette lettre, même en les fortifiant de la conscience que j'avais de mon insuffisance, n'ébranlèrent en rien ma résolution. Aujourd'hui que je crois posséder les inconnues d'une question qu'il me fallait alors apprécier en aveugle, — et bien que notre voyage à Ta-ly n'ait point donné tous les résultats que nous en avions espérés, — je ne regrette qu'une chose : *c'est de n'avoir pas suffisamment osé* [2]. Avec le prestige que possèdent encore les Européens dans ces régions lointaines, une volonté énergique et prudente à la fois doit tout entreprendre et peut tout obtenir.

Je communiquai la lettre du P. Fenouil au commandant de Lagrée.

1. Voy. la note sur la « monomanie du Mékong », p. 349.
2. Voilà encore un passage caractéristique qui montre quelle persévérante et intelligente énergie Francis Garnier mettait au service de ses idées. (Voy. *De Paris au Tibet*, p. 171.)



« Persistez-vous à partir ? » me demanda-t-il[1]. Et, sur ma réponse affirmative : « Vous avez raison, me dit-il ; mais soyez prudent, et aux premières difficultés sérieuses revenez. Il vous faut compter avec la fatigue que nous éprouvons tous, avec le peu d'efforts physiques dont nous restons capables, avec le découragement et la lassitude morale qu'éprouvent déjà certains de vos compagnons. »

Je lui soumis le projet d'instructions qu'il m'avait chargé de rédiger et que je crois devoir résumer ici[2] :

« M. Garnier partira le 30 janvier, accompagné de MM. Delaporte, Thorel et de Carné, et de cinq hommes de l'escorte. Il se dirigera vers le confluent du Kin-cha kiang et du Pé-chouy kiang, où il recueillera, en même temps que les renseignements commerciaux et géographiques, toutes les indications de nature à l'éclairer sur la situation des pays musulmans de l'ouest. Suivant la nature de ces indications, M. Garnier se décidera à avancer sur Ta-ly ou sur Li-kiang, après en avoir demandé l'autorisation par lettre. Le but de cette partie du voyage sera de préciser le plus possible tout ce qui est relatif au Lan-tsang kiang (Cambodge ou Mékong), à ses origines, à sa navigabilité. Dans tous les cas, M. Garnier devra être de retour à Siu-tchéou fou à la fin d'avril au plus tard.

« Si, à un moment quelconque du voyage, M. Garnier pensait pouvoir atteindre facilement un point quelconque du Mékong, il le ferait seul et de la manière la plus prompte possible[3]. »

M. de Lagrée souligna ce dernier paragraphe. La reconnaissance d'un point du Cambodge situé dans le voisinage du Tibet aurait couronné d'une façon brillante notre long voyage. Ce devait être là le but principal que je devais me proposer. Il m'eût été facile, en voyageant seul, de l'atteindre en très peu de temps[4] ; M. de Lagrée me recommanda donc, si je ne devais courir aucun danger, de laisser mes compagnons et mon escorte derrière moi, pour leur épargner une fatigue inutile. Il ne s'était décidé à m'adjoindre une fraction aussi considérable de l'expédition que parce qu'il pensait qu'un noyau d'hommes résolus courrait des risques moins grands qu'un voyageur isolé. Si les périls annoncés s'évanouissaient, je devais aller seul, pour gagner du temps et arriver à Siu-tchéou avant les pluies.

1. Cette question n'indique-t-elle pas clairement la part que Francis Garnier avait eue à l'idée du voyage de Ta-ly ?

2. Voy. p. 550 et la note.

3. Voy. p. 319. Ce paragraphe répondait au désir secret de Francis Garnier et explique la seconde tentative qu'il fit en 1873 et qu'il comptait renouveler l'année suivante lorsque les événements du Tong King le rappelèrent à Saïgon.

4. Voy. p. 384 et la note.

Je ne me doutais pas que la signature que M. de Lagrée apposa[1], le 28 janvier, au bas de ces instructions dût être son dernier acte comme chef de la mission.

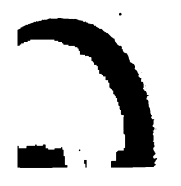
Le docteur Joubert, le matelot Mouello et trois Annamites restaient auprès de lui. En échangeant avec nous une dernière poignée de main, il nous donna rendez-vous à Siu-tchéou fou, où il devait s'acheminer, dès son rétablissement, pour faire préparer les barques nécessaires à notre retour.

Le jour de l'an chinois était arrivé le 25 janvier. On sait avec quelle solennité se célèbre en Chine cette fête annuelle. La vie commerciale est interrompue pendant plusieurs jours; les autels domestiques, richement décorés, voient se réunir devant eux, en intimes festins, les membres de chaque famille; les jeux publics, les feux d'artifice, les réjouissances bruyantes, succèdent ensuite à ce recueillement intérieur. Nous eûmes donc quelque peine à trouver des porteurs. Nos bagages, réduits à l'indispensable, ne nécessitaient heureusement que peu de monde : neuf hommes nous suffisaient au lieu de vingt-cinq ou trente. Nous finîmes par les trouver, grâce à l'intervention de Yang ta-jen et à la promesse d'une forte récompense. Nous étions neuf aussi : quatre officiers[2], deux tagals et trois Annamites, tous bien armés, assez bien portants et surtout résolus. Nous nous mîmes en route le 30 janvier, profondément attristés de l'état où nous laissions M. de Lagrée, mais ayant encore bon espoir en son rétablissement.

En sortant de la vallée de Tong-tchouen, nous traversâmes une petite plaine bien cultivée, où le lit d'un torrent puissamment endigué forme une sorte de chaussée élevée de 2 ou 3 mètres au-dessus du sol. Des flancs de cette chaussée partent de nombreux canaux qui distribuent l'eau dans les champs. Ici encore, la patiente industrie du laboureur a transformé une force stérilisante et dévastatrice en une source de fécondité et de richesse. L'aspect de cette plaine repose agréablement la vue : les colzas y mêlent leurs grappes jaunes aux corolles solitaires, blanches ou pourpres des pavots. Du col qui la ferme, on aperçoit un profond sillon dans la mer de montagnes qui ondule à l'horizon. C'est la vallée du fleuve Bleu, qui ici s'appelle le Kin-cha kiang ou « Fleuve au sable d'or ».

Nous descendîmes sur le flanc, incliné à 45 degrés, de montagnes schisteuses, recouvertes de coulées calcaires subitement refroidies le long des pentes. L'effritement continu de ces roches sous l'action alternative du soleil et de la pluie oblige à entourer chaque champ, chaque maison, chaque

1. Voy. p. 550 et la note.
2. MM. Francis Garnier, Delaporte, Thorel et de Carné.





La route de Tong-tchouen à Mong-kou. — Dessin de J. Laurens, d'après un croquis de M. Delaporte.



sentier, d'un mur préservateur; nulle part l'homme n'a eu à lutter contre une nature plus ingrate.

Au bout de deux heures de descente en zigzag, nous arrivâmes au fond d'une gorge étroite; les eaux d'un torrent bouillonnaient au-dessous de nous et la route continuait en corniche, le long de la muraille verticale qui soutenait les flancs ravinés du plateau. Cette route avait coûté des efforts prodigieux; en maint endroit, le pic avait été insuffisant pour entamer la roche, et il avait fallu recourir à la mine.

L'aptitude colonisatrice et commerciale du peuple chinois se révèle dans ces gigantesques travaux : sans aucun secours du pouvoir central, quelques communes, quelques compagnies de marchands, réussissent à triompher des plus grands obstacles naturels pour établir des voies de communication qui permettent d'attirer les produits de régions réputées inaccessibles.

Le 31 janvier, à l'un des coudes de cette route en corniche, nous aperçûmes pour la première fois le Kin-cha kiang [1], roulant à 600 mètres au-dessous de nous ses eaux claires et profondes. Le torrent dont nous venions de descendre les bords se jetait, à nos pieds, dans une rivière qui n'était autre que le Li-tang ho, dont nous avions un instant suivi la vallée en allant à Tong-tchouen [2]. Cette rivière courait parallèlement au grand fleuve, qui venait du sud-ouest, et se redressait ensuite vers le nord en décrivant un long détour. Au sommet de cette courbe, le Li-tang ho mélangeait ses eaux bourbeuses et rougeâtres à l'onde bleue du Kin-cha kiang, qu'elles salissaient pendant plus d'un mille.

Depuis les temps de Marco Polo, nul voyageur européen n'avait vu le fleuve Bleu aussi loin de son embouchure [3].

Nous couchâmes le soir même à Mong-kou, gros bourg situé sur un étroit plateau, à 200 mètres au-dessus du fleuve et où nous retrouvions les bananiers, les cannes à sucre, en un mot une végétation tropicale. A cinq heures du soir, la température était de 20 degrés; le matin même, sur le plateau supérieur, nous grelottions par un froid de 4 à 5 degrés.

A Mong-kou commencèrent les ennuis que m'avait prédits le P. Fenouil. Les autorités locales restèrent invisibles et je ne pus me procurer les porteurs dont j'avais besoin. Il fallut réengager à un prix très élevé jusqu'à Houey-li tchéou, ville importante située à cinq jours de marche sur

1. Voy. p. 554.
2. Voy. p. 545.
3. On comprend le sentiment d'orgueil des voyageurs et l'on s'étonne encore qu'une pareille exploration, si féconde pour la science, si glorieuse pour le pays, n'ait guère été, jusqu'aujourd'hui, connue et appréciée en France, où l'on glorifie cependant si volontiers les travaux et les succès des voyageurs étrangers, que par les savants et les géographes de profession.

des renseignements insuffisants pour envoyer une lettre à ce jeune prêtre, que le P. Fenouil nous avait signalé, et qui pouvait nous rendre les plus grands services comme interprète. A l'étape suivante, celle de Tchang-tchou, je fus plus heureux, et j'appris par les nouveaux chrétiens que nous y rencontrâmes que la résidence du P. Lù était le village de Ma-chang, situé à 30 lieues de Hong-pou-so.

A partir de Tchang-tchou, le pays a un aspect moins sauvage, les pentes deviennent moins abruptes et plus cultivables. La large et belle vallée où s'élève la ville de Houey-li tchéou ne tarda pas à s'ouvrir devant nous. La



La ville de Houey-li tchéou. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

circulation était extrêmement active; nous croisions à chaque instant des convois de sel, de charbon, de pelleteries, de cuivre, de matières tinctoriales et médicinales; dans le même sens que nous, cheminaient des caravanes chargées de coton et de cotonnades. Houey-li tchéou est une ville très commerçante, qui nous apparut de loin, alignant ses toits rouges sur les bords admirablement cultivés d'une jolie rivière coulant vers le sud. Dans cette direction, les montagnes s'abaissent, et l'on devinait qu'à l'horizon s'ouvrait la large coupée du Kin-cha kiang [1]. Dans le nord, derrière la ville, une haute montagne étalait au soleil sa croupe de neige, sur laquelle

1. Fleuve Bleu; voy. p. 554 et 557.

se détachait la silhouette des créneaux et des clochetons de Houey-li tchéou.

En entrant dans les faubourgs, deux hommes à chapeaux rouges vinrent à notre rencontre : c'étaient des guides envoyés par le mandarin de l'endroit. Ils nous firent traverser entièrement la ville du sud au nord, et nous conduisirent dans une grande hôtellerie située dans le faubourg opposé. Les réjouissances du jour de l'an duraient encore, et cependant la ville avait conservé les apparences d'un marché de premier ordre. C'est à la fois un entrepôt considérable de marchandises et un lieu de fabrication pour les objets de sellerie, de harnachement, de voyage et les ustensiles de cuivre. Il y a des mines de ce métal dans le voisinage.

Le mandarin de Houey-li tchéou m'envoya, dès notre arrivée, quelques présents, et je lui fis une visite le lendemain. La difficulté que nous éprouvions à nous comprendre mutuellement abrégea notre entretien. Je laissai entrevoir mon intention de pénétrer sur le territoire mahométan. Mon hôte essaya de m'en dissuader en me faisant le tableau le plus sombre des dangers auxquels je m'exposais.

Il était impossible en effet de s'engager définitivement dans un pays inconnu et peut-être ennemi, sans avoir des renseignements sérieux et précis sur l'état de la contrée et la situation respective des parties belligérantes : mon inexpérience de la langue m'empêchait de les obtenir ; dans tous les cas je devais me défier des informations que me donnaient les autorités chinoises. J'expédiai donc un courrier au P. Lù, pour le prier, au nom de son évêque, de vouloir bien s'aboucher avec nous à Hong-pou-so, point vers lequel j'allais me diriger. La langue latine était entre lui et moi un moyen de communication plus à ma portée que le chinois[1]. Je renvoyai en même temps, à l'exception de trois d'entre eux qui manifestèrent le désir de rester avec nous, les porteurs qui nous avaient accompagnés depuis Tong-tchouen, et je remis au plus intelligent d'entre eux une lettre pour le commandant de Lagrée.

Nous profitâmes de notre séjour à Houey-li tchéou pour compléter l'équipement de notre cavalerie. Les marchands chinois sont les plus habiles du monde à duper les acheteurs, même quand ils ont affaire à leurs compatriotes ; que dire de leurs prétentions et de leurs fourberies quand les acheteurs sont étrangers et qu'ils passent pour mandarins ? Les prix demandés sont généralement le décuple des prix réels, et quand on croit avoir acheté un objet neuf, on est tout étonné de voir qu'on lui a substitué un objet qui a déjà servi ou qui est détérioré. Malgré la vigilance de MM. Dela-

1. Voy. note p. 525.

porte et de Carné, qui s'étaient chargés de ces achats, on trouva moyen de leur passer des mors cassés et des couvertures de cheval déchirées. Ces couvertures étaient de provenance russe.

Nous quittâmes Houey-li tchéou le 7 février, accompagnés de deux ou trois officiers subalternes, chargés par le mandarin du lieu de faire transporter nos bagages et de veiller à nos besoins jusqu'à Hong-pou-so. Nous remontâmes la vallée d'un petit affluent de la rivière de Houey-li tchéou, dont les parois calcaires, creusées d'excavations bizarrement découpées, offraient de ravissants paysages en miniature. A de grandes hauteurs au-dessus du sentier en corniche le long duquel nous cheminions, s'ouvraient de vastes grottes, desquelles s'échappait un mince filet d'eau ; de petits jardins, quelques maisons, une pagode, apparaissaient sur le seuil de la grotte, dont les sombres profondeurs leur donnaient un relief saisissant, et, leur servant de cadre, les transformaient en un énorme médaillon.

Après avoir franchi une ou deux crêtes du haut desquelles la vallée du fleuve Bleu nous apparut de nouveau à une faible distance, nous traversâmes un col fortifié qui domine la plaine de Hong-pou-so, et qui était jadis fermé par une épaisse porte. Celle-ci gît par terre et la fortification est démantelée; mais on construit des auberges neuves à tous les coins de la route, et l'on dirait que la vie renaît après la longue interruption d'une guerre

Le chef d'un village où nous nous arrêtâmes pour changer de porteurs avait préparé en toute hâte une collation à laquelle il vint nous convier à plusieurs lieues de distance. En voyage, on a toujours faim. Nous fîmes donc honneur à la table bien servie du *tsong-yé*, et nous reconnûmes son attention par le don d'un couvert en ruolz.

L'exposition au midi des coteaux que nous descendions, et la diminution de l'altitude, produisaient un changement sensible dans la flore du pays, oú M. Thorel retrouvait les principales plantes qui poussent à Xieng Hong, sur les bords du Mékong. A Hong-pou-so, où nous arrivâmes le lendemain de notre départ de Houey-li tchéou, nous étions à 700 ou 800 mètres plus bas que le plateau, et le voisinage du fleuve, dont nous étions à peine à quelques kilomètres, élevait notablement la température. Ce fut pour moi une heureuse circonstance : depuis Houey-li tchéou j'étais atteint d'une pleurodynie qui m'empêchait de respirer et me causait des douleurs intolérables; j'avais été obligé, pour continuer à marcher, de me faire soutenir, surtout dans les montées, par deux Annamites, et j'avais, un instant, craint d'être obligé d'interrompre le voyage. Un repos de trois jours à Hong-pou-so et la chaude atmosphère que j'y respirai me remirent complètement[1].

[1] Voy. note p. 165, 510, 539, etc.



Hong-pou-so est un très gros bourg situé sur les bords d'une rivière peu importante, mais dont le lit démesurément large éparpille des cailloux dans toute la plaine. Un assez fort détachement de troupes y tenait garnison au moment de notre arrivée. Les blancs, ou Mahométans, venaient de faire une pointe sur le Sé-tchouen, et ils avaient été repoussés avec perte ; les rives du fleuve, qui sert ici de frontière entre cette province et le Yun-nan, et qui coule à 10 kilomètres de Hong-pou-so, étaient bordées de postes fortifiés, construits de deux lieues en deux lieues et gardés par les troupes impériales.

Les petits officiers qui nous escortaient depuis Houey-li tchéou eurent toutes les peines du monde à nous faire faire un peu de place dans le tribunal du village. Il y avait d'ailleurs, chez les opposants, et sauf parmi les chefs militaires que nous dérangions, plus de curiosité que de mauvais vouloir. Les fêtes du jour de l'an duraient encore, et à la tombée de la nuit les musiciens du bourg vinrent nous donner, dans la cour de notre logis, une sérénade aux flambeaux et une représentation comique et travestie, qui leur valut une rémunération convenable.

Nous allâmes, le 10 février, visiter à cheval le confluent du Kin-cha kiang et du Ya-long kiang, l'un des points géographiques les plus intéressants et les plus importants de notre voyage. Ce confluent se trouve à 14 kilomètres dans l'ouest-nord-ouest de Hong-pou-so. Le Kin-cha kiang n'est pas encaissé comme à Mong-kou, et l'on y arrive par une pente peu sensible ; des collines basses et dénudées chevauchent sur ses bords.

Le fleuve vient du sud-ouest, puis tourne brusquement au sud 10 degrés est : c'est au sommet de ce coude qu'il reçoit le Ya-long kiang. Celui-ci vient du nord ; il est encaissé entre des berges rocheuses complètement à pic, le long desquelles toute circulation est impossible. Sa largeur est à peu près égale à celle du fleuve Bleu, et son courant était, à cette époque de l'année, un peu plus fort. Je ne pus mesurer la profondeur des deux fleuves ; elle me parut considérable. Comme à Mong-kou, la crue est de 10 mètres.

Je m'aperçus, avec étonnement, que les gens du pays donnaient le nom de Kin-cha kiang au Ya-long kiang, c'est-à-dire à l'affluent, et celui de Pé-chouy kiang au fleuve principal. Si l'on peut hésiter à première vue entre les deux fleuves, à cause de la presque équivalence de leur volume d'eau, l'aspect des vallées indique immédiatement quel est celui qui doit conserver le nom de Kin-cha kiang. L'embouchure du Ya-long kiang est une sorte d'hiatus accidentel dans la ceinture de collines qui borde le fleuve Bleu ; la configuration orographique du pays ne peut laisser douter

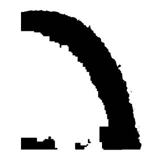
que ce fleuve vienne de l'ouest et non du nord. Les habitants du confluent savent cependant que ce qu'ils appellent le Pé-chouy kiang est des deux fleuves le plus important par le développement antérieur de son cours. Cette singulière anomalie paraîtra moins étonnante, si l'on se rappelle qu'en Chine les noms de fleuve sont toujours locaux et changent toutes les vingt lieues. Un peu plus haut, en effet, aux environs de Li-kiang, le Kin-cha kiang a repris son nom, et c'est au Ya-long kiang que l'on donne le nom de Pé-chouy kiang.

Un bac fonctionne à l'embouchure même du Ya-long kiang. Il constitue l'un des revenus du mandarin de Houey-li tchéou : un cheval paye 200 sapèques (un peu plus d'un franc, d'après le change des sapèques au moment de notre passage) ; un voyageur paye 60 sapèques.

Au retour de cette excursion, je reçus du P. Lù un billet écrit en latin qui m'annonçait pour le lendemain après sa messe son arrivée à Hong-pou-so et sa visite.

Il fut exact au rendez-vous. Nous vîmes un jeune homme d'une figure douce, distinguée et timide. Il y avait sept ans qu'il était revenu du collège de Poulo Pinang et qu'il était en possession de sa double cure de Ma-chang et de Hong-pou-so. Son langage affectueux nous inspira bien vite la plus entière confiance. Les détails qu'il nous donna sur l'état du pays étaient peu satisfaisants et confirmaient en certains points le dire des autorités chinoises. La route directe vers Ta-ly n'avait jamais été fermée pour les marchands, mais tous les voyageurs qui se présentaient les mains vides étaient impitoyablement renvoyés. On rencontrait les premiers postes des Mahométans à une centaine de lis de l'autre côté du fleuve. En ce moment cette route était tellement infestée par les voleurs, que les marchands se réunissaient en caravanes de quatre-vingts ou de cent personnes pour voyager. Le chef musulman le plus rapproché était celui de Yong-pé ; mais le pays entre cette ville et le Sé-tchouen était dans un état de dévastation complète ; des bandes, réunissant jusqu'à cinq cents hommes appartenant à tous les partis, achevaient de saccager ce que les belligérants avaient épargné. La route de Yong-pé à Ta-ly était fermée, et le mandarin de Yong-pé n'avait le droit d'accorder un permis de circulation que sur son propre territoire. Si nous obtenions de lui la permission d'aller à Yong-pé, il nous retiendrait probablement dans cette ville jusqu'à l'arrivée d'ordres de Ta-ly.

J'avais espéré un instant pouvoir me diriger vers le nord, en évitant le plus possible tout contact avec les autorités mahométanes, et réussir ainsi à atteindre un point du Mékong situé dans le Tibet ; là, j'aurais essayé de reve-



nir, par Ta-tsien-lou et la vallée du Min kiang, à Siu-tchéou fou. Ce voyage, qui nous eût fait reconnaître le cours du Cambodge et le fleuve Bleu jusqu'au 30e degré de latitude nord, pouvait s'exécuter à la rigueur dans le laps de temps que m'avait fixé M. de Lagrée [1], en ne séjournant nulle part et en faisant de longues étapes. Je reconnus bientôt qu'il fallait renoncer



Confluent du Ya-long kiang ou Pé-Chouy kiang et du Kin-cha kiang.
Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

à ce beau projet : il était impossible, dans cette direction, d'éviter Yong-pé. Plus au nord que cette ville, et dans tout l'espace compris entre Ning-yuen fou et Li kiang, le pays appartenait complètement, paraît-il, aux sauvages Man-tse ou Lissous, qui ne souffraient aucun étranger dans leurs montagnes. Les communications directes entre Ta-tsien-lou et Houey-li tchéou étaient interrompues depuis plusieurs années, et personne ne consentirait

1. Voy. p. 553.

à nous suivre dans cette direction. Puisqu'il fallait à tout prix obtenir une autorisation des autorités mahométanes pour parvenir jusqu'au Mékong, il valait donc mieux aller la chercher directement à Ta-ly. Le mauvais vouloir d'un intermédiaire pouvait nous causer un irrémédiable échec ; sa faveur pouvait être mise à un trop haut prix ; dans les deux cas, son intervention entraînait une perte considérable de temps, et nos jours étaient comptés. Je résolus donc d'aller à Ma-chang, visiter les gisements houillers qu'on nous avait signalés dans le voisinage, et pousser ensuite jusqu'à Tou-touy-tsé, petite mission catholique dirigée par le P. Leguilcher et située à quelques lieues au nord de Ta-ly. Les nouveaux renseignements que je comptais obtenir de ce missionnaire devaient déterminer ma conduite ultérieure.

Après nous avoir donné les indications qui précèdent, le P. Lû nous avait quittés un instant pour aller conférer dans la salle voisine avec les mandarins de la localité. J'entendis quelques vociférations, auxquelles je ne pris pas garde. Depuis les fêtes du jour de l'an, nous nous étions habitués à voir les fonctionnaires eux-mêmes manquer aux règles de la tempérance et du bon ton. Le P. Lû revint peu après, les traits légèrement altérés ; il m'affirma cependant qu'il ne s'était rien passé qui dût m'alarmer : « une querelle de gens ivres, » me dit-il. Il me demanda la permission de nous quitter pour vaquer aux soins de sa chrétienté. Nous nous donnâmes rendez-vous au repas du soir pour arrêter définitivement nos plans.

Quelques heures plus tard, je reçus de lui un court billet, dans lequel il m'annonçait qu'un ordre du chef chinois de Kiéou-ya-pin, poste frontière dont dépendait Ma-chang, rappelait immédiatement tous les chrétiens qui l'avaient accompagné, pour soutenir l'attaque d'un corps de troupes mahométanes dont l'approche était signalée. « Dans cette occurrence, ajoutait-il, je n'ose rester dans le pays et je pars pour Ning-yuen fou, en regrettant de ne pouvoir plus vous être d'aucun secours. »

Ce brusque adieu me stupéfia et je ne pus d'abord en deviner la cause ; le lendemain matin, je me fis conduire chez le jeune prêtre, que je trouvai en larmes. L'invasion prochaine de sa communauté était, me dit-il, le seul sujet de ses frayeurs et de son chagrin. Je m'efforçai de le rassurer et de le décider à nous accompagner à Ma-chang. Il m'objecta que le moment était venu de faire sa tournée pastorale, et que, s'il la différait encore, le mauvais temps viendrait, qui la rendrait impossible. Je lui promis d'écrire à son évêque ; mais je m'aperçus bientôt que la raison qu'il donnait pour se séparer de nous n'était pas la véritable : il m'avoua, enfin, que la veille il avait eu une altercation avec le chef du village, qui lui avait vivement



reproché de se faire l'interprète d'étrangers que tout bon Chinois devait haïr, et qu'il craignait de voir se renouveler pareille scène. Je lui représentai que nous étions les hôtes officiels de la Chine, munis de lettres dont mieux que personne il pouvait apprécier la valeur, et que, si on se permettait devant nous une pareille incartade, je saurais bien en obtenir le châtiment. A ce moment arriva une lettre du P. Leguilcher, confirmant le projet d'attaque de la frontière attribué aux Mahométans de Yong-pé, mais conseillant au jeune prêtre de rester à son poste. Ce conseil et le désir de nous être utile triomphèrent des frayeurs du P. Lù, et à midi nous partîmes ensemble pour Ma-chang.

Après avoir traversé en bac le Ya-long kiang, nous suivîmes la rive gauche du fleuve Bleu, dont le cours est sinueux et s'encaisse peu à peu à partir de ce point. Le fleuve conserve cependant de belles apparences de navigabilité. De Ma-chang à Hong-pou-so, et même un peu au-dessous, la circulation par barques serait facile, mais ce trajet est limité par un rapide considérable, qui est presque une chute. En résumé, le fleuve Bleu n'est utilisé entre Li-kiang et Mong-kou qu'au transport des pièces de bois coupées dans les forêts des environs de la première de ces deux villes; encore faut-il démonter les radeaux pour franchir les rapides, et les pièces de bois se brisent-elles quelquefois.

Un peu avant d'arriver à Ma-chang, nous visitâmes, sur les bords mêmes du fleuve, des galeries pratiquées pour l'extraction du charbon. Elles sont creusées dans des couches de grès schisteux, à quelques mètres au-dessus du niveau de l'eau, et les infiltrations qui s'y produisent exigent un travail d'épuisement continu. Le charbon extrait est d'un aspect huileux et brillant, mais il est tellement friable et donne une proportion de poussier si considérable qu'on est obligé de le transformer en coke. On se sert pour cela d'un fourneau à deux orifices; au centre, on place du charbon en gros morceaux; on garnit le pourtour de poussier; on mouille le tout, puis on met le feu en dessous. Quand la fumée a cessé de se produire, la transformation en coke est opérée. Ce coke s'appelle en chinois *toan tau;* il se paye, sur les lieux, environ 1 franc les 100 kilogrammes; le charbon naturel vaut moitié moins. Il y a dans la montagne, à peu de distance de Ma-chang, d'autres galeries d'extraction, que M. Thorel alla visiter. Elles présentent une grande étendue, n'ont pas d'infiltrations, et le charbon y est de meilleure qualité. Nulle part nous n'avons entendu parler d'accidents occasionnés par le feu grisou.

Les chrétiens de Ma-chang vinrent à cheval à notre rencontre, et cette nombreuse cavalcade, jointe à la nôtre, entra en caracolant dans la longue et unique rue qui forme le village. Celui-ci avait été en partie brûlé, quelque

temps auparavant, par une bande de voleurs, et il n'était pas encore complètement relevé de ses ruines. Le combustible minéral employé à Ma-chang exige partout l'emploi de cheminées. C'était la première fois, depuis bien longtemps, que nous revoyions des toits munis de ce disgracieux appendice.

Le lendemain était jour de marché : les sauvages des montagnes avoisinantes descendirent en foule pour vendre leurs denrées, et nous pûmes étudier de nouveaux types et noter de nouveaux costumes. Cette région est habitée par des populations d'origine mixte. On y retrouve d'abord les Pa-y, dont



Types de Man-tse. — Dessin de Janet-Lange, d'après des croquis de M. Delaporte.

j'ai déjà indiqué les attaches laotiennes, et qui, avec quelques tribus voisines, les Telous, les Terous, les Arrous, les Didjous, les Lou-tse, sont disséminés depuis le Ya-long kiang jusqu'à la vallée de l'Iraouady. D'autres tribus encore, dont l'origine et le langage diffèrent absolument de celles que je viens de citer, paraissent se rapprocher davantage des véritables autochtones : ce sont les I-kia, nommés aussi Pé-lolos ou Lolos blancs, qui portent la queue comme les Chinois et dont les femmes ont les cheveux partagés en deux tresses ; et les Hé-lolos ou Lolos noirs, qui portent les cheveux longs et se croient supérieurs aux précédents. Enfin les plus indomptables, ceux que les mœurs et la civilisation chinoises ont jusqu'à présent le moins influencés, sont connus sous le nom de Lissous et de Man-tse.

Plusieurs de ces tribus semblent avoir des relations lointaines avec d'autres races du nord de la vallée de l'Assam, et peut-être aussi avec les Koles de



Homme et femme i-kias. — Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. Delaporte.

l'Inde et avec les Mons du Pégou. Les noms que donnent les Chinois à tous ces sauvages n'ont qu'une signification vague [1] et ne sauraient servir de base

1. *Kia* signifie en chinois « race, famille »; *I*, « barbare, étranger »; *Lolos* est une appellation

à une classification précise. Les populations auxquelles ces noms s'appliquent les considèrent du reste comme de sanglantes injures. Les Lolos se désignent sous le nom de *tou-kia* (autochtones, indigènes) ou de *tchin-si* (parents). M. Delaporte eut grand'peine à dessiner deux I-kia. Les sauvages croient que toute personne dont on reproduit les traits doit fatalement tomber malade.

Les environs de Ma-chang sont peuplés de loups fort audacieux pendant l'hiver et qui dévastent les basses-cours. Aussi les fusils à pierre ou à piston sont-ils fort appréciés dans le pays ; car, disent les indigènes, les loups n'ont rien à craindre du fusil à mèche, que son odeur trahit et dont ils reconnaissent immédiatement la présence.

La nouvelle de l'attaque des Mahométans du côté de Yong-pé s'étant confirmée, il fallut donner suite à mon projet d'aller à Ta-ly par la route la plus directe. La dernière lettre du P. Leguilcher au P. Lù nous assurait la présence d'un compatriote à Tou-touy-tsé. Cette lettre avait également fixé nos doutes sur la prétendue arrivée d'Européens à Ta-ly, fait dont il a été précédemment question. Ces Européens étaient des Malais, qui, disait-on, fabriquaient des bombes pour le compte du sultan de Ta-ly.

Le P. Lù nous fit trouver facilement les porteurs dont nous avions besoin pour le voyage. Il engagea en même temps pour notre compte, comme pourvoyeur et majordome, un ancien domestique de Mgr Chauveau, nommé Tching-eul-yé, qui avait l'habitude des relations officielles et savait comment on parle aux mandarins. « Son dévouement à notre cause serait à toute épreuve, nous dit le P. Lù, si nous savions mettre d'accord ses intérêts avec la sympathie qu'il ressentait déjà pour nous. » Nous lui fîmes une avance de dix taels, en lui promettant une gratification mensuelle proportionnée à ses services.

J'expédiai alors un courrier à M. de Lagrée pour l'informer de ma résolution définitive et des raisons qui la motivaient.

Le 16 février, nous traversâmes encore une fois le fleuve Bleu. Une longue et pénible ascension nous fit passer de l'altitude de 1300 mètres, qui est celle du fleuve à Ma-chang, à celle de 2000 mètres, qui est l'altitude moyenne des lignes de faîte du plateau supérieur. Nous eûmes quelque peine à trouver un abri pour la nuit dans une ferme isolée, située au sommet des hauteurs qui dominent la rive droite du fleuve. A notre vue, les habitants s'enfuirent et ne laissèrent pour nous recevoir qu'une vieille femme, que Tching-eul-yé réussit facilement à rassurer sur nos intentions. Elle rappela aussitôt les fugitifs.

générale indistinctement appliquée à presque toutes les populations qui ne sont pas d'origine chinoise. (*Note de l'auteur.*)

Cette première alerte était à peine calmée, que M. de Carné, qui s'était chargé du soin de notre cavalerie, faillit occasionner un véritable scandale. Il existe presque toujours dans les maisons chinoises des cercueils vides,



Le majordome Tching-eul-yé. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

destinés par avance aux maîtres de la maison. On tient beaucoup en Chine à faire de bonne heure l'acquisition de ce logis suprême, et l'on ne saurait donner à quelqu'un une plus grande preuve d'affection qu'en lui faisant ce funèbre cadeau. A défaut de crèches, M. de Carné voulut, pour faire manger nos chevaux, se servir d'un cercueil négligemment posé dans le coin d'un

hangar. Comme il s'acharnait après le couvercle qui résistait heureusement à ses efforts, la maîtresse de la maison vint, tout en larmes, me supplier d'empêcher l'effraction : le propriétaire du cercueil était couché dedans!

Le lendemain, nous suivîmes pendant quelques heures une crête toute couverte de forêts de pins, dont l'exploitation est vivement menée par les bûcherons du pays; nous traversâmes un village d'I-kias, dont les maisons, l'industrie et les cultures témoignent d'un long contact avec la race chinoise, et nous entrâmes, le soir, sur le territoire mahométan. Le pays paraissait très peu habité, mais son aspect était plus pittoresque et moins désolé que celui que nous venions de traverser. Les pentes étaient boisées; des buissons de rhododendrons en fleurs, des touffes de camélias se penchaient sur le bord des torrents. Notre route n'était qu'une succession de montées et de descentes presque à pic, et il eût été difficile de rencontrer 300 mètres d'un terrain horizontal. Mais après nos fatigues de la journée, nous trouvions toujours le soir un asile presque confortable, et notre appétit était satisfait par un repas substantiel. Notre nouveau majordome faisait merveille et transformait en autant de domestiques les craintifs habitants des pauvres hameaux où nous logions. C'était bien un valet de chambre d'évêque : son obséquiosité et ses petits soins ne se démentaient pas un instant; dès notre arrivée à l'étape, tous les bancs, toutes les tables et tous les coussins du village étaient mis en réquisition pour faire nos lits. Tching-eul-yé se précipitait vers la cuisine qui lui paraissait la mieux installée et faisait immédiatement préparer le thé, qu'il offrait lui-même « aux grands hommes [1] ». Je ne puis me le représenter qu'une tasse à la main.

Le 19 février, nous rejoignîmes la route qui de Hong-pou-so va directement à Ta-ly et que notre visite à Ma-chang nous avait fait abandonner. La circulation y était active, et, nous qui venions de voyager isolément pendant quelques jours, nous nous trouvâmes subitement en nombreuse compagnie.

Nous cheminions sur les bords du Pé-ma ho, rivière considérable qui vient de Yao-tchéou et dont la vallée est très peuplée. C'est là que nous vîmes flotter, pour la première fois, le pavillon mahométan.

Un poste de douaniers, établi sur la rive gauche de la rivière, faisait payer les droits aux convois de marchandises qui se dirigeaient vers Ta-ly : je remarquai des caisses de fusils, des ballots de papier et de soieries, ouverts dans une sorte de bureau en plein vent, construit avec du feuillage; des parapluies, du tabac, des objets de vannerie, venant de Hong-pou-so, com-

1. Traduction du mot « ta-jen » qui suit en Chine le nom de tous les personnages de distinction. Voy. p. 495, en note.

plétaient ces apports commerciaux. Des caravanes de chevaux chargés de sel se dirigeaient en sens opposé et venaient des fameuses salines de Pé-yen-tsin. Les soldats préposés à la douane nous regardèrent passer avec curiosité, mais ils ne nous adressèrent aucune question.

Le soir même, nous arrivâmes au village de Nga-da-ti, où un officier mahométan, affublé d'une double veste couverte de passementeries voyantes, se présenta à nous, escorté de quelques porteurs de bannières et au bruit de nombreux pétards. Il fut poli, mais très froid, et me demanda à voir les lettres dont j'étais porteur. Je lui demandai à mon tour, par l'intermédiaire de Tching-eul-yé, s'il jouissait d'une autorité assez étendue pour me garantir la libre circulation jusqu'à Ta-ly, dans le cas où le contenu de mes passeports lui paraîtrait suffisant. Il m'apprit qu'il y avait à Pé-you-ti, notre prochaine étape, et à la ville de Pin tchouen, où nous devions arriver dans quatre jours, des chefs plus importants que lui, à la décision desquels je devrais me soumettre. « C'est à eux, lui répondis-je, que je montrerai mes passeports. » Il insista avec plus de force pour les voir. Je me déclarai trop grand mandarin et lui trop petit officier pour consentir à cette marque de déférence. Il menaça de s'opposer à mon départ. Je lui ris au nez et je m'amusai à lui montrer nos armes, nos revolvers surtout. Sa stupéfaction fut grande, et il me dit qu'à Ta-ly même on ne possédait rien de pareil.

Après une séance prolongée fort avant dans la nuit, pendant laquelle dormaient tous mes compagnons de voyage, il se retira indécis, mécontent de n'avoir pu me faire céder, mais un peu intimidé. Il revint, avec quelques soldats, le lendemain matin à cinq heures, au moment où nous faisions nos préparatifs de départ, et renouvela sa demande. Il me dit que le chef de Pé-you-ti recevrait de lui l'avis de m'arrêter si je ne m'exécutais pas.

Tching-eul-yé se joignit à ses prières. Je n'y répondis qu'en donnant d'un ton ferme l'ordre du départ, et il se rangea respectueusement sur notre passage.

La neige nous surprit en route. Nous dûmes quitter la vallée du Pé-ma-ho pour suivre celle d'un petit affluent; cette nouvelle vallée s'élevait rapidement au milieu de chaînes de collines de hauteur médiocre et à sommets arrondis. Parfois, aux carrefours de la route, s'élevaient de hautes potences où se balançait tristement un cadavre, tandis que, vis-à-vis, quelques têtes humaines se dressaient à l'extrémité d'un bambou. Des Lissous, vêtus de peaux de mouton, erraient çà et là sur les pentes, leur arc à la main, à la recherche du chevrotin musqué. Après une très longue et très pénible marche, nous arrivâmes à Pé-you-ti, misérable village placé sur les hauteurs

qui bordaient le vallon. Les maisons, basses et mal construites, étaient couvertes de planches disjointes, assujetties à l'aide de grosses pierres, et qui laissaient la neige fondue filtrer à l'intérieur. Il nous fut impossible de trouver une place sèche pour dormir. Quant au chef mahométan dont la visite m'avait été annoncée, il ne parut pas : il se contenta de nous envoyer une chèvre et des œufs; je lui fis remettre en échange deux piastres, un couteau et des aiguilles.

Le lendemain nous continuâmes à remonter la vallée, qui devenait de plus en plus étroite. Ce n'était qu'une sorte de berceau creusé dans les flancs de la chaîne au sommet de laquelle nous arrivions. Au point où nous la franchîmes, elle avait près de 3000 mètres d'altitude. Le versant opposé appartenait au bassin de la rivière de Pé-yen-tsin, que nous traversâmes le jour suivant et dont les eaux rougeâtres et profondes devaient être facilement navigables. Nous quittâmes presque immédiatement cette vallée pour suivre celle d'un affluent de la rive gauche; cet affluent était un torrent aux eaux claires qui étageait ses cascades à perte de vue dans la direction du sud-ouest. Nous remontâmes son cours par une route en corniche des plus pittoresques et nous finîmes par arriver à l'étroit plateau où il naissait d'une infinité de petits ruisseaux sourdant de terre dans toutes les directions. Des faisans, hôtes tranquilles de ces vallons solitaires, se promenaient gravement sur la neige. M. Delaporte en abattit un d'un coup de fusil, et nous restâmes émerveillés de ses riches couleurs. Aucun de nous n'était assez zoologiste pour reconnaître dans ce gibier le bel oiseau appelé poule du Yun-nan ou faisan de Lady Amherst. Nous crûmes avoir fait une découverte et nous songeâmes dès lors aux moyens d'emmener en France un spécimen vivant ou d'emporter un sujet empaillé de cette magnifique espèce.


Un pendu, sur la route de Ta-ly. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

A quelque distance de là, nous franchîmes une nouvelle ligne de partage des eaux. Un petit poste de soldats était placé au col même; nous nous réchauffâmes à leur foyer avant d'entreprendre la descente assez rude, qui

devait nous conduire à Pin-tchouen, dont la plaine s'étendait à nos pieds. Elle présentait les traces les plus affligeantes de dévastation barbare. Au pied de chacun des contreforts qui en limitent les contours, s'élevaient jadis de nombreux villages, qui miraient coquettement leurs maisons blanches dans les rizières du centre de la plaine. Ces villages n'étaient plus maintenant que des monceaux de ruines, où çà et là on commençait à échafauder quelque charpente neuve sur des pans de mur noircis. De la paille étalée à la hâte sur les solives remplaçait les toits de tuiles effondrés. La route était jonchée de débris. Les habitants fortifiaient ces ruines de leurs demeures et construisaient autour de chaque hameau des enceintes en terre, défendues par des chevaux de frise faits de jeunes pins appointés et non ébranchés.

La ville de Pin-tchouen, construite à l'extrémité de cette plaine, sur les bords du Ta-lan ho, s'élevait, non moins dévastée, au milieu de riantes cultures. Une citadelle récemment réparée, dont les hautes murailles, percées de meurtrières, sont entourées d'un fossé plein d'eau, domine au nord de la ville et présente des dispositions défensives bien entendues pour un pays où les armées assiégeantes ne disposent en général que de grosse mousqueterie. C'était la première ville d'une certaine importance où commandaient des chefs mahométans et où nous pouvions rencontrer de sérieux empêchements à la continuation de notre route. Immédiatement après notre installation dans l'hôtellerie la plus confortable de la ville, nous reçûmes la visite du commandant de la citadelle et de quelques-uns de ses officiers. Je leur communiquai la lettre du *Lao papa;* elle parut leur inspirer une grande estime pour nous. Quelques cadeaux achevèrent leur conquête, et je fus dès lors certain de parvenir sans obstacles jusqu'au P. Leguilcher.

Nous sortîmes du bassin de la rivière de Pin-tchouen, comme de tous ceux que nous avions traversés depuis Nga-da-ti, par la vallée d'un affluent latéral que nous remontâmes jusqu'à la ligne de partage des eaux. On découvrait de là un magnifique horizon : à nos pieds s'étendait la vallée mamelonnée et irrégulière de Pien-kio; au-dessus des croupes irrégulières et ravinées qui la limitaient à l'ouest, s'élevaient les cimes lointaines et neigeuses des montagnes de Li-kiang, au nord, et de la chaîne qui borde le lac de Ta-ly, au sud. Nous étions encore loin de Pien-kio, grand marché, centre d'une région riche et florissante avant la guerre; mais l'impatience que nous avions de faire connaissance avec le P. Fang, prêtre chinois, que nous savions devoir y rencontrer, nous fit doubler l'étape.

Nous arrivâmes chez lui le soir, après une marche de dix heures. Sa maison était la seule habitable du village, qui avait été horriblement dévasté.

Tout auprès, un hangar assez vaste et assez propre servait de chapelle à la petite chrétienté chinoise. Le P. Fang était absent, mais notre majordome, Tching-eul-yé, ne tarda pas à l'atteindre et à lui faire savoir l'arrivée des « grands hommes français ». Il arriva en toute hâte. Ayant quitté depuis plus longtemps que le P. Lù le collège de Poulo Pinang, le latin était un peu sorti de sa mémoire, et il eut d'abord quelque peine à converser avec nous en cette langue. Nous ne nous trouvions plus d'ailleurs qu'à une journée de marche de la résidence du P. Leguilcher; j'écrivis à ce dernier une courte lettre pour lui annoncer l'arrivée de la Commission française, et le P. Fang expédia le soir même ma dépêche par un de ses chrétiens. Il nous peignit en quelques paroles simples et attristées la désolation de ce malheureux pays, exposé aux incursions des blancs de Ta-ly, des rouges de Kiéou-va-pin et de Ma-chang, et des sauvages de la montagne, qui, après avoir d'abord fait cause commune avec les Mahométans, se battaient maintenant contre eux. Le P. Fang ajouta qu'il reconstruisait sa demeure pour la quatrième fois.

Depuis longtemps nous étions plus au courant des fêtes bouddhistes que des solennités du calendrier chrétien, et nous apprîmes le lendemain, à la messe du P. Fang, que le carême commençait : nous reçûmes donc les cendres en compagnie de queqlues fidèles [1]. La messe finie, nous nous mîmes en route, non sans laisser, comme nous l'avions fait à Ma-chang, un souvenir de notre passage à la petite église.

Nous traversâmes, sur un beau pont de pierre, la rivière assez considérable qui traverse, du nord au sud, la plaine de Pien-kio : la moitié des rizières jadis établies sur ses bords étaient abandonnées. Çà et là des ossements blanchis marquaient le lieu d'un combat ou d'un assassinat; sur les pentes opposées verdissaient quelques champs de cannes à sucre, que nous ne tardâmes pas à dépasser pour regagner des régions plus hautes où nous retrouvâmes de nouveau le froid. Dans l'après-midi, nous franchîmes un autre col, situé à une hauteur de 3000 mètres, et nous commençâmes à redescendre. Un des porteurs m'indiqua, à quelques centaines de mètres au-dessous de nous, un petit plateau suspendu à mi-hauteur sur les flancs de la montagne. Quelques arbres régulièrement alignés, un groupe de maisons, au milieu duquel s'élevait une croix, l'occupaient en entier. C'était la Mission. Je m'engageai en courant dans le rapide sentier qui descendait en zigzag, et j'aperçus bientôt sur les bords du plateau un homme à longue barbe, qui m'examinait avec attention.

1. Voy. *De Paris au Tibet*, p. 261 et 262.

Quelques minutes plus tard, j'étais auprès de lui :

« Vous êtes le P. Leguilcher? lui dis-je.

— Oui, Monsieur, me dit-il après quelque hésitation, et vous m'annoncez sans doute le lieutenant de vaisseau Francis Garnier, de qui je viens de recevoir une lettre. »

Mon costume, ma barbe inculte, ma carabine et mon revolver, me donnaient aux yeux du Père l'air d'un forban; évidemment ce n'était point ainsi qu'il s'était figuré un officier de marine.

« Je suis, mon Père, l'auteur de la lettre, lui répondis-je en riant, et je vois que vous me prenez pour mon domestique. Mais que voulez-vous? nous venons de loin, et il y a longtemps que nous n'avons pu renouveler notre garde-robe. Ce n'est pas vous, n'est-ce pas, qui nous reprocherez notre dénuement? »

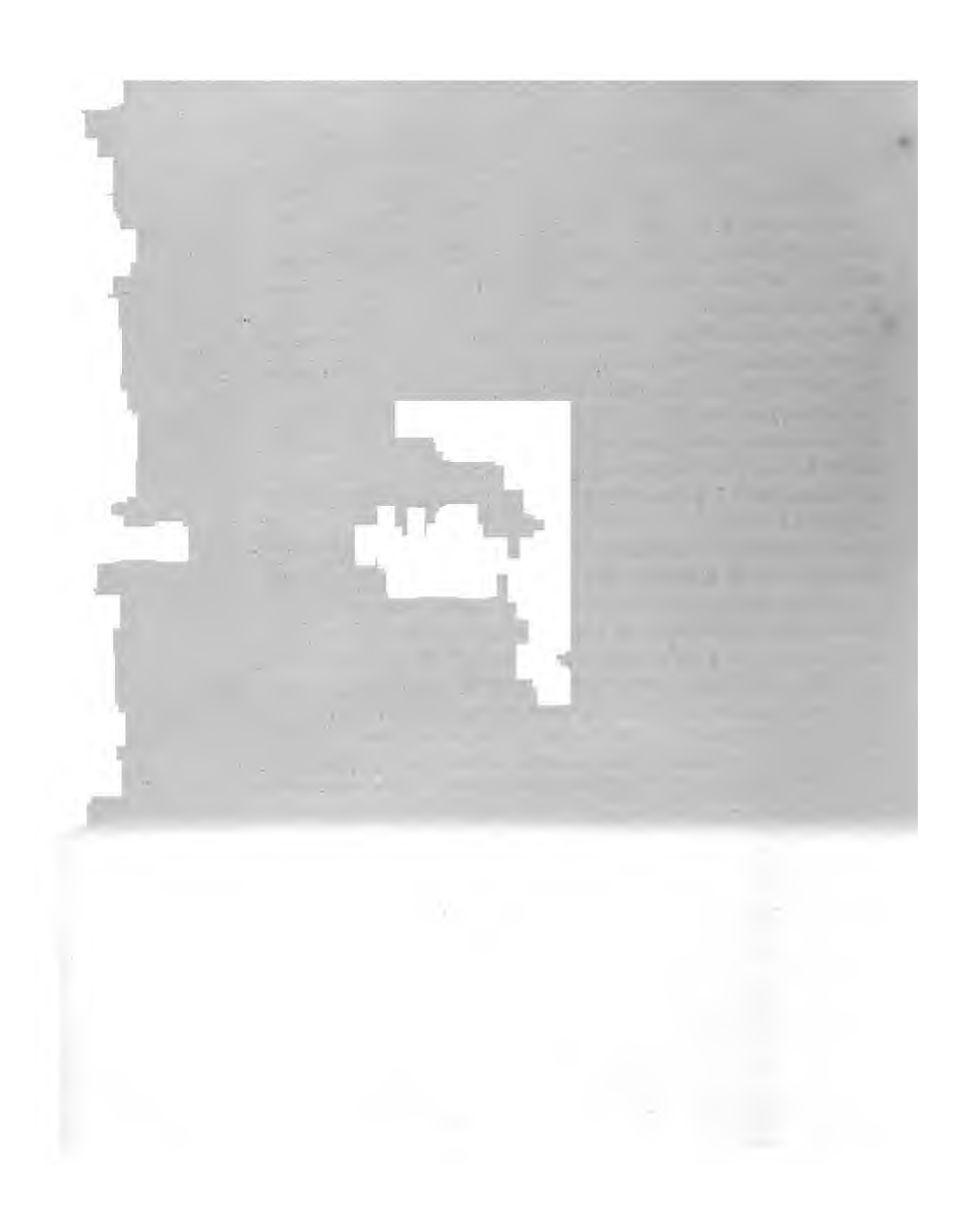
Nous échangeâmes avec émotion une poignée de main, et je lui présentai les membres de la Commission qui arrivaient successivement.

Il y avait onze jours que nous marchions sans interruption; nous n'avions jamais, depuis notre départ de Saïgon, accompli un trajet aussi long et aussi fatigant. Nos porteurs étaient exténués, et M. Delaporte pris par la fièvre. Nous trouvâmes dans la demeure du P. Leguilcher le confortable relatif, la tranquillité et le repos dont nous avions si grand besoin [1].

1. Les excursions particulières de Francis Garnier, surtout celle d'Oubon à Pnom Penh et retour à Houtèn, ont montré quel marcheur infatigable il était. Ici, son ardeur et son exemple avaient, encore une fois, entraîné ses compagnons.



Poste d'observation sur les hauteurs, avant l'arrivée à Pin-tchouen. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.





Ruines de la bonzerie des Trois Tours. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

CHAPITRE XX

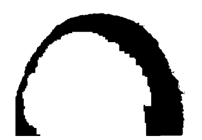
Départ pour Ta-ly. — Le premier accueil du sultan est très cordial. — Brusque revirement dans ses intentions à l'égard de la Commission. — Nécessité de quitter Ta-ly à la hâte. — Incidents de la retraite. — Francis Garnier et ses compagnons arrivent à Tou-touy-tsé sans avoir été entamés.

Le P. Leguilcher nous mit en peu de mots au courant de la situation : depuis la révolte mahométane il n'avait plus osé revenir à Ta-ly et cachait de son mieux sa présence dans le pays. Les atrocités et les exactions des sectaires soulevaient partout contre eux un sentiment unanime de haine; mais la terreur qu'ils inspiraient était trop grande pour qu'on tentât de secouer le joug. Seuls quelques chefs de tribus lolos résistaient encore dans les montagnes, et c'était auprès d'eux que le Père et ses chrétiens avaient parfois cherché un refuge. Je lui exposai le but de notre voyage. La lettre de recommandation du *Lao papa* de Yun-nan lui parut un passeport suffisant. Le prestige des Européens aidant, le *Yuen-choaï*, ou sultan de Ta-ly, ne verrait sans doute pas avec défaveur des étrangers dont la mission scientifique et commerciale ne paraissait pas de nature à lui porter ombrage. Après mûre réflexion, le P. Leguilcher se décida à nous accompagner lui-même à Ta-ly et à courir avec nous les chances d'une réception favorable, qui ne

manquerait certainement pas d'avoir d'heureux résultats pour lui, pour sa chrétienté.

Au pied de la montagne habitée par le P. Leguilcher est située la petite ville de Kouang-tia-pin ; une citadelle musulmane la défend ; son commandant nous fit savoir que ce serait le mandarin de Hiang-kouan, ville fortifiée, située à 32 kilomètres de Ta-ly, sur les bords du lac, qui se chargerait de transmettre au sultan notre demande d'audience. J'envoyai un exprès porter cette demande, et j'y joignis la lettre de recommandation du *Lao papa*. Nous-mêmes, après un repos de vingt-quatre heures à Tou-touy-tsé, nous nous mîmes en route.

Le 29 février, du haut du col qui forme la petite vallée du Kouang-tia-pin, nous découvrîmes le lac de Ta-ly, l'un des plus beaux et des plus grandioses paysages qu'il nous ait été donné d'admirer pendant le voyage. Une haute chaîne de montagnes couvertes de neige forme le fond du tableau. A leurs pieds, les eaux bleues du lac découpent la plaine en une foule de pointes basses garnies de hameaux et de jardins. Une courte descente nous amena sur les bords mêmes du lac, que nous contournâmes par le nord pour passer sur la rive orientale. Les nombreux villages que nous rencontrions portaient les traces de la plus cruelle dévastation. Seules les cultures paraissaient n'avoir point souffert et présentaient un florissant aspect. A deux heures, nous nous présentions aux portes de la forteresse de Hiang-kouan, qui, bâtie sur les bords du lac, au pied même de la montagne, ferme complètement le passage. Le mandarin du lieu nous fit savoir qu'il ne pouvait nous permettre d'aller plus loin avant l'arrivée de la réponse du sultan. Il fallut donc nous installer, en attendant, dans une petite auberge située en dehors de la ville. La curiosité de la foule était plus contenue et moins importune qu'elle ne l'avait été dans la partie chinoise du Yun-nan que nous avions déjà traversée. Le petit nombre de chrétiens qui avaient suivi le P. Leguilcher, tout tremblants des périls auxquels ce dernier s'exposait de gaieté de cœur en notre compagnie, le tenaient au courant des propos du peuple et tâchaient d'en conjecturer l'accueil qui nous serait fait. De singulières rumeurs me parvenaient à chaque instant par cet intermédiaire; mais, habitué aux ridicules inventions dont nous avions été souvent le prétexte ou l'objet, je n'y attachais que peu d'importance. On répétait de nouveau qu'il était venu à Ta-ly même, peu de temps auparavant, seize Européens et quatre Malais qui s'étaient chargés de fabriquer des bombes pour le sultan. N'ayant pu réussir à tenir leur promesse, les seize Européens avaient été mis à mort, et les quatre Malais étaient retenus aux fers en attendant un sort pareil. On ajoutait, en nous montrant : « Ceux-là seront





Lac de Ta-ly. — Vue prise du nord. — Dessin de Paul Langlois, d'après un dessin de M. Delaporte

sans doute plus habiles. » Le travail du dessinateur de l'expédition [1], qui avait été se placer sur une pointe de rocher pour prendre le panorama du lac, donna lieu à mille commentaires. « Pourquoi reproduire, disait-on, l'image de notre pays et de ses montagnes, si ce n'est pour en faire plus facilement la conquête ? »

Afin de ne pas donner de consistance à ces soupçons naissants, je mis une sourdine à mes questions et je pris les précautions les plus grandes pour obtenir les renseignements géographiques et politiques qui m'étaient indispensables.

Le lendemain, à quatre heures du soir, la réponse de Ta-ly arriva enfin : elle était favorable. Le mandarin de Hiang-kouan s'excusa même, en nous la remettant, de nous avoir retenus jusque-là. Cette politesse nous parut de bon augure.

Le 2 mars, au matin, nous nous remîmes en route. Nous traversâmes Hiang-kouan, dont les murs baignent d'un côté dans les eaux du lac, et vont, de l'autre, escalader les flancs d'une montagne à pic ; ce qui rend cet étroit défilé très facile à défendre. Au delà, la rive du lac s'épanouit de nouveau en une magnifique plaine au milieu de laquelle est située la ville de Ta-ly. A la pointe sud, la montagne se rapproche encore du bord de l'eau en y ménageant un second défilé, également protégé par une forteresse, celle de Hia-kouan. Hia-kouan et Hiang-kouan, entourées de murs crénelés et solides, sont les deux véritables portes de Ta-ly. Ces deux citadelles, bien défendues, pourraient devenir imprenables et ne laisseraient alors d'autre route que celle du lac pour arriver à la ville.

Une grande chaussée dallée traverse directement la plaine de Hiang-kouan à Ta-ly. Le mandarin de Hiang-kouan nous avait donné une escorte de dix soldats, commandée par un jeune officier d'une figure douce et agréable, avec qui mes premières relations furent excellentes. Cette escorte nous devança en raison de la marche trop lente de nos porteurs de bagages. Pendant la route, des bruits inquiétants parvinrent de nouveau à mes oreilles, et tous les chrétiens du Père s'esquivèrent un à un. Nos porteurs eux-mêmes ne semblaient pas fort rassurés : je dus recommander la plus grande surveillance à leur égard.

A trois heures et demie de l'après-midi nous arrivâmes à la porte nord de la ville. Nous y trouvâmes notre escorte et nous fîmes immédiatement notre entrée avec elle. En peu d'instants une foule immense s'amassa à notre suite dans la grande rue qui traverse Ta-ly du nord au sud. Au centre de la ville et

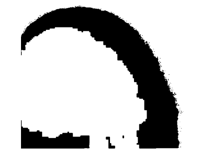
1. M. Delaporte.

devant la demeure du sultan, construction crénelée, d'un aspect sombre et sévère, nous dûmes nous arrêter quelques instants pour parlementer avec deux mandarins envoyés à notre rencontre. Pendant cette halte, nous fûmes entourés et pressés par la foule, et un soldat arracha violemment la coiffure de l'un de nous [1], sans doute pour que le sultan, qui, disait-on, nous regardait du haut du balcon de son palais, pût mieux voir sa figure. Cette insolence fut aussitôt punie d'un soufflet qui ensanglanta le visage de l'agresseur, mais qui occasionna un tumulte indescriptible et faillit amener une bataille. L'interposition des deux mandarins, l'attitude résolue de nos Annamites qui s'étaient groupés autour de nous et avaient dégainé leurs sabres-baïonnettes, arrêtèrent cependant les démonstrations hostiles de la foule, et nous parvînmes sans autre accident au yamen qu'on nous assignait pour logement et qui était situé à l'extrémité sud de la ville, en dehors même de l'enceinte.

Aussitôt après notre arrivée, un mandarin plus élevé en grade que tous ceux que nous avions vus jusque-là se présenta à nous comme l'envoyé officiel du sultan et me demanda de sa part qui nous étions, d'où nous venions et quel était le but de notre visite.

Je répondis, par l'intermédiaire du P. Leguilcher, que nous étions envoyés par le gouvernement français pour explorer le pays qu'arrose le Lan-tsang kiang; qu'arrivés dans le Yun-nan depuis quelques mois, nous avions appris qu'un nouveau royaume se constituait à Ta-ly et que nous avions désiré en venir saluer le chef, afin de préparer, s'il y avait lieu, des relations de commerce et d'amitié entre lui et la France. Je donnai quelques explications sur le but scientifique et le caractère absolument pacifique de nos travaux. Je m'excusai enfin de n'avoir que des présents de peu de valeur à offrir au sultan et de ne pouvoir me présenter à lui avec les officiers de la mission en costume convenable, la longueur et les difficultés de notre voyage nous ayant forcés de nous démunir de presque tous nos bagages. Il me fut répondu très gracieusement de n'avoir rien à craindre à ce sujet, et que, tels que nous étions, nous serions les bienvenus. Pour éviter toute surprise et tout malentendu, je demandai alors à régler le cérémonial de la visite. Il est d'usage, me répondit-on, de faire trois génuflexions devant le sultan. Sur mon objection que les Français ignoraient ce mode de saluer, et que, même à l'égard de leur souverain, le salut consistait en une simple inclination, on consentit à admettre notre manière de faire; mais on exigea la promesse qu'aucun de nous ne porterait d'armes sur lui. Je me plaignis ensuite de l'insulte dont un soldat s'était rendu coupable envers l'un des

1. M. de Carné.



membres de la mission, en insistant sur notre caractère d'envoyés et sur la gravité de cet outrage. Le sultan a déjà, me dit-on, puni sévèrement l'auteur de cette insolence, et pareil fait ne se reproduira plus.

Après quelques autres paroles échangées, l'envoyé du sultan nous quitta, nous laissant enchantés de sa cordialité et de sa rondeur.

Il revint peu après accompagné d'un *ta-seu*, c'est-à-dire de l'un des huit grands dignitaires qui composent le conseil suprême du sultan. Tous deux demandèrent que je répétasse les explications que j'avais données déjà sur l'objet de notre mission. Je le fis aussi nettement que possible. « — Vous n'avez donc point été envoyés expressément par votre souverain à Ta-ly ? — Comment cela pourrait-il être, répondis-je, puisque à notre départ on ignorait en France qu'il y eût un roi dans cette ville ? » — Ils me prièrent alors de leur confier, pour les montrer au sultan, les lettres chinoises dont j'étais porteur pour le roi du Sé-tchouen ; j'y consentis. Ils se retirèrent, paraissant tout aussi satisfaits que la première fois.

Nous passâmes fort tranquillement cette première nuit à Ta-ly. Mon intention était de laisser reposer mes compagnons de voyage pendant quelques jours dans cette ville et de me rendre seul avec le P. Leguilcher sur les bords du Lan-tsang kiang [1], dont nous n'étions qu'à quatre journées de marche. J'aurais ensuite remonté ce fleuve jusqu'à la hauteur de Li-kiang fou, où le reste de la mission, après s'être remis des fatigues de la marche précipitée que nous venions de faire depuis Tong-tchouen, serait venu me rejoindre.

Le lendemain matin, vers neuf heures, au moment où j'essayais de réunir tous les renseignements nécessaires à l'accomplissement de ce projet, on vint chercher le P. Leguilcher de la part du sultan. On me faisait dire en même temps que ce dernier ne me recevrait peut-être pas le jour même. Le Père ne revint qu'à midi ; sa figure était bouleversée. Le sultan refusait de nous voir et nous intimait l'ordre de repartir le lendemain matin par la même route que nous avions suivie pour venir. — « Annonce à ces étran-
« gers, avait-il dit, qu'ils peuvent s'emparer de tous les pays qui bordent le
« Lan-tsang kiang, mais qu'ils seront obligés de s'arrêter aux frontières de
« mon royaume. Ils pourront soumettre les 18 provinces de la Chine, mais
« celle que je gouverne leur donnera plus de mal que tout le reste de l'em-
« pire. Ne sais-tu pas, avait-il ajouté, qu'il y a quelques jours à peine j'ai
« fait mettre à mort trois Malais? Si je fais grâce de la vie à ceux que tu
« accompagnes, c'est par égard pour leur qualité d'étrangers et pour les

1. Le Cambodge ou Mékong.

« lettres de recommandation dont ils sont porteurs. Mais qu'ils se hâtent de « s'en retourner. Ils ont pu dessiner mes montagnes et mesurer la profon- « deur de mes eaux : ils ne réussiront pas à les conquérir. Pour toi, avait ter- « miné le sultan en se radoucissant, je connais ta religion, j'ai lu ses livres. « Mahométans et chrétiens sont frères. Retourne dans ta demeure, et je « t'investirai du mandarinat, afin que tu puisses gouverner ton peuple. »

Pendant toute cette entrevue le Père était resté debout sans parvenir à placer un mot, accablé de questions dont on n'attendait même pas la réponse, interpellé et hué par la foule. Il demanda en vain que l'on renvoyât les assistants, afin qu'il pût parler plus librement. Il y avait parti pris de ne rien écouter. Il démentit plusieurs fois avec énergie le nom d'Anglais qu'il entendait nous donner autour de lui [1].

A quoi fallait-il attribuer un aussi brusque revirement? Sans doute à l'entourage militaire du sultan, qu'un mobile scientifique et désintéressé devait trouver profondément incrédule. Un pouvoir né d'une révolte, objet de la haine des masses qu'on accablait d'impôts, ne vivant que par la terreur et le crime, était nécessairement soupçonneux et cruel. Nos relations officielles avec les autorités chinoises nous plaçaient dans une position délicate qui légitimait ces défiances. Enfin, malgré toutes nos dénégations contraires, notre qualité supposée d'Anglais avait été pour beaucoup dans les résolutions prises à notre égard, les Mahométans du Yun-nan n'étant point sans entretenir de relations avec ceux de l'Inde, qui haïssent profondément leurs dominateurs.

Cette assertion semble avoir été démentie par l'excellent accueil que la mission anglaise, dirigée par le major Sladen, a reçu quelques mois plus tard des autorités mahométanes de Teng-yué tchéou. Mais il est probable que cet accueil a eu pour objet de réparer la mauvaise impression qu'avait dû faire aux Européens la réception faite à la Commission française à Ta-ly. Je dis : aux Européens, car dans le Yun-nan on n'établit que très confusément une distinction entre les nations occidentales, et l'on admet entre elles la plus grande solidarité. Leur prestige, je l'ai souvent répété, est encore ici considérable. Ce qui le prouve une fois de plus, c'est qu'une lettre du P. Leguilcher, datée de Ma-chang, le 24 mars 1869, m'a informé qu'après notre départ de Ta-ly le sultan avait paru effrayé des conséquences de son mauvais accueil. Il avait fait surélever de 3 pieds les murailles de Hiang-kouan, et, même, étudier la construction de batteries sur les bords du lac. La curieuse bonzerie aux trois tours, qui se trouve au pied de la montagne et au nord

1. Voy. p. 296, 391 et 408.

de Ta-ly, ayant beaucoup attiré l'attention de M. Delaporte, qui l'avait dessinée, on a bâti de ce côté deux ou trois petits fortins.

Il me paraît d'ailleurs invraisemblable que le gouverneur de Teng-yué, agent officiel du gouvernement de Ta-ly et en relations fréquentes avec lui, ait pu, à la date du 30 juin, ignorer la présence, au mois de mars, de la Commission française à Ta-ly et qu'il ait été sincère en affirmant à plusieurs reprises au major Sladen que cette Commission avait été attaquée par des tribus hostiles aux environs de Xieng Hong, et que la plupart de ceux qui la composaient avaient péri [1]. Je ne puis voir dans cette fausse nouvelle que l'intention préméditée de repousser, s'il avait réussi, la responsabilité d'un attentat qui a peut-être été préparé par les Mahométans.

Enfin, je ferai remarquer que toutes les instances du major Sladen pour continuer sa route jusqu'à Ta-ly sont restées inutiles, et que, malgré la courtoisie de la réception qui lui a été faite à Mo-mein, il n'a pas réussi à dépasser cette ville frontière [2].

Mais je reviens à mon récit. Le changement subit qui s'était opéré dans les intentions du sultan à notre égard pouvait s'accentuer davantage. Malgré notre petit nombre, la fermeté de notre attitude, nos armes, dont on s'exagérait la puissance et sur le compte desquelles on racontait des prodiges, le prestige enfin du nom européen qui, comme je l'ai dit tout à l'heure, n'était pas sans avoir pénétré jusqu'à Ta-ly, faisaient réfléchir et empêchaient que l'on ne se portât aux dernières extrémités contre nous. Mais la passion pouvait vaincre la prudence, et nous obliger subitement à tout craindre. Je résolus cependant, malgré l'avis contraire du P. Leguilcher, et le danger que cette résolution devait éventuellement présenter, de ne pas devancer le moment fixé par le sultan pour notre départ.

Pendant tout l'après-midi, un grand nombre de fonctionnaires mahométans vinrent nous voir, poussés par la curiosité ou par le désir d'épier notre conduite. Il fallut s'abstenir d'observer, de dessiner ou d'écrire. Je fis témoigner au sultan nos regrets de la méprise grossière qu'il commettait à notre égard, et je donnai l'ordre de renfermer les cadeaux que je lui destinais, malgré la convoitise qu'un revolver Lefaucheux muni de tous ses accessoires avait notamment paru exciter.

Vers cinq heures du soir, le sultan fit appeler le chef de notre escorte; celui-ci revint peu après et m'apprit qu'il avait l'ordre de nous reconduire à

1. Voy. *Major Sladen's Report*, dans les *Parliamentary Papers* de 1871, p. 96.
(*Note de l'auteur.*)

2. On voit que l'honneur d'avoir devancé l'Angleterre dans une exploration géographique à laquelle cette nation avait, à coup sûr, un intérêt plus immédiat que la France, touche particulièrement le narrateur.

Hiang-kouan dès le lendemain matin. Il me montra en même temps un pli cacheté qu'il devait remettre au mandarin de cette ville. Je mis cet excellent jeune homme dans nos intérêts par des cadeaux, et je convins avec lui de partir au point du jour et d'éviter de traverser la ville. J'avais à craindre que, les mauvaises dispositions du sultan étant connues, la foule ne se montrât hostile et que quelques soldats trop zélés n'essayassent d'en profiter pour satisfaire le désir secret de leur chef, sans compromettre sa responsabilité.

Le soir venu, je fis charger les armes, que j'amorçai moi-même avec le plus grand soin. J'indiquai à chacun de mes hommes son rôle en cas d'alerte; je m'assurai, par des promesses, de la fidélité de nos porteurs de bagages.

La nuit se passa dans une pénible attente; on avait placé une garde à notre porte et l'on nous suivait quand nous sortions. Je redoutais à chaque instant l'arrivée d'un ordre contremandant notre départ et transformant notre réclusion en captivité définitive. Vers onze heures du soir, un des grands mandarins du sultan nous envoya demander quelle route nous comptions prendre pour nous en retourner; je fis répondre simplement que je l'ignorais. La nuit se passa sans autre incident.

Le lendemain, à cinq heures du matin, nous nous mîmes en route, bien armés et bien groupés; nous contournâmes la ville de Ta-ly par le sud et par l'est, et nous franchîmes presque sans arrêt les 32 kilomètres qui nous séparaient de Hiang-kouan. Il me tardait d'être au delà de cette forteresse, qui, on se le rappelle, fermait complètement l'issue de la plaine. Au moment où nous allions nous engager sous la première porte de la ville, le chef de notre escorte nous arrêta et nous dit qu'il avait l'ordre, jusqu'à nouvelles instructions du sultan, de nous loger en dedans de ce passage, dans un petit yamen qu'il nous indiqua.

Je fis semblant de prendre pour une offre courtoise ce qui n'était sans doute qu'une séquestration déguisée, et je répondis qu'après l'accueil qui m'avait été fait à Ta-ly, il m'était impossible d'accepter l'hospitalité du sultan. Ne voulant pas cependant que cette retraite trop précipitée ressemblât à une fuite, j'ajoutai que, si le mandarin de Hiang-kouan avait des communications à me faire, j'irais les attendre dans la petite auberge où nous avions logé en venant.

L'officier mahométan m'objecta la grave responsabilité qu'il assumait en laissant modifier un ordre reçu, mais j'insistai, bien résolu à forcer au besoin le passage avant qu'il eût pu donner l'éveil à la garnison de Hiang-kouan. Pendant qu'il mettait son cheval au galop pour aller prévenir le gouverneur de la ville du conflit qui venait de s'élever, j'engageai vivement

ma petite colonne sous les portes de la forteresse, qu'elle franchit sans nouvel obstacle, et, quelques minutes après, nous nous trouvions, suivant ma promesse, campés à l'auberge désignée, ayant cette fois la campagne ouverte et libre devant nous.

A peine étions-nous arrivés là, que le gouverneur de Hiang-kouan fit appeler le P. Leguilcher; il voulait lui offrir un prix énorme du revolver que j'avais destiné au sultan; il avait également l'ordre de nous fournir une nouvelle escorte et deux mandarins pour nous accompagner jusqu'à la frontière et régler les étapes de notre route; de plus, nous devions coucher à Hiang-kouan et attendre jusqu'au lendemain l'arrivée de ces mandarins et de cette escorte.

Je fis répondre que je pouvais donner des armes, mais je n'en vendais pas; que dans mon voyage j'entendais conserver toute ma liberté d'action et que je ne tiendrais aucun compte de l'escorte et des mandarins qu'on voulait m'envoyer; j'en donnai une première preuve en partant le soir même pour aller à Ma-cha, village situé à la pointe nord du lac.

En partant de Ta-ly, et pour atténuer les graves conséquences qu'aurait pu avoir pour nous la désertion de nos porteurs dans le cas d'une rixe avec la foule, j'avais réparti entre les quatre Annamites de l'escorte les objets les plus précieux ou les plus indispensables de notre bagage. M. Delaporte avait pris sur lui un lingot d'or de 1500 francs, qui composait à ce moment la moitié environ de notre fortune [1]. Il le perdit dans le trajet de Hiang-kouan à Ma-cha; quand il s'en aperçut, nous revînmes sur nos pas, mais toutes nos recherches restèrent inutiles. La chaussée qui suit la rive du lac est très fréquentée : notre lingot avait facilement trouvé un nouveau propriétaire.

Le 5 mars, nous continuâmes notre route; la fatigue de nos porteurs nous empêcha de doubler notre étape et d'arriver le soir même au presbytère de Tou-touy-tsé. Je désirais atteindre le plus promptement possible ce lieu de refuge que sa situation isolée rendait facile à défendre avec l'aide des chrétiens du voisinage et qui pouvait nous mettre à l'abri d'une poursuite immédiate et nous donner le temps de nous reposer; il fallut cependant nous arrêter à la tombée de la nuit dans une auberge du marché de Kouang-tia-pin. Notre arrivée fut aussitôt signalée au commandant de la citadelle voisine, qui fit dire au P. Leguilcher de venir le trouver. Celui-ci me témoigna les craintes les plus vives sur le résultat de cette entrevue; le commandant de Kouang-tia-pin n'avait-il pas reçu des ordres pour priver de leur inter-

1. Nous avons vu que M. Delaporte n'était pas seulement l'infatigable dessinateur, mais encore l'administrateur de la Commission. Il était aussi chargé de suppléer Francis Garnier dans le travail géographique, et on lui doit notamment le relevé du Mékong de Pak Moun à Kémarat. Voy. p. 202 et suiv. p. 530 en note, et notre *Introduction*.

prète la petite troupe d'étrangers, qui, livrés à eux-mêmes, n'ayant pas la pratique de la langue et ignorant les usages du pays, tomberaient alors plus facilement dans une embûche? D'un autre côté, nous étions obligés de passer sous les murs de la citadelle pour regagner la montagne et la route du Sé-tchouen, et il était imprudent de rompre ouvertement avec celui qui la commandait. Nous nous contentâmes de lui faire répondre que la soirée était trop avancée, mais que dès le lendemain matin le P. Leguilcher se rendrait à son invitation. Cette réponse ne le satisfit point; trois soldats revinrent peu après et intimèrent brutalement au Père l'ordre de les suivre. Le pauvre missionnaire, éperdu de frayeur, crut son dernier jour arrivé! Il considérait comme tout aussi dangereux de résister que d'obéir. Il s'était compromis pour nous : j'avais le devoir de prendre une résolution pour lui. Je répétai aux messagers du fort la réponse que nous avions déjà faite et je les priai de s'en contenter. Ils insistèrent avec tout l'étonnement et toute l'insolence que leur inspirait une résistance à laquelle ils n'étaient point accoutumés. Épouvanté de leurs menaces, qu'il comprenait mieux que nous, le P. Leguilcher voulut les suivre; je le retins pendant que nos tagals et le sergent annamite éconduisaient les soldats. Ceux-ci se retirèrent en jurant qu'ils allaient revenir en force et que nos têtes sécheraient bientôt sur les poteaux du marché. Nous commencions à nous habituer à ces intempérances de langage : elles ne firent sur nous que peu d'impression. Nous n'en prîmes pas moins les précautions indispensables : chaque homme reçut un revolver en sus de sa carabine, et le P. Leguilcher lui-même consentit à s'armer. Je fis garder toutes les avenues de l'auberge, et nous passâmes la nuit sur le qui-vive. Nous n'étions que dix, mais, chacun de nous étant porteur d'un revolver et d'une carabine, nous avions 70 coups à tirer avant de recharger nos armes; cela aurait suffi pour tenir à distance respectueuse tout un régiment de Mahométans : personne ne se présenta.

Le lendemain au point du jour, après avoir fait passer devant nous tous nos porteurs et leur avoir donné rendez-vous à Tou-touy-tsé, nous escortâmes à cheval le P. Leguilcher jusqu'à la porte de la citadelle. Je fis prévenir le commandant du fort que le Père venait lui faire la visite qu'il avait demandée, mais que l'entrevue ne devait pas durer plus de dix minutes : si, au bout de ce temps, le Père n'était pas de retour, nous irions nous-mêmes le chercher. Notre assurance était bien faite pour bouleverser des gens habitués à voir tout trembler devant eux et pour lesquels un pareil langage était une effrayante nouveauté. Le commandant du fort se contenta de communiquer au P. Leguilcher l'ordre qu'il avait reçu de



Ma-cha, extrémité nord du lac de Ta-ly. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

Ta-ly de nous faire escorter jusqu'à la frontière. Le Père lui fit la réponse que j'avais déjà faite au gouverneur de Hiang-kouan, et son interlocuteur n'insista plus ; il le pria même d'abréger l'entrevue, de peur, ajouta-t-il, « de dépasser le temps fixé et de causer de l'impatience aux *grands hommes*[1] ». Nous arrivâmes une heure après à la résidence du Père, où nous prîmes deux jours de repos, rendus nécessaires par les fatigues et les émotions des jours précédents.

Le 7 mars se présenta un nouveau messager du commandant du fort, priant le P. Leguilcher de venir « seul » régler avec le commandant mahométan les étapes de notre route. Nous considérâmes naturellement cette communication comme non avenue.

Malgré la rapidité avec laquelle nous avions dû faire le trajet de Ta-ly, je n'en avais pas moins recueilli quelques renseignements intéressants sur la contrée, ses habitants, ses ressources et son commerce[2].

Le lac de Ta-ly, situé à une altitude de plus de 2000 mètres, mesure environ 36 kilomètres du nord au sud, sur une largeur moyenne de 9 à 10. Sa profondeur est très considérable ; elle dépasse 100 mètres en quelques points. Il paraît y avoir quelques îles dans la partie sud-est. Le niveau du lac est supérieur à celui des rivières avoisinantes, et ses infiltrations peuvent alimenter celles du nord et de l'est, qui appartiennent au bassin du fleuve Bleu. Il se déverse ostensiblement à son extrémité sud par une rivière qui va se jeter dans un affluent du Cambodge[3]. La forteresse de Hia-kouan, dont j'ai déjà parlé, est construite à la naissance de cette rivière ; celle-ci n'est pas navigable. Peu après sa sortie du lac elle se bifurque en deux bras, qui se rejoignent bientôt après. Pendant la saison des pluies, les eaux montent de 5 mètres ; pendant la saison sèche, la chaîne des monts Tien Song, bordant la rive ouest du lac, y occasionne des rafales violentes qui rendent la navigation difficile. Cette chaîne, dont j'estime l'altitude à 5000 mètres, est couverte de neige pendant neuf mois de l'année. Sur la rive opposée s'élèvent des collines enchevêtrées qui appartiennent à un soulèvement beaucoup moins important. Entre les montagnes et le lac, des plaines, admirablement cultivées, descendent en pentes douces vers ses eaux bleues, dont la profondeur et la limpidité sont propices à la conservation et à la reproduction d'un nombre infini de poissons.

1. Traduction de *ta-jen*.

2. C'est cette reconnaissance hardie d'un pays dans lequel aucun Européen n'avait jusqu'alors pénétré et où aucun voyageur n'est encore revenu depuis le passage de la Commission française, qui valut à Francis Garnier la médaille de la reine Victoria (Patron's medal) décernée par la Société de Géographie de Londres en 1870 (Voy. p. 2).

3. Qui s'appelle ici le Lan-tsang kiang.

Le procédé de pêche le plus fructueux et le plus communément employé par les indigènes est celui qui utilise l'instinct et l'adresse naturelle des oiseaux-pêcheurs.

La familiarité de ces oiseaux et la gloutonnerie des poissons ont suggéré aux riverains ce procédé bien supérieur à celui que l'on connaît en Europe sous le nom de pêche au cormoran. Les pêcheurs partent de grand matin et avec fracas pour éveiller l'attention des nombreuses bandes d'oiseaux qui sommeillent autour de leurs chaumières. Ils montent dans des barques plates munies d'un réservoir, et se laissent aller à la dérive, tandis que l'un d'eux, placé à l'avant, émiette sur l'eau d'énormes boulettes de riz. Les poissons, attirés par l'appât, accourent en foule, et les oiseaux-pêcheurs, groupés en bandes pressées aux flancs de la barque, plongent et reparaissent incessamment avec un poisson au bec. Au fur et à mesure que la poche de leur bec se remplit, les bateliers la vident à l'intérieur de leur bateau, laissant à peine à chacun de ces pêcheurs ailés de quoi ne pas décourager son ardeur. Après une demi-heure de ce facile travail, la barque est pleine, et les bateliers vont vendre leur pêche au marché.

La plaine de Ta-ly contenait jadis plus de 150 villages; le sultan a essayé de les repeupler presque exclusivement avec des Mahométans. La rive orientale est habitée par des populations Min-kia et Pen-ti, qui sont les descendants des premiers colons chinois que la dynastie mongole envoya dans le Yun-nan après la conquête de cette province par les généraux de Khoubilaï Khan. Les Min-kia viennent des environs de Nan-kin. Leurs femmes ne se mutilent pas les pieds, et les jeunes gens des deux sexes ont pour coiffure un bonnet de forme originale, orné d'une perle d'argent. Leur costume et leur langage portent visiblement la trace de leur mélange avec les anciennes populations du pays. Ces émigrants chinois sont traités avec mépris par les Chinois pur sang, et il en est résulté un antagonisme qui n'a pas peu contribué à faire garder aux Min-kia la neutralité, au début de la lutte entre les Mahométans et les Impériaux. Mais le despotisme et les violences exercées par les maîtres de Ta-ly ne tardèrent pas à exaspérer les Min-kia, qui, sous la conduite d'un chef énergique nommé Tong, tinrent longtemps la campagne avec succès contre les soldats du sultan. Tong fut tué dans une rencontre en 1866, et les vainqueurs poursuivirent sa famille avec une rage sans exemple. Aujourd'hui, les populations des environs immédiats de Ta-ly, désorganisées et sans chef, subissent en frémissant la domination du sultan. Les Pen-ti habitent surtout la plaine de Tong-tchouen au nord du lac et le district de Pé-yen-tsin. Ils portent un costume particulier.

Les Lolos ou représentants de la race autochtone peuplent, sous différents noms, les sommets des montagnes et ne reconnaissent aucune autorité. Leurs brigandages terrorisent la population des plaines. Certains districts des environs de Pien-kio payent à l'une de leurs tribus, nommée Tcha Su, une rente annuelle qui est une sorte de prime d'assurance contre l'enlèvement des bestiaux. Le payement de cette rente n'assure pourtant pas aux intéressés le droit d'être indemnisés de la totalité des dommages qu'ils peu-



Types Min-kia. — Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. Delaporte.

vent subir, et quand, malgré l'assurance, leurs troupeaux leur sont enlevés, ils n'ont le droit de réclamer que la moitié de leur valeur.

L'élément tibétain commence à jouer un rôle important dans l'ethnographie de la contrée. C'est sans doute à ce rameau humain qu'il faut rattacher les tribus Mosso qui habitent la partie supérieure des vallées du fleuve Bleu, du Cambodge et de la Salouen. Peut-être faut-il y reconnaître aussi les débris de la population du royaume de Tou-fan, qui existait au neuvième siècle sur les confins du royaume de Nan-tchao ou de Ta-ly.

Je me contenterai de citer les principales tribus mixtes de cette partie du Yun-nan : les Tchong-kia, originaires du Kouy-tchéou ; les Pa-sou, établis aux environs de Li-kiang ; les Lama-jen, sur la rive droite du Lan-

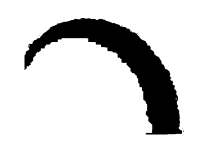
tsang kiang[1], à cinq jours au nord de Ta-ly, et les Si-fan disséminés sur les frontières du Sé-tchouen et du Yun-nan. Cette dernière tribu a, paraît-il, encore aujourd'hui les mœurs dissolues qu'avait signalées Marco Polo au treizième siècle.

Les Tibétains proprement dits conservent d'ailleurs de nombreuses relations avec un pays dont une partie était jadis sous leur domination. Ils vont souvent en pèlerinage dans quelques localités des environs de Ta-ly. Il faut citer parmi ces localités Thé-tong, ou la « caverne de pierre », magnifique grotte de stalactites, située à quatre lieues dans le sud-est de Kouang-tia-pin. C'est un des lieux les plus vénérés de la contrée. La hauteur de la grotte est celle d'une nef de basilique ; sa longueur atteint 3 kilomètres. Plus de cent familles ont pu s'y réfugier pendant la guerre des Mahométans. On en extrait du salpêtre.

Le commerce de l'ouest de la province avait, avant la guerre, deux courants principaux : l'un vers la Birmanie par Teng-yué tchéou et Bamho ; l'autre vers le Tibet. On exportait en Birmanie de la rhubarbe, du cuivre, des pierres à fusil, du musc et de l'or en échange de coton. Les caravanes se réunissaient à Hia-kouan, à l'extrémité sud du lac de Ta-ly. Elles arrivaient en deux jours à Yun-tchang ; en six jours à Teng-yué tchéou ; en neuf jours à Mo-fou. Il y avait en ce point une douane pâ-y, dépendant de la Chine ; sept jours après Mo-fou, on arrivait à Bamho. Les douanes birmanes percevaient la dîme des produits importés ; celle-ci était payable à Ava, en argent ou en nature. Les douanes chinoises percevaient à Mo-fou trois dixièmes de taël par charge de coton.

Malgré les efforts faits par les Mahométans pour maintenir ouverte cette route commerciale, l'incertitude et l'arbitraire de leur domination, les brigandages des tribus Kakhyens qui habitent l'espace compris entre Bamho et la frontière du Yun-nan ont à peu près réduit à néant la circulation et les échanges dans cette direction[2]. Le coton nécessaire à la consommation chinoise, n'arrivant plus de la Birmanie, a été demandé en grande partie aux provinces centrales de la Chine, et des essais de culture de ce textile ont été faits dans les parties les plus chaudes du Yun-nan. Il s'est établi, par suite, un courant se dirigeant de Ta-ly vers le Sé-tchouen et le nord-est. L'âpreté et la persévérance commerciales des Chinois n'ont été rebutées ni par la guerre, ni par l'état des routes. Alors qu'en Europe l'interruption de tout commerce entre les belligérants est la conséquence forcée de l'état

1. Le Cambodge ou Mékong.
2. C'est le rétablissement de cette route qu'avait en vue le major Sladen et qui fut l'objet de la tentative avortée signalée p. 586 et 587.



de guerre, en Chine les échanges continuent au milieu de la lutte et semblent être pour les mandarins un moyen de faire face aux dépenses qu'elle entraîne. La population ne se croit pas tenue de partager l'opinion du gou-



Convoi de marchands en route dans le Yun-nan. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

vernement dans les conflits politiques; elle s'en désintéresse le plus possible, et cette manière de comprendre les devoirs du patriotisme ne contribue pas peu à éterniser les rébellions. La révolte de Ta-ly n'aurait eu

aucune durée, si, comme cela se serait inévitablement produit dans un pays européen, toute communication eût été interdite aux rebelles avec le reste de l'Empire. Le gouvernement mahométan a bien senti d'ailleurs qu'il devait conserver à tout prix les relations commerciales avec le Sé-tchouen, et, à l'égard des caravanes de marchands, il s'est départi de ses habitudes d'exactions et de violences. Si, pour faire acte d'indépendance vis-à-vis de Pékin, il a ordonné à tous ses sujets de laisser pousser leurs cheveux, et s'il a défendu l'émigration, il a permis en revanche aux négociants et aux porteurs chinois venus du dehors de conserver la queue, signe distinctif de leur origine. Les barbiers du village de Nioung-poung-tsé, situé près de la douane établie à l'entrée du territoire mahométan, ont fort à faire pour raser tous ceux qui entrent dans le royaume de Ta-ly, ou tous ceux qui parviennent à en sortir. Les premiers tiennent à conserver le signe distinctif qui leur permettra de retourner chez eux; les seconds veulent reconquérir leur nationalité et agissent en haine de leurs oppresseurs. Le mandarin de Pin-tchouen, de qui dépend la douane de Nioung-poung-tsé, a les ordres les plus sévères dès qu'il s'agit de caravanes de marchands. Si celles-ci sont dévalisées par les Lolos ou les bandes de soldats sans aveu qui battent la campagne, les villages les plus voisins du théâtre du crime doivent payer le dommage causé. Il est inutile d'ajouter que la taxe imposée est toujours plus forte que la perte subie par les marchands, et que les autorités tirent ainsi double profit de la protection qu'elles accordent au commerce.

On exporte dans le Sé-tchouen, par la route de Nioung-poung-tsé, du thé qui vient de Pou-eul et du sel provenant des puits de la province; on importe des cotonnades, de la mercerie, des porcelaines, des faïences grossières, des parapluies, des chapeaux et d'autres objets de vannerie et de boissellerie.

Les échanges entre le Tibet et le royaume de Ta-ly consistent en kouang-lien, racine amère qui est très usitée dans la médecine chinoise, en étoffes de laine, en cornes de cerf, fourrures (ours et renard), cire, gommes, résines, huile de noix. Ces marchandises payent à Oué-Si, ville mosso, située aux frontières du Yun-nan et du Tibet, un droit d'un tsien par charge. Les produits importés du Yun-nan entrent en franchise dans le Tibet; ce sont: le thé, les cotonnades, le vin de riz, le sucre, la mercerie et la quincaillerie.

La production industrielle du royaume de Ta-ly a beaucoup diminué depuis la guerre. Elle était importante au point de vue métallurgique. Les mines de cuivre de Long-pao, de Ta-kong, de Pe-iang sont les plus impor-

tantes de cette région, où se trouvent aussi des gisements d'or, d'argent, de mercure, de fer, de plomb et de zinc. A Ho-kin, on fabrique du papier de bambou; avec les tiges de cette plante on forme des faisceaux d'égale longueur, que l'on pile et que l'on fait macérer dans de la chaux. On les met ensuite dans un four en contact avec de la vapeur d'eau et l'on chauffe pendant vingt jours; puis on les expose à un courant d'eau froide et on les dispose de nouveau par couches, dans un second four; chaque couche est recouverte d'un enduit fait avec du saindoux et de la farine de pois. Après une nouvelle cuisson on obtient une pâte, que l'on étend sur des treillis, en couches très minces, et que l'on fait sécher au soleil. On obtient ainsi des feuilles d'un papier assez grossier et inégal, mais très résistant.

A Ta-ly, l'or et l'argent s'échangent dans le rapport de 1 à 12. La chair d'âne est très estimée, et il s'en débite des quantités considérables. La chasse du chevrotin musqué est l'une des occupations les plus productives des habitants des montagnes. Le musc se vend, sur les lieux mêmes, au poids de l'argent. La vallée de Pien-kio renferme de nombreux moulins à sucre. A Ho-tchang, au nord de Rouang-tia-pin, se trouvent des fabriques de chaudrons et de bassines en fer. Il y aurait, m'a-t-on dit, du platine dans le pays.



Un prêtre mahométan de Ta-ly. — Dessin de Janet-Lange, d'après une photographie.



Arrivée à la rivière et au village de Kiang-ti (voy. p. 612). — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

CHAPITRE XXI

Retour de Ta-ly à Tong-tchouen. — Mort du commandant de Lagrée. — Francis Garnier prend la résolution d'emporter à Saïgon le cercueil du chef de l'expédition. — Pénible voyage à travers les montagnes. — La Mission de Long-ki. — Siu-tchéou fou. — La Commission s'embarque sur le fleuve Bleu.

L'insuccès relatif de notre voyage à Ta-ly avait compromis la situation du P. Leguilcher, qui ne pouvait plus sans danger rester dans le pays. Neuf voyageurs, dont quatre Français, avaient paru assez dangereux pour porter ombrage au sultan, assez redoutables pour qu'il n'osât s'en débarrasser par la force! Mais, après leur départ, le missionnaire qui avait osé leur servir de guide et d'interprète restait sans défense et sous le coup d'une vengeance qui ne perdrait rien pour être différée. Le P. Leguilcher le comprit, et, malgré le déchirement de cœur qu'il éprouvait à quitter sa chrétienté, il consentit à nous accompagner jusqu'à Siu-tchéou fou, ville où le commandant de Lagrée nous avait donné rendez-vous, et dans le voisinage de laquelle résidait le vicaire apostolique du Yun-nan. Nous partîmes donc ensemble le 8 mars. Malgré le secret gardé, les familles chrétiennes les plus voisines devinèrent ce départ et s'en émurent. Le Père leur adressa ses adieux en des paroles touchantes qui firent couler bien des larmes.

Le P. Leguilcher n'emmena avec lui qu'un jeune orphelin, appelé Isidore Fang, qu'il avait recueilli en bas âge et qui, depuis, ne l'avait jamais quitté. L'intelligence et le dévouement de ce petit néophyte nous rendirent dans la suite de nombreux services.

Un peu en arrière du presbytère de Tou-touy-tsé, que nous venions de quitter, on découvre une longue échappée du fleuve Bleu se dirigeant vers le nord. Sur la rive gauche se trouve un marché auquel le Kin-cha kiang



Isidore Fang, néophyte chrétien. — Dessin de Gilbert, d'après un croquis de M. Delaporte.

a donné son nom et où aboutit la route qui vient de Yun-pé. Nous descendions en sens inverse vers Ma-chang.

Le 15 mars, après une marche rapide et sans incidents graves, nous nous retrouvions sur le territoire des Impériaux. En passant devant la douane de Nioung-poung-tsé, le P. Leguilcher fut reconnu et signalé par un soldat. Comme il habitait le pays depuis longues années et qu'il n'était pas commerçant, il n'avait pas le droit de quitter sans autorisation le territoire mahométan. Nos Annamites étaient heureusement à portée du Père, et le traitement qu'ils firent subir au délateur dissuada ses camarades de

s'opposer à notre passage : ils se bornèrent à nous saluer respectueusement.

Le lendemain, nous quittâmes la route qui vient de Ma-chang, et que nous avions suivie à l'aller, et nous nous dirigeâmes tout droit sur Hong-pou-so. Ce ne fut pas sans expédier un courrier au P. Lù, pour le prévenir de l'arrivée du P. Leguilcher et lui donner rendez-vous dans ce dernier village. Nous arrivâmes de bonne heure à Tchang-sin, petit marché où régnait une



Vieilles femmes sauvages à Tchang-sin (voy. p. 604). — Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. Delaporte.

animation extraordinaire. Nous y reçûmes le meilleur accueil, et les autorités nous félicitèrent d'être revenus sains et saufs de Ta-ly.

Tchang-sin est situé à l'ouest, près de la ligne de faîte de la grande chaîne qui part du centre du Yun-nan pour venir mourir au confluent du Kin-cha kiang et du Pé-chouy kiang. Une sorte de foire se tenait dans le village et y rassemblait tous les montagnards des environs. On aurait pu composer avec leurs types la gamme humaine la plus variée et la plus

étrange, depuis l'escamoteur chinois, à l'œil intelligent et à la désinvolture agile, qui retenait autour de lui, par ses lazzi et ses tours d'escamotage, un cercle nombreux de spectateurs, jusqu'aux vieilles femmes sauvages, couronnées de feuillage et abreuvées d'eau-de-vie de vin, qui étaient venues vendre leurs étoffes de chanvre au marché. Nous eûmes, le jour suivant, le même spectacle à Can-tchou-tsé, village placé sur le versant opposé de la chaîne, à une hauteur de 2500 mètres. Des femmes de Si-fan, avec leur béret original, à chaîne d'argent et à gland sur le côté, faisaient assez bonne figure auprès des Chinois et des Min-kia de la localité. A partir de Can-tchou-tsé, on descend dans une vallée basse, chaude et bien cultivée, où s'élève la ville de Sen-o-kay. C'est là que résidait le chef du pays de Ché-lou-li, nom



Types Si-fan à Can-tchou-tsé. — Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. Delaporte.

que l'on donne à la région dont Ta-yao hien est le centre et dont dépendent les salines de Pé-yen-tsin. Ché-lou-li veut dire « les seize familles » ou « les seize tribus », et fait allusion à l'organisation particulière de la contrée. A l'époque de la révolte des Mahométans, le chef indigène de Ta-yao, nommé Pen-tsé-yang, fit assembler les principaux du pays, les excita à la résistance, leva des milices et combattit pied à pied l'invasion. Débordé par le nombre, il dut par deux fois céder à l'orage, et se réfugier dans le Sé-tchouen ; mais il revint à la charge avec une énergie persistante, réoccupa Ta-yao, Pé-yen-tsin, Yuen-ma, Tou-ouen-siéou, et le sultan de Ta-ly dut composer avec ce faible adversaire. Une trêve tacite fut donc conclue : les Ché-lou-li furent respectés par les Mahométans, et Pen-tsé-yang ne mit aucun obstacle à la circulation commerciale entre Ta-ly et le Sé-tchouen. Ainsi, grâce à l'énergie d'un homme, la vallée du Pé-ma-ho se

trouvait préservée depuis plusieurs années des dévastations et des pillages qui ruinaient les pays voisins, et Sen-o-kay, que Pen-tsé-yang avait choisi pour résidence et où il avait fait construire une citadelle, présentait, lors de notre passage, la physionomie la plus vivante et la plus prospère. Un théâtre en plein vent y attirait même la foule. Dès notre installation dans la principale pagode, Pen-tsé-yang vint me rendre visite. Notre voyage à Ta-ly avait donné une haute idée de notre courage; nos passeports de Pékin semblaient témoigner d'une grande situation officielle. Les notables de la contrée, fiers des succès qu'ils avaient obtenus, quoique complètement abandonnés par le pouvoir central, et sentant qu'ils avaient bien mérité de l'empereur, se figurèrent que les « grands hommes français » étaient de ses amis, et m'adressèrent une pétition pour me demander de faire obtenir à Pen-tsé-yang les récompenses qu'il avait si bien méritées.

Les chrétiens de la localité vinrent également réclamer ma protection : on voulait les forcer à donner de l'argent pour l'entretien des pagodes et du théâtre. Je n'eus pas de peine à les faire exempter de toute contribution ayant un tel objet. Pen-tsé-yang me supplia de rester quelque temps à Sen-o-kay, pour m'assurer par moi-même de l'état florissant et de la bonne administration de la contrée, et il me remit à son tour des demandes de récompenses pour les chefs placés sous ses ordres.

Malgré les instances de Pen-tsé-yang, nous repartîmes de Sen-o-kay le lendemain, au bruit des salves de mousqueterie et, du sommet des hauteurs auxquelles est adossée la ville, nous découvrîmes de nouveau la vallée du fleuve Bleu. De nombreuses rizières descendent, en gradins progressivement élargis, jusque sur les bords de l'eau. Nous passâmes le fleuve dans un bac, et nous arrivâmes le jour même à Hong-pou-so. Un grand mouvement de troupes se faisait sur la route. — Les Rouges, nous disait-on, reprenaient partout l'offensive; ils avaient remporté quelques succès dans le centre de la province : la ville de Tchou-hiong était retombée en leur pouvoir..... Leurs victoires étaient dues, ajoutait-on, à la présence dans leurs rangs de soixante-dix Européens bien armés. — Notre arrivée était, sans doute, le seul fondement sérieux de cette dernière nouvelle.

A Hong-pou-so nous retrouvâmes l'excellent P. Lù, qui, encouragé par le prestige dont nous revenions entourés, ne craignit plus de nous avouer les mauvais traitements que le *tsong-yé* du village lui avait fait subir, et dont il m'avait dissimulé une partie lors de notre premier passage. Grâce au concours du P. Leguilcher, je pus adresser une plainte détaillée au mandarin de Houey-li tchéou. Celui-ci me promit bonne et prompte justice, et il s'empressa de faire afficher dans la ville l'édit rendu par l'empereur en fa-

veur de la religion chrétienne. M. Thorel alla visiter le gisement de cuivre de Tsin-chouy ho, exploité à quelque distance au nord de Houey-li tchéou. Cette mine est une de celles qui produisent la qualité particulière de cuivre connue sous le nom de *pé tong* ou « cuivre blanc ». J'ai déjà dit, je crois, qu'il existe à Houey-li tchéou des fabriques d'ustensiles de cuivre; ils se vendent au poids, à raison de 2 francs environ le kilogramme. La main-d'œuvre double le prix de la matière première.

Un grand nombre de soldats passaient à Houey-li tchéou, venant de Tong-tchouen; nous essayâmes d'en tirer quelques nouvelles au sujet de MM. de Lagrée et Joubert que nous avions laissés dans cette dernière ville. Les renseignements que l'on nous donna, confus et contradictoires, nous plongèrent dans la plus cruelle incertitude. D'après les uns, M. de Lagrée s'était déjà mis en route pour Siu-tchéou fou; d'après les autres, à la date du 9 mars il était toujours malade à Tong-tchouen.

Le 25 mars, on m'annonça sa mort; le lendemain elle fut démentie.

Je hâtai notre marche, et le 31 mars nous arrivâmes à Mong-kou. La fatale nouvelle parut se confirmer; on me dit même que le docteur Joubert était parti de Tong-tchouen pour Siu-tchéou. J'expédiai immédiatement deux courriers, l'un à Tong-tchouen pour m'informer de la vérité, l'autre sur la route de Siu-tchéou, pour rejoindre au besoin M. Joubert et l'avertir de mon retour.

Je profitai de mon passage à Mong-kou pour essayer de reconnaître le cours du Kin-cha kiang[1] en aval de ce point, et pour m'assurer par moi-même des difficultés de navigation que l'on m'avait signalées. Elles sont réelles. En franchissant le rapide appelé « Chouang-long », qui est à 6 milles environ de Mong-kou, ma barque se remplit à demi, et je constatai que les vagues du fleuve atteignaient 2 mètres de hauteur. Ce rapide, ainsi que la presque totalité de ceux que l'on rencontre jusqu'à Siu-tchéou, a pour origine l'écroulement des falaises rocheuses qui encaissent le fleuve, sous l'action des torrents formés pendant la saison des pluies. Des sommes assez considérables étaient jadis affectées par le gouvernement chinois au déblayement de ces rapides[2].

Le 2 avril, le courrier que j'avais expédié à Tong-tchouen revint à Mong-kou, porteur d'une lettre de M. Joubert. Le docteur m'informait que M. de Lagrée avait succombé, le 12 mars, à l'affection chronique du foie dont il souffrait depuis longtemps. M. Joubert lui avait fait élever un petit monu-

1. Le fleuve Bleu.
2. Voy. p. 542 ce que nous avons dit des difficultés que présente la navigation du Yang-tsé kiang de Tong-tchouen à Siu-tchéou fou.

ment dans un jardin attenant à une pagode [1] située en dehors et au sud-est de l'enceinte de la ville.

M. de Lagrée avait reçu les dernières informations que je lui avais transmises de Hong-pou-so, au moment de me diriger sur Ta-ly, et il avait chargé le docteur de m'écrire qu'il approuvait ma décision. Cette lettre ne m'était jamais parvenue.

Je partis le 3 avril au matin avec le P. Leguilcher, et j'arrivai le soir même à Tong-tchouen ; le reste de l'expédition nous rejoignit le lendemain. Nous nous retrouvions encore une fois réunis ; mais il y avait, hélas ! un cercueil au milieu de nous.

Si la mort d'un chef justement respecté cause toujours une impression douloureuse, comment peindre les regrets que l'on éprouve lorsque ce chef a partagé avec vous deux années de dangers et de souffrances, allégeant pour vous les unes, bravant avant vous les autres, et que, dans cette intimité de chaque heure, au respect qu'il inspirait est venu s'ajouter un sentiment plus affectueux ! Succomber après tant de difficultés vaincues, quand le but était atteint, qu'aux privations et aux luttes passées allaient succéder les jouissances et les triomphes du retour, nous semblait une injuste et cruelle dérision du sort. Nous ne pouvions songer sans un profond sentiment d'amertume combien ce deuil était irréparable, à quel point il compromettait les plus féconds et les plus glorieux résultats de l'œuvre commune. Nous sentions vivement combien les hautes qualités morales et intellectuelles du commandant de Lagrée allaient nous faire défaut [2]. Chez les hommes de l'escorte, le sentiment de la perte immense que nous venions de faire n'était ni moins vif ni moins unanime. Nul n'avait pu apprécier mieux qu'eux ce qu'il y avait eu d'entrain et de gaieté dans le courage de leur chef, d'énergie dans sa volonté, de bonté et de douceur dans son caractère. Ils se rappelaient avec quel patient dévouement M. de Lagrée avait travaillé, pendant tout le voyage, à subvenir à leurs besoins et à diminuer leurs fatigues. Aussi, dès que je témoignai l'intention d'emporter avec nous le corps de leur ancien chef, ils s'offrirent, malgré leur évidente impuissance, à le porter eux-mêmes.

La situation précaire du pays, l'absence de tout missionnaire, de tout chrétien pouvant veiller à l'entretien du tombeau ou le protéger contre une profanation, me faisaient craindre en effet qu'au bout de quelques années il n'en restât plus de vestiges. Si Tong-tchouen tombait au pouvoir des Maho-

1. Cette pagode appartient à la corporation des mineurs. Son nom chinois est Kong-ouan-miao. (*Note de l'auteur.*)

2. Voy. note p. 4. — On comprend à l'émotion contenue de tout ce passage quelle respectueuse affection Francis Garnier portait au commandant de Lagrée.

métans, ce changement de domination faisait disparaître la faible garantie que nous offrait le bon vouloir des autorités chinoises. Je ne voulus pas courir les chances d'une violation de sépulture, fâcheuse pour le pavillon, douloureuse pour une si chère mémoire. Je résolus d'exhumer le corps et de le faire porter à Siu-tchéou fou. Ce trajet devait être extrêmement difficile et pénible, en raison du poids énorme des cercueils chinois, de l'état des routes et de la configuration montagneuse de la contrée. A partir de Siu-tchéou fou, au contraire, le transport du cercueil jusque sur une terre française n'offrait plus aucun obstacle, puisque le voyage pouvait se faire entièrement par eau[1]. Il me semblait enfin que la colonie de Cochinchine serait heureuse de donner un asile à la dépouille de celui qui venait de lui ouvrir une voie nouvelle et féconde, et qu'elle voudrait consacrer le souvenir de tant de travaux si ardemment poursuivis, de tant de souffrances si noblement supportées [2].

Yang ta-jen avait quitté Tong-tchouen depuis quelques jours pour prendre le commandement de ses troupes. Il avait témoigné jusqu'au dernier moment à M. de Lagrée la déférence la plus sympathique, et il avait facilité par tous les moyens en son pouvoir la lourde et pénible tâche qu'avait eue à remplir M. Joubert après le décès du chef de l'expédition. J'envoyai à Yang ta-jen une petite carabine Lefaucheux, qui ne m'avait pas quitté pendant le voyage et qu'il avait fort admirée lors de notre première entrevue, et je lui exprimai par lettre notre profonde reconnaissance. Kong ta-lao-yé, qui le remplaçait à Tong-tchouen, m'aida à conclure un marché pour le transport du cercueil de M. de Lagrée à Siu-tchéou fou. Ce transport devait être fait dans un délai maximum de trente jours, et moyennant une somme de 120 taëls, payable à l'arrivée.

Le 5 avril, la petite expédition assista en armes à l'exhumation du corps de son chef.

Le tombeau élevé par M. Joubert fut transformé en cénotaphe, et une inscription en français mentionna le triste événement dont ce monument devait rappeler la mémoire.

Le 7 avril, nous quittâmes Tong-tchouen pour effectuer définitivement notre retour. Nous étions tous à bout de forces; la santé de notre escorte surtout était profondément atteinte : sur les quatorze personnes qui composaient à ce moment l'expédition, il y en avait souvent la moitié malade de la fièvre. Il fallut quelquefois faire voyager les Annamites en chaise à porteurs, pour ne pas ralentir notre marche. Les pluies arrivaient : il devenait

1. Voy. note p. 611.
2. Voy. note p. 4.



Monument funèbre du commandant de Lagrée, à Tong-tchouen. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

urgent de nous hâter et de sortir de la région montagneuse où nous nous trouvions[1].

La population de la ville et celle de la plaine forment une race à part, qui se distingue des Chinois proprement dits par sa coiffure et sa prononciation. On a vu, dans le chapitre relatif à l'histoire du Yun-nan, que les Tong-tchouen jen avaient longtemps conservé leur indépendance. Les environs de Tong-tchouen sont habités par des I-kia. La route que nous suivions traverse un plateau d'un aspect moins désolé que la contrée qui sépare Yun-nan de Tong-tchouen; quelques vallées pierreuses et peu profondes le ravinent. Nous fîmes la rencontre d'une caravane de négociants du Kiang-si. Ils viennent chercher dans le sud du Yun-nan un sel de plomb naturel dont le nom chinois est *ouan-oua*, et qui est employé pour la fabrication de la porcelaine. Les gens du Kiang-si sont les plus voyageurs de tous les Chinois, et ils tiennent la plupart des grandes hôtelleries que l'on rencontre dans les villes ou sur les routes.

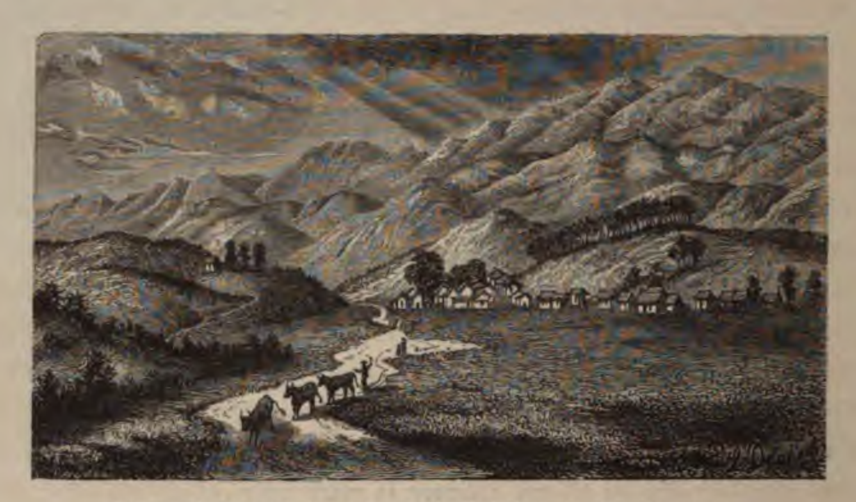
D'après les ordres donnés par les autorités de Tong-tchouen, tous les mandarins préposés à la garde des marchés qui se trouvaient sur notre route devaient honorer en nous les hôtes de l'empereur et les envoyés d'une nation amie; malheureusement je ne pouvais me résoudre à prendre, aux yeux des Chinois, des allures en rapport avec ma situation de chef de la mission française[2]. Je continuais, comme par le passé, à cheminer à pied, le plus souvent à l'écart de notre petite caravane. La nécessité de conserver un pas régulier afin de mieux estimer la route faite, et de m'isoler pour éviter les causeries et les distractions, me mettait souvent fort en avance. Je traversais donc les villages incognito, plus préoccupé de consulter ma boussole et ma montre que des témoignages de curiosité des paysans. Mon cheval, que je n'enfourchais que dans les occasions solennelles, servait en route aux hommes fatigués de l'escorte[3]. Ce défaut de représentation amenait quelquefois de plaisants quiproquos. Le mandarin de Yé-tché-sin, militaire à bouton bleu, crut devoir, le 8 avril, venir m'attendre à une grande distance de sa petite ville; entouré d'une nombreuse escorte, il s'installa sur le bord de la route, prêt à saluer, dès son apparition, le chef de la mission française; mais, suivant mon habitude, j'étais sur la route fort en

1. Ce voyage pénible à travers la montagne dura un mois au milieu de difficultés de tout genre. Nous insistons encore sur ce point parce que, comme nous l'avons déjà d.t, on a prétendu que Tong-tchouen confinait au fleuve navigable et qu'après la mort de M. de Lagrée le voyage n'avait plus présenté aucun obstacle. Voyez d'ailleurs ce que Francis Garnier a écrit lui-même page 608.

2. Après la mort de M. de Lagrée, Francis Garnier était devenu, conformément aux instructions et en raison même de son grade, le chef de la mission.

3. Voy. p. 165, 510, 539, 578, etc.

avant de la colonne[1] et enchanté d'échapper aux honneurs qu'il comptait me rendre; à ma vue, toute sa suite éclata de rire; bien loin de supposer que je pouvais être le « grand homme » que l'on venait attendre, on me prit pour le fourrier qui allait préparer ses logements. Mon accoutrement demi-chinois, demi-européen, ma physionomie barbue et étrange, égayèrent fort le bouton bleu et ses satellites. Si je ne les compris pas tous, je devinai sans peine les lazzi dont j'étais l'objet. Je poursuivis tranquillement mon chemin, et je me perdis bientôt dans les rues de la ville, pendant que le mandarin attendait toujours sur la route, et demandait vainement à nos porteurs de bagages et aux personnes de notre caravane qui défilaient succes-



Village de Yé-tché-sin. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

sivement devant lui, où était Ngan ta-jen[2]. Arriva enfin le P. Leguilcher, qui mit fin à son attente, mais le plongea dans la perplexité la plus vive en lui apprenant la vérité. Le pauvre officier s'imagina que je devais me sentir cruellement offensé. Il revint en toute hâte me faire ses excuses, et il s'efforça de calmer par des cadeaux mon irritation présumée.

Je ris de bon cœur avec lui de sa mésaventure, et le lendemain, quand nous quittâmes la ville, il salua mon départ de salves de mousqueterie qui, cette fois, ne se trompèrent pas d'adresse.

Le 9 avril, nous traversâmes, à Kiang-ti, le Ngiéou-nan, rivière aux eaux

1. Voy. p. 165, 539, 578 et 611.

2. Mon nom chinois. (*Note de l'auteur.*)

Ce n'est pas la traduction exacte du nom de Garnier (« Ngan nié » veut dire « paisible héritage ». Voy. *De Paris au Tibet*, p. 259), mais c'est sa transformation à la mode chinoise, qui consiste à joindre, à la première syllabe du nom, modifiée selon la prononciation du pays, l'épithète obligatoire dont nous avons indiqué le sens page 495.

profondes et rapides, qui se jette dans le Kin-cha kiang à 12 lieues de là, et qui draine toute la partie du plateau du Yun-nan comprise entre Siun-tien et Oueï-ning. Un bac est installé, à Kiang-ti, sur un câble jeté entre les deux rives. Nous entrâmes le surlendemain dans la grande plaine de Tchao-tong, après avoir vu à Ma-tsao-cou des gisements de tourbe et d'anthracite.

Le 10, après avoir gravi les hauteurs qui encaissent le cours du Ngiéou-nan kiang, nous entrâmes dans une autre grande plaine qu'accidentent plusieurs chaînes irrégulières de petites collines. Nous trouvâmes le soir, au village de Tao-guen, où il nous fallait passer la nuit, un petit mandarin envoyé à notre rencontre par les autorités de Tchao-tong.

Cette ville est le chef-lieu politique de l'une des trois subdivisions, ou *tao*, de la province du Yun-nan, le *Tong-tao* ou « Tao de l'est [1] ».

Le *tao-tai* ou « sous-gouverneur de province », et le *fou* ou « préfet du département », étaient absents pour cause de deuil [2] au moment de notre passage.

Le 11 avril, nous fîmes notre entrée à Tchao-tong, où le *hien* nous reçut avec beaucoup de cordialité, en l'absence des mandarins représentant la province et le département.

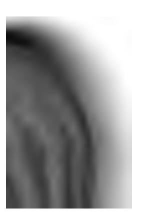
Nous nous installâmes dans le presbytère d'un prêtre indigène chargé des intérêts spirituels de la petite chrétienté de la ville. La foule se montra, selon l'usage, d'une curiosité et d'une importunité extrêmes. Nous dûmes demander, au *fou* par intérim, des gardes et la pose d'une affiche interdisant les abords de notre demeure. Le *tché-hien*, ou administrateur de l'arrondissement particulier de Tchao-tong, vint nous rendre visite dès notre arrivée, et nous invita à dîner pour le lendemain soir. Le repas comprenait au moins quatorze services, sans compter les graines de concombre, les mandarines et les li-tchi qui servirent de préliminaires. Il ne renfermait d'ailleurs rien de nouveau qui mérite d'être signalé aux gourmets ou aux amis de l'excentricité, si ce n'est des œufs de pigeon que je trouvai exquis, et une espèce de poisson, pêchée dans un étang voisin, et dont la chair a une saveur particulière. Pendant le repas, les femmes de notre hôte regardaient attentivement par une jalousie la physionomie des étrangers. Elles durent rire plus d'une fois de notre maladresse à employer les ustensiles chinois, et s'étonner sans doute que des gens parvenus à l'âge avancé que trahissait leur longue barbe eussent entrepris un aussi lointain et un aussi périlleux voyage [3].

1. Voy. p. 517, en note.
2. On sait qu'à la mort de leurs parents les fonctionnaires chinois cessent de remplir leurs fonctions pendant un certain temps. Pour un père ou une mère, le deuil dure trois ans, pendant lesquels on rentre dans la vie privée. (*Note de l'auteur.*)
3. Voy. p. 193 et 315.

Tchao-tong, comme toutes les villes de cette importance en Chine, est entourée d'une enceinte bastionnée, de forme rectangulaire, qui a environ 3 kilomètres de développement. Des faubourgs considérables prolongent, au nord, à l'est et à l'ouest, les rues qui aboutissent aux portes de la ville. Celle-ci n'a jamais été prise par les Mahométans, et sa population est animée d'une haine farouche contre les rebelles de Ta-ly. Un commandant militaire, envoyé, il y a quelque temps, par Mâ ta-jen, et comme lui sectateur du Coran, a été mis à la porte par les habitants de Tchao-tong, malgré ses protestations de fidélité à l'empereur. Toutes ces villes du Yun-nan conservent une allure indépendante qui tient au mélange intime opéré entre les premiers colons chinois et les vigoureuses populations indigènes. Les annales de la dynastie mongole mentionnent les gens de Tchao-tong, de Tong-tchouen et de Ou-ting comme formant encore, à la fin du treizième siècle, des principautés s'administrant elles-mêmes, et profitant de chaque occasion favorable pour échapper à la faible autorité des vice-rois du Yun-nan. Dans les environs de Tchao-tong vivent des tribus sauvages appelées Houan Miao, et appartenant à la même souche que les Miao-tse.

La plaine de Tchao-tong est une des plus vastes que nous ayons traversées dans le Yun-nan. Elle est très bien cultivée. Les champs de pavot, destinés à la production de l'opium, y occupent une large place. On s'y plaint du manque d'eau; cette plaine n'est, en effet, arrosée que par de très petits ruisseaux, presque à sec à une certaine époque de l'année. Elle est riche en gisements d'anthracite et de tourbe. Elle renferme, au sud-ouest, un petit étang très poissonneux. Nous n'eûmes pas l'occasion d'en goûter les produits.

Tchao-tong est une des stations les plus importantes du commerce qui se fait entre la Chine et le Yun-nan. D'énormes convois de coton brut, de cotonnades anglaises ou indigènes, de sel venu du Sé-tchouen, s'y croisent avec des envois de métaux, avec l'étain et surtout le zinc, que fournissent les environs de Tong-tchouen; avec les matières médicinales que l'on tire de l'ouest du Yun-nan et du nord du Tibet, et les nids de l'insecte (*Coccus Sinensis*) qui donne la cire à pé-la. On sait que cet insecte est élevé sur une espèce de troène, croissant dans les parties montagneuses du Yun-nan et du Sé-tchouen, puis qu'il est transporté sur d'autres arbres favorables à la production de la cire, et situés dans des régions plus chaudes. Ces nids doivent faire le voyage avec la plus grande rapidité, pour que les insectes fraîchement éclos ne meurent point avant d'arriver à leur nouveau domicile; ils sont placés dans de grands paniers divisés en plusieurs compartiments, et ceux qui les portent font souvent 30 ou 40 lieues au pas de course, pour sauver le fruit de leurs peines.



A Tchao-tong nous parvint une lettre de Yang ta-jen, commandant militaire du Tong-tao, par qui nous avions été reçus à Tong-tchouen. Il m'accusait réception de la carabine que je lui avais envoyée, en reconnaissance des services qu'il avait rendus à M. de Lagrée pendant sa maladie et de l'aide qu'il avait prêtée au docteur Joubert, au milieu de circonstances difficiles et douloureuses. Peut-être lira-t-on avec intérêt la traduction de ce factum. Je le donne comme un spécimen du style littéraire officiel en Chine.

« Aux très justes frères Ngan, Jou et Lo [1].

« J'ai appris, par les lettres des mandarins Kong-yu-hong et Tao-tsin-tsin [2], votre heureuse arrivée à Tong-tchouen. Je remercie Ngan ta-jen de la carabine qu'il m'a fait parvenir; il m'est impossible de lui dire à quel point ce cadeau m'a été agréable. J'aurais eu le plus grand plaisir d'aller visiter Son Excellence pour lui exprimer de vive voix ma reconnaissance; malheureusement, la nécessité de m'opposer aux entreprises des rebelles me retient impérieusement au milieu de mes soldats.

« Pourrai-je vous exprimer quelle vive et profonde douleur j'ai ressentie de la mort de Son Excellence l'envoyé français La [3] ? Il n'a pas craint de sacrifier sa vie au bien de son pays. Sa mémoire devra rester parmi les plus illustres. Aussi ai-je appris sans étonnement que Ngan ta-jen n'avait pas voulu que les restes mortels de La restassent sur une terre étrangère, et qu'il désirait les ramener dans sa patrie. J'ai donné, en conséquence, des ordres formels à Tao-tsin-tsin pour que celui-ci mît à votre disposition tous les soldats et tous les porteurs nécessaires. J'ai préposé un officier pour veiller sur vous pendant le reste de votre voyage : il doit s'appliquer à prévenir tous vos désirs.

« Je vous renouvelle, en terminant, tous mes regrets de n'avoir pu, à cause de mon absence, vous offrir moi-même, à votre retour à Tong-tchouen, une hospitalité digne de vous. J'espère que vous voudrez bien agréer mes excuses, et ne pas croire à une mauvaise volonté de ma part. Je vous adresse les souhaits les plus sincères pour votre santé et pour votre bonheur. Je vous salue respectueusement. Je suis, avec le cœur le plus reconnaissant, votre frère très humble,

« YANG-CHEN-TSANG. »

Cette lettre était accompagnée d'un beau cheval noir provenant des

1. Transcription chinoise des premières syllabes de mon nom, de celui du docteur Joubert et de celui du P. Leguilcher.
2. Noms du préfet et du sous-préfet de Tong-tchouen. (*Notes de l'auteur.*)
3. M. de Lagrée.

écuries de Yang ta-jen, et que celui-ci m'envoyait en échange de ma carabine. L'animal avait été conduit à la main de Tong-tchouen à Tchao-tong, et arrivait en même temps que la lettre de son maître. Cette lettre et ce présent attestaient des sentiments délicats, que leur auteur ne mettait pas toujours en pratique. J'ai mentionné déjà, je crois, les bruits qui couraient dans le pays sur sa vénalité[1]. Avec de l'argent, les Mahométans réduisaient facilement à l'inaction le commandant militaire du Tong-tao. Ces bruits trouvèrent accès et créance à Pékin, car, peu de mois après notre passage, Yang ta-jen fut révoqué de ses fonctions.

On sort de la plaine de Tchao-tong en franchissant une chaîne de collines dont le relief est faible au sud et beaucoup plus prononcé au nord. Parvenu au pied du versant septentrional, on entre dans une vallée étroite et sinueuse, dominée de tous côtés par des collines calcaires dont les parois sont à pic. De nombreux villages s'échelonnent à tous les détours de cette vallée qu'arrose une petite rivière; d'autres couronnent les hauteurs de leurs murailles crénelées. Toute cette contrée a été successivement pillée par les Man-tse, les Mahométans, les Miao-tse[2], les Tchang-mao, les Ho-liou[3], sans compter les déprédations commises par les soldats impériaux chargés de la défendre. Les maisons qui bordent la route sont pauvres et délabrées. Çà et là des têtes coupées se dressent à l'extrémité de hauts bambous. Les suppliciés sont pour la plupart des malheureux qui ont essayé d'échapper aux ordres des autorités chinoises, et de se soustraire au service militaire. Malgré les ruines partout accumulées, la population paraît dense, et la circulation est active. Nous avançons et la vallée prend un aspect toujours plus pittoresque : les roches calcaires se dressent en aiguilles blanches, ou couronnent de festons d'un dessin original tous les horizons du paysage. Çà et là, des cascades émaillent d'écume et de verdure les parois des rochers. Si la végétation était plus vigoureuse, on se croirait transporté dans un vallon de Taïti[4]. Mais la flore a un caractère presque européen : nous rencontrons des cerisiers et des pommiers.

Tout à coup le ruisseau dont nous suivons les bords disparaît; le vallon prend fin, l'horizon s'élargit : à 600 mètres au-dessous de nous s'ouvre une vallée large et boisée, à laquelle on parvient par des rampes en zigzag, d'une pente rapide, creusées dans les flancs rocheux du plateau à l'extrémité

1. Voy. p. 549.
2. C'est le nom sous lequel on désigne dans l'intérieur de la Chine les révoltés connus des Européens sous le nom de Taï-pings.
3. Bandes de pillards sans but avoué qui se composent de tous les misérables et de tous les déclassés que font les guerres civiles. (*Notes de l'auteur.*)
4. Nous avons dit, p. 106, que Francis Garnier avait visité le Pacifique et les mers du Sud au commencement de sa carrière.

duquel nous arrivons. Au bas de cette brusque descente, un torrent s'échappe en bouillonnant d'une grotte profonde et va rejoindre à peu de distance une grande rivière qui vient de l'ouest. C'en est fait : nous quittons le plateau



Miao-tse de Ta-kouan. — Dessin de E. Bayard, d'après un croquis de M. Delaporte.

du Yun-nan pour entrer dans les basses et chaudes régions de la vallée du fleuve Bleu.

Ta-kouan hien, que nous atteignons le soir même, est une petite ville

pittoresquement située sur le flanc droit des hauteurs qui bordent la rivière que nous venons de rejoindre, rivière à laquelle elle a donné son nom.

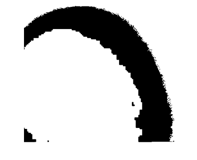
Les maisons s'étagent en amphithéâtre au-dessus et au-dessous de la longue rue qui forme l'artère principale et dans laquelle règne une grande animation. La pagode où l'on nous loge est construite dans la partie haute de la ville, et du sommet du grand escalier qui conduit au sanctuaire, on découvre un panorama étendu. Un repas tout préparé nous attendait, et le mandarin du lieu vint le lendemain nous rendre visite en grand appareil. Ce fonctionnaire, quoique de l'ordre civil, porte le chapeau militaire, en témoignage de la valeur qu'il a déployée contre les Ho-liou.

Ta-kouan a été occupé par les Mahométans en 1862. Après leur expulsion, les débris de leurs bandes se sont joints aux Lolos des montagnes et se sont fortifiés à Oché-oua, localité située à une dizaine de lieues dans le sud-ouest. De là ces bandits ravagent et rançonnent le pays environnant. Des mesures énergiques ont été prises pour constituer une force militaire capable de réprimer leurs brigandages : les têtes nombreuses que nous avions vues exposées sur notre route sont, nous dit-on, celles des déserteurs ou des réfractaires de l'armée chinoise, dans les rangs de laquelle on essaye de rétablir la discipline.

Nous nous remîmes en route le 17 avril. A quelque distance au nord de Ta-kouan, vis-à-vis du village de Kouang-ho-ki, la route franchit la rivière sur un pont suspendu. C'était le premier ouvrage de ce genre que nous rencontrions en Chine : des chaînes de fer d'un fort calibre sont encastrées dans les culées et raidies entre des piliers placés de manière à se regarder des deux côtés de la rivière ; des étriers en fer y rattachent le tablier. Grâce au peu d'élévation des points d'appui, ces ponts présentent une courbure qui est l'inverse de celle des ponts suspendus européens, et leurs oscillations sont considérables ; mais leur solidité, qui dépend surtout du bon établissement des culées, est en général très satisfaisante.

Des Miao-tse habitent les hauteurs qui dominent le Ta-kouan ho. A une grande distance au-dessus de la route, on découvre, au sommet de rochers qui surplombent, des champs admirablement cultivés, et l'on ne saurait deviner comment on a pu transporter la charrue sur ces petits plateaux limités en tous sens par des falaises à pic.

Une rivière considérable, qui paraît être le cours d'eau principal de tout ce bassin, vient rejoindre le Ta-kouan ho, en aval de Kouang-ho-ki : c'est la rivière de Co-kouy ; elle traverse une contrée fort riche en métaux. Les mines de plomb argentifère de Sin-cai-tsé sont célèbres dans toute la Chine.



Les pompes d'épuisement de ces mines occupaient à elles seules, avant la guerre, plus de 1200 travailleurs. Le régime hydrographique de cette zone, exploitée avec âpreté par les Chinois depuis le règne de Kien-long, a été complètement transformé par le déboisement. Les vieillards affirment en effet que, il y a quatre-vingts ans à peine, on franchissait à pied sec le Co-kouy ho à Sin-cai-tsé, en passant d'une pierre à l'autre; aujourd'hui, cette rivière n'est pas guéable. Beaucoup plus bas, à Tong-co-kay, les hommes de cinquante ans se rappellent avoir entendu dire à leurs grands-pères qu'on traversait à gué et que les arbres formaient berceau sur la rivière; celle-ci a maintenant 7 à 8 mètres de profondeur.



Pont suspendu, à Lao-oua-tan. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

Sur les rives mêmes du Ta-kouan ho, nous trouvâmes des exploitations de charbon. A Kiao tsé-pa, situé à peu de distance dans l'ouest, sont des mines de fer et des fabriques de marmites et de bassines, dont les produits sont expédiés à Siu-tchéou fou.

Nous arrivâmes le 20 avril à Lao-oua-tan, gros bourg très commerçant où commence la navigation de la rivière : un pont suspendu d'une portée considérable est jeté d'une rive à l'autre. Lao-oua-tan est un entrepôt important, et c'est le point où s'embarquent aujourd'hui les métaux qui viennent du Yun-nan. Les marchandises légères suivent la route de terre pour aller à Siu-tchéou fou ; la voie fluviale exige deux ou trois transbordements; elle est plus rapide, mais peut-être plus coûteuse.

Nous nous embarquâmes à Lao-oua-tan, dans un grand bateau d'une capacité de trente à quarante tonneaux, et nous eûmes l'occasion de reconnaître l'habileté avec laquelle les Chinois dirigent ces lourdes embarcations au passage des rapides. Ils emploient, en guise de gouvernail, d'énormes avirons bordés à l'avant, qu'ils manœuvrent ensemble pour doubler l'effet de la barre et faire pivoter rapidement la barque dans les moments difficiles. En deux heures nous arrivâmes à Pou-eul-tou, petit port situé sur la rive gauche de la rivière, qui a changé de nom et s'appelle maintenant le Houang kiang.


Petite cascade sur la route de Ta-kouan. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

Pendant que nos bagages et une partie de notre escorte continuaient leur route en bateau, nous mîmes pied à terre et nous pénétrâmes dans la petite vallée qui aboutit à la résidence du vicaire apostolique du Yun-nan. Nous découvrîmes pendant ce court trajet les paysages les plus variés et les plus pittoresques : de nombreuses sources jaillissaient des parois calcaires de la vallée et, de chute en chute, se pulvérisaient en une pluie argentée qui n'arrivait au sol qu'à l'état de brume lumineuse ; les plateaux s'étageaient en plusieurs gradins chargés de riches cultures et de riantes habitations ; enfin la vallée elle-même se terminait brusquement par une cascade haute d'une centaine de mètres.

Nous nous engageâmes dans une route en zigzag pratiquée sur son flanc gauche, et ce ne fut pas sans émotion que nous aperçûmes le drapeau français, flottant au sommet de la demeure de Mgr Ponsot, où il avait été arboré en notre honneur. Plusieurs détonations saluèrent notre arrivée et firent prendre le galop à nos chevaux. Quelques secondes après, nous avions l'honneur de presser les mains du vénérable prélat, qui avait quitté la France sous le règne de Charles X.

L'établissement catholique de Long-ki est commodément construit et intelligemment situé au double point de vue de la sécurité et des communications. Bâti sur un point culminant et entouré de fortes palissades, il a été jusqu'à présent respecté par les bandes de maraudeurs qui désolent le



Habitation fortifiée de l'évêque du Yun-nan, à Long-ki. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

pays. L'énergie de ceux qui l'habitent et les armes européennes dont ils disposent forment, à vrai dire, ses défenses les plus solides. A peu de distance dans l'est-nord-est, sur le versant d'un coteau qui regarde le Houang kiang et que l'on appelle Tchen-fong-chan, se trouvent le séminaire et l'école de la Mission. A l'époque de notre passage ils étaient fréquentés par un nombre assez considérable d'élèves. Les jeunes prêtres que l'on envoie de France pour renforcer le personnel indigène viennent là s'exercer pendant quelque temps à la difficile gymnastique de la langue chinoise. Dans ce pays malheureux et troublé, ce petit noyau d'hommes courageux exerce une salutaire influence. Quelques nouveaux efforts, que des encouragements accordés avec intelligence pourraient obtenir, leur permettraient de rendre à la science des services aussi importants que ceux qu'ils veulent rendre à la civilisation. L'un des missionnaires de Long-ki, M. de Chataignon, avait essayé d'installer un observatoire, et il avait déterminé par la longueur de l'ombre méridienne, faute de moyens plus précis, la latitude du séminaire. J'ai souvent regretté que des livres et des instruments ne soient pas libéralement mis à la disposition de ces ouvriers de bonne volonté, pour lesquels le travail est une véritable consolation dans le profond isolement où ils vivent. On n'aurait plus lieu de se plaindre que nous possédions si peu de notions géographiques sur des contrées où vivent cependant depuis près de deux siècles des missionnaires français[1].

On me remit à Long-ki une lettre de M. Dabry de Tiersant, consul de France à Han-kéou, adressée à M. de Lagrée. M. Dabry avait appris notre entrée en Chine et s'était hâté d'envoyer ses félicitations au chef de la Commission française.

A Tchen-fong-chan, les missionnaires nous firent cadeau d'un petit ourson à peine âgé de quelques semaines, surpris dans une chasse, au fond de l'antre paternel. Les montagnes des environs sont habitées par trois espèces d'ours, que les Chinois désignent sous le nom de *Khenou hiong, Lao hiong* et *Ten hiong*. Cette dernière espèce, dont le nom signifie « l'ours homme », est la plus redoutée et donne lieu aux récits les plus fantastiques. Le *Ten hiong* sait, dit-on, imiter la démarche et la voix de l'homme et réussit ainsi à attirer dans sa demeure les voyageurs assez imprudents pour se fier à ses démonstrations amicales. Il existe aussi dans ces montagnes des léopards

1. Les excellentes indications que l'on doit à M. l'abbé Desgodins, missionnaire apostolique au Tibet, à la disposition duquel sa famille a mis des instruments d'observation et des livres, prouvent tout le parti que l'on pourrait tirer des loisirs de ces hardis pionniers de la civilisation. C'est avec une bien vive satisfaction que j'ai vu la *Société de géographie de Paris* accorder à M. l'abbé Desgodins, sur ma proposition, un compteur en récompense de ses travaux géographiques. (*Note de l'auteur.*)

Voy. *De Paris au Tibet*, p. 398.

dont la peau mouchetée est employée à faire des tapis pour les yamen.

L'ourson de Tchen-fong-chan fut cordialement accueilli par nos Annamites et immédiatement dressé à une foule de gentillesses. Son agilité et son intelligence nous divertirent pendant tout le reste du voyage. A Shang-haï, le P. David, savant lazariste dont le nom est bien connu de tous ceux qui s'occupent d'histoire naturelle [1], m'apprit qu'il appartenait à l'espèce désignée sous le nom d'*Ursus Tibetanus*. Malheureusement, ce pauvre animal, dont je comptais enrichir le Muséum de Paris, mourut, à son arrivée à Suez, des chaleurs endurées pendant la traversée de la mer Rouge.

Nous quittâmes nos hôtes le 25 avril. Le P. Leguilcher obtint de Mgr Ponsot l'autorisation de nous accompagner jusqu'à Siu-tchéou fou; nous rejoignîmes notre barque et notre escorte, qui nous attendaient à très peu de distance de Tchen-fong-chan. Une heure et demie de navigation nous conduisit à Sin-tan, point où il fallait opérer un premier et très court transbordement et où vit une population de portefaix et de bateliers. Ce rapide forme la limite des provinces du Sé-tchouen et du Yun-nan sur la rive gauche du Houang kiang; sur la rive droite, la frontière est plus haut, au village de Tong-co-kay. A une demi-heure en barque de Sin-tan, on rencontre un second rapide, nommé Kiéou-long-tan, ou « rapide des Neuf-Dragons », qui a plus d'une demi-lieue de longueur. Ces rapides sont occasionnés soit par un accroissement subit de la pente du terrain, soit par des arêtes de rochers soulevés, qui traversent le lit de la rivière. Au village de Kiéou-long-tan, nous choisîmes la barque qui devait enfin nous conduire jusqu'à Siu-tchéou fou. Elle fut prête à cinq heures du soir. Une heure après, nous arrivions à Houang kiang, petite ville où nous passâmes la nuit, et où la curiosité de la foule et l'insolence des gamins nous obligèrent à avoir recours au mandarin de la localité.

Le lendemain, de bonne heure, nous continuâmes notre navigation sur le Houang kiang. Près de son confluent avec le fleuve Bleu, des têtes de roches font bouillonner ses eaux et accélèrent le courant; nos bateliers durent faire de vigoureux efforts pour franchir sans encombre ce passage dangereux où le moindre faux coup de barre peut perdre le navire. Ce furent les dernières difficultés : nous entrâmes immédiatement après dans les eaux plus calmes du Kin-cha kiang. Vis-à-vis de l'embouchure du Houang kiang s'élève sur la rive gauche un fort village, Ngan-pien, construit sur l'emplacement de Ma-hou fou, ancien chef-lieu de département, qui n'existe plus aujourd'hui.

1. Aujourd'hui correspondant de l'Institut. Voy. *De Paris au Tibet*, p. 67 et 398.

Au bout de trois heures et demie de navigation sur le fleuve Bleu, nous arrivâmes à Siu-tchéou fou. Cette ville, la plus populeuse de toutes celles que nous avions rencontrées, et qui peut renfermer environ 150 000 habitants, est bâtie au confluent du fleuve Bleu et du Min kiang, rivière qui vient de Tchen-tou, capitale du Sé-tchouen. Elle est par conséquent en relations faciles avec le centre de cette riche province, tandis que, du côté opposé, le Houang kiang et le Yun-nan ho lui apportent les productions du Yun-nan. On retrouve à Siu-tchéou fou, dans toute son intensité, ce tourbillonnement particulier aux foules chinoises, qui avait été alangui par les désastres de la guerre dans les provinces que nous venions de traverser. Ce n'est pas que le commerce de cette ville n'ait eu aussi beaucoup à souffrir : l'interruption des exploitations métallurgiques dans le Yun-nan lui a enlevé un de ses principaux aliments; le cuivre, qui, avant la rébellion mahométane, se vendait à Siu-tchéou fou 8 à 9 taëls les 100 livres chinoises, en valait 18 au moment de notre passage; l'opium du Yun-nan, qui est à peu près le seul que l'on consomme dans cette partie du Sé-tchouen, atteignait le prix de 4 taëls le kilogramme. Le renchérissement du riz, auquel a beaucoup contribué la culture du pavot, était également très sensible.

Mais une cause particulière contribuait, lors de notre arrivée à Siu-tchéou fou, à donner une grande animation à la ville : les candidats au baccalauréat militaire étaient réunis à Siu-tchéou fou. Ces jeunes gens ne pouvaient laisser passer sans en tirer honneur un événement aussi rare que la présence de barbares européens dans les murs de la cité. Ces étrangers, qui avaient pu traverser sans encombre un pays aussi troublé que le Yun-nan, et que leurs armes et leur attitude avaient suffi, malgré leur petit nombre, à faire respecter du redouté sultan de Ta-ly; ces étrangers, dis-je, ne devaient pas prétendre à la même immunité de la part de l'élite de la jeunesse guerrière du Sé-tchouen, réunie pour briguer les honneurs du premier grade militaire chinois et qui désirait voir de près et face à face ces terribles Européens, avec lesquels elle aurait peut-être à se mesurer un jour.

Afin d'éviter les importunités de la foule, je faisais observer la consigne la plus sévère à la porte de la pagode que les autorités de la ville nous avaient donnée comme logement. Forcer cette consigne et arriver les premiers auprès de nous fut de la part des bacheliers militaires l'objet d'un nouveau concours. L'un d'eux y réussit en effet en prétextant une affaire quelconque, et vint se promener dans la partie de la pagode qui nous servait à la fois de salon et de salle à manger. J'étais seul, ou presque seul, occupé à travailler. Le bachelier se mit à suivre tous mes mouvements, ne perdant pas une occasion de violer, aux yeux des domestiques et des soldats chinois présents à

cette scène, toutes les règles de l'étiquette, afin d'afficher clairement son profond dédain pour les barbares. Je le priai poliment de se retirer : il me rit au nez; je le poussai vers la porte : il se jeta sur moi; mais deux Annamites, accourus à mon appel, le saisirent et le garrottèrent. Le pauvre bachelier écumait de rage : après avoir vociféré mille menaces, il demanda pourtant sa grâce et sa liberté; mais l'offense était trop grave, surtout aux yeux du public chinois. Pour que le châtiment ne restât pas ignoré, je fis donc entrer quelques spectateurs, et j'ordonnai de lui administrer sur le bas des reins dix coups de verges qui l'ensanglantèrent. Après remise du reste, je le renvoyai aussi furieux que meurtri. Le châtiment relativement très modéré dont j'avais puni ses grossièretés fit grand bruit dans la ville. Les gens sages trouvèrent que j'avais agi avec trop d'indulgence à l'égard d'un jeune écervelé qui avait violé sans motif toutes les règles de l'hospitalité chinoise. Les bacheliers jurèrent de venger l'affront fait à leur camarade. Les murailles se couvrirent donc d'affiches menaçantes contre les étrangers. On invitait tous les gens de cœur à se réunir pour faire justice de cette poignée d'aventuriers; il importait à l'honneur chinois qu'aucun d'eux ne sortît vivant de Siu-tchéou.

Je fis prévenir de ces menaces le préfet de la ville; mais je comptais beaucoup plus sur l'énergie et la vigilance de nos Tagals et de nos Annamites que sur le concours des autorités.

Le 5 mai, nous avions réuni dans un dîner d'adieu tous les prêtres français présents à Siu-tchéou. C'était presque le personnel entier des Missions du Yun-nan et du Sé-tchouen occidental. Le potage était à peine servi qu'on vint me prévenir qu'une nombreuse bande d'individus frappait à la porte de la pagode et demandait à parler à Ngan ta-jen[1]. Je me rendis dans le vestibule et fis interroger les impatients dont j'entendais les cris au dehors. Ils me répondirent qu'un messager venait d'apporter, de Yun-nan, des nouvelles que je serais bien aise de connaître. Je fis ouvrir un des battants de la porte et je m'avançai au dehors, disant que le messager était le bienvenu et qu'il n'avait qu'à venir me parler. Un grand silence se fit, puis soudain quatre ou cinq individus se détachèrent de la foule et se ruèrent sur moi avec des lances, des bâtons, et même des bancs pris dans les maisons voisines. Mais derrière moi surgirent aussitôt quatre ou cinq sabres-baïonnettes dont la vue fit faire immédiatement volte-face aux agresseurs. Cela se passa si rapidement qu'avant même que j'eusse eu le temps de me mettre en défense, les Annamites chargèrent devant moi au pas de course

1. Voy. note 2, p. 612.



une grande foule effarée qui s'enfuyait dans toutes les directions.

Nos convives étaient accourus au bruit, plus effrayés que nous, et nous suppliant de rappeler nos hommes, qui risquaient en poursuivant la populace de tomber dans quelque guet-apens. Mais ceux-ci étaient tellement exaspérés contre des gens qui se plaisaient à les mettre sur les dents du matin au soir, qu'ils ne voulurent rien entendre. Ils ne revinrent au logis qu'après avoir fait entièrement vider la rue, et la terreur qu'ils inspirèrent fut telle que toutes les maisons furent fermées et que, pendant le reste de la soirée et de la nuit, nous aurions pu nous croire dans un désert, au silence qui régnait autour de nous.

Nous ne trouvions donc pas auprès des autorités de Siu-tchéou fou la cordialité et l'empressement que nous avions rencontrés dans le Yun-nan; la population nous témoignait une curiosité plus importune et moins sympathique; et ces dispositions nouvelles devaient s'accentuer de plus en plus, à mesure que nous nous approcherions des côtes.

Je louai à Siu-tchéou fou, pour effectuer notre retour, deux jonques: l'une destinée à l'escorte, l'autre aux officiers. Elles ne devaient nous conduire que jusqu'à Tchong-kin fou, centre commercial du Sé-tchouen. Le 8 mai, le cercueil de M. de Lagrée arriva à Siu-tchéou fou et fut immédiatement placé dans l'une de nos jonques. Le lendemain, nous fîmes nos adieux aux dignes missionnaires de Siu-tchéou. Le P. Leguilcher, qui depuis plus de deux mois partageait nos fatigues et nos dangers, fut le dernier à se séparer de la Commission. Nous nous dîmes adieu, — peut-être au revoir, — les yeux pleins de larmes.

Ces adieux n'ont pas été heureusement mes dernières relations avec le P. Leguilcher, et je conserve l'espoir de rencontrer encore un jour ce bon prêtre auquel nous avions donné en riant le titre d'aumônier de l'expédition du Mékong. Il m'a fait parvenir plusieurs fois de ses nouvelles depuis mon retour en France.

Le lecteur sera sans doute bien aise de retrouver ici quelques fragments de ses lettres, témoignages de la bonne impression qu'avait laissée sur son passage la Commission française. On y lira quelques détails intéressants sur la situation politique du Yun-nan, qui compléteront mon récit de cette partie du voyage:

« ... Je suis resté longtemps à Long-ki après votre départ, mon cher commandant, mais le calme plat ne peut me convenir. Je n'ai retrouvé mon ancienne vigueur qu'après avoir repris mon ancienne manière de vivre. En route donc, traversant les torrents à grand péril, gravissant les pentes les plus escarpées, descendant les ravins à pic, suivant par Co-kouy des che-

mins peut-être encore plus détestables que ceux que nous avons parcourus ensemble et dont vous avez dû à coup sûr conserver un bien mauvais souvenir. J'ai vu une formidable inondation emporter le pont suspendu[1] et un grand nombre de maisons de Lao-oua tan. Mon cheval, en traversant un ravin à la nage, a été enlevé par l'eau et a fait une chute épouvantable dans un précipice. Bref, si je n'ai pas laissé de sang aux buissons de la route, j'ai arrosé toutes mes étapes d'une abondante sueur.

« Me voilà de retour dans mon cher Si-tao[2], bien fatigué, il est vrai, mais, Dieu merci, plein de vie et de courage. La conclusion qu'il convient de tirer de cette pérégrination nouvelle vous fera plaisir, sans aucun doute.

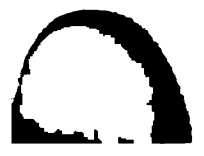
« Vous vous rappelez, n'est-ce pas, les avis timorés de certaines personnes et les craintes que l'on avait essayé de m'inspirer.

« Vous payerez cher, m'avait-on dit, en vous en revenant seul, la marche « triomphale que vous avez faite avec la mission française au travers des « prétoires des mandarins chinois. »

« Eh bien, ces prévisions ont été heureusement trompées : partout j'ai été reconnu comme l'interprète de l'expédition, et je n'ai reçu, tant de la part des grands que de la part du peuple, que des témoignages de bienveillance et de sympathie.

« Vous vous souvenez, cher monsieur Garnier, que telle était mon espérance. Vous serez heureux de savoir qu'elle s'est réalisée. Je vais vous en raconter un exemple : Vous n'avez pas oublié le village de Kiang-ti[3]. Lors de mon retour en ce point, la crue des eaux avait brisé la chaîne du bac et entraîné le bateau en dérive; le fleuve était devenu un véritable torrent. Un batelier courageux mais avare rançonnait les voyageurs. De son côté, le *tsong-yé*[4] le mettait à l'amende. Leur querelle se prolongeait indéfiniment et menaçait d'interrompre le passage. Plus de cent personnes attendaient en maugréant au pied de cette côte escarpée que nous avons gravie ensemble en enfonçant dans la boue jusqu'à la ceinture. Le batelier refusait de les passer, prétextant les ordres du mandarin. « Passe-moi tout seul, lui « dis-je, et j'irai au tribunal arranger cette affaire. » Ce fut vite fait : ma carte et deux chapons furent d'une éloquence décisive. Le mandarin, se souvenant que je vous avais accompagné, m'accorda avec une grâce parfaite tout ce que je lui demandai, et tous les marchands, qui purent enfin passer le fleuve, vinrent me remercier avec effusion.... »

1. Voy. p. 619.
2. Nom de la partie ouest de la province du Yun-nan.
3. Situé sur les bords du Ngiéou-nan kiang, entre Toug-tchouen et Tchao-tong.
4. Grade inférieur de la hiérarchie militaire chinoise. (*Notes de l'auteur.*)



« .... A Ta-ly, continuait le P. Leguilcher, notre courte apparition a causé un grand émoi. Aussitôt après notre départ, les Mahométans ont fait de gigantesques travaux de défense. On avait parfaitement remarqué tous les points de vue qu'avait dessinés M. Delaporte, et comme on avait reconnu surtout Hiang kouan dans ses cartons, on a commencé par surélever de trois pieds les murs de cette place et ceux de Hia kouan, dont on est convaincu que vous avez également pris le plan à l'aide d'une longue-vue. Du côté de la montagne, on a élevé deux nouvelles et formidables forteresses, parce que la bonzerie aux trois tours avait beaucoup attiré votre attention.

« Enfin, comme les Français sont aussi à craindre sur mer que sur terre, on a le projet de construire sur toute la rive du lac, de Hiang kouan à Hia kouan, cent batteries de côte. Ces travaux sont urgents, dit-on, parce que Ngan ta-jen va bientôt revenir à la tête d'une armée. Une coïncidence qui pourra accréditer ce bruit est la venue dans le Yun-nan, avec des armes, d'un Français nommé Dupuis[1]..... Vous comprenez qu'en présence de telles dispositions et avec le caractère soupçonneux des Mahométans, il ne m'est plus possible de revenir dans mon ancienne chrétienté. De plus, l'expédition anglaise de l'année dernière a été pour moi une nouvelle et fâcheuse complication. Ces messieurs étaient chargés d'une lettre pour moi, et le sultan n'a pas été sans le savoir..... Vous ne seriez peut-être pas fâché d'avoir quelques détails sur les démarches des voyageurs anglais : L'expédition conduite par le capitaine Sladen est arrivée, après beaucoup de peines et de traverses, à la première ville frontière du Yun-nan, que les Chinois appellent Teng-yué tchéou, et les Birmans, Momein. Elle a été bien reçue par le chef musulman de cette ville. Les Anglais ont fait avec lui des arrangements pour assurer le libre passage aux caravanes de marchands, et il s'est engagé, au nom de son souverain, à envoyer une ambassade à Rangoun pour ratifier et compléter la convention ébauchée à Momein. Mais à Ta-ly on dit très nettement que le sultan a défendu de laisser M. Sladen continuer son voyage et lui a fait intimer l'ordre de repartir[2].... »

« En résumant les nouvelles que j'ai reçues depuis plusieurs mois, je puis constater que les Mahométans perdent partout du terrain. La plaine même

1. M. Dupuis commençait en effet à cette époque ses relations commerciales avec Mà ta-jen et lui apportait des armes, dont celui-ci avait grand besoin. Nous renvoyons le lecteur à la page 498, où nous avons reproduit le texte de la lettre adressée par M. le Dr Joubert à Francis Garnier au moment où ce dernier se préparait à recommander à la Société de Géographie de Paris les entreprises de M. Dupuis.

2. Voy. p. 586, 596 et la note.

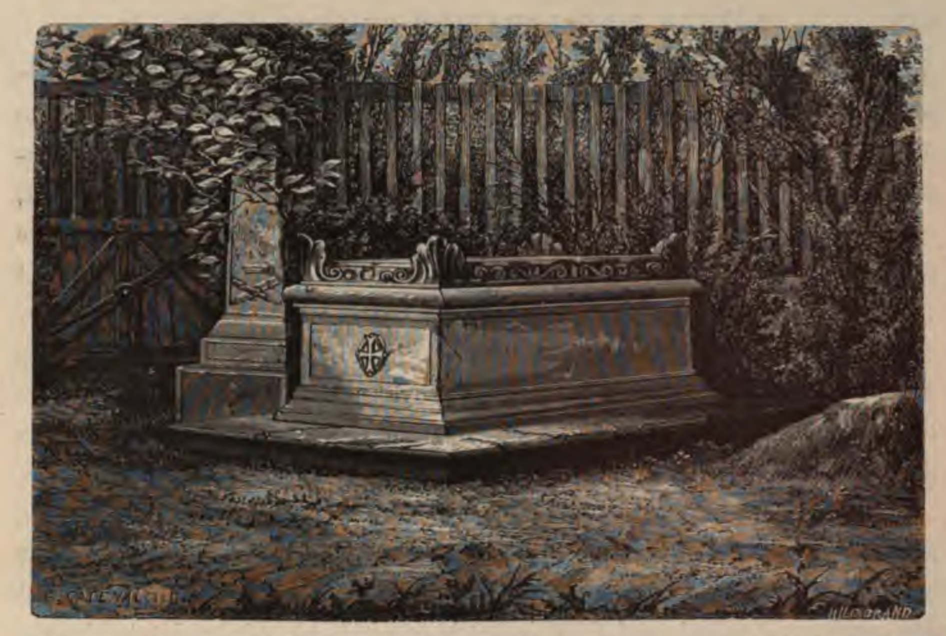
de Yong-tchang appartient aux Rouges, et les Blancs[1] restent assiégés dans la ville..... »

Les nouvelles les plus récentes confirment les succès des Impériaux dans le Yun-nan et complètent les lettres du P. Leguilcher. Ils sont dus en grande partie aux armes et à l'artillerie européennes que s'est procurées le vice-roi de cette province, et au concours de quelques Français amenés par M. Dupuis. A l'heure où j'écris ces lignes, il n'y a que les villes de Teng-yué tchéou et de Ta-ly qui appartiennent encore aux rebelles[2]. Ceux-ci ont envoyé une ambassade en Angleterre pour intéresser en leur faveur le gouvernement britannique. S'ils en obtenaient le concours qu'ils réclament, ce serait un malheur pour la civilisation et pour l'avenir commercial de ces intéressantes contrées.

1. On se rappelle sans doute que les Rouges désignent les Impériaux, et les Blancs les Mahométans. (*Note de l'auteur.*)
2. Ta-ly fut pris au mois de mai 1873. Voy. *De Paris au Tibet*, p. 114 et la note.



Village sur un rocher, à la sortie de Ta-kouan. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.



Tombeau du commandant de Lagrée, à Saïgon (Voy. p. 649). — Dessin de H. Catenacci, d'après un croquis de M. Delaporte.

CHAPITRE XXII

De Siu-tchéou fou à Tchong-kin fou. — Han-kéou. — Shang-haï. — Arrivée le 29 juin 1868 à Saïgon, d'où la Commission était partie le 5 juin 1866.

Je vais passer rapidement, dans ce dernier chapitre, sur le récit de notre voyage de Siu-tchéou fou à Han-kéou. Nous rentrions dans une région déjà visitée par des voyageurs européens et sur laquelle existent des ouvrages spéciaux[1]. Le fleuve, à partir de Siu-tchéou fou, attarde en de longs détours ses eaux larges, peu rapides et, en cette saison, peu profondes. Quelques îles et des bancs de sable interrompent son cours. Les villes sont très peuplées; les villages, les bourgs et les villes se succèdent sans interruption. La navigation est active, et sur les deux rives du fleuve de nombreux bateliers traînent en chantant les jonques qui remontent le courant. Entre Siu-tchéou fou et Kiang-ngan, on aperçoit, sur les hauteurs qui dominent le fleuve, de nombreuses grottes calcaires; elles servaient jadis de sépultures aux populations

1. Une partie de ce trajet (de Tchong-kin fou à Han-kéou) a été étudiée avec soin, tant au point de vue hydrographique qu'au point de vue commercial, par des officiers de la marine anglaise et des délégués de la chambre de commerce de Shang-haï, après le passage de la Commission française. (*Note de l'auteur.*)

Francis Garnier a fait plus tard (mai-août 1873) l'hydrographie du fleuve, de Tchong-kin fou à I-tchang fou. Voy. *De Paris au Tibet*, p. 343.

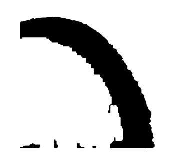
man-tse, auxquelles cette contrée a appartenu. Le Tché-choui ho, qui se jette dans le Grand-Fleuve[1] à Na-ki, amène des montagnes du Kouj-tchéou de grandes quantités de bois qui viennent alimenter les chantiers de construction de Lou-tchéou. Cette dernière ville, où nous arrivâmes le 10 mai, est la résidence d'un *tao-taï* ou sous-gouverneur de province; elle est située au confluent du Tsong kiang, grande rivière qui traverse la plaine de Tchen-tou, capitale du Sé-tchouen.

Lou tchéou donne son nom au fleuve qui s'appelle indifféremment, à partir de ce point, Ta kiang, « le Grand-Fleuve, » ou Lou kiang, « le Fleuve Bleu[2] ». A partir de Lou tchéou on trouve à chaque pas, sur les rives du fleuve, des filons de charbon, dont un grand nombre sont exploités.

Cette ville est le centre d'un trafic considérable, qu'alimente surtout le produit des salines de Tsé-liou, localité célèbre dans toute la Chine par les puits d'eau salée et les puits de feu qu'elle contient. Ceux-ci renferment des sources de pétrole qui fournissent le combustible nécessaire à l'évaporation des eaux salines. On a décrit depuis longtemps les procédés d'extraction des Chinois et les moyens qu'ils emploient pour forer des puits dont la profondeur égale celle de nos puits artésiens; je ne reviendrai pas ici sur ce sujet : je me contenterai d'ajouter que les bandes de Tchang-mao, qui, vers 1862, envahirent le Sé-tchouen, mirent le feu aux sources de pétrole. L'incendie s'étendit à plusieurs lieues à la ronde et dura plusieurs mois. On ne parvint à l'éteindre et à reprendre l'exploitation interrompue des salines qu'en décidant, à prix d'argent, un grand nombre de malheureux à traverser un sol brûlant et une atmosphère de fumée et de flammes, pour jeter sur les orifices d'où jaillissait le pétrole des couvertures mouillées, à l'aide desquelles on finit par se rendre maître du feu. Plus d'une centaine d'individus périrent dans ces tentatives. Je ne sais si l'on trouverait dans toute l'Europe dix personnes que l'on déciderait ainsi à affronter une mort certaine; mais aucun peuple ne pousse le mépris de la vie aussi loin que le Chinois. Qu'on assure à un misérable l'avenir de sa femme et de ses enfants, et il s'offrira sans hésitation, sans tristesse même, à la mort la plus épouvantable.

Cependant ce même Chinois, capable d'un véritable héroïsme dans la vie civile, dur à la souffrance, sans effroi devant la mort, a toujours tenu en singulier mépris la profession des armes. Les soldats ne se recrutent que dans la lie de la population, vivent en pays conquis sur le territoire qu'ils

1. On comprend qu'il s'agit toujours du Yang-tsé kiang.
2. C'est le Kin-cha kiang du chapitre précédent, mais c'est toujours le Yang-tsé. L'auteur nous a déjà avertis de la facilité avec laquelle les fleuves changent de nom en passant d'une province à l'autre.



sont chargés de défendre, et tournent sans cesse le dos à l'ennemi. La liste des lettrés qui ont bravé la mort pour dire la vérité à leurs tyrans tient une longue place dans l'histoire de Chine : les héros guerriers en sont absents. Il ne pouvait en être autrement si l'on considère l'immense supériorité de cette nation sur toutes celles qui l'entouraient. L'orgueil qu'elle en a pris, la conviction qu'elle était la race par excellence, autour de laquelle toutes les autres étaient condamnées à graviter perpétuellement en vassales, ont endormi ces susceptibilités fécondes que des termes de comparaison éveillent et entretiennent ailleurs. Le sentiment du patriotisme ne peut naître que de la conscience du danger couru ; mais, les conquêtes mongoles et la conquête tartare n'ayant jamais sérieusement menacé l'autonomie du pays, les Chinois n'ont jamais eu, en réalité, à trembler pour leur indépendance. De là un affaissement moral qui relègue au second plan les plus nobles instincts de l'âme : le désintéressement, l'abnégation, le dévouement, laissent prédominer l'égoïsme et la cupidité, et aboutissent à une absence complète de qualités militaires[1].

Nous étions partis le 9 mai de Siu-tchéou fou; le 13, nous débarquâmes à Tchong-kin fou. Cette ville, centre commercial du Sé-tchouen, est bâtie en amphithéâtre au confluent du Grand-Fleuve et de l'importante rivière qui vient de Pao-king.

Tchong-kin fou était la ville chinoise la plus considérable que nous eussions encore rencontrée. Quoiqu'elle eût déjà reçu la visite d'un certain nombre d'Européens, la curiosité de la foule était loin d'être satisfaite, et nous vîmes se renouveler les scènes qui avaient signalé notre passage dans tous les centres populeux de la Chine. Elles faillirent même prendre un caractère aussi dangereux qu'à Lin-ngan, où j'avais eu à subir — on se le rappelle peut-être — une quasi-lapidation[2]. Les barques que nous avions frétées à Siu-tchéou fou devaient nous quitter à Tchong-kin fou : là nous pouvions facilement trouver une grande jonque qui nous permettrait, sans nouveau transbordement, de descendre le fleuve jusqu'à Han-kéou, ville où commence la navigation à vapeur européenne. En attendant que cette jonque fût mise à notre disposition par l'intermédiaire des autorités locales ou par les bons offices des missionnaires, nous nous installâmes dans une auberge de la ville. Avant de mettre pied à terre, je préposai trois Annamites à la garde du cercueil du commandant de Lagrée, qui se trouvait dans la plus petite de nos embarcations.

1. Ces considérations empruntent un intérêt particulier à la guerre actuelle (1884), qui a eu pour point de départ la nouvelle occupation du Tong King par les troupes françaises.

2. Voy. p. 474 et 475 et la note.

A peine étions-nous depuis un quart d'heure rendus à l'auberge, qu'on vint me prévenir qu'une rixe éclatait entre la population et les Annamites restés dans nos jonques. On avait lancé des pierres sur le cercueil. Nos hommes s'étaient saisis de l'un des agresseurs, l'avaient garrotté et mis à fond de cale; mais une foule menaçante s'assemblait sur la berge et semblait vouloir délivrer le prisonnier. Accompagné de MM. Delaporte, de Carné et de deux hommes de l'escorte, je me rendis sur les lieux. Nous eûmes quelque peine à nous frayer un passage au milieu de la populace qui encombrait les rues étroites de la ville. Un océan de têtes ondulait sur la plage inclinée qui s'étend entre les murailles et les bords du fleuve. Des clameurs confuses, des cris de menace s'en échappaient; de temps en temps quelques pierres faisaient jaillir l'eau autour de nos jonques amarrées à distance de la rive et sur lesquelles nous aperçûmes nos Annamites, debout à l'avant, l'arme au pied et impassibles.

A notre arrivée, la foule ouvrit ses rangs et devint silencieuse. Nous allâmes droit aux jonques : je félicitai les Annamites de leur résolution et j'ordonnai de débarquer le prisonnier; je lui fis comprendre que le moindre cri d'appel, la moindre tentative d'évasion lui vaudrait une balle dans la tête, et nous reprîmes avec lui le chemin de l'auberge. La foule frémissante, étonnée, de plus en plus silencieuse, nous laissa passer sans oser se refermer sur ces cinq étrangers qui bravaient sa colère avec tant d'audace. Elle nous suivit sans nous inquiéter jusqu'à la porte de notre demeure, qui se referma devant elle. J'envoyai prévenir les autorités locales de l'insulte qui venait d'être faite au cercueil d'un officier français; cette insulte tirait un caractère plus grave encore du culte particulier qui s'adresse en Chine à la mémoire des morts; j'étais prêt à remettre le coupable aux mains de ses juges naturels, si l'on m'assurait qu'il subirait plus tard le châtiment qu'il avait mérité. Le *tchi-hien* de la ville ne m'adressa qu'une réponse évasive : sa mauvaise volonté à l'égard des Européens était notoire, et il n'y avait pas grand'chose à attendre de lui. L'attroupement formé devant l'auberge prenait à chaque instant une physionomie plus menaçante. La circulation devenait impossible. On s'excitait mutuellement contre cette poignée d'étrangers qui avaient osé arrêter un citoyen de Tchong-kin. Les Chinois chrétiens, venus de la part des missionnaires nous offrir leurs services, me supplièrent de céder. Il fallait en passer par là sous peine de rester captifs à notre tour. Je livrai donc mon prisonnier aux soldats du tchi-hien. Il est plus que probable qu'ils le laissèrent volontairement échapper au milieu de la foule. L'agitation se calma peu à peu.

Quand la nuit fut venue, nous nous rendîmes en chaises à porteurs

fermées à la mission catholique. Elle est située au sommet de l'un des mamelons sur les pentes desquels la ville étage en amphithéâtre ses maisons pressées et la ligne sinueuse de ses créneaux. Cette mission est un évêché, détruit par la population un jour d'émeute, et reconstruit aux frais du gouvernement chinois, qui n'a rien épargné pour le rendre sûr et commode. De hautes murailles l'isolent du reste de la ville, et l'on jouit, à l'intérieur des vastes cours qui y distribuent l'air et la lumière, d'une sécurité et d'une tranquillité que nos émotions précédentes nous firent vivement apprécier. Pendant que les chrétiens de Tchong-kin fou s'occupaient de nous procurer une grande jonque, pour remplacer celles qui nous avaient amenés et nous conduire jusqu'à Han-kéou, j'expédiai à Shang-haï un rapport adressé au gouverneur de la Cochinchine, l'informant de la mort de M. de Lagrée, résumant les principaux incidents de notre voyage à Ta-ly et annonçant notre prochain retour. Mgr Desflèches, provicaire apostolique du Sé-tchouen oriental, était en ce moment en tournée épiscopale. Il arriva deux jours après et nous fit les honneurs de sa demeure avec une cordialité affectueuse, dont nous conservons un reconnaissant souvenir. Grâce à son habileté et à son énergie, la mission de Tchong-kin était dans la situation la plus prospère. Les premières autorités de la province accueillaient son chef avec estime et déférence, car Mgr Desflèches savait tourner les préjugés au lieu de les attaquer de front. Ses appréciations sur les personnes et les choses en Chine témoignaient d'un esprit large et exempt de préjugés. L'influence que de tels hommes exercent autour d'eux est éminemment bienfaisante et contribue à abaisser les barrières qui s'élèvent encore entre la Chine et l'Europe. On doit regretter, dans l'intérêt de la civilisation et de la religion elle-même, qu'ils ne soient pas plus nombreux[1]. Les missionnaires m'avaient montré à Siu-tchéou fou un pamphlet chinois des plus injurieux contre les Européens : tous les actes de prosélytisme des chrétiens y étaient interprétés de la façon la plus odieuse. A chaque mission est ordinairement attaché un catéchiste, médecin indigène qui parcourt les campagnes en débitant des remèdes et en baptisant, quand l'occasion s'en présente, les enfants qu'il croit en danger de mort : d'après la croyance catholique, ce sont autant de petits êtres sauvés des limbes et envoyés au paradis. Il n'est pas étonnant que cette pratique ait semblé funeste à la santé des enfants ; aussi, aux yeux de l'auteur du pamphlet, les baptiseurs chrétiens ne sont-ils que des agents payés par les Européens pour recueillir la cervelle, les yeux et le cœur des enfants morts, substances dont on fabrique des médecines.

1. Voy. *De Paris au Tibet*, p. 267.

« L'auteur avait été lui-même témoin de ces préparations infernales, et il pouvait attester la grossièreté de mœurs et l'épouvantable dépravation des barbares de l'Occident. D'ailleurs, il avait vécu en concubinage avec la reine d'Angleterre elle-même, qui, naturellement, avait été très flattée d'attirer l'attention d'un fils du Céleste Empire [1]. »

A côté de ces inepties malpropres, bien faites pour déconsidérer le peuple qui les lit, Mgr Desflèches nous montra un second pamphlet, écrit dans un sens absolument opposé, dont l'auteur combattait, avec beaucoup de bon sens et d'élévation, les préjugés antieuropéens, faisait valoir les avantages de toute nature qui résulteraient de relations franchement amicales, et enfin reconnaissait la supériorité des étrangers dans presque tous les arts de l'industrie et de la guerre.

Quand le commerce européen, limité jusqu'ici, dans ses relations avec les Chinois, aux provinces de la côte, se sera ouvert un accès direct aux provinces intérieures, les bénéfices qu'en retireront les Chinois eux-mêmes seront le meilleur argument en faveur de la thèse soutenue dans le pamphlet de Tchong-kin fou. Nous avons vu que cette ville était le centre commercial de la province du Sé-tchouen. Sa population, qui s'élève environ à 300 000 âmes, et sa richesse, qui est proverbiale, sont appelées à décupler lorsque les obstacles physiques et politiques qui s'opposent encore à la prolongation de la navigation à vapeur sur le fleuve Bleu auront disparu. En aval de Tchong-kin fou, le fleuve offre en effet des rapides et des gorges qui compromettent, sans cependant le rendre impossible, l'avenir des communications rapides qu'il faudrait établir entre la côte et les frontières mêmes du Tibet, par cette magnifique artère fluviale.

Mgr Desflèches était, comme je l'ai déjà dit, en tournée pastorale et n'arriva à Tchong-kin fou que le 17 mai. Il voulut bien se charger de rembourser la somme que Mâ ta-jen nous avait prêtée à Yun-nan et que je devais verser, à mon arrivée à Shang-haï, à la procure des Missions Étrangères.

Toutes les affaires laissées en souffrance par la Commission se trouvant ainsi définitivement réglées, nous partîmes le 18 mai pour Han-kéou. Le lendemain, nous passâmes la nuit à Fou-tchéou, ville considérable située à l'embouchure du Kian kiang, rivière qui vient de Kouei-yang, capitale du Koui-tchéou.

Le 20 et le 21 mai, nous nous arrêtâmes à Tchoung-tchéou et à Ouan hien. Ce fut à Tchoung-tchéou, ville importante située sur la rive gauche du

1. Voy. *De Paris au Tibet*, p. 182 à 185.

fleuve, entre Tchong-kin et Koui-tchéou, que je fis la rencontre du Chinois qui, pendant deux ans, devait rester attaché, en qualité de lettré, à la mission scientifique que je présidais [1]. Il était déjà nuit close quand notre jonque accosta les quais de la ville. Un Chinois s'exprimant en latin avec facilité [2] demanda à me parler : il me dit qu'en l'absence du prêtre qui dirigeait la chrétienté de Tchoung-tchéou, il croyait devoir, comme catéchiste chargé de le suppléer, venir nous offrir l'hospitalité et se mettre à notre entière disposition ; nos chambres étaient déjà prêtes au presbytère, et des chaises à porteurs nous attendaient sur le quai. Je restai frappé de la bonne mine et de l'air intelligent du jeune chrétien. Tout en déclinant ses offres, je le retins quelque temps pour causer avec lui. Il avait la plus grande envie de voir l'Europe et la France. Son imagination lui représentait sous les couleurs les plus merveilleuses ces régions occidentales d'où venaient ses maîtres en religion. De mon côté, je sentais vivement la nécessité d'avoir auprès de moi un Chinois lettré pour m'aider à traduire les documents écrits que je rapportais de notre voyage à travers le Céleste-Empire, et à conserver, dans le récit que je devais écrire, la couleur



Thomas Kô, interprète chinois de la Commission. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie.

1. Voy. p. 611, note 2.
2. Voy. p. 525 et 561.

locale, l'impression vraie des hommes et des choses. Les souvenirs les plus fidèles se dénaturent facilement lorsque, revenu dans la patrie, on est obligé de lutter, en quelque sorte, contre tout ce qui nous entoure, pour juger sainement et sans préjugés de pays aussi différents du nôtre. Les impressions d'un étranger permettent seules de rétablir contradictoirement l'équilibre et d'apprécier avec impartialité ce que l'on a vu. Je proposai donc à Thomas Kô — c'était le nom de mon interlocuteur — de l'emmener avec moi jusqu'à Saïgon; je ne doutais pas que le gouverneur de la Cochinchine ne consentît à me l'adjoindre pour m'aider dans la rédaction de la relation du voyage [1]. Thomas accepta avec enthousiasme et me demanda quelques jours pour mettre ses affaires en ordre; je pouvais continuer ma route sans lui : il s'arrangerait de façon à me devancer à Han-kéou.

Peu après notre départ de Tchoung-tchéou, nous rencontrâmes, remontant le fleuve dans une petite barque, quatre prêtres des Missions Étrangères, destinés au Sé-tchouen et à Kong-tchéou. Ces jeunes apôtres, tout frais émoulus de Saint-Sulpice, avaient déjà revêtu le costume chinois. Ils étaient confiés à un catéchiste indigène chargé de répondre partout pour eux et de suppléer à leur ignorance de la langue et des usages. Les chrétiens chinois remplissent avec dévouement, et à leurs frais, l'office, autrefois fort dangereux, d'escorter les prêtres européens à l'intérieur. Nous serrâmes la main de nos compatriotes et leur souhaitâmes bonne chance. Le soir du même jour, nous croisâmes, à Ouan hien, la grande et confortable jonque des missionnaires anglicans, qui se rendaient, nous dit-on, à Tchen-tou, capitale du Sé-tchouen. Ces messieurs, pour toute prédication, se contentaient de vendre à des prix extrêmement modiques des bibles chinoises sur tous les points de leur route. Je serais fort étonné que les bibles ainsi distribuées eussent fait un seul chrétien; les missionnaires protestants comptent trop sur la grâce d'en haut pour éclairer l'intelligence de leurs lecteurs. Mais ils savent aussi qu'il n'est pas de peuple plus amoureux de lecture que le peuple chinois, et que c'est surtout à ce point de vue que les Écritures saintes d'Occident excitent à la fois sa curiosité et son intérêt. En tout cas, ce mode de prosélytisme est moins fatigant et entraîne, pour la diplomatie européenne, moins de complications que celui auquel se livrent les prêtres catholiques.

La passion de lecture dont je viens de parler explique l'influence qu'exerce en Chine le corps des lettrés; mais cette institution, investie de toutes les fonctions politiques et administratives, et qui se recrute par la

1. Ce lettré traduisit en effet en petit latin le traité de métallurgie qui figure dans le second volume de la Publication officielle, et dont la traduction française appartient à Francis Garnier.

voie des concours, est loin de répondre aujourd'hui à l'idée que l'on pouvait s'en faire autrefois. Gardien trop respectueux d'une tradition routinière, jaloux à l'excès de toute innovation, ce corps a puissamment contribué à l'isolement funeste dans lequel se sont étiolées toutes les forces vives du pays. Les principes les plus justes se vicient dans l'application quand ils ne sont jamais contestés et qu'aucun fait imprévu ne vient en provoquer la discussion. Le retour constant vers le passé éteint l'émulation en faisant considérer tout progrès comme chimérique. Aucune idée nouvelle, aucun perfectionnement ne pouvaient sortir de l'étude unique et toujours répétée des livres classiques et des traditions des anciens. De ce fond, riche sans doute, mais aujourd'hui épuisé, est issue une civilisation immobilisée depuis longtemps. Après avoir d'abord rejeté par dédain tout ce qui venait du dehors, les lettrés repoussent aujourd'hui par crainte l'introduction des idées et des connaissances européennes; ils sentent instinctivement que cette orgueilleuse supériorité qu'ils affectent à l'égard des masses, que ce prestige consacré par tant de siècles, s'évanouiraient bientôt si on les examinait au flambeau de la science moderne, et, effrayés de la métamorphose qu'ils devraient subir pour conserver leur situation menacée, ils préfèrent en retarder l'heure par tous les artifices imaginables.

Rien de plus absorbant et de plus factice à la fois que le travail auquel se résigne un Chinois pour atteindre à ces hautes positions que confère, en Chine, le titre de *han-lin* ou de docteur. Après de longues années d'étude, qu'a-t-il appris? l'histoire, la médecine, les sciences? — Nullement, et cela lui importe peu : il commence à savoir lire, il va avoir entre les mains la clef de tous les trésors; mais à peine la possède-t-il qu'il meurt à la tâche, avec le renom d'une érudition aussi profonde qu'inutile.

L'écriture figurative des Chinois est donc une des causes les plus puissantes de l'avortement de leur civilisation. Ce mode hiéroglyphique de rendre la pensée, en apparence plus naturel que la savante décomposition des sons qui nous permet de représenter à l'aide d'une trentaine de signes toutes les émissions de voix, les a entraînés à inventer un système d'une complication inouïe, où leur ingéniosité paraît se complaire, mais dont l'étude devient chaque jour plus pénible. Les idées que l'on peut faire dériver du sens propre d'un caractère figuratif sont toujours assez restreintes, et les nuances abstraites qu'il est possible d'en déduire exigent l'emploi de conventions additionnelles longues à établir, et d'une interprétation toujours difficile et confuse. De quels langes, en effet, ne se trouve pas entourée une pensée qui, avant de pouvoir se manifester complètement, doit classer et retenir plus de trente mille signes différents! qui, pour arriver à lire avec

fruit et sans embarras les œuvres des anciens, devra en connaître un nombre plus considérable encore! Quelle difficulté pour traduire un fait scientifique nouveau ou une idée nouvelle, et quelle obscurité dans leur exposition! — Avec un pareil mode d'écriture les spéculations métaphysiques, qui ne sont point d'ailleurs dans le génie chinois, les sciences exactes, pour lesquelles il aurait au contraire une aptitude marquée, resteront toujours à l'état embryonnaire et ne donneront que des résultats illusoires.

En Chine, l'instruction est très répandue, et le plus petit village possède une école; les gens complètement illettrés y sont donc beaucoup plus rares qu'en Europe, mais cette instruction se réduit presque à apprendre à lire et à écrire. Il est des degrés infinis dans la possession de cette première des sciences, et l'admiration respectueuse de la foule reste acquise à celui qui, arrivé au sommet du savoir, peut en hésitant, en ânonnant quelquefois encore, lire les anciens sans dictionnaire. Tel est le cas des lettrés et leur seul titre à la considération publique. Rien de plus juste, du reste, puisqu'ils peuvent seuls, sans s'exposer aux fâcheuses confusions que commettrait un ignorant, expliquer les lois, lire les ordres de l'empereur, expédier les dépêches, manier couramment, en un mot, ce pinceau élégant et habile qui fixe si laborieusement la pensée sur le papier.

Que l'on suppose un instant les caractères latins admis universellement en Chine, et les principaux livres chinois et européens transcrits par ce procédé en langue mandarine; en quinze jours, — l'expérience en a déjà été faite, — un enfant apprendrait à lire. Tout un monde d'idées et de sensations nouvelles viendrait éclairer ce peuple si intelligent, si désireux d'apprendre, et qui passe aujourd'hui sa vie à épeler. Ce serait comme une traînée de feu parcourant tout l'Empire; les préjugés invincibles, entretenus aujourd'hui avec tant de soin par certains lettrés, les rancunes, les haines, les mépris accumulés depuis tant d'années contre les étrangers, toutes ces barrières qui font de la nation chinoise un monde hermétiquement fermé à toute influence extérieure, tomberaient comme par enchantement. Il n'y aurait de comparable à cette grande révolution sociale que celle opérée jadis en Europe par la découverte de l'imprimerie.

Nous croyons que c'est le premier remède qu'il convienne d'appliquer à cette civilisation malade, le seul qui puisse la tirer de sa torpeur et de son immobilité, et la mettre en communion avec le reste du monde. Le jour où ce remède sera sérieusement mis en pratique, la grande aristocratie des lettrés, qui personnifie aujourd'hui la résistance au progrès, et au milieu de laquelle se révèle chaque jour une corruption plus profonde et plus incurable, perdra tout son prestige.

Quand les Chinois, mieux éclairés sur le compte des nations de l'Occident, auront conscience de la force et de la supériorité de ces dernières; lorsque des relations, devenues plus fréquentes, leur apprendront à la fois tout ce qu'ils peuvent avoir à redouter de l'Europe et quels immenses profits ils peuvent en attendre, ils renaîtront au sentiment de leur individualité comme nation. Leur intelligence et leur sens pratique leur montreront bientôt la nécessité de resserrer les liens qui unissaient jadis les « cent familles » entre elles, autant pour soutenir une lutte commerciale et industrielle profitable à tous, que pour résister aux attentats de la force, et conserver le droit de subsister comme race indépendante. Les immenses ressources de leur vaste Empire sont aujourd'hui gaspillées sans but et sans résultat par des fonctionnaires sans conscience et sans scrupules; sagement administrées, elles seraient suffisantes pour replacer immédiatement la Chine au niveau des plus puissantes nations européennes. Avec l'esprit d'initiative et d'entreprise dont sa population est douée, ce pays n'a besoin que d'administrateurs habiles et surtout intègres pour que ses plaies se cicatrisent d'elles-mêmes. Il a déjà fait appel à l'élément européen pour combattre la lèpre de la concussion qui le ronge, et ce premier essai a été couronné de succès. C'est dans cette voie qu'il doit persévérer, avec le concours de l'Europe, pour rétablir la stabilité et la paix dans ses provinces. A l'école des Européens se formeront bien vite des Chinois qui, rompant avec les traditions du passé, sentiront que le meilleur remède aux malaises d'une population surabondante et aux brusques changements d'équilibre économique se traduisant à l'intérieur par d'effrayantes oscillations humaines, est d'ouvrir toutes grandes les portes de l'Empire à l'industrie et au commerce étrangers; ils comprendront aussi qu'il faut favoriser les émigrations destinées à rapporter plus tard au foyer natal tout un contingent d'idées nouvelles et d'arts féconds [1].

Mais il est temps de terminer cette digression pour reprendre le récit d'un voyage qui touche d'ailleurs à sa fin.

A partir d'Ouan hien, le fleuve se rétrécit entre deux murailles de roches. Un vent violent contraria notre marche; nous arrivâmes à Koui-tchéou fou le 22, à neuf heures du soir. Cette ville, bâtie sur un étroit plateau à une hauteur de 30 à 40 mètres au-dessus du fleuve, est entourée par de hautes montagnes; ses environs sont, dit-on, riches en gisements métallurgiques. Une douane y fonctionne; elle prélevait, en 1868, 6 pour 100 de la valeur des marchandises importées dans le Sé-tchouen et un peu moins pour les

1. Voy. *De Paris au Tibet*, p. 365 à 416, et surtout la note de la page 381. — Ce passage est encore au nombre de ceux que nous signalons volontiers à l'attention des hommes politiques et des économistes; la guerre entreprise en 1884 lui prête d'ailleurs un intérêt tout particulier.



Le fleuve Bleu en aval de Koui-tchéou fou. — Dessin de M. Delaporte, d'après nature.

largeur du fleuve, qui atteint près de 2 kilomètres, nous permettait d'ailleurs d'utiliser le vent, même contraire. Ce fut donc en louvoyant que nous atteignîmes Cha-ché, ville commerçante, voisine de King-tchéou, située à l'entrée d'un canal qui relie tous les petits lacs disséminés entre elle et Han-kéou. Ce canal fournit une route beaucoup plus courte que celle du fleuve pour communiquer avec cette dernière ville. Les très grandes jonques, comme était la nôtre continuent seules à descendre le Ta kiang[1], devenu presque désert et dont les sinuosités triplent le trajet.

A partir de King-tchéou, en effet, le courant s'infléchit vers le sud en décrivant une série de courbes qui allongent la route à tel point, que presque tous les bateaux ont renoncé à se servir du fleuve comme moyen de communication. Le canal de Cha-ché relie directement King-tchéou à Han-kéou, à travers une région semée d'étangs et de lacs. Malheureusement, comme je viens de le dire, notre jonque était d'un trop fort tonnage pour suivre cette route étroite et peu profonde, et nous dûmes nous résigner à parcourir une fois de plus les interminables replis du Grand-Fleuve, redevenu presque désert. Le vent contraria notre marche et augmenta encore la durée de notre voyage. A Ou-ché, ville commerçante située sur la rive gauche, un peu en aval de King-tchéou, nous mîmes pendant quelques instants pied à terre; mais nous reçûmes un tel accueil de la population, qu'il nous fallut regagner à la hâte notre jonque, sous peine d'être écharpés. Nous avions grande hâte de revoir des villes plus civilisées, de lier des relations plus amicales, et nous ne permettions plus à nos bateliers de s'arrêter la nuit. Le 2 juin, à minuit, nous passâmes devant l'embouchure du lac Tong-ting[2]; le fleuve avait repris quelque animation. Le surlendemain, à neuf heures du soir, nous nous glissions au milieu de la forêt de jonques qui dressent leurs mâts innombrables devant Han-yang fou, ville bâtie au confluent du Han et du Yang-tsé, vis-à-vis de Han-kéou. De là on apercevait la haute mâture de quelques clippers américains venus pour charger du thé. La lune se couchait; l'obscurité devenait trop profonde pour qu'il fût possible de continuer à avancer au milieu de tant de navires. Il fallut mouiller. Cette nuit me parut un siècle!

Au point du jour, nous appareillâmes. Je ne tardai pas à reconnaître les concessions européennes : mes yeux ne pouvaient se détacher des maisons, des navires qui défilaient devant moi; j'aurais volontiers étendu la main pour les toucher, afin de m'assurer que ce n'était pas un mirage. A huit heures du matin, nous accostâmes devant le consulat de France, où nous trouvâmes

1. Il s'agit toujours du fleuve Bleu.
2. Lac exploré par Francis Garnier en 1873. Voy. *De Paris au Tibet*, p. 172.

la plus gracieuse hospitalité. Les joies du retour commençaient enfin. Je me rappellerai toujours la sensation extraordinaire que j'éprouvai le soir en me couchant entre des draps d'une blancheur éblouissante : il y avait plus de deux ans que pareille chose ne m'était arrivée.

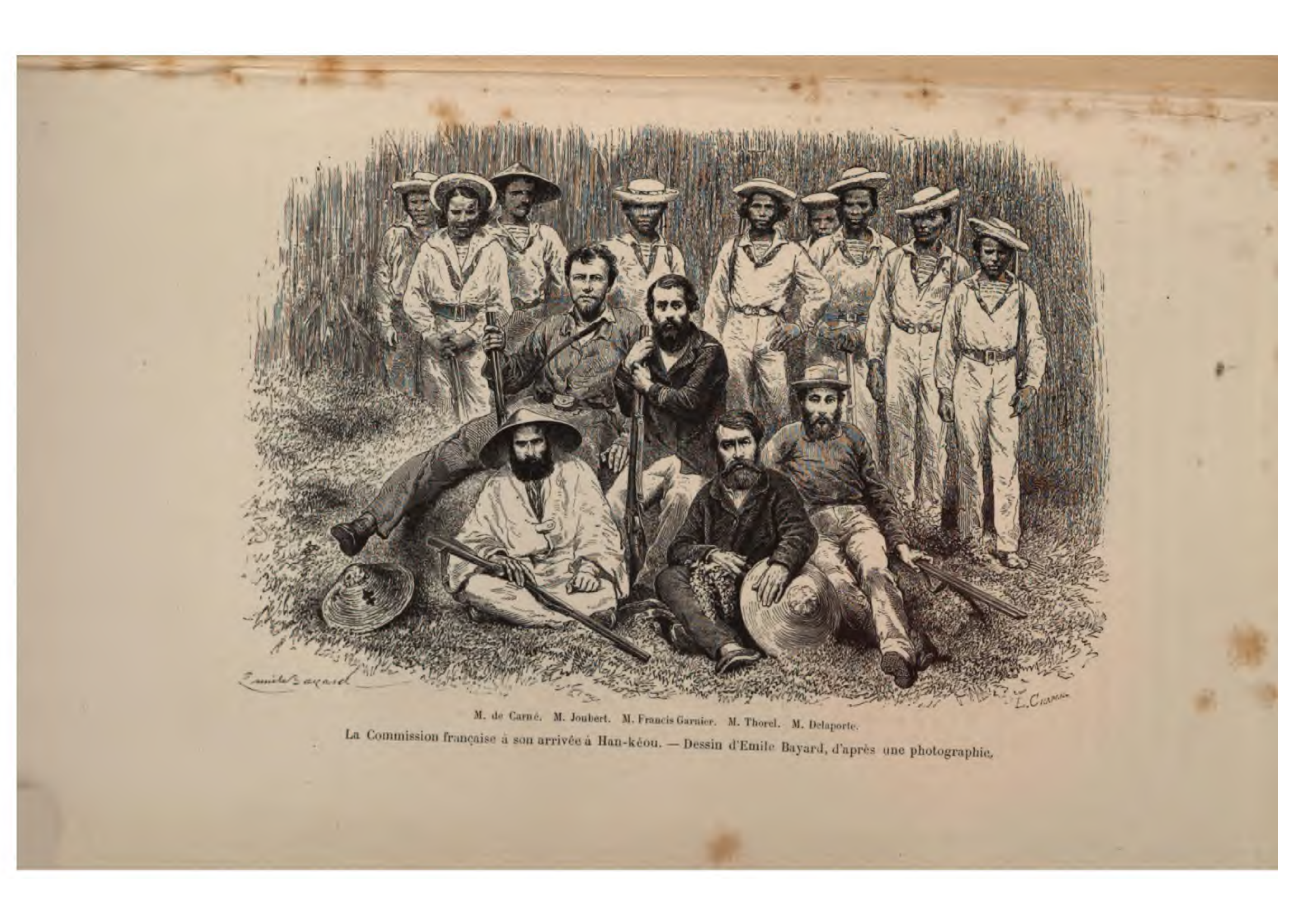
A Han-kéou, je retrouvai le Chinois Thomas Kô, qui nous avait devancés par la route des lacs. A notre arrivée à Saïgon, le contre-amiral Ohier voulut bien confirmer mes promesses et l'attacher à la mission. Il est retourné depuis en Chine, après un séjour de dix-huit mois à Paris, et le ministre de la marine lui a décerné une grande médaille d'or, en témoignage des services qu'il m'a rendus comme traducteur.

M. Guénaud, chancelier de M. Dabry de Tiersant, gérait à ce moment le consulat d'Han-kéou; il nous en fit les honneurs avec une cordialité et une bienveillance que nous n'avons pas oubliées. La colonie européenne nous attendait depuis longtemps et nous fit l'accueil le plus sympathique. Je suis heureux d'adresser tout particulièrement à M. le capitaine O'Keef, commandant de l'*Havoc*, mes remerciements les plus affectueux. Nous nous hâtâmes d'ailleurs de congédier la lourde jonque sur laquelle nous venions de parcourir plus de 1100 kilomètres depuis Tchong-kin fou.

En rade se trouvait un de ces rapides steamers qui font le service entre Han-kéou et Shang-haï. Un pareil moyen de locomotion était passé pour nous dans la région des rêves; il nous tardait de nous assurer de sa réalité. Nous partîmes donc le 10 juin sur un vapeur américain, le *Plymouth Rock*. Thomas Kô, qui, je viens de le dire, nous avait devancés à Han-kéou, s'embarqua avec nous. Le 12 juin, nous jetâmes l'ancre en rade de Shang-haï; la plus gracieuse hospitalité nous attendait au consulat de France; nous retrouvâmes chez M[me] Brenier de Montmorand ce charme et cette élégance française dont nous avions, hélas! perdu les traditions. Les barbares qu'elle a reçus jadis sont heureux de lui témoigner ici leur respectueuse reconnaissance.

La colonie française de Shang-haï tint à honneur de fêter les explorateurs. Un banquet qui nous fut donné par nos compatriotes me fournit l'occasion de les remercier de leur enthousiaste et patriotique réception.

Le 19 juin, nous quittâmes Shang-haï sur le paquebot des Messageries le *Dupleix;* nous arrivâmes à Saïgon le 29. M. le contre-amiral Ohier, gouverneur de la Cochinchine française, n'avait reçu que l'avant-veille le rapport dans lequel je lui annonçais la mort de M. de Lagrée. Cette perte fut vivement ressentie dans la colonie, où le souvenir des services et des éminentes qualités de cet officier vivait dans le souvenir de tous. Des honneurs



M. de Carné. M. Joubert. M. Francis Garnier. M. Thorel. M. Delaporte.

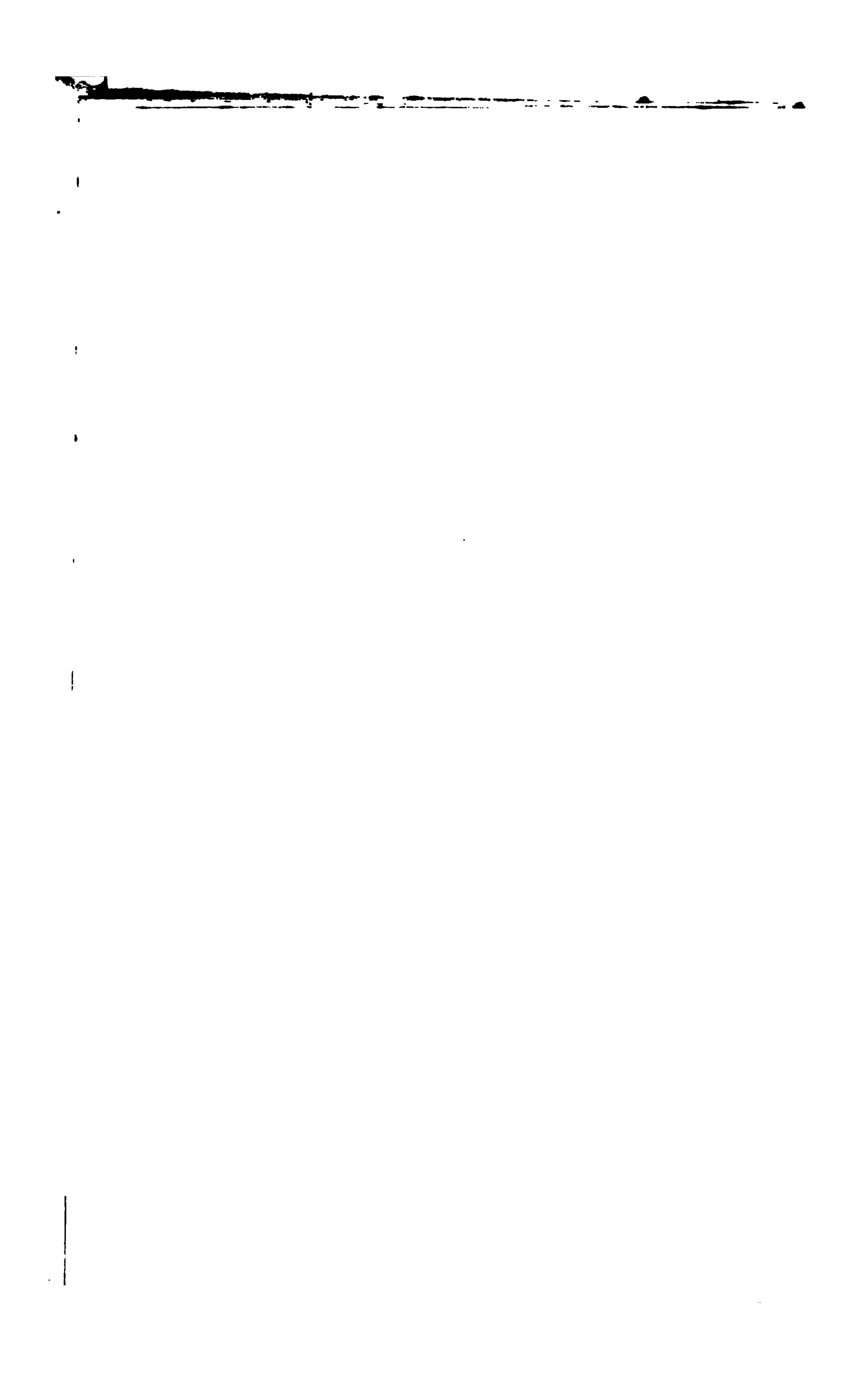
La Commission française à son arrivée à Han-kéou. — Dessin d'Emile Bayard, d'après une photographie.

extraordinaires furent rendus à son cercueil [1], qui fut inhumé dans le cimetière de Saïgon. Un petit monument y rappelle aujourd'hui la mémoire de cet homme de bien, de ce vaillant soldat de la France. Si quelque chose peut consoler les siens, c'est la pensée qu'il est mort au champ d'honneur le plus enviable : celui de la science et de la civilisation!

1. Il n'en fut pas de même pour Francis Garnier, lorsque son corps fut rapporté à Saïgon, deux ans après la première expédition du Tong King (voy. Hipp. Gautier, *les Français au Tonkin*, p. 324). Depuis lors cet oubli a été réparé : une souscription publique, ouverte en Cochinchine en 1883, a permis d'exécuter une statue pour l'élever, sur une place de Saïgon, au premier conquérant du Tong King. C'est M. Tony Noël qui est l'auteur de ce bronze, dont le mouvement est saisissant. Francis Garnier est représenté debout, en tenue de campagne, la tête nue. Il est adossé à des ruines khmers au pied desquelles sont réunis ses ouvrages. A ses pieds sont des instruments de marine et la proclamation, en date du 13 novembre 1873, qui déclarait le fleuve Rouge ouvert au commerce et à la navigation ; à côté de lui est déployée la carte de l'Indo-Chine. Le jeune officier étend la main droite sur cette carte qu'il a tant contribué à remplir, comme pour protéger les conquêtes de la science française. De la main gauche il soulève légèrement son sabre encore dans le fourreau. La tête, fine, expressive, pleine d'énergie et d'intelligence, est penchée en avant. Le regard mélancolique et profond fixe les lointains horizons de l'avenir. Dans cette œuvre pleine d'élégance, de jeunesse et de vie, qui résume un caractère et personnifie une idée, on reconnaît le savant ; on devine le penseur et l'écrivain ; on comprend l'héroïque soldat. La statue de Francis Garnier fait honneur à l'artiste qui l'a conçue et si habilement exécutée.



Shang-haï. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.







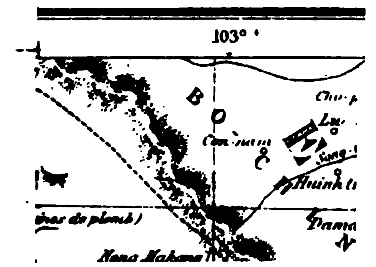

103°
B
O
C
ines de plomb)





TABLE DES GRAVURES

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

Pages.

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

428-84. — Corbeil. Typ. et stér. Crété.



CORBEIL. — TYP. ET STÉR. CRÉTÉ

